

LE LOTUS BLEU

Fondée par

H. P. BLAVATSKY



DOUZIÈME ANNÉE

MARS — FÉVRIER

1901 — 1902

Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare (IXe)

Prix du Numéro, **1** *fr. — Abonnements : France,* **10** *fr. — Étranger* **12** *fr.*

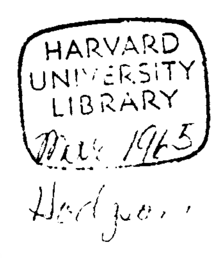


TABLE DES MATIÈRES

De la Douzième Année

MARS 1901 — FÉVRIER 1902

		Pages
Besant (Annie).	— Dharma	9, 41, 70
»	— Problèmes de morale	97
»	— Dévotion et Vie Spirituelle	145
»	— Problèmes de religion	209, 241
»	— Quelques difficultés de la vie intérieure	305
»	— Le Christ historique, mythique et mystique	337, 385
Blavatsky (H.P.).	— Doctrine secrète (pagination spéciale), fin du 2ᵉ et 3ᵉ vol.	433, 480, — 1
»	— Glossaire théosophique	56, 90, 202, 236, 296, 328, 376, 413
Blanvillain (Paul).	— Le « Beau », d'après la théosophie	82
»	— Le Beau est-il indispensable	160
Blech (Aimée).	— Le Bonheur théosophique	183
Blech (Ch. fils).	— Hindouisme ancien et moderne (Bibliogr.)	63
»	— Phénomènes de vie dans les cristaux	127
»	— Two undiscovered planets (Bibliogr.)	382

		Pages
Courmes (D. A.).	— Echos du monde théosophique. . . .	27, 58, 91 139, 170, 203, 236, 267, 298, 331, 376, 413
»	— Revue des Revues	30, 61, 93, 143, 173 205, 238, 270, 300, 334, 380, 414
»	— Paul Gillard	31
»	— Philosophie du bon sens (Bibliogr.) . . .	62
»	— Les Phéniciens sur le continent Américain (Bibliogr.)	63
»	— Dharma (Bibliogr.)	94
»	— Lumières d'Orient (Bibliogr.)	95
»	— Sur Strada (Bibliogr.)	174
»	— Mr. Isaacs »	207
»	— Féminisme et spiritualisme (Bibliogr.) . .	239
»	— La philosophie de l'alimentation (Bibliog.).	302
»	— Les déterminations astrologiques » .	302
»	— Evolution de la vie et de la forme » .	303
»	— Sur les aides invisibles	323
»	— Influence centrale (Bibliogr.)	335
»	— Le magnétisme et la Justice (Bibliogr.) . .	335
Courmes (Henry).	— Les coulisses de l'au delà » . . .	63
»	— Le mystère posthume, la philosophie de la longévité (Bibliogr.)	302
Dietsch (Lucy).	— Apaisement	233
Leadbeater (C. W)	— Le Pérou antique (fin)	21, 51, 84, 163 230, 368, 405
»	— Clairvoyance (fin)	46, 130, 197, 284
»	— Le corps physique *post mortem*	54
»	— Le mal et le Karma.	168
»	— La Croix	273
»	— Les aides invisibles dans les catastrophes .	326
Lespinois (Dr. de).	— A propos de chenilles	292
Olcott (H. S.).	— Le 25e anniversaire de la S. T.	1
Pascal (Dr. Th.).	— La théosophie et ses enseignements . . .	13
»	— Rapports de la théosophie avec les sciences, les philosophies et les religions	33, 72, 112
»	— La folie, ses causes et sa thérapeutique (Bib.).	95
»	— Autour « des Indes à la planète Mars » » .	175
»	— La loi de réincarnation	177, 221
»	— L'au delà et les forces inconnues	251
»	— La chûte de l'homme et son ascension . .	281
»	— Les preuves du transformisme (Bibliogr.) .	382

		Pages
Prat-Flottes (Dr.).	— Simple aperçu de théosophie	155
Revel (Louis).	— Mysticisme et mystiques . . .	192, 226, 259
»	— Le mécanisme de la pensée	345, 394
Sinnett (A. P.).	— Système solaire et nébuleuse	138
»	— Sur la soi-conscience	291
Stirling (James).	— Notes sur la Lémurie	318, 360
Subba Row	— Sur la Bhagavad Gita	65
Syffert (Emile).	— Sur le Karma.	122
Th. Thom. —.	— Herculanum (Bibliogr.).	207
Uari.	— Mira Baï.	263
A. A. Wells	— Les petits désagréments	234
Worsdell	— Vestiges de continents disparus	124



27 MARS 1901

DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 1

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le vingt-cinquième anniversaire de la Société Théosophique.

DISCOURS DU PRÉSIDENT FONDATEUR (1)

Si, au retour de chaque anniversaire de la Société Théosophique, nous nous félicitions, autrefois, de ce qu'une année encore nous avait été accordée pour lutter et travailler à notre œuvre, combien plus heureux devons-nous être aujourd'hui! Voici que s'achève notre premier quart de siècle, laissant, au seuil du deuxième, une Société forte, vivante, débordante d'énergie, et offrant pour l'avenir les espérances les plus justifiées. Nous avons derrière nous vingt-cinq années d'activité, d'épreuves, de revers et de succès, où, toutefois, le triomphe prédomine. C'est un pas sur le sentier, une étape sur la route ; c'est un épisode — et des plus glorieux — dans le progrès cyclique évolutif de chacun de nous. Pendant ce long espace de temps, nous avons répandu la semence du bon Karma, qui, dans l'avenir, nous rendra une moisson abondante. La période qui s'écoula vit grandir la Société du berceau à l'adolescence ; elle y justifia son titre d'amie de la religion, de la haute morale et du développement intellectuel ; elle se fit considérer comme un facteur social important de notre époque, avec lequel devra compter l'historien futur. Tels sont les souvenirs que cette réunion nous rappelle ; tel est le panorama qui se représente à notre mémoire lorsque nous jetons intérieurement un regard sur l'âme de notre mouvement théosophique. Je me vois ici entouré de mes collaborateurs de la première heure, lors de notre venue dans l'Inde, de ceux qui se joignirent à la Société en 1879 et 1880 ; mais ils ne sont plus qu'en petit nombre. La mort nous a privés de l'amitié de

(1) Discours prononcé à Benarès, le 27 décembre 1900, devant les délégués des diverses sections de la Société Théosophique. Nous n'en donnons ici que la partie principale. (N.D.L.D.)

quelques-uns des plus nobles et des plus dévoués ; tout en déplorant leur perte, nous conservons l'espoir de travailler encore avec eux, dans des temps futurs, au bonheur de l'humanité. Parmi nous autres survivants, combien en est-il qui verront finir le deuxième quart de siècle de notre société ? L'assemblée d'alors siègera encore, mais qui la présidera ? et à quels auditeurs s'adressera l'allocution de fin de demi-siècle ? Nous savons du moins que Ceux qui guident le mouvement ne le laisseront pas s'éteindre faute de travailleurs. Nos places vacantes seront occupées par d'autres qui, pendant bien des incarnations passées,ont dû se préparer pour l'instant où leurs services deviendraient nécessaires. Cette loi de la demande et de l'offre ne nous fut-elle pas assez prouvée lorsque, le flambeau de lumière s'échappant de la main expirante de H. P. B., ma co-fondatrice, il fut vivement repris par Annie Besant, qui le porta au front de bataille même. N'avons-nous pas vu surgir de nouveaux travailleurs pour remplir les vides creusés par la mort des anciens ? De nouveaux collaborateurs ne se sont-ils pas présentés pour cultiver et moissonner les nouveaux champs d'action que nous ouvrait le mouvement en progression dans l'Inde, en Grande-Bretagne, en France, en Espagne, en Amérique, à Hawaï, en Japon et en d'autres parties du monde encore ? Le mouvement théosophique a-t-il jamais souffert du manque d'auxiliaires, autrement que par quelques arrêts transitoires ? Non ; dès que tombe une âme vaillante, une autre la remplace ; de nouveaux écrivains, instructeurs, conférenciers et organisateurs se lèvent d'eux-mêmes lorsque leur nom retentit dans les échos du temps, quand la cloche du Karma, à l'heure venue, leur en sonne le signal.

Mes pensées se reportent vers notre petit cercle de la cité de New-York, le 17 novembre 1875, et voici le spectacle que je revois devant mes yeux. Une modeste salle faiblement éclairée, avec, à son extrémité, une petite tribune ; une bibliothèque s'étage le long des murs de cette pièce, propriété d'une autre société que celle qui occupe la salle. Là sont réunis une poignée d'hommes et de femmes graves, aujourd'hui décédés pour la plupart, et qui formèrent le noyau duquel devait évoluer le grandiose mouvement actuel. Ceux-là, ignorants de l'avenir, travaillaient uniquement pour un présent incertain. Quelques-uns vivent encore. L'un d'eux, s'étant trouvé entendre mon allocution d'inauguration,assista aux conférences que je donnai dans la ville de Nice, au mois de mars dernier. Il raconta alors à notre auditoire cette première réunion de la Société Théosophique ; combien ce récit m'intéressa, je vous le laisse à penser.

Il vous intéressera certainement tous de connaître par quels stages progressifs notre association s'est étendue à travers le monde. J'ai donc classé les divers pays par périodes de cinq années chacune, ainsi qu'il suit.

Extension du Mouvement Théosophique à travers le monde.

(Classé par périodes quinquennales).

La Société, fondée à New-York, Etats-Unis d'Amérique, en 1875, s'est étendue chez les divers peuples du monde, dans l'ordre suivant :

1875-1880 :	Angleterre, Grèce, Russie, Inde, Ceylan, Ecosse.
1880-1885 :	Etats-Unis d'Amérique septentrionale, Irlande, Java, Bornéo Anglais.
1885-1890 :	Suède, Japon, Continent Australien, Iles Philippines, Autriche, Tasmanie.
1890-1895 :	Nouvelle-Zélande, Hollande, Norwège, Danemarck, Espagne, Allemagne, République Argentine, France, Etat du Canada, Iles Hawaï ; Bohême ; îles Canaries, Bulgarie, Chine.
1895-1900 :	Suisse, Italie, Belgique, Afrique méridionale, Colombie anglaise, Indes occidentales anglaises, Nicaragua, C. A, Cuba, Mexique, Egypte, Finlande, Algérie.

En totalité 42 pays.

Voici les limites géographiques du mouvement : du 16° degré de latitude nord, au 46° de latitude sud, et, tout autour du globe. En milles anglais, la distance, entre la limite nord et la limite sud, est de 7.919 milles.

Pensez-y, mes frères. Prenez la carte du monde, et voyez comment nous avons insensiblement propagé nos idées et notre influence de pays en pays, et à travers plusieurs océans. L'œuvre pourtant commence à peine, son développement actif ne se produira que dans le prochain quart de siècle, et l'achèvement est encore bien loin dans les brumes de l'avenir. Mais, ayant été fidèles jusqu'ici, nous pouvons certainement compter nous remettre à l'œuvre dans notre prochaine incarnation. Les Seigneurs du Karma ont besoin d'agents et de sous-agents bien entraînés, et ils nous fourniront certainement des occasions de service plus importantes encore, auxquelles nous rendront aptes nos facultés plus évoluées. C'est pourquoi beaucoup d'entre nous, ayant collaboré ensemble, en d'autres temps et d'autres lieux, se trouvent maintenant rassemblés dans la Société Théosophique : car, ainsi tourne la roue du karma, ainsi se trouvent rapprochés ceux entre lesquels se sont formés des liens indissolubles d'associations, de sympathies et de relations karmiques. Ce fut cette même cause qui nous réunit, H. P. B. et moi, en cette vie, et nous mit à même de renouer ces liens d'affection loyale qui déjà nous avaient unis dans des existences passées. C'est ainsi que nous nous retrouverons tous, vous et moi, et que l'avenir nous verra encore travailler ensemble. Notre souci

actuel doit être d'établir pour notre Société des fondations aussi profondes, aussi solides que celles des Pyramides, afin, qu'à leur exemple, elles demeurent d'âge en âge, monuments de notre fidélité et phares secourables pour le monde entier.

Nous allons maintenant étudier les statistiques de notre prospère organisme pour en éclairer notre action future. Remarquons d'abord que, durant l'année révolue, son extension a été plus marquée que pendant l'année précédente ; car on a fondé 36 nouvelles Branches, au lieu de 28 qui furent établies de décembre 1898 à décembre 1899. Ci-jointe la table des Chartes délivrées depuis 1878 (avant cette époque il n'en avait pas encore été accordé) jusqu'à l'année 1900, inclusivement.

Chartes délivrées par la Société Théosophique à l'expiration de l'année 1900.

BRANCHES	ANNÉES	BRANCHES	ANNÉES
1	1878	241	1890
2	1879	279	1891
10	1880	304	1892
25	1881	352	1893
52	1882	394	1894
95	1883	408	1895
107	1884	428	1896
124	1885	492	1897
136	1886	542	1898
158	1887	570	1899
179	1888	607	1900
206	1889		

BRANCHES NOUVELLES

L'Amérique a ajouté dix Branches nouvelles à notre liste, durant l'année expirée au 1er novembre dernier, et sept de ses Branches premières ont été dissoutes.

L'Inde a ajouté quinze Branches nouvelles à la liste de sa Section, et dix, tombées en désuétude, se sont revivifiées.

La Section Européenne a formé sept nouvelles Branches, et une charte a été rendue.

La Section Australasienne a ajouté une branche nouvelle ; la Section Scandinave, une ; et la Section Française deux, ce qui forme un total de 36 Branches nouvelles, dans le monde entier.

LOCALITÉS DES BRANCHES NOUVELLES

Section Américaine. — Dayton, Ohio; Portland (Orégon); West Supérior (Wis); Lewiston (Main); Cedar Rapids (Iowa); Omaha, (Neb); Corry (Pd.); Santa Rosa (Californie); deux à Grands Rapids (Mich.); — 10.

Section Européenne. — Leeds, Bath, Antwerp, Florence, Milan, Naples, Glascow; — 7.

Section Indienne. — Bansberia, Amraoti, Bettiah, Kulitalai, Marakpur Nandalur, Srinagar, Tenali, Tindivanam, Tirukoilur, Villipuram, Vriddahchalam, Ariyalur, Harur, Srirangam; — 15.

Section Australasienne. — Friemantle, Newtown; — 2.

Section Scandinave. — Boden (au Nord du Cercle Polaire); — 1.

Section Française. — L'Essor, Ana Baï; — 2.

BRANCHES RANIMÉES

Section Indienne. — Braach, Cuddalore, Erode, Guntur, Krishnagiri, Raugoon, Tirivallur, Adoni, Kanigari, Narasaraopet.

Section Australasienne. — Toowomba.

BRANCHES DISSOUTES

Section Américaine. — Portland, Oregan, Santa Cruz, California; Ellensburg, Wash.; Clinton, Iowa; Liby Dale, N. Y. Green Bay, Wis; Albany, N. Y.; — 7.

Section Européenne. — Corfou; — 1.

Dans le courant de l'année écoulée, j'ai visité les Branches de dix contrées européennes : l'Angleterre, l'Ecosse, la France, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Norwège et l'Italie; — c'est le plus long voyage que j'aie encore fait en Europe. J'ai, somme toute, été heureux et satisfait de ce que j'y ai vu. Nombre de nos collègues sont d'excellents travailleurs extrêmement zélés; d'autres le sont moins, quelques-uns ne sont membres que de nom. En France, un nouveau zèle se réveille, contrastant heureusement avec ce que nous y constatâmes autrefois; car la France était alors, comme je l'ai dit quelquefois, le tombeau des Branches Théosophiques. Mais, pour propager l'œuvre dans ce pays, il nous y faudrait plus de collaborateurs. Le commandant Courmes s'avance dans la vie, et le docteur Pascal est surchargé de travail. L'Italie est un pays plein de promesses, comme vous le verrez en écoutant la lecture du rapport de Mme Cooper Oakley. L'initiative de cet encourageant début doit être attribuée à l'honorable Mme Lloyds, ici présente, dont les Italiens m'ont parlé dans les termes les plus affectueux pendant ma tournée dans leur pays.

Les Suédois, les Danois, les Norwégiens et les Finnois, chez lesquels je passai l'été dernier quelques semaines agréables, sont les peuples les meilleurs, les plus hospitaliers, les plus sincères qu'il m'ait été donné de rencontrer, et je n'ai trouvé nulle part de collègues plus aptes à comprendre notre ancienne philosophie. Mais là, aussi, il faudrait des coopérateurs actifs pour aller d'une Branche à l'autre, et faire pour elles ce que font nos Inspecteurs des Branches de District pour les Branches Indiennes. Quant à l'Angleterre, que dire de plus, sinon que c'est d'elle que provient la majeure partie de notre meilleure littérature? Beaucoup de ses Branches pourraient servir de Branches modèles, notamment la loge Blavatsky, présidée par Mme Besant, et qui est, je crois, la plus importante du monde entier. La Hollande occupe depuis des années une place importante à la tête de notre mouvement européen, parce que, au quartier général d'Amsterdam se trouvent groupés plusieurs personnalités d'une haute capacité et d'un zèle infatigable; elles sont inspirées dans une large mesure par la très aimée et très respectée Mme Meulemann. La Belgique est un champ d'action nouveau, mais un sang généreux coule dans ses veines; nous possédons là aussi d'excellents collaborateurs. L'Allemagne se montre apathique et découragée; l'impression de ce côté n'est rien moins qu'encourageante. Ceci provient presque entièrement de la prostration physique du Dr Hübbe Scheiden, l'éminent organisateur du mouvement. Après bien des sacrifices, après une lutte prolongée contre des difficultés causées par l'attitude d'esprit de la classe intelligente allemande, où il n'eût comme soutien qu'un très petit nombre de collègues, il dut se retirer dans sa bibliothèque; là, il s'adonne à la publication d'un ouvrage important sur la base scientifique et historique de la théorie de la Réincarnation. La jeune génération est entrée en activité. J'y ai trouvé des hommes pleins de zèle et d'enthousiasme; mais ils s'égarent dans des voies détournées qui furent ouvertes par quelques-uns des chefs de la sécession théosophique de 1895, et leurs relations ultérieures avec nous ne sont pas encore bien déterminées.

D'après les rapports des divers Secrétaires Généraux de Sections, qui vont être lus, vous pourrez concevoir l'aspect général et complet du champ d'action théosophique, vous jugerez alors par vous-mêmes combien nous avons lieu d'être encouragés en voyant quelle part nous sera attribuée dans l'avenir, dans la formation de l'histoire intellectuelle et religieuse de notre époque.

Pour nous, il semble incroyable que le public en général demeure aussi ignorant de nous et de notre œuvre. La plupart des gens nous prennent pour des Spirites, d'autres vont jusqu'à nous regarder avec dédain, comme des imposteurs et des charlatans avérés. Plusieurs milliers de Chrétiens nous haïssent et nous craignent comme ennemis déclarés de leur religion, et un ignorant officier de l'armée anglaise, qui y remplissait les fonctions de Trésorier dans un hô-

pital, voulut empêcher ses pensionnaires d'accepter le produit d'une conférence théosophique sous prétexte que c'était de « l'argent du diable » !

Mais si nous considérons d'un œil calme et froid les progrès accomplis depuis l'année 1880, seulement, que voyons-nous? Divisons nos résultats en sept catégories.

1° Nous avons répandu par toute la terre les enseignements des anciens Sages et des Adeptes relativement à l'Univers, à son origine et à ses lois, montrant leur corrélation intime avec les plus récentes découvertes scientifiques. Nous avons enseigné les origines de l'homme, son évolution, ses nombreux pouvoirs et états de conscience et ses plans d'activité.

2° Nous avons amené des milliers de personnes, comptant parmi les plus religieuses de l'époque, à la perception de la source unique et commune de toutes les religions.

3° Fidèles à notre but déclaré d'encourager la fraternité humaine, nous avons éveillé parmi nos membres occidentaux des sentiments plus charitables pour leurs collègues étrangers, et, chose plus étonnante, nous avons pu amener l'Ecole Bouddhiste du Nord et celle du Sud à une entente fraternelle au sujet d'un projet de 14 articles de foi communs à ces deux Ecoles; donnant ainsi, pour la première fois dans l'histoire, l'exemple d'un sentiment d'union dans les relations ordinaires.

4° Nous fûmes les principaux agents du réveil de l'Hindouïsme dans l'Inde, qui, ainsi que nous l'affirmèrent les plus hautes autorités hindoues, bouleversa les croyances de la classe élevée et de la nouvelle génération. Ceci eut pour premier résultat le réveil de la littérature sanscrite, dont feu le Professeur Max Muller nous attribue l'honneur, comme l'ont fait aussi, en ce qui concerne l'Inde, toute la Presse indigène et la classe des Pundits. Une autre preuve à l'appui est la fondation du Collège Central Hindou, qui, depuis ces deux dernières années, a reçu des dons se montant environ à 300.000 francs en espèces et 200.000 en immeubles. Après un si court laps de temps, nous entrevoyons déjà le succès ; les contributions financières affluent et tout semble promettre à cet établissement un avenir prospère et bénéfique.

5° Nous avons revivifié le Bouddhisme à Ceylan, au point que les relations entre les Cinghalais et les Missionnaires en sont complètement changées ; le peuple en général connaît aujourd'hui les principes fondamentaux de sa religion ; les enfants qui, auparavant, ignoraient ses premiers éléments, en sont maintenant instruits, dans toutes les familles respectables.

6° Nous avons pris l'initiative, à Ceylan, aussi, d'un plan d'éducation qui a déjà conduit à l'établissement de 130 écoles fréquentées par 18.400 élèves, sous la direction de membres de notre Société, ainsi que de 50 autres écoles bouddhistes dirigées par l'ini-

tiative privée, et dont le contingent d'élèves porterait à 23 ou 24.000 le chiffre cité plus haut.

7° Nous avons tenté l'éducation et le relèvement des malheureux Parias de l'Inde, si déplorablement asservis, et cette œuvre nous promet également d'heureux résultats, comme le constate d'autre part la notice du Dr English. L'honneur en revient non-seulement à Miss S. T. Palmer, la Surintendante Générale, mais aussi à M. P. Krishnasawmy et à ses professeurs.

Ai-je exagéré en quoi que ce soit? Je ne le pense pas. En ce cas, ces sept résultats indiscutables doivent venger la Société Théosophique de ses calomniateurs passés, et justifier ses prétentions au titre de *Force sociale travaillant à aider la race humaine*. Quelle autre Société pourrait montrer autant de bien accompli et de bon Karma généré?

. . . .

Revues Théosophiques des langues diverses.

The Theosophist.	Angleterre.	Mensuel.
The Theosophical Review.	id.	»
Vàhan.	id.	»
Prasnottara.	Inde.	»
Theosophical Gleaner.	id.	»
Arya Bala Bodhini.	id.	».
The Buddhist.	id.	»
Journal of the Mahabodhi Society	id.	»
The Punjab Theosophist.	id.	»
The Pantha.	id.	»
Theosophy in Australasia.	Australie.	»
New Zealand Theosophical Magazine.	Nouvelle-Zélande.	»
Modern Astrology.	Angleterre.	»
Theosophical Messenger.	Etats-Unis d'Amérique.	»
The Golden Chain.	id.	»
Sanmarga Bodhini.	Inde.	»
Teosofisk Tidskrift.	Suède.	Mensuel.
Balder.	Norwège.	»
Revue théosophique française.	France.	»
Sophia.	Espagne.	»
Philadelphia.	Argentine.	»
Theosophia.	Hollande.	»
Teosofia.	Italie.	»
Der Vâhan (traduit et original).	Allemagne.	Mensuel.
Le Bulletin Théosophique.	France.	»
L'Idée Théosophique.	Belgique.	Trimestriel.

Terminons ici ce court exposé des progrès et des activités de la

Société Théosophique jusqu'à l'expiration de l'année 1900, et tournons nos regards vers l'avenir. La main dans la main, les cœurs à l'unisson, marchons tous à l'accomplissement de la destinée que nous nous sommes préparée nous-mêmes.

H. S. Olcott.

Président fondateur de la Société Théosophique.

DHARMA (1)

AVANT-PROPOS

En faisant naître, successivement, les nations de la terre, Dieu donna à chacune un mot particulier, — le mot que chacune devait dire au monde, — le mot particulier, venant de l'Éternel, et que chacune devait prononcer. En jetant un coup d'œil sur l'histoire des nations, nous pouvons entendre retentir ce mot, sortant de la bouche collective du peuple, prononcé dans ses actions, — contribution de ce peuple à l'humanité idéale et parfaite. Pour l'Égypte d'autrefois, le mot fut Religion ; pour la Perse, le mot fut Pureté ; pour la Chaldée, le mot fut Science ; pour la Grèce, le mot fut Beauté ; pour Rome, le mot fut Loi ; à l'Inde, enfin, l'aînée de ses enfants, l'Éternel donna un mot qui résume tous les autres, — le mot DHARMA. Voilà le mot que l'Inde eut à dire au monde.

Mais nous ne pouvons prononcer ce mot, si significatif, si grand par la puissance qui s'en dégage, sans nous incliner aux pieds de celui qui est la plus haute personnification du Dharma que le monde ait jamais vue ; sans nous incliner devant Bhishma, le fils de Gangâ, la plus vaillante incarnation du Devoir. Suivez-moi un instant à cinq mille ans en arrière, et voyez ce héros, couché sur son lit de flèches, sur le champ de bataille de Kurukshetra. Là, il tient la Mort en échec jusqu'au moment où sonnera l'heure favorable. Nous franchissons des monceaux et des monceaux de guerriers égorgés, des montagnes d'éléphants et de chevaux morts. — Sur notre route se dresse maint bûcher funéraire, maint amoncellement d'armes et de chariots brisés. Nous arrivons jusqu'au héros étendu sur le lit de flèches. Il est transpercé de centaines de flèches ; sa tête repose sur un oreiller de flèches. Car il a refusé les

(1) Ouvrage de Mme Besant dont une bonne traduction française vient de paraître à la Librairie théosophique, rue Saint-Lazare, 10, à Paris. Prix 1 fr. — Nous publions ici l'avant-propos et le premier chapitre de cette traduction. (N.D.L.D.)



coussins de duvet moelleux, pour n'accepter que l'oreiller de flèches préparé par Arjuna. Bhishmâ, accompli dans le Dharma, avait, tout jeune encore, pour l'amour de son père, pour l'amour du devoir filial, par affection pour son père, prononcé un grand vœu : celui de renoncer à la vie de famille, de renoncer à la couronne, pour accomplir la volonté de son père et satisfaire le cœur paternel. Et Shântanu, avec sa bénédiction, avait accordé à Bhishmâ cette faveur merveilleuse — que la mort ne pourrait venir à lui qu'à son appel et à l'heure où il consentirait à mourir. Quand Bhishmâ tomba, le soleil était dans sa déclinaison australe et la saison n'était pas propice pour la mort d'un homme qui ne devait plus revenir. Il usa donc du pouvoir que lui avait donné son père et repoussa la mort jusqu'à ce que le soleil vint lui ouvrir le chemin de la paix éternelle et de la libération. Etendu là pendant bien des jours lents à passer, martyrisé par ses blessures, torturé par les angoisses du corps inutile qui lui servait de vêtement, il vit venir à lui, avec de nombreux Rishis, les derniers rois aryens. Shri Krishna vint aussi, pour voir le guerrier fidèle. Là vinrent les cinq princes, fils de Pândou, les vainqueurs de la grande guerre. Tout en larmes ils entourèrent Bhishmâ et l'adorèrent, remplis du désir de recevoir ses enseignements. Au héros plongé dans ces angoisses cruelles vint parler Celui dont les lèvres étaient celles de Dieu. Il le délivra de sa fièvre, lui accorda le repos du corps, la lucidité de l'esprit et le calme intérieur, puis lui ordonna d'enseigner au monde la signification du Dharma — lui qui, par sa vie, l'avait toujours enseigné, qui ne s'était pas écarté du sentier du juste, qui, comme fils, prince ou homme d'Etat, avait toujours suivi le sentier étroit. Ceux qui l'entouraient sollicitèrent ses leçons et Vâsudeva lui demanda de leur parler du Dharma, car Bhishmâ était digne d'enseigner. (*Mahâbârata*, *Shânti Parva*, § 54.) (1)

Alors se rapprochèrent de lui les fils de Pândou, ayant à leur tête leur frère aîné Yudhisthira, chef des guerriers qui avaient frappé Bhishmâ de coups mortels. Yudhisthira craignait d'approcher et de poser des questions, pensant que — les flèches tirées pour sa propre cause étant en réalité les siennes — il était responsable du sang de son aîné et qu'il ne convenait pas de solliciter ses enseignements. Le voyant hésiter, Bhishmâ, qui, avec un esprit toujours pondéré, avait suivi le sentier difficile du devoir sans s'en écarter ni à droite ni à gauche — Bhishmâ prononça ces paroles mémorables : « Si le devoir des Brâhmanes est de pratiquer la charité, l'étude et la pénitence, — le devoir des Kshattryas est de sacrifier leurs corps dans les combats. Un Kshattrya doit immoler ses

(1) Le *Mahabarata* est le splendide poème hindou où se trouve la *Bhagavad Gita*. Mme Besant en a publié une bonne analyse. *Dharma* veut dire *devoir propre à chacun*, en tenant compte de *toutes* les conditions afférentes. (N.D.L.D.)

pères, ses aïeux, ses frères, ses précepteurs, ses parents et ses alliés qui viendraient, pour une cause injuste, à lui livrer bataille. Tel est le devoir marqué, ô Keshava. Un Kshattrya, sachant son devoir, immole, dans la bataille, ses précepteurs eux-mêmes s'il arrive qu'ils soient remplis de péchés et de convoitises, sans retenue et oublieux de leurs serments..... Interroge-moi, ô enfant, sans aucune crainte. »

Alors, de même que Vâsudeva, parlant à Bhishma, lui avait reconnu le droit de parler en maître, de même celui-ci s'adressant à son tour aux princes exposa les qualités nécessaires à ceux qui veulent demander des éclaircissements sur le problème du Dharma :

« Que le fils de Pândou, doué d'intelligence, maître de lui-même, prompt à pardonner, juste, à l'esprit vigoureux et énergique, me pose des questions. Que le fils de Pândou, qui toujours, par ses bons offices, honore les personnes de sa famille, ses hôtes, ses serviteurs et d'autres qui dépendent de lui, — me pose des questions. Que le fils de Pândou, en qui sont la vérité, la charité, les pénitences, l'héroïsme, la douceur, l'adresse et l'intrépidité, me pose des questions. » (*Ibid.*, § 55.)

Voilà quelques-uns des traits caractérisant l'homme qui voudrait comprendre les mystères du Dharma. Voilà les qualités que, vous et moi nous devons essayer de développer en nous pour pouvoir comprendre les enseignements, pour être digne de les solliciter.

Alors commença ce discours merveilleux, sans égal parmi les discours de la terre. Il expose les devoirs des rois et des sujets, les devoirs des quatre ordres, les devoirs de chaque catégorie d'hommes, devoirs distincts et répondant à chaque période de l'évolution. Tous vous devriez connaître ce grandiose discours et l'étudier, — non pour sa beauté littéraire, mais pour sa sublimité morale. Si seulement nous pouvions suivre Bhishmâ dans le chemin qu'il nous a tracé, comme notre évolution s'accélérerait ! Comme l'Inde verrait s'approcher l'aurore de sa rédemption !

La moralité, — sujet se rattachant étroitement au Dharma et qu'on ne peut comprendre sans savoir ce que signifie le Dharma — la moralité est, pour quelques-uns, une question toute simple. C'est vrai, si l'on envisage les grandes lignes. Le bien et le mal, dans les actions ordinaires de la vie, sont délimités d'une façon claire simple et nette. Pour l'homme peu développé, pour l'homme d'une intelligence étroite, pour l'homme peu instruit, — la moralité paraît assez facile à définir. Mais, pour ceux de profond savoir et d'intelligence élevée, pour ceux qui évoluent vers les niveaux supérieurs de la race humaine, pour ceux qui désirent en comprendre les mystères — la moralité est chose fort difficile.

« La moralité est très subtile », disait le prince Yudhishthira, appelé à résoudre le problème du mariage de Krishnâ avec les cinq fils de Pândou. Une autorité plus haute que ce prince avait

parlé de cette difficulté. Shri Krishnâ, l'Avatar, dans son discours prononcé sur le champ de bataille de Kurukshetra, avait précisément parlé de la difficulté qu'il y a à savoir agir. Voici ses paroles :

« Qu'est-ce que l'action? Qu'est-ce que l'inaction? Les sages eux-mêmes restent, sur ce point, perplexes. Il faut distinguer l'action — distinguer l'action illicite — distinguer l'inaction. Mystérieux est le sentier de l'action. » (*Bhagavad Gita*, IV, 16 — 17.)

Mystérieux est le sentier de l'action. Mystérieux, — car la moralité n'est pas, comme le croient les esprits simples, une et invariable pour tous, puisqu'elle change avec le Dharma de chacun. Ce qui est bien pour l'un est mal pour l'autre. Ce qui est mal pour l'un est bien pour l'autre. La moralité est une chose individuelle; elle dépend du Dharma de l'homme qui agit et non de ce que l'on appelle parfois « le bien et le mal absolus ». Il n'y a rien d'absolu dans un univers soumis à des conditions variables. Le bien et le mal sont relatifs et doivent être jugés relativement à l'individu et à ses devoirs. Ainsi le plus grand de tous les Maitres a dit au sujet du Dharma — et ceci nous guidera dans notre marche errante : « Mieux vaut son Dharma propre, même dénué de mérite, que le Dharma d'un autre dont on s'acquitte bien. Mieux vaut la mort rencontrée en accomplissant son propre Dharma. Le Dharma d'autrui est plein de dangers. » (*Ibid.*, III, 35.)

Il répéta la même pensée à la fin de ce discours immortel et dit alors — mais en changeant les termes de manière à jeter une nouvelle lumière sur le sujet : « Mieux vaut son Dharma propre, même dénué de mérite, que le Dharma d'un autre, bien accompli. Celui qui s'acquitte du Karma indiqué par sa propre nature ne s'expose pas à pécher. » (*Ibid.*, XVIII, 47.) Il développe davantage, ici, cet enseignement, et détermine pour nous, successivement, le Dharma des quatre grandes castes. Les termes mêmes qu'il emploie nous donnent la signification de ces mot que l'on traduit tantôt par le Devoir, tantôt par la Loi, tantôt par la Religion. Il signifie tout cela, mais bien plus encore, car sa signification est plus profonde et plus vaste que tout ce que ces mots expriment. Prenons les paroles de Shri Krishna concernant le Dharma des quatre castes : « Des Brahmanes, des Kshattryas, des Vaishyas et des Shudrâs, O Parantapa, les Karmas ont été distribués *suivant les gunas nées de leurs différentes natures*. La sérénité, l'empire sur moi-même, l'austérité, la pureté, la promptitude au pardon, de même que la droiture, la sagesse, la connaissance, la croyance en Dieu — sont le Karma du Brâhmane, né de sa propre nature. La valeur, la splendeur, la fermeté, l'adresse, le courage qui, dans le combat, ne connait pas la fuite, la générosité, les qualités du dominateur — sont le Karma du Kshattrya, né de sa propre nature. L'agriculture, le soin des troupeaux et le commerce sont le Karma du Vaishya, né de sa propre nature. Agir comme serviteur est le

Karma du Shûdra, né de sa propre nature. L'homme atteint la perfection par l'application de chacun à son propre Karma. »

Il dit ensuite : « Mieux vaut son Dharma propre, même dénué de mérite, que le Dharma d'autrui bien accompli. Celui qui s'acquitte du Karma indiqué par sa propre nature ne s'expose pas à pécher. »

Voyez comme les deux mots Dharma et Karma sont pris l'un pour l'autre. Ils nous donnent la clef qui nous servira à résoudre notre problème. Laissez-moi d'abord vous donner une définition partielle du Dharma. Je ne puis vous rendre claire, en une seule fois, la définition complète. Je vais vous en donner la première moitié et j'aborderai la seconde quand nous y arriverons. La première moitié est celle-ci : « Le Dharma est la nature intérieure qui a atteint, dans chaque homme, un certain degré de développement et d'épanouissement. » C'est cette nature intérieure qui modèle la vie extérieure, qui s'exprime par les pensées, les mots et les actions, — cette nature intérieure que la naissance physique a placée dans le milieu favorable à sa croissance. Le premier point à bien saisir, c'est que le Dharma n'est pas une chose extérieure comme la loi, la vertu, la religion ou la justice C'est la loi de la vie qui s'épanouit et modèle à sa propre image tout ce qui lui est extérieur.

(*A suivre*). **Annie Besant.**

CONFÉRENCES THÉOSOPHIQUES DE 1900

A GENÈVE (1)

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LA THÉOSOPHIE ET SES ENSEIGNEMENTS

(*Suite*).

II

La Fraternité humaine.

Il me sera facile maintenant de montrer combien la fraternité est un fait, combien tous les êtres sont frères, sont composés de la même matière animée par le même esprit ; sont tous les enfants de Dieu et ne différant entre eux que par le stage de leur évolution. Je me limiterai ici à la fraternité des hommes.

(1) En vente à la Librairie théosophique, 10, rue Saint-Lazare, Paris. Prix 75 centimes.

Nous avons tous le même corps physique ; il est plus ou moins développé, plus ou moins parfait, mais c'est la même chair qui nous met en rapport avec le monde physique, et cette chair forme les mêmes appareils, remplit les mêmes fonctions.

Tous nous avons un corps des sensations qui produit en nous le plaisir ou la souffrance ; et quand notre intelligence vient s'exercer sur la sensation, il en résulte ces différents éléments qu'on a nommés : le désir, la passion, l'émotion, la peur, l'attraction, la répulsion, l'amour la haine, etc...

Tous nous avons un corps mental qui nous permet d'exprimer plus ou moins d'intelligence.

Tous nous avons les rudiments de ce qui, dans l'humanité du futur, sera le dévouement, l'amour élevé, l'abnégation, le sacrifice.

Et cette fraternité est rendue plus profonde par l'étroite solidarité qui nous lie. Les émanations de nos corps forment autour de nous une atmosphère commune que nous respirons ; nous absorbons à chaque instant des millions de molécules physiques qui proviennent de nos voisins ; ce soir, quand nous nous séparerons, chacun de nous possédera quelque chose de chacun des autres, et son corps en sera devenu plus pur ou plus impur. Ceci montre que notre responsabilité s'étend partout.

Ces échanges s'effectuent sur tous les plans, et parmi tous les corps. Les particules du corps astral sont, elles aussi, sujettes à ce va et vient d'absorption et d'excrétion, et sa vibration se répercute dans les corps similaires : c'est la cause de la contagion morale. L'on devient mauvais avec les méchants, et bons avec les êtres supérieurs ; les pommes gâtées contaminent les autres, dit le proverbe. Sur le plan moral, donc, se produit le même échange que sur le plan physique, et cet échange est le résultat de la même solidarité.

Il en est de même pour le corps mental. Nos vibrations intellectuelles sont répercutées par les corps mentals des hommes qui viennent à notre contact ; les molécules de matière mentale rejetées vont dans l'atmosphère mentale et sont absorbées par les hommes. Et c'est à travers cette atmosphère que nous voyons, et c'est elle qui déforme toutes nos perceptions dans le sens particulier qu'elle possède : Voilà pourquoi nous préférons notre famille à celle de nos voisins; c'est la cause des préjugés nationaux, c'est pourquoi les français croient être supérieurs aux autres peuples, pourquoi les Anglais n'ont de considération que pour leur nation, et, qui sait ? peut-être les Suisses ne sont-ils pas à l'abri de cette illusion générale qui fait que chacun se préfère à son voisin ?

L'influence du mental est partout très marquée ; les campagnards se mentalisent rapidement à la ville, et surtout dans les grands centres intellectuels; il n'est pas jusqu'aux animaux qui ne subissent vivement cette influence, et ceux qui en possèdent ont pu le remarquer facilement.

Si nos corps divers sont frères, nous sommes bien plus frères encore par notre essence, par l'étincelle divine qui constitue notre « moi », notre âme, ce je ne sais quoi qui est un fragment de Dieu, si l'on peut ainsi s'exprimer.

Mais, me direz-vous, si nous sommes des frères, nous ne sommes pas égaux.

C'est vrai et c'est faux. Nous sommes inégaux parce que l'évolution est continue et que les êtres entrent dans le stage humain à des moments différents ; les derniers arrivés constituent les âmes-enfants, ces sauvages qui ignorent encore le sens moral ; les premiers venus sont aujourd'hui des sur-humains : le Bouddha, le Christ. Voilà pourquoi nous sommes inégaux. Mais l'inégalité n'est que momentanée, les âmes-enfants d'aujourd'hui seront les âmes-cadettes de demain, et monteront plus tard au stage sur-humain. Mais nous sommes égaux par essence, égaux au départ, inégaux durant la course, égaux quand le but est atteint.

Puisque nous sommes frères, puisque la solidarité la plus étroite nous unit, puisque notre moralité, notre intelligence, nos fautes et nos vertus aident ou retardent l'évolution de nos frères, quel est notre devoir ? Aider partout et toujours, aider tous les hommes, selon nos forces et nos possibilités, en nous souvenant que ce sont les plus avancés, les plus forts, les plus sages, — les aînés, — qui se doivent le plus à l'œuvre générale de solidarité. Ce sont les aînés qui doivent montrer le plus de patience, de compassion, de tolérance affectueuse, d'amour. Quand nous voyons un homme qui fait mal, quand nous nous trouvons en présence d'un criminel, au lieu de le haïr, souvenons-nous que nous sommes en présence d'un ignorant, d'une âme-enfant, et que c'est la pitié et l'amour que nous lui devons, et non la haine ; pensons que, nous aussi, nous avons jadis été ignorants et criminels, et que Dieu, tout en nous redressant, est compassionné pour tous. Pensons qu'avec l'évolution, les fautes diminuent sans cesse, tandis que les qualités augmentent, et alors, au lieu de haïr nous aimerons, au lieu de frapper nous caresserons ; partout nous verrons des âmes en évolution, des âmes en lutte, des âmes qui se développent, qui s'éveillent peu à peu à la lumière ; partout nous serons aimants et fraternels.

III

La Loi de Réincarnation.

Qu'est-ce que la Réincarnation ?

C'est le retour des âmes humaines à la terre, à de nouveaux corps.

La loi de Réincarnation est le corollaire strict de la loi d'Evolution : il ne peut y avoir d'évolution, c'est-à-dire de progrès, sans la



conservation des qualités acquises. L'Evolution se montre partout, partout le progrès apparaît; les formes sont progressivement complexes, et les facultés constituent une série parallèle à celle des formes. Le minéral prend peu à peu des formes, — celles des cristaux, par exemple ; quand la série des cristaux cesse, nous trouvons des formes plus complexes qui s'approchent de plus en plus de celles du règne végétal, et sur les confins des deux règnes, il devient presque impossible de savoir si telle forme appartient aux minéraux ou au végétaux. La même complexité croissante se montre dans le règne végétal : il est des plantes, comme la sensitive, la drosère, la gobe-mouches, la phytolacca qui possèdent une sensibilité très nette, des mouvements en tout comparables aux mouvements réflexes des corps organisés, et les derniers des végétaux sont presque impossibles à distinguer des premiers animaux. Même remarque, si l'on compare, au point de vue des formes et de la mentalité, les plus intelligents des singes avec les plus primitifs des sauvages.

Pour que l'un de ces règnes ait pu monter au règne immédiatement supérieur, pour que les formes végétales, par exemple, aient pu se perfectionner jusqu'au point où elles sont devenues des formes animales, il a fallu des siècles sans nombre, car le progrès est d'autant plus lent qu'il s'agit d'êtres moins avancés sur la chaîne évolutive ; il a donc fallu que les qualités de forme développées par les végétaux soient conservées dans un germe pour que le progrès ait pu se produire. Sans la conservation des qualités acquises, il n'y aurait que des « commencements » dans la Nature, des ébauches qui se répéteraient sans cesse, sans produire de progrès ; il n'y aurait dans le monde que les plus primitives des formes, jamais d'autres ; il n'y aurait ni cristaux, ni végétaux, ni animaux, ni hommes.

Si nous appliquons cette loi à l'humanité, nous verrons que, pour elle aussi, le progrès n'est possible que si les qualités acquises se conservent et se retrouvent à chaque départ nouveau, — à chacune des renaissances. Pour qu'un sauvage ait pu devenir un être civilisé, puis un homme d'une haute culture intellectuelle et morale, il a fallu qu'il revienne un grand nombre de fois sur le champ d'expérience terrestre, et que chaque fois il garde le germe de toutes ses acquisitions préalables, à moins d'admettre une chose que nous montrerons absurde, impossible, plus loin, à moins d'admettre que Dieu a créé le monde d'un coup de baguette, tel que nous le voyons, et qu'il restera tel jusqu'à ce qu'un nouveau coup de baguette vienne le détruire tout aussi brusquement.

La science admet la conservation des qualités, et elle en fait la condition *sine qua non* du progrès ; elle admet que, par le germe, un individu revient sans cesse à la terre et évolue : c'est, en somme, la loi de réincarnation. La seule différence entre l'enseignement scientifique et celui de la théosophie est celle-ci : la science ne tient

nul compte de l'individualité, elle nie qu'un corps subtil persiste après la désagrégation physique ; pour elle, les qualités sont le fruit de la matière, elles naissent et meurent avec la matière ; la théosophie admet un corps subtil, elle en fait la condition de l'individualité, elle ne regarde le corps visible que comme un instrument, elle n'accorde au germe physique que la faculté de reproduction de la matière physique, et enseigne que, lorsque le corps grossier meurt, les facultés *humaines* sont conservées, avec l'individu, dans le corps causal.

L'étude de l'hérédité nous montre que la théorie théosophique seule rend compte des faits. En effet, si les germes paternel et maternel réunis étaient les seuls facteurs de l'hérédité, un homme ne devrait et ne pourrait avoir que la somme des qualités de son père et de sa mère. Au contraire, cette somme n'existe jamais ; c'est toujours plus ou moins que l'on rencontre ; il y a souvent des écarts énormes : le génie n'est pas héréditaire ; l'on a même constaté que les fils des grands hommes sont généralement des médiocrités.

Le germe physique ne donne que des qualités matérielles, les facultés les plus élevées viennent on ne sait d'où ; pourquoi ne pas accepter, ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse momentanée, l'enseignement théosophique qui nous montre l'homme comme un être indépendant du corps visible, un être persistant dans le corps causal, et revenant aux incarnations muni de toutes les acquisitions de ses vies précédentes, se présentant ordinaire ou grand, noble ou mesquin, selon le stage de son avancement ?

Mais la théosophie n'a pas inventé la doctrine des renaissances. Toutes les grandes religions l'enseignent, et si elle n'est conservée que d'une façon vague dans le christianisme, c'est que les évangiles dits canoniques ne sont qu'un fragment sans importance du christianisme, et qu'ils sont incomplets ; on la trouve très nettement dans d'autres textes chrétiens, plus ou moins rejetés par l'Eglise, dans la *Pistis Sophia* en particulier.

Tous les grands philosophes antiques et modernes l'ont reconnue et acceptée, et il me serait facile de vous donner des citations frappantes à ce sujet, si le temps me le permettait.

Vous me direz que les preuves scientifiques de la réincarnation ne sont pas à la portée de toutes les intelligences, et qu'il n'est pas possible à tous de compulser les ouvrages des philosophes qui en traitent. C'est vrai ; mais chacun, du moins, peut en comprendre la nécessité impérieuse ; elle est à la portée de tous, du plus humble au plus grand, de l'enfant au génie en plein développement. Nul ne peut ignorer que, la rejeter, c'est nier Dieu ou faire de lui un monstre. En effet, si Dieu est juste, comment expliquer, je ne dirai pas la souffrance, mais l'*inégalité* de la souffrance. On parle du péché originel, comme cause des maux de l'humanité ; je sais que les règlements de l'*Aula* n'autorisent pas à parler religion ;

je les respecterai ; mais ne pourrais-je point demander, tout au moins, s'il est juste que des milliers d'êtres, qui n'ont pas commis ce péché, en souffrent ? La justice humaine punit-elle les descendants des criminels ? Et de plus, d'où vient l'inégalité si grande de la répartition de cette souffrance, puisque le péché est le même pour tous ? Ce péché n'explique et ne justifie rien. Il n'est d'ailleurs qu'un mythe, une allégorie profonde que la théosophie dévoile et remet à sa place.

L'on a dit aussi que les hommes souffrent de leurs erreurs, expient leurs péchés : c'est juste, mais c'est surtout des erreurs de leurs vies passées qu'ils souffrent. Comment un sourd-muet de naissance pourrait-il payer une dette contractée dans sa vie présente? L'on me dira que son infirmité tient à une maladie survenue durant la gestation ; mais puisque c'est la force et l'intelligence de la Nature, c'est-à-dire de Dieu, qui opèrent le développement du germe, c'est que Dieu a été capricieux, injuste ou impuissant ? Partout l'on se bute à des absurdités, si l'on refuse les renaissances.

Il ne peut y avoir d'injustice dans l'Univers parce que le monde est un produit de Dieu, est guidé par Dieu, est animé par Dieu. L'inégalité de la souffrance et des conditions provient de l'inégalité des stages de développement des hommes, de l'inégalité des mérites et démérites accumulés dans la suite des vies terrestres.

IV

La Loi de causalité.

Je passerai maintenant au dernier point : la loi de causalité, le *Karma* des indous.

Il est difficile de traduire ce mot sanscrit. Il veut dire : *action*. Or, l'action contient sa réaction, la cause contient son effet. Le *Karma* est beaucoup plus que la loi de causalité ; c'est aussi la loi qui permet la manifestation de la liberté humaine sans que l'équilibre de l'Univers en soit troublé.

Le monde est bâti par l'action de deux forces opposées. Pourquoi opposées ? Parce que, pour *manifester* quelque chose, il faut un « contraire » ; pour produire de la force, il faut s'appuyer sur une résistance ; pour faire un tableau, il faut des couleurs variées ; il n'est rien dans l'Univers qui ne repose sur son opposé : il y a le jour et la nuit, l'amour et la haine, le bien et le mal, la liberté et la fatalité, l'attraction et la répulsion, etc...

Tous ces opposés se synthétisent en deux forces contraires primordiales qui se font équilibre ; ils naissent de ces deux forces universelles, impersonnelles, qui sont à la racine de tout. Ces deux opposés ont été symbolisés dans toutes les religions : c'était Osiris (Dieu) et Typhon, (le serpent infernal), en Egypte ; Ormuz (Dieu)

et Ahriman (le démon), en Chaldée ; le Logos et l'Adversaire, chez les gnostiques ; Dieu et le diable chez les chrétiens. Le symbolisme franc-maçonnique en a fait Jakin et Boaz, les deux colonnes qui soutiennent le temple de Salomon (l'Univers).

Ces opposés rendent possible la « création » de l'Univers, réalisent cet Univers ; Dieu les dirige et produit ainsi la Loi du monde, c'est-à-dire l'Evolution, le Bien. L'on ne peut donc dire que l'une de ces forces soit le Bien et l'autre le Mal ; toutes deux sont indispensables, — également bonnes, par conséquent. Mais quand les êtres sont arrivés au stage de l'intelligence et de la Volonté, au stage de la liberté, ils emploient ces forces, et, par ignorance ou par volonté, vont avec ou contre l'Evolution. Quand ils vont avec l'Evolution, avec la Loi divine, leur force se double de celle de Dieu, la loi les aide et couronne leurs efforts : c'est le Bien. Quand ils vont contre l'Evolution, la loi s'oppose à eux et les emporte malgré eux, comme le courant d'un fleuve emporte bientôt le nageur qui veut lutter avec lui : c'est le Mal.

Le Bien est donc ce qui aide l'évolution, le Mal, ce qui va contre elle. Le mal naît avec l'homme ; au-dessous de lui (1), les êtres sont plus ou moins inconscients et sont dirigés par la Loi ; au-dessus de lui, les êtres ont acquis la sagesse et se sont associés avec la Loi ; le bien est exigé en bas, offert en haut : le mal n'a pas de place.

Il n'arrive qu'avec l'homme ; Dieu le permet pour que l'homme apprenne la Loi, pour que sa liberté s'exerce, augmente et grandisse ; mais il ne laisse souffrir personne de l'ignorance ou de la méchanceté humaines. Il supporte lui-même toutes les forces de mal : c'est une partie du Sacrifice divin, du sacrifice expiatoire. Il est pourtant des forces de mal qu'il ne supporte point, parce que ce serait un sacrifice inutile, ce sont celles qu'il peut utiliser dans la direction du monde. Par exemple, lorsque sa justice a condamné un être, lorsque la vie d'un homme est exigée par la Loi du *Karma*, cette vie doit être supprimée, et Dieu la prend. Il la prend par un moyen quelconque : par l'eau, par la foudre, par un désordre organique subit, par la férocité d'un animal, par l'impulsion sanguinaire d'un humain qui se trouve sur le chemin de la victime. Dans ce cas, au lieu de frapper lui-même, Dieu laisse le criminel accomplir l'œuvre : et celui-ci en porte toute la responsabilité (Dieu ne l'a point poussé), car il a agi en pleine liberté.

Mais, je le répète, nul innocent ne doit craindre, Dieu veille, il est dans le meurtrier comme dans la victime, il est même dans le poignard, c'est sa force qui tient agrégées les molécules de l'acier ; et il peut dévier la main du criminel, ou faire bouclier à la victime, ou briser la lame qui va tuer. Le Christ a dit que tous les cheveux de

(1) Les animaux supérieurs ont commencé à développer une certaine responsabilité, car leur intelligence et leur volonté sont en développement.

notre tête sont comptés et que rien n'arrive sans la permission divine. Profonde parole, parole de vérité que la théosophie explique clairement.

Mais le *Karma* n'est point la Fatalité : il a été créé, il peut être détruit. Nous n'avons qu'à nous mettre à l'œuvre, nous pouvons préparer l'avenir, nous pouvons changer la résultante de nos actions passées. Il n'est que certains résultats qui sont fatals : en voici la raison. Quand un homme, sous l'impulsion de la haine, de la colère, ou de tout autre sentiment, a créé, je suppose, une pensée de meurtre, cette pensée est une *force* qui pousse vers le meurtre; si cet homme renouvelle cette pensée un très grand nombre de fois, l'énergie mauvaise augmente jusqu'au moment où *sa force fait équilibre à la volonté de celui qui l'a créée*. A ce moment, l'homme cesse d'être libre vis-à-vis de cette pensée; les deux plateaux de la balance se font équilibre, et, si l'occasion s'offre pour qu'une nouvelle impulsion vers le meurtre se produise, le plateau du crime s'incline : l'homme frappe sans que la réflexion ou la volonté puissent intervenir. Il frappe comme un automate; l'heure de la liberté est passée, celle de la fatalité a sonné.

Quand l'explosion s'est produite, cet homme est plongé dans la stupeur en revenant à lui; il se demande comment le crime a pu se produire. Voilà un cas où le *Karma* est devenu la fatalité; c'est une fatalité créée tout entière par la volonté humaine : on ne recueille que ce qu'on sème.

Mais il n'y a de fatals que ces actes impulsifs accomplis automatiquement; chaque fois que l'homme a le temps de réfléchir, chaque fois qu'il pense à ce qu'il va faire, il peut résister, il lui reste suffisamment de volonté pour exercer sa liberté : s'il cède, c'est un nouvel élément d'aggravation qu'il ajoute à sa responsabilité.

Un dernier aspect de la Loi du Karma à considérer, et j'ai fini.

Toutes les causes créées au cours d'une incarnation ne fructifient pas aussitôt, mais elles s'impriment dans le corps causal et s'y conservent quand l'homme se désincarne. Lorsqu'il retourne à la terre, dans une nouvelle incarnation, un certain nombre de ces causes trouvent une occasion pour fructifier, d'autres, ne rencontrant pas le terrain nécessaire, attendent que, dans des incarnations futures, ce terrain se présente. Mais toutes produisent leur effet, tôt ou tard : l'homme naît escorté par tout son passé, il naît heureux ou malheureux, intelligent ou borné, selon les actions de ses vies antérieures; et c'est là l'un des aspects du péché d'origine : c'est le bilan des vies écoulées qu'il rapporte à chaque naissance nouvelle.

Voici ma conclusion.

Quand les hommes sauront qu'ils sont frères, qu'ils sont solidaires, qu'ils montent ou descendent ensemble ; quand ils sauront qu'ils créent leur destinée, que l'inégalité de leurs conditions vient de l'inégalité des âges de leurs âmes et qu'un But unique les

attend tous; quand ils sauront qu'ils reviennent sans cesse à la vie terrestre pour progresser, et que la destinée est, pour eux, bonne ou mauvaise selon qu'ils ont bien ou mal agi; quand ils sauront qu'une Loi juste et aimante les guide, que la souffrance est le grand instructeur, que si l'on subit le passé l'on est maître de l'avenir, alors, une lumière nouvelle illuminera l'esprit, une chaleur plus divine réchauffera le cœur, chacun, portera vaillamment sa croix sans regarder si celle de son voisin est plus légère ; les peuples sentiront qu'ils sont frères, la haine et le combat auront vécu, et c'est vraiment l'aurore d'un nouvel âge d'or qui se lèvera sur l'humanité.

D. Th. Pascal.

VARIÉTÉ OCCULTE

LE PÉROU ANTIQUE (1)

Lorsque, traitant récemment le sujet de la clairvoyance, je faisais allusion au magnifique champ d'observation que l'examen des clichés Akasiques ouvrait aux étudiants de l'histoire, quelques-uns de mes lecteurs m'insinuèrent que le public théosophique prendrait un vif intérêt à la lecture de tout fragment de ces recherches qui viendrait à être placé sous ses yeux. A cela pas de doute ; mais il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer de donner suite à une suggestion de l'espèce. Il faut en effet se rappeler qu'on n'entreprend par ces investigations par pur plaisir, ni pour la satisfaction d'une simple curiosité, mais qu'on s'y arrête seulement quand elles deviennent nécessaires pour achever un travail commencé, ou pour éclairer quelque point obscur des études. La plupart des scènes de l'histoire passée du monde qui ont tant intéressé et réjoui nos observateurs se sont offertes à leurs yeux pendant l'examen de telle ou telle autre des lignes de vies successives qui ont été suivies jusque dans le lointain des premiers âges, dans le but de recueillir des informations sur le fonctionnement des grandes lois de Karma et de la réincarnation. Aussi, ce que nous connaissons d'une antiquité reculée ressemble-t-il plutôt à une série de coups d'œil rapides qu'à une vision soutenue, — plutôt à une galerie de peintures qu'à une histoire.

(1) L'article sur le *Pérou Antique*, ici commencé, est l'une des applications théosophiques de la haute clairvoyance dont le même auteur a esquissé les principes dans une étude en cours que nous comptons reprendre. Nous pourrons traiter de même, ultérieurement, de la *Chaldée Antique*. (N.D.L.D.).



Néanmoins, même de cette façon relativement accidentelle et décousue, beaucoup de choses d'un immense intérêt ont été dévoilées à nos yeux, se rapportant non seulement aux splendides civilisations de l'Egypte, de l'Inde et de la Babylonie, comme à celles beaucoup plus modernes de la Perse, de la Grèce et de Rome, — mais encore à d'autres civilisations se développant sur une plus vaste et plus large échelle, auprès desquelles celles-là ne sont véritablement que des germes éclos d'hier ; puissants empires dont les commencements nous ramènent en arrière jusqu'à l'aube de l'humanité primitive, bien que quelques traces en subsistent encore à la surface de la terre, pour l'instruction de ceux qui ont des yeux pour voir.

De tous ces états, le plus grand peut-être fut le magnifique empire, embrassant tout un monde, des Divins gouvernants de la Porte d'Or dans l'ancienne terre d'Atlantide. Car, à l'exception de la primitive civilisation Aryenne apparue sur les bords de la mer de l'Asie Centrale, — presque tous les empires, que, depuis, les hommes ont appelés grands, n'ont été que de faibles et partielles copies de sa merveilleuse organisation. Et, avant lui, rien de comparable n'a existé en aucune façon ; les seules tentatives antérieures de gouvernement sur une vraiment large échelle ayant été celles de la Sous-race Lémurienne, à tête ovoïde, et des masses innombrables de Tlavatlis, constructeurs de tertres, dans l'extrême occident de l'Atlantide, alors à ses débuts.

Un aperçu de l'organisation politique qui, durant tant de milliers d'années, s'est groupée autour de la glorieuse Cité de la Porte d'Or, a été donné dans l'une des publications de la « London Lodge ». Aujourd'hui, ce que je désire faire, c'est d'offrir au public une légère esquisse d'une de ses dernières copies, — qui, bien que sur une très petite échelle, comparée à son puissant ancêtre, a pourtant retenu, jusqu'à une époque très voisine des limites de ce que nous appelons les temps historiques, beaucoup du splendide esprit public et du sentiment élevé du devoir qui faisaient la vie même de ce grand édifice antique.

La partie du monde vers laquelle, dans ce dessein, nous devons diriger notre attention, est l'ancien royaume du Pérou, — royaume embrassant toutefois beaucoup plus du Continent Sud Américain que la république qui porte aujourd'hui ce nom, ou même que l'étendue de pays qu'au XVIe siècle les Espagnols trouvèrent au pouvoir des Incas. Le système gouvernemental de ceux-ci, qui commanda l'admiration, même des hordes de pillards sans principes qui suivaient Pizarre, tendait, il est vrai, à reproduire les conditions de l'antique et plus grande civilisation dont nous allons nous occuper à présent. Mais, quelque merveilleuse qu'ait été reconnue l'organisation des Incas, nous devons nous rappeler qu'elle n'était qu'une pâle copie, instituée des milliers d'années plus tard par une race bien inférieure, pour faire revivre des traditions

dont quelques-uns des points, les meilleurs, avaient été oubliés.

Les premiers pas de nos investigateurs, sur le terrain de cette très intéressante époque, se firent, comme il a été indiqué plus haut, dans une tentative ayant pour but de remonter une longue série d'incarnations. En suivant la trace d'un personnage, et après deux vies d'efforts et de souffrances noblement supportées, conséquence probable d'une grave défaillance dans la précédente existence, on retrouva sa naissance dans des circonstances très favorables, au sein de ce grand empire Péruvien. Là, il vécut une vie, assurément pleine, autant qu'aucune des précédentes, de rudes travaux, — mais qui cependant en différait par ce fait qu'elle fut honorée, heureuse et réussie au delà du lot commun des mortels.

Tout naturellement, la vision d'un état social dans lequel la plupart des problèmes de l'existence semblaient avoir été résolus, — dans lequel il n'y avait ni pauvreté ni mécontentement, et à peu près pas de crime, attira immédiatement notre attention. Pour le moment, nous ne pûmes nous arrêter à un examen plus attentif; mais, lorsque, par la suite, nous découvrîmes que plusieurs autres séries de vies auxquelles nous nous intéressions s'étaient aussi écoulées dans ce pays, à la même époque, — nous commençâmes à connaître davantage ses mœurs et coutumes. Alors nous reconnûmes peu à peu que nous étions tombés sur ce qu'on appellerait de nos jours une véritable Utopie, sur un temps et un pays tout au moins où la vie matérielle de l'homme était mieux organisée, plus heureuse et plus profitable qu'elle ne l'a peut-être jamais été en aucune autre contrée.

Sans nul doute, beaucoup vont se demander : « Comment pourrons-nous savoir en quoi ces récits diffèrent des récits imaginaires des autres pays de rêve? Comment aurons-nous la certitude que les investigateurs n'étaient pas déçus par de beaux songes, prêtant leurs idées théoriques à des visions qu'ils se persuadaient avoir? Comment enfin aurons-nous l'assurance qu'il y a ici plus qu'un simple conte de fées?

La seule réponse qu'on puisse faire à de tels questionneurs, c'est que, si pour eux il n'y a aucune certitude, — pour les investigateurs, du moins, la certitude existe, — certitude résultant d'une longue et multiple accumulation de preuves, faibles peut-être par elles-mêmes, mais irrésistibles par leur ensemble; — certitude aussi par la connaissance qu'ils ont graduellement acquise, après de nombreuses et patientes observations, de la différence qui sépare l'observation de l'imagination. Combien de fois n'ont-ils pas rencontré des faits absolument inattendus et inimaginables; et combien de fois n'ont-ils pas vu leurs idées préconçues les plus chères entièrement renversées! Faut-il ajouter, qu'en dehors de ces investigateurs, d'autres ont acquis à peu près la même certitude, soit par leur propre intuition, soit par leur connaissance personnelle des opérateurs? — Pour le reste du monde, les résultats de

toute enquête sur un passé si lointain doivent nécessairement rester hypothétiques. On est libre de regarder ce récit de l'ancienne civilisation Péruvienne comme un simple conte de fées ; on voudra bien concéder au moins qu'il est magnifique.

J'imagine que, sans ces méthodes de clairvoyance, il serait impossible, à l'heure présente, de retrouver aucune trace de la civilisation que nous allons examiner. Je ne doute guère qu'il n'en existe encore des traces ; mais il faudrait probablement des fouilles étendues et minutieuses pour nous mettre à même d'acquérir une suffisante connaissance des faits, — de manière à séparer avec quelque certitude ce qui appartient aux autres races plus récentes. Il se peut qu'à l'avenir les antiquaires et les archéologues tournent leur attention vers ces merveilleuses contrées de l'Amérique du Sud, et, alors, peut-être pourront-ils assortir, pour ainsi dire, les diverses empreintes laissées par les pas des différentes races qui, l'une après l'autre, ont occupé et organisé ces pays. Mais, pour le moment, en dehors de la clairvoyance, tout ce que nous connaissons de l'ancien Pérou est le peu que nous ont appris les conquérants Espagnols, et, ainsi que je l'ai dit déjà, la civilisation qui les a tant émerveillés n'était qu'une faible et lointaine image d'une réalité plus grande et plus ancienne.

La race même avait changé ; car, bien que ceux que les Espagnols trouvèrent en possession du sol fussent encore des descendants de cette splendide troisième sous-race Atlante qui paraît avoir été douée d'un pouvoir d'endurance et d'une vitalité si supérieurs à ceux des races qui la suivirent, — il est évident cependant que ce rejeton était arrivé, sous bien des rapports, au dernier degré de la décrépitude, et que, sous bien des rapports aussi, il était plus barbare, plus dégradé, moins raffiné que la branche plus ancienne dont nous avons à parler.

Ce feuillet arraché au livre de la véritable histoire du monde, — ce coup d'œil donné à un seul des tableaux des immenses galeries de peinture de la nature, — nous révèle une sorte d'état idéal de la Société, comparé à ce qui existe aujourd'hui. Et une partie de l'intérêt de ce spectacle consiste en ce fait que tous les résultats que se proposent nos modernes réformateurs étaient déjà pleinement réalisés, mais réalisés par des méthodes directement opposées à la plupart de celles qui sont aujourd'hui recommandées.

Le peuple était paisible et prospère, la pauvreté était inconnue, et, en fait, le crime n'existait à peu près pas. Personne n'avait de motif de mécontentement, car chacun trouvait emploi pour son génie, s'il en avait, et il choisissait pour lui-même sa profession ou ligne d'activité, quelle qu'elle pût être. En aucun cas, le travail n'était trop rude ou trop pesant pour les épaules humaines. Chacun avait beaucoup de loisirs pour toute œuvre ou occupation à sa convenance. L'éducation était féconde, complète, libre ; les malades et les vieillards étaient parfaitement soignés et même avec

un certain luxe. Et cependant l'ensemble de ce Système si merveilleusement organisé pour l'accroissement du bien-être matériel était obtenu, et, d'après ce que nous en pouvons voir, ne pouvait être obtenu, que par un gouvernement autocratique, l'un des plus absolus que le monde ait jamais connus.

Pour bien faire comprendre comment les choses arrivèrent à être ainsi, il nous faut par la pensée nous reporter à une période bien plus reculée encore, à la première séparation de la quatrième race. Ici, il est de toute évidence que lorsque le Manou et ses lieutenants, — grands adeptes d'une évolution bien plus élevée, s'ncarnèrent dans la jeune race qu'ils travaillaient à développer, ils durent, par leur savoir et leur puissance, apparaître à ces peuples absolument comme des Dieux, — tant ils étaient en avance sur eux sous tous les rapports imaginables. En de telles circonstances, il ne pouvait y avoir d'autre forme possible de gouvernement qu'une autocratie, car le chef de la race était réellement la seule personne qui connût quelque chose, et il devait en conséquence prendre en mains la direction de toutes choses. C'est ainsi que tout naturellement les grands adeptes devinrent les chefs et les guides de l'Humanité-enfant, et obtinrent prompte obéissance à leurs ordres. On reconnut, en effet, que c'était la sagesse qui donnait l'autorité, et que l'aide la plus grande qui pouvait être donnée aux ignorants était de les guider et de les former. De là résulta que toute l'ordonnance de la nouvelle société, comme cela doit être dans tout régime véritablement bien ordonné, vint *d'en haut et non d'en bas*. Et, à mesure que s'étendit la nouvelle race, le principe se conserva, et c'est ainsi que se fondèrent les puissantes monarchies d'une antiquité reculée. Dans la plupart des cas, elles commencèrent sous de grands Rois Initiés dont le pouvoir et la sagesse guidèrent leur enfance à travers toutes les difficultés initiales.

Il arriva ainsi que, même lorsque les Divins Chefs originels remirent leurs postes aux mains de leurs élèves, — les vrais principes de gouvernement étaient encore compris, et que, quand un nouveau royaume était fondé, on s'efforçait toujours d'imiter d'aussi près que cela était possible, dans les circonstances nouvelles, les splendides institutions que la Divine Sagesse avait déjà données au monde. Ce fut seulement quand l'égoïsme surgit chez les peuples et les chefs que graduellement le vieil ordre de choses changea et céda la place à des essais qui ne furent pas marqués au coin de la Sagesse, à des gouvernements qui prirent la cupidité et l'ambition pour objectifs, et non plus l'accomplissement du devoir.

A la période dont nous avons à nous occuper, — soit, en chiffres ronds, 12000 ans avant Jésus-Christ, — la grande Cité de la Porte d'Or avait sombré sous les eaux depuis bien des milliers d'années, — et, bien que le chef des Rois de l'Ile de Poseidon s'arrogeât encore le beau titre qui avait appartenu à la capitale disparue, — il n'avait pas la prétention d'imiter les méthodes de gouvernement qui avaient

assuré à celle-ci une stabilité si for au-dessus du lot commun des institutions humaines. Quelques siècles auparavant, cependant, une tentative, fort bien conçue, bien que naturellement sur une bien plus petite échelle, de ressusciter l'ancien système, avait été faite par les monarques de la contrée appelée ensuite Pérou, et, à l'époque dont nous parlerons, cette renaissance était en pleine activité, — et peut-être au zénith de sa splendeur, bien qu'elle conservât ensuite toute son efficacité plusieurs siècles encore, C'est justement de cette renaissance Péruvienne que nous nous occuperons. Je devrais d'abord donner une idée de l'aspect physique de la race ; mais je ne connais aucune race existant actuellement sur la terre avec laquelle je pourrais suggérer une comparaison sans m'exposer à égarer mes lecteurs dans une direction ou dans une autre. Les représentants de la grande troisième sous-race Atlante que l'on peut rencontrer encore sur le globe sont beaucoup trop dégradés et avilis pour être comparés à la race dans tout son éclat. Notre Péruvien avait les pommettes saillantes et la forme générale de la face que nous avons l'habitude d'assigner au type le plus élevé de l'Indien Rouge ; avec, pourtant, dans le contour du visage, des différences qui tendaient à le rapprocher plus de l'Aryen que de l'Atlante, outre que l'expression de ses traits s'écartait essentiellement de celle de la plupart des peaux Rouges modernes.

Il était en effet habituellement ouvert, joyeux et doux, et dans les plus hautes classes on trouvait fréquemment une vive intelligence jointe à une grande bienveillance.

La couleur de la peau était rouge bronzé, plus claire dans les classes supérieures, plus foncée dans les inférieures ; mais le mélange entre les classes était tel qu'il était à peine possible de distinguer à ce point de vue.

La disposition générale du peuple respirait, dans l'ensemble, le bonheur, le contentement et la paix. Les lois, bien appropriées, étaient bien appliquées, et naturellement le peuple s'y soumettait sans difficulté. Le climat était en général délicieux et permettait sans trop de fatigue tous les travaux du labourage, donnant des récoltes abondantes en retour d'efforts modérés, — en même temps qu'il rendait le peuple content et prêt à tirer le meilleur parti de la vie. Naturellement un tel état d'esprit donnait déjà aux chefs de la nation un énorme avantage.

Ainsi que je l'ai déjà remarqué, la Monarchie était absolue, mais entièrement différente de tout ce qui, dans ce genre, existe de nos jours ; si bien que cette expression ne suffit pas par elle-même pour donner une idée exacte des faits. Le trait dominant du système entier était la *responsabilité*. Le Roi exerçait assurément le pouvoir absolu ; mais sur lui pesait aussi la responsabilité absolue, en toutes choses. Depuis ses premières années, on lui avait fait comprendre que si, en un point quelconque de son vaste empire, il existait un mal quelconque qu'on aurait pu éviter ; — si un homme

désireux de travailler ne pouvait obtenir le genre de travail qui lui convenait ; si même un enfant malade ne pouvait avoir l'assistance convenable, — ce serait une tache à son administration, une flétrissure à son règne, une souillure à son honneur personnel.

(*A suivre*). **C. W. Leadbeater.**

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

A la réunion théosophique du premier dimanche de février, le Dr Pascal a annoncé en termes émus le décès inopinément survenu de M. Paul Gillard, et le commandant Courmes a retracé en quelques mots la vie du collaborateur estimé qui venait ainsi de disparaître. La séance, sans être levée, en raison des personnes venues de loin pour y assister, fut toutefois volontairement écourtée par hommage pour le défunt. Le Dr Pascal y avait repris la question des buts visés par la société théosophique qu'il continua,à la séance suivante, par celle des devoirs publics du théosophe. Dans cette dernière, le commandant Courmes donna aux assistants la primeur du résultat des lectures *akashiques* effectuées par des théosophes avancés sur le *Pérou antique*. La teneur littérale du travail de M. Leadbeater sur cet intéressant sujet doit paraître dans notre revue.

Parmi les conférences de ces temps-ci le plus susceptible d'intéresser nos lecteurs, signalons celle donnée par la *Société végétarienne*, le 2 février, à l'institut Rudy, entrée libre. Après de très utiles communications du président et du secrétaire général, la question suivante fut traitée, à savoir si le régime végétarien, pratiqué par une nation, ne la mettrait pas à la merci d'un peuple carnivore belliqueux. Il fut répondu que le régime alimentaire d'une collectivité d'individus influait sans doute sur ses dispositions pacifiques ou batailleuses, mais n'avait que peu d'effet sur la valeur même des gens, laquelle attenait plutôt à celle des âmes, dont les corps n'étaient que le revêtement ; que l'histoire témoignait dans le même sens, puisque nos pères mangeaient infiniment moins de viande que nous, sans qu'ils aient fait moins d'exploits par le monde, tout au contraire, peut-être, que les anciens Romains, notamment, étaient végétariens durant la république, tandis que la décadence de leur empire avait coïncidé avec le changement de mode d'alimentation.

Enfin, nous avons assisté, par hasard, n'ayant pas été invité, à la conférence d'inauguration de l'*institut psychique international* qui a eu lieu le 30 janvier dernier. Nous avons déjà parlé de cet institut dans notre numéro de septembre dernier. Le conférencier, directeur de l'Ins-

titut Pasteur, commença par reconnaître que les questions soi disant occultes, avaient fini par attirer l'attention des savants dont un certain nombre, la plupart « profanes », comme lui-même, en la matière, voulait bien se livrer à leur étude, en se maintenant exclusivement toutefois dans la méthode « scientifique » actuelle, qui exige de tout phénomène acceptable la condition de pouvoir se reproduire à volonté et d'être soumis à l'instrumentation. Il ajouta que l'*institut psychique international* donnerait ainsi son estampille aux faits qu'il aurait retenus et que les écoles rivales d'occultisme seraient par cela même départagées...

Il me semble qu'on pourrait résumer le fond du discours de l'honorable M. Duclaux, — très différent, certes, de sa forme qui était parfaite de clarté et d'humour, — en disant, qu'une couleur nouvelle étant enfin signalée à l'horizon, quelques aveugles de qualité voulaient bien en connaître et renseigner le monde, les borgnes y compris, à son endroit. Hâtons-nous d'ailleurs d'expliquer cette inoffensive plaisanterie en la rattachant à notre opinion déjà exprimée sur les méthodes d'investigation de tous ces instituts psychiques, à savoir que des recherches dans le monde superphysique entreprises avec la seule aide d'instruments physiques, ou à peu près, ne peuvent pas aboutir à grand'chose, quand elles ne sont pas dangereuses. L'avenir montrera si nous avons raison

Terminons ce qui est relatif aux réunions en parlant de celle de l'Assemblée générale de la section française de la Société théosophique pour la présente année, 1901, qui a eu lieu, le 10 février dernier, au siège même de cette section, devant les délégués de toutes les branches de notre nation. Les comptes rendus de l'exercice écoulé ont été présentés par le secrétaire général et par le trésorier ; les statuts de la section ont été l'objet d'une addition importante, et, enfin, le Comité précédent a été réélu, en y remplaçant deux membres disparus. Sur la motion du commandant Courmes, les fonctions de Secrétaire général de la Section ont été continuées, aussi, et par acclamation, au digne et affectionné Dr Th. Pascal. Le *Bulletin théosophique* du mois donne les détails de cette réunion plénière.

∴

A la suite du grand succès obtenu par les conférences théosophiques du Dr Pascal, à Genève, une certaine discussion s'est engagée entre divers journaux de cette ville que le conférencier, lui-même, vient de clore par une lettre adressée à la *Tribune de Genève* dont nous détachons les passages suivants.

« Si la loi qui fait la réaction égale à l'action est vraie, les théosophes ont lieu d'être satisfaits : la réaction des conférences de fin novembre dernier a été violente, donc l'action a été profonde.

Les opposants ont été des membres de la théologie, de la philosophie et de la science : on ne pouvait faire à la théosophie plus d'honneur.

Dans peu de temps paraîtra à Genève une brochure contenant nos conférences : ce sera la meilleure réponse aux critiques et le meilleur

moyen pour faire connaître ce que nous avons dit à ceux qui n'ont pu trouver place à l'Aula.

. . . .

L'enseignement théosophique n'a pu évidemment être exposé que dans son alphabet, mais l'on a remarqué, au moins, que nous avons tenu parole, et qu'à chaque occasion nous avons fait appel à l'union en montrant que les querelles des hommes viennent de ce que nous regardons la même vérité sous des faces différentes, ou avec des yeux de pouvoir vituel inégal.

Tout cela, on nous l'a pardonné, comme des lieux communs appartenant à tout le monde. Mais, mais... *horribile dictu*, nous avons dit, aussi, que la matière du corps visible ne pouvait expliquer les hautes facultés et que des corps formés d'états de matière supérieurs étaient nécessaires pour expliquer l'homme ! Et puis, deuxième abomination, nous avons osé exposer, avec la circonstance aggravante de projections à l'appui, la façon dont les maîtres antiques et modernes de la véritable science de la Vie concevaient les Atomes ; nous avons même poussé l'audace jusqu'à montrer la forme que les initiés trouvent à l'atome primordial physique !

Il est vrai que les savants actuels (1) ne peuvent encore voir *dans* la matière ; ils ne voient que l'*extérieur* des formes ; ils voient sur les trois dimensions, et nous sommes venu leur parler d'une quatrième dimension ; autrement dit, nous avons affirmé que les voyants *initiés*, qu'il ne faut pas confondre avec les somnambules et autres personnages du même genre, pouvaient voir, non seulement l'extérieur d'un caillou ou d'un corps humain, mais l'intérieur, en même temps ; nous leur avons même appris que certains hommes ordinaires, n'ayant pas subi l'entraînement particulier qui permet de développer ce pouvoir, le possédaient. Jugez du scandale ! Nous avions mis le pied sur le terrain de la science, terrain sacré qui ne permet l'oracle qu'aux pythonisses officielles !

. . . .

Et maintenant, pour terminer, nous avons la naïveté de penser qu'il vaut encore mieux que nous restions théosophes, puisque la théosophie nous permet de garder une estime sincère et une sympathie profonde à des adversaires à qui leur religion, leur philosophie et leur science n'ont su inspirer qu'une critique peu bienveillante et passionnée ».

Autres pays.

Au moment où diverses nations sont aux prises, dans les conditions que l'on sait, avec le peuple Chinois, il n'est pas hors de propos de signaler l'adresse des prêtres Bouddhistes du Japon à leurs collègues des autres religions : « D'accord avec les propagateurs de la religion dans le monde, quelle que soit son étiquette, nous sommes disposés à

(1) Et peut-être, aussi, les membres des *instituts psychiques* du jour. (N. D. L. D.)

nous inspirer du noble esprit des Sages antiques; et, au lieu de haïr les Chinois, quelques erreurs, quelques méfaits, même, qu'ils aient commis, nous devrions nous efforcer de rendre le bien pour le mal et d'appeler les bénédictions du ciel sur cette race infortunée. » Nous ne savons pas l'accueil qui a été fait à ces ouvertures.

Par ailleurs, le grand orientaliste Max Muller, récemment décédé, assure, dans l'un de ses derniers écrits, que Bouddhistes et Chrétiens, en Chine, ont vécu en parfaite harmonie jusqu'à l'époque où la papauté a réclamé la protection des Etats pour les Chrétiens convertis. « L'expérience montre surabondamment, ajoute-t-il, que des missionnaires quelconques ne doivent pas aller dans un pays étranger dont le gouvernement objecte le moindrement à leur présence. »

D. A. Courmes.

Avis. — L'abondance des matières nous oblige de renvoyer au prochain numéro la suite de l'intéressante étude sur *la Clairvoyance*, par C. W. Leadbeater.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Organe de la section française*, Paris, mars 1901. — Compte rendu de l'Assemblée générale de la section.

Theosophist, *Organe Présidentiel*, février 1901. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Obstacles au progrès spirituel, par Edger. — Sur la clairvoyance de Mme Montgruel, de Paris, par Stead. — L'institut psychique international, par H. S. O.

Theosophical Review, *Angleterre*, février 1901. — La théosophie de Ruskin, par Judsow. — Le pouvoir de la pensée, par Annie Besant. — Les mystiques de l'Islam, par Hardcastle.

Vahan, *Section Européenne*, février 1901. — La cause première, sujet insondable.

Sophia, *Espagne*, février 1901. — Le secret de l'évolution, par Annie Besant.

Teosofia, *Italie*. Février 1901. — La terre et le système solaire.

Theosophia, *Hollande*. Février 1901. — Sur le Taote King.

Theosophie Messenger, *Amérique du Nord*, février 1901. — Le Comité de propagande.

Philadelphia, *Amérique du Sud*, décembre 1901. — Les déluges, par P. Duvar.

Theosophie Gleaner et Prasnottara, *Inde*, janvier 1901. — La science des émotions. — Le cœur de l'existence.

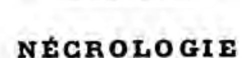
Theosophy in Australasia. Pas reçu.

New Zeland Théosophical Magazine, novembre 1901. — Les hauts plans de conscience.

Revue spirite, *France*, février 1901. — Philosophie, par P. G. Leymarie. — Spiritualisme, par Léon Denis. — Psychographie, par Dusait.

Paix universelle, *Lyon*, février 1901. — A la suite, sans doute, de l'émotion suscitée par les conférences théosophiques, à Genève, M. Metzer, président des spirites de cette ville, a, paraît-il, demandé à M. Richard Hodgson : « s'il avait rétracté ce qu'il avait écrit, jadis, au sujet de Mme Blavatsky et de ses prétendus pouvoirs anormaux ». M. Hodgson a répondu par une lettre que le destinataire a dû s'empresser de communiquer à la *Paix Universelle*, laquelle par un édifiant témoignage de fraternité et de *pacification*, l'a insérée dans ses colonnes. En voici la phrase principale : « Je n'ai jamais vu la moindre raison, de quelque nature qu'elle fût, — écrit M. Richard Hodgson, pour modifier mon opinion qui est qu'elle (Mme Blavatsky), a fraudé du commencement à la fin, et qu'elle n'avait aucune espèce de pouvoir supra normal quelconque ».

Il y a longtemps que les témoignages autorisés d'Hindous qualifiés ont réduit à sa juste valeur l'opinion du professeur Hodgson, le même qui, dix ans plus tard, niait les facultés simplement psychiques d'Eusapia Paladino... On n'est naturellement porté à admettre que ce qui se trouve à sa portée, et il est assez probable que les capacités de l'immortel auteur de la *Doctrine secrète* dépassaient de plus d'une coudée celles de l'ex « jeune homme » qui n'a encore reconnu que la médiumnité de Mme Pipers ! Revoir d'ailleurs, dans notre numéro de décembre 1900, page 324, ce dit M. Leadbeater de la première affaire.



NÉCROLOGIE

PAUL GILLARD

La cause théosophique française a fait une perte sensible en la personne de M. Paul Gillard, décédé le 1er février de cette année, à la suite d'une relativement courte maladie. L'âge physique de notre ami, 55 ans, semblait lui ménager une longue carrière encore, que son énergie et son dévouement eussent continué à rendre des plus utile, mais sans doute que son heure était sonnée et il a quitté nos rangs visibles avant même d'y être remplacé. Venu, comme bien d'autres, à la théosophie, par le Spiritisme, Paul Gillard s'était vite assimilé les principes de la *grande donnée* et en avait fait le pouvoir même de sa vie. Il avait pris des mains d'Arthur Arnould, à la mort de ce dernier, la direction de la branche « *Ananta* » qu'il fondit partiellement ensuite dans celle du « *Disciple* ». Il nous seconda très efficacement dans l'œuvre des pre-

mières conférences théosophiques publiques de 1897 et 1898 à Paris, ainsi que dans la rédaction de cette revue, et même dans son administration, lors de notre maladie. Enfin, il représenta brillamment la théosophie au *Congrès spiritualiste de* 1900. Son caractère se recommandait par une grande bienveillance, une modestie véritable et un dévouement à tous. Sa personnalité s'en était accrue d'autant, et ses plus anciens collègues voyaient grandir à vue d'œil les capacités réelles de ce véritable homme de bien qui réalisa pleinement la formule théosophique que *Rien ne sert davantage que de servir les autres!*

D. A. Courmes.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE MARS 1901.

M. Boltz	8 fr.	»»	*Lotus Bleu.*
G. Renard	10	»»	»
X. Lyon	3	»»	»
I. C. Fardel.	5	»»	»

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu,* 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Avis relatif au non renouvellement de l'abonnement.

Nous prions instamment les personnes qui, n'ayant pas renouvelé leur abonnement, ne désirent pas le continuer, de vouloir bien nous retourner le présent numéro par la poste, ce qu'elles peuvent faire sans frais, en se servant de la même bande.

Le Directeur administrateur :

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 AVRIL 1901

DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 2

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

CONFÉRENCES THÉOSOPHIQUES DE 1900 A GENÈVE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LES RAPPORTS DE LA THÉOSOPHIE AVEC LA SCIENCE. LES PHILOSOPHIES ET LES RELIGIONS

I

Rapports de la Théosophie avec la Science.

Un certain nombre d'auditeurs s'étonneront peut-être de ce titre, persuadés que la Théosophie, si elle peut avoir des rapports avec les philosophies et avec les religions, ne peut guère avoir à s'occuper de science.

Eh bien ! détrompez-vous. Si la Théosophie répand surtout des enseignements moraux et religieux, c'est parce qu'elle sait que la morale et la religion sont ce qui manque le plus au monde actuel, et que le bonheur des hommes, le salut des peuples est là. Mais, je vous l'ai dit dans ma définition, la Théosophie c'est la science de la Vie ; la Vie est dans tout ce qui existe ; elle se manifeste par la vie des formes, la vie mentale, la vie divine. L'étude des formes, — que ces formes appartiennent au monde visible ou aux mondes invisibles aux yeux de chair, — c'est ce qu'on nomme aujourd'hui la science ; l'étude de la mentalité, c'est la philosophie ; l'étude des âmes et de Dieu qui est leur racine, — l'étude de la divinité, — c'est la religion. La Théosophie étant la science de la Vie universelle, ne peut rester étrangère à la science des formes, et, par conséquent, à la science.

Ceci vous paraîtra néanmoins prétentieux, et vous vous direz : comment des enseignements scientifiques peuvent-ils sortir de la bouche ou des livres d'hommes qui sont inconnus à la science officielle? Vous vous demanderez aussi, et non sans raison : quels sont ces hommes, comment peuvent-ils savoir, quelle preuve avons-nous de leur science, de leur autorité?

Je répondrai. Que vous importe? La Vérité s'impose-t-elle par elle-même, ou par l'autorité de celui qui la représente? L'homme doit-il croire sur parole ou par raison? Ce que j'ai à vous dire ce soir au sujet d'un point particulier de la science, je ne vous le donnerai que comme une théorie; examinez-la; si elle vous paraît fausse, vous la rejetterez; vous ne l'accepterez que si elle satisfait votre raison et votre cœur.

La science officielle ne sait pas tout, — je puis le dire sans lui faire injure, — elle marche sans cesse; elle nous offre un merveilleux exemple de sagesse, de patience et de persévérance; elle va pas à pas, assurant sans cesse sa marche, reculant quand elle s'est trompée et reprenant sa route dans une autre direction, suivant toujours une méthode positive qui la guide sûrement et la fera certainement entrer au port un jour. J'ai le plus grand respect, la plus grande admiration pour la science, mais je sais qu'elle n'est pas arrivée au sommet de ses découvertes; je sais aussi que son domaine est limité : c'est le domaine des *sens*. Elle ne peut pénétrer là où l'œil physique ne voit plus, où les balances et les réactifs ne pénètrent point. La Théosophie, au contraire, en même temps qu'elle encourage la science, apprend à développer les sens subtils, les sens des corps invisibles, et quand ces sens sont développés, l'homme peut étudier les mondes supérieurs, devenus alors visibles, et en conquérir la science. La Théosophie enseigne et prouve que ce développement des sens internes est possible, mais la preuve en est toujours une preuve personnelle; celui qui la possède ne peut la faire partager à ses voisins. Nous sommes au milieu de toutes les vibrations de l'Univers, mais nous ne sentons que celles auxquelles nous pouvons répondre; les autres n'existent point, pour nous, tant que nous n'avons pas développé les sens qui leur correspondent. La Vérité est un océan immense; les hommes sont comme des récipients plongés dans cet océan; ils ne contiennent de la Vérité que le volume de leur vase; mais le vase grandit sans cesse, et l'homme peut ainsi recevoir, connaître, un fragment de vérité de plus en plus grand.

Si je vous disais : la Théosophie enseigne que les corps s'attirent et se repoussent dans telle et telle condition, la terre tourne autour du soleil, ou des choses analogues, vous me répondriez : mais la théosophie n'a rien inventé, nous savons cela depuis longtemps, et vous auriez raison.

Je choisirai donc comme rapport entre la théosophie et la science, ce soir, un point sur lequel la science a construit de nom-

breuses hypothèses, sans avoir pu le résoudre encore : la question de la force-matière et des atomes. C'est un point important, inconnu encore, mais qui, je crois, est à la veille d'être découvert en partie; notez donc ce que je vais vous en exposer, et quand la science en aura trouvé elle-même ce qu'elle peut en trouver, vous pourrez avoir la preuve que la théosophie connaissait déjà le point en question.

Le problème de la force-matière a été connu de tous temps par les Initiés; il était enseigné, dans les temples antiques, à ceux qui pouvaient le comprendre; dans l'antiquité, les plus grands savants, les plus grands philosophes, les plus grands saints étaient des prêtres; la science d'alors était la sœur de la religion, comme le sera la science de demain. Ces enseignements étaient enveloppés dans des symboles, et ces symboles étaient livrés à tous; le problème de la force-matière et de la création était contenu dans le mythe de Bacchus (1) : Bacchus jouant aux dés, surpris par le Titan qui le met en pièces. Je réserve la pleine explication de ce symbole pour la troisième partie de mon exposé, — les rapports de la théosophie avec les religions, — je n'en toucherai maintenant que le côté purement scientifique.

La Théosophie, telle que je l'ai comprise, donne sur la force-matière, sur les atomes et les milieux qu'ils forment dans l'Univers, les enseignements suivants.

Qu'est-ce que l'atome? C'est une énergie vibratoire enveloppée de matière.

L'énergie a sa source dans le Mouvement universel, le *Verbe*, le son, c'est-à-dire, la vibration du Logos, la *Force de Dieu*.

La matière, ou plutôt les formes produites par l'énergie divine, ont leur source dans ce que l'on a nommé la substance primordiale, non différenciée, la *Mulaprakriti* (Racine de la matière) des indous, *ce qui, en s'opposant à l'Energie, permet la manifestation de la force :* l'opposé de la force, en réalité, — ce qu'on pourrait appeler la force négative.

L'atome primitif est sphérique et creux; la force creuse des trous dans la matière non différenciée, homogène, et en même temps comprime la substance refoulée sur la périphérie de la sphère ainsi formée : la force remplit son vide, la matière comprimée constitue son enveloppe.

Cet atome, sous la direction de l'Intelligence cosmique, — le Démiurge antique, — réalise des combinaisons multiples basées sur sept combinaisons fondamentales. Autrement dit, l'atome primitif, en s'associant à d'autres atomes de son espèce, forme six atomes secondaires, progressivement complexes; et de l'asso-

(1) Il est aussi représenté dans d'autres mythes et sous d'autres symboles, selon la forme de religion qu'on étudie. Nous avons choisi le mythe bacchique, parce qu'il s'applique mieux à notre exposé que bien d'autres.

ciation de ces 7 atomes naissent les formes diverses de ce premier monde : tel est le premier milieu, le premier plan de l'Univers, le premier monde.

L'Intelligence cosmique forme ensuite l'atome primordial du deuxième monde, en agrégeant, autour de l'atome primitif du premier monde, un certain nombre d'atomes secondaires (les derniers, les plus complexes) de ce même monde. Si nous représentons l'atome primitif du premier monde par un cercle ○, l'atome primordial du second monde sera un cercle entouré d'un deuxième cercle. Cet atome, en se combinant avec ses semblables, forme, comme précédemment, 6 atomes secondaires; et des associations variées des 7 atomes de ce deuxième monde, résultent toutes les formes des êtres qui s'y trouvent : c'est le deuxième plan, le deuxième monde.

La formation des mondes suivants se fait de la même manière; par la construction initiale d'un atome fondamental, ou plutôt d'un véritable océan d'atomes primordiaux, d'où sont tirées six mers d'atomes secondaires, et toutes les formes (êtres) de ces mondes. Et l'on a ainsi, successivement, 7 atomes primordiaux et 7 mondes. Chaque atome primordial est, comme nous l'avons dit pour le deuxième, formé de l'atome primordial du monde précédent revêtu d'une couche composée d'atomes secondaires du sixième degré de ce monde (du degré le plus grossier). Cela donne donc une enveloppe à l'atome primordial du deuxième monde, deux enveloppes à celui du troisième monde, et finalement six enveloppes à celui du septième monde, le nôtre, le monde visible, le monde physique.

Je ferai remarquer, avant de continuer, que le septième atome primordial, l'atome du monde physique, contient donc les atomes de tous les mondes, et comme toutes les facultés sont constituées par des vibrations atomiques, le corps physique pleinement évolué est capable de vibrer sous l'impulsion de tous les mondes, est capable de répéter les vibrations de tous ces mondes. Quand les atomes ou les séries d'atomes des organes cérébraux seront tous mis *en activité* par l'évolution, l'homme, alors perfectionné, sera en rapport avec tous les mondes; et ce que l'évolution réalise peu à peu, un entraînement spécial peut l'opérer rapidement ; c'est pourquoi l'homme comprendra un jour l'Univers tout entier; c'est pourquoi certains hommes que nous appelons les grands Initiés, les Maîtres, peuvent déjà voir, étudier et connaître les mondes encore invisibles à la majorité des hommes.

Mais, me direz-vous, pourquoi ce chiffre 7? Pourquoi 7 atomes primordiaux dans l'Univers? pourquoi 7 atomes dans chaque monde? pourquoi 7 mondes? Je ne puis, par des arguments empruntés à ce que nous connaissons des lois de la Nature, vous donner la preuve certaine de ce que j'avance ; mais je ne doute pas que la science n'arrive à trouver, par de nouvelles découvertes,

que le septénaire est réellement la loi cyclique des opérations de la nature, dans notre Univers.

Bien des faits montrent déjà cette sériation septénaire. Quand nous faisons traverser un prisme par la lumière, elle se manifeste par les 7 couleurs spectrales; le son comprend aussi sept notes fondamentales. Les groupements des éléments chimiques se font de la même façon : c'est ce qu'ont reconnu Hellenbach et Mendelejef, parmi bien d'autres. Voici quelques lignes d'Hellenbach, prises à son livre la *Magie du nombre :*

« La loi sur laquelle repose notre connaissance des phénomènes, permet d'établir que les vibrations du son et de la lumière augmentent régulièrement de nombre, qu'elles se groupent en 7 colonnes, et que les éléments successifs de chacune de ces colonnes sont si étroitement alliés que cette relation s'exprime non seulement par des chiffres, mais que la pratique la confirme en chimie et en musique..... Le fait que ces variations et cette périodicité sont gouvernées par le nombre 7, est indéniable; il n'est pas le fruit du hasard; il a une cause, et nous devons la trouver. »

Mendelejef en inscrivant, par ordre de poids atomiques, les éléments chimiques sur une colonne horizontale, a trouvé, à son tour, que les éléments septénaires, c'est-à-dire ceux représentés par les numeros d'ordre 1, 15, 22, 29, etc., ont des propriétés semblables, — le lithium (1), le sodium (15) et le potassium (22) par exemple, — et il a déduit de ses observations ce qu'il appelle la *Loi de fonction périodique*. Il a eté ainsi capable de prédire les propriétés et caractères d'un élément avant sa découverte : de dire, par exemple, tel élément inconnu actuellement et occupant tel numéro de telle série, aura telles proprietés, et sera un membre de telle famille d'éléments connus.

— La table d'*Hellenbach* permet d'arriver aux mêmes conclusions.

— Le D[r] Laycock a trouvé la même loi de périodicité septénaire dans les phénomènes physiologiques des organismes animaux et humains (*Lancet*, 1842. *Periodicity of vital phenomena*). Voici ses conclusions :

« Je ne puis arriver à une autre conclusion que celle-ci : c'est que, chez les animaux, les changements physiologiques se produisent tous les 3 1/2, 7, 14, 21, 28 jours, ou après un nombre défini de cycles septénaires. »

Je pourrais compléter ces citations, et vous en présenter un grand nombre d'autres si le temps me le permettait, mais je dois me hâter et passer à un autre côté du sujet.

*
* *

Je vais essayer de vous exposer quelques considérations générales sur la force et la matière, sur les modifications fondamentales que la force subit à mesure qu'elle s'incarne dans des atomes plus complexes, à mesure qu'elle descend de plan en plan, de monde en monde, jusqu'à notre monde de matière physique où elle est, à un moment donné, complètement équilibrée dans le règne minéral, — le règne du repos des corps (1).

Dans le premier atome, — celui qui fait la racine de tous les autres, — la force peut s'échapper par tous les points de l'enveloppe de sa sphère : elle est presque libre.

Dans le deuxième atome, — la force ne peut s'échapper que par les sommets des arêtes d'un icosaèdre idéal qui circonscrirait l'agrégat d'atomes primitifs qui constitue le deuxième atome : la force est moins libre ici que précédemment.

Dans le troisième atome, — l'atome primordial du troisième monde, — la force ne peut s'échapper que par les sommets des arêtes d'un dodécaèdre idéal qui circonscrirait l'agrégat constituant ce troisième atome : la force se limite toujours plus.

Dans le quatrième atome, la force ne s'échappe plus que par les sommets des arêtes d'un octoèdre circonscrit.

Dans le cinquième atome, la force s'échappe seulement par les sommets des arêtes d'un cube circonscrit.

Dans le sixième atome, elle se centre davantage encore, et ses seuls points d'échappement sont les sommets des arêtes d'un tétraèdre circonscrit.

Dans le septième atome, enfin, — celui qui est à la base du monde physique, — la centration est complète ; la force tourbillonne le long des parois atomiques, autour de ses spires et spirilles, mais ne sort que par un point, — ce qu'on peut considérer comme la pointe de l'atome. Nous allons décrire ce dernier dans un instant.

Je vous prierai de remarquer les figures idéales formées dans les divers atomes par les points d'échappement de la force en eux. Nous avons, en bas, dans l'atome physique, le point ; en haut, dans l'atome primitif, la sphère ; et entre ces deux extrêmes, les cinq polyèdres réguliers, les « solides platoniques » des anciens.

Dans les mystères bacchiques, ces cinq solides étaient appelés les « dés » de Bacchus ; ils *symbolisaient* les atomes des cinq mondes intermédiaires ; et Bacchus jouant aux dés, c'est le Logos, le Démiurge, Dieu, créant l'Univers au moyen des combinaisons selon lesquelles il agrège les atomes (les « dés »). Je traiterai plus complètement ce point dans la dernière partie de mon sujet, et

(1) Mais non des atomes qui conservent tous leurs mouvements.

j'espère vous montrer alors ce que je vous ai dit tantôt : que dans les temples antiques, les prêtres initiés enseignaient l'esprit aux élus, à ceux qui pouvaient comprendre, et, pour la foule ignorante, cachaient la vérité sous le voile de l'allégorie, du symbole, du mythe.

∴

Quelques considérations maintenant sur les *formes* atomiques.

Les atomes supérieurs, ceux des mondes au-dessus du monde physique, ne sont à la portée que des hommes qui ont développé le sens des corps subtils qui correspondent à ces divers mondes. Ainsi, le monde physique n'est que partiellement connu, parce que le développement des sens du corps physique est incomplet; quand ces sens seront pleinement développés, ils pénétreront les couches encore invisibles de notre monde, et l'air, les gaz, les éthers, deviendront visibles et perceptibles.

Ceux qui ont développé les sens du corps dit « astral », sont capables de voir le monde astral, et ainsi de suite pour les autres mondes. Seuls, par conséquent, ceux qui ont subi l'entraînement particulier qui développe les sens supérieurs, sont capables de connaître les mondes supérieurs, capables de connaître les atomes de la matière de ces mondes. Et l'on n'enseigne la connaissance de ces atomes qu'à ceux qui peuvent les voir et les comprendre, — ce qui n'est pas mon cas.

Il serait, d'ailleurs, impossible d'exprimer par des mots empruntés à la science du monde visible, les phénomènes des mondes subtils. Ces mots n'existent pas; l'homme ne les a pas créés, parce qu'il ignore les phénomènes supérieurs. Il est, sur les mondes hyper-physiques, des modes de voir, de sentir et de toucher si différents des modes auxquels nos sens physiques nous ont habitués, qu'il est impossible de les concevoir avant de les avoir éprouvés. Ainsi, quand le professeur Zöllner, de l'Université de Leipsick, s'est trouvé en présence des phénomènes de sortie d'objets de boîtes scellées, il n'a pu comprendre qu'en imaginant ce qu'il a nommé une quatrième dimension de l'espace (1); c'est, à bien des points de vue, une mauvaise appellation, mais nous pouvons la conserver en attendant d'en avoir une meilleure. Elle indique la possibilité de voir la matière d'une façon plus complète : la quatrième dimension permettrait de voir l'*intérieur* de la matière, et je vous ai dit mercredi que les rayons Roentgen et la clairvoyance de certains hommes prouvent que la chose est possible. Nous pourrions donc dire que chaque monde possède une dimension de plus, à mesure qu'il est composé d'un type atomique plus subtil : le monde physique a trois dimensions, le monde astral en aurait quatre, le monde mental cinq, et ainsi de suite.

(1) Zollner. — *Physique transcendantale.*

Je ne puis donc rien dire des formes atomiques supérieures. Mais j'essayerai d'esquisser l'atome physique primordial. Cet atome a la forme d'un sphéroïde : il est formé par l'enroulement d'un certain nombre de spires ; ces spires sont composées elle-mêmes de spirilles, et ainsi de suite, comme le montrent les projections. La force entre par la dépression que vous voyez à la base du sphéroïde, elle parcourt toutes les spires et spirilles, et finalement sort par ce qui constitue la pointe de l'atome ; elle s'échappe par un *point*, comme le disait l'enseignement des Mystères. La « toupie » en était le symbole, dans ces mêmes Mystères, parce que l'atome tourne rapidement sur son axe ; j'ajoute qu'il tourne, aussi, autour du centre du composé spécial auquel il appartient : ce composé représente un système planétaire en miniature.

Telles sont les notions rapides que je puis vous exposer sur la conception théosophique de la force-matière et des atomes. Je sais que des âges s'écouleront avant qu'il soit possible d'en donner la preuve expérimentale tout entière, mais je sais aussi que la science marche, et que le jour n'est pas éloigné où ses découvertes viendront corroborer d'abord, et prouver ensuite, l'enseignement que j'ai essayé d'esquisser devant vous. Déjà l'on a trouvé une relation précise entre les longueurs d'onde des couleurs et les formes géométriques. Voici ce que le chimiste français Duguet vient de faire connaître à ce sujet.

« L'examen microscopique de photographies prises dans certaines conditions, permet d'établir une relation exacte entre la longueur d'onde et la forme moléculaire.

« D'autre part, chaque longueur d'onde correspondant à une valeur ou couleur, engendre une forme moléculaire géométriquement différente.

« C'est ainsi que les formes moléculaires géométriques du bleu, du jaune, du rouge sont toujours semblables à elles-mêmes, ce qui permet de reconnaître aisément la forme géométrique qui correspond au plein bleu, au jaune ou au rouge spectral (1).

Or, qu'est-ce qu'une longueur d'onde ?

Une forme spéciale de vibration d'un composé atomique. Cette vibration est enregistrée par les plaques comme forme géométrique. Qu'y a-t-il donc d'impossible à ce que la vibration des groupes atomiques qui forment les racines des divers états de matière de notre univers, puisse être symbolisée par des figures géométriques ?

D'autres découvertes confirmeront peu à peu les détails de l'enseignement théosophique, — en particulier ceux sur l'atome primordial du monde physique.

(*A suivre*). **Dr Th. Pascal.**

(1) Tiré du *Journal* de novembre 1900, et reproduit par un assez grand nombre d'autres journaux.



DHARMA[1]

(*Suite*).

En essayant d'élucider ce sujet difficile et abstrus, je le diviserai en trois parties principales. D'abord les DIFFÉRENCES, car les hommes ont des Dharmas différents. Dans le seul passage cité il est fait mention de quatre grandes classes. Un examen plus attentif nous montre que chaque individu a son propre Dharma. Comment comprendre ce que celui-ci doit être? A moins de saisir jusqu'à un certain point la nature des différences, ce qui les a amenées, leur raison d'être, le sens que nous attachons au mot différences; à moins de comprendre comment chaque homme montre par ses pensées, ses paroles et ses actions le niveau qu'il a atteint ; à moins de saisir cela, — nous ne pouvons comprendre le Dharma. En second lieu, nous aurons à parler de L'ÉVOLUTION, car il nous faut suivre ces différences dans leur évolution. Enfin nous devons aborder le problème du BIEN et du MAL, car notre étude tout entière nous amène à répondre à cette question : « Comment un homme doit-il se conduire dans la vie? » — Il serait inutile de vous demander de me suivre dans des pensées d'une nature difficile si, ensuite, nous ne devions pas mettre en pratique les connaissances acquises et nous efforcer de vivre conformément au Dharma, montrant ainsi au monde ce que l'Inde a eu la mission d'enseigner.

LES DIFFÉRENCES

En quoi consiste la perfection d'un Univers? Prenons l'idée d'Univers et demandons-nous ce que nous entendons par ce mot. Nous arrivons à le définir ainsi : un nombre immense d'objets séparés, travaillant ensemble avec plus ou moins d'harmonie. La variété est la note « tonique » de l'univers. De même l'unité est celle du Non-Manifesté, du Non-Conditionnel, — de l'Unique qui n'a pas de second. La Diversité est la « tonique » du manifesté et du conditionnel; c'est le résultat de la volonté de multiplier.

Lorsqu'un Univers doit commencer à exister, il est dit que la Cause Première, Éternelle, Inconcevable, Impossible à discerner, Subtile, fait rayonner sa lumière au dehors, en vertu de sa propre Volonté. Ce que ce rayonnement signifie pour Elle-même, nul n'oserait le conjecturer ; mais ce qu'il signifie, étudié sous la face qui se présente à nous, nous pouvons jusqu'à un certain point le concevoir. Ishvara apparait. Mais, en apparaissant, Il se montre enveloppé du voile de Mâyâ. Tels sont les deux aspects du Suprême

Manifesté. Bien des mots ont été employés pour exprimer ce couple fondamental de contraires : Ishvara et Mâyâ, Sat et Asat, Réalité et Irréalité, Esprit et Matière, Vie et Forme. Voilà les mots dont nous nous servons dans notre langage insuffisant, pour exprimer ce que notre pensée peut à peine saisir. Nous pouvons seulement dire : « C'est l'enseignement des Sages et nous le répétons humblement. »

Ishvara et Mâyâ. Que doit devenir l'Univers ? — L'image d'Ishvara reflétée dans Mâyâ, — l'image fidèle d'Ishvara qu'il lui a plu de présenter à cet univers particulier dont l'heure de naître a sonné. Son image, — mais limitée, soumise à des conditions, Son image soumise par Lui-même à des conditions — voilà ce que l'univers doit manifester parfaitement. Mais comment ce qui est limité, partiel, peut-il offrir l'image d'Ishvara ? — Par la multiplicité des parties réunissant leur travail en un tout harmonieux. L'infinie variété des différences et leurs conditions multiples exprimeront la loi de la pensée divine, jusqu'à ce que cette pensée trouve sa formule dans la totalité de l'Univers devenu parfait. Vous devriez essayer d'entrevoir ce que cela peut signifier. Cherchons ensemble à comprendre.

Ishvara pense à la Beauté. Immédiatement Sa formidable énergie, toute puissante et féconde, vient frapper Mâyâ et la transforme en myriades de formes que nous appelons belles. Elle touche la matière malléable — l'eau par exemple — et l'eau revêt un million de formes de beauté. Nous en voyons une dans la vaste surface de l'Océan calme et tranquille, qu'aucun vent n'agite et dont le sein profond reflète le ciel. Une autre forme de Beauté s'offre à nous quand, sous le fouet du vent, les vagues succèdent aux vagues, les abîmes aux abîmes, jusqu'à ce que toute la masse soit terrible dans sa colère et dans sa majesté. Puis apparaît une nouvelle forme de Beauté. Les eaux furieuses et écumantes se sont apaisées et l'Océan présente maintenant des myriades d'ondulations qui brillent et chatoient sous la lumière de la lune dont elles brisent et réfractent les rayons en milliers d'étincelles. Et cela encore nous donne une idée de ce que signifie la Beauté. Puis nous contemplons l'Océan dont aucune terre ne limite l'horizon et dont rien ne vient rompre l'immense étendue ; — ou bien nous nous tenons sur le rivage et voyons les vagues déferler à nos pieds. Chaque fois que la mer change d'humeur, ses flots expriment une nouvelle pensée de Beauté exprimée par l'eau du lac alpestre, dans l'immobilité et la sérénité de sa surface paisible ; — par le ruisseau qui bondit de rocher en rocher ; — par le torrent qui se brise en milliers de gouttelettes retenant et réfractant le soleil dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel. D : l'eau sous tous ses aspects et toutes ses formes, — depuis l'Océan houleux jusqu'à l'iceberg glacé, depuis le brouillard et les embruns jusqu'aux nuages aux couleurs éclatantes, — se dégage la pensée de Beauté qu'y a exprimée Ishvara quand la parole sortit de Lui. Si

nous laissons l'eau, nous trouvons d'autres pensées de Beauté dans la délicate plante grimpante et les couleurs brillantes qu'elle réunit en elle, dans les plantes plus fortes et le chêne plus robuste et dans la forêt aux profondeurs obscures. De nouvelles pensées de Beauté viennent à nous de chaque sommet de montagne et de la savane aux vallonnements infinis où la terre semble soulevée par de nouvelles possibilités d'existence — des sables du désert — de la verdure des prés. Sommes-nous las de la terre? Le télescope présente à notre vue la beauté de soleils par myriades, s'élançant et roulant à travers les profondeurs de l'espace. Le microscope, à son tour, révèle à nos regards émerveillés la beauté de l'infiniment petit, comme le télescope nous révèle celle de l'infiniment grand. Une nouvelle porte s'ouvre ainsi pour nous et nous laisse contempler la Beauté. Autour de nous, ce sont des millions et des millions d'objets qui tous ont leur beauté. La grâce de l'animal, la force de l'homme, la souple beauté de la femme, les fossettes de l'enfant rieur, — tout cela nous donne une idee de ce qu'est la pensée de Beauté dans l'esprit d'Ishvara.

De cette manière, nous pouvons saisir jusqu'à un certain point comment Sa pensée fit naître la splendeur sous des myriades de formes, lorsqu'Il parla, en Beauté, au monde. Il en serait de même pour la Force, l'Energie, l'Harmonie, la Musique et ainsi de suite. Vous comprenez maintenant pourquoi la variété est nécessaire: c'est parce qu'un objet limité ne peut dire entièrement ce qu'Il est, parce qu'aucune forme limitée ne suffit pour l'exprimer. Mais, à mesure que chaque forme arrive à la perfection — dans son genre — toutes les formes parviennent — dans leur ensemble — à Le révéler partiellement. La perfection de l'Univers est donc la perfection dans la variété et dans l'harmonie des parties.

Ceci compris, nous commençons à voir que l'Univers ne peut atteindre la perfection que si chaque partie joue son rôle spécial et développe d'une manière incomplète la part de vie qui lui est propre. Si la forêt voulait imiter la montagne — ou l'eau la terre — les unes perdraient leurs beautés sans arriver à réunir celle des autres. La perfection du corps ne résulte pas de ce que chaque cellule remplit les fonctions d'une autre cellule, mais bien de ce que chaque cellule remplit parfaitement ses propre fonctions. Nous possédons un cerveau, des poumons, un cœur, des organes digestifs... Si le cerveau essayait de faire le travail du cœur et si les poumons essayaient de digérer les aliments, le corps serait certainement dans un triste état. La santé corporelle est assurée par le fait que chaque organe joue son propre rôle. Nous comprenons ainsi que, dans le développement de l'Univers, chaque partie doive suivre la route qui lui est tracée par la loi gouvernant sa propre vie. L'image d'Ishvara dans la nature ne sera jamais parfaite tant que chaque partie ne sera pas complète, en elle-même comme dans ses relations avec les autres.

Comment naissent ces innombrables différences ? Comment arrivent-elles à exister ? Quels sont les rapport de l'Univers, évoluant comme un tout, avec ses parties, dont chacune évolue suivant une ligne particulière ? Il est dit qu'Ishvara, s'exprimant sous son aspect de Prakriti, manifeste trois qualités : Sattva, Rajas et Tamas. Ces mots n'ont pas d'équivalents européens. On ne peut les traduire d'une manière satisfaisante. Je pourrais cependant, pour l'instant, traduire Tamas par l'inertie, la qualité qui, opposée au mouvement. donne la stabilité. Rajas est la qualité de l'énergie et du mouvement, Le mot se rapprochant le plus de Sattva est peut-être l'harmonie, la qualité de ce qui cause du plaisir, tout plaisir ayant sa source dans l'harmonie et l'harmonie seule pouvant le donner. Nous apprenons ensuite que ces trois Gunas se modifient de sept manières différentes. Elles suivent, en quelque sorte sept grandes directions, donnant naissance à des combinaisons innombrables. Chaque religion mentionne cette division septuple ; chaque religion proclame son existence. Dans la religion Hindoue elle est représentée par les cinq grands éléments et les deux supérieurs. Ce sont les sept Purushas dont parle Manou.

Les trois Gunas se combinent et se divisent, se constituant en sept grands groupes d'où naissent par des combinaisons variées une infinité de choses. Rappelez-vous que, dans chacune de celles-ci, chacune des qualités est représentée, à un degré variable, et soumise à l'un des sept grands genres de modifications.

Cette différence initiale transmise par un Univers passé — (car un monde se rattache à un autre monde et un Univers à un autre Univers) — nous amène à constater que le torrent de la vie s'est divisé et subdivisé en tombant dans la matière jusqu'au moment où, rencontrant la circonférence de l'énorme cercle, il a reflué sur lui-même. L'évolution commence quand, changeant de direction, la vague de la vie commence à retourner vers Ishvara. La période précédente avait été celle de l'*involution*, pendant laquelle la vie se mêle à la matière. Dans l'*évolution*, la vie développe les facultés qui sont en elle. Pour citer Manou, — nous pouvons dire qu'Ishvara a placé Sa semence dans les grandes eaux. La vie donnée par Ishvara n'était pas une vie développée mais une vie susceptible de développement. Tout commence par exister en germe. Le père donne de sa vie pour engendrer l'enfant. Cette semence de vie se développe à travers mille combinaisons jusqu'à ce qu'elle arrive à la naissance, puis, les années se succédant, — à travers l'enfance, la jeunesse et la virilité — jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge mûr et que l'image du père se retrouve dans le fils. Le Père Eternel donne, de même, la vie quand Il place la semence dans le sein de la matière, mais c'est une vie qui n'est pas encore évoluée. Le germe commence alors son ascension, en passant par les phases successives de l'existence qu'il arrive graduellement à exprimer.

En étudiant l'Univers, nous voyons que les variétés qui s'y ren-

contrent sont constituées par des différences d'âge. Voilà un point qui intéresse notre problème. Le monde n'a pas été amené à sa condition actuelle par la vertu d'un mot créateur. C'est lentement, graduellement et par une méditation prolongée que Brahmâ fit le monde. Les formes vivantes parurent l'une après l'autre. L'une après l'autre les semences de vie furent semées. Prenez un Univers quelconque à un moment quelconque, — vous verrez que cet Univers a pour facteur principal le Temps. L'âge du germe en cours de développement déterminera le degré atteint par le germe. Dans un Univers il existe, dans un même moment, des germes d'âges divers et inégalement développés. Il y a des germes plus jeunes que les minéraux, constituant ce qu'on appelle les règnes élémentals. Les germes en cours de développement appelés le règne minéral sont plus âgés que ceux-là. Les germes évoluant dans le monde végétal sont plus âgés que ceux du monde minéral ; autrement dit — ils ont derrière eux un passé d'évolution plus long. Les animaux sont des germes avec un passé plus long encore, et les germes que nous appelons l'humanité ont un passé plus long que tous les autres.

Chaque grande classe se distingue donc par son ancienneté. De même, dans un homme, la vie séparée et individuelle, — j'entends non la vie essentielle mais la vie individuelle et séparée, — diffère de celle d'un autre homme. Nous différons par l'âge de nos existences individuelles, comme nous différons par l'âge de nos corps physiques. La vie est une — une chez tous, mais elle a été involuée à des époques différentes, si l'on tient compte du point de départ donné au germe qui croît. Il faut bien saisir cette idée. Quand un Univers touche à sa fin, il s'y trouve des entités arrivées à des degrés de développement divers. J'ai déjà dit qu'un monde se rattachait à un autre monde, un Univers à un autre Univers. Certaines unités se trouveront au début dans une période d'évolution peu avancée ; d'autres, tout près du moment où leur conscience s'élargira jusqu'à celle de Dieu. Il y aura dans cet Univers, quand sa période d'existence prendra fin, toutes les différences de croissance résultant des différences d'âge. Il n'y a qu'une vie en tous, mais le degré de développement d'une vie particulière dépend du temps depuis lequel elle a commencé à évoluer séparément. Vous touchez ici la racine même de notre problème — une seule vie, immortelle, éternelle, infinie par sa source et par son but. Seulement, cette vie se manifeste suivant différents degrés d'évolution, différentes périodes de développement. Les facultés inhérentes se manifestent plus ou moins et proportionnellement à l'âge de la vie séparée. Voilà les deux points à saisir. Ensuite vous pourrez aborder la seconde partie de la définition du Dharma.

(*A suivre*). **Annie Besant.**

CLAIRVOYANCE

(*Suite*).

CHAPITRE VIII

CLAIRVOYANCE DANS LA NUIT DES TEMPS : LE FUTUR

Même si nous sommes capables de nous rendre vaguement compte que le passé tout entier peut être simultanément et activement présent dans une conscience suffisamment exaltée, nous nous trouvons en présence d'une difficulté infiniment plus grande lorsque nous cherchons à comprendre comment cette même conscience peut embrasser également tout le futur. Si nous pouvions croire à la doctrine mahométane du fatalisme ou à la théorie calviniste de la prédestination, la conception deviendrait assez facile, mais, convaincus comme nous le sommes que ces deux doctrines ne sont que des déformations grotesques de la vérité, il faut que nous nous mettions en quête d'une hypothèse plus acceptable.

Il peut y avoir des gens qui nient la possibilité de la prévision, mais cette négation ne fait que démontrer leur ignorance des preuves qui établissent cette possibilité. Le nombre considérable des cas de prévision dûment contrôlés ne laisse plus aucune place au doute, mais un grand nombre de ces cas est de nature à en rendre l'explication raisonnable très difficile. Il est évident que l'Ego possède jusqu'à un certain point la faculté de prévision, et si les événements prévus avaient toujours une grande importance, il serait permis de supposer qu'un stimulant extraordinaire l'a mis à même, pour cette fois seulement, d'imprimer clairement ce qu'il a vu sur sa personnalité inférieure. Il n'y a pas de doutes que ce ne soit là l'explication de bien des cas dans lesquels une mort ou un grave désastre ont été prévus, mais on relève un grand nombre de circonstances dans lesquelles cette explication ne serait pas applicable, attendu que les événements qui y sont prédits sont fréquemment banals et sans importance.

Une histoire de seconde vue, bien connue en Ecosse, expliquera ce que je veux dire. Un homme qui ne croyait pas aux choses occultes fût averti d'avance, par un voyant montagnard, du prochain décès d'un voisin. La prophétie lui fut communiquée avec un grand luxe de détails qui comprenaient une description complète des funérailles, avec les noms de ceux qui tenaient les coins du poêle et d'autres personnes qui devaient être présentes. Il se moqua, paraît-il, de toute cette histoire et ne tarda pas à l'oublier,

mais la mort de son voisin, qui survint à l'époque indiquée, lui rappela la prophétie et il prit la résolution d'en falsifier au moins une partie en se faisant désigner lui-même pour tenir un des coins du poêle. Il réussit à faire arranger les choses comme il le désirait, mais au moment même où le convoi allait se mettre en marche, il dut s'éloigner pour un motif sans importance qui ne le retint qu'une minute ou deux. Comme il revenait en toute hâte, il constata avec surprise que le cortège s'était mis en marche sans lui et que la prédiction s'était exactement réalisée, attendu que les quatre personnes qui tenaient les coins du poêle étaient bien celles qui avaient été indiquées dans la vision.

Nous sommes là en présence d'une question insignifiante, qui ne pouvait avoir aucune importance pour qui que ce fût et qui fut clairement prévue plusieurs mois à l'avance ; de plus, bien qu'un homme eût fait un réel effort pour modifier les arrangements indiqués, il n'y réussit pas le moins du monde. Cela ressemble certainement beaucoup à de la prédestination, même dans les plus petits détails, et ce n'est qu'en examinant cette question du haut de plans supérieurs, que nous parvenons à échapper à cette théorie. Il est hors de doute, comme je l'ai déjà dit à propos d'une autre partie de cette question, qu'une explication complète n'est pas encore à notre portée et ne doit pas l'être tant que notre savoir ne sera pas infiniment supérieur à ce qu'il est maintenant, aussi, tout ce que nous pouvons espérer pour le moment c'est d'indiquer la direction suivant laquelle une explication peut être trouvée.

Il est indiscutable que, de même que tout ce qui arrive maintenant est le résultat de causes générées dans le passé, de même tout ce qui arrivera dans l'avenir sera le résultat de causes déjà mises en action. Même ici-bas, nous pouvons calculer que, si certaines actions sont accomplies, elles donneront naissance à certains résultats, cependant nos calculs peuvent être constamment dérangés par l'intervention de facteurs que nous n'avons pas été à même de faire entrer en ligne de compte. Si toutefois nous élevons notre conscience jusqu'au plan mental, nous pouvons suivre beaucoup plus loin le résultat de nos actions.

Nous y pouvons suivre, par exemple, l'effet d'un mot fortuit, non seulement sur la personne à laquelle il a été adressé, mais encore, par elle, sur beaucoup d'autres, à mesure que cet effet se transmet en cercles qui vont s'élargissant, jusqu'à ce qu'il paraisse avoir agi sur toute la contrée. Une simple échappée d'une pareille vision aurait plus d'efficacité que tous les préceptes de morale pour nous convaincre de la nécessité d'observer, avec une extrême circonspection, nos pensées, nos paroles et nos actes. Non seulement nous pouvons voir aussi, du haut de ce plan, le résultat de chaque action, mais nous pouvons encore constater de quelle façon d'autres actions, qui n'ont en apparence aucun rapport avec celle-ci, interviendront dans ce résultat et le modifieront. On peut vraiment

dire que les résultats de toutes les causes actuellement en action sont clairement visibles ; que l'avenir, tel qu'il serait s'il ne se produisait aucune autre cause entièrement nouvelle, se déroule devant nos yeux.

Ces causes nouvelles se produisent incontestablement, attendu que la volonté de l'homme est libre, mais lorsqu'il s'agit de personnes ordinaires, l'usage qu'elles feront de leur liberté peut être calculé d'avance avec un assez considérable degré de précision. L'homme ordinaire possède si peu de volonté réelle qu'il est, dans une très large mesure, le jouet des circonstances ; les actions qu'il a accomplies dans des existences précédentes le placent dans un certain milieu et l'influence que ce milieu exerce sur lui est si bien le facteur le plus important de l'histoire de sa vie, que son avenir peut être prédit avec une certitude quasi mathématique. Avec l'homme développé, les choses se passent autrement ; pour lui aussi les principaux événements de la vie sont réglés par ses actions passées, mais dans quelle mesure il permettra à ses actions d'agir sur lui, quelles méthodes il emploiera pour lutter contre leur influence et peut-être pour la vaincre, ce sont là des choses qui dépendent de lui seul et ne peuvent être prévues, même sur le plan dévachanique, si ce n'est à titre de probabilités.

Lorsque l'on étudie ainsi la vie de l'homme, d'en haut, il semble que son libre arbitre ne puisse s'exercer qu'à l'époque de certaines crises de son existence. Il arrive à un moment de sa vie où deux ou trois alternatives sont à sa disposition ; il est absolument libre de choisir celle qui lui plaît, et, bien qu'une personne connaissant à fond sa nature puisse se sentir d'avance certaine du choix qu'il fera, cette certitude de la part de son ami ne constitue nullement pour lui une obligation.

Cependant, une fois qu'il *a* choisi sa route, il lui faut la suivre et en accepter les conséquences ; il s'est engagé sur une voie spéciale et, dans bien des cas, il peut être obligé de poursuivre sa route pendant longtemps avant de trouver une occasion de changer de direction. Sa situation ressemble quelque peu à celle du mécanicien qui conduit un train ; lorsqu'il arrive à un point de croisement, il peut se faire aiguiller d'un côté ou de l'autre et passer ainsi sur celle des lignes qu'il lui a plû de choisir, mais dès qu'il *est* passé sur l'une de ces lignes il est obligé de la suivre jusqu'à ce qu'il atteigne un nouveau poste d'aiguillage où la faculté de choisir s'offrira de nouveau à lui.

En regardant du haut du plan mental, ces différents points de départ seraient clairement visibles et les résultats de chaque genre de choix se dérouleraient devant nos yeux, avec la certitude qu'ils se produiraient jusque dans leurs plus petits détails. Le seul point qui resterait incertain, serait le plus important de tous : à savoir, quel serait le choix auquel l'homme s'arrêterait. Ce n'est pas, en réalité, un futur, mais ce sont plusieurs futurs qui se dérouleraient

sous nos yeux, sans que nous soyions nécessairement a même de déterminer quel serait celui qui serait appelé à se matérialiser en un fait accompli. Dans la plupart des cas nous nous trouverions en présence d'une si grande probabilité que nous n'hésiterions pas à prendre une décision, mais le cas que j'ai décrit est, certes, théoriquement possible. Néanmoins, ce peu de savoir lui-même nous permettrait de prédire sans danger bien des choses, et il ne nous est pas difficile de nous rendre compte qu'une puissance de beaucoup supérieure à la nôtre pourrait être à même de prévoir quelle serait la nature de chaque choix et, par suite, de prophétiser avec une certitude absolue.

Sur le plan bouddhique, on n'a nullement besoin de recourir à tous ces calculs, attendu que là, ainsi que je l'ai déjà dit, le passé, le présent et le futur existent simultanément, d'une façon qui, pour nous ici-bas, est totalement inexplicable. On ne peut qu'accepter ce fait, car ses causes dépendent des facultés de ce plan et il va sans dire que la façon dont opèrent ces facultés est complètement incompréhensible pour le cerveau physique. Pourtant l'on peut de temps en temps rencontrer une suggestion qui semble nous rapprocher quelque peu de la possibilité d'une vague compréhension. Une suggestion de ce genre est donnée par le Dr Olivier Lodge dans son discours adressé à la British Association à Cardiff. Il dit :

« Une idée lumineuse et utile, c'est que le temps n'est qu'une façon relative de considérer les choses. Nous nous mouvons au milieu des phénomènes avec une vitesse déterminée et nous interprétons cette marche subjective en avant d'une manière objective, comme si les événements se mouvaient nécessairement dans cet ordre et avec exactement cette vitesse. Pourtant, cela peut n'être qu'une façon de les considérer. Dans un certain sens, les événements peuvent exister toujours, tant dans le passé que dans l'avenir, et c'est peut-être nous qui arrivons jusqu'à eux, non pas eux qui se produisent. L'exemple d'une personne voyageant dans un train peut nous être utile ; si elle ne pouvait jamais quitter le train ni modifier sa vitesse, il est probable qu'elle considérerait les divers paysages comme nécessairement successifs et qu'elle serait incapable de concevoir leur co-existence..... Nous concevons donc comme possible l'existence, à propos du temps, d'un aspect à quatre dimensions dont l'inexorable écoulement peut constituer une partie naturelle de nos limitations actuelles. Si nous saisissons bien cette idée de la possibilité de l'existence réelle du passé et du futur, nous pouvons comprendre qu'ils puissent exercer une influence dominante sur toutes les actions présentes et que leur réunion peut constituer le « plan supérieur » ou la totalité des choses que nous sommes, il me semble, entraînés à chercher, par rapport à la direction donnée à la forme, ou déterminisme, et à l'action d'êtres vivants dirigée consciemment vers un but défini et préconçu ».

En réalité, le temps n'est pas du tout la quatrième dimension ; néanmoins, si nous le considérons comme tel un instant, cela nous aidera quelque peu à tâcher de comprendre l'incompréhensible. Supposons que nous placions un cône de bois perpendiculairement sur une feuille de papier et que nous lui fassions lentement traverser cette feuille, la pointe la première. Un microbe qui vivrait sur cette feuille de papier et qui serait incapable de concevoir quoi que ce soit en dehors de cette surface, non seulement ne pourrait jamais voir le cône dans son entier, mais encore serait hors d'état de s'en faire une idée. Tout ce qu'il constaterait, serait l'apparition soudaine d'un petit cercle qui irait s'élargissant d'une façon mystérieuse, pour disparaître enfin de son monde aussi soudainement et aussi mystérieusement qu'il y était entré.

De sorte que, ce qui constituait, en réalité, une série de sections d'un même cône, lui semblerait être les phases successives de la vie d'un cercle, et il lui serait impossible de se rendre compte que ces phases successives pussent être vues simultanément. Il nous est pourtant facile, à nous qui étudions le processus sous une autre dimension, de constater que le microbe est simplement le jouet d'une illusion créée par ses propres limitations et que le cône entier existe tout le temps. Il est possible que l'illusion que nous nous faisons au sujet du passé, du présent et du futur, soit du même genre, et la vue que l'on a d'une succession d'événements, sur le plan bouddhique, correspondrait à la vue du cône tout entier. Il va de soi que toute tentative que nous ferions pour développer cette suggestion, nous conduirait à une série de paradoxes surprenants, mais le fait n'en reste pas moins un fait et le temps viendra où il nous semblera aussi clair que le soleil en plein midi.

Lorsque la conscience de l'élève est complètement développée sur le plan bouddhique, la parfaite prévision devient donc possible pour lui, bien qu'il puisse n'être pas capable — je dirais même : qu'il ne soit certainement pas capable — de transférer, d'une façon complète et ordonnée, tout ce qu'il a vu, dans sa vie ici bas. Pourtant, il est évidemment en son pouvoir de prévoir les événements dans une large mesure, lorsqu'il le veut, et même, lorsqu'il ne cherche pas à exercer cette faculté, des éclairs de prévision traversent sa vie ordinaire, de sorte qu'il a souvent l'intuition instantanée de la façon dont tourneront les choses, même avant leur commencement.

En dehors de cette prévision parfaite, nous constatons, comme dans les cas précédents, que tous les degrés de ce type de clairvoyance existent, depuis les vagues avertissements occasionnels, auxquels on ne peut véritablement pas donner le nom de vision, jusqu'à *la seconde vue* fréquente et suffisamment complète. La faculté à laquelle on a donné ce dernier nom, quelque peu trompeur, est très intéressante et vaudrait la peine d'être étudiée plus soigneusement et plus systématiquement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Nous la connaissons surtout pour être assez répandue parmi les montagnards écossais, bien qu'elle ne leur soit nullement spéciale. On en a rencontré des cas dans presque toutes les nations, mais elle a toujours été plus répandue parmi les montagnards et les hommes qui vivent dans l'isolement. Chez nous, en Angleterre, on en parle souvent comme si elle était l'apanage successif de la race Celte, mais en réalité elle s'est manifestée dans le monde entier, parmi les peuples occupant une situation similaire. On assure, par exemple, qu'elle est très commune parmi les paysans de la Westphalie.

(*A suivre.*) **C. W. Leadbeater.**

VARIÉTÉ OCCULTE

LE PÉROU ANTIQUE (*Suite*).

Le Roi avait, pour l'assister dans ses travaux, une classe gouvernante nombreuse. Il administrait l'immense nation par une division d'attributions établie de la manière la plus systématique et la mieux étudiée. D'abord venait la division de tout l'empire en provinces, à chacune desquelles était préposé une sorte de Vice-Roi ; au-dessous de ceux ci étaient les chefs de subdivisions territoriales plus petites, ayant eux-mêmes sous leurs ordres les gouverneurs des villes et des moindres districts. Chacun d'eux répondait directement à son supérieur immédiat du bien-être de tout membre de sa division. Cette hiérarchie descendait jusqu'à une sorte de centurion ayant en charge une centaine de familles dont il prenait l'entière responsabilité. Celui-ci était le membre le plus bas de la classe gouvernante ; mais il semble que de son côté il se faisait aider dans son travail par un assistant volontaire pour chaque groupe de dix familles, chargé de signaler, dans les cas les plus pressants, tous besoins ou incidents fâcheux.

Si, parmi ce réseau complexe d'aministrateurs, quelqu'un venait à négliger une partie quelconque de son travail, un mot dit à son supérieur immédiat provoquait aussitôt une investigation ; car l'honneur même de ce supérieur était impliqué dans le parfait contentement et le bien-être de chacun dans sa juridiction. Et cette vigilance incessante dans l'accomplissement des devoirs publics était obtenue, moins par un effet de la loi, (car il y avait assurément des lois), que par un sentiment qui se trouvait universel dans la classe gouvernante, — quelque chose d'analogue au sentiment de l'honneur qui a, sur un homme comme il faut, bien plus de force

qu'aucune loi extérieure, parce qu'il est vraiment l'effet d'une loi plus haute, qui vient du dedans, — le commandement de l'Ego qui s'éveille, à sa personnalité, sur un point qu'il CONNAIT.

D'après ce qui précede, on comprend que nous avons pénétré dans un système social qui, sous tous les rapports, est la véritable antithèse de toutes les idées qui se sont arrogé le nom de progrès moderne. Le facteur qui, sur une telle base, rendit possible et pratique un pareil gouvernement, fut l'existence, parmi toutes les classes de la communauté, d'une opinion publique éclairée, — d'une opinion si forte et si nette, si profondément gravée dans les esprits, qu'elle rendait à peu près impossible à tout homme de manquer à ses devoirs envers l'Etat. Quiconque aurait commis pareille faute aurait été regardé comme un être non civilisé, indigne du haut privilège de citoyen du grand empire des « Fils du Soleil », comme s'intitulaient ces antiques Péruviens. Il aurait été considéré avec quelque chose de l'horreur et de la pitié qui étaient le partage d'un excommunié, dans l'Europe du moyen âge.

De cet état d'esprit, — si éloigné de tout ce qui existe aujourd'hui, et qu'à peine nous pouvons concevoir, — résulta un autre fait presque aussi difficile à comprendre : c'est que, dans l'ancien Pérou, il n'y avait à peu près pas de lois pénales, et par conséquent pas de prisons. En vérité, à la nation dont nous parlons actuellement, notre système de punitions et de pénalités aurait apparu absolument déraisonnable. La vie d'un citoyen de l'empire était à leurs yeux la seule vie digne d'être vécue ; mais il était absolument entendu que tout homme n'avait sa place dans la communauté qu'à la condition de remplir ses devoirs vis-à-vis d'elle. Si quelqu'un y manquait (fait à peu près inouï, à cause de la grande force de l'opinion publique mentionnée plus haut), une explication devait être fournie au fonctionnaire chargé du district, et, si l'enquête trouvait l'accusé en faute, il recevait une réprimande de cet officier. Mais toute négligence persistante du devoir suffisait à placer le délinquant au rang des criminels, tels que les meurtriers et les voleurs, — et, pour toutes ces fautes, il n'y avait qu'une punition, l'exil.

La théorie sur laquelle reposait cette disposition de la loi était d'une simplicité extrême. Le Péruvien tenait pour admis que la différence principale qui sépare l'homme civilisé du sauvage consiste en ce qu'il comprend et remplit avec intelligence ses devoirs envers l'Etat dont il forme partie. Si donc quelqu'un manquait à ces devoirs, il devenait par là même un danger pour l'Etat, — il se montrait indigne de participer à ses bienfaits, et, en conséquence, il en était expulsé et condamné à vivre au milieu des tribus barbares, aux confins de l'empire. Et en vérité il est peut-être caractéristique de cette attitude mentale des Péruviens que la désignation sous laquelle ces tribus étaient connues signifiait, dans leur langue, à la lettre : « Les sans lois ».

C'était toutefois dans des cas très rares qu'il devenait nécessaire

de recourir à cette mesure extrême, l'exil. Les administrateurs étaient révérés, aimés, et, le plus souvent une simple insinuation venant de l'un d'eux était plus que suffisante pour ramener au sentier du devoir tout esprit égaré. Et même le très petit nombre des exilés ne l'étaient pas d'une façon irrévocable. Après un certain temps d'épreuves, on leur permettait de rentrer parmi les hommes civilisés et de jouir une fois de plus des avantages du citoyen dès qu'ils s'en montraient dignes.

A leurs multiples fonctions les administrateurs, ou « Pères », comme on les appelait aussi, joignaient celle de juges. Comme, en fait, il n'y avait à peu près pas de lois à appliquer, du moins dans notre sens du mot, ces juges correspondaient plutôt à notre idée d'*arbitres*. Toutes disputes d'homme à homme leur étaient soumises, et, en ce cas, comme en tous autres, celui qui n'était pas satisfait de la décision pouvait toujours en appeler au fonctionnaire immédiatement supérieur et il y avait toute possibilité pour qu'un cas particulièrement difficultueux fût porté jusqu'au tribunal du Roi lui-même.

Tout le possible semble avoir été fait par les plus hautes autorités pour se rendre promptement accessibles à tous, et une partie du plan institué à ce dessein consistait en un système bien entendu de tournées. — Tous les sept ans, le Roi lui-même faisait dans ce but le tour de son empire ; de même les gouverneurs des provinces parcouraient leur territoire tous les ans, — et les fonctionnaires sous leurs ordres venaient à leur tour voir de leurs propres yeux si tout allait bien dans leurs juridictions respectives, et donner à quiconque le désirait toute facilité pour demander avis ou faire appel. Ces divers voyages officiels semblent avoir comporté constamment un grand apparat et avoir été toujours l'occasion de grandes réjouissances parmi le peuple.

Le plan de gouvernement alors en usage avait en commun avec notre type moderne un très complet et très soigné système d'état civil. Les mariages, naissances et décès étaient enregistrés avec une scrupuleuse exactitude, et des statistiques tout à fait dans le genre moderne en étaient dressées. Chaque centurion avait, sur un registre détaillé, les noms de tous ceux confiés à sa charge et tenait pour chacun d'eux une curieuse petite tablette sur laquelle étaient inscrits à mesure qu'ils se produisaient tous les événements de sa vie. Il rendait compte à son supérieur, non des noms, mais des chiffres : tant de malades, tant de bien portants, tant de naissances, tant de morts, etc. Et ces rapports, du petit au grand, convergeaient graduellement et étaient totalisés à mesure qu'ils s'élevaient, à travers la hiérarchie officielle, pour aboutir finalement à la formation d'un résumé général, qui arrivait périodiquement jusqu'au monarque lui-même. De la sorte, celui-ci avait constamment sous la main une sorte de situation constante du recensement de son empire.

(*A suivre*). **C. W. Leadbeater.**

DEMANDE ET RÉPONSE

Dans le cas de ces saints dont les corps physiques ont été plus ou moins mis à l'abri de la destruction durant des centaines d'années (par exemple, saint Antoine, à Florence, depuis le milieu du XV*e siècle jusqu'à nos jours), cette situation du corps physique affecterait-elle la conversation du corps astral ? L'homme se trouverait-il dans l'obligation de rester lui-même plus longtemps sur le plan astral à cause de cela ? Je pose cette question dans l'intérêt de la crémation contre l'ensevelissement ou l'embaumement.*

Rien de ce qui pourrait être fait à son corps physique, durant la vie ordinaire, ne saurait avoir aucun effet sur l'homme qui vit sur le plan astral. Je me vois dans l'obligation de faire ces réserves, d'abord parce qu'en dehors de la vie ordinaire il existe certaines cérémonies magiques horribles qui auraient pour conséquence d'affecter très sérieusement la situation de l'homme sur l'autre plan, et, en second lieu, parce que, si l'état du corps physique ne *devrait* pas produire l'effet sur l'homme réel, il en produit néanmoins parfois à cause de son ignorance et de sa sottise. Je vais essayer de m'expliquer.

La durée de la vie astrale d'un homme, après qu'il s'est dépouillé de son corps physique, est régie par deux facteurs principaux qui sont, la nature de sa vie physique passée et son attitude mentale après ce que nous appelons la mort. Durant sa vie terrestre, il ne cesse d'avoir une influence sur la qualité de la matière qui entre dans la construction de son corps astral. Il l'affecte directement par les passions, les émotions et les désirs par lesquels il se laisse dominer ; il l'affecte indirectement par l'action qu'exercent sur elle ses pensées élevées et les détails inférieurs de sa vie physique, tels que sa continence ou sa débauche, sa propreté ou sa malpropreté, sa nourriture et ses boissons. Si, par sa persistance à rester plongé dans la perversité, sous l'une quelconque de ces formes, il est assez stupide pour se confectionner un véhicule astral rude et grosser, accoutumé à ne répondre qu'aux plus basses vibrations du plan, il s'y trouvera enchaîné après la mort, durant le long et lent processus que nécessite la désagrégation de ce corps. Dans le cas contraire, si, grâce à une vie chaste et rangée, il se donne un véhicule composé principalement de matière plus subtile, il aura infiniment moins d'ennuis et de soucis *post-mortem*, et son évolution s'accomplira bien plus rapidement et bien plus facilement.

Ce que nous venons de dire est généralement compris, mais on semble oublier souvent le second facteur, qui n'est autre que son attitude mentale après la mort. Ce qui serait à souhaiter pour lui, c'est qu'il se rendît un compte exact de sa situation sur cette petite

partie de la courbe de son évolution, qu'il apprit que cetté phase comporte un mouvement régulier de rétrogression vers le plan du véritable Ego et qu'il est par conséquent de son devoir de dégager autant que possible ses pensées de tout objectif physique et de fixer de plus en plus son attention sur les questions spirituelles qui l'occuperont durant l'existence qu'il va mener sur les plans dévachaniques. En agissant ainsi il faciliterait considérablement la désagrégation astrale naturelle et échapperait à l'erreur si tristement commune de s'attarder inutilement sur les niveaux inférieurs d'un plan qui ne devrait être qu'une résidence tout à fait temporaire.

Il n'en est pas moins vrai que beaucoup de gens refusent purement et simplement d'élever leurs pensées et perdent leur temps à lutter de toutes leurs forces pour se maintenir en contact avec le plan physique qu'ils ont quitté, de sorte qu'ils donnent beaucoup de mal à tous ceux qui peuvent essayer de les aider. Les questions terrestres sont les seules qui aient jamais excité leur intérêt et ils s'y cramponnent avec une ténacité désespérée, même après la mort. Naturellement, au fur et à mesure que le temps s'écoule, ils éprouvent une difficulté de plus en plus grande à rester en contact avec les choses d'ici-bas, mais, au lieu d'accueillir avec joie et d'encourager ce processus d'épuration et de spiritualisation graduelles, ils y résistent vigoureusement par tous les moyens en leur pouvoir. Il va sans dire que la puissante force de l'évolution finit par avoir raison d'eux et qu'ils sont balayés par son courant bienfaisant, mais ils n'en luttent pas moins à chaque pas de la route et non seulement s'attirent ainsi des chagrins inutiles, mais encore retardent très sérieusement leur progrès ascensionnel.

Dans cette opposition ignorante et désastreuse à la volonté cosmique, l'homme se trouve beaucoup aidé par la possession de son corps physique qui lui sert de point d'appui sur ce plan. Il a naturellement avec lui des *rapports* très étroits, et, s'il est assez aveugle pour le désirer, il peut s'en servircomme d'une ancre le rattachant énergiquement à la boue,jusqu'a ce que sa décomposition soit vraiment très avancée. La crémation sauve l'homme de lui-même dans cette question, car lorsque l'on a ainsi disposé du corps physique, ses vaisseaux se trouvent littéralement brûlés derrière lui et le pouvoir qu'il a de résister est heureusement beaucoup diminué.

Nous voyons donc que si l'ensevelissement ou l'embaumement ne peuvent, en aucune façon, *obliger* l'Ego auquel il a appartenu à prolonger, contre son gré, son séjour sur le plan astral, ces deux modes constituent une tentation bien réelle à s'y attarder et lui permettent de le faire incomparablement plus facilement s'il a le malheur de le désirer. Il est toutefois bien peu probable qu'un homme ayant la moindre prétention au titre de saint, se laisse attarder sur le plan astral, même à cause d'une chose aussi ridicule que l'embaumement de son corps. Que son véhicule physique soit brûlé, qu'il soit abandonné à la putréfaction lente, suivant la dégoûtante méthode

habituelle, ou qu'il soit indéfiniment mis à l'abri comme les momies égyptiennes, son corps astral n'en poursuivra pas moins, sans être dérangé, sa propre méthode de tranquille désagrégation.

Parmi les nombreux avantages que présente la crémation, les principaux sont qu'elle empêche absolument toute tentative ayant pour but de réunir les principes, partiellement, et d'une matière anti-naturelle, ou toute tentative pour employer le corps dans un but de basse magie, sans parler des nombreux dangers dont son adoption débarrasse les vivants.

C. W. L.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*) (1).

Bela Shemesh (Chald-Héb). — L'époux du Soleil, nom donné à la Lune à l'époque où les Juifs, devenant tour à tour adorateurs de la Lune et du Soleil, croyaient que la Lune était une divinité masculine et le Soleil une divinité féminine ; cette période s'étend depuis l'expulsion allégorique d'Adam et d'Eve du Paradis Terrestre jusqu'au, non moins allégorique, Déluge de Noë (voir *Doctrine Secrète*, I, 397).

Bembo (tablette de) ou Mensa Isiaca. — Tablette de bronze incrustée de dessins en mosaïque (musée de Turin) qui a appartenu au fameux cardinal Bembo.

Sa date et son origine sont inconnues. Elle est couverte d'hiéroglyphes et de figures égyptiennes. On suppose qu'elle décorait un ancien temple d'Isis. Le savant jésuite Kircher en a donné la description, et Montfaucon lui consacre un chapitre (W. W. W.) Le seul ouvrage anglais sur la tablette d'Isis est du Dr W. Wynn Westcott, qui a joint sa reproduction en photogravure à la description à l'histoire et l'explication occulte qu'il en a données.

Ben (Heb) fils. — Préfixe employé ordinairement pour signifier le fils de... exemple Ben-Salomon, Ben-Ismaël...

Etreté — Mot créé par les théosophes, pour rendre plus exactement la signification réelle du mot intraduisible, *Sat*.

Ce mot sanscrit ne peut être traduit par existence, car celle-ci présuppose une existence consciente d'elle-même. *Sat* ne s'applique qu'au Principe absolu, à la Présence universelle, inconnue et toujours inconnaissable, que le Panthéisme philosophique suppose dans le Cosmos ; la nommant la Cause première de l'Univers et l'Univers lui-même ; le mot existence n'est donc pas le mot juste pour l'exprimer. En vérité, *Sat* n'est même pas, comme l'ont

(1) Pour ce qui précède, voir IXe année de la Revue.

traduit quelques orientalistes, l'Etre incompréhensible, car ce n'est pas plus un Etre qu'une Abstraction, mais les deux choses réunies ; c'est ainsi que nous le nommons l'Etreté absolue et non pas seulement l'Existence ; c'est le Tout indivisible, indivisé et sans égal ; la Cause de toute la nature, visible et invisible, objective et subjective, qui peut être sentie par la plus parfaite intuition spirituelle, mais qui ne peut jamais être entièrement comprise.

Ben-Shamesh (Héb). — Les fils du Soleil. Cette expression appartient à l'époque où les Juifs étaient divisés en adorateurs du Soleil et de la Lune. Elites et Bélites (voir Bela-Shemesh).

Benoo (Egyp). — Mot appliqué à deux symboles qui tous les deux représentent le Phénix. L'un était le Shen-Shen (le héron) et l'autre un oiseau fabuleux nommé le Rech (le Rouge). Tous les deux étaient consacrés à Osiris. Le Rech était le vrai Phénix des Grands Mystères, le symbole de la Résurrection, de la vie sortant de la mort même. C'était aussi le symbole du divin Osiris et celui de l'Ego humain. Le Héron et le Rech symbolisaient aussi les Cycles : le premier l'année solaire de 363 jours ; le dernier l'année tropicale, période d'environ 26.000 ans. Dans les deux cas, les cycles représentaient le retour de la lumière sortant des ténèbres, le retour annuel ou cyclique du Soleil au lieu de sa naissance, sa résurrection. Le Rech-phénix est décrit par Macrobe comme vivant 660 ans, tandis que d'autres auteurs le font vivre 1.460 ans. Pline le Naturaliste prétend que le Phénix était un grand oiseau, aux ailes de poupre et d'or et à la longue queue bleue. Tous nos lecteurs savent que le Phénix sentant la mort approcher se construisait un bûcher sur l'autel et se brûlait lui-même en sacrifice ; un ver, sortant des cendres brûlantes, grandissait rapidement et devenait un nouveau Phénix renaissant des cendres du premier.

Berasit (Héb). — Premier mot de la Genèse. On le traduit généralement par : au commencement ; mais cette version est contestée par beaucoup de savants. Tertullien approuvait la traduction : dans la puissance ; Grote : D'abord quand ;.. mais les auteurs du Targum de Jérusalem qui devaient savoir l'Hébreu mieux que personne, l'ont traduit par : dans la sagesse. Godfrey Higgins, dans son Anacalypsis, démontre que dans « Berasit » on trouve le signe de l'ablatif signifiant : dans, et ras, rasil, un mot ancien signifiant Chotemah, sagesse (W. W. W.). Berasit ou Berasheth est employé comme mot mystique par les Kabalistes de l'Asie-Mineure.

Bergelmir (Scand). — Le géant qui, s'enfuyant en bateau, échappa seul au massacre de ses frères, les fils du Géant Ymir, noyés dans le sang de leur père. C'est le Noé Scandinave, car, lui aussi, il devient après le Déluge, l'ancêtre d'une race de géants. Les chants des Normands nous montrent les petits-fils du divin Buri-Odin, Wili et We, luttant contre le Géant Ymir et, après l'avoir tué, créant le monde avec son corps.

(*A suivre*). **H. P. B.**

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

Peu de faits saillants, au point de vue théosophique, pendant le mois écoulé. Aux réunions ordinaires des premier et troisième dimanches, les sujets déjà signalés ont été continués. Un autre membre, M. Roberti, a traité en outre, et en d'excellents termes, de l'application de la théosophie à la question sociale. Nous n'ignorons pas que c'est d'un intérêt constant, en ce moment surtout. Une connaissance exacte des principes de la vie humaine doit faire résoudre au mieux les difficultés qui se présentent au cours de cette vie, et la théosophie n'y manque certes pas. Nous avons toutefois le premier devoir de travailler à augmenter le nombre des penseurs susceptibles de porter le flambeau de la *connaissance*, et telle est la première et suffisante raison de notre abstention relative dans la lice sociale. L'essai présenté par M. Roberti est une première indication de nos possibilités. Il appartient aux théosophes, en général, d'en étendre la carrière. La misère humaine provient exclusivement de l'ignorance et le devoir de chacun est de combattre cette dernière par les seules armes de la lumière et de l'amour.

∴

C'est en conformité de ces idées qu'indépendamment des réunions bi-mensuelles au siège de notre Société, nous donnons, en ce moment, à Paris, aussi, une série de conférences plus étendues qui ont lieu dans la grande salle des Sociétés savantes, où, plus d'une fois déjà, la voix magistrale d'Annie Besant s'est fait entendre. C'est notre estimé ami, le Dr Th. Pascal, qui porte la bonne parole au public parisien. Ces conférences doivent être au nombre de trois. La première aura déjà eu lieu au moment où paraîtront ces lignes, avec la constitution de l'homme pour sujet. La seconde, le jeudi, 2 mai, à 5 heures du soir, doit traiter de la fraternité humaine et de la loi de causalité. La troisième, le jeudi, 9 mai, à la même heure, parlera de la réincarnation et des vies successives.

Ces conférences sont absolument publiques. Les cartes d'entrée en sont distribuées ou envoyées, suivant l'usage, mais ne sont, dans notre pensée, que des moyens d'information mis à la disposition des particuliers. Nous demandons à faire entendre *le plus possible* la parole théosophique et nous convions dès lors qui que ce soit à assister à ces conférences. Que nos lecteurs veuillent bien en répandre l'avis.

*
* *

Nous avons, de notre côté, été invité aux troisième et quatrième conférences de l'*Institut psychique international*. Dans la première, un jeune Anglais, parlant bien le français, M. Hales, a rendu compte des travaux de la *English society for psychical Research*, en s'étendant davantage sur les manifestations spiritiques constatées avec le médium Pipers (1). Dans la seconde, le professeur Bergson, du Collège de France, a traité du Rêve. L'honorable conférencier ne pouvait parler que du rêve cérébral et il l'a fait avec ingéniosité. C'était toutefois la moindre partie de la question et M. Bergson l'a reconnu loyalement en disant que le « rêve profond » devait être infiniment plus intéressant, mais qu'il ne savait rien à son endroit. » Nous croyons que la nombreuse assistance présente était venue dans l'espoir d'entendre autre chose que des aperçus sur l'ordre ou le désordre « des images cérébrales suscitées par le défaut d'excitation extérieure pendant le sommeil, » mais le plus universitaire du monde ne pouvait donner que ce qu'il avait. Les observation théosophiques, autrement positives que l'analyse intellectuelle des philosophes du jour, permettent, au contraire, de traiter du rêve profond et *de quibusdam aliis*. Quand on voudra nous donner la parole, aux instituts psychiques et ailleurs, nous nous ferons un devoir de justifier cette assertion.

*
* *

Terminons la partie de cette chronique concernant notre pays en donnant un premier avis de la mise en vente de *L'Histoire de l'Atlantide*, par

(1) *Post-Scriptum*. — Le présent numéro était déjà formé quand nous est parvenu le dernier *Bulletin de l'Institut psychique international*, contenant le compte rendu de la conférence de M. Hales, et, dans ce document, à propos de M. Hodgson l'apôtre du Médium Pipeur, la réédition des calomnies d'antan, contre Madame Blavatsky. Or, *cette partie du texte de la conférence Hales n'a pas été dite en séance*. De nombreux témoins, et nous-même, peuvent s'en porter garants. Cette partie a donc été ajoutée, après coup, au compte rendu ; par qui et dans quel but : *that is the question*. Quoi qu'il en soit, nous signalons le procédé et nous en laissons la responsabilité à qui de droit.

Nous pouvons cependant ajouter qu'indépendamment de l'incompétence qu'a toujours eue M. Richard Hodgson, d'apprécier sainement un fait quelconque de haut occultisme, ce dernier a, en outre, jugé et condamné Madame Blavatsky, *sans l'avoir ni vue ni entendue !* Par cela seul, pour des Français surtout, le jugement Hodgson était, pour le moins, à *reviser*, — et telle est sans doute la raison pour laquelle le jeune conférencier anglais, M. Hales, n'a pas osé redire les imputations de son compatriote, devant l'auditoire français qui se trouvait dans la salle des Sociétés savantes, le 5 mars dernier.

D. A. C.

W. Scott Elliot. C'est la traduction française du résultat des recherches occultes effectuées par plusieurs théosophes avancés, sur le continent dont l'Amérique actuelle n'était qu'une fraction, continent peuplé jadis par la race qui précéda celle d'où nous dérivons. Le livre en question (1) est une esquisse géographique, historique et ethnologique illustrée de quatre cartes coloriées. C'est un document de haut intérêt dont la valeur sera reconnue un jour.

Autres pays.

Suisse et Italie.

L'une de nos sœurs les plus affectionnées, Mlle Aimée Blech, a visité récemment Genève, Florence et Rome, portant en ces divers points avec grand dévouement, car sa santé est délicate, mais avec grande capacité, aussi, la parole théosophique, et y recevant de même, non-seulement des théosophes présents mais de nombreuses collectivités de personnes appartenant à toutes les classes de la société de ces grandes villes, l'accueil le plus chaleureux et l'attention la plus sympathique. Voilà de bonnes relations internationales !

Amérique.

Aux dernières nouvelles, le colonel H.-S. Olcott continuait heureusement sa tournée théosophique mondiale. Après une heureuse traversée de l'Inde au Japon, un séjour dans ce pays, un voyage excellent aussi du Japon à San Francisco, avec une semaine passée aux îles Hawaï, notre président fondateur visitait les diverses branches de la section américaine du nord où il rencontrait nos autres amis, la comtesse Watchmeister et M. Leadbeater. Le colonel compte aller, vers le mois de juillet, dans l'Amérique du Sud, particulièrement à Buenos-Aires, et rentrer dans l'Inde, en passant par l'Europe où nous pourrons sans doute le voir un instant, vers la fin d'octobre. Sa santé est jusqu'ici parfaite.

Inde.

Pendant l'absence du président de notre Société, la Bibliothèque théosophique d'Adyar, objet de ses soins les plus dévoués, a reçu la visite du vice-roi de l'Inde qui se trouvait en tournée à Madras. Ce dernier a témoigné de l'admiration que lui inspirait cette collection sans rivale aujourd'hui de documents de haute valeur sur les religions et l'histoire même de notre race.

D. A. Courmes.

(1) Se trouve aux *Publications théosophiques*, 10, rue Saint-Lazare, à Paris, prix, 3 francs.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, avril 1901. — Un mot sur le travail dans les branches

Theosophist, *organe présidentiel*, mars 1901. — Feuilles d'un vieux journal, par H.-S. Olcott. — Obstacles au développement spirituel, par Lillian Edger. — L'éveil du soi, par Hugues. — Divers.

Theosophical Review, *Angleterre*, mars 1901. — Les dires d'un sage hindou, par Ward. — Plans de conscience, par le Dr Pitt Taylor. — Ce que croit un théosophe, par le Dr A. A. Wells. — Pouvoir, maîtrise et culture de la pensée, par Annie Besant.

Vahan, *Section anglaise*, mars 1901 — Mme Besant à Benarès. — Sur l'aide donnée à autrui et sur le séjour en Kama Loka.

Sophia, *Espagne*, mars 1901. — Gnosticisme, par Al Miskfle. — Libre arbitre, par J. Melian. — Sur l'inquisition en Espagne.

Teosofia, *Italie*, mars 1901. — La terre et l'humanité, dans leurs rapports avec le système solaire, par Olga Calvari. -- Réincarnation, par Dr Pascal.

Theosophia, Hollande, février 1901. — Sur l'étoile à 5 ou à 6 branches. — Sur le Tao te King.

Theosophie Messenger, *Amérique du Nord*, mars 1901. — Lettre du Comité national de propagande.

Philadelphia, *Amérique du Sud*, janvier et février 1901. — Surnaturel, miracle et mysticisme, par Collet. — Les dompteurs du feu, par le Dr Pascal. — Apollonius de Tyane, par Sinnett. — Un exemple à suivre, par D. A. Courmes.

Theosophie Gleaner et Prasnottara, *Inde*, février 1901 — Esprit et nature. — Pensées sur la Bhagavad Gita.

New Zeland Théosophical Magazine, février 1901. — Les vies successives de l'âme, par Aimée Blech. — Unité et union.

Theosophy in Australasia. Pas reçu.

Revue spirite, *France*, mars 1901. — Psychographie, par Dr Dusart. — Entretien avec trois dualités de l'espace. — Photographies spirites.

Le mouvement psychique, *Organe de l'institut des sciences psychiques de Paris*. — Les instituts psychiques se sont multipliés en France ces mois ci. — La présente publication s'applique à la société dont a parlé le *Lotus bleu* de décembre. Le dernier numéro du *Mouvement psychique* contient, sous la signature de son distingué rédacteur en chef, diverses opinions courtoisement exprimées auxquelle nous pouvons répondre quelques mots.

Page 1. — « Jusqu'ici, spirites, occultistes et théosophes ont *vécu* des livres de William Crookes, d'Albert de Rochas et de deux o

autres expérimentateurs. » Les théosophes ont, certes, la plus grande considération pour les personnages précités qui leur tiennent du reste de près, notamment le grand savant *William Crookes, membre de la société théosophique depuis plusieurs années*(1). Mais ce n'est que rendre hommage à la vérité de témoigner que leurs livres ne sont rien moins que la base des travaux théosophiques, lesquels reposent plutôt sur les *observations* occultes des Blavatsky, Annie Besant, Leadbeater et autres. La méthode théosophique ne comporte d'ailleurs généralement pas d'expérimentation de phénomènes.

Page 23. — « Il nous revient que la méthode théosophique qui consisterait à ouvrir d'abord les sens hyper-physiques de l'homme, par l'entrée sur le sentier, est assez dangereuse, autant, du moins, que la physique, etc. » M. Jacques Brieu n'a pas été dûment informé. L'entrée sur le sentier ne comporte aucun danger, mais demande de l'effort et de la constance et de la direction, cette dernière ne manquant jamais à qui la demande *comme il convient*. La méthode théosophique ne vise aucunement « l'extériorisation du double », mais plus et mieux que cela. Une première et suffisante notion, pour en parler à bon escient, peut en être acquise par la lecture des ouvrages : l'*Homme et ses corps*, *Clairvoyance*, et le *Sentier du disciple*. Nous nous permettons de la recommander à notre aimable contradicteur.

Réforme alimentaire, *organe de la société végétarienne*, février 1901. — Compte rendu officiel du congrès végétarien de 1901, par M. G. de Fontenay, secrétaire général du dit congrès.

Bulletin des sommaires, *Paris*, février 1901. — Mentionne ce qui se publie.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Philosophie du Bon Sens, par Valentin Tournier. — L'auteur, décédé depuis 1898, était un spirite de beaucoup de sens avec lequel nous avons eu quelques relations épistolaires. Publiciste en renom dans le midi de la France, il avait, au cours d'une longue carrière, abordé bien des sujets, et ce sont les productions de sa plume que sa veuve, Mme Anna Tournier, vient d'éditer en un gros volume portant le titre précité. C'est donc surtout un pieux hommage envers le défunt, mais c'est plus aussi, parce que, dans l'amas de bon sens du livre, il y a des perles, et que c'est servir la cause générale de la lumière que de les mettre pleinement au jour. A

(1) Les revues en journaux susceptibles d'accueillir les imputations du genre de celles relevées aux Echos du mois dernier voudront-ils bien donner la même publicité à ce fait qui prouve, tout au moins, que l'un des plus grands esprits de l'Occident, M. William Crookes, par qui jurent tant de spirites, d'animistes et de psychistes, n'a pas été arrêté par les dites allégations pour entrer dans le mouvement idéaliste dont feu Mme Blavatsky a été le principal fondateur.

N. D. L. D.

l'époque de la pleine activité de Valentin Tournier, la donnée théosophique n'avait pas atteint son degré actuel de précision, et l'on pouvait se méprendre à l'endroit, au moins, de son aspect intellectuel. Cela n'alla pas plus loin, dans l'espèce, et, à la mort de l'auteur de la *Philosophie du Bon Sens*, l'organe présidentiel même de notre Société rendait le précieux témoignage (*Théosophist* de janvier 1899) que « Valentin Tournier avait été l'un de ceux chez qui les principales vérités de la théosophie paraissent avoir été innées ». C'était un bel éloge du défunt, et il nous est agréable d'y souscrire.

D. A. Courmes.

Les coulisses, de l'Au-delà par Georges Vitoux. — Esquisse humoristique, sans prétentions, — nous le supposons, — de quelques-uns des agissements, vieux de dix ans, déjà, de braves citoyens qui se disaient « occultistes ». Les chapitres : la Guerre des Deux-Roses et les Albigeois de Paris, visant deux essais de néo-rosicrucianisme et de néo-gnosticisme, — combien différents des antiques représentants des mêmes noms ! — sont particulièremement à lire. Par ailleurs, l'honorable auteur ne doit pas connaître grand chose du mouvement théosophique actuel, car il dit, à la page 6 de son livre : — « Les théosophes sont répandus surtout dans l'Inde ; en France, ils forment deux loges, la Société théosophique d'Orient et d'Occident, dirigée naguère par la duchesse de Pomar, et la Société théosophique Hermès. » On pourrait assurément mieux savoir ce qu'on se charge d'apprendre au public.

Henry Courmes.

L'Hindouisme ancien et moderne, par un Hindou. — Ce livre, basé sur des travaux communiqués par l'auteur au Congrès oriental de Paris (1897) et à celui de Rome (1899), est un exposé bien étudié des anciennes institutions sociales, philosophiques et religieuses de l'Inde. Dans le but de réveiller le sentiment national et religieux de ses compatriotes, Lala Baij Nath cherche le moyen de concilier l'idéal si élevé et si noble des anciens Hindous avec les aspirations des temps présents et la culture occidentale. — Les remèdes et réformes qu'il propose sont, semble-t-il, un peu vagues ; l'auteur craint, peut-être, d'attaquer franchement l'orthodoxie surannée de certains de ses coreligionnaires ; mais l'exposé est clair, abondant en détails, et ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à l'étude de ce peuple, au passé si glorieux, trouveront-là des renseignements précieux. Le grand problème des Castes, l'étude des dix sacrements (*Sans Karas*) qui consacrent la vie d'un homme depuis la conception jusqu'au mariage, le but des différents genres de vie (*Asramas*) dont la *Sanyasa* est l'apogée, la vie de l'Hindou ancien et moderne, l'étude des religions, des grands héros et des philosophes indous forment autant de chapitres d'un grand intérêt. L'ouvrage est écrit en Anglais et il n'en existe pas de traduction française.

C. E. B.

Les Phéniciens sur le continent Américain, par Onffroy de Thoron, édité, en 1889, à Louvain (Belgique). — Ce n'est donc pas un

livre nouveau et nous ne le mentionnons, ici, que par suite de l'intérêt d'un certain ordre qu'il présente. L'auteur, en effet, par les seules ressources de la linguistique, en rapprochant certaines expressions de la langue hébraïque de celles des derniers vestiges conservés des langues préhistoriques du continent Américain, arrive à démontrer que ce dernier a été peuplé, dans des temps archaïques, par de nombreux éléments de race sémitique. Il en conclut que c'étaient des colonies Juives du temps de Salomon. Nous pensons plutôt qu'il faut inverser les choses, que les Juifs sont venus d'Amérique ou d'Atlantide, si l'on préfère, en Europe, et cela par le Nord, séjournant longtemps en Ibérie, d'où le nom d'Hébreux, irradiant ensuite en Palestine, envoyant entre temps leurs vaisseaux au Brésil, le pays d'Ophir, et autres lieux, bien longtemps avant l'époque de Christophe Colomb. Cette intéressante question recommence du reste à se présenter au monde savant. Les documents théosophiques sur l'Atlantide nous aident singulièrement à la résoudre, mais nous voulions signaler un travail indépendant qui tend à corroborer le résultat des recherches spéciales de nos amis et telle est la raison d'être de cette courte notice. **D. A. Courmes.**

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE MARS 1901.

M. Poumier	10 fr. » »	*Lotus Bleu*
X. Marseille	10	» »	»
N. D.	5	» »	»
X. Grenoble	20	» »	»
Maurice Largeris	5	» »	»
M. F. Esberard	10	» »	»

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le Directeur administrateur :

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 MAI 1901

DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 3

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LA BHAGAVAD-GITA

La *Bhagavad-Gita* n'est qu'une partie, relativement peu considérable, d'un grand poème Hindou intitulé le *Mahabharata*. Il s'ensuit qu'il ne conviendrait pas de l'étudier tout à fait séparément de l'ensemble auquel appartient cette partie. Malheureusement, le *Mahabharata* n'est pas traduit ou ne l'est qu'incomplètement en langue occidentale (1).

En lisant la *Bhagavad-Gita*, il faut d'abord se rendre compte de de la vraie situation réciproque de Krishna et d'Arjuna, afin d'apprécier, comme il convient, les enseignements du premier. Parmi diverses appellations d'Arjuna, il en est une très étrange. Il lui est donné jusqu'à dix ou onze noms différents dont la plupart est expliquée par lui-même dans l'un des ouvrages qui en traitent. Un nom cependant ne figure pas sur cette liste, c'est celui de « Nara » qui signifie simplement « homme ». Il peut sembler étrange qu'une personnalité déterminée soit appelée de ce nom. Telle est cependant la clef qui ouvre la compréhension de la *Bhagavad* et ses rapports

(1) Mme Annie Besant a dernièrement publié une analyse assez développée de la Mahabbarata qui permet de se rendre un compte suffisamment exact du grand poème Hindou. Ce travail est en Anglais.

En ce qui concerne la *Bhagavad Gita*, la principale traduction française qui en existe actuellement est celle d'Emile Burnouf, éditée à la librairie théosophique de Paris. Cette traduction n'est assurément point parfaite, les principales inexactitudes dérivant du manque de connaissances occultes du traducteur, défaut commun, du reste, aux travaux de tous les Orientalistes actuels, feu Max Muller compris. Mais Mme Besant a également publié une version anglaise de la *Bhagavad Gita*, en collaboration avec de savants pundits hindous, et ce dernier texte permet de rectifier tout autre sur le même sujet. Il est à désirer, qu'après épuisement de l'édition actuelle de Burnouf, l'on publie, dans notre langue, aussi, la meilleure version occidentale qui soit du *Chant de Seigneur*.

N. D. L. D.

avec Arjuna et Krishna. Et cette clef est donnée par la connaissance même du *Mahabharata* où l'on discerne les vues réelles de Vyasa, l'auteur, sur l'origine, les épreuves et la destinée de l'homme. En fait, Vyasa regarde Arjuna comme l'homme, ou plutôt comme la réelle monade dans l'homme, et Krishna comme le Logos, ou l'esprit qui vient « *sauver* » l'homme. Il peut en outre sembler singulier qu'un enseignement aussi hautement philosophique ait été placé dans un endroit non approprié. Ce discours qui fait l'objet de la *Bhagavad* a, soi-disant, eu lieu, entre Arjuna et Krishna, juste au commencement d'une bataille. Mais lorsqu'on a pu se rendre pleinement compte du *Mahabharata*, l'on voit que ce poème convenait tout à fait à l'insertion de la *Bhagavad-Gita* dans son sein.

Historiquement parlant, la grande bataille en question était une lutte entre deux familles. Au point de vue philosophique, *c'est le grand combat que l'esprit de l'homme doit livrer contre les passions inférieures*, tant qu'il se trouve dans le corps physique.

Ceux qui connaissent l'œuvre de Lytton, intitulée « *Zanoni* » y ont vu ce qu'on dit du « Gardien du seuil ». D'après l'auteur, ce serait quelque élémental ou un monstre de forme mystérieuse qui apparaîtrait au néophyte au moment où celui-ci serait sur le point d'entrer dans l'enceinte du temple pour l'effrayer et essayer d'ébranler sa résolution — s'il n'était pleinement préparé. En réalité, il n'y a pas de monstre de ce genre et le dire de l'écrivain n'est que figuré. Il y a bien cependant un gardien du seuil dont l'influence sur le plan mental est plus troublante que n'importe quelle terreur physique. Le véritable gardien du seuil est formé par le désespoir et le découragement du néophyte qui est pressé de renoncer à ses affections jusqu'ici vécues, depuis plusieurs incarnations peut-être, pour ses proches, ses parents et ses enfants, ainsi qu'aux aspirations pour les objets d'ambition mondaine. Au moment de quitter tout cela, le néophyte, avant de réaliser de plus hautes possibilités, éprouve comme un vide affreux. En perdant ses associés occultes, sa vie même lui semble s'évanouir en l'air, n'avoir plus de but, ni d'espérance. Il ne voit rien, en effet, qui lui indique son propre progrès futur. Tout semble obscur devant lui : une sorte de dépression envahit son âme, il commence à fléchir, et, dans la plupart des cas, il se prend même à reculer, à abandonner tout progrès. Mais, lorsqu'il se rencontre un homme qui résiste, celui-là combat de nouveau ce désespoir et se met à même d'avancer sur le sentier.

Le chela qui s'est résolu à rompre avec ses anciens associés, les passions et même les sentiments, pour vivre un idéal supérieur, se trouve dans la situation d'un homme que l'analyse aurait éloigné de tout et qui se reprendrait à vivre au contact de la nature. Et telle était plus ou moins la situation d'Arjuna avant d'entendre le discours en question. Il était sur le point d'engager une guerre d'extermination contre des ennemis conduits par quelques-uns de ses plus

proches parents et il répugnait naturellement à l'idée d'avoir à tuer des parents et des amis. Tous, tant que nous sommes, il nous faut tuer nos passions et nos désirs, non point qu'ils soient nécessairement mauvais par eux-mêmes, mais parce que leur influence doit être annihilée avant que nous puissions accéder aux plans élevés. La situation d'Arjuna spécifie celle d'un chela qui est mis face à face avec le gardien du seuil. De même que le gourou prépare son disciple aux épreuves de l'initiation par des instructions philosophiques, de même, à ce point critique, Krishna entreprend d'instruire Arjuna.

La Bhagavad-Gita peut-être considérée comme le discours adressé par un gourou à un chela entièrement résolu à renoncer aux désirs et aux aspirations du monde, mais encore un peu arrêté par le vide apparent de son existence à venir.

L'ouvrage comprend dix-huit chapitres intimement liés entr'eux. Chacun traite d'un aspect particulier de la vie humaine. C'est ce dont il faut se rappeler en lisant l'ouvrage, pour bien en saisir les correspondances et n'être pas choqué par les apparentes répétitions. L'auteur, Vyasa, voulant représenter la nature dans ses différentes manières, telle du moins que la voient les diverses écoles philosophiques de l'Inde antique, dut procéder comme il l'a fait.

En ce qui concerne l'enseignement moral de la *Bhagavad Gita*, les gens qui ne reconnaissent pas les avantages de l'étude occulte sont portés à dire que, si l'on mettait cet enseignement en pratique, le monde deviendrait une masse inerte, et que ce n'est dès lors applicable qu'à une infime minorité : il n'en est pas ainsi. Il est vrai que la plupart des hommes n'est pas en mesure ni même en disposition d'abandonner les devoirs de citoyen et de famille. Mais Krisha établit nettement que ces devoirs, s'ils ne sont pas conciliables avec la vie ascétique, dans les lieux tranquilles et sauvages, s'accordent certainement avec cette sorte d'abnégation mentale qui est passible de produire de bien autres effets, sur les plans supérieurs, que la séparation matérielle du monde, parce que le corps de l'ascèle peut se trouver dans la jungle et sa pensée dans le monde, ce qui détruit tout l'effet. Krishna répète donc que toute l'importance de la chose réside dans l'isolement mental plutôt que dans la solitude physique. Tout homme qui a des devoirs à remplir doit y appliquer son intelligence. Mais, dit l'Instructeur, c'est une chose d'accomplir un acte comme un devoir et une autre chose de le faire par inclination, par intérêt ou par désir. On voit donc qu'un homme peut très bien progresser dans ses plus hautes facultés sans se distinguer en rien, comme genre de vie, de ses proches. Aucune religion n'enseigne que l'homme doit être l'esclave de l'intérêt et du désir. Il en est peu qui proclament la nécessité de l'ascétisme et de la réclusion. La grande objection qu'on a faite contre l'Hindouisme et contre le Bouddhisme c'est qu'en recommandant un tel mode de vie aux étudiants de l'occultisme, ces religions tendaient



à épuiser les vies des gens engagés dans les vocations ordinaires. Cette objection repose sur un malentendu, parce que ces religions enseignent que ce n'est pas la nature de l'acte qui importe, mais l'attitude mentale de celui qui l'accomplit. Tel est l'enseignement moral qu'on retrouve dans toute la *Bhagavad Gita*. Il faut d'ailleurs très remarquer les divers arguments qui servent à établir la proposition de Krishna. On y rapporte l'origine et la destinée de la monade humaine et le moyen de parvenir au salut par l'aide et l'éclairement dérivés de son Logos. Quelques personnes ont pu croire que Krishna engageait Arjuna à l'adorer exclusivement et présentait ainsi la doctrine d'un dieu personnel, mais c'est à tort. Bien que Krishna parle de lui comme de Parabrahm, il est toujours le Logos. Il se décrit comme Atma, mais sans nul doute comme *un* avec Parabrahm, parce qu'il n'y a pas de différence essentielle entre Atma et Parabrahm. Le Logos aussi peut parler de lui-même comme de Parabrahm. C'est ainsi que les fils de Dieu, le Christ compris, se sont dits, chacun : « un avec le Père ». Le dire de Krishna, qu'Il existe dans presque toute entité du cosmos, n'est que la stricte expression d'un attribut de Parabrahm. Mais un Logos, étant la manifestation de Parabrahm, peut employer ces paroles et assumer ces attributs. C'est ainsi que Krishna se borne à inviter Arjuna d'adorer son propre esprit suprême qui peut, seul, lui faire atteindre le salut. Il lui dit ce qu'au cours de l'initiation le Logos fait connaître à la monade humaine, marquant bien que le salut ne peut s'obtenir que par lui (1). Il n'y a rien là qui implique l'idée d'un Dieu personnel.

Il faut remarquer encore la façon dont Krishna entend la philosophie Sankhya. Il y a d'étranges idées répandues sur ce système. On croit que les Sutras que nous avons représentent les aphorismes originaux de Kapila. De grandes autorités, Sankaracharya compris, se sont élevées contre cette opinion et ont dit que ces Sutras ne représentent nullement les vues de Kapila. La véritable philosophie Sankhya est identique au système Pythagoricien des nombres ainsi qu'à la philosophie analogue des Chaldéens. Le but du philosophe était de représenter tous les pouvoirs mystérieux de la nature par quelques formules simples et il les exprima numériquement. Ajoutons qu'on en a perdu le livre original, bien qu'il existe peut-être encore. Le système qui répond maintenant au nom de Saukhya contient un peu plus que la mention de l'évolution des éléments et quelques-unes de leurs combinaisons qui entrent dans la formation des divers tatwas. Or Krishna concilie la philosophie Saukhya, la Baja Yoga, et même la Hatha Yoga, en établissant tout d'abord que la philosophie, comprise comme il convient, conduit à la même fusion de la monade humaine dans le Logos. La doctrine du Karma, qui embrasse un plus vaste champ que ne le croient les pundits orthodoxes, lesquels la limitent aux seules observances religieuses,

(1) Lui, Arjuna.

est bien la même dans toutes les philosophies, et s'applique, d'après Krishna, à tout acte, et même à toute pensée, bon ou mauvais.

Il est conseillé à celui qui étudie la *Bhagavad Gita* de la parcourir d'abord, puis de chercher à reconnaître les différents enseignements qui se trouvent dans les dix-huit chapitres pour classer ceux-ci en catégories correspondantes. On verrait alors que ces différents aspects se ramifient à un centre commun et que ces enseignements tendent précisément à réfuter les objections des différentes philosophies à la théorie occulte et au sentier du salut présentés dans l'ouvrage. C'est en procédant ainsi qu'on arrive à considérer en véritable occultiste la nature du Logos, la monade humaine, et tout ce qui est tenu pour sacré dans les différents systèmes.

En fait, c'est par un tel enseignement que Krishna réussit à relever Arjuna de sa dépression et à lui donner une plus haute idée de la nature et de la force qui lui sont inhérentes, bien que cette force se manifeste en ce moment sous la forme d'un individu distinct. Il surmonte la répugnance d'Arjuna à combattre en analysant devant lui l'idée du soi et en montrant que l'homme est dans l'erreur lorsqu'il pense que c'est lui,homme,qui fait ceci ou cela.Dès qu'on a vu que le « Je » n'est qu'une sorte de fiction créée par l'ignorance, une grande partie de la difficulté a disparu. Krishna montre ensuite l'existence d'une individualité plus haute dont Arjuna n'avait pas encore connaissance.Puis il fait voir que cette individualité est en relation avec le Logos.Il expose alors la nature du Logos et conclut que c'est Parabrahm. Telle est la substance des dix à douze premiers chapitres. Dans les suivants, Krishna instruit Arjuna à être de ferme propos et lui explique comment, de par les qualités inhérentes à Prakriti et à Purusha, toutes les entités sont venues à l'existence.

Le nombre dix-huit, qui est celui des chapitres du livre, revient d'autres fois dans le *Mahabharata*,car, il s'y trouve aussi dix-huit Parvas, les deux armées en présence sont divisées en dix-huit corps, la bataille durait depuis dix-huit jours et le livre lui-même porte un nom qui signifie dix-huit. Ce nombre est en effet mystérieusement relié à Arjuna.On a spécifié ce dernier par l'homme, mais, même Parabrahm se manifeste de plus d'une manière comme un Logos. Krishna peut être le Logos, mais d'une seule sorte, et le nombre dix-huit la représente précisément. Krishna est le Logos qui adombre l'Ego humain, et le don de sa sœur en mariage, à Arjuna, symbolise l'union de la lumière du Logos et de la monade humaine. On remarquera qu'Arjuna n'a pas exprimé le désir que Krishna combattît pour lui, mais seulement qu'il conduisît son char de guerre, qu'il fût son ami et son conseiller. Il s'ensuit bien que la monade humaine doit combattre son propre combat, assistée, dès que l'être humain a commencé de suivre le véritable sentier, par son propre Logos.

Subba Row, M. S. T.

DHARMA[1]

(*Fin* (1).

Nous pouvons maintenant définir le Dharma comme « la nature intérieure d'une chose à un moment donné de l'évolution et la loi gouvernant la période prochaine où entrera son développement », — la nature au point atteint par le développement, *plus* la loi amenant la période de développement qui va suivre. La nature elle-même détermine le degré d'évolution atteint. Puis viennent les conditions auxquelles sont subordonnés les progrès ultérieurs de son évolution. Mettez ces deux idées en présence et vous comprendrez pourquoi notre propre Dharma est le seul chemin menant à la perfection. Mon Dharma est le degré d'évolution atteint par ma nature dans le développement de la semence de vie divine qui est moi-même — *plus* la loi de vie déterminant la manière dont je devrai m'élever au degré suivant. Il appartient au soi séparé. Il faut que je connaisse le degré de mon développement — que je connaisse aussi la loi me permettant de pousser plus loin mon développement. Alors je connaîtrai mon Dharma, — et en suivant ce Dharma j'irai vers la perfection.

Réalisant le sens de ce qui précède, nous voyons clairement la raison pour laquelle il faut étudier cette condition présente et cette période qui va suivre. Si nous ne connaissons pas le degré actuellement atteint, nous ignorerons forcément le degré suivant qui doit être notre objectif et il se peut ainsi que nous agissions contrairement à notre Dharma et que nous retardions par là notre évolution. En revanche, connaissant l'un et l'autre, nous pouvons travailler d'une manière conforme à notre Dharma et hâter notre évolution.

Ici se dresse un dangereux écueil. Nous voyons qu'une chose est bonne, élevée et grande, et nous aspirons à la réaliser en nous. Est-ce là notre prochain degré d'évolution ? Est-ce là ce que demande la loi de notre développement vital pour assurer l'épanouissement harmonieux de notre vie ? Notre objectif immédiat n'est pas ce qui est le meilleur — en soi — mais ce qui est le meilleur, étant donné le degré actuellement atteint par nous, — ce qui nous fait faire un pas en avant.

Voici un enfant. Si c'est une femme-enfant, il va sans dire qu'elle a en perspective un avenir plus noble, plus élevé et plus beau que le moment actuel où elle joue à la poupée. Car l'idéal féminin parfait — c'est la mère avec son enfant. Mais, si c'est là l'idéal de la

(1) Rappelons que ce n'est la fin que du premier chapitre de *Dharma*.

femme parfaite, saisir cet idéal avant l'heure n'est plus un bien mais un mal. Tout doit venir en son temps et en son lieu. Si cette mère doit atteindre le développement parfait de la femme et devenir une mère de famille bien portante, forte et capable de supporter la pression de la grande onde vitale, — alors il faut une période où l'enfant doit jouer à la poupée, doit apprendre ses leçons, doit développer son corps. Mais si, — dans l'idée que la maternité est une chose plus élevée et plus noble que le jeu, — cette maternité est imposée trop tôt et si un enfant naît d'une enfant, — le baby en souffre, la mère en souffre et la nation en souffre ; et cela, parce qu'on n'a pas tenu compte du moment, et que la loi du développement de la vie a été violée. C'est aller au-devant de toutes sortes de souffrances que de cueillir le fruit avant qu'il ne soit mûr.

J'ai pris cet exemple car il est frappant. Il vous fera comprendre pourquoi notre propre Dharma vaut mieux pour nous que le Dharma bien exécuté d'un autre, mais qui ne rentre pas dans le domaine de notre développement vital. Telle position élevée peut être la nôtre dans l'avenir, — mais il faut que le moment arrive et que le fruit mûrisse. Cueillez-le avant la maturité ; il vous fera grincer les dents. Laissez-le sur l'arbre — obéissant ainsi à la loi des temps et à l'ordre évolutif — et l'âme croîtra, sous la poussée d'une vie qui n'a pas de fin.

Ceci nous donne donc une nouvelle solution du problème : la fonction est en raison directe du pouvoir. Exercer la fonction avant le développement du pouvoir est extrêmement pernicieux pour l'organisme. Nous apprenons donc à patienter et à nous conformer à la Bonne Loi. On peut juger des progrès d'un homme par la bonne volonté qu'il met à travailler avec la nature et à se soumettre à la loi. Voilà pourquoi on appelle le Dharma tantôt la loi, tantôt le devoir ; car ces deux idées ont pour racine commune le principe que le Dharma est la nature intérieure, à un moment donné de l'évolution, et la loi de la période de développement qui va suivre. Ceci explique pourquoi la moralité est une chose relative, pourquoi le devoir doit être différent pour chaque âme, suivant son degré d'évolution. Si nous appliquons ceci à des questions de bien et de mal, nous verrons qu'il nous sera possible de résoudre quelques-uns des problèmes de moralité les plus subtils, en les traitant d'après ce principe. Dans un Univers conditionnel, le bien et le mal absolus ne se rencontrent pas, seulement le bien et le mal relatifs. L'absolu n'existe que dans Ishvara, où on le trouvera éternellement.

Les différences sont donc nécessaires à notre conscience conditionnelle. Nous pensons par différences, nous sentons par différences et nous savons par différences. Par les différences seules nous savons que nous sommes des hommes vivants et pensants. L'unité ne fait aucune impression sur la conscience. Les différences et la diversité : — voilà qui rend possible le développement de la conscience. La conscience non-conditionnelle échappe à notre com-

préhension. Nous ne pouvons penser que dans les limites de ce qui est séparé et conditionnel.

Il nous est possible maintenant de voir comment des différences se manifestent dans la nature — comment le facteur du temps intervient et comment — bien que tous aient la même nature et doivent atteindre le même but — il y a des différences dans le degré de l'évolution et, par conséquent, des lois appropriées à chaque degré. Voilà ce que nous avons à comprendre avant de nous poser le problème complexe : Comment cette nature intérieure se développe-t-elle? Le sujet est vraiment difficile. Pourtant les mystères du sentier de l'action pourront s'éclaircir pour nous, si nous comprenons la loi sous-jacente et si nous reconnaissons le principe de la vie évoluante.

Puisse Celui qui a donné à l'Inde, pour note « tonique », le Dharma, illuminer, par Sa vie ascendante et immortelle, par Sa lumière resplendissante et inaltérable, nos obscures intelligences qui cherchent à tâtons Sa loi. Car Sa bénédiction, en descendant sur le suppliant qui cherche, permettra seule que Sa loi soit comprise par notre intelligence ; — que Sa loi se grave dans nos cœurs !

Annie Besant.

CONFÉRENCES THÉOSOPHIQUES DE 1900

A GENÈVE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

(*Suite*).

LES RAPPORTS DE LA THÉOSOPHIE AVEC LA SCIENCE. LES PHILOSOPHIES ET LES RELIGIONS

II

Rapports de la théosophie avec les philosophies.

La philosophie c'est l'étude de la mentalité, (des forces mentales), comme la science est l'étude des formes, (des forces physiques), comme la religion est l'étude des âmes (des forces spirituelles).

Nous traiterons quatre points principaux de l'enseignement philosophique ; nous verrons, ensuite, comment les divers systèmes les interprètent, et je m'efforcerai de vous montrer qu'ici encore, la théosophie éclaire pour unir.

Ces points sont : Dieu, l'Univers, l'homme, la loi morale.

*
* *

La théosophie distingue Dieu sous ses aspects d'Absolu et de manifesté.

Le Dieu absolu, c'est l'Infini, le Parfait, l'Inconnu, l'Etre pur, l'Etre en soi, ce qui dépasse l'intelligence, ce que les plus grands philosophes n'ont pu définir que par des *négations* : Dieu, en effet, n'est pas l'être que nous connaissons, ni la vie que nous comprenons, c'est l'Etre vrai, dont l'Univers n'est qu'un « aspect », un point sans importance ; l'Etre que nous ne pouvons concevoir, qui est si différent de l'être fini qu'on l'a défini le *Non-être* ; c'est la Conscience absolue, laquelle est si loin de notre conscience limitée qu'on l'a définie l'*Inconscience* ; c'est le Mouvement *per se*, si différent du mouvement visible, fini, qu'on l'a nommé l'*Immuable*.

De ce Dieu absolu, nous ne connaissons rien, pour le moment, si ce n'est un vague pressentiment de ce qu'il peut être, transmis à la conscience pendant ses moments de méditation les plus élevés.

Mais cet Etre qui est tout, qui contient tout, — ce que nous connaissons et tout ce que nous ne connaissons pas, — qui contient notre Univers actuel comme tous les univers passés et futurs, cet Etre inconnu auquel les grecs avaient élevé des autels, se manifeste pour se multiplier, pour créer des âmes « à son image et à sa ressemblance », dit l'Ancien Testament.

En voulant se manifester, il se montre d'abord à notre vision finie comme un *centre* dans l'Infini ; c'est l'Infini qui se limite, qui devient un « moi » fini, le « point » des pythagoriciens, la Monade suprême ; c'est le germe de l'Univers qui va se montrer, Dieu le Père des chrétiens, le Logos non manifesté des platoniciens.

La création commence par le point dans le cercle (le zéro) ; l'*un* qui se manifeste par le 2 : les deux opposés dont j'ai parlé mercredi soir, au sujet de la loi de Causalité (*Karma*), les « contraires » sans lesquels rien ne peut se manifester, sans lesquels aucun univers ne peut être créé.

L'« un » et le « deux » font le « trois », la Trinité, le Dieu en trois personnes des chrétiens, le triangle de Pythagore.

De la Trinité, — le prisme divin, — émanent sept chiffres, — la philosophie pythagoricienne exprimait ces hautes abstractions sur la Divinité par des nombres, — les 7 Esprits de la Présence, et de ceux-ci tous les autres groupes septénaires de la Grande Hiérarchie d'êtres qui va de Dieu à l'homme, de l'homme au plus simple des atomes.

Voilà, en quelques mots, le résumé de l'enseignement théosophique sur Dieu.

Vous allez maintenant comprendre combien il lui est facile de réconcilier les systèmes divers établis par ceux qui ont spéculé sur la Divinité : les athées, les monothéistes, les panthéistes, les polythéistes.

Il y a deux sortes d'athées : l'athée ignorant et l'athée philosophe. Le premier croit constater que Dieu ne répond pas à ses prières, qu'il ne donne aucun signe de bonté, qu'il n'empêche pas le feu du brûler un imprudent ou même un innocent, — un enfant au berceau, par exemple, — qu'il laisse les éléments engloutir un vaisseau, dévaster les terres, porter partout la ruine. Il se dit : s'il y avait un Dieu, ces horreurs n'existeraient pas.

L'athée philosophe, lui, raisonne autrement, il dit : Dieu étant infini, n'est pas ce Dieu que m'enseignent les églises, ce Dieu qui, commes les hommes, récompense ou punit, pense et agit. Je nie ce Dieu qu'on invoque; il est fini, et je n'admets que l'Etre infini, hors d'atteinte, et qui, pour nous, est comme s'il n'existait pas.

Ces deux sortes d'athées pèchent par ignorance ; l'un nie tout Dieu, personnel ou impersonnel, parce qu'il ne sait pas que c'est à son action constante que l'univers doit son existence et sa vie, et que le mal tient aux nécessités de l'Evolution, aux actes commis par les hommes aux cours des vies successives ; l'autre considère l'Infini comme non existant pour nous, et il nie l'aspect personnel de cet Infini, parce qu'il n'a point compris que cet aspect s'allie nécessairement à l'Infini impersonnel, qu'il ne peut exister qu'en ce dernier et par ce dernier.

Puis viennent les panthéistes. Ils disent : l'intelligence et la vie sont partout, et les êtres les moins développés sont ceux qui se trompent le moins ; le cristal se forme par un dépôt moléculaire qui se fait le long de ses axes de cristallisation, la plante enfermée dans l'obscurité se dirige infailliblement vers l'orifice qui lui apporte la vie par la lumière, l'abeille et le castor construisent plus facilement et mieux que l'homme, comment Dieu ne serait-il point partout, en tout ?

Le panthéiste a raison, — Dieu est incarné dans le monde, l'univers est sa manifestation, son corps, a dit saint Paul ; il n'a tort que lorsqu'il nie que les autres systèmes aient leur part de vérité : comme l'athée, il ne voit qu'une facette de Dieu.

C'est ensuite le tour du monothéiste. Lui, ne peut comprendre qu'un seul dieu, et un dieu personnel, possédant un « moi ». C'est juste, il n'y a qu'*un* Dieu et Dieu est évidemment un « moi ». Mais le monothéiste, lui aussi, ne voit qu'un côté de Dieu, il ne peut comprendre encore que tout est un « aspect » de la divinité, que des « centres » divins se forment incessamment dans le sein de l'Infini, que ces « centres » que nous appelons les êtres, existent potentiellement en Dieu et deviennent des « dieux » par l'évolution, sans qu'il y ait dualité divine. Il ne peut concevoir, d'autre part, qu'il existe un autre « moi », un « moi » infiniment plus grand que celui qu'il comprend et qu'il admet, le « Moi absolu », l'Etre en soi : c'est pourquoi il anathématise, à la fois, les athées, les panthéistes et les polythéistes.

Arrivons à ces derniers. Quand ils sont exclusifs, ils ne sont, eux

aussi, que des hommes insuffisamment développés, incapables de concevoir le centre total et les aspects les plus élevés de la divinité ; ils s'en tiennent à ses aspects inférieurs, aux « puissances » qui dirigent les éléments, aux « agents » de Dieu dans l'univers.

La théosophie comprend et montre toutes ces facettes du divin Joyau ; elle conçoit tous les « aspects » de Dieu dans l'Univers ; elle sait donc que tous ces systèmes philosophiques contiennent une portion de la Vérité. Aussi ne persécute-t-elle personne ; elle éclaire pour unir ; — je le répète encore, elle dit aux combattants : Vous avez tous raison, mais incomplètement ; vous le comprendrez quand vous aurez vu toutes les facettes de Dieu. Au lieu de vous battre, aimez-vous donc et aidez-vous réciproquement à mieux voir.

*
* *

Et maintenant, qu'est l'Univers ?

Pour la Théosophie, l'Univers est le corps du Dieu manifesté, personnel ; l'ensemble de la matière qui va évoluer, qui va fournir les formes des êtres, des « centres de conscience » naissants qui vont accomplir leur pèlerinage vers la divinité.

L'Univers est fondamentalement *un* avec Dieu ; il est un « aspect » de Dieu, de l'Etre infini ; s'il était autre chose que l'une des formes de l'activité divine, il y aurait dualité dans l'Etre ; à côté de Dieu, il y aurait l'Univers ; Dieu ne serait plus infini.

L'Univers c'est l'Energie divine qui manifeste ce qui se révèle à nos sens comme force-matière ; c'est l'Energie divine qui nous apparaît ici sensation, plus loin pensée, ailleurs amour et dévouement, plus haut volonté, et ainsi de suite pour tous les états de matière que nous ignorons, pour toutes les facultés qui restent à se développer dans le stage surhumain de l'évolution.

C'est la même Energie divine qui façonne les atomes, crée les mers diverses de la matière connue et inconnue, crée les formes visibles et invisibles ; c'est la même force intelligente qui dirige les évolutions innombrables des mondes visibles et invisibles : tout est un fragment de Dieu, une forme de la Divinité.

Ceci permet à la théosophie de comprendre le matérialisme et le spiritualisme, et de les réconcilier.

Les matérialistes constatent que, dans le monde visible, rien n'existe sans la force-matière, que tout se modifie avec les modifications de la force-matière, que les facultés qui paraissent les plus distinctes de la matière n'en sont pas moins ses humbles tributaires. L'intelligence, la raison, la mémoire, la volonté sont à la merci d'un simple trouble moléculaire du cerveau ; elles naissent et se développent avec le développement des centres nerveux, elles faiblissent et disparaissent avec l'affaiblissement de ces centres.

Qu'y a-t-il à répondre à ces constatations ? Rien. Elles sont la vérité. Tant qu'il s'en tient là, le matérialisme a raison ; il est sur un terrain ferme ; il est irréfutable.

Mais il est dans l'erreur quand il dit qu'il n'y a pas de force intelligente pour créer la force-matière et la diriger dans ses combinaisons ; quand il doue cette force-matière de la propriété d'engendrer par soi-même, par soi *seule*, les facultés qu'elle manifeste. S'il n'y avait pas le fluide électrique dans nos lampes à incandescence, nous ne verrions que ces lampes, il n'y aurait pas, en plus, la lumière. S'il n'y avait pas l'Etre, qui est à la fois la force-matière, plus tout ce que cette force-matière n'est pas, il n'y aurait que la force-matière, il n'y aurait pas les facultés qu'elle manifeste.

Les idéalistes, eux, — ou spiritualistes, si vous le préférez, — nient la force-matière, ils disent qu'elle n'existe pas *per se*, qu'elle n'est qu'une illusion due à l'Esprit, c'est-à-dire à l'activité divine.

Jusqu'ici, ils ont raison : la force-matière n'est qu'un « aspect », une forme de l'activité divine, une forme de l'Esprit divin. Mais, si l'idéalisme ajoutait que *cette forme* de Dieu n'existe pas, que ces formes n'ont pas des rapports vibratoires entre elles, il commettrait erreur profonde ; il n'y aurait qu'à conseiller à l'un de ces négateurs de se jeter au feu : il verrait que l'aspect de l'activité divine qu'on nomme la force-matière du corps humain existe, et que ses relations avec cet autre aspect de l'activité divine appelé le feu sont parfaitement définies et permanentes.

La conception que nous avons de la force-matière est fausse évidemment, c'est par un phénomène d'illusion (par ignorance) que nous distinguons cette force-matière de l'Esprit, de l'Etre, de Dieu ; mais elle existe, on ne peut la nier.

Ici encore la théosophie réconcilie les deux adversaires.

*
* *

Passons au troisième point, à l'homme.

L'homme est un être arrivé à un stage particulier de l'Evolution, au stage de la soi-conscience, au stage où le « moi » est nettement constitué.

Il faut que les êtres arrivent à développer le « moi », le « je » ; on ne peut devenir intelligent, on ne peut comprendre, on ne peut devenir immortel que si le « moi » se constitue. Nous sommes tous éternels en Dieu, dont nous ne sommes que des fragments ; mais un fragment divin ne devient immortel que lorsqu'il est devenu conscient de son existence.

L'homme est immortel parce qu'il est soi-conscient, il a fait la première moitié de la route. La deuxième moitié fait grandir sa conscience (sa connaissance), et quand il l'a dilatée au point d'embrasser l'Univers, de savoir ce qui se passe partout, de faire écho à toutes les vibrations des êtres, de ne faire qu'un avec la conscience de Dieu incarné dans le monde, — alors il a gagné le prix, il a fini son pèlerinage, il est devenu un dieu en Dieu ; un nouveau

« centre » conscient, omniscient et omnipotent s'est créé dans le « Centre » suprême : il sait qu'il est *un* avec Dieu, qu'il est une individualité, un « moi » qui ne fait qu'un avec la grande Individualité, le grand *Moi*. Il connait le grand Mystère, le mystère de l'Etre absolu et de l'être manifesté, le mystère de la Vie divine et de la vie humaine, le mystère de l'Evolution.

Le corps qui permet la pleine manifestation du « moi », qui crée l'homme (car l'homme est un être arrivé au stage du « moi »), c'est le corps mental supérieur, le corps causal, dont je vous ai parlé mercredi soir. L'animal n'a pas de corps causal, il ne possède qu'un corps mental rudimentaire ; il pense, il raisonne, il se souvient, il calcule, mais ses pensées sont simples, très concrètes, *jamais abstraites* ; et c'est cette dernière caractéristique qui sépare nettement l'homme de l'animal.

Il est une faculté humaine sur laquelle les écoles philosophiques diverses ont longtemps disputé sans s'entendre : c'est la mystérieuse liberté. Les uns disent que l'homme est absolument libre ; d'autres croient qu'il est enchaîné aux lois de l'univers, à la fatalité ; un troisième parti affirme que l'homme est une épave dont les mouvements (les actes) sont déterminés exclusivement par la direction des vents qui soufflent sur elle.

Tous ont raison en ce qu'ils disent, tous voient clairement le terrain qu'ils examinent, mais tous se trompent en ce sens qu'ils ignorent que le terrain total est plus grand que la partie qu'ils en regardent, et que la Vérité n'est que dans la vue de toutes les parties de la question.

Voici ce que j'ai compris à l'enseignement théosophiqne sur cette abstruse matière.

Qu'est-ce que la liberté, le libre-arbitre ? C'est le pouvoir d'agir, de se déterminer librement, indépendamment de toute considération extérieure à soi. C'est le pouvoir de la Volonté, le *fiat* divin que tout être possède à l'état latent ou développé. Tout être le possède parce que toute particule cosmique fait partie du Tout, et que toute partie du Tout possède en potentialité les qualités de ce Tout. Mais ce pouvoir n'acquiert une certaine intensité, ne se *révèle* que chez les êtres arrivés à un certain degré d'avancement, comme les feuilles, les fleurs et les fruits, tout en étant contenus potentiellement dans la graine, ne se montrent que lorsque l'arbre atteint un certain degré de développement.

Il faut distinguer avec soin le pouvoir d'agir librement, des conditions qui permettent la réalisation de l'action. Chez Dieu, ce pouvoir se réalise sans obstacles ; chez l'homme, qui n'est qu'un dieu en germination, il ne peut se *réaliser* que dans certaines limites, — les limites que lui impose son degré de développement, sa force. Un prisonnier chargé de chaînes est libre de se résigner à son sort ou de lutter pour briser ses entraves, mais sa liberté n'a pas une énergie suffisante, d'ordinaire, pour se manifester extérieurement.

pour vaincre les obstacles qui s'opposent à elle. La cohésion des molécules du fer possède une force donnée, et tant que l'énergie de la volonté du prisonnier ne sera pas suffisamment développée pour la vaincre, le fer l'étreindra ; quand cette volonté aura grandi au point de dominer la force de cohésion du fer, ses liens tomberont. Ce phénomène s'est produit fréquemment chez les saints de toutes les églises, et des phénomènes analogues se sont présentés dans le spiritisme (1).

Un être ne peut donc manifester de liberté avant d'avoir développé sa force jusqu'à un certain point. L'homme est arrivé à ce point ; sa liberté commence, elle augmente sans cesse avec l'évolution ; pour le moment, elle ne peut se manifester *entièrement* que lorsqu'il se ligue avec la Loi ; s'il va contre elle, il va contre la volonté divine, il ressemble à un nageur qui remonte le courant d'un fleuve ; ses forces s'épuisent à un moment donné et le courant l'emporte. Et il en sera ainsi, il sera incomplètement libre tant qu'il ne sera pas devenu un dieu, tant qu'il n'aura pas développé une force égale à celle de la Loi, une force égale à celle de l'Evolution, une force égale à celle de Dieu, car c'est Dieu qui fait l'évolution, c'est Dieu qui est la Loi du monde. Mais alors il ne *voudra* plus aller contre la Loi ; il sera un « dieu », un collaborateur tout puissant de cette Loi divine qui est le Bien suprême.

Dieu donc est seul entièrement libre, parce qu'il connaît pleinement la Loi, parce qu'il est la Loi, et l'homme ne devient à son tour tout à fait libre que lorsqu'il est devenu divin.

Qu'est-ce que la Fatalité, maintenant ?

C'est l'obstacle que les lois de la Nature opposent à la volonté humaine ; c'est la force divine s'opposant à l'ignorance humaine qui se bute contre elle, c'est la nécessité qui s'oppose à la liberté. Cette fatalité serait absolue si Dieu n'intervenait pas, car la liberté ne pourrait naître en l'homme, elle serait étouffée dans son germe, et le but de l'évolution, le but de l'Univers ne saurait se réaliser. Dieu intervient alors, il *cède* volontairement à la liberté naissante des êtres quand elle s'oppose à la Loi du monde, pour qu'elle s'exerce et se développe ; de sa puissante main, il soulève au-dessus des épaules humaines le fardeau écrasant de la Loi et il ne l'y laisse peser qu'autant que l'homme peut le porter, et la force humaine grandit ainsi jusqu'à ce que le But soit atteint : la divinisation. La somme d'énergie qu'un homme a développée constitue sa liberté ; toutes les forces de la Nature qui dépassent sa force personnelle constituent pour lui la fatalité.

Voilà pourquoi l'homme actuel est à la fois libre, et soumis à la fatalité ; voilà pourquoi il n'est ni absolument libre, ni absolument

(1) Voir Zöllner : *Physique transcendantale*: phénomène des anneaux qui sortent de la tige d'un guéridon. Il n'y a pas rupture, il y a plus : dématérialisation et rematérialisation de ces anneaux.

esclave ; voilà pourquoi il devient d'autant plus libre qu'il se développe davantage, qu'il approche d'autant plus du but ; voilà pourquoi il n'est absolument libre que lorsqu'il est devenu ce que Dieu désire, — un dieu en Dieu, un fils devenu semblable au Père.

Passons au déterminisme.

Le pouvoir de volonté, de libre arbitre est confondu bien souvent avec les agents qui le mettent en action ; ces agents sont très nombreux ; l'homme est mû par la peur, l'espérance, le plaisir, la peine, l'amour, la haine et bien d'autres passions et sentiments. Mais ces mobiles ne sont pas la volonté, le libre arbitre ; ils ne sont que des forces agissant sur la liberté. L'homme que pousse une passion, peut examiner, avant d'agir, ce qui l'excite à l'action et n'agir qu'après examen : il cède alors, ou il résiste. Le pouvoir de liberté peut être plus faible que la force de la passion, et dans ce cas l'homme cède, il succombe. Mais à mesure que le pouvoir de liberté s'accroît, — et il s'accroît par l'exercice, et malgré ses défaites, — il arrive à être plus fort que la passion qui jadis le terrassait. C'est ainsi qu'autour de nous, nous trouvons des hommes énergiques, qui ont posé le pied sur la tête du serpent de la tentation, des hommes qui ont vaincu les forces animales, qui ont dominé même les forces humaines de l'égoïsme, des hommes maîtres de leurs pensées comme de leurs passions ; ces hommes sont grands parce que leur volonté est grande, et tandis que nous voyons autour de nous les humains ballotés dans la vie comme des fétus de paille à la merci des vents, eux sont fermes, rien ne les détermine si ce n'est leur intelligence assagie, leur dévouement sublime ; en eux, le pouvoir d'agir n'est plus vaincu, il n'est plus *déterminé*, il agit en maître, avec la divinité dans l'homme.

Je voudrais vous redire la même chose sous une autre forme.

Il faut distinguer la force de la volonté de la force du sentiment ou de la passion. Tout sentiment, toute passion est un être rudimentaire ; *sa force est sa volonté* ; l'homme possède en lui toutes les forces (forces spirituelles, mentales, passionnelles et physiques) ; les forces physiques sont dans son corps visible, les forces passionnelles sont dans son corps des sensations, les forces mentales sont dans son corps mental. Les forces passionnelles dominent chez l'homme inférieur, les énergies mentales dominent dans l'homme ordinaire, les énergies spirituelles dominent dans l'homme supérieur ; mais il est une force suprême, une force qui ne sera bien développée que dans l'avenir, une force qui dominera toutes les forces précédentes parce qu'elle est leur racine commune, parce qu'elle est leur source : c'est la Volonté, le libre arbitre. Quand cette force est arrivée à sa maturité, elle est le Souverain, la puissance en l'homme devenu divin ; elle n'est plus déterminée, elle détermine tout.

Le déterminisme est donc vrai : la volonté de l'homme est d'autant plus « déterminée » que cet homme est moins avancé dans son évolution. D'abord, il est dominé par la force de ses passions, puis

par la force de son égoïsme, puis par la force de la divinité qui est *lui* quand il a suffisamment grandi, quand il est devenu un « dieu » : alors seulement il est libre, alors seulement il n'est plus déterminé.

Voilà donc le libre arbitre, la fatalité et le déterminisme réconciliés.

*
* *

Mon dernier point sera la *Loi morale*, et ici comme déjà, fidèle à mon but, j'essayerai de réconcilier tous les systèmes, certain que tout le monde cherche la vérité et veut le bien.

Je synthétiserai les divers aspects de la Loi morale qui ont attiré l'attention des hommes, en trois formes principales. On pourrait les appeler la morale révélée, la morale de la raison, et la morale de l'intuition.

La morale révélée est celle des peuples primitifs, composés d'âmes jeunes. Elle est donnée, — *révélée*, — par de grands Etres qui ont dépassé le stage humain, et qui reviennent, se réincarnent volontairement pour aider leurs frères plus jeunes : ces êtres sont au fond de toutes les traditions antiques, ce sont les personnages mystérieux qui apparaissent au berceau des races, les Manou, Menès, Moïse, Orphée, les dieux, les demi-dieux, les héros. Ils descendent sur la terre pour aider l'enfance des peuples ; pour ce travail délicat il faut une sagesse profonde, un ascendant prestigieux dû à la bonté, la noblesse d'âme, la science, la puissance miraculeuse. Il faut être sage pour tracer la route, il faut être noble et bon pour attirer la confiance et l'amour, il faut être puissant pour s'imposer définitivement à ceux qui savent déjà que l'on est un guide sage, dévoué, *divin*.

Ces êtres imposent la morale à leurs frères en bas-âge ; ils facilitent l'obéissance par la crainte de la punition ou l'appât de la récompense ; ils laissent une grande marge aux faiblesses et n'exigent que les rudiments de la vertu : ils ne demandent que ce que l'on peut donner. N'agissons-nous pas ainsi avec les enfants ? Demander l'impossible est absurde, exiger la parfaite moralité à des âmes jeunes, c'est vouloir que le frêle bras d'un bébé soit le bras robuste de l'hercule.

C'est parce que ces grands Révélateurs sont des sages qu'ils ont donné aux races primitives des codes qui, pour nous, race plus mûre, apparaissent parfois immoraux. Lisez la Bible, et vous y verrez que Moïse institua la loi du talion, la polygamie, les sacrifices sanglants. Si la théosophie était l'ennemie du christianisme, il me serait bien facile de le combattre ici, mais, je vous l'ai dit, elle est l'amie de toutes les religions, un fragment nouveau et plus brillant de la Vérité universelle, et elle vous explique la raison de ces tolérances.

La loi du Christ ne fut pas la même, parce que le peuple hébreu avait mûri avec les années, les âmes avaient grandi quand Jésus vint prêcher le nouvel évangile, aussi sa morale fut-elle plus sévère, plus haute, beaucoup plus noble et pure. Et plus pure encore sera

la morale, plus nobles encore seront les commandements du prochain Messager, de Celui qui posera les fondations de l'édifice religieux qui devra diriger la race future.

Mais quand les hommes ont grandi, quand leur intelligence s'est éveillée, ils ne veulent plus de l'obéissance aveugle ; ils veulent savoir pourquoi il faut obéir, et dès lors ils entrent dans une ère nouvelle. Ils discutent les lois morales révélées, ils en établissent de nouvelles, ils créent des systèmes théoriques dont ils tirent des applications pratiques ; ils modifient, détruisent, reconstruisent à mesure que leur intelligence et leur expérience leur fournissent d'autres matériaux, leur montrent des aperçus nouveaux.

L'humanité actuelle est à ce stage ; sa partie la plus avancée a rejeté les commandements transmis par la tradition religieuse, et règle sa conduite sur la raison ; et la raison a fini par lui prouver que le Bien c'est ce qui profite au plus grand nombre. La morale de la raison c'est la morale utilitaire ; son critérium est celui-ci : Telle règle de conduite aura-t-elle pour résultat l'amélioration du plus grand nombre ? Elle est bonne alors. Ne profitera-t-elle qu'à la minorité ? Elle est mauvaise.

Et c'est ainsi ; l'individu doit passer après la collectivité ; l'on se doit aux autres avant de se devoir à soi. Et l'humanité modifie, purifie sans cesse sa loi morale, en se guidant sur la raison, sur la lumière de l'intelligence.

Mais l'homme, l'Ame, grandit sans cesse ; le cœur en lui se dilate, l'amour naît, une lueur nouvelle apparaît ; cette lueur devient une flamme, une flamme qui, elle aussi, éclaire, mais dont la lumière n'est plus la lumière froide du cerveau, le résultat du calcul, du raisonnement ; c'est l'éclat de la Vie qui s'impose, de la Vie qui se manifeste au-dehors, qui rayonne et parle de cette voix muette qui est plus forte que le monde : la voix de la conscience, de la conscience grandie, divinisée. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre, la voix de la conscience parle, elle commande, ses conseils sont des lois ; elle parle en éclairant.

Arrivé à ce stage de développement, l'homme *sait* ce qu'il doit faire ; il n'a plus besoin des préceptes de la morale révélée, il a dépassé les conclusions élaborées par sa raison, il sent la Loi en lui, une loi plus exigeante, plus sévère, plus minutieuse que toutes les précédentes : il doit la suivre, il le sent, il le sait.

Telles sont les trois formes de la Loi morale. Toutes trois aident l'évolution et mènent au But par des chemins différents : l'une y conduit par la route large, fleurie et facile de l'enfance ; l'autre suit les zigzags que lui impriment les tentatives diverses de la raison hésitante ; la dernière monte droit au but, par une pente escarpée que ne peuvent suivre que les âmes les plus robustes, les plus courageuses, les plus nobles.

(*A suivre.*) **Dr Th. Pascal.**

Le « Beau », d'après la Théosophie.

Toutes les antimonies se fondent dans l'Absolu et la relativité est le propre de « Maya ».

Le Beau et le Laid n'ont qu'une existence relative : ce qui paraît beau à un individu peu évolué est laid pour un dilettante. Quelle distance entre l'idéal du sauvage et celui du raffiné de notre époque !

L'élévation de l'idéal en l'homme est proportionnelle à l'élévation de son tempérament, à la perfection de sa culture.

Il est donc impossible d'établir une démarcation nette entre la beauté et la laideur, car elles ne valent que par leurs relativités et n'existent que l'une par l'autre.

N'en est-il pas de même du Bien et du Mal, du Vrai et du Faux? La vérité n'est que l'élargissement de l'erreur, de vérité absolue il n'y en a point dans le monde relatif; la bonté, c'est la méchanceté améliorée, et, elle aussi, est toujours relative ; le bien absolu n'est point humain.

Dans ces domaines, pas de séparation possible entre les extrêmes, pas plus qu'entre la beauté et la laideur.

Et cependant, il existe une *morale* qui a pour objet l'étude du bien, une *science* qui prétend rechercher le vrai, et ces différentes spéculations conviennent à la majorité des hommes civilisés. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi une *esthétique* généralement acceptée? Or, il n'y a nulle science esthétique en notre civilisation, mais seulement des aperçus personnels, et l'on peut dire qu'il y a autant d'esthétiques diverses que d'amateurs d'art.

Nul n'a formulé les lois primordiales de l'étude du Beau et nul n'en a marqué les tendances ni fixé les bases. L'esthétique est beaucoup moins générale que la morale ou la science.

Le Vrai et le Bien sont d'autant plus élevés qu'ils se rapprochent plus de la réalité et de la charité absolues.

Il nous faut rechercher en art l'idéal de la splendeur. Tout cela est bien qui, conformément aux lois naturelles, est parallèle à l'évolution de l'homme vers sa nature supérieure ; tout cela est vrai qui nous rapproche du Soi unique. Ne pouvons-nous ajouter : tout cela est beau qui tend à élever l'esprit vers l'harmonieuse et unique réalité, en même temps éternelle splendeur ?

La vraie « voie », en esthétique, c'est donc la recherche du Beau en conformité avec le Bien et le Vrai dans leur ascension vers l'Infini. Nous disons « en conformité avec le Bien et le Vrai », car la Beauté est inséparable de la Bonté et de la Vérité dont elle est l'image sensible et avec lesquelles elle se confond à l'Absolu.

Le Beau isolé et sa recherche « en Soi » sont inférieures à la recherche du Beau cotoyant à la fois le Bien et le Vrai.

Une œuvre d'art splendide, mais volontairement immorale ou invraisemblable, aura moins de valeur que si, à la même splendeur, s'ajoutent des intentions pures et véridiques.

De même la morale qui s'éloigne du Vrai et du Beau vaut moins, de même aussi la science qui se tient en dehors de la morale et dont l'esthétique déroge.

Car ces trois termes sont étroitement liés et le Beau peut mener au mal, comme le Bien au faux et le Vrai à la laideur.

Toute manifestation d'art capable de flatter les sens, d'émouvoir grossièrement, de provoquer un développement de la nature inférieure de l'homme, de vibrer à l'unisson d'une passionnalité basse ou malsaine est digne de réprobation.

Et ceci est un point très délicat, car c'est par l'intermédiaire des sens que nous percevons l'art et que nous pouvons nous intéresser à lui ; et nous ne nous y intéresserons que s'il nous procure des jouissances par l'intermédiaire des sens. C'est aussi par nos sens que nous sommes appelés à vivre toutes les expériences de l'évolution, et nous devons finalement arriver à les dompter et à ne les considérer que comme des moyens d'avancement et non comme le but de vaines jouissances.

Ils ne doivent pas constituer non plus la finalité de la réalisation artistique, car ils ne sont que moyens de perception, fenêtres ouvertes sur le monde des splendeurs.

Tout en restant agréables à notre nature inférieure, les vibrations d'art ont donc pour objet de la faire évoluer vers un idéal toujours grandissant.

Du reste, ce danger de la passionnalité en art a été senti par de grands directeurs de l'humanité et explique en partie pourquoi la plupart des religions ont restreint ou proscrit les manifestations de la beauté. C'est pour éviter ce danger que les initiés égyptiens ont orienté l'art sacerdotal de l'ancien empire vers des formes rythmiques convenues et dégagées de tout élément passionnel. C'est pour la même raison que le Koran interdit toute représentation de la vie animée. C'est à cause des accointances forcées de l'art avec une certaine sensualité, à cause de la suggestibilité de la forme que les purs moralistes évitent la beauté.

De toutes les religions, la seule mythologie grecque a encouragé l'essor vers le Béau ; devons-nous voir là la cause des turpitudes grecques et la pourriture de la décadence romaine ?

Les « grands Initiés » qui, de loin en loin, sont venus semer des vérités dans le monde, se sont tus sur le Beau, eux qui savent ; alors que les philosophes (qui cherchent) ont créé des esthétiques.

Il est vrai que, pour ces « Maîtres », la vie réelle ne commence que sur les plans sans forme, et sur ces mondes l'art ne saurait vivre. Que devient le Beau à ce moment de l'évolution ? Comment les

splendeurs des derniers plans « formels » de la nature peuvent-elles s'effacer et disparaître ?

Peu nous importe ! Bien que tendant vers la Vie-une, notre existence est matérielle et il nous reste beaucoup à faire pour devenir conscients des mondes sans forme.

Envisageons les devoirs de notre évolution actuelle.

L'évolution par le Beau (symbole de perfection de la forme) s'impose-t-elle au même titre que l'évolution par le Bien (symbole de perfection morale) et par le Vrai (symbole de la parfaite connaissance) ?

Nous n'hésitons pas à répondre *oui*.

Si oui, nous devons développer entièrement la notion du Beau formel avant de franchir le passage qui mène à la spiritualité ; si non, nous devons la développer encore, car chacun de nous doit emmagasiner toutes expériences et conquérir tout savoir avant de vivre de la vie supérieure.

Si l'évolution par le Bien et le Vrai s'impose, l'évolution par le Beau est tout aussi indispensable au progrès humain et l'idéal de tout homme soucieux de son avancement doit se teinter de ces trois dominantes.

Evoluant partiellement, l'homme reste incomplet, et peut-être les savants et les saints ont-ils besoin de subir quelques incarnations pour parfaire leur éducation esthétique.

Notre devoir est donc d'unir en un faisceau ces trois idéals et de conformer notre esprit et notre cœur à leur parfaite compréhension. Il faut s'équilibrer, car tout déséquilibre est une occasion de chute, et vivre à la fois dans les trois domaines pour se préparer dignement à l'évolution mystérieuse sur les mondes sans forme.

Blanvillain.

VARIÉTÉ OCCULTE

LE PEROU ANTIQUE (*Suite*).

Un autre point de ressemblance entre l'ancien système et le nôtre se trouve dans le soin extrême avec lequel la terre était inspectée, morcelée et cadastrée. Le but principal de cette investigation était de connaître la constitution exacte du sol dans toutes les parties de l'empire, afin d'approprier le mieux possible les cultures au terrain et de tirer le meilleur parti du tout. On peut même dire qu'on attachait à ce que nous appellerions aujourd'hui l'agriculture scientifique plus d'importance qu'à toute autre branche du travail national.

Ceci nous amène directement à considérer la plus remarquable

peut-être des institutions de cette ancienne race, — son système agraire. Si excellemment adapté au pays était ce système, unique en son genre, que la race bien inférieure qui, des milliers d'années plus tard, conquit et réduisit en esclavage les descendants dégénérés de nos Péruviens, s'efforça de l'appliquer de son mieux, et les restes, encore en pleine activité, que les Espagnols en trouvèrent plus tard, excitèrent leur admiration. Qu'un pareil plan pût aussi bien réussir dans des pays moins fertiles et moins peuplés, j'en doute fort, mais, en tout cas, il semble avoir fonctionné supérieurement aux temps et aux lieux où nous le trouvons ainsi en action. Je vais essayer maintenant d'expliquer ce système, me contentant tout d'abord, pour plus de clarté, d'en donner seulement un tracé général, laissant de côté beaucoup de points d'importance capitale qui seront repris sous d'autres rubriques.

A chaque ville ou village était assignée, pour être cultivée, une certaine quantité de terre arable, strictement proportionelle au nombre de ses habitants. Parmi ceux-ci se trouvaient toujours bon nombre de travailleurs désignés pour cultiver ces champs, — ce que nous pouvons appeler une classe d'agriculteurs. Cela ne veut pas dire que les autres fussent exemptés de travailler, mais que les premiers étaient spécialisés pour ce travail particulier. Comment était recrutée cette classe d'agriculteurs, je l'expliquerai plus tard. Il suffira de dire pour le moment que tous étaient des hommes dans la pleine force de l'âge entre 20 et 45 ans, et que, ni vieillards, ni enfants, ni personnes faibles ou maladives, ne se voyaient dans leurs rangs.

La terre assignée à la culture dans tout village était tout d'abord divisée en deux moitiés, que nous appellerons l'une *privée* et l'autre *publique*. L'une et l'autre devaient être cultivées par les agriculteurs, la terre privée pour leur propre compte, et la terre publique pour celui de la communauté. La culture de la terre *publique* peut être considérée comme tenant la place des impôts et taxes dans notre système moderne. Naturellement l'idée se présente tout de suite à l'esprit du lecteur qu'une taxe équivalente à la moitié du revenu d'un homme, ou, ce qui revient au même, qui lui prend la moitié de son temps et de son énergie, est une charge énorme et inique. Mais qu'il veuille bien attendre jusqu'à ce qu'il sache la destination et l'emploi de la taxe, et le rôle qu'elle jouait dans la vie nationale, avant de la condamner comme impôt oppressif. Qu'il veuille bien aussi se rendre compte que le résultat pratique de cette règle n'était en aucune façon trop rigoureux. La culture des terres aussi bien *publiques* que *privées* se traduisait par un travail beaucoup moins rude que celui qui échoit au cultivateur Européen. Car, si, au moins deux fois par an, cette culture exigeait quelques semaines de travail assidu, — du matin au soir, — il y avait aussi de longs intervalles où tout ce qu'il y avait à faire pouvait l'être aisément, — en deux heures de travail par jour.

La terre *privée* dont nous allons nous occuper d'abord, était divisée entre les habitants avec la plus scrupuleuse rectitude. Tous les ans, après la récolte terminée, une certaine quantité de terre était attribuée à chaque adulte, homme ou femme, bien que tout le travail fût fait par les hommes. Ainsi un homme marié sans enfants avait droit à deux fois autant qu'un célibataire ; un veuf, avec deux filles adultes, non mariées, avait droit à trois fois autant qu'un célibataire. Mais lorsque l'une de ces filles se mariait, sa portion la suivait, c'est-à-dire allait du père au mari. A chaque enfant, né d'un couple, une légère addition de terre était faite à la part du couple, et la quantité croissait à mesure que les enfants grandissaient. Le but de cette disposition était naturellement de procurer à chaque famille ce qui était nécessaire à ses besoins.

Un homme pouvait faire absolument ce qu'il voulait de sa terre, excepté de la laisser sans culture. Il était tenu de la faire produire une récolte quelconque, mais, du moment qu'il en retirait sa subsistance, le reste était son affaire. En même temps, les meilleurs conseils d'hommes experts étaient à sa disposition ; il n'avait qu'à les demander. Il ne pouvait donc prétexter l'ignorance si son choix se trouvait ne pas convenir. Quelqu'un n'appartenant pas à la classe des agriculteurs, c'est-à-dire un homme gagnant sa vie de quelque autre façon, — pouvait, ou bien cultiver son lot de terrain, dans ses moments de loisir, — ou bien employer un membre de la dite classe pour le faire à sa place, en surcroît de son propre travail ; mais, dans ce dernier cas, le produit de la terre appartenait, non à celui qui l'avait eue originellement en partage, mais à l'homme qui avait fait le travail. Le fait que, de cette façon, un travailleur pouvait exécuter et souvent exécutait, de son plein gré, le travail de deux hommes, est une preuve de plus que la somme de travail assignée à chacun était, en réalité, une tâche extrêmement légère.

On est heureux de pouvoir dire que ce travail agricole semble avoir été toujours l'occasion de quantités de manifestations bienveillantes et charitables. L'homme qui avait de nombreux enfants, et par conséquent une grande étendue de terrain, pouvait toujours largement compter sur une aimable assistance de ses voisins, après l'accomplissement, toujours facile, de leurs propres travaux, et quiconque désirait s'accorder un congé, pour quelque raison que ce fût, ne manquait jamais d'un ami pour prendre sa place, durant son absence. La question de maladie n'est pas abordée ici, pour des raisons qui vont apparaître tout à l'heure.

Quant à l'emploi des produits du sol, il n'y avait jamais de difficulté à ce sujet. La plupart choisissaient la culture des grains, légumes ou fruits, qu'ils pouvaient utiliser pour leur nourriture. Le surplus était facile à vendre ou à échanger contre des vêtements et autres marchandises ; et, au pis aller, le gouvernement était toujours disposé à acheter tout le grain qui pouvait lui être offert, à un taux fixe, avec une faible diminution sur le prix du marché. Ce grain

était emmagasiné dans les énormes greniers de l'Etat, tenus invariablement remplis, pour les cas de famine ou d'imprévu.

Considérons maintenant ce que l'on faisait du produit de cette autre moitié du sol cultivé que nous avons appelée la terre *publique*. Celle-ci était elle-même divisée en deux parties égales (chacune d'elles représentant par conséquent le quart de tout le sol arable du pays). L'une d'elles était appelée *la terre du Roi*, l'autre la *terre du Soleil*. Et la loi exigeait que la *terre du Soleil* fût d'abord labourée, avant qu'une seule motte de terre du terrain *privé* fût retournée. Ceci fait, chacun avait à cultiver son propre terrain, et c'est seulement après que la culture de toute la terre *privée* était entièrement achevée qu'il était requis de donner la part de travail au labourage de la *terre du Roi*. De la sorte, si un mauvais temps inattendu venait à retarder la récolte, la perte était d'abord supportée par le Roi, et il n'y avait qu'une saison exceptionnellement défavorable qui pût atteindre la part du peuple ; tandis que celle du Soléil était à l'abri de tout événement, sauf le cas de perte complète de la récolte.

Le même ordre était également suivi en ce qui regarde l'irrigation, question si importante en un pays dont une grande partie est stérile. Jusqu'à ce que les *terres du Soleil* fussent entièrement arrosées, pas une goutte du précieux fluide n'était dirigée ailleurs ; et avant que le champ *privé* de chacun eût reçu tout son nécessaire, il n'y avait pas d'eau pour les *terres du Roi*. La raison d'une pareille réglementation deviendra évidente plus loin quand nous connaîtrons l'emploi des produits de ces diverses sections.

Nous voyons donc qu'un quart de la richesse entière du pays entrait directement dans les mains du Roi. Car, en ce qui concerne les richesses manufacturières ou minières, la division était encore la même ; un quart pour le soleil, une moitié au peuple, et le reste au Roi.

Que faisait donc le Roi de cet énorme revenu ?

Premièrement, il entretenait tout le mécanisme gouvernemental déja décrit. Le salaire de toute la classe des fonctionnaires, depuis les somptueux vice-rois des grandes provinces jusqu'aux comparativement humbles « Centurions », était payé par lui, et non seulement leurs salaires mais toutes les dépenses de leurs tournées et inspections.

Secondement, avec ce revenu, il exécutait tous les grands travaux publics de son empire, dont les quelques ruines qui en subsistent sont encore des sujets d'étonnement pour nous, après quatorze mille ans ! Les merveilleuses routes qui unissaient les cités et les villes, dans toute l'étendue de l'empire, creusées à travers des montagnes de granit et jetées, au moyen de ponts d'une prodigieuse hardiesse, sur les plus impraticables précipices, — et les splendides aqueducs qui, grâce à l'habileté d'ingénieurs nullement inférieurs à ceux de nos jours, permettaient de répandre le fluide vivifiant dans

lés coins les plus éloignés d'une contrée souvent stérile, — étaient payés avec les revenus des terres du Roi.

Troisièmement, — il bâtissait et tenait constamment remplis une série de vastes greniers établis à des distances rapprochées par tout l'empire. Car, il arrivait parfois que la saison des pluies faisait complètement défaut, et que la famine menaçait le malheureux agriculteur. On avait en conséquence établi pour règle qu'il y aurait toujours en magasin une réserve de deux années pour la nation entière, — approvisionnement que peut-être aucune autre race dans le monde n'a cherché à égaler. Quelque colossale que fût l'entreprise, elle était fidèlement exécutée, en dépit de toutes les difficultés. Toutefois j'ai peine à croire que la puissance extraordinaire du Monarque Péruvien lui-même eût pu en venir à bout, sans la méthode employée, pour la concentration des aliments, des découvertes de ses chimistes dont la méthode sera mentionnée plus loin.

— Quatrièmement, — avec sa part des revenus, il entretenait son armée. Car il avait une armée et une armée parfaitement exercée, bien qu'il s'efforçât de l'employer à nombre d'autres objets que la guerre devenue très rare, les tribus moins civilisées qui entouraient son empire ayant vite appris à connaître et à respecter le pouvoir de ses armes. Mais il vaut mieux pour le moment ne pas nous arrêter à décrire l'œuvre spéciale de l'armée et terminer à grands traits l'esquisse de l'organisation de cet état antique en indiquant la place qu'y tenait la grande corporation des prêtres du Soleil.

La description de la religion que j'ai à donner fera l'objet d'un titre séparé. Ce que nous avons à considérer à présent est, non le côté religieux, mais le côté civil de l'œuvre de cette caste sacerdotale. Comment ce grand corps social employait-il ses vastes revenus, égaux à ceux du Roi, quand ces derniers atteignaient leur maximum, et bien plus assurés qu'eux de n'être pas amoindris, dans les temps de calamité ou de famine?

Le roi assurément accomplissait des merveilles, avec sa part de la richesse du pays, mais ses œuvres pâlissent en comparaison de celles des prêtres Péruviens de cette époque. Premièrement, ils entretenaient dans tout le pays les splendides temples du Soleil, — et sur une telle échelle que le sanctuaire de beaucoup de petits villages possédait des ornements et des décorations en or qui représenteraient aujourd'hui des centaines de mille francs, tandis que les vastes cathédrales des grandes cités brillaient d'une magnificence qui n'a jamais été approchée sur terre, en aucun lieu.

Secondement, ils donnaient une éducation gratuite à toute la jeunesse de l'empire, — des deux sexes, — non pas seulement une éducation élémentaire, mais une instruction technique, qui les menait, durant des années d'application étroite et soutenue, jusqu'à

l'âge de vingt ans, et quelquefois bien au delà. De cette éducation je parlerai plus tard en détail, dans la suite de ce récit.

Troisièmement, (et ceci va probablement sembler à nos lecteurs la plus extraordinaire de leurs fonctions), ils prenaient complètement à leur charge tous les malades. Je ne veux pas simplement dire par là qu'ils étaient les médecins de ce temps, comme ils l'étaient en effet. Je veux dire que du moment que quelqu'un, homme, femme ou enfant, tombait malade, il passait à la charge des prêtres, ou, comme ceux-ci le disaient d'une façon plus gracieuse, il devenait l'hôte du Soleil. La personne malade était immédiatement et entièrement exempte de tous ses devoirs envers l'Etat, et, jusqu'à son rétablissement, non seulement les médicaments, mais encore sa nourriture, lui étaient fournis sans frais par le temple du Soleil le plus voisin. Si le cas était assez sérieux, il était habituellement conduit à ce temple, comme à un hôpital, pour y recevoir des soins plus attentifs. Si le malade était le gagne-pain de la famille, sa femme et ses enfants devenaient aussi les « hôtes du Soleil », jusqu'à sa complète guérison.

Il est certain qu'à notre époque toute organisation ressemblant même de loin à celle-ci conduirait à la fraude et aux malversations. C'est que l'Europe manque encore de cet esprit public dont la diffusion générale rendit ces choses possibles dans l'ancien Pérou.

Quatrièmement, — et peut-être cette partie de notre exposé sera-t-elle considérée comme plus surprenante encore que la dernière, la *population tout entière*, au-dessus de quarante-cinq ans, (excepté la classe des fonctionnaires), était aussi l' « hôte du Soleil ». On considérait qu'un homme, après avoir travaillé 25 ans, depuis l'âge de 20, époque à laquelle il commençait à prendre sa part du fardeau de l'Etat, — avait droit au repos et au bien-être pour le reste de ses jours, quelque longs qu'ils dussent être. En conséquence, toute personne, homme ou femme atteignant l'âge de 45 ans, pouvait, si elle le désirait, s'attacher à l'un des temples et y vivre une sorte de vie monastique consacrée à l'étude, ou, s'il le préférait, résider dans sa famille, comme auparavant, et employer ses loisirs comme il l'entendait. Mais, dans tous les cas, il était exempt de tout travail pour l'Etat, et son entretien était à la charge des prêtres du Soleil. Bien entendu, il ne lui était aucunement défendu de continuer à travailler de quelque façon qu'il le désirât, et, de fait, la majorité préférait être occupée à quelque chose, ne fût-ce qu'à sa fantaisie. En réalité, beaucoup des plus importantes inventions et découvertes étaient faites par ceux qui, affranchis de tout travail permanent, pour subvenir à leurs besoins, avaient toute liberté pour poursuivre leurs idées et expérimenter à loisir, comme n'aurait pu le faire un homme ayant des occupations forcées.

Toutefois, ni les fonctionnaires ni les prêtres âgés de quarante-

cinq ans ne se retiraient de la vie active, sauf le cas de maladie. Dans ces deux classes, on sentait que la sagesse et l'expérience acquises par l'âge avaient trop d'importance pour rester sans emploi. De sorte que, le plus souvent, ces deux catégories de sujets mouraient sous le harnais.

Il saute aux yeux à présent pourquoi l'œuvre des prêtres était considérée comme la plus importante, et pourquoi le reste pouvait manquer, tandis que les contributions au trésor du Soleil ne devaient jamais être à court, car de ce trésor dépendaient non seulement l'entretien du culte, mais l'éducation de la jeunesse, le soin des malades et celui des vieillards.

Ce que produisit cet étrange système d'un passé lointain, le voici :

Pour tout individu des deux sexes, éducation complète assurée, avec toute facilité pour le développement de tout talent spécial qu'il pourrait posséder, — puis, vingt-cinq ans d'un travail suivi, à la vérité, mais d'un genre toujours approprié à l'individu, et jamais excessif, après quoi, vie assurée de confort et de loisir, absolument à l'abri de tout souci et de toute inquiétude. Il y avait naturellement des gens plus pauvres que les autres, mais ce que nous appelons « la pauvreté » était inconnue et le dénûment était impossible. En outre, le crime n'existait à peu près pas. On doit peu s'étonner dès lors que l'exil d'un pareil Etat fût considéré comme la plus sévère punition qu'il pût y avoir sur terre, et que les tribus barbares des frontières se soient laissées absorber dans cet empire, dès qu'elles furent amenées à en comprendre l'organisation.

(*à suivre.*) **C. W. Leadbeater.**

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite.*)

Bérose ou Berosus (Chald). — Prêtre du temple de Bel qui écrivit, pour Alexandre le Grand, la Cosmogonie enseignée par les prêtres d'après les traditions astronomiques et chronologiques conservées dans ce temple.

Les fragments qui nous en restent, dans la soi-disant traduction d'Eusèbe, ont certainement été dénaturés par le biographe de Constantin, cet l'empereur dont il a osé faire un Saint. Le seul guide de cette cosmogonie peut se trouver maintenant dans les fragments des tablettes assyriennes, copiées presque entièrement sur les anciennes Annales de Babylone. Quoi qu'en disent les Orientalistes, elles sont sans doute les textes originaux de la Genèse, du Déluge, de la tour de Babel, de l'enfant Moïse sauvé des eaux et de bien

d'autres événements. Car si les fragments de la Cosmogonie de Bérose, si soigneusement réédités, probablement mutilés et augmentés par Eusèbe, ne sont pas une grande preuve de l'antiquité de ces traditions, puisque Bérose vivait 300 ans après la captivité de Babylone et les Assyriens *ont pu* s'inspirer des juifs, les dernières découvertes ont rendu cette consolante hypothèse impossible.

Il est maintenant affirmé par les Orientalistes que non seulement l'Assyrie emprunta sa civilisation et ses caractères d'écriture à Babylone, mais que les Assyriens se sont inspirés dans leur littérature des traditions de Babylone. De plus, M. le professeur Sayce, dans ses premières Hibbert Conférences, nous montre que la civilisation de la Babylonie et de la ville d'Eridu étaient d'importation étrangère et que la ville d'Eridu existait, il y a 6.000 ans, sur les bords du Golfe Persique, au moment même où, suivant la Genèse, les Elohim créaient du néant, la terre, le soleil et les étoiles.

(*A suivre.*) **H. P. B.**

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

La première grande conférence théosophique de la saison a été donnée au jour et à l'endroit indiqués dans notre dernier numéro. Devant six cents personnes, au moins, le commandant Courmes, qui présidait la séance, présenta d'abord le conférencier, après quoi le Dr Pascal prit la parole et commença par donner les grands traits de la théosophie, sa raison d'être, son but et le mode de sa dispensation. Il aborda ensuite la question de la Constitution intégrale de l'homme, sa partie occulte, dès lors, aussi, et il donna rendez-vous à quinzaine pour faire connaître des principales lois qui régissent sa nature. De nombreux applaudissements marquèrent le succès de notre ami.

Le dimanche suivant, 21 avril, notre réunion ordinaire, au siège de la Section, voyait les débuts oratoires de Mlle Aimée Blech dans une conférence sur les Aides invisibles de l'humanité, selon la théosophie. En une forme parfaite, pleine de connaissance et de cœur, la parole de notre aimable sœur fit beaucoup de bien aux nombreuses personnes non initiées qui l'entendirent ce jour-là.

Pendant le même temps, M. Charles Blech, frère de la précédente conférencière, faisait avec un égal dévouement une tournée théosophique à Marseille et à Tunis. Tout cela est du bon travail et ne demande qu'à être reproduit.

*
* *

L'institut psychologique international a bien voulu reconnaître, par l'intermédiaire des principaux membres de son Comité, que les allégations

plus que malsonnantes contenues dans son Bulletin qui ont fait l'objet d'une protestation insérée en *post-scriptum* à notre dernier numéro, n'ont effectivement pas été dites à la conférence donnée, le 5 mars, sous le couvert du dit Institut, mais qu'elles ont été subrepticement livrées à l'impression, à l'insu du Comité qui en a exprimé ses regrets. Ordre a été donné par lui d'arrêter la diffusion du Bulletin incriminé et de le refaire à nouveau, *expurgé*. Dont acte, à l'actif de la loyauté du Comité français de l'institut psychologique international.

Autres pays.

Amérique.

En complément aux nouvelles du voyage présidentiel insérées dans notre dernier numéro, mentionnons le fait suivant. C'est sur le paquebot « Ville de Rio Janeiro » que le colonel Olcott s'est embarqué à Yokohama, Japon, le 1er février dernier, pour continuer son voyage vers les Etats-Unis où il se trouve encore. L'itinéraire du paquebot le faisait toucher aux îles Hawaï et le colonel comptait bien y visiter les théosophes de l'endroit. Mais ceux-ci, qu'a longtemps dirigés notre compatriote, le Dr Marquès, bien connu par ses travaux sur l'Aura humaine, sont maintenant si nombreux que quelques heures de relâche ne suffiraient pas pour les voir. Le colonel résolut en conséquence de quitter la «Ville de Rio Janeiro»,de s'établir à Honolulu et de prendre le paquebot de la même ligne qui devait passer la semaine suivante, ce qui fut fait et ce qui le fit arriver le 29 février à San Francisco. Or, quelques jours plus tôt, le 22, le paquebot « Ville de Rio Janeiro » faisait naufrage aux atterrages du port précipité, entraînant 120 victimes dans sa perte. Notre président l'avait donc quitté à temps. Nous avons reçu depuis de ses bonnes nouvelles de l'intérieur même des Etats-Unis où il continue sa tournée.

***

Nous avons parlé dernièrement des documents archaïques, d'ordre religieux, trouvés par les Russes dans la ville chinoise de Moukden. Voici que les troupes alliées viennent de découvrir à Pekin le témoignage authentique que des missionnaires Bouddhistes de nationalité Mongole seraient allés en Amérique, au ve siècle de notre ère, c'est-à-dire un millier d'années environ avant que Christophe Colomb ait découvert — pour nous autres, Européens, — les terres orientales du nouveau Continent.

Inde.

Dans un récent voyage que Mme Besant a fait dans le nord de l'Inde, le train dans lequel elle se trouvait subit un très fort déraillement. Mme Besant n'en fut que légèrement contusionnée et ne se plaignit que d'avoir été interrompue dans sa lecture.

*
* *

Nous empruntons à une revue de ce pays quelques recettes médicales que l'on assure avoir été vérifiées par des personnes compétentes.

Contre la rage. — Prendre une décoction de feuilles d'accacia du Deccan, 3 fois par jour, avec diète légère.

Contre le cancer. — Application répétée de rayons X sur la partie malade.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française,* avril 1901. — La théosophie à Genève. — Sur le travail dans les Branches.

Theosophist, *organe présidentiel,* avril 1901. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Théories antiques sur l'origine du monde, par S. Stuart. — Conquête de la chair, par Sorabji. — Aspect ésotérique du culte du feu, par un Zoroastrien,

Theosophical Review, *Angleterre,* avril 1901. — Ce qu'on apprendra dans l'avenir, par Alex Fullerton. — Pouvoir, maîtrise et culture de la pensée, par Annie Besant. — Evolution de la conscience, par A. Ward. — Témoignage propre des Evangiles, par G. R. Méad.

Vahan, *Section Britannique,* avril 1901. — De l'influence de la diététique sur l'action en astral. — Sur l'oppression des races inférieures.

Sophia, *Espagne,* avril 1901. — Sur l'homéopathie, par Melian.

Teosofia, *Italie,* avril 1901. — Le philosophe hermétiste Borri, au XVIIe siècle, par Decio Calvari. — Réincarnation, par le Dr Pascal.

Theosophia, *Hollande,* avril 1901. — Le grand inquisiteur, par H. P. B. — Qu'est-ce que la magie, par C. W. Leadbeater. — Les mystères de Mythras, par Rotewell.

Theosophie, *Belgique,* avril 1901. — Bulletin mensuel édité en français par la branche Anversoise. — Fraternité universelle. — L'homme et ses corps. — Réincarnation. — Karma. Le premier numéro de ce nouveau périodique est très intéressant : nous l'accueillons fraternellement.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord.* — Lettre du Comité national de propagande.

Philadelphia, *Amérique du Sud.* — Pas reçu.

Theosophy in Australasia. Pas reçu.

The N. Z. Théosophic Magazine, mars 1901. — Ce que la théosophie a fait pour nous, par C. W. Leadbeater.

Revue spirite, *France,* avril 1901. — Un médium princier. — Dessins médianiques de Desmoulins. — Une apparition.

Peu de jours après la venue de ce numéro, nous apprenions que le directeur, depuis de nombreuses années, de la *Revue spirite*, l'honorable P. G. Leymarie, venait, après une longue maladie, de quitter définitivement le plan physique. C'était un excellent homme qui fut plusieurs fois éprouvé pour la cause qu'il servait. C'était aussi un sage, un tolérant, surtout, et ce dernier titre vaudrait déjà à sa mémoire, s'il n'en avait d'autres encore, les respects des hommes sincères de toutes les opinions qui l'ont connu. C'est ce que nous avons exprimé, devant le cercueil de P. G. Leymarie, avant l'incinération de sa dépouille mortelle, le 12 avril dernier.

Une autre personnalité des plus honorables, M. Jean Bouvery, est récemment décédée, aussi, et a droit à notre sympathique souvenir en raison de la rare largeur de ses idées spirites.

Mouvement psychique, *Paris*, mars 1901. — Les phénomènes psychiques et les prestidigitateurs, par le Dr Legrand. — Sur le dernier livre du Dr Pascal, par Jacques Brieu.

Spiritualisme moderne, Paris, avril 1901. — Cet estimable périodique annonce qu'un nombre notable de spirites français viennent d'adopter, pour signe distinctif, « une étoile à six branches sous la forme de deux triangles entrelacés, en or, avec un rubis au milieu ». A part le métal et la pierre employés, c'est, depuis vingt-cinq ans, on le sait, le signe distinctif même des théosophes. Nous sommes d'autant plus charmés de le voir adopté aussi par nos frères les Spirites.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne*, avril 1901. — La dépopulation, par le Dr Jules Grand. — La volupté du sang, par Maurice Largeris.

Reçu, sans mention de notre sommaire, — Journal du Magnétisme. — Annales psychiques. — Paix universelle. — L'encyclopédiste. — Les temps meilleurs. — der Vahan. — Wilnes Rundschau. — Psychische Studien.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Le Dharma, par Annie Besant (1). — En terminant la publication dans notre revue des seules parties, l'avant-propos et le premier chapitre, que nous ayions voulu y insérer de ce dernier ouvrage de Mme Besant, nous ne pouvons trop insister sur l'importance qui s'attache à la pleine connaissance du *Dharma*. Ce mot, avons-nous déjà dit, signifie le devoir propre à chacun, en tenant compte de toutes les conditions présentées. Le devoir ne serait donc pas le même pour tout individu? Non, sans doute, pas plus que le même degré d'avancement

(1) Publication théosophique, 10, r. Saint-Lazare, à Paris, 1 franc.

n'est actuellement réalisé chez les divers individus de nos populations. Le sauvage n'a pas le même pouvoir mental que l'homme civilisé : il ne lui revient pas la même charge morale, non plus. Cela va sans dire, mais, parmi nous, gens de la cinquième sous race de la cinquième race, n'en est-il pas de plus évolués les uns que les autres ; et pense-t-on que la loi mosaïque, par exemple, soit la seule règle de conduite qui convienne à ceux des hommes qui gravitent vraiment vers la perfection ? Ce serait une erreur de le croire, Et en considérant les moyens termes de la progression, combien n'y a-t-il pas d'autres cas encore à considérer !... C'est ce sur quoi éclaire précisément le livre de *Dharma*.

Nous disons donc que sa lecture s'impose à toutes les âmes assoiffées d'idéal et que les personnes mêmes qui en auront pris l'avant-goût dans nos colonnes ne pourront étancher leur soif que dans le livre. L'édition française en est une excellente traduction. Voilà plus qu'il n'en faut pour assurer son succès.

D. A. Courmes.

La Folie, ses Causes et sa Thérapeutique, par Th. Darel. — Le nouveau livre de Th. Darel, plus encore peut-être que le précédent (*La spiritualisation de l'Etre*), nous a donné la preuve de la multiplicité, — la dualité tout au moins, — des véhicules de conscience, de la conservation des connaissances acquises, au cours des vies successives, dans ce qui est le corps durable de l'Ame, dans le corps mental, et de la filtration du savoir emmagasiné dans le mental, jusqu'à la conscience cérébrale, la conscience de notre vie de veille. Th. Darel est né avec cette connaissance ; son instruction ne s'est pas faite en cette incarnation ; il a été au contraire particulièrement désavantagé dans les moyens offerts à la jeunesse pour apprendre, et pourtant nul ne pourrait s'en douter à la lecture de ce livre au style élégant, varié, rapide, léger, plein de savoir scientifique et littéraire, rempli plus encore de cette connaissance que les universités ne veulent point accueillir parce qu'elles n'ont pas encore plongé dans ses arcanes. L'ouvrage est remarquable à tous les points de vue ; il a été écrit tout entier d'intuition, sans études ni recherches préalables ; nous ne pouvons en faire la critique, car le sujet est trop profond pour être traité à la légère, et,bien que certains passages puissent sembler choquer des opinions différentes, nous pensons que la réflexion s'impose aux contradicteurs ; mais nous avons été heureux d'y trouver un certain nombre de points importants de la Théosophie magistralement traités : réincarnation, mémoire profonde, formes-pensées, solidarité universelle, contagion mentale, etc., etc... Tous ces points n'auraient pas été mieux exposés par un théosophe instruit.

Nous félicitons sincèrement Th. Darel de son œuvre intéressante et utile.

D^r Th. P.

Lumières d'Orient, par Emile Vedel. — Sous ce titre, un officier de notre marine a réuni diverses pages de sa vie qui nous mènent, avec un charme égal, des solitudes d'Angkor aux riants oasis Polynésiens.

Tour à tour poète et philosophe, l'auteur atteint presque, dans ces derniers récits, la manière d'écrire de Loti, tandis que son esquisse du Bouddhisme, ailleurs, retient davantage et fait penser. Nous devons toutefois signaler quelques erreurs : d'abord celle de s'en tenir à l'opinion d'un prêtre orthodoxe du sud pour croire qu'il n'y a pas de bouddhisme ésotérique. C'est absolument comme si l'on demandait à nos évêques actuels s'il y a un christianisme ésotérique et si le Christ l'a enseigné avant ou après la mort de Jésus. L'autre erreur est de faire fond sur le rapport de M. Richard Hodgson pour connaître de la valeur du principal fondateur du mouvement théosophique moderne. Autant aurait valu puiser dans les dires d'un aveugle des données sur ce que peut bien être la lumière...

D. A. Courmes.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

—

LISTE DE MAI 1901.

Mme Bonnet	20 fr. »»	*Lotus Bleu*
J. D.	5	»»	»
Y. Marseille	5	»»	»

N.-B. — La liste du mois dernier a été intitulée, par erreur, liste de mars ; c'est liste d'avril qu'il faut lire.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priés d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le Directeur administrateur :

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 JUIN 1901

DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 4

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

PROBLÈMES DE MORALE

Dans ce travail et dans ceux qui le suivront, je me propose de discuter quelques-uns des problèmes de la Vie et de l'Esprit qui exercent le cerveau et torturent le cœur des penseurs. Inutile de dire que ces problèmes seront étudiés à l'aide du jour que jette sur eux la Théosophie, cette divine sagesse qui nous éclaire juste à proportion de notre faculté de la recevoir. Je ne nourris en aucune façon la pensée ambitieuse de résoudre ces problèmes: ce que je cherche seulement c'est de soumettre à mes compagnons d'étude quelques pensées qui m'ont été utiles et qui pourront l'être aussi pour d'autres.

La Théosophie, par sa nature même, ne peut constituer une nouvelle religion, une nouvelle église ou même une secte séparée et distincte. Elle unit et ne divise pas;elle explique et ne fait pas naître l'antagonisme. Toutes les fois qu'un Théosophe se montre agressif, prêt au combat et à la dénonciation, il faillit aux devoirs de sa haute mission, car « la sagesse qui vient d'en haut est avant tout pure et ensuite pacifique ». Il est tenu à être tolérant, même avec les intolérants, sachant qu'aucun mal ne peut être détruit, sauf par le bien dont il est l'opposé. Aussi, en cherchant les solutions des problèmes de la vie, il ne s'attaque pas avec véhémence à celles qui sont déjà mises en avant; mais il cherche à extraire de chacune la moindre trace de vérité qu'elle puisse contenir. Dans toutes les écoles intellectuelles qui nous entourent, écoles morales, sociales, scientifiques et religieuses, on expose certains aspects de la vérité, et, le fait que ceux qui les exposent les considèrent comme constituant la vérité tout entière ne diminue pas la valeur intrinsèque du fragment spécial qu'ils présentent. Toute opinion qui a été acceptée par un grand nombre de gens, durant de longues périodes de temps, dans de vastes étendues de pays, toute opinion qui renaît de temps en temps et fait preuve d'une éternelle vitalité renferme sûrement en elle-même une vérité quelconque qui assure son existence: il est dès lors du devoir du Théosophe de rechercher

cette vérité et de la mettre en lumière, en la débarrassant des erreurs qui l'enveloppaient. Toutes les fois que le cœur et la vie des hommes s'attachent à une idée, c'est qu'ils sont attirés, non pas par les erreurs qui en constituent la forme, mais par la vérité qui la vitalise. L'impuissance à apprécier cette distinction et la forme qui l'enveloppe temporairement a donné naissance à l'amertume des controverses et à l'extrême intolérance que nous rencontrons dans l'histoire de la pensée. La divine sagesse qui renferme toute la vérité ne peut être hostile à aucune portion d'elle-même, quelle que puisse être la forme transitoire dont elle soit revêtue. L'étudiant de la divine sagesse doit donc la reconnaître et la révérer sous toutes les formes qui la voilent, comme Isis reconnaissait et rassemblait respectueusement les fragments épars du corps d'Osiris, le bien-aimé. Ainsi peuvent disparaître les erreurs momentanées, tandis que la vérité éternelle persiste en se manifestant avec une force toujours croissante.

Ainsi, dans notre étude des problèmes qui nous entourent, nous devons rechercher activement dans chaque école intellectuelle les vérités qu'elle cherche à exprimer et les faits de la nature que dissimulent ses enseignements. Si ces recherches sont conduites avec succès, les diverses écoles seront en grande partie unifiées, car la Théosophie opérera la synthèse de leurs divins fragments. Les querelles surgissent parce que chaque école considère son fragment de vérité comme un tout et nie les vérités de ses voisins, tout en affirmant les siennes. La paix s'étendra sur le monde lorsque toutes les écoles s'occuperont du devoir qui leur incombe de *décrire, avec toute la perfection possible, les aspects de la vérité qu'ils aperçoivent et de ne pas condamner, comme faux, les aspects qui leur sont invisibles*, du point de vue que chacune d'elles occupe. « Les hommes ont généralement raison dans ce qu'ils affirment et tort dans ce qu'ils nient », a dit un jour un philosophe, et sa remarque mériterait d'être inscrite en lettres d'or en regard de chaque étudiant.

*
* *

Les problèmes de morale ont trait aux relations qui existent d'homme à homme, de nation à nation et entre l'homme et le monde non humain. La morale a été appelée la science de la conduite, par conséquent, la science des relations, et son but est de régulariser et de rendre harmonieuses les relations qui existent entre un individu et ses compagnons humains ou non humains. Un homme n'est pas une unité isolée mais une fraction d'un tout organique; la morale le considère comme tel et établit les lois suivant lesquelles ce tout peut accomplir son évolution régulière.

Tout système de morale, s'il est incomplet, peut être classé, en dernière analyse, sous l'une de ces trois rubriques — *autorité, intuition* ou *utilité*. Chacune des trois constitue une base distincte sur

laquelle on peut édifier un système de morale et il n'y a qu'un système complet qui reconnaisse la valeur des trois et mette chacune à sa place comme des pierres angulaires de la pyramide de la conduite.

Ceux qui donnent l'*autorité* pour base à la morale s'appuient sur une révélation quelconque communiquée par un Être divin, ou sur les enseignements d'hommes hautement développés, les sages de jadis, dont le savoir était plus grand que celui de leurs contemporains ou des générations suivantes et qui parlaient avec l'autorité que conférait un tel savoir. Ces instructeurs — prophètes, rishis, mages, quel que soit le nom que nous leur donnions, étaient des hommes qui connaissaient les mondes au-delà du monde physique, et qui émirent des préceptes bien déterminés, fruits de leur grande expérience ; ces préceptes furent acceptés avec soumission par les nations au milieu desquelles ils vivaient et qui les considéraient eux-mêmes comme directement inspirés par Dieu, ou comme participant de la nature divine. Toutes les Écritures du monde, les Bibles de notre race, servent, chacune, à ceux qui y croient, de base fondamentale à la moralité, car chacune établit certaines règles de morale ; ces règles sont considérées comme strictement obligatoires, comme ne dépendant pas de la raison, mais de la possession, par l'instructeur, d'un savoir supérieur, soit que ce savoir fût le résultat de l'inspiration due à un Être divin, soit qu'il l'eût acquis par sa propre évolution vers la Divinité.

La deuxième grande école de morale refuse de se soumettre à une autorité extérieure et prend pour base l'existence dans l'homme d'une faculté intérieure voisine de la divinité, — l'*intuition*. L'intuition est définie de diverses façons ; quelques-uns la confondent avec la conscience et déclarent que la conscience est la voix de Dieu parlant dans l'âme humaine ; d'autres, hésitant à prendre une position aussi extrême et admettant que la conscience est susceptible de se tromper et varie avec le degré d'évolution de l'individu, considèrent l'intuition comme une faculté appartenant à la nature spirituelle, c'est-à-dire comme étant par elle même supérieure aux natures physique, émotionnelle et intellectuelle et, par suite, comme étant le meilleur guide de la conduite.

La troisième école de morale donne l'*utilité* pour base à la moralité, en appelle à la raison comme autorité pour juger les faits et les tendances de la vie, suit le résultat des actions et en déduit un code de morale en cherchant à fonder ses préceptes sur la généralisation des expériences de la race. Cette école comporte de nombreuses divisions, mais elles sont toutes fondées en dernier ressort sur l'expérience et considèrent la conscience comme le produit de l'évolution, comme l'instinct moral (1).

(1) L'instinct a été défini comme étant l'accumulation de l'expérience de la race, ce qui est une définition exacte, soit que nous le considérions,

Quelque variées que soient les idées morales que nous rencontrons chez les hommes, elles peuvent être toutes ramenées aux trois suivantes, si nous les analysons: l'autorité à laquelle on fait appel est: *a*) divine, tenant, par sa nature, de la révélation ; *b*) humaine, spirituelle, dépendant de l'intuition; *c*) humaine rationnelle, basée sur le souvenir de l'expérience et sur la déduction logique des règles de conduite qu'on en tire.

En étudiant ces trois grands systèmes de morale, il est nécessaire d'examiner les attaques auxquelles leurs antagonistes se livrent contre chacun d'eux, en même temps que les principes sur lesquels se basent ceux qui les acceptent. Nous allons rechercher dans chacun de ces systèmes un aspect de la Vérité qui contribuera à élucider les problèmes de morale en reconnaissant à chacun d'eux une valeur que l'équité ne permet ni de négliger ni de discréditer. Chacun de ces systèmes fournit un guide partiel de la conduite, et, en les traitant théosophiquement, nous pouvons les unifier, malgré le degré d'antagonisme qu'on leur a attribué et que leurs adhérents eux-mêmes leur supposent.

*
* *

a) Qu'est-ce que la révélation? C'est un enseignement généralement donné durant les premières années d'une race, dans le but de tracer une voie pour une humanité qui n'est pas encore suffisamment évoluée et exercée pour que l'on puisse compter sans danger sur son intuition ou sa raison pour la diriger. Le but de cette déclaration pleine d'autorité est de rendre le progrès plus rapide qu'il ne le serait si on laissait la race se livrer, sans aide, à des expériences en matière de bien et de mal. Bien des erreurs seraient commises, on s'engagerait dans bien des impasses, durant les vagues tâtonnements de l'homme primitif, poussé par les instincts impérieux de sa nature animale, sans expérience pour le guider, sans raison pour le retenir. Nous pourrons laisser de côté tous les aspects de la révélation qui traitent de la constitution interne de l'homme, des rapports de la Divinité avec l'univers et d'autres matières importantes, — aspects que l'on retrouve dans les grandes Ecritures de ce monde; nous nous limiterons aux parties de la révélation qui ont trait à la morale, car c'est contre celles-ci que sont dirigées les attaques de ceux qui s'en prennent à la révélation comme base d'un sytème de morale et qui refusent aux Ecritures de ce monde une place dans l'établissement d'une saine moralité.

Chaque étudiant est frappé, lorsqu'il étudie l'un des anciens codes de morale, — il n'est pas nécessaire d'être un érudit pour en être frappé, — par l'existence de préceptes qui, pour lui, sont im-

avec les matérialistes, comme transmis par la modification de l'organisme, ou, avec les Théosophes, comme amassé dans l'âme du groupe, l'âme supérieure d'un groupe.

moraux et non pas moraux. Pourtant, il accepte les enseignements occultes, il croit que les Ecritures renfermant ces préceptes ont été léguées par des hommes qui possédaient un savoir très élevé et très étendu, par des hommes dont la morale était des plus nobles et dont le développement spirituel était considérable. En outre, il trouve ces préceptes dans des livres qui contiennent des allusions indirectes à Dieu et à l'homme, respirant une pure et sublime spiritualité, de sorte que cela plonge dans un pénible embarras l'esprit qui s'adonne à l'étude des questions les plus élevées. Il est vrai que certains de ces préceptes pourraient être et seraient certainement écartés par l'esprit d'analyse du critique érudit qui prouverait que ce ne sont que des interpolations faites ultérieurement, mais si loin qu'aille la critique historique, lorsqu'elle est guidée par le savoir occulte et non pas simplement par l'érudition, il lui faut reconnaitre ce fait saillant que ces anciennes Ecritures contiennent des enseignements dûs à des hommes qui étaient, tant au point de vue spirituel qu'au point de vue moral, des géants bien supérieurs aux homme actuels comme aux hommes de jadis. Des fragments de leurs enseignements, au moins, nous sont parvenus dans ces Ecritures, quelle que soit la quantité de matières étrangères qui aient pu s'y glisser au cours des temps, grâce à l'ignorance des générations successives. Or, parmi ces enseignements se trouvent quelques-uns des préceptes qui nous troublent comme étant déplacés dans ce noble milieu etcomme indignes des grands instructeurs des lèvres desquels ils sont tombés.

Pour résoudre convenablement ce problème nous devons bien comprendre les corollaires nécessaires de l'évolution et avoir clairement présentes à l'esprit quelques-unes des conditions inévitablement liées à la croissance d'une race, depuis l'ignorance morale absolue jusqu'à la perfection morale. Dans l'antiquité la plus reculée nous voyons une humanité dans l'enfance, forte dans ses passions, mais n'ayant que de faibles facultés de raisonnement, qui s'engage violemment sur la voie qui mène à la moralité. Ellecommence dans une ignorance aveugle de la distinction qui existe entre le bien et le mal. Les premiers enseignements ne pouvaient porter que sur des principes généraux, et encore fallait-il que ces principes ne comprimassent pas trop rudement la nature animale qui n'avait encore jamais été courbée. Bien des actions qui constitueraient, pour nous, aujourd'hui, un pas en arrière, marquaient alors pour eux un pas en avant. Sur l'échelle infinie du progrès, chaque échelon est gravi à son tour, et nous appelons « le mal » les échelons qui sont au-dessous de nous, et « le bien » les échelons qui sont au-dessus. Le bien et le mal sont parents ; ils font partie du progrès, du développement. Notre bien d'hier devient notre mal d'aujourd'hui, et notre bien d'aujourd'hui deviendra notre mal de demain. Dans le monde il y a un but constant que l'on reconnait en étudiant l'histoire de l'évolution humaine. Les âmes dans leur en-

fance, ignorantes du bien et du mal, comme nous venons maintenant de le reconnaître, s'instruisent graduellement par expérience, et si nous jetons un coup d'œil en arrière sur le développement de l'humanité, nous voyons que des saints et des sages ont suivi la voie que ces âmes gravissent à leur tour. Nous concevons que les hommes vivent dans ce monde et gravissent cette longue montée afin que l'âme puisse évoluer. Cette âme doit devenir une intelligence soi-consciente et qui se meut d'elle-même ; elle est appelée à développer une volonté indépendante qui apprendra à choisir ce qu'il y a de plus élevé. Cette volonté ne doit jamais être contrainte à choisir ce qu'il y a de mieux, mais doit être laissée libre de prendre ce qu'elle veut, sous la seule condition qu'elle conserve ce qu'elle a pris, qu'elle subisse les conséquences de son choix. Lorsque nous suivons l'évolution de cette intelligence qui se développe nous constatons qu'elle apprend à choisir entre ce qui mène au progrès et ce qui retarde l'évolution. Nous voyons que les choses mêmes qui l'ont aidée, à une certaine époque, dans sa marche ascendante, contribuent plus tard à la faire reculer, et, si elle y persiste, la maintiendront dans une situation inférieure. Lorsqu'une âme traverse une phase très inférieure de son évolution, il y a bien des actions qui, pour elle, sont justes parce qu'elles lui font faire un pas en avant, mais qui deviennent mauvaises pour elle dès que ce pas en avant a été fait. Les forces qui élèvent sont bonnes, celles qui font rétrograder sont mauvaises. Cette étude nous amène à conclure que ce qui est « bien », à une période quelconque de l'histoire du monde, c'est ce qui aide l'âme à s'élever à une condition plus haute que celle dans laquelle elle se trouve à ce moment et qui se trouve ainsi être en harmonie avec la volonté divine qui exige le développement de l'âme, en l'aidant à devenir plus noble, plus pure, plus sage et plus rationnelle. D'autre part, ce qui est « mal », c'est tout ce qui va à l'encontre du courant de l'évolution, tout ce qui maintient l'âme stationnaire ou la fait rétrograder malgré la tendance ascensionnelle de l'ensemble. Le « mal », c'est l'action de la volonté de la partie mise en opposition avec celle de la volonté de l'ensemble, c'est le fait de se détourner du but vers lequel tend le monde et de s'opposer à sa marche au lieu de l'aider à avancer. Le Kosmos évolue de l'état inorganique à l'état organique, de l'ignorance absolue à l'omniscience, et chacune de ses fractions qui brise les liens qui la rattachent au tout, qui fait preuve d'antagonisme envers ce mouvement, qui, dans un but personnel, cherche à retarder lavenue de ce

> ......lointain événement divin
> Vers lequel tend toute la création

commet un péché, s'adonne au mal, se voue à la mort. Prenons quelques cas dans lesquels ont été donnés des commandements qui choquent la pensée moderne. Nous pouvons imaginer une race

adonnée au cannibablisme, à laquelle on ordonnerait de se nourrir de la chair des animaux ; assurément la substitution de la chair animale à la chair humaine constituerait un progrès. Aussitôt que la nation tout entière aurait perdu l'habitude de dévorer des hommes et n'égorgerait plus que des animaux pour se nourrir, l'instructeur essayerait de l'amener graduellement à abandonner cette coutume barbare en ne permettant l'usage de la chair que dans les cérémonies religieuses, en ne permettant d'employer comme nourriture que la viande des animaux offerts en sacrifices et en entourant ces sacrifices de conditions onéreuses pour en diminuer le nombre.

Le fait d'établir un rapprochement entre le meurtre des animaux offerts en sacrifice à certaines divinités et la satisfaction du palais de l'homme peut frapper bien des gens en leur paraissant constituer un contraste étrange et inconvenant, cependant quelques-uns au moins des commandements ayant trait aux sacrifices d'animaux ne furents donnés que dans ce but. Chez les gens qui égorgeaient toutes sortes d'êtres vivants pour se nourrir, c'était un progrès de limiter leurs tueries à certaines époques et à certaines saisons et de les entourer de cérémonies sévèrement imposées. Lorsqu'il n'était permis à un homme, comme c'était parfois le cas, de tuer un animal qu'après une année de préparation durant laquelle il ne lui était permis de manger aucune viande, lorsqu'il n'etait autorisé à manger que la chair offerte en sacrifice, on comprend facilement que cet homme perdait l'habitude de la viande et apprenait à abandonner une coutume répréhensible. Durant son année de préparation l'habitude de se nourrir de viande était vaincue et les restrictions entourant la cérémonie finale tendaient elles-mêmes à lui inspirer le respect de la vie et à lui faire considérer son sacrifice comme un acte solennel que l'on ne devait pas accomplir à la légère. Bien que le sacrifice des animaux, en guise d'acte religieux, paraisse brutal et dégradant à l'esprit moderne, on ne peut s'empêcher de se demander si le fait d'égorger des animaux seulement pour les sacrifices indique une phase de moralité nationale inférieure à celle qu'indique leur égorgement uniquement pour la satisfaction du palais ; si, par exemple, les rares holocaustes offerts dans le temple de Salomon étaient plus dégradantes pour la conscience publique que les tueries journalières de Chicago et d'ailleurs. Les restrictions auxquelles, dans certaines civilisation du passés, était soumis l'abattage des animaux pèseraient lourdement sur nos civilisations occidentales modernes, et ces anciennes nations apprenaient tout au moins que l'indifférence pour la vie de l'animal était un péché.

Les gens qui admettent qu'on dépare leurs rues en y accrochant des carcasses saignantes d'animaux pour attirer des acheteurs, ne devraient pas jeter des coups d'œil trop méprisants sur les temples dits païens d'autrefois.

Il en est de même pour d'autres détails de conduite qui, justement condamnés aujourd'hui, n'en étaient pas moins sanctionnés

jadis et même prescrits par des instructeurs de la morale. La polygamie, par exemple, introduisit entre les deux sexes des relations bien préférables à la promiscuité qui régnait auparavant. Chez des peuples qui n'en étaient encore qu'à la phase la plus basse des relations sexuelles, la polygamie constituait un progrès, et, par suite, elle était, non pas blâmable, mais juste. Lorsque l'âme évolue, la polygamie fait place à la monogamie. La polygamie qui élevait au-dessus de la promiscuité constituait un progrès, tandis que la chûte de la monogamie à la polygamie équivaudrait à une dégradation.

De pareils exemples nous montrent de quelle façon la morale est, et dans quel sens la moralité doit être, une chose relative pour les âmes qui évoluent, et nous voyons que l'instructeur qui comprend la nature humaine et désire aider ses jeunes frères, plutôt qu'exprimer sa propre pensée tout entière, peut donner raison à un peuple qu'il instruit des préceptes de morale dont la mise en pratique serait aujourd'hui dégradante. Si nous étudions sous ce jour les anciens codes de morale, nous pouvons résoudre un grand nombre des difficultés qui pèsent sur ceux qui croient à leurs propres Ecritures; l'admission du principe de relativité en ce qui concerne la morale dégage la voie et nous comprenons que la morale est une science qui progresse en se développant en même temps que l'âme. Nous comprenons que nous devons dégager les membres de l'homme actuel d'une grande partie des langes qui l'emmaillotaient utilement dans le passé; que si les sublimes vérités spirituelles que renferment les Ecritures de ce monde leur donnent une éternelle valeur, beaucoup de leurs préceptes appartiennent à une phase de l'évolution qui est aujourd'hui accomplie. Nous ne devons pas rapetisser la conscience et empoisonner le sens moral en défendant comme parfaits, uniquement parce qu'ils font partie d'une « révélation », des préceptes qui étaient bons pour l'époque à laquelle ils étaient destinés, mais qui seraient nuisibles de nos jours. Nous transformons nos Bibles en entraves, au lieu d'en faire des ailes, si nous considérons les commandements du passé comme nous liant aujourd'hui, ou si nous leur donnons un sens qu'ils n'ont pas parce qu'ils choqent les instincts moraux supérieurs qui sont le résultat même de l'entraînement moral par lequel nos âmes sont passées.

Il suffit que ces préceptes aient dirigé la pratique morale de leurs époques, qu'il aient fait vibrer des notes plus hautes que celles que les hommes étaient capables de produire, qu'ils aient fait luire à leurs yeux un idéal dont la sublimité ne fût pas trop élevée pour que l'on pût l'atteindre, mais pourtant assez haute pour exercer sur eux une influence de nature à les élever. A moins que nous ne puissions nous reporter, par la pensée, à ces époques d'ignorance, nous n'arriverons pas à saisir la pensée de ces instructeurs, ni à comprendre leur sagesse, et nous pourrions mettre à l'écart d'autres

enseignements d'une inestimable valeur parce qu'ils sont mélangés à des instructions bonnes pour leur époque et non pour la nôtre. N'oublions jamais, en effet, que les livres où se trouvent des passages qui nous choquent aujourd'hui renferment aussi eux-mêmes des préceptes de morale d'un caractère tellement sublime que, tout en étant actuellement capables d'en reconnaître la suprême beauté, nous ne pouvons que nous traîner faiblement à l'entrée de la voie dont ils constituent le but. L'utilité d'une révélation consiste à mettre sous les yeux d'une race des connaissances qu'elle est encore incapable d'atteindre par elle-même, de lui faire connaître les dangers contre lesquels on la met en garde et les possibilités qu'on lui fait entrevoir à titre d'encouragement. Une révélation, c'est *le savoir des frères aînés mis à la disposition des plus jeunes*; c'est l'un des moyens les plus efficaces pour élever le monde et pour hâter l'évolution de l'âme.

***

b) Rebutées par ces difficultés morales qui enveloppent la révélation et que l'on peut même considérer comme inséparables de toutes les révélations données à un peuple primitif, un grand nombre de personnes, parmi les penseurs les plus érudits de nos jours, refusent absolument de reconnaître aucune autorité à la révélation proprement dite, et considèrent la *conscience* comme l'arbitre direct de la morale ; quelques-uns vont jusqu'à déclarer que c'est la voix de Dieu dans l'homme et qu'on devrait lui obéir comme à une autorité divine. Cette école de morale a été victorieusement attaquée par la brutale reconnaissance de ce fait que la conscience est une quantité très variable, — qu'elle varie avec le développement intellectuel, avec l'opinion publique, avec les traditions générales et l'éducation d'une nation. En outre, cette conscience de l'un est en contradiction avec la conscience de l'autre, de sorte qu'une personne qui agit en toute conscience peut faire des choses qu'une autre personne condamnera en toute conscience aussi. Ainsi la conscience, tout en tenant un langage différent, conserve toujours le ton de l'autorité, du commandement impérieux, et torture par les remords l'homme qui lui désobéit.

Lorsqu'un homme écoute la voix de sa conscience, il a la sensation d'obéir à quelque chose qui vient du dehors ou d'au-delà de lui-même, à quelque chose qui ne discute pas mais affirme, qui ne plaide pas mais ordonne. Cette voix, avec ses impérieux « Fais ceci », « Evite cela », semble, en vertu même de son caractère impérieux, prétendre à une obéissance passive et cela a conduit à lui attribuer une autorité divine. Pourtant si — comme cela devient clair lorsqu'on étudie les faits de l'histoire humaine — elle ordonne parfois des crimes, nous ne pouvons raisonnablement la dépeindre comme étant la voix de Dieu. L'inquisiteur avait parfois l'approbation de sa conscience lorsqu'il torturait et brûlait son sem-

blable pour la gloire de Dieu et le salut des âmes de ceux qui auraient pu être entraînés à suivre l'exemple de leur frère hérétique; il agissait avec la conscience nette, honnêtement convaincu qu'il rendait service à Dieu et à l'homme. Nous ne pouvons cependant guère admettre que, dans ce cas, la conscience ait été un guide infaillible ou la considérer comme la voix de Dieu parlant dans l'âme humaine.

Cette question se pose alors : Quelle est donc cette conscience qui s'arroge une si suprême autorité, qui parle comme si elle devait être obéie sans discussion? Ici, la Théosophie entre en scène et explique l'éclosion de la conscience et, par suite, les limitations qui l'entourent, dans l'homme qui évolue, dans l'homme qui n'est pas encore évolué. Suivant les enseignements théosophiques, l'âme humaine, ou intelligence, est une qualité qui croît et se développe, évoluant grâce à l'expérience acquise dans les vies successives. Venue au monde complètement ignorante et par conséquent sans avoir aucune connaissance du bien et du mal, l'âme est d'abord incapable d'établir la moindre différence entre le bien et le mal. A cette époque reculée, toute expérience était utile, simplement comme expérience, et tout incident de la vie avait une nouvelle leçon à enseigner à l'âme en enfance. Qu'une action fût bonne ou mauvaise, au sens que nous donnons à ces mots, elle n'en était pas moins utile à l'âme, car ce n'était que par les résultats qui en découlaient que la connaissance de la loi pouvait être obtenue. On découvrit que le bonheur était la conséquence de certaines actions, — de celles qui étaient en harmonie avec les lois de la nature, — et que le malheur était le résultat de certaines autres, — de celles qui étaient contraires avec ces lois ; grâce à ces résultats, l'âme apprit lentement à distinguer entre elles les actions qui faisaient progresser et celles qui retardaient le progrès. A mesure que l'âme passait d'incarnation en incarnation, elle amassait une grande quantité d'expérience au sujet des actions et de leurs résultats : cette expérience était accrue par celle qui était acquise dans le monde intermédiaire, où l'âme séjourne pendant quelque temps, après avoir quitté la terre, et le résultat de cette expérience fut l'enseignement que la souffrance était la conséquence immédiate de la soumission aux impulsions de la nature animale.

Continuant son pèlerinage et arrivant dans le monde céleste, l'âme prenait du repos, jetait un coup d'œil en arrière sur ces diverse épreuves et mettait à jour le grand livre du cycle qui venait de prendre fin. Une certaine catégorie d'actions avait conduit au bonheur et au développement, d'autres catégories au malheur et au retard : elle décida que les premières étaient celles qu'il était désirable de répéter, tandis que les dernières devait être entièrement évitées. Lorsqu'arrivait le moment de retourner sur la terre et que l'âme était occupée à se constituer une nouvelle intelligence, elle incorporait dans celle-ci les conclusions auxquelles elle était

arrivée en passant en revue son existence précédente, au sujet des actions qu'il était bon d'accomplir ou d'éviter. Quelques-unes étaient claires et précises : « Cette manière d'agir a conduit au chagrin, cette autre à la joie ; en faisant telle chose j'ai récolté le chagrin, en accomplissant telle autre j'ai obtenu la joie et la paix. A l'avenir, j'éviterai les premières et j'accomplirai les autres. » Elle implante alors ces décisions dans l'intelligence qu'elle forme, pour l'utiliser dans la vie qui va commencer, et ces conclusions se manifestent sous forme d'idées innées. Les événements qui ont provoqué ces conclusions restent gravés dans la mémoire de l'âme, mais ne sont pas imprimés dans le cerveau ; pour ce dernier, les conclusions seules suffisent pour guider, sans être surchargé d'une foule de détails inutiles et fatiguants. Ces conclusions forment ce que nous appelons la conscience ou l'instinct moral qui répond de suite aux impressions externes. Lorsque les parents ou l'instructeur disent à l'enfant, « ceci est bien, cela est mal », le cerveau de l'enfant accepte rapidement l'affirmation si elle rentre dans les limites des résultats que son expérience lui a fait enregistrer ; dans le cas contraire, le cerveau de l'enfant reste troublé, sans conviction et suspend son acquiescement interne, bien qu'il puisse se montrer extérieurement obéissant.

C'est ici que doit commencer ou intervenir le rôle de l'éducation : les idées innées peuvent rester latentes si elles ne sont pas vivifiées et mises en lumière au moyen d'un stimulant extérieur, quelle que soit la rapidité avec laquelle elles répondent à ce stimulant lorsqu'il est employé. De plus, les plus faibles de ces idées sont fortifiées lorsqu'une description des résultats est donnée à l'avance et ces résultats se manifestent ensuite tels qu'il sont été décrits.

Si nous considérons sous ce jour la nature de la conscience, nous arrivons à nous rendre compte de ses limitations. Lorsque se présente devant l'âme quelque chose qui se rapporte à l'expérience qu'elle a acquise dans le passé, la décision déjà enregistrée s'affirme et la « voix de la conscience » se fait entendre ; mais lorsque de nouvelles circonstances surgissent et qu'il n'y a aucune décision enregistrée qui puisse être utile, la conscience reste muette et l'homme se trouve dans l'obligation de s'en remettre entièrement au jugement que rend alors la raison. Ce jugement sera grandement influencé par l'atmosphère au milieu de laquelle il vit, par les coutumes et les traditions de son époque, par les idées préconçues que font naître les préjugés de race et les préjugés religieux ou par son idiosyncrasie personnelle.

A mesure que l'âme se développe et acquiert un contrôle de plus en plus grand sur ses véhicules, elle devient plus capable d'utiliser entièrement l'expérience acquise dans le passé et d'appeler la mémoire à son aide sans s'en tenir aux conclusions mûrement réfléchies qui sont enregistrées dans le cerveau sous forme d'idées innées sur le bien et le mal. Lorsqu'elle cherche à influencer les véhicules infé-

rieurs, ses communications doivent toujours prendre le ton de l'autorité, car la soi-conscience du cerveau se borne à sentir qu'une pensée ou une impulsion lui vient d'une source cachée, inexpliquée, et il n'est pas nécessaire que la raison approuve ce qui possède en soi la force de s'imposer. Lorsque nous étudions la question en nous plaçant à ce point de vue, il est facile de voir pourquoi la conscience qui manque d'expérience pourrait prendre de mauvaises décisions et donner de mauvais ordres, et nous pouvons accepter paisiblement ce fait, puisque l'expérience même que nous donneront les résultats pénibles qui sont la conséquence de la faute, conférera à l'âme un savoir plus grand, et, par suite, garantira une décision plus sage lorsque des circonstances pareilles se présenteront ultérieurement. Nous voyons donc que l'on a raison de dire qu'un homme devrait écouter la voix de sa conscience, car en supposant même que l'impulsion de la conscience soit erronée, dans un cas particulier, elle n'en constitue pas moins le meilleur mode de jugement qui soit à la disposition de l'individu, et, son erreur étant due à l'insuffisance de son expérience, elle sera réparée en partie par les résultats de l'obéissance dont on a fait preuve envers elle. L'âme croît aux heures d'obscurité lorsqu'un problème d'action lui est présenté et qu'elle est incapable de le résoudre. La personne dont le moral est suffisamment développé n'éprouve aucune difficulté à faire un choix entre ce qui est évidemment bien et ce qui est évidemment mal; il lui suffit de voir pour se décider. Les problèmes qui torturent notre cerveau et déchirent notre cœur sont ceux en presence desquels nous nous trouvons lorsque deux manières d'agir s'offrent à notre choix et que toutes deux nous semblent bonnes ou toutes deux mauvaises, de sorte que le devoir paraît être divisé. Le théosophe qui se trouve acculé à une pareille impasse comprend pourquoi il tâtonne ainsi dans les ténèbres et se met à l'œuvre pour agir de son mieux avec un calme et une fermeté d'esprit qui sont le fruit du savoir. Il se représente aussi clairement et aussi complètement que possible les deux manières d'agir et leurs résultats probables et fait intervenir ses meilleures facultés de raisonnement et de jugement; il cherche à éliminer autant que possible le facteur de « l'équation personnelle », à ignorer le rapport que peuvent avoir ces deux alternatives avec ses propres désirs ou ses craintes, avec ce qu'il aime ou n'aime pas, et à se libérer de ses penchants et de ses idées préconçues; il veut alors, avec toute la force de son cœur, adopter la meilleure des deux alternatives pour arriver à illuminer l'intelligence spirituelle; ayant ainsi fait de son mieux, il choisit et s'avance sans crainte le long du sentier choisi. Il peut avoir mal choisi, mais, alors même qu'il en serait ainsi, son intention qui est pure empêchera qu'il n'en souffre sérieusement; il portera le poids de son erreur, augmentera ainsi son savoir et sera à même de choisir plus sagement à l'avenir; mais les pouvoirs qui « amènent le bien » se serviront de la pureté de son intention pour neutra-

liser l'effet de son erreur intellectuelle. Les résultats sont provoqués par les motifs bien plus que par les actions, car la force qui met en liberté une intention d'une nature élevée est plus puissante que celle qui est générée par l'action et produira plus de bien que la méthode erronée ne produira de mal. De plus, l'intention agit sur le caractère tandis que l'action se borne à provoquer des résultats sur le plan physique. Ainsi, en ayant confiance dans la Loi, en nous reposant sur Elle, nous pouvons agir sans crainte, même lorsque les ténèbres nous enveloppent, car nous savons que la Loi à laquelle nous nous confions détruira nos erreurs en même temps que la conscience deviendra plus sage, grâce à l'exercice de nos facultés les plus élevées, et grandira en force par l'effet même des conflits par lesquels elle aura passé.

La conscience, — ou l'intuition morale, comme on l'appelle quelquefois, — n'est donc pas un guide infaillible, mais elle joue un rôle dans la direction imprimée à notre conduite; elle ne décide pas sans expérience entre le bien et le mal, mais se soumet toujours aux décisions que prend l'âme après avoir fait appel à son expérience. Si nous la comprenons ainsi nous pourrons nous en servir sans être trop troublés lorsqu'elle nous fait défaut, aux heures où nous en avons le plus besoin, et, en cas d'echec, nous devons nous en rapporter aux meilleures facultés que nous ayons pour prendre une décision et nous soumettre avec satisfaction aux résultats.

*
* *

(c) Considérons maintenant l'utilité comme offrant une base à la morale et voyons jusqu'à quel point ce terrain se recommande à notre raison. La formule, souvent citée, qui dit: « Le plus grand bonheur du plus grand nombre », demande, ainsi que le réclament tous les penseurs utilitaires, quelques explications afin de pouvoir être convenablement appliquée. Il faut spécifier la nature du bonheur dont il s'agit; définir sa qualité aussi bien que sa durée; le bonheur supérieur ne doit pas être sacrifié à l'inférieur, ni le permanent au transitoire. L'utilitarisme défini partiellement et sans les distinctions voulues laisse une porte ouverte aux attaques, comme étant égoïste et calculateur, mais présenté, comme pourrait le faire un théosophe, dans son sens le plus profond et le plus large, il devient raisonnable et philosophique. Il devrait vouloir dire que si nous agissons d'accord avec la loi, cela doit nous conduire au bonheur final; que le bonheur final et la justice finale sont inséparables, puisque nous vivons dans un monde régi par la loi; que dans ce monde, où chaque loi est une expression de la nature divine, l'obéissance à la loi, en établissant l'harmonie, doit nécessairement amener le bonheur et doit être en même temps identifiée avec le bien suprême. Lorsque nous constatons que la loi de ce monde est une loi de progrès, que nous évoluons vers une



condition plus parfaite, que la volonté divine amène la perfection en tout. que la perfection ne laisse place à aucun désacord et par conséquent à aucune souffrance ; lorsque nous avons constaté cela, nous discernons aussi la vérité cachée sous l'expression partielle de l'utilitarisme et comprenons qu'en dernière analyse il n'existe aucune distinction entre la vertu et le bonheur. Cette importante vérité nous échappe par suite de ce fait qu'au cours de l'évolution la pratique de la vertu donne sans-cesse naissance à la douleur, et il doit en être ainsi jusqu'à ce que la nature inférieure soit intérieurement franchie, jusqu'à ce que nous ayons définitivement tué la brute en nous et que nous ayons laissé « mourir le singe et le tigre ». Nous apprenons peu à peu que la nature réclame constamment le plaisir, c'est-à-dire une coopération harmonieuse et bien adoptée, mais, lorsque le plaisir est relié à la possession d'une forme qui se brise en morceaux, ce plaisir est suivi de douleur; nous apprenons qu'en poursuivant les plaisirs inférieurs, lorsque nous portons la main sur des choses qui nous blessent, lorsque nous les touchons, que les plaisirs de ce genre sont illusoires et que tout ce qui va à l'encontre de la loi, tout ce qui est conséquemment « mal » doit inévitablement aboutir au chagrin. Nous apprenons que nous représentons la nature supérieure et non la nature inférieure, et que nous devons transférer notre centre de conscience du soi animal au Soi divin; que nous ne sommes pas le corps, comme le croient bien des gens, ni l'esprit, comme le supposent les gens plus hautement développés, mais le Soi qui est l'unité dans lequel tout vit et se meut.

L'évolution accentue, fortifie l'individu, le rend puissant et bien défini afin qu'il puisse devenir un centre de conscience susceptible de persister comme tel au milieu des vibrations les plus subtiles et les plus puissantes, après que l'enveloppe protectrice de l'invidualité aura été enlevée.

Le progrès de l'homme va de la conscience à la soi-conscience en passant par toutes les phases de l'égoïsme et de l'affirmation de soi-même, jusqu'à ce que la soi-conscience puisse persister sans perdre la mémoire et l'identité ni tout ce qui a de la valeur comme procurant la stabilité, lorsqu'elle se débarrasse des limites qui s'opposent à l'inter-pénétration d'innombrables soi-consciences ; oui. elle est appelée à devenir la conscience universelle, sans perdre son centre; à pouvoir grandir et se contracter à volonté.

Au cours de ce progrès, chaque homme apprend, par des expériences tristes et amères, l'infrangible unité de tous les êtres et constate que rien de ce qui blesse ne peut être bon pour personne, que ce qui procure le bonheur à tous peut seul le donner à chacun. Ce n'est pas le bonheur du grand nombre, mais le *bonheur de tous* qui est nécessaire au bonheur d'un seul.

L'unité ne réside pas dans le soi inférieur mais dans le supérieur, ne réside pas dans le corps ou le cerveau mais dans l'esprit, la vie

divine et éternelle. La vertu et le bonheur sont, en fin de compte, une seule et même chose, parce que la vertu est ce qui est utile à la vie de tous, pas à la vie individuelle, et elle n'est appelée la vertu que parce qu'elle aide l'évolution et fait monter les êtres vers l'Unique. Si l'utilitarisme réclame quelque chose de moins que l'unité, s'il se propose d'atteindre un but autre que cette unité éternelle qui est latente en nous et qui est amenée à se manifester, alors ce système est incomplet. Aucun système ne peut être réellement rationnel s'il n'est pas fondamentalement spirituel et s'il ne reconnaît pas l'Esprit unique comme étant la vie qui anime tous les êtres.

*
* *

Ainsi les trois systèmes de l'*autorité*, de l'*intuition* et de l'*utilité*, contiennent tous trois la vérité et pourraient s'aider mutuellement ; ils se complètent au lieu d'être en antagonisme et chacun apporte sa leçon utile à l'enseignement de l'homme. Aucun système de morale ne peut être bien fondé s'il ne reconnaît pas pour base l'*évolution* de la vie de l'âme et l'existence d'inviolables lois comme étant la condition même de l'évolution. Ces deux principes fondamentaux qui nous sont si familiers, sous les noms de réincarnation et de Karma, constituent la base de la morale et sans eux on ne peut résoudre aucun problème de morale.

Une Vie divine unique donnée comme semence pour la vie de l'homme, cette semence se développant par la réincarnation, et les pouvoirs latents de l'Esprit devenant les pouvoirs développés de l'homme devenu Dieu, — tel est le secret de l'évolution. Ceux qui, durant les premiers jours de l'humanité, lui donnèrent la révélation ne traitèrent que des premières phases que traverse l'âme humaine pour stimuler son développement ; ceux qui firent appel à l'intuition reconnurent l'âme en voie de développement qui possédait déjà une moisson d'expérience ; enfin, ceux qui parlèrent de bonheur et de vertu comme d'une seule et même chose, — s'ils connaissaient la vérité que cachait leurs enseignements, — essayaient d'atteindre l'unité de toute chose et le bonheur parfait qui ne peut exister que dans le développement de tous. Ainsi l'âme humaine passe, dans son développement, de l'ignorance au savoir partiel, du savoir partiel à la vie divine où le bien suprême n'est autre que le bonheur suprême. Chacun de nous, chers lecteurs, se trouve sur l'un des degrés de cette échelle ; les problèmes en présence desquels nous nous trouvons au cours de notre vie journalière appartiennent à notre phase de développement et nous les résolvons en sachant et en vivant. De temps en temps, une âme plus âgée et plus sage offre l'appui de son expérience et de son savoir pour aider les plus jeunes, pour diriger les moins avancés, pour rendre leur évolution plus rapide ; la proclamation même d'une loi en rend la reconnaissance plus facile. Ces âmes sont appelées les Révélateurs et ces

enseignements tiennent tous de la révélation. Afin de fournir cette assistance, de divins Instructeurs, des âmes libérées, restent parmi nous, traînant le fardeau de la chair; par leurs paroles, ils hâtent le développement de notre intuition naissante, et, par cette révélation de la vérité, ils nous aident à monter plus rapidement vers la lumière. *Du sein de cette Fraternité a toujours émané la révélation de fragments de la Sagesse Divine.* Elle envoie des disciples en qualité de messagers pour répandre, en toute humilité, les vérités qu'elle a apprises, afin que le monde puisse évoluer plus rapidement. Pourtant, n'oublions jamais que nous progressons davantage en vivant qu'en étudiant. A mesure que nous détruirons la séparativité et que nous ferons de la compassion l'objet de notre existence, nos yeux s'ouvriront pour percevoir des visions de beauté idéale. Maintenant, comme toujours, il reste vrai que ceux-là seuls qui accompliront la loi divine auront connaissance de la doctrine et à aucune autre époque, avant celle-ci, il n'a été *plus possible* à l'homme d'être « instruit, au sujet de Dieu ».

Annie Besant.

CONFÉRENCES THÉOSOPHIQUES DE 1900
A GENÈVE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

(*Fin*).

LES RAPPORTS DE LA THÉOSOPHIE AVEC LA SCIENCE. LES PHILOSOPHIES ET LES RELIGIONS

III

Rapports de la Théosophie avec les Religions.

Me voici au dernier point : les rapports de la Théosophie avec les Religions. Ces rapports sont nombreux et très importants, et c'est ici, plus encore que précédemment, que la Théosophie s'efforce d'unir.

La Religion c'est l'étude de la divinité dans la nature en général et dans l'homme en particulier. Nul ne comprend entièrement Dieu, si ce n'est Dieu ; mais les âmes sont de étincelles du soleil divin, des *germes* que l'évolution fait évoluer en dieux. De même que les fa-

cultés d'un enfant grandissent avec l'âge, de même les âmes se connaissent d'autant plus, connaissent la divinité d'autant mieux qu'elles sont plus âgées, qu'elles ont commencé leur évolution depuis plus longtemps. De même que l'enseignement est progressif, de même que cet enseignement varie de forme avec la nature des élèves, ainsi l'enseignement de la religion est progressif et varie de forme selon l'âge et la nature des âmes. Aux âmes-enfants, l'on enseigne les rudiments de la religion, — ce qu'elles peuvent comprendre du grand Mystère; — aux âmes qui n'ont encore développé que les énergies brutales de la nature inférieure, on inculque d'abord les leçons de la tolérance et de l'amour ; aux âmes dont le cœur est plus ouvert que la tête, on donne les exercices qui développent l'intelligence ; aux âmes sans énergie, l'on oppose des obstacles progressifs pour développer en elles la force. Là est l'explication des variétés dans les religions ; là est le pourquoi de la *lettre* et de l'*esprit*. — La *lettre* c'est la forme, le boisseau qui empêche l'éclat de la lumière, de la lumière qui éblouit les yeux faibles et leur paraît obscure ; l'*esprit* c'est la vie, la lumière. La lettre est pour les âmes-enfants ; l'esprit, pour les âmes avancées. On gradue la lumière selon la force des yeux ; cette gradation a constitué les degrés divers de l'enseignement religieux de toutes les églises. Les degrés élevés étaient secrets ; la connaissance de leur existence n'aurait pu que développer le désir ou l'envie chez ceux qui en étaient exclus, sans compter les inconvénients beaucoup plus graves qui en seraient résulté.

C'est parce que la forme de l'enseignement a varié, c'est parce que les boisseaux contenant la lumière ont été différents dans leur transparence que les hommes insuffisamment éclairés ont considéré les religions comme des révélations opposées, et c'est la même illusion, la même ignorance qui a fait croire aux sectateurs de chacune d'elles que la leur était seule bonne. Interrogez un bouddhiste, un mahométan ou un chrétien ; tous vous diront : la vraie religion c'est la mienne. Interrogez, parmi les chrétiens, un catholique et un réformé : l'un et l'autre vous répondront : c'est ma religion qui a raison. Interrogez une secte chrétienne quelconque et elle vous répondra : moi seule j'ai raison. Tous auront des raisons, des raisons qu'ils croient excellentes, inattaquables, irréfutables. Immense illusion ! et aussi illusion terrible puisqu'elle a fait les guerres de religions, elle a fait les massacres, les bûchers et la torture !

La Théosophie dit à tous ; vous êtes des cassettes diverses du divin Joyau, de la Religion-une ; cessez de regardez les cassettes, examinez l'objet précieux qu'elles contiennent et vous verrez que dans les cassettes de toutes les religions se trouve le même bijou, la même divine lumière : la *Vérité*. Le Joyau c'est l'esprit des religions, les cassettes en sont la lettre : ouvrez les cassettes et vous trouvez le même joyau dans toutes.

Et la Théosophie nous donne, de plus, la clef qui ouvre les casset-

tes. J'en ai fait l'expérience, et j'ai vu, j'ai compris, et mon intolérance de jadis, fruit de l'illusion et de l'ignorance, a fait place à la plus large tolerance ; et maintenant je puis m'associer de tout cœur avec tous les cultes, je puis prier dans toutes les églises. Je désire vous montrer ce soir ce que j'ai vu moi-même.

Si nous examinons les religions dans leur cœur, dans leur esprit, nous constatons, en effet, qu'elles sont identiques, que leurs enseignements sont les mêmes. Je vais donc considérer quelques-uns de ces enseignements et vous prouver qu'ils sont les mêmes dans leur esprit, quoique la forme qui les revêt soit différente : j'examinerai le Sacrifice divin, la Trinité, la Chute, la Rédemption et les enseignements généraux sur l' « au-delà ».

*
* *

Le *Sacrifice* est à la base de toutes les grandes religions. Chez les indous c'est celui du cheval, chez les chrétiens c'est celui de l'agneau, — il ne s'agit pas ici du Christ, mais de « l'agneau immolé avant la fondation des mondes » dont parle l'Apocalypse ; l'agneau et le cheval représentent la divinité dans ces deux religions. Chez les égyptiens, c'est le massacre d'Osiris mutilé par Typhon, le serpent infernal ; dans les mystères bacchiques, c'est Bacchus (Dieu) mis en pièces par le Titan, — le démon. Partout, le sacrifice divin précède la création.

Puisque j'ai déjà parlé du mythe de Bacchus, je vais le reprendre pour montrer comment les prêtres de jadis, — qui étaient des savants en même temps que des initiés au mystère de la Vie, — savaient cacher les plus profondes vérités, sous le voile de l'allégorie.

Bacchus nous est représenté comme un enfant jouant aux dés ; absorbé dans son jeu, il se laisse surprendre par le Titan qui le mutile ; et plus tard les tronçons de son corps se rassemblent et se reconstituent.

Bacchus c'est le Créateur ; il crée les états et les formes multiples de la matière cosmique au moyen de différentes combinaisons d'atomes. Ses « dés » ont la forme des cinq polyèdres réguliers que nous avons étudiés déjà, et qui, nous l'avons vu, symbolisent les atomes primitifs des mondes divers ; la sphère représente l'atome primitif du premier monde ; le point, — le symbole de l'atome primordial du monde physique, — n'existe point parmi ces dés, parce qu'il ne peut être représenté par un objet solide, — c'est une abstraction. Le jeu aux dés, c'est donc la création.

Qu'est-ce que le Titan ? Nous avons vu dans la première conférence, en traitant de la loi de Causalité (*Karma*) que la manifestation de l'univers ne peut s'effectuer sans les « contraires », qu'on ne peut faire de la force sans une résistance, sans un point d'appui, qu'on ne peut avoir de lumière sans ombre, et qu'en somme, tous ces opposés ont pour racine commune, pour synthèse, deux *ra-*

cines opposées que la science appellerait, je crois, la racine de la force et la racine de la matière, et que les religions de l'antiquité symbolisaient parce qu'on nomme aujourd'hui dans le Christianisme : Dieu et le diable. C'est l'activité divine qui produit, à la fois, et la force et ce qui s'oppose à cette force, le positif et le négatif, l'activité et la passivité.

La force négative, et tout ce qui la représente (la résistance, la matière), c'est le Démon, le Titan, Typhon, ce qui permet la création, l'univers, c'est-à-dire la multiplicité, les formes innombrables du monde.

Dieu s'incarne ainsi dans ce monde, dans ces formes ; chaque forme emprisonne, pour ainsi dire, une portion de Dieu ; la divinité, — Bacchus, — est donc mutilée, mise en pièces comme Osiris, comme le cheval indou, comme l'agneau chrétien. Mais quand cette incarnation, — ce sacrifice de Dieu, — a permis l'évolution, a permis que chaque être soit devenu un centre divin, un « dieu », ces dieux, ces fils issus de la procréation du Père céleste ont appris qu'ils ne sont point, comme ils l'ont cru si longtemps au cours de leur pèlerinage, des fragments séparés, mais des étincelles du même Soleil spirituel, ils savent qu'ils sont un tout, une unité : les fragments du corps de Bacchus se sont rassemblés et forment une fois encore le corps glorieux de la divinité.

Tel est le mythe : un symbole cachant la science, la philosophie et la religion. En éclairant ce symbole, la Théosophie nous prouve que toutes les religions ont enseigné, sous des formes différentes, la même vérité.

*
* *

Le deuxième des points communs à toutes les religions, c'est la *Trinité*.

Le Dieu absolu, infini est incompréhensible pour nous, au stage actuel de notre développement, mais nous sentons qu'il est le Tout, que ce qui existe n'est que ses divers *aspects*, et ses manifestations. Une comparaison peut, jusqu'à un certain point, en donner une idée. Le fluide électrique, inconnu dans son essence, est la cause de toutes les manifestations qu'il produit quand on le fait traverser des récepteurs divers ; il n'est pas affecté par ces manifestations, bien qu'il en soit la cause, il reste fluide électrique pur, tout en produisant, ici de la lumière, là de l'action chimique, plus loin du mouvement ; ses récepteurs sont ses corps ; lui, est l'âme de ces corps. Avec la variété des corps apparaissent des qualités variées.

Quand Dieu, — l'Infini, le mystérieux O, — veut se manifester, produire un univers, sa Volonté produit, en lui, un *centre* (l'unité). Le chiffre un, c'est le point, c'est-à-dire une abstraction, une chose non manifestée, le Verbe non manifesté ; elle produit ensuite le 2, — la dualité opposée, — dont nous avons parlé plus d'une fois déjà. Mais la dualité, — les deux lignes qui sortent du point, — ne sont

que le commencement de la manifestation, elles sont des forces indéfinies dont on connaît le point de départ, mais dont on ignore la fin ; la manifestation en est complétée par les limites que Dieu leur impose, et ces limites créent le Triangle. Telle est l'origine de la Trinité, considérée au point de vue mathématique.

Si nous la considérons au point de vue des facultés, nous voyons que l'Etre manifesté ne peut exister sans trois facultés fondamentales, trois facultés dont chacune est la racine d'un nombre considérable de facultés secondaires. La première de ces facultés maîtresses, c'est la volonté (la Force), la deuxième est l'amour, la troisième est l'intelligence. Il n'est pas possible de concevoir un dieu qui n'ait en soi la capacité d'agir, une intelligence pour agir, un mobile pour agir. Le mobile de Dieu quand il crée un univers, c'est l'amour ; il réalise son but par la force guidée par l'intelligence. La force (le Père) est la première personne de la Trinité, l'amour (le Fils) en est la seconde, l'intelligence (le Saint-Esprit), la troisième. Le Père veut, le Fils aime, le Saint-Esprit dirige.

Telle est la Trinité, tel est le triangle divin, tel est le « prisme », — car la Trinité est le prisme spirituel qui permet la création, — le premier résultat de la manifestation.

Le rayon de lumière, en traversant le prisme, se dissocie et produit sept couleurs. L'Essence divine, en sortant du sein de la Trinité, produit sept hiérarchies d'êtres, dont les chefs sont les 7 Esprits suprêmes que les religions diverses ont appelés de noms différents, mais qu'elles reconnaissent toutes. Je n'ai point à en parler ; il me suffit d'avoir essayé de jeter quelque lumière sur l'obscure question de la Trinité.

*
* *

Le troisième point à traiter c'est la *Chute* et la *Rédemption*.

Qu'est-ce que la chute ? Un symbole.

L'Essence divine, — nous ne trouvons pas de meilleur mot pour exprimer l'Inexprimable, — Dieu, s'incarne dans le monde pour l'animer et le guider, pour faire l'évolution, pour se multiplier et produire des milliards de « centres » dans son Centre, — des « germes » divins qui, en se développant, deviennent des dieux : tel est le grand Mystère, le mystère de la Vie, la raison des univers, le pourquoi de l'Evolution. Ce mystère paraît d'abord très obscur à l'étudiant ; que ce dernier ne se décourage point ; avec le temps, sa pensée le pénétrera et en dissipera l'obscurité. Nos aînés en évolution l'ont compris, nous le comprendrons.

Dieu, donc, plonge dans l'Univers une portion de son essence ; son essence, c'est l'âme du monde, — ce qui deviendra l'âme des êtres. Cette âme plonge dans les formes, elle fait comme une « chute » dans l'obscurité, dans l'ignorance. Mais elle sort peu à peu de cette obscurité, elle apprend à se connaître, elle se déve-

loppe ; c'est elle qui sommeille dans la pierre, qui respire dans la plante, qui sent chez l'animal, qui raisonne dans l'homme, qui aime et se sacrifie dans les âmes divinisées. Quand elle a plongé dans l'inconscience la plus profonde, quand elle a fait son involution (la Chute), elle remonte en s'éveillant et se divinisant : c'est l'évolution (la Rédemption).

Je ne puis parler de la « chute » d'Adam et Eve ; ce mythe a une signification profonde, mais il comporte des détails anthropogoniques qu'il ne m'est pas possible de traiter en si peu de temps ; qu'il me suffise de vous dire que l'*Arbre de Vie*, comme l'*Arbre de la Science du bien et du mal*, qu'Adam et Eve, — y compris la pomme et le serpent, — sont tout autre chose que ce que l'on vous a appris : vous l'avez pensé déjà.

Il est pourtant un « aspect », non de la « Chute », mais de la « Rédemption » que je désire toucher ; c'est celui d'une des formes de l'Incarnation divine. De même que Dieu se sacrifie à l'aurore d'un univers en s'incarnant dans sa création, de même quand un être est arrivé au stage divin, cet être se consacre entièrement à l'aide de ses frères plus jeunes. Chaque fois qu'une race commence ou qu'une civilisation nouvelle entre dans sa carrière, un Aîné, — l'un de ces êtres divinisés par une longue évolution, — se dévoue. Il s'incarne de nouveau et vient donner aux hommes une loi religieuse et morale en rapport avec leur degré d'avancement, en rapport avec la nature de la civilisation que ces hommes vont constituer. Il y a 2000 ans, le monde antique agonisait, la civilisation actuelle était à son berceau, une forme particulière de la morale et de la religion était nécessaire ; l'humanité allait développer d'une façon toute particulière l'intelligence, — l'intelligence concrète, celle qui fait les inventions, le progrès matériel. Or, cet aspect de l'intelligence est le compagnon inséparable de l'égoïsme, de la lutte, du combat sous toutes ses formes. Il fallait un contrepoids à cette terrible force, il fallait l'amour. Celui qui fut le Christ s'incarna et vint prêcher la nouvelle Loi ; il ne vint pas enseigner aux hommes l'art de construire, comme le firent les rois divins d'Egypte ; il ne leur enseigna point la science de l'agriculture, comme les Zoroastres ; il continua l'œuvre de son prédécesseur, le Bouddha : celui-ci avait appris la compassion, le Christ enseigna ce qui se développe quand la compassion a germé, il prêcha l'amour, — l'amour de Dieu et l'amour des hommes. La haine de l'orthodoxie hébraïque fit périr son corps : il fut doublement sacrifié. Ce fut un Sauveur du monde, un *Rédempteur* venu pour faire faire à la race en germination un nouveau pas vers la perfection.

∴

Il me reste à dire quelques mots sur les enseignements généraux sur l'Au-delà.

Ici, encore, toutes les grandes religions sont d'accord ; toutes admettent la vie terrestre physique (la vie d'incarnation) et la vie d'outre-tombe, et il existe un raison précise à ces vies de ces mondes divers.

La vie actuelle, — la vie terrestre, — est celle que produit le corps physique, — le corps grossier en rapport avec le monde grossier.

Quand ce corps se dissocie par la mort, l'Ame se trouve dans son corps astral ; sa vie est alors celle que produit le corps astral en rapport direct avec le monde astral, — c'est le purgatoire chrétien, la *Hadès* grec, le *Kama loca* des orientaux. Dans ce monde, se trouvent des places variées, d'autant plus agréables en général, que la matière de leur milieu est plus subtile : l'enfer est dans le plus grossier des milieux, — enfer temporaire, bien entendu.

Quand le corps astral meurt, l'Ame reste enveloppée du corps mental seul ; sa conscience s'éveille alors dans le monde mental, — le ciel chrétien, le *Dévachan* bouddhiste, *l'Amenti* égyptien, les Champs Elysées grecs.

Avec le progrès de l'individu, sa conscience s'éveille dans des corps plus élevés encore, et il arrive à vivre consciemment sur des mondes de plus en plus subtils : les *nirvanas* sont de ces paradis sublimes, et la conscience s'y trouve si vive et si étendue qu'elle embrasse l'univers ; l'homme sait alors qu'il n'est pas différent des autres êtres, il sait que ce qui lui faisait croire que son « moi » était autre que les « mois » de ceux qui l'entouraient, c'était la limitation de sa conscience ; il ne pouvait alors sentir que son « moi », et maintenant ce « moi » a grandi, il sent le « moi » de tous les êtres, et il sait que tous les « mois », — toutes les âmes, — sont les fragments de la Grande Ame du monde, Dieu. Il a perdu l'erreur de la séparativité, il a perdu son « moi », sa prison, il est devenu capable de sentir plus que les corps limités qui lui servaient d'enveloppe ; il possède la conscience de tous les corps possibles, la conscience de l'Univers (1).

***

Vous l'avez vu, la Théosophie s'efforce d'unir en éclairant ; car il n'est pas d'erreur absolue dans les conceptions humaines ; nos jugements sont des mixtures de vérité et d'erreur ; il s'y trouve d'autant plus d'erreur que notre vision est plus bornée, d'autant plus de vérité que notre horizon est plus vaste ; voilà pourquoi

(1) Voilà en quel sens le *Nirvana* est l'extinction finale du « moi ». Quand les philosophes occidentaux auront suffisamment étudié le Bouddhisme, ils ne feront plus de semblables erreurs, et leurs élèves ne les colporteront plus dans le monde, sans se demander si un esprit aussi colossal que le Bouddha a pu vraiment enseigner de pareilles absurdités.

tout le monde a partiellement raison ; les plus sages sont ceux qui voient le plus grand nombre de facettes du diamant de la Vérité.

Pour mieux savoir, mieux voir, il faut mieux connaître, c'est-à-dire, mieux *sentir* ; il est une sensation qui fait connaître les vibrations physiques ; il est une sensation qu'on nomme l'*intuition* qui fait pressentir d'abord, et connaître ensuite les vibrations des mondes de l'intelligence et de l'amour. Ceux qui n'ont pas développé en eux-mêmes les éléments chargés de recevoir les vibrations supérieures, ignorent les hautes vérités : inutile de leur en parler ; pour le moment, ils sont sourds, leur appareil auditif spirituel, — si l'on peut ainsi dire, — n'existe pas encore ; il faut remettre à plus tard leur instruction supérieure ; mais ils développeront peu à peu toutes les cordes de la lyre humaine, et un moment viendra où ils sentiront en eux toutes les harmonies de la musique de l'univers : toutes les vibrations sont dans le monde, nous ne connaissons que celles qui trouvent dans notre lyre, imparfaite encore, une corde pour leur faire écho.

C'est pourquoi l'enseignement est et doit être progressif, non seulement dans les sciences physiques de nos universités, mais dans les sciences hyper-physiques et religieuses qui étaient enseignées dans les temples antiques. C'est pourquoi l'on cachait l'Esprit dans le symbole, tant que les élèves ne pouvaient le comprendre ; c'est pourquoi l'on groupait ces disciples par classes progressives. Et cela, dans toutes les religions, y compris celle du dernier grand Messager divin, — le Christ.

Ceci a été et est encore contesté dans l'Eglise chrétienne, — l'Eglise catholique en particulier, — parce que les prêtres, de nos jours, ont perdu l'esprit et ne présentent que la « lettre ». Je vais essayer de vous prouver qu'il en était ainsi.

Ecoutez le plus grand des Pères de la primitive Eglise, saint Origène, au sujet du symbolisme de l'Ecriture :

Des Principes, Livre IV, chap. I.

« L'Ecriture a 3 sens : la *chair* qui est pour les hommes ordinaires, l'*âme* pour les gens instruits, *l'esprit* pour les « parfaits ».

« Les histoires sont pour les simples, et les absurdités qu'on y a introduites sont là pour rappeler qu'elles ont un sens caché. Les Evangiles ne contiennent pas une histoire exacte des événements ; ceux-ci sont introduits dans la trame de la « lettre », mais souvent ils ne sont point arrivés..... Les Evangiles sont remplis de narrations semblables (comme par exemple, le démon qui conduit Jésus sur une haute montagne), et le lecteur peut en trouver un grand nombre d'autres et acquérir la conviction que, dans les histoires littéralement rapportées, on a inséré des faits qui n'ont jamais existé... »

Il dit, dans le *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean* :

« Aux hommes de chair, dont l'esprit est grossier, nous enseignons l'évangile littéral, et nous prêchons Jésus-Christ et son crucifiement

Aux hommes avancés, enflammés par l'amour de la Sagesse divine, nous enseignons le Logos. »

Il ajoute :

« S'il fallait s'attacher à la lettre, et entendre ce qui est écrit dans la Loi à la manière des Juifs ou du peuple, je rougirais de dire tout haut que c'est Dieu qui nous a donné des lois pareilles ; je trouverais alors plus de grandeur et de raison dans les législations humaines, par exemple dans celles d'Athènes, de Rome ou de Lacédémone... » (*Homil.* 7, *in Levit.*)

Saint Paul dit, à son tour, I, *Cor.*, x, v. 4.

« Le rocher qui suivait les Hébreux était un rocher spirituel, et ce rocher était le Christ. »

et (*Galat*, iv. 24, 25) Agar et Sarah sont une allégorie :

« Cela doit s'entendre allégoriquement, car ces deux femmes sont deux alliances...., car Agar signifie Sina qui est une montagne d'Arabie, et elle a du rapport avec la Jérusalem actuelle qui est esclave. »

Les premiers Pères voulaient, avant tout, une foi éclairée.

Contre Celse, Livre I, chap. xiii.

« L'esprit du christianisme tient comme beaucoup plus important de donner son assentiment aux doctrines en se basant sur la raison et la sagesse, qu'en s'appuyant sur la foi. Ce n'est que dans des circonstances particulières que le christianisme désire cette dernière, et pour empêcher que certains hommes restent tout à fait sans aide. »

Le Christ cachait, pour la foule, l'esprit dans les paraboles, car il est mauvais de dire ce qui ne peut être compris ; mais il expliquait l'esprit à ses disciples :

Pourquoi parles-tu en paraboles, Maître ?

Parce qu'il vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, et que cela ne leur est point donné (saint Matth. xiii, 10, 11).

..... Mais lorsqu'il était en particulier, il expliquait tout à ses disciples, (saint Marc. iv, 34).

Cont. Celse. L. III, chap. xxi :

« Chaque évangile contient une quantité de doctrines difficiles à comprendre, non seulement pour la foule, mais même pour des hommes intelligents, car elles contiennent l'explication profonde des paraboles que Jésus donnait *à ceux du dehors*, et dont il réservait le sens complet pour ceux qui avaient franchi le stage de l'enseignement extérieur, et qui venaient *dans sa maison*, pour recevoir son enseignement privé. »

« Ceux du dehors », c'est la foule ; ceux qui étaient instruits dans sa maison, étaient ses disciples.

Saint Clément, dans ses *Stromates*, Liv. I, chap. i, dit :

..... « Il est des choses que j'omets volontairement, car je ne puis écrire ce que je défends de dire, et ce n'est point par jalousie de mon savoir, mais parce que je crains que mes lecteurs ne le prennent dans un sens erroné et que je ne donne, comme dit le proverbe, une épée à des enfants... »

Dans le même ouvrage, chap. XII, il traite du sujet suivant : *Les Mystères de la foi ne doivent pas être divulgués à tous*, et dans le Liv. V, chap. x *De la préservation des mystères de la foi et de l'opinion des apôtres sur le secret à garder sur ces mystères.*

Tertullien se plaint de ce que les hérétiques ne suivaient pas cette règle : (*Des prescriptions chez les hérétiques*... chap. XII).

« On ne peut dire, chez eux, qui est catéchumène et qui est croyant ; tout le monde est accepté, chacun entend, même les païens, s'il s'en trouve parmi eux. Ils jettent aux chiens (les non juifs) les choses sacrées, et leurs perles (quoiqu'elles soient fausses) devant les pourceaux. »

Voici enfin quelles étaient les conditions voulues pour recevoir l'enseignement secret, chez les chrétiens primitifs. *Cont. Celse*, L. III, chap. LX.

« Celui dont l'âme n'a été consciente d'aucun mal depuis longtemps, et spécialement depuis qu'il s'est voué à la guérison par le Verbe, celui là pourra entendre les doctrines que Jésus enseignait secrètement à ses disciples. »

Cont. Celse, L. III, chap. LIX :

« Lorsque ceux qui ont embrassé la vertu ont progressé, et montrent qu'ils ont été purifiés par le Verbe, alors, et non avant, nous les invitons à participer à nos mystères, car « nous parlons sagesse parmi les Parfaits ».

Je vous ai parlé aussi d'une hiérarchie existant parmi les étudiants, dans l'Eglise primitive ; la voici :

Il y avait les *Audientes* ou fidèles ordinaires, *appelés* auditeurs et comprenant les auditeurs simples, les catéchumènes et les baptisés ; les *Competentes* ou fidèles purifiés, le *peu d'élus*, connaissant bien la doctrine ; et les *Parfaits* ou *Elus des élus*, les Initiés, les possesseurs des pouvoirs dont parle saint Paul.

J'ai fini.

Je ne vous dirai pas : devenez théosophes, ou, entrez dans la Société théosophique. Non ! Gardez votre foi si elle vous satisfait, gardez-la aussi longtemps qu'elle vous satisfera. Mais si votre âme souffre du doute, si elle a faim de vérité, si elle a soif de lumière, et si vous ne trouvez rien pour la satisfaire, alors étudiez la théosophie, prenez la torche qu'elle vous offre, et à sa lueur vous marcherez en sûreté dans l'obscurité du monde.

Dr Th. Pascal.

SUR LE KARMA

Nos destins ténébreux, a dit Victor Hugo, dans une de ses plus belles poésies, vont sous des lois immenses, que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.

La loi de Karma est une de ces lois immuables qui président aux manifestations de la vie dans l'univers et dans l'homme.

C'est la loi qui régit l'éternelle liaison des choses et d'après laquelle s'effectue, ce que Mme Annie Besant appelle, l'enchaînement des causes et des effets, dont se compose toute l'activité humaine.

Le caractère d'inflexibilité absolue de cette loi atteste la sagesse infinie qui l'a conçue.

Sans cette immutabilité constante dans la corrélation des causes et des effets, tout, dans la nature, ne serait qu'incohérence, confusion, chaos.

De toutes parts, en nous et hors de nous, nous pouvons constater qu'il n'en est pas ainsi.

Dans des circonstances *parfaitement* identiques, les mêmes causes produisent, partout et toujours, des résultats *parfaitement* identiques.

« La plante à poivre ne donnera pas des roses et la douce étoile argentée du jasmin ne se changera pas en ronces et en épines. »

De l'atome au soleil tout est soumis à cette loi de Karma et justement dénommée loi de Causalité.

« D'une puissante poussée d'action, qui jamais ne se trompe, elle « apporte aux mortels des vies heureuses ou malheureuses, progé- « niture de toutes nos pensées et actions antérieures. »

Nos conditions de réincarnation ne sont en effet que des conséquences de la nature des forces, des énergies, qui, au cours de notre dernière existence sur le plan où nous nous réincarnons, constituaient notre élément prédominant, le principal facteur de nos activités dont toutes ces pensées, toutes ces actions étaient des manifestations.

La mort n'a rien changé à ces énergies ; elle n'a fait que leur enlever la forme dans laquelle elles se manifestaient, et, pendant la période de temps où elle sont demeurées à l'état latent dans le corps causal, toutes leurs caractéristiques se sont conservées intactes.

Il en résulte que quand l'Ego les extériorise, au moment où il se réincarne, elles sont telles qu'elles étaient lorsqu'elles ont abandonné leur précédent centre d'action.

Or, comme elles ont besoin, pour pouvoir se manifester de nouveau, d'un milieu de manifestation avec lequel elles soient en con-

cordance vibratoire, il est évident que l'Ego, qui, dans le passé, n'a développé, sur le plan où il est appelé à revivre, que des énergies inférieures dont le mode de vibrations correspond à celui de la substance la plus grossière de ce plan, ne peut y renaître dans un corps constitué d'éléments appartenant aux subdivisions les plus élevées.

C'est là une application inéluctable de la loi d'harmonie, de la loi d'adaptation qui fait que la graine ne peut lever que dans un sol approprié à sa nature, que le cœur de « celui qui veut entrer dans le courant doit vibrer en réponse à tout soupir, à toute pensée de ce qui vit et respire ».

Et maintenant il est facile de s'expliquer comment les Lipikas sont à même, après s'être rendu compte des forces, des énergies à l'état latent dans le corps causal de l'Ego réincarnateur, de fournir aux Maharajas, l'idée du vêtement qui, comme le dit Mme Annie Besant, dans la *Sagesse Antique*, pourra le mieux être utilisé par l'âme réincarnée, pour l'expression de ses capacités et de ses imitations.

On comprend non moins aisément comment ces grands êtres peuvent choisir infailliblement, pour chaque individu, le milieu de réincarnation le plus propre à déterminer l'éclosion, le développement de ses potentialités, de ses pouvoirs, de ses facultés, et à favoriser ainsi son évolution.

Il n'y a là ni récompense, ni peine... mais la simple application d'une loi générale... de la même loi qui veut que toute entité vivante naisse dans l'élément qui lui convient : le poisson au fond des océans, l'aigle altier sur les cimes escarpées des Cordillières.

Si la loi de Karma n'était qu'une fiction, la théorie de l'Evolution, admise cependant par la science exotérique elle-même, ne serait, elle aussi, qu'une conception fantaisiste.

A quoi bon purifier ses énergies grossières, conquérir les *Paramitas* de perfection, gravir le sentier désolé de la douleur, ce *marga* où « le pélerin fatigué ne rencontre qu'obscurité, où saignent les mains « déchirées par les épines, où les pieds sont coupés par les silex ai- « gus et durs !... A quoi bon les efforts pour atteindre Nirvana... pour « gagner la libération finale. A quoi bon, enfin, l'immolation du « soi... le sacrifice suprême, si les conditions dans lesquelles l'être « revient à l'existence sont l'œuvre du hasard ou abandonnées au « caprice arbitraire d'une divinité quelconque... si Karma n'est « qu'un vain mot. »

Mais non... la rigide justice règle le monde et, dans le grand voyage, les causes semées à chaque heure portent chacune sa moisson d'effets.

Si quelquefois nous constatons des faits qui semblent démentir cette croyance, ils ne nous paraissent tels que parce que leur cause première... leur véritable raison d'être, échappe à notre perception limitée :

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses,
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.

Soyons bien persuadés que s'il nous était donné de discerner le pourquoi de ces anomalies qui fournissent aux adversaires de la loi Karmique des arguments susceptibles de jeter le doute dans des intelligences inaptes à percevoir les chaînons cachés de la chaine interrompue des causes, nous reconnaitrions promptement que, loin d'infirmer cette loi, ces anomalies en constituent au contraire une éclatante affirmation.

E. Syffert.

VESTIGES DE CONTINENTS SUBMERGÉS

Dans le compte rendu annuel de l'une des principales Sociétés de géologie, — la société Linnéenne, de Londres, le discours de son président, le Dr Günther, traite de la distribution des tortues terrestres gigantesques.

Voici les faits qui y sont exposés : « On rencontre une grande espèce de *Testudo,* au milieu de nombreuses sortes plus petites, à l'époque reculée de l'Eocène, dans l'Amérique du Nord, aussi bien qu'en Europe. Leurs restes sont plus nombreux dans les formations miocène et pliocène. On en a trouvé dans différentes localites de la France et de l'Allemagne du Sud, à Malte, dans le Lebanon, dans les Sivaliks ; enfin dans l'Amérique du Nord, dans des formations similaires du Nebraska et du Wyoming.

« Ces tortues tertiaires n'ont pas laissé de descendants sur les continents de l'Ancien et du Nouveau Monde ; elles n'ont pas pu résister aux changements de climats des latitudes septentrionales, ni coexister avec les grands carnivores, et spécialement avec l'homme, dans les latitudes plus douces du sud ». Mais « elles occupèrent, en nombre incroyable, non seulement les plus grandes îles du groupe Aldabra, les Seychelles, la Réunion, Maurice, Rodriguez, mais même les petites dont la surface ne dépasse pas quelques milles carrés ». Et, ce qui est assez singulier, dans un autre groupe d'îles, « l'Archipel des Gallapagos, dans la portion la plus à l'est du Pacifique ». Dans les îles les plus grandes de ce dernier groupe, « les conditions des vastes régions de l'intérieur sont semblables à celles des Aldabra, et offrent aux tortues une protection efficace ».

Trois faits demandent à être expliqués : 1° la rencontre de tortues fossiles en Europe, dans l'ouest de l'Asie et le nord de l'Amérique ; 2° la rencontre de spécimens vivants dans les îles de l'Océan Indien ; et 3° dans les îles Gallapagos, situées à quelques milles en dehors de la côte de l'Equateur dans l'Amérique du Sud.

Du premier, il n'est pas fourni d'explication ; au sujet du troisième, on cite le Dr Baur, qui a suggéré l'hypothèse d'une communication terrestre primitive entre les îles Gallapagos et le Mexique, idee à laquelle s'opposent totalement les preuves géologiques, attendu que, suivant le Prof. Aggassiz, cet archipel est « séparé de la terre ferme, vers l'est et le nord, par une large plaine s'abaissant dans les parties les plus basses, à 1.500 et 2.000 brasses, sans interposition de haut-fonds ou d'îles dans la direction de la prétendue communication primitive avec l'Amérique ; l'archipel n'offre pas traces de roches archaïques, et cependant les caractères pétrographiques de ses volcans sont balsatiques, par suite, différentes de ceux des volcans du continent qui sont formés de matériaux trachytiques et andésiens ».

Au sujet du deuxième, le Président fait les remarques intéressantes suivantes : « Ne pouvant nous expliquer d'une manière suffisamment convaincante la présence de ces animaux dans les Gallapagos, nous nous tournons naturellement vers l'autre groupe pour voir si l'examen des conditions géologiques dans l'Océan Indien nous conduirait à des résultats plus satisfaisants. Cet examen nous fournira-t-il un indice de rapports généalogiques directs entre ces géants Pléistocènes et leurs représentants insulaires ? Dans un magistral travail sur les anciennes communications terrestres, que Mr W. T. Blanford a incorporé dans son Discours Annuel à la Société Géologique, en 1896, il a réuni toutes les preuves aussi bien géologiques que biologiques, par lesquelles il démontre qu'une communication a existé à travers l'Océan Indien entre l'Inde et Madagascar. Même M. Wallace, qui est l'un des opposants les plus résolus de la doctrine des changements étendus, terrestres et maritimes pendant l'époque tertiaire, est obligé d'admettre que les espaces occupés aujourd'hui par les Laquédives, les Maldives, les atolls Chagos et les récifs Saya, de Malha et Cargados, étaient autrefois remplis par de grandes îles qui existaient à l'époque tertiaire. Il admet leur affaissement parce que l'existence de ces îles intermédiaires a pu faciliter l'introduction de certains oiseaux et chauves-souris qui sont communs à l'Inde et à Madagascar. Mais la distance qui sépare ces îles tertiaires d'avec les Mascareignes et Madagascar est encore trop grande pour remplir les conditions dans le cas des tortues abandonnées à elles-mêmes. Ces animaux n'auraient pas pu s'avancer bien loin dans les mers et auraient péri longtemps avant qu'un courant favorable les eût transportés sur une plage lointaine. Un déplacement par des moyens accidentels serait incompréhensible et ne saurait s'appliquer à leur cas ; il doit être écarté ; et pour être spontanée leur dispersion demande une continuité de terres.

« Maintenant, les recherches de W. T. Blanford, de son frère H. F. Blanfort, et d'autres géologues de l'Inde, de Suess et Neumayer, ont définitivement établi l'existence d'une vaste région qui

reliait le sud de l'Afrique et l'Inde et incluait naturellement Madagascar, les Seychelles, les Mascareignes et d'autres îles. La continuité de cette région commença à être entamée par l'Océan dans l'âge Mésozoïque et fut graduellement rompue en des îles au début de l'âge tertiaire (Blanford). D'un autre côté, la lente évolution de ce type Chélonien, qui n'a presque pas changé depuis l'Eocène, et sa vaste expansion, à cette époque, à travers l'Hémisphère septentrional, justifie l'hypothèse que ce type existait déjà avant l'époque tertiaire, antérieurement à la rupture du pont qui aurait permis son passage vers le Sud et vers le Nord.

« L'ancien grand Continent Méridional, la Terre Gondwana de Suess, sur l'existence de laquelle nous ne pouvons avoir aucun doute, doit avoir été le berceau d'une variété de plantes et d'animaux, de vertébrés terrestres, probablement de gigantesques Tortues terrestres ; s'il en est ainsi, il faudrait regarder ces Testudinées, non comme des importations accidentelles de quelque continent lointain, mais comme des spécimens de la faune Gondawienne autochtone, qui se seraient répandus à travers l'Asie, en Europe dans les temps pré-tertiares, ou au début de l'époque tertiaire, et auraient survécu sur les débris insulaires du vieux Continent. »

Examinant les faits mentionnés, le Théosophe pensera que le grand Continent méridional de Lémurie fut la patrie originelle de la tortue terrestre gigantesque ; que dans le cours des temps elle voyagea vers le Nord, dans ce qui devint plus tard le continent Atlantéen, dont la portion sud formait aussi partie de la Lémurie ; qu'en se répandant sur ce continent Atlantéen, à l'est et à l'ouest, elle arriva à vivre en Europe, dans l'Asie occidentale et en Amérique, ce qui expliquerait les restes fossiles trouvés aujourd'hui ; que la plus grande partie de cette race de tortue terrestre, comme ses contemporains humains, disparut dans la destruction de la Lémurie et de l'Atlantide ; que, vu les grands fonds qui séparent les îles Gallapagos de la terre ferme Américaine, et les formations de leurs roches étant d'un type entièrement différent de celles de ce continent, il ne paraît pas improbable (bien que, dans la carte n° 1 de l'*histoire d'Atlantide*, par Scott Elliot, ces îles soient coloriées comme celles qui font partie du continent Atlantéen), qu'elles aient formé autrefois quelqu'un des sommets les plus septentrionaux du continent Lémurien. Et que la raison pour laquelle ces Tortues ne se trouvent dans aucune des îles du Pacifique peut être due à ce fait qu'aucune d'elles ne leur offre des conditions favorables d'habitat, les Gallapagos possédant, au contraire, des territoires très semblables à ceux du groupe des Aldabra, dans l'Océan Indien, que ces tortues affectionnent particulièrement. Ces animaux etoient vraisemblablement tout à fait localisés dans certaines portions du continent disparu, en raison des conditions spéciales d'habitat qu'ils demandent.

W. C. Worsdell.

PHÉNOMÈNES DE VIE DANS LES CRISTAUX

UNE VISITE AU PROFESSEUR VON SCHROEN

Dans les derniers jours du mois d'avril de cette année, j'ai eu le privilège d'être présenté, à Naples, au Prof. von Schroën rendu célèbre dans le monde scientifique par ses stupéfiantes découvertes. Il a démontré, en effet, par la photographie, que le cristal vit et croît comme la plante et l'animal; qu'il y a une force qui s'extériorise, qui se développe, dans la matière, pendant la cristallogenèse, qui ordonne, harmonise et domine la matière.

Le Prof von Schroen, allemand d'origine, est depuis de nombreuses années, professeur de pathologie à l'Université de Naples. En étudiant les bacilles des maladies les plus connues, il a découvert que chaque micro-organisme produit, par sécrétion ou excrétion, un cristal caractéristique par sa forme, et ce fut là le point de départ de ses remarquables études sur la cristallographie et la cristallogenèse, études qui, lorsqu'elles seront connues et comprises dans le monde scientifique, bouleverseront, sur plus d'un point, la science actuelle et les conceptions aprioriques qui ont jusqu'à ce jour, servi de base à l'étude générale de la matière et du règne minéral, en particulier.

En outre de son laboratoire de l'Université, il a installé, au-dessus de son appartement particulier, un grand laboratoire admirablement aménagé, et muni des meilleurs appareils, micrographiques, polarisateurs, photographiques et projecteurs.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur les luttes pénibles que ce grand et modeste savant a eu à soutenir contre ses collègues, conservateurs obstinés d'anciens errements, avec les hommes de science allemands en particulier, qui ne pouvaient se résoudre à consacrer une découverte qui n'avait pas été faite sur le sol allemand et avec leurs méthodes. Les étudiants de la Théosophie savent que le mépris et la calomnie sont, trop souvent, hélas, la récompense de ceux qui enlèvent un voile de plus à la vérité. Grâce au dévouement inaltérable de sa femme et de sa fille, le professeur von Schroën a su résister aux découragements, aux attaques et aux calomnies et terminer sa grande œuvre.

En 1899, déjà, il avait exposé certains points de ses découvertes dans deux conférences publiques faites à Naples. L'année dernière il présenta deux rapports remarquables au Congrès de la tuberculose. — Dans la 2[e] partie du mois de mai, il a dû donner, à Rome, quelques conférences, et nous espérons que dans un avenir prochain

il pourra présenter, *à Paris*, un exposé complet de ses plus belles découvertes.

Dans deux séances de 1 h. 1/2 chacune, M. von Schroën a bien voulu m'exposer, en illustrant ses démonstrations par de nombreuses projections photographiques, la genèse d'un grand nombre de cristaux : acide urique, alun, salicylate et tungstate de soude, ainsi que l'examen au moyen de la lumière polarisée, des cristaux et cellules provenant des excrétions du bacille du choléra.

J'ai pu constater, de visu, après les différents états de la période précristalline, la première trace de la formation d'un cristal, le mode de formation de l'angle primitif, puis des angles secondaires, la genèse de ce qu'il appelle le bioplasme filiforme, enfin la première apparition de l'axe principal fonctionnant comme une force, non seulement dirigeante et organisatrice, mais surtout comme une barrière, puis les différents états de multiplication, par germination par segmentation, par endogénie (par intussusception et non pas par juxtaposition, comme on le croyait jusqu'alors). Dans le phénomène de reproduction par endogénie, on voit le petit cristal se former dans le plus grand, puis s'en dégager peu à peu et s'échapper dans le liquide ambiant. M. von Schroën me disait que ce petit cristal était alors doué d'un mouvement de propulsion et de rotation en spirale parfaitement observable. Tout cela a été pour moi une vraie révélation.

Mais laissons parler le Prof. von Schroën :

Existe-t-il une matière inerte et une matière vivante ?

« Non, rien n'existe sur ce globe qui ne vive, qui n'ait pas vécu, qui ne soit le produit de secrétion, d'excrétion ou de décomposition de quelque chose de vivant. D'après cela, les processus chimiques purs, tels que la formation d'un sel, d'une base ou d'un acide, ont des mouvements dans lesquels se développe la vie. »

La cristallisation est-elle un processus purement physico-chimique ?

« La cristallisation est un processus de vie. Le cristal a une période d'enfance, d'évolution, de développement structural et progressif dans lequel il montre des phénomènes vitaux : croissance par absorption, intussusception, mouvements automoteurs de différentes espèces, segmentation, germination, endogénie, lutte pour l'existence, pathologie. Le cristal a un développement structural progressif comme la plante, comme l'animal, et sa structure varie suivant la phase de son évolution. »

L'axe d'un cristal est-il une réalité, ou une conception idéale ?

« J'ai photographié l'axe principal, comme aussi les axes secondaires de différents cristaux, démontrant ainsi que l'axe principal d'un cristal a une évolution structurale pendant laquelle il passe par cinq phases caractéristiques. L'axe d'un cristal est donc quelque chose de réel, quelque chose de matériel. Il est en quelque sorte l'épine dorsale du cristal ; dans l'alun, par exemple, l'axe a une grande analogie avec l'épine dorsale d'un vertébré. »

« *Omne vivum ex ovo* »?

« Ce dogme doit subir aujourd'hui une restriction par le fait que le cristal a une biologie et une pathologie qui ne vient pas de l'œuf. »

« *Omnis cellula et cellula* »?

« Cette maxime n'est plus exacte: la cellule du sel ne provient pas d'une autre cellule, mais d'un liquide amorphe et homogène privé de germes déterminés et visibles. »

Exist.-il un monde organique et un monde inorganique?

« Il y a dans le monde une seule genèse des choses et c'est la genèse organique. Toute chose se produit par un processus organique. Beaucoup de choses se produisent ainsi et meurent dès que leur formation est achevée et deviennent alors des fossiles, assumant, de cette manière, la caractérisque de ce que nous appelons anorganique. Par exemple, les cristaux montrent des phénomènes évidents de vitalité dans la période de leur évolution; lorsqu'ils sont parfaitement achevés toute qualité vitale disparaît et ils sont transformés en fossiles : ainsi le rumbe oblong du *Bacterium Coli* garde sa vitalité par des actes nutritifs et germinaux peu de temps encore après l'époque de la troncature de ses angles, acte par lequel il achève son cycle caractéristique de formation.

« Il n'existe donc qu'une seule genèse et c'est la genèse organique, qui veut dire vie. Cependant la vie varie beaucoup, soit en intensité, soit en extension; elle varie déjà beaucoup entre les hommes, mais cette variation est plus grande encore entre l'homme et l'animal. Il existe, en d'autres termes, une échelle d'intensité et d'extension qui va de l'homme jusqu'au cristal. Je ne dis pas que la pierre vive, mais qu'il y a dans l'évolution du cristal une période dans laquelle les phénomènes de la vie se manifestent.

« Une montagne cristalline croît comme un arbre ou comme un animal; la différence gît dans la manière et dans le produit final. Le principe fondamental de formation qui préside à l'évolution et à la différentiation du plasme est le même pour les produits des trois, ou pour mieux dire, des cinq royaumes de la nature qui sont liés à cinq plasmes aujourd'hui différents entre eux; c'est-à-dire :

le Protobioplasme,	caractéristique	du Système	planétaire
le Petroplasme,	»	Royaume	minéral
le Phitoplasme,	»	»	végétal
le Zooplasme,	»	»	animal
l'Anthropoplasme,	»	»	humain. »

La force que le Prof. v. Schroën a aujourd'hui découverte dans la cristallogenèse existe donc, force qui, étant intrinsèque à la matière, la domine et l'organise. Le regard pénétrant de la Science moderne a tout intérêt à la rechercher, dans le macrocosme comme

dans le microcosme, dans la formation et l'origine des systèmes planétaires comme dans celles de la cellule et des cristaux.

Un grand ouvrage de ce savant, ouvrage illustré de plusieurs milliers de photogravures, dans lequel sera exposé et démontré l'ensemble de ses découvertes, est en préparation, mais c'est un travail énorme et de longue haleine ; et il serait à désirer qu'un résumé plus simple et accessible au grand nombre fût, le plus tôt possible, répandu dans le monde scientifique.

Ch. Blech, fils.

CLAIRVOYANCE

(*Suite* (1)).

La seconde vue se manifeste parfois par la vision d'un tableau dépeignant clairement d'avance un événement futur ; plus fréquemment peut-être cette échappée du futur revêt l'aspect d'une apparition symbolique. Il est à remarquer que les événements vus d'avance sont invariablement désagréables et que la mort est le plus commun de tous. Je ne me souviens pas d'un seul cas où la seconde vue n'ait pas fait voir des choses excessivement sombres. Elle a un affreux symbolisme qui lui est tout particulier ; un symbolisme fait de linceuls, de cierges mortuaires et autres horreurs funéraires. Parfois, elle semble dépendre jusqu'à un certain point de la localité, car on assure que les habitants de l'île de Skye qui possèdent cette faculté, la perdent souvent lorsqu'ils quittent l'île, ne fût-ce que pour gagner la côte. Cette faculté est parfois héréditaire dans une même famille durant plusieurs générations, mais ce n'est pas une règle invariable, car elle se manifeste souvent d'une manière sporadique chez un membre d'une famille qui se trouve être à l'abri de sa lugubre influence.

Nous avons déjà cité un cas dans lequel une vision exacte d'un événement futur s'est manifestée quelques mois à l'avance au moyen de la seconde vue. En voici un autre, peut-être plus frappant encore, que je cite exactement tel qu'il m'a été raconté par les acteurs de la scène.

« Nous pénétrâmes dans la jungle et nous marchions déjà depuis environ une heure, sans grand succès, lorsque Cameron, qui se trouvait être près de moi, s'arrête soudain, devint pâle comme la

(1) La suite du *Pérou antique* au prochain numéro.

mort et, étendant la main droit devant lui, s'écria avec un accent d'horreur :

« Voyez ! Voyez ! miséricorde divine, regardez là !

« Où ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? criâmes-nous tous ensemble, en nous élançant auprès de lui et en regardant autour de nous avec l'idee que nous allions voir un tigre, un cobra,..... nous ne savions trop quoi, mais à coup sûr une chose terrible, puisqu'elle avait suffi pour provoquer une pareille émotion chez notre camarade ordinairement si maître de lui-même, mais on ne voyait ni tigre ni cobra,... .. rien que Cameron qui, le visage affreusement hagard, les yeux fixes, montrait du doigt quelque chose que nous ne pouvions voir.

« Cameron ! Cameron ! m'écriai-je en lui saisissant le bras, pour l'amour du ciel, parlez ! que se passe-t-il ?

« J'avais à peine eu le temps d'articuler ces mots, lorsqu'un bruit sourd, mais très caractéristique, frappa mon oreille et que Cameron, laissant retomber sa main, dit d'une voix rauque : « Là ! avez-vous entendu ? Dieu soit loué, c'est fini ! », puis tomba évanoui sur le sol.

« Il y eût un moment de confusion, pendant que nous détachions son col et que je lui jetais au visage un peu d'eau que j'avais par bonheur dans ma gourde, tandis qu'un autre cherchait à faire passer du cognac entre ses dents serrées ; j'en profitai pour murmurer à l'oreille de mon voisin (un de nos plus déterminés sceptiques, soit dit en passant) : « Beauchamp, n'avez-vous rien entendu, *vous* ? »

« Mais, si, répondit-il, un bruit vraiment singulier ; une sorte de craquement ou de crépitement très lointain et pourtant très distinct ; si la chose n'était absolument impossible, j'aurais juré que c'était le crépitement de la mousqueterie.

« Exactement l'impression que j'ai éprouvée, murmurai-je, mais chut ! il reprend connaissance.

« Au bout d'une ou deux minutes, Cameron fut en état de parler d'une voix faible et commença par nous remercier et par s'excuser du dérangement qu'il nous causait ; il ne tarda pas ensuite à se mettre sur son séant, le dos appuyé contre un arbre, et dit d'une voix ferme, bien que toujours voilée :

« Mes chers amis, je sens que je vous dois une explication au sujet de mon étrange conduite. Cette explication, j'eusse voulu éviter de la donner, mais comme elle deviendrait inévitable un jour ou l'autre, autant vaut que ce soit tout de suite. Vous avez peut être remarqué que, durant votre voyage, lorsque vous vous moquiez tous des rêves, des mauvais présages et des visions, j'évitais invariablement d'émettre une opinion sur ce sujet. J'agissais ainsi, parce que, tout en n'ayant aucune envie de courir au devant du ridicule ou de provoquer une discussion, je ne pouvais partager votre manière de voir, attendu qu'une cruelle expérience personnelle ne m'avait que

trop appris que le monde, qu'il est convenu d'appeler surnaturel, était tout aussi réel — pour ne pas dire, même, bien plus réel — que celui qui nous entoure. En d'autres termes, comme un grand nombre de mes compatriotes, je suis affligé du don de seconde vue, de cette redoutable faculté qui nous fait prévoir, au moyen de visions, les calamités qui sont sur le point de se produire.

« Je viens à l'instant d'avoir une de ces visions et son exceptionnelle horreur a produit sur moi l'effet que vous avez pu constater. J'ai vu devant mes yeux un cadavre, non pas celui d'un être enlevé par une mort paisible et naturelle, mais le cadavre d'une victime d'un terrible accident : une horrible masse informe, dont le visage enflé, broyé, était méconnaissable. J'ai vu le cimetière, j'ai vu le pasteur et, bien que je ne les aie jamais vus auparavant, je les vois encore, mentalement, avec assez de netteté pour les décrire. Je vous ai vus, j'ai vu Beauchamp, moi-même, nous tous et beaucoup d'autres, debouts tout autour et conduisant le deuil. J'ai vu les soldats lever leurs fusils lorsque le service fut déterminé et j'ai entendu le bruit de la décharge... ensuite, je ne sais plus rien.

« Lorsqu'il parla de cette décharge de mousquetterie, je lançai en frissonnant un coup d'œil du côté de Beauchamp et le regard pétrifié d'horreur qui éclairait le visage de ce beau sceptique, me parut inoubliable. »

Ce n'est là qu'un incident (et qui est loin d'être le plus important) puisé dans le remarquable récit d'une manifestation psychique, mais comme pour le moment nous n'avons à nous occuper que de l'exemple de seconde vue qu'il nous fournit, il me suffira d'ajouter que durant la même journée le groupe de jeunes soldats découvrit le corps de l'officier qui les commandait dans l'état terrible que M. Cameron avait si minutieusement décrit. Le récit se poursuit en ces termes :

« Le lendemain au soir, lorsque nous arrivâmes à destination et que nous eûmes fait notre triste rapport à qui de droit, j'allai faire une paisible promenade avec Cameron, pour tâcher, grâce à l'influence apaisante de la nature, de secouer en partie la tristesse qui paralysait notre esprit. Tout à coup Cameron me serra le bras et montrant du doigt un emplacement entouré d'une balustrade grossière : « Oui ! c'est là, dit-il ! Voilà le cimetière que j'ai vu hier ! » Et lorsqu'un peu plus tard on nous présenta un chapelain du poste, je fus le seul à remarquer le frisson involontaire avec lequel Cameron lui serra la main et je compris qu'il avait reconnu le pasteur de sa vision. »

En ce qui concerne l'analyse raisonnée de tout ceci, je pense que la vision de M. Cameron est un cas de pure seconde-vue et, s'il en est ainsi, le fait que deux personnes qui étaient évidemment les plus voisines de lui (l'une le touchant certainement et probablement l'autre aussi) ont eu une petite part de cette vision en entendant la salve finale, à l'exclusion des autres personnes qui

étaient moins proches, prouve que l'intensité avec laquelle cette vision impressionna le voyant fit naître, dans son corps mental, des vibrations qui se communiquèrent aux corps mentals des personnes qui se trouvaient en contact avec lui, comme cela a lieu dans le transfert ordinaire de la pensée. Tous ceux qui désirent lire le reste de l'histoire, la trouveront dans les pages du *Lucifer*, vol. XX, p. 457.

Des vingtaines d'exemples de ce genre pourraient être facilement réunis. En ce qui a trait au côté symbolique de ces visions, ceux qui les ont assurent généralement que lorsqu'en rencontrant une personne vivante, ils la voient comme enveloppée dans un suaire, c'est un pronostic certain de sa mort. La date du décès imminent est indiquée par la façon plus ou moins complète dont le suaire enveloppe le corps ou par le moment de la journée durant lequel se produit la vision ; si c'est le matin de bonne heure, ils disent que la personne mourra dans la journée, mais si c'est le soir, le décès n'aura lieu que dans l'année.

Une autre variété (assez remarquable) de la forme symbolique de la seconde vue, est celle dans laquelle la personne, dont la mort est prédite, se manifeste au voyant sous forme d'une apparition sans tête. Un cas de ce genre est signalé dans *Signs before Death*, comme s'étant produit dans la famille du Dr Ferrier, bien que cette fois, si mes souvenirs sont exacts, la vision ne se produisit qu'au moment de la mort ou très peu auparavant.

Si nous quittons les voyants qui sont régulièrement en possession d'une faculté bien déterminée, quoique ses manifestations ne soient qu'occasionnellement soumises au contrôle de leur volonté, nous nous trouvons en présence d'un grand nombre de cas isolés de prévision, chez des gens pour lesquels cela ne constitue nullement une véritable faculté. La plupart de ces cas se manifestent peut-être dans des rêves, bien que les exemples de visions à l'état de veille soient loin de faire défaut. Parfois, la prévision a trait à un événement d'une réelle importance pour le voyant et explique ainsi l'action de l'Ego qui se donne la peine de la provoquer. Dans d'autres cas, il s'agit d'un événement qui n'a aucune importance apparente ou n'a aucun rapport avec l'homme auquel échoit la vision. Il est quelquefois évident que l'intention de l'Ego (ou de l'Etre quelconque auteur de la communication) est de prévenir le soi inférieur de l'approche d'une calamité, soit pour qu'elle puisse être évitée, soit, si cela n'est pas possible, pour que le choc puisse être atténué par la préparation.

L'événement qui est le plus fréquemment annoncé ainsi (et cela semble assez naturel) c'est la mort ; parfois la mort du voyant lui-même, parfois celle d'une personne qui lui est chère. Ce genre de prévision est si commun dans les ouvrages qui traitent de cette question et son but est si évident, que nous n'avons guère besoin d'en citer des exemples, pourtant une ou deux circonstances dans

lesquelles la vision prophétique, tout en restant évidemment utile, revêtit un caractère moins sombre, seront peut-être intéressantes pour le lecteur. Ce qui suit est puisé dans ce réservoir des étudiants de l'occulte auquel son auteur, Mme Krowe, a donné le titre de *Night Side of Nature* (p. 72).

« Il y a quelques années, le Dr Watson, qui réside maintenant à Glascow, rêve qu'il était appelé au chevet d'un malade, dans une localité située à quelques milles de l'endroit où il vivait; qu'il partait à cheval et qu'au moment où il traversait une lande, il voyait un taureau qui le poursuivait avec fureur et aux cornes duquel il n'échappait qu'en se réfugiant dans un endroit inaccessible à l'animal, endroit où il attendait longtemps, jusqu'à ce que des gens qui avaient remarqué la situation dans laquelle il se trouvait, vinssent à son secours et le délivrassent.

« Comme il prenait son premier déjeûner, le lendemain matin, il reçut l'avis rêvé ; cette coïncidence (il croyait que c'en était une) le fit sourire et il partit à cheval. Il ne connaissait nullement le chemin qu'il avait à suivre, mais il ne tarda pas à arriver à la lande, qu'il reconnut et, tout à coup, il aperçut le taureau qui arrivait sur lui à pleine course. Heureusement, son rêve lui avait fait connaître le lieu de refuge qu'il s'empressa de gagner et où il passa trois ou quatre heures littéralement assiégé par la bête furieuse, jusqu'au moment où il fut délivré par les paysans. Le Dr Watson déclare que sans son rêve, il n'aurait pas su dans quelle direction il devait aller pour se mettre en sûreté. »

Un autre cas, dans lequel un bien plus grand intervalle de temps s'était écoulé entre l'avertissement et sa réalisation, est cité par le Dr F. G. Lee dans *Glimpses of the Supernatural*, vol. I, p. 240.

« Mme Hannah Green, femme de charge d'une famille habitant la campagne dans l'Oxfordshire, rêva, une nuit, qu'elle avait été laissée seule à la maison un Dimanche soir et qu'entendant frapper à la porte principale, elle s'y était rendue et y avait trouvé un vagabond de mauvaise mine, armé d'un casse-tête, qui insistait pour être introduit dans la maison. Elle eut l'impression d'avoir vainement lutté pendant quelque temps pour l'en empêcher, puis d'avoir été frappée par lui et d'avoir perdu connaissance, ce qui permit à cet homme d'entrer dans la maison. Ensuite elle s'éveilla.

« Comme rien ne se produisit durant fort longtemps, les détails du rêve ne tardèrent pas à être oubliés et, ainsi qu'elle l'affirme elle-même, à s'effacer complètement de sa mémoire. Néanmoins, sept ans plus tard, cette même femme de charge fut laissée avec deux autres serviteurs dans une maison isolée de Kensington (qui devint ensuite la résidence de la famille en ville) avec mission de la garder. Un Dimanche soir, alors que ses deux compagnons étaient sortis et l'avaient laissée seule, elle tressaillit tout à coup en entendant frapper bruyamment à la porte d'entrée.

« Le souvenir de son rêve de jadis lui revint soudain avec une singulière netteté et une force remarquable et l'isolement dans lequel elle se trouvait la frappa vivement. Aussi, ayant allumé une lampe et l'ayant placée sur la table du vestibule, opération durant laquelle les coups bruyants recommencèrent avec vigueur, elle prit la précaution de monter jusqu'à un palier de l'escalier et d'ouvrir une fenêtre ; quelle ne fut pas son horreur lorsqu'elle revit, en chair et en os, l'homme qu'elle avait déjà vu en rêve plusieurs années auparavant, armé de son casse-tête et cherchant à entrer.

« Avec une grande présence d'esprit, elle gagna la porte principale, la ferma avec encore plus de soin, ainsi que d'autres portes et des fenêtres, puis fit résonner violemment les diverses sonnettes de la maison et plaça des lumières dans les chambres du premier étage. Ceci eut pour résultat d'épouvanter l'intrus et de lui faire prendre la fuite. »

Il est évident que dans ce cas aussi le rêve avait une utilité pratique, attendu que, sans lui, la femme de charge, par suite de la force de l'habitude, aurait indubitablement ouvert la porte comme de coutume, en entendant frapper.

Ce n'est toutefois pas uniquement dans des rêves que l'Égo imprime sur le mental de son soi-inférieur ce qu'il croit bon que celui-ci connaisse. On pourrait puiser dans les livres bien des exemples à l'appui de cette assertion, mais au lieu d'avoir recours à eux, je citerai un cas qui m'a été raconté, il y a quelques semaines seulement, par une dame de ma connaissance, cas qui, sans être entouré de circonstances romanesques, a, du moins, le mérite de la nouveauté.

Mon amie a deux enfants très jeunes et, il y a quelque temps, l'aînée contracta un violent rhume de cerveau (du moins on le croyait) et souffrit durant quelques jours d'une complète obstruction de la partie supérieure du nez. La mère s'en inquiéta peu d'abord, pensant que cela passerait, lorsqu'un beau jour elle aperçut tout à coup devant elle, dans les airs, une sorte de tableau représentant une chambre dont le centre était occupé par une table sur laquelle gisait son enfant, anesthésiée ou morte, tandis que plusieurs personnes se penchaient sur elle. Elle vit clairement les plus petits détails de la scène et remarqua tout particulièrement que l'enfant était vêtue d'une chemise de nuit blanche, alors qu'elle savait que toutes celles de sa petite fille étaient roses.

Cette vision produisit une grande impression sur elle et lui suggéra pour la première fois l'idée qu'il se pourrait bien que l'enfant fût atteinte d'un mal plus grave qu'un rhume de cerveau, aussi la conduisit-elle dans un hôpital pour l'y faire examiner. Le chirurgien qui la visita constata la présence, dans le nez, d'une dangereuse excroissance et déclara qu'il fallait l'extirper. Quelques jours plus tard, l'enfant fut conduite à l'hôpital pour y subir l'opération

et fut mise au lit ; mais lorsque la mère était arrivée à l'hôpital, elle s'était aperçue qu'elle avait oublié d'apporter une des chemises de nuit de l'enfant, de sorte que les infirmières avaient dû lui en procurer une, qui était *blanche*. C'est avec cette chemise blanche pour vêtement que la petite fille fut opérée le jour suivant, dans la chambre que sa mère avait vue dans sa vision, dont tous les détails se trouvèrent exactement reproduits.

Dans tous ces cas la vision produisit son effet, mais les livres sont pleins de récits mentionnant des avertissements qui ont été négligés ou méprisés et les désastres qui ont été la conséquence. Parfois l'avertissement est donné à quelqu'un qui ne dispose d'aucun moyen pratique d'intervenir, comme dans le cas historique de John Williams, directeur d'une mine dans les Cornouailles, qui vit dans ses plus petits détails, huit ou neuf jours avant l'événement, l'assassinat de M. Spencer Perceval, alors Chancelier de l'Echiquier, qui fut tué dans le couloir de la Chambre des Communes. Même dans ce cas, cependant, il eût été possible de faire quelque chose, car nous lisons que M. Williams fut tellement impressionné, qu'il consulta ses amis pour savoir s'il ne ferait pas bien d'aller à Londres pour prévenir M. Perceval. Malheureusement ils l'en dissuadèrent et l'assassinat fut consommé. Il ne semble guère probable qui si même il s'était rendu à Londres et avait raconté son histoire, on lui eût prêté beaucoup d'attention, pourtant il eût pu se faire que quelques précautions eussent été prises et que le meurtre eût été empêché.

Nous ne voyons pas trop quel genre d'action sur les plans supérieurs a pu avoir pour résultat cette curieuse vision prophétique. Les deux personnes ne se connaissaient en aucune façon, de sorte que la vision n'a pu être motivée par aucun lien de vive sympathie qui les eût unies. Si ce fut une tentative faite par un aide dans le but d'éviter l'événement menaçant, il semble étrange qu'aucune personne suffisamment impressionnable n'ait pu être trouvée dans un endroit plus voisin que les Cornouailles. Il se peut que M. Williams, lorqu'il se trouvait sur le plan astral durant son sommeil, se soit trouvé fortuitement mis en présence de cette réflexion du futur et qu'ayant été naturellement frappé d'horreur par ce tableau, l'ait transmis à son mental inférieur dans l'espoir qu'il serait possible d'intervenir d'une façon quelconque pour empêcher ce crime, mais il est impossible d'établir avec certitude le diagnostic de ce cas, sans étudier les archives akashiques pour constater ce qui s'est réellement passé.

Un exemple typique de vision n'ayant absolument aucun but, est rapporté par M. Stead dans ses *Real Ghost Stories* (p. 83) à propos de Miss Freer, ordinairement appelée Miss X. Cette demoiselle se trouvait dans une maison de campagne, bien éveillée et pleinement consciente, lorsqu'elle vit un jour, arrêté devant la porte du hall, un dog-cart traîné par un cheval blanc et dans lequel se trouvaient



deux étrangers dont l'un descendit de la voiture et se mit à jouer avec un chien terrier. Elle remarqua qu'il portait un ulster et observa aussi tout particulièrement les traces toutes fraîches que les roues avaient laissées sur le sable. Pourtant aucune voiture ne se trouvait là à ce moment, mais une demi-heure plus tard deux étrangers *se présentèrent* dans un équipage identique et la vision de la demoiselle se réalisa avec précision dans ses moindres détails. M. Stead poursuit en citant un autre cas de vision sans but, dans lequel un intervalle de sept années sépara le rêve (car cette fois c'était un rêve) de sa réalisation.

Tous ces exemples (et ils sont choisis au hasard parmi des centaines) établissent qu'un certain degré de précision est incontestablement possible pour l'Ego, et les cas de ce genre seraient évidemment bien plus fréquents, n'était l'excessive densité et le manque de sensibilité des véhicules inférieurs de la majorité de ce que nous appelons l'humanité civilisée, défauts que l'on peut surtout attribuer au grossier matérialisme de l'époque actuelle. Je ne fais point allusion à la doctrine matérialiste telle que l'entend la science, mais à ce fait que dans toutes les questions pratiques de la vie journalière presque tout le monde n'est guidé que par des considérations d'intérêt, sous une forme ou sous une autre.

Dans bien des cas l'Ego lui-même peut n'être pas développé et, pas suite, ses facultés de précision être très vagues, tandis que dans d'autres il peut voir lui-même clairement, mais trouver ses véhicules inférieurs si peu impressionnables, que tout ce qu'il arrive à transmettre à son cerveau physique se borne à un vague pressentiment d'un prochain désastre. Il y a aussi des cas dans lesquels l'avertissement donné n'est pas du tout l'œuvre de l'Ego, mais celle d'une entité étrangère qui, pour une raison ou une autre, s'intéresse amicalement à la personne qui subit l'impression. Dans l'ouvrage que j'ai cité plus haut, M. Stead nous fait part de la certitude qu'il éprouvait, plusieurs mois à l'avance, d'être chargé de la direction de la *Pall Mall Gazette*, bien que dans les conditions habituelles, rien ne semblât moins probable. Quant à savoir si cette certitude anticipée était le résultat d'une impression faite sur lui par son propre Ego ou d'une amicale suggestion due à un autre, c'est impossible sans se livrer à de véritables investigations ; en tous cas, sa confiance fut pleinement justifiée.

(*A suivre.*) **C. W. Leadbeater.**

DEMANDE ET RÉPONSE (1)

Les corps morts des systèmes solaires se désagrègent-ils pour former les nébuleuses d'où sortent de nouveaux systèmes? S'il en est ainsi, comment s'effectue la distribution de la matière dans l'espace?

Pour élucider d'une façon complète ce stupéfiant processus il faudrait un savoir bien plus étendu que celui que peuvent posséder ceux qui sont appelés à répondre à des questions de ce genre. Nous avons été amenés à croire, d'une manière générale, que la matière dont sont formées les planètes se désagrège lorsque leur période de vie est terminée, exactement comme cela se passe pour la matière qui constitue un corps humain, mais, de même qu'aucun nouveau corps n'est formé avec la matière même qui formait naguère un corps mort, de même aucune nouvelle planète n'est formée avec la matière d'une ancienne. Celle-ci est dispersée dans l'océan de la matière et c'est de cet océan de matière qu'est tiré le nouveau monde. Quant à savoir si une planète morte est décomposée en atomes ultimes par le processus de désagrégation, ou si elle est simplement réduite en petites masses qui seraient alors considérées astronomiquement comme un flot de météores, c'est là une question au sujet de laquelle je ne pense pas qu'aucun de nous ait encore des informations précises. Le seul renseignement faisant autorité que nous ayons reçu et qui semble se rapporter à ce problème, a trait aux débuts du Système Solaire. Il semble que les Pouvoirs Créateurs, que cela regardait, aient alors récolté la matière, requise pour ce travail, dans l'océan ambiant de l'espace, sous la forme d'atomes éthériques. Leur agrégat engendra la nébuleuse originale. Cela semble indiquer qu'à la fin de la vie du système entier, la matière dont il est formé retournera probablement à l'état éthérique, mais il est possible que les processus intermédiaires, qui ont trait à la construction et la destruction des mondes durant l'existence du système, n'impliquent pas une modification aussi complète de l'état de la matière. Le flot de météores semble bien être un procédé naturel pour servir à la formation de nouveaux mondes dès qu'ils sont nécessaires. Ces flots sont probablement bien plus nombreux que ne le soupçonne l'astronomie ordinaire. Des perturbations dans leur cours peuvent très bien amener la rencontre de deux ou plusieurs de ces flots et le développement d'une nouvelle nébuleuse (par le fait de la chaleur engendrée), et, par suite, la formation d'une nouvelle planète. En ce qui concerne la nature de la catastrophe qui brise une planète qui existait déjà et en fait un flot de météores, nous savons trop peu de choses pour nous hasarder à émettre une opinion, mais le raisonnement nous suggère l'idée

(1) Erratum.— A la Demande et Réponse du numéro d'avril, page 56, ligne 6, au lieu de... matière... lire... manière anti-naturelle.

que puisque la manifestation de la matière physique, comme telle, est apparemment due à l'action de la Volonté, — active sur un plan des plus élevés, — le relâchement de cette Volonté provoquerait le retour automatique de la matière en question à son état atomique original. La réduction d'une planète à la condition d'un flot de météores impliquerait donc, suivant cette hypothèse, un relâchement partiel de la Volonté Créatrice par rapport à cette masse particulière de matière, ce qui s'associe naturellement à une cause positive de cataclysmes.

A. P. S.

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

Comme d'ordinaire, le 8 mai dernier, jour anniversaire de la désincarnation de Mme Blavatsky, a été célébré dans les divers centres théosophistes français. A Paris, la réunion a été particulièrement nombreuse Le portrait de H. P. B. était entouré de fleurs, le secrétaire général de la section a fait une allocution de circonstance et des passages appropriés ont été lus de la *Voix du Silence* et de la *Bhagavad gita*.

***

Les dernières conférences théosophiques de la saison aux Sociétés savantes ont eu lieu aux jours et sur les sujets que nous avons déjà dits. L'assistance y a été plus nombreuse encore qu'à la première, la grande salle littéralement pleine, ce qui montre qu'en l'absence même de nos principaux instructeurs, il y a pas mal de monde à Paris disposé à entendre la parole théosophique. C'est du meilleur augure pour l'avenir.

Les relativement grandes assises des Sociétés savantes n'ont pas empêché les réunions fréquentes de l'Avenue Bosquet d'avoir lieu régulièrement. Dans l'une de ces dernières, l'un de nos membres, ingénieur distingué, a présenté un mémoire sur l'application de la théosophie à certaines questions de la science, et, dans une autre séance, Mlle Aimée Blech a de nouveau pris la parole pour développer la thèse si touchante et si belle de la paix et du bonheur, ici-bas, pour le théosophe.

***

Le résultat de ces divers travaux est l'expansion graduelle de l'idée théosophique dans le monde, pour le plus grand bien de celui-ci. Il y a longtemps que les individus répondent à cette idée, mais les organes des écoles différentes y sont naturellement plus réfractaires. Elles commencent cependant par y accéder. Un simple coup d'œil jeté sur quelques-unes des plus récentes publications spiritualistes nous montre, en effet, la *Revue spirite*, d'avril, dans son article signé Grimard, sur la famille Hernadec, parler de l'Aura humaine, du corps astral, des

races et des sous-races, conformément à la teneur de nos livres. Le *Journal du magnétisme*, de mars, dans son article signé Dr Vindevogel, sur l'action curative du magnétisme, fait de même. L'*Initiation*, d'avril, dans son article signé H. Girgois, sur la volonté, va jusqu'à prendre notre terminologie spéciale, et, ailleurs, cite l'expérience des dompteurs du feu (1) qui a eu lieu, en 1898, dans l'Inde, à l'intention particulière de théosophes de marque,dont notre rédacteur en chef,qui y assistaient. Il est vrai que ces revues ne transcrivent généralement pas le nom de théosophie, mais le public éclairé ne s'y trompe pas et cela nous est d'ailleurs indifférent.

Par contre, un examen si rapide qu'il soit de ces diverses revues ne laisse point de produire parfois de moins agréables impressions. Telles, dans l'*Initiation* d'avril, déjà nommée, et sous la signature même de son Directeur, la critique de l'*Histoire de l'Atlantide*, par W. Scott Elliot. Les termes dans lesquels nous avons annoncé ce travail théosophique dans notre revue montrent bien que nous ne l'assimilons pas à un ouvrage d'enseignement, mais que nous le tenons pour une simple variété occulte, sérieuse toutefois, analogue au *Pérou Antique* que nous publions en sorte de feuilleton. Cela ne nous empêche pas, joint au respect que nous avons pour le digne auteur du livre, de nous élever contre la forme discourtoise et contre le fond injuste de l'article de l'*Initiation*. Aucun des arguments mis en avant par le critique ne tient debout devant un examen impartial et éclairé des choses : ni la soi disant absence de bibliographie antérieure, puisque le travail n'est pas une revision, mais un nouvel apport; ni son désaccord allégué avec les données scientifiques actuelles, puisque celles-ci sont généralement imparfaites, encore, et ne peuvent dès lors pas servir de critérium absolu. Le désaccord n'est d'ailleurs pas tel que l'avance le critique. Ce dernier assure, à l'encontre de notre livre, que l'ouverture du détroit de Gibraltar est d'époque relativement récente, alors que le dernier mot de la science géologique est que : *dès la période éocène, la Méditerranée communiquait déjà avec l'Atlantique* (2). Voici quelques indications intéressantes à ce sujet tirées du *Traité de géologie* de A. de Lapparent, concordantes d'ailleurs avec les opinions de Suess, —

(1) Voir IXe année de la *Revue théosophique française*, page 373.

(2) Voir, dans la Xe année de la *Revue théosophique française*, page 315, sous la rubrique du remarquable travail de MM. Sinnett et Scott Elliot sur les *Pitris Lunaires*,un tableau synoptique de l'Histoire de la création, du grand naturaliste Hæckel, auquel nos auteurs ont ajouté deux colonnes donnant les races contemporaines de l'humanité au moment des grands cataclysmes qui sont connus des théosophes avancés. On y voit jusqu'à quel point les plus hautes données scientifiques actuelles s'accordent avec ceux de la cosmogonie occulte. La période éocène y est marquée antérieure à un million d'années : *ce n'est pas précisément une époque récente*. Le principal continent de l'Atlantide fut détruit il y a 800 000 ans (période miocène). Une seconde catastrophe eut lieu il y a 200 000 ans. Une troisième arriva il y a 80 000 ans. La quatrième et dernière fut la submersion de Poséidon, il y a 11 500 ans.

ces deux auteurs étant les classiques officiels des études supérieures en géologie.

Tome III du traité de Lapparent. L'existence de l'Atlantide a dû se prolonger pendant le tertiaire, soit pendant l'éocène, l'oligocène, le miocène et le pliocène. Pendant l'éocène même, la Méditerranée communiquait librement avec l'Atlantique.

Carte de la P. 1534. Pendant la période oligocène (partie supérieure de l'éocène), le détroit de Gibraltar existe parfaitement et très légèrement au-dessous de sa position actuelle.

Carte de la P. 1539. Pendant la période miocène, voir l'étage helvétien, la communication (précitée) se fait un peu au-dessus de l'actuelle.

Carte de la P. 1549. Pendant la période pliocène, la communication se fait à peu près à l'emplacement actuel, mais avec une ouverture plus large.

Carte de la P. 1578. Depuis le pléistocène (quaternaire ancien) jusqu'à nos jours, ce détroit a gardé, à quelques érosions ou dépôts près, la forme actuelle.

L'*Initiation* tient aussi pour absurde la possibilité de la navigation aérienne, chez les Atlantes, alors que celle-ci est dite procéder de l'existence d'une force que nous ne connaissons pas encore On ne peut dès lors que réserver la question. Et d'ajouter, ce que fait notre critique : « il suffit, pour produire la lévitation, de changer la polarisation de la pesanteur », ressemble singulièrement à une vérité de la Palisse, sans plus donner pour cela le moyen d'effectuer cette dépolarisation. Et ainsi des autres arguments dont l'ensemble, occupant près de trois pages de l'*Initiation*, fera peut-être baisser la vente du livre de Scott Elliot, alors que le préjudice moral de la chose ne sera certainement pas à l'encontre de notre ami.

***

La théosophie donne la vie et, par suite, le mouvement, dans tous les ordres de l'idée ou du sentiment, à tout ce qu'elle imprègne Quelques personnes appartenant à une grande ville de France ont dernièrement écrit au Président de notre Société pour lui dire que la théosophie les avait ramenées aux catholicisme dont elles étaient éloignées précédemment, qu'elles désiraient dès lors quitter nos rangs, tout en nous étant reconnaissantes du service que nous leur avions rendu. Le colonel Olcott répondit que tel était bien l'effet de la théosophie d'éclairer toutes les religions, quelles qu'elles fussent, et en leurs formes multiples et en leur fond même; que les esprits se rangeaient ensuite, suivant leur degré d'évolution, les uns dans les rites, agrandis toutefois, de leurs jeunes ans, les autres dans l'idéal *un* de la religion sagesse ; et qu'ainsi progressait l'humanité, lentement, mais sûrement. Le principal objet du mouvement théosophique était d'aider à ce progrès et non d'augmenter le nombre de ses membres reconnus : il suffisait donc que les personnes impliquées aient acquis plus de lumière qu'elles n'en possédaient auparavant pour que l'objet visé ait été obtenu. Et qu'ainsi tout était bien.

∴

Le deuxième volume de la traduction française de la *Doctrine secrète* est arrivé à son terme dans le fascicule paru le mois dernier. Le présent numéro de notre revue ne donne que la table des matières et la couverture du dit volume. Une note indique les conditions dans lesquelles on peut se procurer ce qui a paru jusqu'ici de la traduction de la *Doctrine secrète*. Redisons simplement, ici, que le nombre d'exemplaires tirés des volumes français est relativement limité et qu'il y a quelque attention à faire à ce sujet si l'on a une collection à compléter. Nous commencerons notre troisième volume dans le prochain numéro de cette revue.

Etranger

Russie

L'autorité ne permet pas la fondation de centres théosophiques dans ce pays, aussi n'y a-t-il point de nouvelles à donner du mouvement en Russie. Nous ne voulons parler, ici, que de deux livres publiés par des Russes, non théosophes d'ailleurs, mais sur des sujets qui relèvent de nos études, pour éclairer à leur endroit.

Le premier est une *Vie de Jésus*, par Notovitch, parue il y a quelques années, dans laquelle le fondateur du Christianisme est dit provenir des centres d'initiation tibétains, ce que controuvent les données occultes théosophiques possédées sur l'origine du Christianisme.

L'autre ouvrage est une *Vie de Julien dit l'Apostat*, par Merejkowsky, dans laquelle le haut caractère de l'impérial philosophe est entièrement dénaturé. L'exactitude chronologique n'est pas plus respectée que celle des idées : c'est ainsi que l'auteur fait rencontrer Julien et Jamblique, alors que ce dernier est décédé l'année même de la naissance de son prétendu interlocuteur. L'ouvrage est donc sujet à caution.

Amérique.

Le président Olcott continue heureusement sa tournée aux Etats-Unis. Partout où il passe, c'est par milliers d'auditeurs qu'on se presse à l'entendre, et, quand on pense au pays où cela a lieu, on en déduit que la connaissance théosophique n'est pas exclusive de l'énergie sociale, tout au contraire, peut-être, dans l'ordre d'ailleurs qui revient au degré d'évolution de chacun.

D. A. Courmes.

Post-Scriptum. — Au dernier moment, nous apprenons le décès prématuré de l'un de nos plus dévoues collaborateurs à la Revue, M. Blanvillain, professeur de l'Université, en province, âgé de 38 ans seulement, dont les essais d'application de la théosophie à l'art ont été très remarqués. Il nous reste même à publier quelque chose du regretté professeur, ce que nous ferons en souvenir sympathique et reconnaissant de son nom.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, juin 1901. — Travail dans les branches.

Theosophist, *organe présidentiel*, mai 1901. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. -- Le monde invisible, par C. W. Leadbeater. — Renonciation.

Theosophical Review, *Angleterre*, mai 1901. — Pouvoir, maîtrise et contrôle de la pensée, par Annie Besant. — Evolution de la conscience, par A. H. Ward. — Vie de Mme Swetchine, par Uari.

Vahan, *Section Britannique*, mai 1901. — Libre arbitre et prévision. — Sur la mention du démon, dans les évangiles. — Sur le problème de la femme.

Sophia, *Espagne*, mai 1901. — Sur l'homéopathie, par Melian. — Conférences du Dr Pascal, à Genève.

Teosofia, *Italie*, mai 1901. — Un hermétiste italien, par Decio Calvari. — Réincarnation, par le Dr Pascal. — M. Ch. Blech, à Rome.

Theosophia, *Hollande*, mai 1901. — Le grand inquisiteur, par H. P. B. — Sur le Tao-te-King, par Von Manem.

Theosophie, *Belgique*, mai 1901. — Les sept principes de l'homme, les corps de l'homme.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, mai 1901. — Sur la quatrième dimension, par C. W. Leadbeater.

Philadelphia, *Amérique du Sud*, mars 1901. — une prophétie.

Theosophic Gleaner et Prasnottara, *Inde*, mai 1901. — Les mystères de la matière et du mental.

Theosophy in Australasia, pas reçu.

The N. Z. Théosophic Magazine, avril 1901. — Pour l'enfance.

Revue spirite, *France*, mai 1901. — Désincarnation de P. G. Leymarie. Discours prononcés à son incinération par MM. Baudelot, Puvis, Camille Chaigneau, commandant Courmes et Auzanne.

Mouvement psychique, *Paris*, avril 1901. — Etudes sur le rêve.

L'Etincelle, *Paris*, mai 1901. — C'est un organe chrétien indépendant, teinté de spiritualisme moderne.

Revue spiritualiste illustrée, *Paris*, 1901. — Suite de l'Echo d'ici-bas et de l'au-delà, intéressante publication, si elle paraissait plus régulièrement.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne*, mai 1901. — Hygiène des arthritiques, par le Dr Pascault.

Bulletin des sommaires et Argus des Revues, *Paris*, mai 1901. — Mentionnent ce qui se publie, le Bulletin mieux que l'Argus, tout en ne donnant, ni l'un ni l'autre, le sommaire même des revues, ce qui serait au moins aussi utile que leur éparpillement.

Publications reçues ne mentionnant nullement notre sommaire : Paix universelle, Journal du Magnétisme, Gnose modernequi indique à peine le livre de G. B. Mead, bien que ce soit de beaucoup le meilleur document moderne sur le Gnosticisme. — Der Vahan. — Theosophischer Wegweiser. — Psysische Studien. — Wiener Bundschau.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Carlo Lano, par REEPMAKER. — Dans le nouveau roman de M. Reepmaker se déroule une intrigue intéressante. La valeur morale de cet ouvrage, écrit en un style chaud et vibrant, est réelle, incontestable. Les révélations que l'auteur a puisées dans l'étude des religions asiatiques, et dans les doctrines théosophiques en particulier, sont lumineuses et éclairent d'un jour nouveau et satisfaisant, pour les âmes éprises de raison et de justice, les événements parfois si inexplicables de la vie. Toutes nos félicitations au courageux romancier qui marche hardiment dans cette voie.

D.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE JUIN 1901.

M. Holbé	10 fr. »»	*Lotus Bleu*
Dr Salvy	35 »»	»
R. (Saint-Cyr)	3 »»	»

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priés d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le Directeur administrateur :

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE

27 JUILLET 1901
DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 5

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

DÉVOTION ET VIE SPIRITUELLE

« L'âme ne peut être gagnée ni par la connaissance, ni par « l'intelligence, ni par la science multiple,.. ni par la dévotion, ni « par la connaissance qui n'est pas unie à la dévotion — *Mundaka « panishad*, II, 3, 4.

Cette sentence, tirée des plus anciennes écritures de notre race, est celle dont je veux parler ici. Je vais essayer de retracer les deux sentiers qui mènent à la découverte du Soi, sentiers qui peuvent bien être suivis séparément, mais qui, pour le perfectionnement de l'humanité, doivent finir par n'en former qu'un. L'un des sentiers est le sentier de la Connaissance, et il mène à la Libération; l'autre est le sentier de la Dévotion qui, jointe à la vraie Connaissance, conduit à l'éternel Service, la plus grande gloire que l'homme puisse atteindre.

Mais avant d'aborder ces deux sentiers, il y aurait un mot ou deux à dire sur un sujet pouvant servir d'introduction, afin que nous voyions bien nettement les routes que nous allons suivre en pensée.

Tout à fait indépendants de ces sentiers de la Connaissance et de la Dévotion qui mènent infailliblement à la Libération et au Grand Renoncement, il y a les sentiers suivis par ceux qui n'ont pas encore assumé les devoirs du disciple, mais qui sont des hommes de bien, de vie sérieuse, faisant œuvre bonne dans le monde: ce sont là les sentiers de l'Action, les sentiers où s'engendre le Karma; où les bonnes œuvres et les bons désirs produisent un bon Karma. Mais le Karma ramène toujours l'homme à une nouvelle naissance. Des milliers, dans certains cas des millions d'années, peuvent se passer dans l'intervalle, mais toujours la fin du labeur est une nouvelle naissance, toujours la fin du désir est le « passage d'une mort à l'autre ». Les œuvres bonnes et utiles à l'humanité trouvent leur récompense. En nous servant de l'expression familière aux Chrétiens, nous dirons qu'elles méritent le ciel ; l'Hindou dira qu'elles méritent le Svarga ; en langage théosophique je dirai qu'elles gagnent

le Devakan, Et, en plus du Devakan, ou Ciel temporaire, il y a encore la possibilité d'une œuvre si bien faite, toujours en vue du résultat, qu'elle mène à ce Ciel des Devas cosmiques dont parlent les écrits Hindous, ciel où celui qui a dépassé l'humanité commune règne pendant toute la durée d'un Manvantara et dirige la marche progressive des mondes. Mais tout résultat de travail est d'une durée limitée. Ni la Libération, ni le Grand Renoncement ne se trouvent au terme du sentier suivi par celui qui œuvre en vue du résultat; car la Nature est toujours juste et l'homme ne récolte qu'en proportion de ce qu'il a semé. S'il travaille pour la récompense, la récompense lui est accordée par la Justice infaillible qui dirige le monde

Mais de même que les bonnes actions sont annulées par la récompense, ainsi le résultat d'un bon Karma est anéanti ; et, que ce soit dans ce monde ou dans un autre, la conséquence est certaine: il faut que l'Ego revienne toujours à une réincarnation parce qu'il n'a travaillé qu'en vue de la récompense et que la récompense n'est pas éternelle. Mais, lisons-nous dans un des Ecrits sublimes d'où j'ai tiré ma citation en commençant, il vient un temps où l'étude des œuvres et du monde des œuvres est achevée, un temps dont il « est écrit : Que le Brahmane, après qu'il aura visité tous les « mondes qu'on peut gagner par les œuvres, cherche à acquérir « l'affranchissement de tout désir. Rien de ce qui est eternel ne « peut s'acquerir par ce qui n'est pas éternel (1). »

Quand tout désir est éteint, alors le sentier de la Connaissance ou celui de la Dévotion peut être abordé.

Suivons d'abord le sentier de la Connaissance. La Connaissance de quoi? Ni de la sagesse du monde, ni des sciences nombreuses qui peuvent s'acquérir par la seule intelligence, ni de la longue suite d'études contenues dans les livres Hindous, ni même la connaissance des soixante-dix sciences qui comprennent tout le savoir humain. Quand je parle du sentier de la Connaissance, j'entends plus que la connaissance intellectuelle: je veux dire le sentier qui mène, à la connaissance spirituelle, c'est-à-dire à la connaissance de l'Un, du Soi, le Brahmane qui cherche, et qui trouve; — car, par la Connaissance, on peut trouver et comprendre.

Il y a des hommes qui, laissant le sentier de la Dévotion, choisissent celui de la Connaissance et qui suivent ce sentier vie, après vie, jusqu'à ce qu'ils aient gagné le droit à la Libération. Essayons de nous rendre compte de la marche à suivre dans ce sentier.

« Le premier pas est la perception de l'Un qui est la base de tous « les mondes, l'Un, le Soi éternel et immuable, qui projette les « univers dans l'espace, comme l'araignée ses filets, pour les « ramener de nouveau à lui (2) ». La vie une, qui est la source de

(1) Mundakopanishad, I, II, 12.
(2) Mundakopanishad, I, I, 7

toute chose, suprême, insaisissable pour la pensée humaine, est l'objet de la Connaissance, et celle-ci reconnaît cet Un.

Le second stage dans cette connaissance consiste à réaliser que toutes les choses revêtant des formes diverses doivent finir, qu'en réalité la divisibilité n'existe pas dans l'univers, qu'il n'y a qu'une apparence de divisibilité ; que l'unique, qui est le seul Etre, l'Un, la seule Réalité, réalise le Soi de chacun, comme la Vie unique dont toutes les formes ne sont que des manifestations passagères. Ainsi la perception de l'indivisibilité est un pas de fait dans ce sentier de la Connaissance. Aussi longtemps que l'âme n'a pas réalisé cette indivisibilité, elle est obligée de passer d'une mort à l'autre (1).

Mais il faut plus que la perfection de l'indivisbilité ; il faut arriver, par un effort voulu et continu, à réaliser que le Soi de l'univers est aussi le Soi qui réside dans le corps de l'homme ; que ce Soi, comme cela a été dit, déjà, peut revêtir successivement plusieurs corps dans le but d'acquérir de l'expérience ; que, dans le sentier de la Connaissance, ce Soi quitte une enveloppe après l'autre, jusqu'à ce qu'il apparaisse comme le Soi de toutes choses. Pour cela aussi, il faut la Connaissance : d'abord la connaissance de l'existence de ces enveloppes ; ensuite la connaissance du Soi agissant dans ces enveloppes ; puis la réalisation que ces enveloppes peuvent être déposées les unes après les autres ; que les sens peuvent être maîtrisés et réduits au silence ; que le Soi peut se rendre indépendant des sens jusqu'à ne les faire obéir qu'à sa volonté ; et que la voix du Soi peut être entendue sans l'intervention du monde extérieur.

Il y a aussi l'enveloppe du mental qui nous a déjà occupés, l'enveloppe du mental dans laquelle le Soi agit au milieu du monde intérieur des conceptions et des idées : celle-ci est également considérée comme extérieure à l'âme qui la rejette comme elle rejette l'enveloppe des sens. Alors, avec la perception que les enveloppes ne sont pas l'âme, que le Soi se trouve au delà et à l'intérieur, la connaissance de l'indivisibilité devient une réalisation visible, non pas seulement admise par l'intelligence mais pratiquement reconnue dans l'existence.

Et ceci doit conduire infailliblement au renoncement. Mais, remarquez bien que c'est le renoncement qui vient de la raison ; c'est le renoncement qui se détache des objets des sens et des objets de l'esprit, par un isolement voulu, à l'intérieur du Soi. Or, cette exclusion du monde extérieur et du monde intérieur est très facilement obtenue par l'absence de tout commerce avec les hommes et très facilement accomplie par la séparation d'avec la grande Fraternité humaine, très facilement conquise si le Soi qui la cherche se sépare de tout ce qui est illusoire et crée l'isolemen intérieur dans la quiétude de l'isolement extérieur.

(1) Kathopanishad, Vallis, IV, 10

Supposons maintenant qu'on ne veuille pas de cet isolement absolu: il y a un autre renoncement, le renoncement par la Connaissance, le renoncement par la volonté arrêtée de ne plus engendrer de Karma ; le renoucement par la connaissance que, s'il n'y a pas de désir, il n'y a pas d'enchaînement de Karma qui ramène le Soi à une nouvelle naissance. Et c'est, — laissez-moi le graver dans votre esprit, vous allez voir pourquoi, — c'est essentiellement le renoncement de l'homme qui sait que, tant qu'il a des désirs, il est attaché à la roue des naissances et des morts, et que la libération n'est possible pour lui que si les liens du cœur sont brisés.

Alors, ceci réalisé, si l'homme est encore poussé à l'action, il travaillera sans rien désirer ; s'il est encore obligé de vivre avec ses semblables, il fera son œuvre sans se soucier du résultat. Renoncement complet, mais renoncement en vue du salut; renoncement ayant pour but de gagner la Libération et d'échapper au fardeau de l'existence terrestre. Et de nouveau il est écrit que:

« Quand ils ont trouvé le Soi (c'est-à-dire quand ils ont réalisé « Brahman), les Sages sont satisfaits par la Connaissance ; ils ont « conscience de leur Soi ; leurs passions se sont éteintes et ils sont « dans la paix. Le sage ayant trouvé Celui qui est présent partout, « et s'étant voué au Soi, s'anéantit entièrement en Lui (1). »

Voilà donc quel est le terme de ce sentier de la Connaissance. Etat sublime, souverain, d'élévation et de puissance, où l'âme, dans la séénrité de sa propre sagesse, dans le calme de sa propre force, a étouffé toute impulsion des sens et est devenue maîtresse absolue de chacun de ses sentiments. Mais c'est un état d'isolement, malgré sa puissance et sa sagesse, malgré la grandeur du détachement absolu de ce qui est transitoire, et qui prépare l'âme à entrer en Brahman. C'est bien en Brahman qu'une telle âme va entrer, et elle a gagné sa libération pour vivre dans cette union pendant des siècles innombrables, un espace de temps impossible à évaluer en années et dont la peneéc humaine ne peut mesurer la durée. Elle a atteint ce que l'Hindou appelle Moksha, dans une union parfaite avec l'Un, le Tout, et n'abandonne cette union que quand paraît une nouvelle aurore du grand Manvantara, où elle quitte à nouveau cet état de libération pour revêtir encore toutes les formes manifestées.

*
* *

Passons maintenant du sentier de la Connaissance au sentier de la Dévotion.

Ici encore la vraie connaissance ne doit pas manquer ; elle est indispensable si le monde doit être bien servi. Il faut la vraie connaissance, car ici aussi l'Union est le but; mais une union tant soit

(1) Mundakopanishad, III, II, 5

peu différente de celle qui est acquise par la connaissance seule; et, si la vraie connaissance fait défaut, l'amour même peut se tromper dans son désir de faire du bien et faire du mal là où il voulait rendre service. Donc, la Dévotion ne doit pas être séparée de la Connaissance, parce que la connaissance est nécessaire pour rendre le service parfait, et le service parfait est l'essence de la vie du vrai Dévôt. Mais le terme du sentier de la Dévotion est une union consciente avec le Soi suprême qui se manifeste dans tous les autres sois; et ces autres sois sont toujours présents à l'esprit du dévot, jusqu'à ce que l'union de tous se fonde dans l'Unique. Car, dans ce sentier de la Dévotion, c'est l'amour qui donne l'impulsion, l'amour qui ne cherche qu'à se donner à ses supérieurs afin d'obtenir d'eux la force de servir, et à se donner soi-même à ses inférieurs dans l'intention de les servir. De sorte que le vrai dévôt a la face tournée en haut, vers ceux qui sont au-dessus de lui, afin de gagner la force spirituelle, le pouvoir spirituel, l'énergie spirituelle; non pas pour lui-même, non pas pour se libérer lui-même, car il ne veut la libération que si tous peuvent y participer; non pas pour faire de ces dons sa propriété, mais pour devenir un instrument de bénédictions pour les autres. De sorte, dis-je, que, dans le sentier de la Dévotion, l'âme se tourne toujours vers la lumière qui vient d'en haut, non pas pour s'éclairer elle-même, non pas pour briller, mais pour servir de foyer et de canal, afin de faire luire la lumière pour ceux qui sont dans les ténèbres.

Elle n'aspire à la lumière d'en haut que pour la communiquer à ceux d'en bas.

Voilà donc la première, la suprême caractéristique de l'homme qui veut suivre le sentier de la Dévotion. Il faut qu'il débute par l'amour, puisque l'amour est son but; et pour cela il est nécessaire qu'il perçoive le côté spirituel de la nature. Il ne suffit pas qu'il connaisse le Soi, qu'il connaisse ce Soi dont toutes les formes ne sont que des manifestations passagères; il faut qu'il sache reconnaître ces manifestations elles-mêmes, afin de pouvoir les servir. Il commencera donc par voir, par se rendre compte que de la Source de Vie éternelle partent les étincelles qui sont des Intelligences de tous les degrés de l'évolution, des Intelligences puissantes qui, dans un Manvantara passé, ont gagné leur victoire, et qui sortent du Feu éternel toutes prêtes pour être les lumières du monde. Ce sont elles que l'homme reconnaîtra comme des incarnations de la Vie spirituelle; ce sont elles qu'il reconnaîtra comme les fondements de l'Univers manifesté; ce sont elles qu'il jugera bien supérieures à lui: car l'évolution qui les porte en avant leur a fait passer bien des Nirvanas avant de les amener au lieu où elles émergent pour être des manifestations de notre propre univers. Et l'homme les appellera d'un nom qui exprime leur grandeur souveraine et spirituelle; il les appellera des Dieux, ou leur donnera telle autre dénomination exprimant la suprême incarnation de la Vie spirituelle à laquelle

aspire tout l'univers pour arriver par elle à la grande Union.

Ce sont donc ces Intelligences qu'il percevra d'abord. Après elles, et toujours en descendant, il verra les hiérarchies innombrables, et de tous les degrés, d'Intelligences spirituelles revêtues des formes de la Vie dans la sphère spirituelle de l'Univers ; et, toujours plus bas, les Intelligences puissantes que nous appelons les Constructeurs des mondes, les Esprits planétaires, les Seigneurs de la Sagesse ; et bien au-dessous d'eux, encore, ces grands Esprits revêtus des formes les plus nobles de l'humanité, que nous appelons les Maîtres et qui nous révèlent la Lumière de l'au-delà ; et, enfin, à des degrés de plus en plus bas, des entités spirituelles. Il arrive ainsi à réaliser que l'univers entier est peuplé de ces formes de Lumière et de Vie, réunies en une vaste Fraternité, dont font parties les Sois revêtus de la forme humaine. Par conséquent son sentier est la perception de la Fraternité et non la recherche de l'isolement. Ce n'est pas sa propre libération qu'il demande, c'est le pouvoir de servir qu'il sollicite de l'Etre suprême, afin d'aider ceux qui sont moins avancés que lui. C'est pourquoi je disais que le sentier de la Dévotion commence par l'amour et finit par l'amour; il commence par l'amour pour tous les êtres animés qui nous entourent et finit par l'amour pour les êtres supérieurs, les plus élevés que notre pensée puisse concevoir.

Ayant ainsi la perception de cette fraternité d'Aides, l'homme désire devenir, lui aussi, un aide conscient avec eux tous, en prenant sa part du fardeau de l'Univers, du fardeau commun ; il demande toujours plus de force pour l'employer au service de tous; il désire toujours plus de sagesse afin de pouvoir éclairer l'ignorance autour de lui. Il ne s'isolera donc pas ; il ne se contentera pas de la connaissance du Soi intérieur ; il aspirera, au contraire, à se multiplier pour servir, et il aura la perception des Sois extérieurs aussi bien que du Soi intérieur. Lui aussi réalise le renoncement, comme celui qui suit le sentier de la Connaissance, mais son renoncement est d'un autre genre. Ce n'est pas le renoncement raisonné qui dit: *Je ne veux pas me lier par l'attachement aux choses qui passent, parce qu'elles me ramènent à une nouvelle naissance.* C'est le renoncement joyeux de celui qui voit au-dessus de lui les Aides puissants des hommes, et qui, désireux de les servir, dédaigne tout ce qui pourrait le détourner d'eux, pour se donner à eux ; non pas dans l'intention bien arrêtée de se libérer, mais, joyeusement, leur donnant toutes choses, sans briser le désir avec violence, comme on romprait la chaîne qui nous tient captifs, mais en la consumant au feu de la dévotion, à ce feu qui détruit tout ce qui n'est pas son élément ou sa flamme. Et c'est ainsi que l'homme est libéré du Karma, parce qu'il n'a qu'un désir, celui de servir, d'aider, d'arriver à l'union intérieure avec son Seigneur, et à l'union extérieure avec tous les hommes. Et cette dévotion l'affranchit naturellement des sens, consomme le sacrifice de sa volonté ;

mais ce détachement même rendra son service plus parfait, car le vrai dévôt a appris à ne pas travailler en vue d'un résultat. Il sait qu'il est de son devoir d'agir, parce que, sans l'action, le monde ne peut progresser; il sait que son devoir est d'agir au lieu même où il se trouve, parce que c'est là que se trouve la tâche qu'il doit remplir au mieux. Il travaille parce qu'il sait qu'il est créé pour l'action. Encore n'est ce pas tout à fait lui qui travaille, car sa pensée est toujours fixée sur l'objet de sa dévotion et de son amour, et sa pensée n'est pas lui. « Ses sens et les facultés de son esprit, dit Shri-Krishna, se porteront naturellement vers l'objet avec lequel ils sont en rapport, tandis qu'il est libre et indépendant au milieu d'eux. »

Ensuite, voyez ce que l'homme gagne à suivre ce sentier. Si nous travaillons au mieux, si nous travaillons avec tous nos moyens, si par amour nous consacrons le meilleur de notre pensée et de nos forces au service de nos semblables, alors nous n'aurons, tout en travaillant, qu'un seul désir concernant le résultat, c'est qu'il soit conforme à la volonté la plus sage.

Et si nous travaillons ainsi avec un entier désintéressement; si, après avoir fait notre part du travail, nous laissons le champ libre à toutes les grandes énergies spirituelles, sans les entraver par notre aveuglement ou notre faiblesse; si nous possédons l'esprit d'abnégation et que nous mettons ce que nous avons de mieux au service de l'humanité; si, remettant le résultat de l'action aux soins de ceux qui guident les destinées du monde, nous leur laissons aussi la tâche de suppléer à notre faiblesse par leur force, de corriger nos fautes par leur sagesse, de réparer nos erreurs par leur intelligence, alors ils se chargent aussi de tout, même d'atténuer le mal qui peut résulter de nos erreurs; et, quoique nous ayons à souffrir pour l'erreur commise, le résultat sera conforme à la justice qui reconnaît que notre intention était de servir et non pas de nous tromper. Et si nous évitons de faire intervenir notre personnalité, si nous laissons le champ libre à leur activité, alors de l'erreur même résultera un succès, et l'insuccès, qui était la faute de l'intelligence, cédera devant le pouvoir plus grand de l'esprit qui agit par amour.

C'est alors que s'évanouit toute inquiétude. L'homme qui est arrivé à la paix intérieure par la dévotion n'est plus troublé par le monde extérieur. Il fait au mieux, et, s'il commet quelque erreur, il sait que la souffrance qui en découle n'est qu'un enseignement; il accepte avec joie cette souffrance qui l'instruit dans la sagesse et le rend ainsi plus apte à coopérer avec les Grandes Ames qui sont les ouvrières du monde. La souffrance qui résulte d'une faute n'est plus une cause de détresse: elle est regardée comme une leçon; et, prise ainsi, elle ne peut pas le moins du monde troubler la sérénité de l'âme qui n'a qu'une volonté, celle d'apprendre ce qui est bien pour faire ce qui est bien, et qui ne trouve jamais trop élevé le prix



auquel elle est admise à devenir meilleur serviteur de l'homme, et des grands Instructeurs des hommes. A faire ainsi notre possible, sans considération du résultat, nous nous rendons compte que ce que nous appelons dévotion n'est en réalité qu'une attitude de l'âme : c'est l'attitude de l'amour dans la possession de la paix, et qui, la face tournée vers la Lumière, est toujours prêt pour servir ceux qui l'habitent; éclairé par eux, il trouve chaque jour de nouvelles occasions pour servir.

*
* *

Mais, direz-vous, peut-être, quel sera l'objet de cette dévotion ? Cette dévotion doit germer là même où nous vivons et en faveur de ceux qui partagent notre vie quotidienne. Toute dévotion en paroles est sans couleur si elle ne se manifeste pas en même temps par des actes d'amour : et cette vie d'amour doit commencer là où l'amour peut être utile aux plus proches. Le vrai dévôt est celui qui, précisément parce qu'il a renoncé à lui-même, porte toute sa pensée et tous ses soins sur ceux qui l'entourent, et qui, possédant la paix parfaite, peut se charger des soucis et des difficultés des autres.

Donc, la vie de dévotion débute au foyer de la famille, par l'accomplissement de tous les devoirs domestiques, en répandant la sérénité autour d'elle, en se chargeant des soucis domestiques et allégeant au mieux le fardeau des autres. Puis, du foyer de la famille, la dévotion se porte au dehors, donnant toujours ce qu'elle a de meilleur et de plus pur. Elle ne craint ni les ennuis, ni la souffrance ; elle ne consulte jamais ses préférences, car elle n'a qu'un désir, celui de servir, et ce qu'elle possède de meilleur, c'est ce qu'elle donne le plus volontiers. De ce service volontaire, qui s'étend des plus proches aux plus éloignés, dans lequel l'homme dépense ses meilleures aptitudes, tous ses moyens pour les déposer aux pieds de l'Humanité, naîtra le feu purificateur de la dévotion, qui étendra sa vision jusqu'à Ceux qui sont au delà et au-dessus de lui. Car ce n'est que quand l'homme aime et sert ses semblables que les yeux de son esprit commencent à s'ouvrir et qu'il perçoit au-dessus de lui des Aides pour le soutenir, comme il aide et soutient lui-même les autres. Car, sachez bien que sur ce sentier de la Dévotion le secours n'est jamais individuel ; les êtres supérieurs de l'au-delà ne l'accordent que pour qu'il soit transmis à d'autres. L'homme ne peut demander à être aidé que s'il aide toujours les autres ; par conséquent, un don accordé à lui personnellement est un don accordé à tous ceux qui en ont besoin. Et, à mesure que ses yeux s'ouvrent davantage et qu'il reconnaît les nombreux degrés des Intelligences spirituelles, il voit qu'il en existe quelques autres autour de lui, revêtues de la forme humaine ; puis, quand il aura réalisé qu'elles vivent de son existence, tout en lui étant supérieures, il deviendra de plus en plus apte à s'élever dans la

connaissance de ces grandes âmes, montant juqu'aux Êtres supérieurs de l'au-delà, et, après ceux-ci, vers de plus élevés encore. Car, dans ce sentier du progrès spirituel par la dévotion, chaque pas ouvre un horizon nouveau, et chaque progrès de la vision spirituelle la rend plus apte à pénétrer l'intensité de lumière qui cache les Intelligences spirituelles les plus élevées, aux yeux de la matière et de la raison. Et ainsi l'âme de cet homme se réjouira de la perception du très bien dans l'humanité, elle aimera et admirera le très bien partout où elle le trouvera ; en un mot, et pour me servir d'une expression dont plusieurs riront, le dévot aura son héros auquel il rendra un culte. Non pas qu'il ne voie point de défaut en ceux qu'il admire, mais il voit avant tout en eux le bien qu'il aime et il oublie de critiquer la faute dans la contemplation du bien ; il les aime et les sert pour ce qu'ils sont à l'humanité, et il jette le manteau de la charité sur les imperfections de leur service.

Et quand il sera ainsi arrivé à la connaissance de ceux qui l'entourent, il sera mis en contact avec des Disciples plus élevés que ceux qui sont répandus communément sur cette terre, avec ceux qui sont arrivés plus haut, dont la vision pénètre plus loin avec des êtres qui détruisent graduellement au feu purificateur toute ignorance et tout égoïsme, et qui sont en contact direct avec ceux que nous appelons les Grands Maîtres, les membres de la grande Loge Blanche. Et il les aimera et les servira, si l'occasion s'en présente ; il les aimera et les servira dans toute la mesure de ses moyens, sachant que ce service le purifie lui-même, est utile au monde et fait de plus en plus de lui un canal de transmission pour les forces, les énergies qu'il désire répandre sur ceux dont la vision est plus bornée que la sienne. Un peu plus tard, il arrivera, par ces Disciples, jusqu'aux Maîtres Eux-mêmes, ces incarnations les plus élevées et les plus puissantes de l'Humanité, bien au-dessus de nous par Leur pureté spirituelle, par Leur sagesse spirituelle, par Leur renoncement parfait, grands comme des Dieux, en comparaison avec l'humanité inférieure, car chacune de Leurs enveloppes est translucide, et la Lumière de l'esprit luit au travers, sans obstacle, ne différant pas des hommes par Leur essence, mais par Leur évolution, car notre corps cache la Lumière qui est en nous, tandis que Leur corps est pur et la lumière sans tache le traverse librement. Ce sont ces Maîtres qui aideront, guideront et instruiront l'homme arrivé à Leurs pieds par le sentier de la Dévotion dont j'ai parlé. Vivre avec Eux, c'est marcher en avant dans le sentier de la Connaissance spirituelle, car sans cette dévotion, les sommets suivants ne sauraient être atteints.

Ici je citerai les paroles d'un Disciple hindou, qui me sont parvenues tout récemment et qui vous donneront la définition de la dévotion bien mieux que ne le font mes paroles. Voici ce qu'il écrit :

« *La Dévotion aux Bienheureux est le* sine qua non *de tout progrès*

« spirituel et de toute science spirituelle. Elle nous met dans la position « dans laquelle nous pouvons le mieux travailler sur tous les plans de « la Vie. Elle crée pour l'âme l'atmosphère propre à la faire grandir « et se fortifier en amour, en beauté, en sagesse et en puissance. Elle « accorde la harpe du cœur et la dispose ainsi à rendre les sons justes « sous la main du musicien. Voilà le ministère de la dévotion. Mais il « faut aussi que nous apprenions à connaître les notes que nous devons « jouer, il faut que nos doigts sachent comment glisser le long des « cordes, et il faut que nous ayons l'oreille musicale, ou, mieux encore, « le cœur musical... Ce que l'accord parfait est pour l'instrument, la « dévotion l'est pour la Monade humaine. Mais il faut d'autres talents « encore pour produire des airs suaves et variés. »

Telle est bien, en deux mots, la définition de la dévotion : c'est le fait d'accorder l'instrument qui est le cœur. La connaissance peut être nécessaire pour créer les airs variés voulus, mais la dévotion fait accorder le cœur avec l'âme, afin que chaque mélodie soit une harmonie parfaite. Puis, l'amour grandit, la connaissance s'étend, la pureté spirituelle augmente, et alors toutes les énergies des sphères spirituelles aident à s'élever les âmes qui aspirent à servir, et toute la force de ceux qui ont achevé leur course est employée à soutenir celui qui aspire à toucher le but, afin de le rendre meilleur serviteur.

Qu'est-ce enfin que la dévotion dans la vie? C'est une vision plus nette qui vous fait voir ce qui est juste; c'est un amour plus profond qui fait que nous servons mieux; c'est le calme, la paix inaltérable que rien ne peut troubler, ni ébranler, parce que rien ne touche l'âme absorbée dans la dévotion aux Bienheureux. Et c'est encore par le moyen des Bienheureux que la lumière qui vient d'En Haut est reflétée sur les mondes qu'Ils veulent aider, et qu'elle est rendue supportable à nos faibles yeux.

La paix, la vision, le pouvoir de servir : voilà ce qu'est la dévotion dans la vie. Et le Soi que cherche le dévôt pur, ce Soi est pur, ce Soi est Lumière (1), Lumière que rien ne peut ternir, que l'égoïsme ne peut obscurcir. C'est dans cette Lumière que s'anéantit le dévôt, qui est Lumière lui-même.

Car le Soi de tous est Lumière d'amour, et le temps vient enfin, comme il est venu pour les Maîtres, où cette Lumière brille dans sa pureté parfaite et donne tout son éclat pour le salut du monde.

Voilà ce que veut dire dévotion. — Voilà, en termes bien faibles, ce qu'est la vie intérieure de ceux qui aiment, qui reconnaissent que la vie ne nous est accordée que pour servir, qui reconnaissent que ce qui seul donne de l'importance à la vie, c'est qu'elle doit être consumée au feu de la dévotion pour éclairer et réchauffer le monde.

Voilà la carrière dont le but est, non la Libération, mais le

(1) Mundakopanishad, III, 1, 10. on voit l'immense différence qu'il y a entre l'aspect théosophique de la dévotion et celui qu'en donnent communément les Églises. N. D. L. D.



service parfait. Il n'y aura Libération que lorsque toutes les âmes seront libérées, quand toutes entreront dans la béatitude indescriptible. Mais ce sera une Libération qui, au terme de cette félicité, ne les en retirera que pour être des coopérateurs conscients, possédant la suite ininterrompue du souvenir, dans les régions spirituelles supérieures, parce que ces âmes libérées auront gagné le droit d'être des ouvriers conscients à jamais dans tous les Manvantaras futurs. Or, la vie d'amour ne libère jamais du service, et, aussi longtemps que dure l'éternité, l'âme qui aime travaille à jamais pour l'Univers, pour le servir !

Annie Besant.

Simple aperçu de Théosophie (1)

Le mot théosophie vient de deux mots grecs et signifie littéralement : sagesse des Dieux, sagesse divine, sagesse parfaite. La théosophie est donc la connaissance des choses telles que les connaissent les dieux ; c'est la vérité devenue, pour ainsi dire, tangible.

Cette définition inspirée de Mme Blavastky est d'un caractère mystique. Elle laisse entendre que la théosophie se confond avec la vérité et que cette vérité n'est pleinement accessible qu'à l'homme passé à l'état de divinité. Par suite, le degré de connaissance réelle, à laquelle peut atteindre un individu, est lié absolument à son degré d'intellectualité et de moralité. Plus un homme approche de la perfection divine, plus le soleil de vérité grandit à ses yeux, mieux il découvre les secrets de la nature. On a dit : beaucoup de science mène à Dieu ; d'après ce qui précède, il serait plus sûr de dire : Dieu mène à toute science.

Cet objectif que propose dès le début la théosophie : chercher à atteindre la vérité totale, à contempler le divin face à face, à s'unir à Dieu, en un mot, grâce à une évolution morale progessive, n'implique-t-il pas que nous ayons affaire à une religion ?

Hâtons-nous de dire que la théosophie n'a point de dogmes obligatoires, n'impose nulle foi, n'exige nulle crédulité, n'a ni prêtres ni autres directeurs de conscience de ce genre, n'établit enfin ni culte, ni sacristie. Il n'y a, comme vous le voyez, rien de commun entre la théosophie et ce qu'on appelle une religion.

Mais, si vous pensez qu'il faut considérer la religion comme la science des rapports de l'homme avec la puissance divine, comme la réponse rationnelle et véridique aux questions qui, dès l'origine de l'humanité, ont exercé la sagacité des penseurs et déterminé la naissance des religions, eh bien, oui, la théosophie, c'est la religion ;

(1) Conférence faite à Toulon sur mer.

il y a identité entre les deux. Son étude ne saurait donc être offerte à ceux que satisfont les catéchismes des diverses confessions religieuses ; elle ne convient qu'aux penseurs libres, à ceux qui désirent la lumière complète, profonde, absolue.

Menant à la certitude, dévoilant tout mystère par une méthode d'entraînement scientifique et moral ignorée des religions, elle n'est pas une religion, mais bien la religion elle-même.

Cependant, direz-vous, toutes les religions affirment posséder la vérité totale que la théosophie nous offre, et cette prétention qu'a la théosophie de dominer ses rivales, est commune à toutes les religions.

Nous répondrons d'abord que la théosophie ne rivalise avec aucune religion, n'engage point de luttes. Elle est synonyme de « la religion » précisément parce qu'elle est la synthèse de toutes les religions et qu'elle les accueille toutes dans son sein. Elle est la substance dont toute religion vit, le soutien de toute idée religieuse ; d'elle dérivent les mille formes d'adoration de l'Être suprême qui ont constitué les religions de l'univers.

Ne croyez pas, en effet, que cette synthèse religieuse, offerte par la théosophie, ait été faite après coup, date de quelques années, par exemple de la fondation de notre Société théosophique actuelle, et qu'elle ait été opérée pour les besoins d'une cause. Quelque génie qu'aient eu M[me] Blavastky et ses coopérateurs, une œuvre aussi colossale dépasse tellement les forces humaines qu'il serait absurde de voir dans les créateurs de notre Société autre chose que les propagateurs d'un système né avec l'origine des mondes.

Le fond commun à toutes les religions, ou théosophie, fut, en effet, enseigné aux hommes dès la plus haute antiquité par le moyen de la révélation, c'est-à-dire d'une communication directe de l'humanité, sinon avec la divinité, du moins avec des êtres supérieurs ou divins.

Qu'on croit ou qu'on nie la révélation, qu'on regarde les premiers prophètes comme des esprits inspirés ou de simples philosophes, peu importe, on est obligé de reconnaître que leurs paroles eurent, et ont encore, une extraordinaire profondeur, que toute nouvelle découverte scientifique en confirme l'exactitude et que, par conséquent, s'ils ne furent point les interprètes de la divinité, ils furent celui de la vérité, ce qui pour nous, théosophes, est la même chose.

Du domaine de la religion passant à celui de la science, nous voyons la théosophie faire le plus grand cas des données et des méthodes scientifiques.

Il n'est point d'applications ou de découvertes ingénieuses dont elle n'examine le mécanisme intime et qu'elle ne puisse commodément rattacher aux principes supérieurs posés par elle. Elle embrasse le connu et l'inconnu, c'est-à-dire la science d'aujourd'hui et celle de demain. A ce point de vue elle synthétise les sciences comme elle synthétise les religions ; elle fait entrer toutes les con-

naissances en son sein, et, par cela même, peut être intitulée la science.

Or, comme l'investigation théosophique ne porte pas seulement sur la simple succession des faits et de leurs rapports ou lois, mais aussi sur les causes générales et premières de ces faits et de ces lois, la théosophie représente également la science des sciences ou philosophie. Mais ce n'est pas une philosophie timide, un système semblable aux autres dont les confins sont ceux du développement intellectuel moyen de l'homme de notre époque, c'est une philosophie qui ne se donne point de limites, qui ne recule devant aucune conséquence des plus hautes spéculations de l'esprit et arrive ainsi à des conceptions universelles dont le caractère véridique et profond est demeuré jusqu'à ce jour sans égal.

De telles études sur la généralité des connaissances ne pouvaient être divulguées tant que les sciences n'étaient pas entrées dans l'examen des multiples problèmes de l'évolution. La théorie évolutive, si en honneur de nos jours, est, en effet, l'antique base du savoir théosophique. On comprendra la réserve gardée par les sanctuaires et les associations de sages initiés sur des questions dont ils avaient une connaissance directe, mais non transmissible par les moyens scientifiques alors connus. Les secrets de la doctrine qui furent gardés et que gardent encore, sur bien des points, les grandes âmes auxquelles la vérité théosophique a été confiée, ont donné à la théosophie un caractère mystérieux d'où son nom de philosophie ésotérique ou enseignement secret de la nature des choses.

Tous les grands chefs d'école de l'antiquité eurent un double enseignement : l'un était destiné au public, c'était la doctrine exotérique, celle du dehors ; l'autre était donné aux intimes, aux disciples, c'était la doctrine ésotérique, celle du dedans. Ils ne livraient à la foule que les idées qu'elle pouvait comprendre ; et encore passaient-ils pour des innovateurs dangereux ou des corrupteurs du peuple.

Malgré toute leur prudence, les grands théosophes, comme les grands moralistes, ont été, de tout temps, accablés d'injures et totalement méconnus. S'efforcent-ils de cacher leurs études, aussitôt on voit en eux des alchimistes, des sorciers, des magiciens dignes du bûcher, comme par exemple au Moyen Age. De nos jours, comptant sur la culture intellectuelle des diverses classes de la société, les théosophes se sont dévoilés bravement et voilà qu'on suspecte leur bonne foi, qu'on nie leurs observations, qu'on refuse un examen sérieux à leur doctrine sous le prétexte invincible que la théosophie dépasse les limites de la science et que le théosophe est un illuminé !...

Eh bien, deux épithètes m'attendent donc en sortant de cette enceinte : celle d'homme de sens commun, ou celle d'illuminé. Laquelle choisirai-je ? Soyez vous-mêmes juges de mon choix.

Le bon sens commun m'offre une science indécise dont certains déclarent la faillite, une religion bafouée, une philosophie incohé-

rente qui va à la dérive, s'accrochant aux épaves cartésiennes ou au nihilisme allemand. Le bon sens m'oblige à vivre contrairement à la nature dans un perpétuel délire. Que d'extravagances va-t-il m'imposer en effet ? — Suis-je femme, voici la mode, le luxe, mille embarras charmants peut-être à leurs heures, mais lourdes charges pour le reste du temps. Si j'appartiens au sexe fort, je constate une perpétuelle contradiction entre les aspirations de la nature et les obliquités inhérentes à une vie journalière vouée au bon sens.

Les aberrations nées du sens commun, que je signale là, sont peu importantes, direz-vous. D'accord, mais nous pouvons, poussant plus loin l'analyse, montrer qu'il en est de cruelles. Un jour, c'est un secours refusé à un ami, à un parent dans la détresse, parce que les billet bleus demandés sont indispensablement consacrés aux bals, aux mondanités ou à tout autre usage dont notre vanité, notre égoïsme ne pourront se sevrer. Un autre jour, c'est un mot qui reste sur nos lèvres pour la justification d'un camarade dont un chef a décidé la perte ; ou bien encore .... mais je m'arrête sur ce chapitre ; ce serait trop navrant !

En face des débordements de nos adversaires, voyez la conduite des théosophes. Au lieu de recourir aux hypothèses comme les savants, d'imposer leur foi comme les prêtres, de piétiner sur place comme les philosophes, ils ne préjugent de rien, n'imposent nulle croyance et se bornent à formuler les préceptes suivants. Dans le chaos des opinions il en est quelques-unes d'exactes : ne retenir que celles-là. En dehors des idées courantes, on rencontre aussi des idées vraies : oser les faire siennes. La vérité est une ; elle est en tout et partout, il faut la découvrir. La théosophie puise à toutes les sources, met à contribution toutes les forces de la nature, et, dans un immense labeur, éclaire d'une intense lumière le connu et l'inconnu ; une telle doctrine embrasse l'ensemble de la connaissance réelle, la totalité du savoir et du pouvoir humain : la consulter.

En dehors de la révélation à laquelle les générations actuelles ne croient plus, les fondements de la théosophie se trouvent dans la raison et l'évidence, seul critérium admis par les intellectuels du jour. La théosophie donc raisonne et discute. Elle peut, en effet, expliquer l'univers, Dieu et l'homme, comme le firent tous les philosophes, c'est-à-dire avec l'unique secours de la raison.

Et l'occultisme, direz-vous, n'est-ce pas aussi l'un des grands fondements de la théosophie ? — Oui, certes, mais ce n'est pas la théosophie elle-même. La théosophie n'a qu'un objet unique et véritable, la connaissance métaphysique des choses ou science du mécanisme interne de la nature. L'occultisme est un moyen qui se joint aux autres pour pénétrer ce que nos sens ne nous permettent pas de savoir. On peut l'écarter, si l'on veut. Qui vous empêche de dépouiller la théosophie de son auréole mystérieuse, de la descendre de son piédestal en apparence fantasmagorique, mais pourtant réel et solide comme un pilier du monde, et de l'asseoir devant nous sur

les sables mouvants de la dialectique humaine. La mettant ici à la portée de votre jugement, vous découvrirez peu à peu en elle des éléments de certitude que jamais science morale ne fut à même de vous fournir. Mais, une fois sur le chemin du vrai, une demi certitude ne suffit plus. Comprendre n'est rien, douter moins encore : puisque théosophie est synonyme de vérité, il faut acquérir de cette vérité une notion totale et absolue, une connaissance directe et lumineuse, un témoignage irrécusable tel que celui de la voir de ses yeux. Eh bien, ce désir logique doit être satisfait. Il le sera, car c'est en appeler cette fois aux pouvoirs occultes, aux moyens hyperphysiques, aux secrets de l'emploi des forces naturelles. Tout peut donc être dévoilé, mais il est une condition préalable et nécessaire, la vertu. Soyons justes et nous approfondirons d'intuition les vérités dont la raison est encore impuissante à démontrer péremptoirement l'évidence ; nous possèderons une certaine puissance surhumaine, instrument de clarté personnelle et de bienfaisance déposé en notre âme pour le service de l'humanité.

Sans doute, ne sommes-nous pas encore prêts à recevoir intégralement de suite ces sublimes enseignements. Contentons-nous, en attendant, de théosopher, pratiquement, avec tout notre cœur, en aidant nos semblables, et, théoriquement, avec toute notre raison, en essayant de faire luire dans les esprits la vérité ou théosophie que mille préjugés recouvrent encore de leur ombre.

En résumé : La théosophie est une synthèse de la religion, de la science et de la philosophie ; elle embrasse la connaissance universelle, elle explique le mécanisme interne de la nature des choses et établit les rapports de l'homme avec la divinité. Elle est l'expression la plus proche de la vérité qui se puisse concevoir. C'est pourquoi, en elle se résolvent les vérités communes à toutes les sciences et à toutes les philosophies.

Ces vérités, connues dès la plus haute antiquité, ont été l'objet d'un enseignement tenu secret que l'état actuel des sciences a permis de divulguer au moins en partie ; néanmoins, l'accueil fait à la théosophie dénote encore beaucoup de préjugés ou de mauvaise foi chez nos contemporains qui se déclarent gens de bon sens par rapport à nous, les illuminés ! De quel côté pourtant se trouve le beau rôle ? Le théosophe ne préjuge de rien, n'impose nulle croyance, a le courage de ses opinions, cherche la vérité partout et en tout, accepte la théosophie parce qu'elle mène à la connaissance totale par une méthode spéciale d'entraînement basée sur la moralité, l'altruisme et l'étude.

Concluons donc que la théosophie est la plus haute vertu unie à la connaissance universelle, ou, encore, la vérité atteinte à la fois dans le domaine intellectuel et dans le domaine moral.

Dr Prat-Flottes.

Le Beau est-il indispensable ?

Avez-vous réfléchi à ce problème ? Si le Beau, le Bien et le Vrai constituent une réelle trinité, si ces termes se tiennent réellement, si le bien qu'on leur suppose existe, pourquoi semblent-ils se repousser dans leurs manifestations comme des électricités de nom contraire ? S'ils sont des rayons d'une même lumière, des aspects différents de l'Unité absolue, pourquoi, dans leurs réalisations terrestres, leur accord n'est-il pas évident ? Car l'Art a-t-il souci de la bonté ou même de la vérité ; la Science ne se moque-t-elle pas autant de l'esthétique que de la morale, et cette morale elle-même s'occupe-t-elle du Beau et du Vrai ?

Il n'y a que deux hypothèses : ou bien les trois termes de cette trinité philosophique sont solidaires, ou ils sont indépendants ; et, dans ce dernier cas, adieu la tri-unité. Mais nous sentons cette solidarité et nous avons la conscience obscure des réactions réciproques des trois spéculations primordiales de l'esprit humain ; la science, la morale et l'esthétique.

S'il en est ainsi, quelle est la cause des divergences extrêmes que présentent ces données, et d'où vient l'aversion des moralités pour l'art, des artistes pour la science, des savants pour l'éthique et le beau ? C'est en l'homme lui-même (le chef-d'œuvre de la nature ?) que devrait surtout éclater cet accord divin. Or, que voyons-nous ? Les seuls êtres qui peuvent prétendre à quelque beauté — et encore à une beauté partielle — sont généralement les plus primitifs, les moins évolués, ceux qui n'ont presque aucune idée des sentiments élevés ou des hautes pensées. On dirait que l'évolution s'imprime, comme une fatigue ou une tare, sur la face et le corps de ceux qui ont acquis la faculté d'être bons ou méchants, ignorants ou savants. Avez-vous remarqué comme les hommes de génie ont les traits ravagés ?

Les êtres dépravés et méchants sont laids et l'on peut dire que la laideur de leur âme est écrite sur leur physionomie. Les saints, les anges de bonté, au moins, ne sont pas repoussants, mais sont-ils plus beaux ? La bonté de leur cœur se lit sur leur visage ; ils peuvent être sympathiques, mais quels modèles !.... Que de déformations, de meurtrissures, de flétrissures même, malgré la sérénité de leur regard ! Sans doute leurs âmes sont belles, mais leurs corps, regardez leurs corps, ils sont hideux.

Les malheureux dont l'incapacité mentale est notoire sont affreux à voir et leur masque est emprint de la plus franche bestialité. Nos grands savants sont-ils plus beaux ? Sans doute l'intelligence en leurs yeux pétille, mais ils prêtent à la caricature et leur amour du vrai ne suffit pas à en faire des Apollons.

Où est la loi et qu'est-ce que le Beau, ce Beau qui semble vouloir s'éloigner à la fois de ses deux inséparables ?

Est-il neutre et se suffit-il à lui-même ; se tient-il en dehors de la lutte, désire-t-il rester étranger à l'évolution ? Veut-il le calme, la tranquillité sereine ; lui faut-il pour éclore et resplendir l'apathie du cœur et du cerveau ; n'est-il que l'image de la satisfaction organi-nique ?

Il ne serait donc que l'idéal de l'animal ou de la plante, et son domaine serait hors de l'humanité ; et, de fait, les êtres beaux ne font-ils pas penser à des fleurs ou à des bêtes de luxe ? S'inquiète-t-on de leur âme ? En ont-ils une, seulement ?

Les Grecs, de qui nous tenons notre idéal de beauté et qui n'avaient en vue que la perfection physique en art, étaient-ils dans le vrai ou ont-ils faussé notre idéation ? Pourtant Vincent de Paul et Chevreul sont moins beaux qu'Antinoüs, et mon sentiment se révolte à penser que l'antiquité nous induise en erreur.

Le Beau ne serait-il que l'équilibre, cet équilibre parfait et divin de toutes les facultés physiques et morales ?

Ne s'éloigne-t-il du Bien et du Vrai que lorsque ceux-ci, abusant de leur puissance, veulent tirer toute la couverture à eux, et la perfection physique, sentimentale, intellectuelle, n'est-elle point dans la pondération parfaite entre l'exercice corporel, le sentiment du bien et le développement cérébral, ou, si l'on veut, entre l'accord constant et harmonieux de l'esthétique, de la morale et de la science ?

Mais, alors, lorsqu'il y a déséquilibre en faveur du Beau, ce sont ses frères qui pâtissent, et n'est-ce point de cette ardeur trop grande à vouloir faire surtout et seulement *très beau* que naissent les œuvres d'art immorales ou invraisemblables ?

Là sans doute est la vérité, et la morale qui repousse l'art ou la science est moins bonne, et la connaissance qui fait fi du Beau et du Bien est moins vraie, et l'esthétique qui abandonne la vérité est moins belle.

Oui, la sublime trinité, ici encore, est *une*, et une étroite solidarité doit relier ses manifestations pour n'avoir plus de moralistes pudibonds, de savants vivisecteurs, d'artists immoraux, plagiaires ou marchands.

Et, s'il en est ainsi, quel est le devoir de l'artiste ?

La seule préoccupation du Beau l'entraîne au déséquilibre, donc au mal et au faux. De plus, l'art étant l'expression même de son tempérament intégral, s'il veut faire œuvre saine, bénéfique et véridique, autrement dit harmonieuse, il lui faut être :

1° Un *gymnastè*. Non un acrobate ; mais avoir le souci de développer harmonieusement son corps pour que les œuvres qu'il créera soient exemptes de gaucherie, de lourdeur, d'afféterie, etc. ; pour que leur rythme soit noble et saint, il faut que lui-même soit saint et noble.

2° Un *brave homme*. Non pas précisément un saint, ce serait beaucoup demander ; mais il doit orienter son cœur vers le bien, vers les bonnes œuvres, vers les bons sentiments surtout, car ce sont eux qui commandent l'action. Et ainsi son idéal sera moins terre à terre.

3° Un *intellectuel*. Non pas tout à fait un savant, car la science pure n'est point son lot ; mais il lui faut tenir son cerveau en éveil par des lectures non seulement poétiques mais scientifiques ; et il doit avoir à cœur de rechercher la vraie connaissance. Son indifférence en matière philosophique ou religieuse est condamnable. Et par là il dirigera sa pensée et commandera presque à l'inspiration au lieu de la subir imparfaitement.

La plupart de nos artistes se cultivent intellectuellement, mais d'une façon fort modérée, en dilettantes ; il leur manque la soif de savoir, même en ce qui concerne les sciences de l'art qui leur sont indispensables.

Ils sont généralement assez bons, mais trop souvent indifférents, parfois même cruels, sans le savoir, à la façon des enfants, et ils rougiraient de faire le bien en public.

Ils n'aiment pas assez sincèrement, pas même leur art qu'ils sacrifient volontiers à la vénalité, au besoin de jouir ou au désir de flatter.

Enfin, ils sont très rarement entraînés aux exercices corporels, pensant à tort que cet entraînement leur serait une perte de temps et qu'il suffit à leurs modèles.

Et si les artistes d'aujourd'hui recherchaient cet équilibre dont nous venons de parler, s'ils le poursuivaient avec sincérité et sans défaillance, non seulement ils s'en trouveraient mieux eux-mêmes et évolueraient d'une façon plus parfaite, mais encore l'art lui-même sortirait enfin de la période pénible où il se traîne depuis longtemps sans gloire et resplendirait enfin de cette lumineuse santé, irradierait cette suprême bonté, se colorerait de cette pure vérité après lesquelles il aspire depuis des siècles et que ses créateurs ne lui donnent point, parce qu'ils ne peuvent les lui donner, parce qu'au lieu d'exercer un sacerdoce ils exploitent une maison de commerce, parce qu'ils ne sont pas des prêtres mais des saltimbanques.

Que les artistes sincères me pardonnent ce coup de boutoir ; leurs natures droites et délicates ne sauraient êtres atteintes par des accusations semblables et c'est d'eux dont nous attendons l'équilibre sauveur ; mais combien de pécheurs pour un juste et combien de loups déguisés en brebis qui se parent du titre d'artistes pour la plus grande honte de l'art moderne !

Blanvillain (1).

(1) Dernier article que nous ait laissé le professeur d'art Blanvillain dont nous déplorons le récent décès : on peut donc dire que c'est son testament à la *Revue* dont il était le collaborateur dévoué.

N. D. L. D.

VARIÉTÉ OCCULTE

LE PÉROU ANTIQUE (*suite*)

Il y a intérêt à examiner les idées religieuses de ces temps antiques.

S'il nous fallait classer leur foi parmi celles que nous connaissons de nos jours, nous nous verrions obligés de l'appeler une sorte de culte du soleil, bien que ces hommes n'aient assurément jamais songé à adorer le soleil physique. Ils le considéraient cependant comme quelque chose de bien plus élevé qu'un pur symbole. Si nous essayions d'exprimer leurs vues en terminologie théosophique, nous approcherions peut-être de la vérité en disant qu'ils voyaient dans le soleil le corps physique du Logos du système auquel nous appartenons, bien que ce soit leur attribuer une précision d'idées qu'ils eussent probablement tenue pour irrévérencieuse. A celui qui les aurait interrogés, ils auraient répondu qu'ils adoraient l'Esprit du Soleil de qui toute chose est venue et à qui toute chose doit retourner, — ce qui n'eût été en aucune façon une manière incorrecte de présenter une vérité de si haute portée.

Il ne semble pas qu'ils aient eu une claire conception de la doctrine de la réincarnation. Ils avaient la certitude complète de l'immortalité de l'homme et ils tenaient pour assuré que sa destinée future était d'aller à l'Esprit du Soleil, — peut-être pour devenir un avec lui, — bien que leur enseignement à ce sujet ne fût pas très net. Ils savaient qu'avant cette consommation finale beaucoup d'autres longues périodes d'existence devaient intervenir, mais nous n'avons pu constater qu'ils comprissent qu'une partie de cette vie future devait se passer de nouveau sur cette terre.

Le trait le plus caractéristique de la religion était la joie. Toute affliction et tout chagrin étaient taxés de perversité et d'ingratitude. On enseignait que la divinité désirait voir ses enfants heureux, et qu'elle serait elle-même affectée de les voir s'affliger. La mort était regardée non comme un sujet de deuil mais plutôt comme l'occasion d'une sorte de joie solennelle et respectueuse, parce que le grand Esprit avait ainsi considéré un de ses enfants comme digne de l'approcher de plus près. Le suicide, d'autre part, d'après la même idée, était regardé avec la plus extrême horreur et comme un acte de la plus grossière présomption ; car l'homme qui commettait le suicide s'introduisait lui-même, sans être invité, dans les sphères plus élevées dont il n'était pas encore jugé digne par la seule autorité possédant la connaissance requise pour décider la

question. Il est vrai qu'à l'époque dont je parle, le suicide était à peu près inconnu, car le peuple, dans son ensemble, était très heureux.

Le culte public était du caractère le plus simple. Chaque jour, on offrait des louanges à l'Esprit du Soleil, mais jamais de prières, car on leur avait appris que la divinité connait mieux que nous ce qui convient à notre bien. On aimerait à voir une pareille doctrine mieux comprise de nos jours. On faisait, dans leurs temples, des offrandes de fruits et de fleurs, non d'après l'idée que le Dieu-Soleil désirait de telles offrandes, mais simplement comme un témoignage qu'ils lui devaient tout; car une des conceptions les plus saillantes de leur foi était que toute lumière, toute vie, toute puissance viennent du Soleil, théorie qu'ont pleinement confirmée les découvertes de la Science moderne. Dans leurs grandes fêtes, de spendides processions étaient organisées et des exhortations et instructions spéciales étaient données au peuple par les prêtres. Mais, même dans ces sermons, la simplicité était la caractéristique principale, en grande partie au moyen d'images et de paraboles.

Il arriva une fois que, au cours de leurs recherches dans la vie d'une personne particulière, nos investigateurs la suivirent dans une de ces assemblées, et entendirent avec elle le sermon prêché en cette occasion par un vieux prêtre à cheveux blancs. Les quelques paroles prononcées alors donneront peut-être une meilleure idée de l'esprit intime de cette religion du monde antique qu'aucune description que j'en pourrais faire. Le prédicateur, enveloppé dans une sorte de chape d'or, qui était l'insigne de sa dignité, s'arrêta en haut des marches du temple et jeta un regard circulaire sur son auditoire. Puis, d'une voix douce mais sonore, il se mit à parler d'une façon toute familière et plutôt comme un père racontant une histoire à ses enfants que comme un orateur prononçant un discours en due forme.

Il leur parla de leur Seigneur, le Soleil, les invitant à se rappeler que toute chose nécessaire à leur bien-être physique lui devait l'existence, — que, sans l'éclat de sa lumière et sa chaleur, le monde deviendrait froid et mort et toute vie serait impossible; qu'à son action était dues la production des fruits et des grains, base de leur subsistance et même l'eau fraîche, la plus précieuse et la plus nécessaire des choses. Il leur expliqua ensuite comment les pages du temps passé avaient enseigné que, derrière cette action visible par tout le monde, il y en avait une autre plus grandiose, invisible celle-là, mais passible d'être sentie par ceux dont la vie était en harmonie avec celle de leur Seigneur, et, que ce que le Soleil, sous un aspect, faisait pour la vie de leur corps, il le faisait également, mais sous un autre aspect beaucoup plus menveilleux, pour la vie de leurs âmes. Il leur fit remarquer que cette double action s'exerçait d'une façon absolument continue, et que si le soleil, à certains moments, se dérobait à la vue de la terre, son enfant, la cause de

cette obscuration temporaire tenait à la terre même, non au Soleil, car on n'avait qu'à gravir les montagnes à une hauteur suffisante pour dépasser les nuages obscurateurs, pour le retrouver toujours, lui, le soleil, resplendissant dans sa gloire et nullement affecté par le voile qui d'en bas paraissait si épais.

De là, la transition était facile au nuage spirituel de l'abattement ou du doute qui parfois semble fermer l'accès de l'âme aux influences d'en haut, et le prédicateur fut très positif dans son ardente affirmation qu'en dépit de toutes les apparences contraires l'analogie était complète. Il insista sur ce fait que les nuages étaient le fait même des hommes et que ceux-ci n'avaient qu'à s'élever au-dessus, à une suffisante hauteur, pour constater que leur Soleil était resté immuable et qu'il continuait à leur verser la force spirituelle avec la même abondance que par le passé. L'abattement et le doute devaient donc être chassés, comme le résultat de l'ignorance et de la déraison, et réprouvés comme une marque d'ingratitude envers le Dispensateur de tout bien.

La seconde partie de l'homélie était aussi pratique que la première. Le plein bénéfice de l'action Solaire, continua le prêtre, était pour ceux-là seuls qui étaient en parfaite santé. Or, le signe d'une santé parfaite, sur tous les plans, était la similitude au Seigneur, le Soleil. L'homme jouissant d'une santé physique parfaite est lui-même une sorte de Soleil en petit, — répandant la force et la vie tout autour de lui, — de sorte que, par sa seule présence, le faible devient plus fort et la maladie ainsi que la souffrance sont soulagées. Et il insistait sur ce fait que, exactement de la même manière, celui qui est en santé morale parfaite est aussi un Soleil spirituel, rayonnant amour, pureté et sainteté sur tous ceux qui ont le bonheur d'arriver à son contact. Le devoir de tout homme, ajoutait-il, est de prouver sa reconnaissance pour les bienfaits de son Seigneur, — d'abord en se préparant lui-même à les recevoir, dans toute leur plénitude, — puis en les transmettant tous, intégralement, à ses semblables. Et ces deux objets pouvaient être obtenus d'une manière, et d'une seule, par l'imitation de la bienveillance de l'Esprit du soleil, qui tend si bien à attirer ses enfants, à lui, parce qu'il *donne sans rien demander.*

Tel fut ce sermon prêché, il y a quatorze mille ans, et, tout simple qu'il nous paraisse, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître à cet enseignement un caractère éminemment théosophique, et une bien plus grande connaissance de la vie réelle qu'en nombre de plus éloquents discours de notre temps. Nous notons aussi çà et là quelques points secondaires mais bien significatifs. Par exemple, la connaissance exacte du rayonnement de la surabondance de Prana chez un homme sain semble indiquer la possession de la faculté de clairvoyance parmi les ancêtres de qui cette tradition provenait.

On se souviendra que, outre ce que nous pouvons appeler leur

œuvre purement religieuse, les prêtres du soleil avaient la charge de la complète éducation du pays. Toute l'instruction était absolument gratuite, et ses stages préliminaires étaient exactement les mêmes pour toutes les classes et pour les deux sexes. Dès leurs premières années, les enfants suivaient ce que nous pourrions appeler des *Cours préparatoires*, dans chacun desquels garçons et filles étaient réunis. L'enseignement primaire y était donné, bien que les sujets embrassés dans ces études différassent considérablement des programmes modernes: l'écriture l'arithmétique étaient bien, enseignées et les enfants devaient atteindre un haut degré de savoir en ces matières; mais le système tout entier comprenait, en plus de celles-ci, quantité d'autres matières qui seraient assez diciffiles à classer, — quelque chose comme une sorte de connaissance générale et rapide de tous les procédés et objets en usage dans la vie ordinaire. De la sorte, aucun enfant, quelque fût son sexe, arrivant à l'âge de 10 ou 11 ans, ne pouvait ignorer la manière dont s'obtenaient les objets de commune nécessité ni comment s'éxécutait aucun travail ordinaire.

Les heures d'étude étaient très longues; mais les occupations étaient si variées et comprenaient tant de choses, que nous ne songerions même pas à considérer comme travaux d'école, que les enfants ne paraissent pas avoir été exposés à des fatigues exagérées. Chaque enfant, par exemple, apprenait à préparer et à cuisiner certaines sortes de plats simples, à distinguer les fruits vénéneux des fruits sains, — à se procurer, s'il venait à se perdre dans la forêt, nourriture et abri, — à manier les plus simples outils employés dans la charpente, la maçonnerie et l'agriculture, — à trouver son chemin d'un lieu à un autre par les positions du soleil et des étoiles, — à manœuvrer un canot, à nager, à grimper et à sauter avec une étonnante adresse. On leur enseignait aussi ce qu'ils auraient à faire en cas de blessures ou d'accidents, et on leur expliquait l'usage de certaines herbes médicinales. Et tout ce petit programme, si varié et si remarquable, n'était pas affaire de pure théorie. Ils étaient constamment appelés à mettre le tout en pratique, de sorte que, avant d'être admis à sortir de cette école préparatoire, ils étaient devenus excessivement habiles de leurs mains et capables d'agir par eux-mêmes, dans une certaine mesure, à peu près dans toute occasion qui pourrait se présenter.

Ils étaient aussi soigneusement instruits de la constitution de leur pays et on leur expliquait les raisons qui justifiaient ses diverses coutumes et ses règlements. D'autre part, ils ignoraient entièrement beaucoup de choses qu'apprennent les enfants européens. Ils ne connaissaient d'autre langue que la leur propre, et bien qu'on attachât beaucoup d'importance à la parler purement et correctement, — cette facilité s'acquérait seulement par une pratique constante plutôt que par l'observation des règles grammaticales. Ils ne savaient ni algèbre ni géométrie ni histoire et leur géographie

ne s'étendait pas au-delà de leur pays. — A leur sortie de cette école, ils pouvaient vous construire une maison confortable, mais ils n'auraient su vous en faire le dessin. Ils ne connaissaient absolument rien de chimie, mais ils étaient instruits à fond des principes généraux de l'hygiène pratique.

Avant de pouvoir quitter cette école préliminaire, les enfants devaient avoir atteint un certain degré dans la possession de ces connaissances, degré bien défini et considéré comme nécessaire à de bons citoyens. La plupart atteignaient aisément ce niveau vers l'âge de 12 ans; à quelques-uns, les moins intelligents, il fallait plusieurs années en sus.

Sur les maîtres principaux de ces classes préparatoires reposait la sérieuse responsabilité de déterminer la carrière future de l'élève, ou plutôt de lui donner conseil à cet effet; mais aucun enfant n'était forcé de se consacrer à un travail contraire à ses goûts. Il avait cependant à choisir une carrière définie, et, quand son choix était fixé, il était placé dans une sorte *d'école technique spéciale* destinée à le préparer pour le genre de vie qu'il avait choisi. Là, il passait les 9 ou 10 ans d'école, qui lui restaient à faire, à pratiquer principalement les travaux auxquels il devait consacrer toute son énergie. Ce caractère pratique dominait tout le plan d'instruction; car il y avait comparativement peu d'enseignement théorique. Après voir vu faire un certain nombre de fois un travail, garçons et filles étaient mis à le faire eux-mêmes, et ils avaient ensuite à le répéter jusqu'à ce que la facilité à ce travail fût acquise.

Il y avait du reste beaucoup d'élasticité dans cette organisation. Un enfant, par exemple, qui, après un essai sérieux, se trouvait inapte au travail spécial qu'il avait entrepris, était autorisé, après avoir consulté ses maîtres, à choisir une autre profession et transféré à l'école appropriée. De tels transferts semblent cependant avoir été rares, car, dans la majorité des cas, avant de quitter l'école préparatoire, l'enfant avait pu montrer une aptitude décidée pour l'une ou l'autre des carrières ouvertes devant lui.

Chaque enfant, quelle que pût être sa naissance, avait toute facilité pour se préparer à entrer dans la classe gouvernante, s'il le désirait, et si son choix était approuvé par ses maîtres. Toutefois, l'éducation conduisant à ces honneurs était tellement sévère, et les qualifications requises étaient si élevées, que le nombre des candidats ne paraît pas en avoir été bien considérable. Les maîtres d'ailleurs ne manquaient pas de rechercher eux-mêmes les enfants ayant des capacités sortant de l'ordinaire et de faire le nécessaire pour les préparer à cette carrière honorable, mais difficile.

(*A suivre.*) **C. W. Leadbeater.**

DEMANDE ET RÉPONSE

Tout le mal que nous font les autres est-il, dans tous les cas, le résultat et la conséquence de notre propre Karma, c'est-à-dire, en avons-nous toujours généré la cause, dans une vie antérieure ou dans celle-ci, ou bien se peut-il que parfois nous n'en soyons pas la cause ?

Assurément rien ne peut arriver à un homme si cela ne fait pas partie de son Karma, mais il semble probable que bien des gens, parmi ceux qui emploient couramment cette expression, n'en ont pas complètement saisi toute la portée.

Chaque homme, au cours de son long développement, à travers les âges, a accumulé une très grande quantité de Karma, qui doit être religieusement et exactement mis en œuvre dans son entier, avant que cet homme ne devienne finalement *libéré*. Dès que l'homme commence à comprendre la vie le moins du monde, c'est vers cette libération finale que tendent tous ses efforts et les hauts Seigneurs de Karma sont plus que disposés à lui fournir toute l'assistance que méritent ses efforts. Mais cette assistance se manifeste généralement sous une forme que l'homme véritablement de haute foi est seul apte à apprécier, car elle consiste à augmenter la quantité du mauvais Karma qu'il doit épuiser dans l'existence actuelle, afin de le laisser plus libre dans l'avenir.

Dans l'intérêt de l'évolution, le but est évidemment d'épuiser la masse du Karma le plus tôt possible, mais comme cette masse est généralement trop grande et trop complexe pour pouvoir être épuisée durant une vie quelconque, elle doit être employée par à-comptes, et, lorsque l'homme entre dans une incarnation donnée, on lui en choisit une partie telle qu'il puisse raisonnablement être supposé capable de l'écouler durant cette existence.

A l'homme ordinaire, ce fragment de Karma apparaît comme sa fatalité, — le destin auquel il ne peut échapper, quelque effort qu'il fasse. L'égo plus avancé l'accepte avec gratitude et emploie intelligemment sa vie à essayer, — non pas d'y échapper, — mais de l'utiliser de façon à en tirer le plus grand profit possible pour son développement.

Cette portion de Karma est indiquée, jusqu'à un certain point, par les conditions qui ont présidé à la naissance de l'homme, et il en résulte qu'une grande partie peut en être prévue par les astrologues, les chiromanciens et autres, qui, chacun se plaçant à son point de vue spécial, se livrent à l'étude de ces conditions. Cependant, il est loin d'être toujours possible de prédire, avec précision, le cours entier de la vie, car un homme doué d'une volonté ferme produit constamment de nouvelles causes et génère un nouveau



Karma qui est susceptible de modifier grandement l'action de l'ancien.

Outre cela, il semble certain que des modifications sont parfois introduites, ou permises, par les divinités Karmiques elles-mêmes, comme, par exemple, dans le cas cité plus haut, où une masse supplémentaire de mauvais Karma peut être livrée à un homme en reconnaissance de son sérieux désir de le subir de suite et d'en débarrasser la voie de son progrès futur, ou bien encore, dans le cas de ce que nous appelons des accidents.

Bien certainement, aucun homme ne pourrait périr dans un accident de chemin de fer, par exemple, ou dans un naufrage, s'il ne se trouvait quelque part, dans la masse totale de son Karma, une portion susceptible d'être épuisée par une mort de ce genre. Mais si nous cherchons, pour un instant, à nous rendre compte de la quantité, aussi grande que variée, de mauvais Karma, que la plupart d'entre nous a généré au cours des âges, nous reconnaîtrons que, lorsqu'il s'agit d'un homme ordinaire quelconque, il est excessivement improbable que dans un pareil assortiment il ne se puisse trouver quelque chose de nature à être exprimée sous cette forme.

S'il s'y trouve une portion de ce genre, il se peut fort bien que l'homme périsse dans l'accident et se débarrasse ainsi de cette portion, même si cet accident ne fait pas partie du plan primitivement établi pour l'incarnation qu'il est en train de traverser. S'il ne s'y trouvait, au contraire, aucune portion de ce genre, il ne saurait périr ainsi et fournirait un nouvel exemple de ces sauvetages miraculeux dont nous lisons si souvent les récits.

On peut facilement comprendre que, dans de pareilles circonstances, la vie d'un homme doive être souvent sauvée, non point à cause de vertus qui lui soient propres, mais à cause de l'effet que produirait sa mort sur d'autres qui dépendent de lui, de peur de leur infliger une souffrance à laquelle ne les condamnait pas *leur* Karma passé.

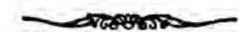
Nous pouvons donc dire, incontestablement, en réponse à cette question, que les souffrances que nous endurons ne sont jamais que le résultat et la conséquence de nos propres actions, à une époque ou à une autre de la longue histoire des existences que nous avons traversées, car, s'il en était autrement, elles ne pourraient pas nous atteindre.

Il ne faut pas supposer que, dans tous les cas de ce genre, nous avons précédemment fait exactement le même genre de mal à la personne même qui nous traite si cruellement aujourd'hui. Certainement, lorsqu'une personne a eu, par ses actions, une grande influence sur la vie d'un ami ou d'un ennemi, des blocs spéciaux de Karma se transmettent de l'époque d'une rencontre à celle d'une autre rencontre, des milliers d'années après, peut-être, et sont épuisés par ceux mêmes dont les actions avaient contribué à les créer.



Mais il y a aussi une sorte de réserve générale de Karma, de sorte que nous pouvons nous acquitter envers ceux qui nous ont aidés, et qui sont placés bien au-dessus de nous, en aidant à notre tour ceux qui nous sont inférieurs, et, de cette façon, la Grande Loi finit toujours par être défendue et l'éternelle justice rendue à tous.

C. W. L.



ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

Aux réunions théosophiques ordinaires de juin, avenue Bosquet, deux intéressants sujets de conférences ont été présentés à l'assistance avec un réel talent : l'un, une vue d'ensemble de l'important ouvrage de Mme Besant, intitulé : *Evolution de la vie et de la forme*, par M. B..., jeune officier démissionnaire, théosophe d'avenir ; l'autre, un développement personnel sur *la Vérité*, par la distinguée et sympathique Mme M...

Entre temps, la parole théosophique française a continué d'être portée à l'étranger. Le docteur Pascal a fait une seconde visite à Genève où il a parlé plusieurs fois dans des conditions à lui faire bien augurer de l'avenir théosophique de la Suisse. Cette appréciation est d'ailleurs corroborée par une nouvelle réaction consécutive à l'action intervenue, celle-là sous la forme, cette fois, de la réédition des pires insanités d'antan contre Mme Blavatsky, nous voulons parler du libelle Podmore. C'est vraiment peu de chose à l'encontre des splendides horizons ouverts par la théosophie et dont, nous le savons, un grand nombre des auditeurs du Dr Pascal ont quand même salué l'apparition, — car trois branches théosophiques sont déjà formées à Genève.

D'autre part, Mlle Aimée Blech et son frère ont rendu visite aux branches déjà existantes de Bruxelles et ainsi resserré les liens qui unissent, en toute indépendance réciproque, les théosophes de France et de Belgique.

∴

Nous avons assisté, le 25 mai dernier, à la conférence donnée, sous les auspices de l'*Institut psychologique international*, par le Dr Pierre Janet, directeur du laboratoire de psychologie à la Salpêtrière, sur « Une Extatique ». Le conférencier s'y est montré un orateur habile et disert dans sa partie, mais le fond de son discours, réduit à sa plus simple expression, nous a paru être la présentation du simple cas pathologique, observé dans son service, d'un sujet sérieux donnant lieu à des mani-

festations de contracture et de stigmates. Deux années d'observations ont, paraît-il, à peine suffi à l'observateur pour le convaincre de la réalité des faits, tant sont rigoureuses les conditions qu'il requiert personnellement pour établir la certitude des choses, ce dont on ne peut pas le blâmer, tout en trouvant que la décision dans les recherches n'est pas moins nécessaire que la minutie et la rigueur dans les observations. Aussi le distingué professeur n'a-t-il pas formulé de conclusion ou du moins la philosophie de la cause qu'il traitait, — sauf, peut-être, quand il a dit que diverses sociétés faisaient en ces matières, des spéculations qui lui paraissaient *absolument inutiles*, alors que les résultats issus de l'emploi de sa propre méthode étaient seuls dignes d'intérêt. La première partie de l'assertion peut être juste à l'endroit de pures spéculations sur des manifestations quelconques, mais, en matière occulte précisément, il est d'autres observations que celles qui ont trait au plan physique, d'autres modes précis d'observation permettant de voir à fond, et de conclure, et présentant dès lors, eux, « un véritable intérêt ». Nous nous permettons de penser que si M. le docteur Pierre Janet avait pu ajouter, à son intelligence et à son savoir scientifique, une partie seulement de la « clairvoyance » d'un Leadbeater, il n'aurait pas eu besoin de deux années pour pouvoir donner l'explication, *à fond*, et du cas de son « exatique » et *de quibusdam aliis*.

*
* *

L'Assemblée annuelle de la *Société Végétarienne de France*, qui a eu lieu dernièrement, a permis de constater le progrès du végétarisme dans notre pays. L'un des périodiques parisiens, la *Revue des Revues*, venait précisément d'accueillir dans ses colonnes un très intéressant travail du Dr Jules Grand, président de la Société, travail intitulé : *La Philosophie de l'alimentation*. Ce mémoire est des plus suggestifs et a été publié aussi en brochure. D'autre part, un dépôt complet de produits végétariens, comprenant même du vin sans alcool, a été créé, à Paris, rue Lafayette, 90, et expédie partout les commandes qui lui sont faites. Voilà de quoi aider à mener la vie théosophique, dans la mesure que l'on veut, au point de vue physique, s'entend.

L'Assemblée de la *Société d'incinération* nous a laissé une moins bonne impression. L'honorable bureau de cette Société semble se confiner à un simple rôle d'enregistrement de ce qui se passe, en fait d'incinération, sans faire grande propagande propre, ni mettre ses adhérents actuels à même de suivre personnellement les choses. Pas de conférences publiques, ou, du moins, pas d'informations au sujet de celles qui peuvent avoir lieu, pas d'avis permettant d'accompagner au crématorium la dépouille mortelle d'un collègue décédé ; aussi n'en résulte-t-il que peu de progrès réalisés. La cause de l'incinération mériterait cependant d'en faire, au point de vue social, pour ses avantages d'ordre hygiénique, en général, aussi bien qu'à celui occulte pour la prompte désintégration du double éthérique et la rupture désirable qui s'en suit du lien magnétique entre le corps physique *en décomposition* et l'égo du défunt.

∴

En raison des vacances de l'été, les réunions, cours et réceptions théosophiques ordinaires, à Paris, sont suspendus du 15 juillet au 15 octobre.

ÉTRANGER

Angleterre

L'infatigable M. G. R. Mead poursuit ses intéressants travaux d'exégèse sur les origines du christianisme auxquels il ajoute d'autres labeurs encore. C'est ainsi qu'il nous signale la traduction d'un papyrus démotique portant l'histoire archaïque de Khamuas, fils de Ramsès II et grand prêtre de Memphis, datant de 1250 ans avant notre ère, histoire dans laquelle les premières années du héros de l'histoire ressemblent, à s'y méprendre, aux années similaires de Jésus, telles qu'elles sont rapportées par les évangiles. Le livre vient de paraître à Oxford. M. Mead annonce aussi une *Vie* de *Louis Claude de Saint-Martin*, le philosophe inconnu, avec la substance de sa doctrine, par Arthur-Edouard Waite, l'auteur apprécié en ces matières, dans lequel ouvrage on relève un désaccord formel avec les vues des néo-martinistes français. Et, enfin, une *Contribution à la science occulte*, en allemand, par Deinhard, où se trouve inséré l'article de Léon Cléry paru l'an dernier dans la *Revue Bleue*. Dans le cours de cet ouvrage, M. Deinhard s'élève contre le terme de corps *astral* et propose d'y substituer celui de *corps spontal*, sans doute à cause de la spontanéité volontaire de l'action de ce corps. L'épithète *d'astral*, provenant de la lueur propre aux éléments du second plan, conviendrait, dèslors, plus encore à ceux du plan supérieur, au *corps mental*, notamment, et ne vaut sûrement rien pour ce à quoi on l'applique depuis Paracelse. Il est, d'autre part, difficile de trouver un mot occidental rendant bien la caractéristique principale du second plan et nous serions portés à y préférer le mot *Kamique*.

Amérique

Bonnes nouvelles, toujours, du colonel Olcott dont la tournée aux Etats-Unis se poursuit sous les plus favorables impressions.

Un centre théosophique s'est par ailleurs établi au Vénézuéla, à Caracas, et la revue *Dharmah* s'y est fondée dont nous avons reçu les premiers numéros. Ses articles gagneraient à être signés et l'ensemble de sa teneur à être plus net : sous ses réserves, nous souhaitons la bienvenue à notre jeune confrère.

Inde

Les revues théosophiques de ce pays ne nous apportent pas de nouvelles de Mme Besant qui s'y trouve encore, mais nous croyons qu'elle va bien.

Voici quelques maximes suggestives extraites du travail récent d'un théosophe hindou qui a eu un certain retentissement dans l'Inde et qui a été publié in extenso par le *Théosophist*. Ce travail est intitulé : *Conquête de la chair*. Il est divisé en 5 paragraphes dont celui des maximes, le quatrième, est ainsi conçu :

L'homme qui veut étudier la vie doit choisir, chaque jour, selon sa nature, une maxime dans le genre de celles qui suivent et *la vivre*. A cet effet, il lui faut y penser exclusivement dans chacun des moments où c'est possible. Une telle pratique ainsi continuée fait certainement *grandir intérieurement*.

— Vivre plus mentalement que corporellement.
— Un homme pur est l'image de Dieu.
— Aimer tout ce qui vit.
— Donner le repos à qui ne l'a pas.
— User des choses temporelles, ne désirer que les éternelles.
— Seule, la concentration vient à bout de tout.
— L'amour vrai rend sage.
— Aimer le silence, on en est béni par la couronne de paix.
— La vie que nous vivons parle pour nous.
— Perdre le moi c'est trouver Dieu.
— Garder soigneusement son cœur parce qu'il contient la vie.
— Demander avec foi, attendre en paix.
— Tenir la chair sous le joug.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, juillet 1901. — Le mouvement théosophique en France.

Theosophist, *organe présidentiel*, juin 1901. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Le monde invisible, par C. W. Leadbeater. — Moralité hindoue, par Thirlwall. — Renonciation, par Simpson.

Theosophical Review, *Angleterre*, juin 1901. — Pl 'in sur l'amour, par C. Ward. — Sur Mme Swetchine, par Uari. — Le problème synoptique, par G. R. Mead. — Le pouvoir de la pensée, par Annie Besant. — Signification de Mukti, par Bhagavan das.

Vahan, *Section britannique*, juin 1901. — Sur le mythe des âmes sœurs.

Sophia, *Espagne*, juin 1901. — Sur l'homéopathie. et sur l'incinération. — Conférences du Dr Pascal, à Genève.

Teosofia, *Italie*, juin 1901. La vie dans les cristaux, par le Dr X.

Theosophia, *Hollande*, juin 1901. — Sur le contrôle du Soi. — Le socialisme et ses adhérents.

Theosophie, *Belgique*. Pas reçue.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, juin 1901. La

quatrième dimension de l'espace, par C. W. Leadbeater. — Livres théosophiques pour l'enfance

Philadelphia, *Amérique du Sud*, mai 1901. — La civilisation antique. — Décès de Paul Gillard.

Theosophie Gleaner et Prasnottara, *Inde*, mai 1901. — Sur la mort. — Philosophie et religion. — Les vies successives de l'Âme, par Aimée Blech.

Theosophy in Australia. Pas reçue.

Theosophical New Zéland Magazine, mai 1901. — Ce que la théosophie nous a donné, par C. W. Leadbeater. — Sur l'éducation au point de vue théosophique.

Revue spirite, *France*, juin 1901. — Apports et matérialisations en pleine lumière. — Dessins médianimiques du peintre Desmoulins. — Sur la réincarnation, par le professeur Moutonnier, singulier article essayant, assez mal, du reste, de battre en brèche la réincarnation et inséré dans une revue qui se dit réincarnationiste...

L'Etincelle, *Paris*, juin 1901. — Dieu et Mammon. — Photographie de la pensée.

Réforme alimentaire, *Société végétarienne de France*, juin 1901. — Hygiène rationnelle.

Bulletin des sommaires, *Paris*. — Mentionne ce qui se publie.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Strada : la philosophie du fait (1), par *Jacques Brieu*. — Nous avons témoigné à diverses reprises de la haute considération en laquelle nous tenons Strada. Nous sommes donc disposés à accueillir le panégyrique enthousiaste, mais sincère, qu'un de ses disciples, M. Jacques Brieu, vient de publier, sous le titre précité, du penseur éminent que Paris possède encore. L'œuvre de Strada, depuis cinquante ans qu'il y travaille, est assurément considérable et embrasse les principaux points de l'histoire connue de l'humanité, mais nous ne la considérons, ici, que comme l'application de sa méthode générale, parce que c'est cette dernière, sa partie principale, surtout, dénommée *Ultimum organum*, qui constitue la synthèse de la philosophie de l'auteur. En somme, la base de la méthode de Strada est de prendre le fait pour *critérium* unique, parce que, a-t-il écrit « le fait est la manifestation de l'être, de tout ce qui a été, est et sera ; et que l'objet du savoir c'est l'être, autrement dit le fait ». Notre philosophe en arrive ainsi à conclure que « le fait est la réalisation de l'idée de Dieu, de l'être absolu, et qu'à ce point de vue, le fait est médiateur, sauveur et messie... »

(1) Prix : 1 franc.

Tout cela est sans doute applicable à l'acte absolu, mais non pas à quoi que ce soit de réalisé sur le seul plan contingent ou relatif où s'érigent les faits humains. Nous nous demandons dès lors si les puissantes conceptions de Strada ne sont pas destinées à demeurer de belles mais simples spéculations jusqu'au moment où l'humanité aura évolué davantage? — Voyons, par exemple, ce qui a trait aux origines du Christianisme. Le monde occidental actuel les base sur deux points : les enseignements du Christ et l'histoire de la passion. Les premiers se tiennent d'eux-mêmes, mais la seconde n'a aucune preuve historique, et Strada, qui l'a relevé, en a excipé pour nier l'existence même du crucifié. Et pourtant Jésus a vécu et le Christ a rempli sa grande mission, sans subir pour cela le supplice même de la croix, la haute théosophie a les moyens de l'établir, ce que ne peut faire la méthode de Strada. Nous en concluons que cette méthode est plus analytique que synthétique. Elle est du moins un bon instrument de critique et c'est surtout à ce titre que nous nous associons aux éloges de l'auteur du livre ici présenté.

D. A. Courmes.

Autour « des Indes à la planète Mars », par la Société d'études psychiques de Genève. Spirituelle et judicieuse critique de l'attitude de la psycho-physiologie actuelle vis-à-vis des phénomènes de médiumnité. Les savants qui, jusqu'ici, s'étaient, sauf quelques brillantes exceptions, montrés d'un scepticisme outrancier sur tout ce qui touche aux forces psychiques, sont obligés, par la force des faits et par une espèce de pression de l'opinion publique, de s'occuper malgré eux de ces choses mystérieuses qui dépassent la science moderne. Ils le font donc généralement avec une certaine mauvaise volonté, souvent avec le secret désir de n'y trouver que fraude ou résultats vulgaires. Les faits psychologiques les plus extraordinaires sont attribués, par eux, à la suggestion, à la transmission de la pensée, ou enfin à quelque chose d'indéfini encore que l'on a décoré du nom de « subconscient », conscience « subliminale ». Il est bien entendu que la possibilité d'êtres humains désincarnés, entrant à un titre quelconque dans ces phénomènes, n'est pas admise, bien que l'histoire du genre humain soit remplie de l'intervention posthume de ceux qui nous ont quittés. Il y a des phénomènes où la conscience profonde intervient, d'autres où la pression mentale des assistants agit d'une façon marquée, mais l'on ne peut nier que les désincarnés ne se manifestent bien souvent, et les savants actuels qui le nient seront démentis par leurs successeurs, comme ils ont démenti eux-mêmes leurs prédécesseurs qui, comme eux, se refusaient à croire à des phénomènes dont ils ignoraient l'explication et qu'ils croyaient impossibles.

Dr Th. Pascal.



SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE JUILLET 1901

X., Lyon	5 fr. »»	*Lotus Bleu*
X., Marseille	5 »»	»
C., Buenos-Aires	5 50	»
Victor Aubert	10 »»	»

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le Directeur administrateur :

D. A. Courmes.

AVIS

Vient de paraître, aux publications théosophiques, rue St-Lazare, 10, à Paris.

2me volume de la *traduction française* de la **Doctrine Secrète.** Ce volume est seul vendu séparément, 6 fr., port en sus.

Les 1er et 2e volumes, ensemble, 12 fr., port en sus.

—

Le 3e volume est commencé, en fascicule, dans le présent numéro de la *Revue*.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE



27 AOUT 1901

DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 6

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LA LOI DE REINCARNATION (1)

La Réincarnation c'est le retour périodique des « centres de conscience », ou âmes, à de nouveaux corps. C'est plus encore, c'est l'un des facteurs capitaux de l'évolution des êtres, la condition *sine qua non* de tout progrès.

Je parlerai, d'abord, de la méthode générale d'évolution des êtres; puis, je traiterai de l'évolution de l'homme, en particulier.

Evolution, en général.

Si nous jetons un regard sur la nature, nous y voyons un grand nombre d'êtres, occupant un grand nombre d'échelons successifs d'une même série progressive. Deux problèmes importants se posent aussitôt à l'esprit : le problème de la multiplicité dans l'Unité, et celui du progrès, de l'évolution. J'ai eu, naguères au sujet du bien et du mal, à esquisser le premier ; je me répéterai en quelques mots, sur un point, pour ceux qui n'étaient pas ici jeudi dernier.

Comment les multiples se sont-ils manifestés dans l'Unité?

Comment les êtres sont-ils nés, dans l'Etre unique? Comment les milliards de « centres de conscience, » ou âmes, qui peuplent les mondes, au cours des âges, sont-ils venus à l'existence?

L'Etre unique, — que nous représenterons par un Infini d'essence divine, — par sa volonté, produit un ensemble de vibrations apparemment successives que nous appelons, dans le langage ordinaire, la force-matière, — la force-matière avec la multiplicité de ses états et la multiplicité de ses formes. C'est l'univers qui, pour notre conscience limitée, paraît en transformation constante. Ces vibrations divines ne sont rien autre que la Divinité en action, ou plutôt, en activité ; rien d'étranger à la divinité n'est créé dans l'Unité divine éternelle, mais, pour l'ignorance humaine, une illu-

(1) Conférence faite aux Sociétés Savantes, à Paris, le 9 mai 1901.

sion, — mais une illusion nécessaire puisqu'elle est, à notre stage, un élément indispensable de progrès, — a lieu : l'homme voit des êtres séparés et divers, dans l'Infini.

Ces formes diverses qui baignent, comme des éponges, dans l'essence divine, contiennent, — j'allais dire emprisonnent, — une portion, un fragment de divinité : ce fragment c'est l'âme. Telle elle est l'origine des âmes dans l'âme universelle, dans l'Infini.

Comment les âmes évoluent-elles?

Par leur martelage entre les vibrations que nous nommons la force-matière, — et par la conservation des modifications ainsi produites en elles, au cours de leurs cycles d'incorporations successives.

L'âme est donc un fragment d'essence divine, un fragment qui contient les qualités et possibilités du Tout, car il est le Tout, et la forme, qui paraît l'emprisonner, n'est que son geôlier apparent ; l'Ame infinie, — Dieu, — agit sans cesse à travers ce fragment, qui est portion d'elle-même, et fait vivre et se développer en parfaite harmonie les formes diverses et progressives qui doivent l'incarner : voyez la formation des cristaux, l'instinct des plantes, les prodiges de construction et de prévoyance des abeilles, des fourmis, des castors.

Ce n'est point le développement de pouvoirs, que le fragment possède déjà par son unité avec l'Ame universelle, que l'évolution a pour but de réaliser, mais bien la création en ce fragment d'un centre de conscience individuel qui puisse constater et utiliser ces pouvoirs : il faut que ce fragment arrive à se connaître comme individu et à constater la présence en soi de toutes les facultés qui lui appartiennent comme partie du Tout, — mieux vaudrait dire comme Tout, car les mots partie et tout n'existent point dans le monde de l'Unité, et je ne les emploie que pour me faire comprendre. A quoi sert au cristal de s'organiser avec tant de science, puisqu'il n'en est pas conscient? Le but de la « création » c'est la multiplication du centre divin, — c'est l'incompréhensible divine procréation dont celle que nous connaissons n'est qu'un obscur reflet. Quand, par ses incorporations répétées, le fragment divin est devenu conscient de son existence, un « centre » nouveau est en formation dans le grand centre ; quand ce « centre » nouveau a pleinement senti les possibilités qu'il partage avec le Tout, il peut les manifester volontairement : une divinité nouvelle est née dans la Divinité.

Par quel moyen se fait cet éveil progressif des âmes en évolution?

Par la loi de l'action et de la réaction. La réaction égale l'action, l'effet égale la cause : chaque mode de l'activité divine se manifeste par une forme spéciale de la force-matière (par un mode spécial de vibration) ; chaque vibration de l'univers qui vient frapper l'âme incorporée produit en elle l'éveil du mode particulier d'activité qui a donné naissance à cette vibration (ou forme particulière

de la force-matière). Je vais me servir, pour être plus clair, d'une comparaison qui n'est juste que partiellement, mais qui exprime assez bien le principe qui régit la loi en étude : c'est le phonographe. Le Verbe divin créateur peut être représenté par l'homme qui produit des sons dans le cornet pour les enregistrer ; l'âme, le fragment divin en évolution, c'est le rouleau encore vierge emprisonné dans l'instrument. Le résultat du Verbe divin c'est l'ensemble de vibrations qui forment l'univers; ces vibrations viennent frapper l'âme et s'y imprimer, et cette âme dès lors peut, comme le rouleau phonographique, reproduire les vibrations qu'elle a reçues. Or, chaque vibration de l'univers représente une puissance divine particulière, et quand une âme, par son passage de forme en forme, de monde en monde, au cours des âges, est arrivée à recevoir toutes les vibrations d'un univers, cette âme a développé en soi toutes les facultés, tous les pouvoirs que cet univers représente. Et c'est ainsi que les âmes grandissent et montent vers l'état divin.

La transmission vibratoire se fait par l'intermédiaire des corps qui emprisonnent l'âme.

Ces corps sont d'abord de la plus grande simplicité : des amas de force-matière non organisée. Puis la partie la plus dense de ces amas subit un commencement d'organisation, des sens s'y spécialisent, et des canaux sont ainsi formés pour transmettre à l'âme des groupes particuliers de vibrations. A mesure qu'un état de matière d'un corps s'organise, l'état de matière qui lui est immédiatement supérieur commence à son tour son organisation, et ainsi de suite pour tous les autres. Chaque état de matière organisé représente une faculté distincte, capitale, de l'être.

Nous avons donc, d'un côté le développement des formes, — des corps, — de l'autre le développement des âmes ; les formes deviennent des agrégats toujours plus complexes et toujours plus importants de conduction vibratoire ; les âmes deviennent des centres de conscience, des centres de réception et d'action, de sensation et de volonté toujours plus grands, jusqu'au jour où les formes sont devenues capables de faire écho à toutes vibrations de l'univers, à tous les sons de la lyre cosmique, et où les âmes hautement développées peuvent exprimer toutes les facultés divines qui ont présidé à la construction de cet univers.

Résultats généraux de l'incorporation des âmes.

Ces résultats sont synthétisés par la série évolutive. Cette série commence et finit avec les états de matière encore invisibles à l'œil physique, mais sa portion visible est très suffisamment instructive pour nous : elle constitue les quatre règnes connus.

Dans le règne minéral, il n'y a qu'un rudiment d'organisation du corps physique, et, pour nos yeux, cette organisation ne commence guère qu'aux cristaux. La vie intérieure, — l'âme, — ne manifeste que des qualités physico-chimiques.

Chez le végétal, la forme physique se complique, et l'âme se révèle par des mouvements moléculaires et cellulaires ; chez les individus les plus élevés de l'espèce, il y a des mouvements d'ensemble qui indiquent l'éveil d'une faculté nouvelle : la sensation. La drosère, la phytollacca, la sensitive, la gobe-mouches commencent à sentir : le « moi » commence à poindre au sommet du règne végétal.

Les animaux possèdent un organisme physique bien plus complexe encore ; l'appareil de sensation est très développé, et les rudiments d'un corps mental se montrent. Le « moi » est assez marqué, à ce stage.

L'homme, enfin, possède la vie physico-chimique par son corps visible, la vie de sensation par son corps psychique, la vie intellectuelle par son corps mental, et un rudiment de vie spirituelle, — dévouement, compassion, amour, — par son corps spirituel embryonnaire, — le corps du Christ qui grandit peu à peu en nous, dont parle saint Paul. Le « moi » est dès lors bien établi.

La conservation des qualités acquises.

Mais les périodes d'incorporation des êtres sont courtes, d'autant plus courtes, souvent, que leur stage d'évolution est plus élevé. Les âmes en évolution dans les minéraux restent en incorporation durant des âges ; les grands végétaux persistent pendant des siècles ; mais les cycles d'incarnation sont courts chez les animaux et les hommes. Combien de millions d'années a-t-il fallu aux âmes minérales pour devenir des âmes végétales, puis des âmes animales, et enfin des âmes arrivées au stage humain ? Combien de réincorporations leur ont-elles été nécessaires pour parcourir ce chemin ? Mais comment ce progrès aurait-il été possible si, en quittant une forme, l'âme n'avait pu emporter en soi, ou dans un corps quelconque autre que celui qu'elle perdait, le résultat de ses acquisitions ? Comment l'humble infusoire aurait-il pu devenir un homme primitif, et, l'homme primitif, un homme-Dieu, si l'âme ne conservait ses facultés acquises, et si un corps survivant à la destruction périodique des enveloppes visibles, n'avait recueilli la semence des corps éphémères, pour en faciliter la reconstruction ?

Ainsi s'accomplit l'évolution :

1° Par l'incorporation des fragments divins, des germes qui vont reproduire la divinité ;

2° Par la conservation des qualités acquises au cours de chaque cycle de vie ;

3° Par le passage des âmes à travers tous les états de matière d'un univers, — au moyen de réincorporations successives.

Evolution de l'homme, en particulier.

Pour l'homme, les réincorporations ont été nommées réincarnations : c'est la reprise périodique de nouveaux corps de chair.

Examinons le processus évolutif humain dans ses grandes lignes.

Qu'est-ce que l'homme?

Un fragment divin arrivé au stage de la mentalité nettement consciente du « moi » ; l'intelligence et le « moi » sont les attributs de la matière mentale organisée ; l'homme est donc, au point de vue extérieur, un être doué d'un corps mental. Le corps mental est durable chez lui ; il persiste aussi longtemps que le corps formé par l'état de matière immédiatement supérieur, — le corps spirituel, — n'est pas suffisamment organisé pour être capable de permettre à l'âme une conscience parfaite et de jouer, à son tour, le rôle de conservateur des qualités acquises.

Le corps mental, c'est donc l'homme. Il est composé d'une partie subtile, — la partie durable, — qui est l'intelligence proprement dite, l'intelligence supérieure, celle qui conçoit l'unité, qui synthétise, qui unifie, qui permet l'abstraction, et d'une partie plus grossière, — la partie éphémère, — qui est l'intelligence inférieure, celle qui analyse, sépare et concrète. La première a été nommée plus spécialement corps *causal*, parce qu'elle remplit une fonction capitale : elle emmagasine, sous forme de germes, les résultats de chaque incarnation, et ces germes sont les *causes* qui dirigeront les incarnations suivantes. La deuxième est une sorte de main que le corps causal, — l'homme vrai, — plonge dans les corps inférieurs, pour agir, par leur intermédiaire, dans le monde physique.

Les corps inférieurs ne sont que des moyens de contact entre l'homme, être mental, et la terre physique. L'un d'eux préside à la sensation, c'est le corps psychique, le corps des sensations ; l'autre est le corps physique dont les éléments liquides et solides sont visibles et tangibles.

L'homme a besoin de ces corps pour faire l'expérience du monde physique qui a beaucoup à lui apprendre encore, avant que la nature ne lui livre le monde psychique comme champ d'étude.

Comment l'homme se développe-t-il?

Toute germination se fait par l'action du milieu ambiant. Ce sont les vibrations extérieures qui éveillent les potentialités de l'âme et les transforment en facultés ; ces vibrations sont transmises par les corps. Au stage actuel de son évolution, l'homme se développe surtout par l'intermédiaire du monde physique, — les mondes supérieurs ne lui serviront d'école que plus tard. Les vibrations extérieures traversent le corps physique dans lequel elles ont des résultats physiques, et frappent ensuite le corps psychique où elles sont transformées en sensation. Du corps psychique elles passent au corps mental où elles éveillent l'intellect, le « moi. » Le « moi » examine les sensations et les juge ; celles qui sont harmoniques à son organisme, il les nomme plaisir ; celles qui sont inharmoniques, il les appelle douleur. Il aime les premières, il déteste les secondes ; l'attraction et la répulsion, 'amour et la haine



naissent ainsi. Le « moi » se souvient, il prévoit ; il juge de l'avenir par le passé ; il apprend le bien et le mal par le résultat de ses actions ; il sait que le bien c'est d'aller avec la loi, et que le mal c'est d'aller contre elle ; plus tard, enfin, il comprend l'illusion de la « séparativité » et la réalité de l'unité universelle. Du corps mental les vibrations frappent le corps spirituel qui peu à peu s'éveille et manifeste ses premières facultés : le dévouement, la compassion, l'amour pur. Et c'est ainsi que les corps divers de l'homme grandissent par leur interaction mutuelle et deviennent capables d'exprimer un nombre sans cesse plus grand de facultés.

Comment l'homme conserve-t-il ce qu'il a acquis ?

Nous avons vu que l'homme vrai c'est l'âme incorporée dans le véhicule mental durable, — ce que j'ai nommé le corps causal. Le corps physique réalise la vie d'incarnation ; quand il meurt, l'âme est sur le monde psychique, — ce que le catholicisme nomme le purgatoire. La vie purgatoriale dure aussi longtemps que persiste le corps qui met l'âme en relation avec le monde (ou plan) psychique ; quand ce corps meurt, à son tour, il reste à l'âme le corps mental tout entier, c'est-à-dire, la partie subtile de ce corps et sa portion grossière et éphémère, ou corps mental inférieur. Cette âme est donc en rapport à ce moment avec le monde auquel correspond son corps, — avec le monde mental inférieur, ce que les religions nomment le ciel. Le ciel dure autant que le corps mental inférieur ; quand celui-ci se désagrège, le ciel finit, et l'âme reste sur le monde mental supérieur dans son corps mental supérieur ou corps causal.

Tout meurt donc, en l'homme, sauf le corps causal, et voici comment ce corps recueille les résultats de l'évolution humaine.

Chaque vibration partie d'un corps ou d'un monde quelconque se transmet, d'état de matière en état de matière, jusqu'aux confins de l'univers, — c'est l'enregistrement de ces vibrations qui constitue la mémoire du Logos, ce que le catholicisme appelle le *Livre du jugement ;* dans l'homme, toute vibration se transmet donc à tous les corps, s'imprimant sur chacun d'eux avec sa caractéristique particulière. Ces impressions disparaissent avec la destruction des corps, mais celles qui existent dans le corps causal survivent avec lui et le suivent dans ses réincarnations, — nous verrons comment, tout à l'heure.

Nous avons donc à perdurer, d'une part, le corps causal et l'embryon de corps spirituel qu'il contient, d'autre part, les impressions reçues et gardées par le corps causal. Or, le corps causal et le corps spirituel en formation en lui représentent la partie humaine véritable, l'homme proprement dit, — ce qu'il y a de plus lumineux et de plus grand dans l'intelligence, ce qu'il y a de plus noble et de meilleur dans le cœur. Les impressions recueillies par le corps causal sont les « germes » des corps disparus, de tout ce qui manifeste l'homme sur le monde physique. Ces impressions vibra-

toires sont, dis-je, des germes ; on peut les comparer aux impressions phonographiques produites par le son sur le rouleau ; de même que ces impressions reproduisent le son qui les a créées, ainsi les germes du corps causal reproduisent, à un moment donné, les corps qui les ont manifestés.

Voilà comment l'homme conserve les acquisitions de ses vies successives.

Comment l'homme récolte-t-il ce qu'il a semé ?

Quand un cycle d'incarnation a pris fin, quand une âme arrivée au stage humain s'est dévêtue de ses corps divers, le « désir de vivre », qui constitue l'une des forces radicales de sa nature, la pousse de nouveau à l'existence qui convient à son stage de développement, — à la vie dans le monde physique. Ce désir profond éveille les germes du corps causal et les met en activité ; sa force fait vibrer tous ces divers « systèmes de force », et les résultats de la germination se manifestent. Chaque centre vibrant attire la matière de son milieu qui peut répondre à sa vibration et crée des amas de matière qui sont les corps nouveaux en formation.

Les germes formés par l'ancien corps mental inférieur sont les premiers à être vivifiés, et créent un nouveau corps mental, héritier du précédent, capable de facultés limitées ou étendues, selon le stage d'évolution de son prédécesseur.

Puis, à travers ce corps mental nouveau, les germes du dernier corps psychique peuvent agir sur la matière du monde psychique et ils attirent les matériaux du corps psychique qui va renaître ; c'est ainsi qu'une nature psychique est reconstruite, nature qui représente exactement la nature psychique de la vie passée.

Enfin les germes laissés par le dernier corps physique se mettent en activité, attirent des amas de matière éthérique qui préparent la base d'un nouveau corps physique ; et les germes des parents seront l'élément de sa matérialisation.

A ce moment un homme nouveau paraît, naît : c'est l'homme passé enveloppé de nouveaux corps, venant au monde avec ses vertus et ses péchés, recueillant le fruit des semences plantées dans le passé. C'est une incarnation nouvelle.

Et le même processus continue, se répète d'incarnation à incarnation, de cycle en cycle, d'âge en âge, jusqu'à ce que l'âme ait atteint le but de l'évolution : la divinisation.

(A suivre.) **Dr Th. Pascal.**

Le Bonheur théosophique

Dans les réflexions qui vont suivre il ne faut chercher rien de profond, ni de subtil,... rien de nouve u surtout ; elles ne sont que



l'expression de quelques vérités, banales à force d'être connues ; mais les vérités sont parfois bonnes à entendre, surtout quand elles sont encourageantes.

Je voudrais rappeler ici quelques-unes des caractéristiques les plus frappantes du théosophe. Par théosophe je n'entends point celui qui accepte intellectuellement les enseignements de la théosophie, mais celui qui s'efforce de les mettre en action, de les réaliser dans sa vie journalière.

Or, l'un des résultats les plus visibles, les plus frappants de l'enseignement théosophique *vécu*, c'est le calme, l'air de contentement et de joie sereine que l'on peut remarquer chez le théosophe.

Constamment on nous demande, soit aux uns, soit aux autres : « Comment faites-vous pour être heureux au milieu de tant de difficultés morales ou matérielles,... pour être heureux au sein même d'une épreuve cruelle? — Comment pouvez-vous être heureux, vous qui avez tant souffert ; — vous dont la vie a été secouée par les tempêtes, — vous dont le bonheur a été englouti dans une catastrophe? »

Nous verrons plus loin *où* se trouve la source de *notre* bonheur. En attendant je ne puis que constater le fait et dire : Oui, nous sommes heureux, franchement et profondément heureux.

Mais il y a bonheur et *bonheur*. Et le nôtre n'est pas celui que recherche le monde.

Qu'est-ce que le bonheur, en général ? C'est quelque chose qui du dehors pénètre au-dedans. C'est un état de conscience spécial qui provient des conditions de notre vie, de notre entourage, de causes extérieures,... état de conscience disparaissant avec les causes qui l'ont créé. C'est une expansion de l'âme, qui se porte au dehors, à la rencontre des joies désirées, et cherche à les ramener en elle.

Nous avons le bonheur par la famille quand tous les êtres chéris sont groupés autour de nous ; le bonheur par l'amour quand nous réalisons un rêve longuement et ardemment caressé ; le bonheur par la fortune quand tous les biens de la vie nous sont prodigués ; le bonheur par la gloire quand nos talents ou notre génie reçoivent tous les hommages, toutes les admirations.

Voici quelques-uns des bonheurs du monde..... et ce sont des bonheurs qui enivrent l'âme, en trompant sa faim, des bonheurs qui l'emprisonnent sous les voiles d'or de l'illusion..... Pauvres bonheurs, en vérité !... La fortune est engloutie dans un coup de bourse ; le château de la gloire vacille et s'écroule au moindre coup de vent ; dans la famille, heureuse et unie, la mort a passé, enlevant soit le père, soutien de tant de vies, soit la mère, âme du foyer, soit l'un des enfants qui étaient la joie des parents. Et le nid qui abritait la chère couvée est froid et désolé, maintenant...

Et le bonheur par l'amour? le même sort peut l'atteindre. La mort est là, guettant ces deux cœurs qui s'adorent. Et si ce n'est la mort, des causes plus tristes encore peuvent les séparer : l'indifférence,... des malentendus,... ou le devoir.

Et voilà ce que l'on entend, dans le monde, par le *bonheur*. Ce n'est que fragilité,... ou vanité. Je ne dis pas que ces bonheurs ne puissent être intenses, profonds,... qu'ils n'épanouissent le bouton en fleur de la personnalité ; mais,... à la merci du moindre coup de vent, ils offrent si peu de sécurité, si peu de stabilité ! Comment peut-on se laisser enivrer par ces charmeurs fugitifs ? Comment être heureux avec la crainte de l'inconnu, la menace des tempêtes à venir ? Une aimable moraliste moderne, la comtesse Diane a dit : « La peur est le mal des heureux ». Or, le bonheur dont on prévoit la fin est-il encore le *bonheur ?* la peur n'empoisonne-t-elle pas le beau fruit savoureux ? Non !... avec cette petite angoisse mystérieuse qui étreint le cœur au moment des suprêmes joies, avec l'ombre menaçante qui se dresse devant nous alors que nous buvons à pleines lèvres dans la coupe d'or, le bonheur n'est plus *le bonheur ;* ce n'en est plus que le fantôme de bonheur.

***

Ce n'est pas au dehors qu'il faut chercher le bonheur, c'est au dedans, c'est en soi : — *C'est là que vit le bonheur théosophique.*

Ce bonheur-là n'est point un bonheur bruyant ni brillant car il est fait de paix profonde. Qu'il se manifeste à l'extérieur par la joie de vivre, par un air de contentement, ou qu'il demeure silencieux et caché il n'en est pas moins *le bonheur vrai.* Car il ne dépend pas de causes extérieures, il n'est point chose passagère, il n'est point un mirage de l'illusion. Au lieu de pénétrer du dehors au dedans il germe au dedans, et envoie au dehors ses tendres pousses vertes. Rien ne peut le flétrir ; rien ne peut le déraciner. Au sein des souffrances physiques il rayonne doucement sur le visage ; au sein des douleurs, des orages même de la destinée, il jette sa lueur sereine sur notre route obscure.

Et c'est précisément parce que ce bonheur est tout intime, parce qu'il appartient à la vie intérieure, que les causes extérieures ne peuvent l'atteindre. La petite lampe est à l'abri, bien protégée des ouragans, au fond, tout au fond de l'âme. Mais, si cachée, si discrète qu'elle soit, elle n'en éclaire pas moins toute la vie extérieure pour celui qui l'a allumée.

***

Les grands enseignements de la théosophie ont cela de particulier : ils transforment l'âme et la vie entière. La réincarnation et la loi de Karma jettent une si vive lumière sur la vie individuelle et collective, sociale et nationale que l'homme, dont le cœur et l'intelligence en sont frappés, voit tout, verra tout désormais par cette lumière.

Cette lumière, le plus souvent, filtre lentement, doucement à

travers les persiennes de l'âme. Mais parfois aussi elle se révèle dans un éclair. Alors l'homme est bouleversé ; il chancelle, pris de vertige, comme le prisonnier qui, des profondeurs obscures de son cachot, est brusquement transporté à l'air libre.

Le premier éblouissement passé, il examine, il compare, il réfléchit,... puis il comprend. Et la compréhension des choses est le commencement de la paix.

Il commence par résoudre les problèmes qui se rattachent directement à lui, — c'est-à-dire les problèmes de sa destinée. Et la première chose qu'il en déduise c'est qu'il doit accepter son sort avec une résignation parfaite, car il en a été lui-même l'artisan.

Il comprend que dans ses vies antérieures, par ses actes et par ses pensées ; lui seul a préparé sa destinée actuelle ; il comprend qu'il est *là où il doit se trouver*, qu'il *a* ce qu'il mérite, ni plus, ni moins ; qu'il *est* ce qu'il a mérité d'être,... car il est sa propre œuvre,... car il a créé lui-même son être moral et pensant, au cours de sa longue évolution. Il n'a donc aucune raison de se plaindre ; il ne peut s'en prendre qu'à lui, ce qu'il fait sans amertume d'ailleurs, car l'éducation théosophique est forte : elle laisse plus de place à l'espoir du mieux et à la volonté du bien qu'aux regrets prolongés et stériles des fautes commises dans le passé. « Laissez les morts ensevelir leurs morts », disait le Christ, parole dont le sens échappe à bien des chrétiens.

On ne trouvera donc point la révolte ni le mécontentement chez le vrai théosophe. Il est étranger à cet esprit chagrin qui porte tant de personnes à se plaindre sans cesse. Le mécontentement est une entrave au progrès spirituel. « Souvenez-vous toujours, » nous dit La Doctrine du Cœur, « que le contentement parfait et résigné est l'âme de la vie spirituelle. » Est-il juste de se plaindre, d'ailleurs, de la destinée que l'on a soi-même tissée, fil après fil ?

Toute destinée a ses devoirs bien tracés. Et là encore, dans cette certitude, se trouve l'une des sources de la paix du théosophe. Si le Karma l'a placé dans tel pays, dans telle famille, dans telle situation, il sait que c'est pour y payer des dettes collectives et individuelles, que c'est pour y remplir les devoirs, les obligations qui lui seront présentés pour y accomplir son Dharma, en un mot. Il comprend que, si pour se créer de nouveaux devoirs, il néglige les petits devoirs journaliers qui procèdent de ce Dharma, il comprend qu'il fait mal, qu'il se trompe et contracte de nouvelles obligations karmiques. Si son frère, plus fortuné que lui, peut faire davantage pour la Cause qui lui est chère, il n'a pas l'idée de l'envier, sachant qu'il a forgé lui-même les liens qui entravent sa liberté ; il ne condamne pas davantage cet autre, encore plus limité que lui dans ses moyens d'action.

Si, au contraire, ce théosophe a été placé, par la Loi, dans une belle situation de fortune, il sait qu'il ne lui est pas demandé de dédaigner cette fortune, mais d'en faire usage, avec généro-

sité, discernement et intelligence, qu'il puisse ou non la consacrer à l'œuvre théosophique. Il n'est point nécessaire d'être pauvre pour entrer dans le royaume de Dieu; le riche peut y entrer aussi bien que le pauvre, s'il n'a point le cœur attaché à ses richesses, s'il n'est point accompagné du cortège habituel de l'orgueil, de la vanité, de l'arrogance.

L'ascétisme théosophique ne consiste pas dans les privations austères, dans les jeûnes, les macérations; il consiste dans la pureté de la vie, dans la maîtrise du soi inférieur, des passions et de l'égoïsme; il consiste dans la modération en toutes choses. Comprendre réellement la théosophie c'est éviter tous les excès, toutes les exagérations, c'est fuir surtout le fanatisme. La théosophie, c'est la grande lumière; le fanatisme, c'est l'ombre, c'est le reflet livide d'une vérité mal comprise. Respectons la splendeur de cette Lumière; montrons la théosophie telle qu'elle est : une parole de paix, de tolérance et d'amour, une doctrine miséricordieuse et bénie,... bénie pour toutes les âmes qui ont faim et soif de justice, de sagesse et d'amour.

***

Nous voici satisfaits de la manière dont le théosophe accepte sa destinée, ses conditions de vie et son entourage. Mais, pas plus qu'un autre, — moins qu'un autre peut-être, — le théosophe n'est exempt de souffrance. Quelle est donc son attitude en face de la souffrance, des grandes épreuves qui bouleversent une vie humaine?... La même attitude de résignation sereine, d'acceptation résolue — l'acceptation *consciente* de celui qui sait que ses épreuves ont une raison et un but.

Outre que le théosophe considère la souffrance comme l'effet de causes semées dans le passé, il y voit une leçon si grande, si nécessaire, qu'en songeant à tout ce qui a meurtri son cœur jadis, à toutes ses expériences douloureuses, il ne peut que joindre les mains dans un acte de gratitude. Car ce sont ces souffrances, ces épreuves qui l'ont conduit à la paix, au bonheur qui ne passe pas,.. car bien souvent le bonheur intérieur s'édifie sur les ruines du bonheur extérieur.

Aussi, c'est sans effroi, sans nullle appréhension qu'il envisage son avenir; aussi chaque nouvelle occasion de payer une dette karmique est accueillie, par lui, avec une résignation calme et sereine. Son compte karmique est chargé : il le sait bien; autant s'en libérer le plus vite possible... Et les difficultés, les épreuves qu'il traverse ne font qu'accroître sa joie intime, cette joie dont la note harmonieuse domine les plaintes de la nature inférieure. Il sait que la tristesse est une erreur, qu'elle provient de l'ignorance, qu'elle est inhérente à la nature inférieure. Seule, la personnalité souffre : l'homme véritable, le Soi, le Dieu intérieur ne connaît point la souffrance; *il* est tout joie, tout harmonie, car *il sait*.

« Le diable seul ne rit pas », disait naïvement saint François de Sales, « et il a ses raisons pour cela ».

*
* *

Même la mort, cette grande ennemie de l'humanité ignorante, n'a plus le pouvoir d'effrayer le théosophe ; et des épreuves telles que la séparation d'avec les êtres chéris, ces épreuves ne l'accablent plus comme elles l'auraient accablé jadis. Il sait que la séparation n'est qu'apparente et du domaine des sens physiques. En réalité, ceux qu'il aime ne sont pas perdus pour lui ; son corps astral, se libérant pendant le sommeil, le met en rapport avec eux, qu'il s'en souvienne ou non à son réveil. Il sait que, s'il s'en rend digne, une vie plus belle, plus attrayante, plus susceptible de dévouement que la vie physique, sera un jour à sa portée,... quand le développement de ses sens subtils — que seule la purification rend exempt de dangers — le mettra consciemment en communication avec les mondes invisibles. Et alors, « la mort ne sera plus, il n'y aura plus ni cri, ni deuil, ni larme ».

Quelle source de joie profonde dans la pensée de cette vie qui nous est réservée, qui s'ouvre devant nous ! Il est bien doux déjà d'essuyer, ici-bas, les yeux affligés, de consoler ou de fortifier les âmes angoissées, de les désaltérer à la fontaine de la vérité. Dans la vie astrale, le même travail, mais intensifié, s'offre à nous, si nous voulons être des messagers de paix et d'amour, si nous désirons aider et consoler nos frères, dans la mesure plus ou moins limitée de nos pouvoirs.

*
* *

Si les épreuves répétées, si les causes réelles de douleurs ne peuvent troubler la sérénité du théosophe, il est des chagrins qui l'affectent bien moins encore. Je parle ici de toute la catégorie des chagrins superflus, chagrins que se forgent un grand nombre de personnes, augmentant démesurément leurs soucis domestiques, leurs contrariétés. Que d'exemples autour de nous ! nous n'avons que le choix.

Voyez cette jeune femme : elle a un mari excellent et dévoué, des enfants bien élevés ; elle est à l'abri de la gêne ; la mort n'a point encore frappé à sa porte. Et cependant elle se croit si malheureuse qu'elle parvient à l'être réellement, par auto-suggestion. Et la pauvre femme souffre, plongée dans la tristesse, alors qu'elle pourrait faire la joie de son intérieur.

Cet homme, également, n'aurait guère sujet de se plaindre ; mais il a quelques petits troubles de santé ; et il empoisonne sa vie, à force de s'inquiéter, à force de courir les consultations de médecins, d'étudier les dictionnaires de médecine. A tout instant il se dé-

couvre une nouvelle maladie, et il finira sûrement par s'en créer une véritable, tant il se fait de tourments.

Cet autre est navré parce qu'il a conscience d'avoir gaspillé sa vie, et, au lieu de se mettre courageusement à l'œuvre afin de réparer le temps perdu, il continue à le perdre en s'immobilisant dans les regrets.

Cette pauvre femme a perdu un enfant bien-aimé, mort accidentellement, il y a peu d'années,... et elle se torture de remords inutiles. « Ah ! si j'avais su ! » dit-elle constamment, « je n'aurais pas agi ainsi ; j'aurai fait ceci, j'aurais fait cela. » Et si quelque médecin ou quelque garde-malade s'est trouvé être l'instrument de cette mort, elle ne cesse de lui envoyer des pensées de haine ou de rancune. Sans doute ce n'est point un chagrin imaginaire que le sien,... mais pourquoi ajouter à une cause réelle de douleur ce surcroît inutile de peine, ce tourment perpétuel ?... Que de soucis seraient évités, si l'on en reconnaissait la nature puérile, illusoire !... soucis que l'on se fait à propos de tout ou de rien, et qui peuvent jeter une ombre sur nos plus grands bonheurs ?

Le théosophe écarte résolument de sa vie toutes les causes de chagrins superflus, toutes les causes d'agitation et d'énervement, les regrets du passé, les craintes de l'avenir.

Autant il accepte courageusement les souffrances qui lui sont dévolues : *son Karma*, autant il repousse avec persistance celles qui peuvent être créées par son imagination, par sa propre pensée. Et ceci encore contribue puissamment à sa paix, à sa sérénité. Plus on cherche, d'ailleurs, à se hausser vers la vie spirituelle et à se rapprocher du Divin, plus on devient indifférent à ces causes multiples de soucis humains.

*
* *

Mais une interrogation s'impose ici... Si le théosophe accepte les souffrances qui lui sont personnelles, avec une sérénité parfaite, est-il à l'abri des souffrances *impersonnelles* ? Les gémissements de l'humanité ne parviennent-ils plus à son oreille ? Comment être heureux au contact de tant de douleurs, endurées par nos proches, par ceux que nous aimons ; à la vue des souffrances infligées aux bêtes, à la vue de la misère du pauvre, de toutes les peines de l'humanité enfant ou adolescente ?

Allez dans les quartiers populeux des grandes cités,... que d'êtres hâves affamés, en haillons, se pressant aux abords des réfectoires populaires ! que de cabarets où d'autres êtres, plus à plaindre encore, mènent une vie dégradante et dégradée !... que de mansardes glaciales en hiver, étouffantes en été, où sont entassées des familles entières !

Et ces êtres sont nos frères — le christianisme nous l'enseignait par la bouche du Christ ; la théosophie nous l'affirme presque

scientifiquement. Nous sommes frères, nous sommes solidaires les uns des autres ; nous sommes tous des fragments d'une même Vie divine !

Certes ! avant d'avoir compris, avant d'avoir assimilé les sublimes enseignements de la théosophie, nous avions le cœur déchiré en songeant à toutes ces misères ; à l'inégalité des conditions humaines, aux injustices physiques et sociales, aux tortures infligées inutilement aux animaux, aux iniquités tranquillement perpétrées et plus tranquillement acceptées encore, à cette vie de privations et de luttes du pauvre, étrangère à tous nos conforts, à toutes nos jouissances mentales.

Et lorsque, après avoir remué cette boue, après avoir vainement creusé cette énigme farouche de l'existence, nos regards se tournaient vers le ciel, c'était avec une surprise indignée, une révolte de toute notre âme. Quoi ! vous nommez Dieu d'amour, notre Père, ce Dieu qui, capricieusement, crée les âmes pour le bien ou pour le mal, pour le bonheur ou pour la souffrance, pour le ciel ou pour l'enfer ? !

*
* *

Mais l'énigme a été résolue, les douloureux problèmes de la vie, de l'être, du mal et de la souffrance ont été éclairés par les enseignements théosophiques. Et depuis,... oh ! depuis il semble que nous marchions dans la lumière ! Nous comprenons que Dieu est véritablement le Père — beaucoup plus le Père que nous ne pouvions l'imaginer autrefois. Nous savons que partout et sans cesse la Justice et l'Amour sont à l'œuvre, que la justice et l'amour ne se séparent pas.

Nous savons que les âmes doivent passer par toutes les expériences humaines un plus ou moins grand nombre de fois, que toutes les leçons sont utiles et portent leurs fruits ; que pour les âmes jeunes dans l'évolution les leçons de la pauvreté, de l'âpre lutte pour la vie sont nécessaires. Je ne dis pas que ces leçons ne soient présentées à nouveau à d'autres stages d'évolution ; tant qu'elles n'ont point été comprises elles seront présentées. Mais les âmes jeunes seraient inaccessibles à bien des expériences, à bien des souffrances qui sont notre partage à un degré supérieur d'évolution. La Loi les instruit selon leur développement. Les leçons qu'elles apprennent et dont les fruits seront la patience, l'endurance, ces leçons nous les avons apprises, nous aussi, dans un lointain passé. Pourquoi n'auraient-elles pas le droit de s'instruire à la même école ? Toute chose à sa place et en son temps.

Pensera-t-on, par ce que je viens de dire, que notre sympathie pour les douleurs d'autrui ait diminué ? Non ! certes ! le cœur du théosophe est ouvert à toutes les sympathies, à toutes les compassions ; tant ce qui souffre ici-bas attire son regard, émeut son

âme. Si, parce que nous trouvons la souffrance bonne et utile pour l'âme, nous ne cherchions pas à l'adoucir chez autrui, nous ne comprendrions pas notre devoir de théosophe. Car ce devoir est d'agir, de porter notre part du lourd fardeau qui écrase l'humanité. La théosophie enseigne le dévouement et non l'indifférence. Celui qui pense que le Karma implique l'inaction, l'apathie, le fatalisme, celui-là fait erreur. Ni l'inaction, ni l'apathie ne sont le fait du théosophe. Il doit toujours être prêt à agir, à se dévouer, qu'il ait pour lui ou contre lui le Karma. S'il l'a pour lui, il sera l'instrument du salut, du secours matériel ou moral ; s'il l'a contre lui, sa tentative d'aide échouera tout simplement. Mais peut-on savoir d'avance ce que le Karma a décrété ? Voilà pourquoi il nous faut agir toujours avec confiance, avec la volonté de réussir, quitte à nous résigner aussitôt, si nous rencontrons un échec.

* * *

En résumé, dans ces quelques pages la pensée dominante est celle-ci : Quand le bonheur théosophique a pris racine en nous, nul ne peut nous l'enlever, rien ne peut le détruire. Sa douce fleur, épanouie, résiste aux assauts de la tempête, à tous les chocs extérieurs de la vie. Nous sommes heureux jusque dans nos épreuves. Nous acceptons pour nos frères, comme pour nous, la souffrance ; car c'est le chemin qui mène à la sagesse et notre joie intérieure ne saurait en être obscurcie, quelque douloureuse que puisse être notre compassion. « C'est » dit Mme Besant, dans son beau livre *Vers le Temple*, « c'est la joie d'une vision qui voit plus loin que la souffrance, et qui sait, en présence même de la douleur, que tout finira dans la paix ».

Et la source de cette joie profonde où repose-t-elle ?... dans l'enseignement théosophique ; dans la réalisation intellectuelle et pratique de cette noble doctrine ; dans la satisfaction absolue de nos besoins de justice, dans l'acceptation confiante et joyeuse de la Loi. Nous trouvons toute chose bonne et utile ; ni le mal, ni la souffrance ne nous révoltent plus, car nous comprenons que tout a sa place dans l'Evolution, que tout concourt au bien final de l'humanité, « au bien de ceux qui aiment Dieu » dit l'Evangile. Le théosophe ajoute : « et au bien également de ceux qui n'aiment pas Dieu, qui le nient ou qui le blasphèment ; car un jour viendra où tous les hommes adoreront Dieu, suivront la Loi et trouveront le chemin de la paix et du bonheur

Aimée Bloch.

MYSTICISME ET MYSTIQUES

Cette étude comprend trois parties : 1° la genèse du sentiment religieux, le mysticisme à travers les âges et la fausse conception qu'on en a généralement au double point de vue historique et scientifique ; 2° le mysticisme au triple point de vue chrétien, scientifique et théosophique ; 3° les grands mystiques.

*
* *

L'esprit positif moderne cherche à établir les bases scientifiques d'une psychologie religieuse en la rattachant à la psychologie générale des sentiments ou plutôt des émotions. Or, l'émotion correspond dans l'organisme à un ébranlement qui provoque des troubles dans la circulation du sang et dans la respiration.

Ce n'est pas l'angoisse, ni la peur, ni la colère, comme entités métaphysiques, qui font pâlir ou rougir, ce sont les réactions du système nerveux, et, en particulier, du système vaso-moteur.

La tristesse produit une faiblesse générale, une constriction des artérioles ; la joie provoque une circulation du sang plus rapide et une suractivité qui rend le corps plus robuste, plus sain, plus actif. « L'homme joyeux se sent léger, il gesticule, il est gonflé de joie (1). »

Le sentiment religieux est-il susceptible de provoquer l'émotion ? Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard : on voit des gens pâlir en entendant les paroles éloquentes d'un prédicateur, en entrant dans un sanctuaire révéré, ou en accomplissant certains devoirs religieux.

Une émotion violente survient fréquemment sous le coup d'excitations collectives : pèlerinages, processions, réunions de salutistes, état hypnotique produit par la récitation des litanies (chez les Arabes), ou d'incantations (mentrams chez les Hindous).

L'histoire est remplie des formes saisissantes de l'émotion religieuse : les démonomanes de Loudun, les théomanes des Cévennes, qui se croyaient inspirés de Dieu, les anabaptistes, les calvinistes dans le Vivarais et le Dauphiné, en 1690, la démonomanie épidémique, comme les convulsionnaires de Saint-Médard, et la manie des cloîtres, la choréomanie qui fait danser les gens jour et nuit ; les jumpers, issus du méthodisme, qui sautent en croyant recevoir une impulsion divine ; les derviches, les fakirs, la secte russe des kystys où l'assistance entière tourne en cercle avec une rapidité extraordinaire jusqu'à la perte de conscience.

(1) Pathologie des émotions (Lauge).

On voit donc que l'émotion produit parfois des phénomènes d'excitation : rires, gestes, danses, ainsi que des phénomènes dépressifs : pâleur, faiblesse, paralysie, et qu'au point de vue physiologique le sentiment religieux peut provoquer l'émotion.

Quelle est donc l'origine du sentiment religieux ? M. Ribot, professeur au collège de France, en voit l'origine dans l'émotion qu'éprouve le sauvage en présence des spectacles terrifiants de la nature et dans sa tendance à identifier ce qui fait l'objet de son épouvante à une puissance inconnue et surnaturelle. Les manifestations grandioses des forces de la nature frappent son esprit, lui font reconnaître sa faiblesse, et lui inspirent d'abord de l'étonnement, de la peur, et ensuite du respect. D'après le même auteur, l'instinct de la conservation le pousse à chercher un appui, une protection contre les dangers extérieurs, et il cherche à se rendre favorable cette puissance redoutable par des sacrifices et des objurgations, rudiments d'une piété grossière. De même, encore, l'homme, en poursuivant le cours de son évolution religieuse, pense aux êtres qui lui sont chers, et, ne pouvant se faire à l'idée d'une séparation définitive, veut croire à une existence de l'au-delà : il développe ainsi le culte des morts. Ensuite, un conflit de sentiments s'élève en lui ; il reconnaît l'inanité des jouissances physiques ; il aspire à une existence plus stable, moins éphémère ; il refoule ses instincts grossiers dans l'espoir d'une récompense future ou dans la crainte d'un châtiment après la mort.

Quant à l'amour divin, suivant les philosophes matérialistes, il aurait son origine dans l'amour filial de l'homme pour un Etre surhumain qu'il considère comme le Créateur de son Univers ; quelquefois aussi cet amour a sa source, chez les femmes mystiques, dans une sorte d'amour sexuel inconscient pour « l'époux divin ».

Ainsi donc, suivant la thèse scientifique ci-dessus résumée, l'origine du sentiment religieux proviendrait du « besoin de protection » instinctif qu'éprouve l'homme contre des dangers extérieurs, immédiats ou lointains, réels ou imaginaires (1).

Quels sont, pour un étudiant théosophe, les éléments de vérité et d'erreur contenus dans cette thèse ?

Il faut remarquer que la découverte des lois de la nature, comme celles de l'évolution et de l'hérédité, détermine dans l'esprit scientifique un éblouissement qui amène en lui une sorte d'aveuglement ; ébloui par la lumière que projettent ces lois sur les problèmes de la vie, il considère ces lois comme des entités abstraites, au lieu de les prendre comme l'expression des moyens employés par la Puissance organisatrice de l'Univers. Ces lois suffisent à l'explication des phénomènes, et ont leurs racines dans une science que le savant ne veut pas connaître, la métaphysique ; celle-ci inspire

(1) *Maladies du sentiment religieux de Murisier*, p. 18.

à certains esprits positifs une répulsion qui devient quelquefois maladive.

Des savants, comme Claude Bernard et Ferrières, concluent que l'origine de la vie sur le globe terrestre implique l'existence d'une cause première ; qu'il y a un plan attestant d'une manière incontestable une intelligence et une idée directrices, et que les lois physiques et naturelles qui président avec constance et fidélité au déroulement de tous ces phénomènes font éclater cette intelligence et cette idée directrice, mais qu'il est impossible de faire des déductions morales, le plan de la nature étant incompréhensible.

La tendance de la philosophie moderne est de scruter le fait et d'en donner l'interprétation, si celle-ci est en rapport avec la conception matérialiste qui, pour elle, est le critérium absolu de la vérité ; mais si l'interprétation n'est pas adéquate à cette conception apriorique, elle est rejetée *ipso facto*.

Ainsi, par exemple, en ce qui concerne l'hérédité, la science reconnaît que la transmission des caractères spécifiques des descendants aux ascendants suit une progression décroissante au fur et à mesure que les instincts se perdent pour se transformer en états intellectuels de plus en plus élevés, mais elle refuse à cette loi toute espèce de but moral ; tandis que, pour le théosophe, cette loi n'est que l'expression de la sagesse divine.

Pour l'étudiant théosophe le processus évolutif du sentiment religieux suit une loi analogue à celle qui fait évoluer les facultés humaines ; de même que l'intelligence s'éveille au contact des forces extérieures et sous les chocs produits par les sensations, de même le sentiment religieux s'éveille sous l'action des forces extérieures de la nature sur l'esprit primitif, mais ces forces seraient complètement insuffisantes pour éveiller dans l'homme un idéal religieux élevé ; il faut le concours de l'illumination divine et les enseignements sublimes des grandes âmes qui viennent s'incarner sur la terre.

Les philosophes modernes ne se sont pas contentés de rechercher la genèse du sentiment religieux ; ils ont voulu en étudier les maladies en appliquant les méthodes pathologiques, comme M. Ribot l'a fait pour les maladies de la mémoire et de la volonté.

Ils veulent fonder une pathologie religieuse en étudiant les phénomènes que présentent les mystiques, comme l'extase, et en analysant les biographies, confessions ou correspondances des plus célèbres mystiques.

La question du mysticisme se rattache donc à l'étude des maladies du sentiment religieux.

C'est dans ce sens que M. Murisier, professeur de faculté en Suisse, a dirigé ses études dans son livre intitulé : *Les maladies du sentiment religieux*, et c'est aussi dans cette voie que s'est engagé M. Janet, directeur du laboratoire psychologique de la Salpêtrière.

Dans une récente conférence faite à l'Institut psychologique,

M. Janet a présenté, fort éloquemment du reste, la monographie d'une extatique qui a été soumise à son observation. Pendant cinq ans cette femme s'est tenue debout sur les orteils, comme une danseuse qui fait des pointes, et a passé par de très nombreuses périodes d'extase pendant lesquelles elle prétendait jouir d'un bonheur indicible.

Comme des stigmates étaient apparus aux pieds et à la poitrine de cette extatique, M. Janet a fait construire un appareil qui lui a permis d'observer scientifiquement l'apparition du phénomène en s'entourant de toutes les précautions voulues pour éviter la supercherie.

Contrairement à ce qu'il avait supposé tout d'abord et à l'idée qu'il avait émise sur les mystiques dans son ouvrage intitulé : *L'Automatisme psychologique*, cette femme n'était nullement hystérique ; intelligente et très douée pour le dessin, elle ne présentait qu'une tendance exagérée aux scrupules, caractère commun, suivant le professeur, aux mystiques en général, et à sainte Thérèse en particulier. Il attribue tous ces phénomènes à des désordres physiologiques et psychiques.

Pour le théosophe, le fait des stigmates, auquel M. Janet a paru attacher une grande importance, n'offre qu'un intérêt très relatif. Bien que ce philosophe rejette *a priori* et avec mépris toutes les interprétations (et cependant, qu'est-ce qu'un fait sans interprétation?) l'étudiant possède assez de connaissance en occultisme pour rattacher ce phénomène à des faits similaires. Il suffit de se rappeler une expérience occulte souvent décrite : un opérateur, suggérant à son sujet qu'il le brûle, alors qu'en réalité il lui pose simplement le doigt sur la main, peut parfois apercevoir une ampoule à l'endroit même qu'il a touché. L'apparition des stigmates est un fait analogue : la pensée de l'extatique a une telle énergie qu'elle engendre un courant vibratoire qui détermina une répercussion sur le corps physique ; c'est un phénomène produit par une auto-suggestion quand l'extatique désire ardemment posséder les stigmates, et c'est un phénomène de répercussion quand l'extatique est passif.

A cette explication psychique on peut ajouter celle qui est fournie par certains physiologistes (1).

« L'abstinence, en supprimant les fonctions végétatives, libère l'influx nerveux et le sang qu'utilisaient les organes digestifs ; elle dirige le sang vers la peau et provoque des hémorragies cutanées. Par l'abstinence, l'âme ramasse tout le contingent douloureux éparpillé dans tout le corps pour le fixer et le concentrer dans quelques points qu'elle voit, admire et aime dans le Christ ; elle supprime toutes les fonctions de la vie de relation pour s'adonner exclusivement à l'objet de sa passion. Le mouvement histologique va dès lors s'établir par une longue gradation, et après des efforts im-

(1) Entr'autre le Dr Charbonnier : *Maladies des mystiques*.

menses, répétés, accumulés sans relâche, sans la plus petite interruption, pour fixer l'idée et toutes les puissances de l'âme. La fluxion sanguine qui a été amenée sur toute la surface de la peau par la grande activité fonctionnelle suit, à la fin, l'influx nerveux qui est constamment dirigé sur certains points, et la stigmatisation est produite. » C'est donc par une double concentration organique et psychique que celle-ci est obtenue.

Au Moyen Age, on n'avait pas de conception nette sur le mysticisme ; les idées étaient imprégnées d'une telle religiosité que les phénomènes étaient considérés ou comme des miracles (sainte Thérèse, Catherine de Sienne, saint François d'Assise) ou comme des phénomènes diaboliques digues du bûcher (Jeanne d'Arc, par exemple), De même, les philosophes matérialistes sont tombés dans une erreur analogue. Est-il logique de conclure que tous les mystiques sont des malades, parce qu'un individu possédant certains pouvoirs psychiques a une constitution maladive ; ou que toutes les apparitions mystiques sont le produit de l'hystérie, parce que quelques hystériques ont eu des hallucinations? C'est évidemment risquer des généralisations trop hâtives ; c'est le cas de M. Janet qui a avoué, dans sa conférence, avoir eu le tort d'appeler sainte Thérèse la sainte des hystériques, dans un de ses livres, et d'avoir généralisé trop vite en appliquant aux mystiques les phénomènes qu'il avait remarqués chez les hystériques.

En revanche, s'il enlève cette tare aux mystiques c'est pour leur en octroyer d'autres qu'il a puisées dans le livre de M. Murisier déjà cité : suivant ces philosophes, le mystique n'est qu'un aboulique, un déséquilibré qui ne peut arriver à coordonner ses états psychiques, et qui cherche à unifier son être, en s'adressant à un directeur de conscience humain ou surhumain, pour empêcher la désagrégation psychique de sa conscience.

M. Ribot est du même avis dans sa *Psychologie des sentiments* : « la débilité physique et mentale, dit-il, rend religieux par conscience de la faiblesse humaine ».

Est-ce au moment où une éclosion du sentiment religieux constatée par nos meilleurs revuistes paraît se faire dans la jeunesse actuelle, est-ce au moment où l'esprit humain cherche sa voie dans un nouvel idéal religieux que les éducateurs les plus éminents de la jeunesse doivent inculquer de pareils principes ?

Répandre, sous divers vocables scientifiques, l'adage vulgaire que la religion est bonne pour les faibles d'esprit, les femmes et les enfants, c'est répandre une idée très funeste et très pénétrante parce qu'elle atteint l'homme dans son orgueil de force mentale.

Aussi est-il vraiment nécessaire et urgent pour tous les spiritualistes de combattre la conception fausse que la science paraît se faire sur le mysticisme, et d'établir une ligne de démarcation très nette entre les phénomènes qui relèvent de la pathologie et ceux

qui sont les effets naturels du développement sain et fécond d'une piété normale.

Ce sont ces questions que je vais chercher à élucider.

(*à suivre*) **L. Revel.**

CLAIRVOYANCE

(*Suite*).

Il y a encore une variété de clairvoyance dans la nuit des temps, que nous ne devons pas omettre de mentionner. Cette variété est comparativement rare, mais on en a noté assez d'exemples pour attirer notre attention, bien que, malheureusement, les détails donnés ne comprennent généralement pas ceux dont nous aurions besoin afin de pouvoir en établir le diagnostic d'une façon certaine. Je fais allusion aux cas dans lesquels on a vu des armées spectrales ou des troupeaux d'animaux fantômes. Dans *The Night Side of Nature* (p. 462 *et suiv.*), on nous décrit plusieurs de ces visions. On nous dit qu'à Havarah Park, près de Riphy, une troupe de soldats en uniformes blancs, s'élevant à plusieurs centaines d'hommes, qui se livraient à diverses évolutions puis disparaissaient, avait été vue par plusieurs personnes honorables, et que, plusieurs années auparavant, une armée illusoire du-même genre avait été vue aux environs d'Inverness par un respectable fermier et son fils.

Dans ce dernier cas, aussi, l'effectif des troupes était très considérable et, tout d'abord, les spectateurs ne doutèrent pas le moins du monde que ces hommes ne fussent des êtres substantiels faits de chair et d'os. Ils comptèrent au moins seize paires de colonnes et eurent tout le temps d'observer les moindres détails. Les premiers rangs étaient formés de sept hommes marchant de front et ils étaient accompagnés par un assez grand nombre de femmes et d'enfants qui transportaient des bidons en fer blanc et d'autres ustensiles de cuisine. Les hommes étaient vêtus de rouge et leurs armes brillaient au soleil. Au milieu d'eux se trouvait un animal, un daim ou un cheval (ils ne purent distinguer lequel des deux), qu'ils poussaient furieusement en avant avec leurs baïonnettes.

Le plus jeune des deux hommes fit remarquer à l'autre que de temps en temps les derniers rangs étaient obligés de prendre le pas de course pour rattraper l'avant-garde, et le plus âgé, qui avait été soldat, fit observer qu'il en était toujours ainsi et lui recommanda, dans le cas où il lui arriverait de servir, de faire son possible pour marcher en tête. Il n'y avait qu'un seul officier monté ; il avait un

cheval de dragon, de robe grise, et portait un chapeau orné d'un ruban d'or et un dolman de hussard bleu, avec des manches largement ouvertes et galonnées de rouge. Les deux spectateurs l'observèrent avec tant d'attention qu'ils déclarèrent plus tard qu'ils le reconnaîtraient n'importe où. Ils craignirent toutefois d'être maltraités et d'être obligés de suivre les troupes, qu'ils supposèrent venir de l'Irlande, après avoir débarqué à Kyntyre, et pendant qu'ils franchissaient un fossé pour s'écarter de leur route, toutes les troupes disparurent.

Un phénomène du même genre se produisit durant les premières années de ce siècle, à Paderborn en Westphalie, et fût vu par au moins trente personnes, mais comme une revue de vingt mille hommes fut passée quelques années plus tard, exactement au même endroit, on en conclut que la vision avait été due à un genre de seconde-vue, faculté qui n'est pas rare dans ce district.

On voit cependant parfois des légions spectrales de ce genre dans des endroits où une armée d'hommes ordinaires n'aurait jamais pu marcher jadis et ne pourrait jamais marcher plus tard. Le plus remarquable cas d'apparitions de ce genre est relaté par Miss Harriet Martineau dans sa description des lacs anglais (*The English Lakes*). Elle écrit ce qui suit :

« Cette Souter ou Soutra Fell est la montagne sur laquelle les fantômes apparaissaient par myriades, à de certains intervalles, pendant dix années du siècle passé. Ils avaient le même aspect aux yeux de vingt-six témoins de choix et aux yeux des habitants de tous les cottages situés en vue de la montagne, et cela pendant deux heures et demie sans interruption, l'exhibition spectrale ne prenant fin qu'avec les ténèbres ! La montagne, qu'on ne l'oublie pas, est pleine de précipices qui rendent impossible la marche d'une troupe d'hommes et les côtés nord et ouest se terminent par des pans-coupés verticaux de 900 pieds.

« Le soir de la saint Jean de 1735, un garçon de la ferme de M. Laucaster, située à un demi mille de la montagne, vit la partie Est de son sommet couverte de troupes qui continuèrent leur marche en avant pendant une heure. Elles surgissaient, par fractions distinctes, du haut d'une éminence située dans la partie Nord, et disparaissaient dans une anfractuosité qui se trouvait sur le sommet. Lorsque le pauvre diable raconta son aventure, il ne recueillit que des insultes, comme cela se passe ordinairement chaque fois qu'un observateur voit quelque chose de merveilleux. Deux ans plus tard, toujours au solstice d'été, M. Laucaster vit là quelques hommes qui semblaient suivre leurs chevaux, comme s'ils rentraient de la chasse. Il n'y attacha pas d'importance, mais ayant jeté les yeux de ce côté dix minutes plus tard, il vit les mêmes personnages montés sur leurs chevaux et suivis par une interminable file de troupes, marchant par cinq de front et se dirigeant, comme la première fois, de l'éminence vers l'anfractuosité. Toute la famille vit

cela, ainsi que les manœuvres accomplies par cette troupe dont chaque compagnie était maintenue en bon ordre par un officier monté qui galopait de ci, de là. Lorsque le crépuscule commença à étendre ses ombres, la discipline commença à se relâcher et les troupes se mêlèrent et avancèrent d'un pas inégal jusqu'au moment où tout se perdit dans les ténèbres. Il va sans dire que cette fois tous les Lancaster furent insultés comme l'avait été leur serviteur, mais leur justification ne se fit pas attendre longtemps.

« Le jour du solstice d'été de la terrible année 1745, vingt-six personnes, rassemblées à dessein par la famille, virent tout ce qui avait été vu auparavant et plus encore. Cette fois, des voitures étaient disséminées au milieu des troupes et tout le monde savait qu'il n'y avait pas et qu'il ne pouvait y avoir de voitures sur le sommet du Mont Souter. Le nombre des troupes dépassait tout ce que l'on pouvait imaginer, car elles couvraient une surface d'un demi-mille, marchaient rapidement et marchaient encore lorsque les ombres de la nuit vinrent les dissimuler aux regards. Il n'y avait rien de vaporeux ou d'indistinct dans l'aspect de ces spectres. Ils semblaient si réels que plusieurs personnes gravirent la montagne le lendemain matin, pour chercher les traces des sabots des chevaux et elles furent épouvantées en n'en trouvant aucune, ni sur les bruyères, ni sur l'herbe. Les témoins affirmèrent la véracité de ce récit sous serment prêté entre les mains d'un magistrat et toute la contrée fût dans l'attente de terribles événements par rapport à la révolte de l'Ecosse.

« On apprend maintenant que deux autres personnes avaient vu quelque chose de ce genre, dans l'intervalle, c'est-à-dire en 1743, mais n'en avaient rien dit pour échapper aux insultes dont on avait abreuvé leurs voisins. M. Wreu de Wilton Hall et son garçon de ferme virent sur la montagne, un soir d'été, un homme accompagné d'un chien qui poursuivait quelques chevaux dans un endroit tellement escarpé qu'il n'eût guère été possible à un cheval de s'y tenir d'aplomb. La vitesse de leur course était prodigieuse et ils disparurent si rapidement du côté sud de la montagne que M. Wreu et son serviteur s'y rendirent le lendemain matin, dans l'intention de découvrir le corps de l'homme qui devait s'être tué. Ils ne trouvèrent pas la moindre trace d'homme, de cheval ou de chien et à leur retour gardèrent le silence. Lorsqu'ils se décidèrent à parler, ils ne s'en trouvèrent pas mieux pour avoir vingt-six compagnons assermentés qui partagèrent leur infortune.

« En fait d'explication, l'éditeur du *Lousdale Magazine* déclara (vol. II, p. 313) que l'on avait découvert que le jour du solstice d'été de 1745, les rebelles « s'exerçaient sur la côte ouest de l'Ecosse et que leurs mouvements avaient été reflétés par quelque vapeur transparente du genre de celles qui produisent les mirages ». Cela ne constitue guère une explication, mais, autant que nous le sachions, c'est tout ce que l'on peut obtenir pour le moment. Ces

faits en firent toutefois connaître pas mal d'autres, comme la marche spectrale du même genre qui fut vue dans le Leicestershire en 1707 et la tradition qui s'établit du bruit du piétinement d'armées que l'on entendait au-dessus de Helvellyn, *la veille* de l'anniversaire de la bataille de Marston Moor. »

On cite d'autres cas dans lesquel des troupeaux de moutons spectraux furent vus sur certains points et il existe certainement plusieurs histoires allemandes de calvades fantastiques de chasseurs et de voleurs.

En ce qui concerne ces divers cas, on découvre, comme cela arrive si souvent lorsque l'on étudie les phénomènes occultes, plusieurs causes dont chacune suffirait à elle seule pour produire les faits observés, mais, faute de renseignements plus détaillés, on ne peut guère que se livrer à des suppositions au sujet de celle d'entre ces causes qui agissait dans chacun des cas.

L'explication que l'on donne généralement (lorsque le récit tout entier n'est pas tourné en ridicule, comme étant absolument faux) c'est que ce que l'on voit est la réflexion, par mirage, des mouvements d'un réel corps de troupes manœuvrant à une distance considérable. J'ai été moi-même plusieurs fois témoin du phénomène ordinaire du mirage, de sorte que j'en connais quelque peu les effets si merveilleusement trompeurs et il me semble qu'il faudrait une variété de mirage toute nouvelle, et complètement différente de celle que connaît actuellement la science, pour expliquer ces histoires d'armées fantômes qui défilent parfois à quelques yards du spectateur.

En premier lieu, cela pourrait être, comme c'est probablement le cas pour ce qui s'est passé en Westphalie et que nous avons raconté plus haut, de simples exemples de prévision sur une gigantesque échelle, mais il ne serait pas facile de deviner par qui ces manifestations auraient été préparées et dans quel but. Il se pourrait aussi que ces tableaux appartinssent au passé et non au futur et ne fussent que les réflexions de scènes tirées des archives akasiques, bien que, dans ce cas, aussi leur raison d'être et les moyens employés pour les produire ne soient pas évidents.

Il existe de nombreuses tribus d'Esprits de la nature qui seraient parfaitement capables, s'ils le désiraient, pour une raison quelconque, de produire ces manifestations au moyen de leur merveilleux pouvoir d'hallucination (voyez le *Plan Astral* Publ. théosoph.) et cela s'accorderait tout à fait avec la joie qu'ils éprouvent à mystifier et à impressionner les êtres humains. Cela pourrait aussi avoir parfois pour but d'avertir gracieusement leurs amis d'événements qu'ils savent devoir se produire sous peu. Il nous semble que c'est parmi ces diverses hypothèses qu'il faudrait chercher l'explication plus raisonnable de l'extraordinaire série de phénomènes que raconte Miss Martineau, si l'on peut avoir foi dans les récits qui lui ont été faits.

Il serait encore possible que ceux que l'on a pris, dans certains cas, pour des soldats, ne fussent que les Esprits de la nature eux-mêmes, se livrant à une de ces évolutions en bon ordre dans lesquelles ils trouvent tant de plaisir, bien qu'il faille reconnaître que ces évolutions sont rarement de nature à être confondues avec des manœuvres militaires, à moins que ce ne soit par des gens très ignorants.

Les troupeaux d'animaux ne sont probablement, dans la majorité des cas, que de simples réflexions des archives, bien qu'il y ait des cas dans lesquels ils relèvent, tout comme les « chasseurs fantastiques » des histoires allemandes, d'une catégorie de phénomènes qui est tout à fait différente et n'a aucun rapport avec le sujet qui nous occupe. Les étudiants de l'occulte sont familiarisés avec ce fait que tout ce qui entoure une scène d'intense terreur ou de passion, comme un meurtre particulièrement horrible, est susceptible de se reproduire occasionnellement sous une forme telle, qu'il suffise d'un très léger développement des facultés psychiques pour que l'on soit capable de le voir, et comme il s'est trouvé parfois que divers animaux faisaient partie de ces tableaux, ils étaient eux aussi périodiquement reproduits par l'action qu'exerçait la conscience coupable du meurtrier (voyez *Plan Astral*).

Il est probable que les faits qui constituent la base fondamentale de toutes les histoires de cavaliers fantômes et de troupes qui chassent, peuvent être généralement rangés dans cette catégorie. Il est évident que cela explique aussi quelques-unes des apparitions d'armées fantastiques, comme la remarquable représentation de la bataille d'Edgehill qui paraît avoir été reproduite de temps en temps pendant quelques mois, après la date du combat réel, ainssi qu'en témoignent un juge de paix, un pasteur et d'autres témoins oculaires, dans une curieuse brochure de l'époque qui a pour titre, *Prodigious Noises of War and Battle, at Edgehill, near Keintou, in Northamptonshire.* D'après la brochure, ce cas fut étudié, à l'époque, par quelques officiers de l'armée qui reconnurent parfaitement un grand nombre de fantômes qu'ils virent. Ceci ressemble nettement à une manifestation de la terrible faculté dont jouissent les passions déchaînées des hommes, de se reproduire et de provoquer d'une façon mystérieuse une sorte de matérialisation des archives qui les concernent.

Dans certains cas, il est clair que les troupeaux d'animaux que l'on a vus n'étaient autres que des hordes d'impurs élémentals artificiels qui avaient pris cette forme pour se nourrir des odieuses émanations d'endroits particulièrement horribles, comme par exemple celui où se trouve un gibet. Un exemple de cette nature nous est fourni par les célèbres *Gyb Ghosts* ou fantômes des gibets, qui sont signalés à la page 109 de *More Glimpses of the World Unseen*, comme ayant été vus à maintes reprises sous l'apparence de créatures difformes ressemblant à des porcs, qui, toutes les

nuits, fouillaient le sol avec leurs groins [en se ruant les uns contre les autres et en luttant entre eux, sur l'emplacement de cet infâme monument du crime. Toutefois, ceci relève du domaine des apparitions, plutôt que de celui de la clairvoyance.

(*A suivre.*) **C. W. Leadbeater.**

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite.*)

Bes, — Divinité phallique ; dieu des plaisirs charnels. Il est représenté sur un lotus, prêt à dévorer sa progéniture (Abydos), divinité assez moderne et d'origine étrangère.

Bestla (Scand). — Fille des géants de la glace, fils d'Ymir; elle épousa Buri et devint la mère d'Odin et de ses frères.

Beth (Héb). — Maison, demeure.

Beth-Elohim (Héb). — Traité cabalistique sur les anges, les âmes et les démons, ce nom signifie maison des dieux.

Betyles (Phén). — Pierres magiques. Les anciens les appelaient pierres animées; pierres parlantes consultées par les Gentils et les chrétiens (Voir Secrète Doctrine, II, p. 342).

Bhadra Vihara (Sanscrit). — Monastère des Sages, un certain monastère à Kanyâkubdja.

Bhadra Valpa (Sanscrit). — Le cycle ou l'ère des sages. Le temps où nous vivons est un Bhadra Valpa et la science exotérique indoue le fait durer 236 millions d'années. On le nomme ainsi parce que 1.000 Bouddhas ou sages doivent apparaître pendant sa durée (Dictionnaire chinois-sanscrit). 4 Bouddhas ont déjà paru, ajoute-t-il, mais comme sur les 236 millions plus de 151 millions d'années se sont déjà écoulées, il semble que la distribution des Bouddhas n'est pas égale !!

C'est la façon dont les religions exotériques et populaires confondent tout.

La philosophie ésotérique nous enseigne que chaque Race-mère a son Bouddha ou Réformateur (Sauveur) qui apparaît aussi dans la 7e branche comme Bodhi Sateva (voir ci-dessous). Gautama Sakyamouni était ainsi le 4e Bouddha et aussi le 5e. Le cinquième parce que nous appartenons à la 5e Race-mère, le 4e comme le Grand Bouddha du 4e Cycle.

Le Kalpa Bhadra ou la période de Stabilité est le nom ésotérique de notre cycle ?? Sa durée s'applique seulement à notre globe (D), les 1.000 Bouddhas sont ainsi limités en réalité à 49.

(*A suivre.*) **H. P. B.**

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

A la dernière réunion de l'avenue Bosquet, avant les vacances, l'un de nos meilleurs membres, M. l'ingénieur R. a présenté un intéressant travail, très documenté, sur le *Mysticisme et les mystiques* que nous publions dans nos colonnes.

Par ailleurs, le Dr Pascal, après son départ de Paris, a visité divers centres de province. Le 12 juillet, il a fait une conférence à Grenoble, sous les auspices de la branche théosophique de cette ville, devant une assistance de six cents personnes. Sujet traité : *La destinée ; ce qu'on sème on le récolte ; raison des inégalités de la souffrance.* Nous savons que la parole autorisée de notre ami a fait grande impression dans la capitale du Dauphiné, l'un des foyers intellectuels du Sud-Est.

⁂

Entre temps, d'après une importante feuille ordinairement bien informée, et sur le compte rendu qu'en a donné M. Jules Bois, l'écrivain distingué dont le nom a été cité plus d'une fois dans cette revue, Paris, la ville « lumière », ou du moins des lumières les plus diverses, a vu se réunir l'Assemblée annuelle de la *Société d'hypnologie* dont certaine séance n'a certes pas manqué d'intérêt.

On y annonça d'abord que l'organe de publicité en question, le journal *le Matin*, allait ouvrir dans ses colonnes *une enquête sur l'au-delà et les forces inconnues*, « pour renseigner le plus complètement possible le grand public sur ces problèmes vitaux de l'humanité », enquête que devait mener M. Jules Bois.

Parmi les orateurs qui prirent ensuite la parole, le Dr Bérillon, directeur d'un institut hypnotique bien connu, et secrétaire général de la dite Société, fit diverses déclarations dont les suivantes méritent d'être relevées.

..... « Nous ne croyons pas à l'au-delà, aurait dit l'érudit professeur, mais nous admettons que l'essence de toutes les forces est inconnue... La science psychologique a ceci de spécial, qu'elle n'est pas seulement spéculative, mais pratique ; pas seulement individuelle, mais sociale... Nous pratiquons ce que j'ai appelé l'orthopédie mentale, nous rectifions les caractères, nous essayons de guérir, non seulement le corps, mais l'intelligence et la volonté... Mais il y a malheureusement à nos travaux une gêne et un ennui. Le domaine où nous nous avançons avec prudence est parcouru par des aventuriers imaginatifs qui racontent aux badauds les histoires les plus folles. Le vieux mysticisme lève la tête. On veut ressusciter les croyances à l'âme — que, pour ma part, je n'ai

jamais vue ; — on réhabilite les revenants, on prétend même que les vivants apparaissent ; on veut nous faire croire aux rêves, aux pressentiments et qu'il est possible d'influencer à distance, etc... »

. . . .

Quelques observations seulement sur ce qui précède. Les théosophes ne peuvent qu'applaudir à l'idée de voir s'ouvrir les colonnes d'un grand journal aux questions de l'au-delà et des forces inconnues. Mais, pour que ce ne soit pas un vain mot, il faut que la parole soit offerte et laissée, dans cette enquête, aux représentants mêmes des diverses données occultes et non pas à celui, quel qu'il soit, du journal. Quant aux opinions précitées du plus brillant champion de l'école hypnotique moderne, elles nous paraissent être surtout des jalons indicateurs de l'attitude mentale actuelle de certains milieux scientifiques, et d'utiles termes de comparaison avec ce qu'elle sera plus tard, nous l'espérons. M. Jules Bois dit que ces discours ont été faits à table, « vers la fin du dessert, les estomacs satisfaits et les nerfs un peu montés par le champagne », autrement dit dans un simple repas. Il est certain que ce n'était pas... *le banquet de Platon.*

⁂

Changement de sujet ou contraire du précédent. Deux sérieux périodiques étrangers, *Die Sherin de Ferriem* et *the Bauner of Light*, reproduits par la *Revue Spirite*, disent, indépendamment l'un de l'autre, que diverses données occultes s'accordent à annoncer la venue plus ou moins prochaine d'un grand réformateur dont l'action s'exercerait en Europe, dans les capitales et ailleurs, devant les monarques, les chefs d'Etat et les peuples, portant partout la paix et la réorganisation.

Cet homme, ajoute-t-on, serait de taille élancée, majestueux, pâle de figure, doué d'une puissance de parole qui fera tressaillir les nations, tendre comme une femme, fort et puissant comme personne, véritable messager divin, — pas un pape, mais une autorité morale...

Certaines données théosophiques semblent confirmer ces prévisions et disent même quelque chose de plus, à savoir que *le prochain messager* serait déjà né, et... *sur le sol de France.*

⁂

Avant la rentrée d'octobre et alors que l'on a tout le temps devant soi pour chercher, nous nous permettons de recommander spécialement à nouveau l'œuvre de l'*Assistance mutuelle du Lotus Bleu* à toute la bienveillance de nos lecteurs. Les besoins sont toujours nombreux. Les théosophes et ceux qui s'intéressent à la théosophie ne sont pas plus que d'autres à l'abri des coups physiques du Karma. Le pain matériel leur fait parfois défaut, et ils ne demandent alors, pour l'acquérir, que d'avoir du travail. Qui de nous, d'autre part, ne peut, *s'il le veut bien*, disposer ou provoquer la disposition d'un emploi quelconque, si mo-

deste qu'il soit, leçons à donner, place à remplir, travail à faire, etc... Qu'on veuille donc bien en aviser au plus tôt l'*Assistance mutuelle du Lotus Bleu* sans se laisser arrêter par l'appréhension d'avoir à débattre quoique ce soit avec les intéressés, émoluments, capacité ou autre chose. Nous sommes à la disposition de l'offre et de la demande pour leur servir d'intermédiaire, s'ils le désirent, avec empressement, discrétion, et à titre absolument gratuit.

Angleterre

L'Assemblée annuelle de la Section dite Européenne, qui comprend, avec l'Angleterre même, les pays d'Europe non encore dotés d'organismes spéciaux, a eu lieu, à Londres, Albemarle street, 28, le samedi, 13 juillet, sous la présidence de Mr A. P. Sinnett, et avec l'assistance de Mr C. W. Leadbeater, retour d'Amérique. En dehors des détails concernant spécialement la section, l'éminent président a prononcé deux importants discours dans l'un desquels il a dit que ce qui distinguait notre mouvement de ceux analogues qui se sont essayé dans les siècles précédents, c'est que la donnée théosophique moderne, qui n'est autre que celle de l'évolution universelle, s'est greffée sur la théorie embryonnaire de l'évolution physique, celle-ci fonction de celle-là, et qu'ainsi elles se soutiendraient mutuellement. Il ajouta que nombre des théosophes actuels, de divers pays, se réincarneraient d'ailleurs, promptement, avant la fin du xxe siècle, pour continuer leur propagande. La section française, par l'organe du Dr Pascal, avait envoyé, à sa sœur aînée, un message de félicitations qui fût accueilli avec faveur.

Autres pays

Rien de particulier.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*. — Pas de numéro paru depuis celui mentionné de juillet.

Theosophist, *organe présidentiel*, juillet 1901. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Renaissance, par Kofel. — Guérison magique des maladies, par B. — Le socialisme et la théosophie, par Patterson.

Theosophical Review, *Angleterre*, juillet 1901. — Le pouvoir de la pensée (fin), par Annie Besant. — Sur le Dharma, par Mad. Corbett. — La souffrance est-elle un bénéfice, par Cust.

Vahan, *Section britannique*, juillet 1901. — Sur l'aide nocturne. — Sur la crémation. — Sur la question de la race noire.

Sophia, *Espagne*, juillet 1901. — Sanchez Calvo, le penseur espagnol. — Conférences du Dr Pascal, à Genève.

Teosofia. *Italie*, juillet 1901. — La vie de la matière, par E. Mancini. — Un hermétiste italien, au XVIIe siècle, par Decio Calvari. — Réincarnation, par Dr Pascal.

Theosophia, *Hollande*, juin 1091. — Sur le Tao te King, par Von Manen. — La théosophie à l'université d'Amsterdam.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, juillet 1901. — Esquisse de l'enseignement théosophique, par H. S. Olcott.

Prasnottara, *Inde*, juin 1901. — Philosophie et religion.

Theosophical New Zéland Magazine, juin 1901. — Pas de couronne sans croix. — La théosophie appliquée à l'éducation.

Revue spirite, *France*, juillet 1901. — Origines et grands faits du spiritisme, par Bera. — Sur la réincarnation, par Senillosa. — Les plans de l'espace. — La médiumnité.

Annales psychiques, *Paris*, juin 1901. — Sur le rêve, par de Rochas.

Bulletin pyschologique international, *Paris*, juin 1901. — Les voies sensitives d'origine médullaire, par Van Gehucten.

Mouvement psychique, *Paris*, juin 1901. — Science et théosophie, par Jacques Brieu, objections courtoisement présentées et dérivant essentiellement de la différence des méthodes employées.

Revue Cosmique, *Paris*, juillet 1901. — Publication nouvelle dont le programme, dit sa couverture, est « d'exposer et de soutenir, sous l'inspiration d'initiés qui veulent garder l'incognito, une doctrine traditionnelle, encore inédite, qui se distingue par la clarté et l'ampleur de ses explications ». La lecture des premiers numéros de cette revue ne nous a pas confirmé l'opinion ci-dessus ; mais ce n'est que notre opinion personnelle. — Abonnement, 10 francs.

Concordia, *Paris*, juillet 1901. — Organe d'une société d'études et de correspondance internationales dont le but est humanitaire et dès lors digne d'approbation. Reste à mener l'œuvre à bien et peut-être compte-t-on actuellement plus sur l'enthousiasme extérieur que sur la cimentation interne des âmes, la seule réelle et durable, mais qui ne naît que sur les hauts plans...

Lotus, *Egypte*, juin 1901. — Revue nouvelle, littéraire, scientifique et artistique, naturellement teintée d'un égyptianisme qui la rapproche, à lui seul, du courant théosophique.

Etincelle, *Paris*, juillet 1901. — Christianisme et spiritualisme.

Reçu, *sans mention de notre sommaire :* Wiener Rundschau. — Theosophischer Wegweises. — Psychische Studien. — Der Vahan, etc...

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Herculanum, roman de l'époque romaine, par voie occulte (2 volumes, collection Rochester).

La préface est curieuse : l'auteur, Rochester, y dédie son œuvre à un ami dont il ne nous dit pas le nom, mais qui, dans le passé, aurait été son père ; elle nous donne l'idée de ce que sera le livre, peinture des passions qui retardent l'âme dans son évolution. La haine que l'abandon a inspirée à Néro, fils aîné de Sempronius, envers son père et son frère cadet, Caïus Lucilius, tendrement choyé dès sa naissance, devient la cause de crimes affreux. L'amour matériel, représenté par Tullia et Daphné, qui périt misérablement pendant la destruction d'Herculanum, n'amène qu'amertume et violence. L'égoïsme bas de Claudius en fait un corrompu de la pire espèce ; il est tué par sa femme Drusilla, qu'il rend folle. Les caractères de Fabia, de Métella, de Virgilia, sont bien dessinés. Agrippa et Fabius, les nobles patriciens, sont de beaux personnages, calmes et bons, au milieu de tous ces passionnés. Un ermite, enfin, ancien centurion, témoin de la mort du Christ et converti par Lui, enseigne sa loi à Caïus et à Sempronius. Voilà les principaux personnages du roman, agréablement écrit, un peu touffu, mais se lisant avec intérêt. L'œuvre affirme les vies successives et développe aussi cette idée que la haine ressentie par un être envers un autre les enchaîne tous les deux aussi longtemps que ce sentiment n'a pas fait place au pardon et à l'amour.

La série des volumes qui constituent la *Collection Rochester* sont, en somme, des productions spiritiques écrites dans des conditions de rapidité extraordinaires. Nous ne garantissons pas l'exactitude des faits rapportés, car elle dépend des possibilités de vision du passé que peut posséder « l'esprit Rochester », mais leur intérêt est réel, leur morale élevée, et l'on peut lire ces ouvrages avec quelque fruit.

Voici les titres d'un certain nombre d'entre eux :

La Reine Hatasou (L'Egypte sous la dynastie des Thoutmès), 7 francs.

Le pharaon Mernephtah (L'Histoire et la mission de Moïse), 6 francs.

Un épisode de la vie de Tibère, 3 fr. 50.

In hoc signo vinces, 4 francs.

Etc., etc...

S'adresser à la *Collection Rochester*, 2, route de Malagnon, à Genève.

T. T.

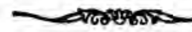
Mr Isaacs, *roman de l'Inde moderne*, par Marion Crawford (1).

C'est un relativement vieux livre, déjà, édité qu'il a été, en 1885, par la maison Dentu, et peut-être même est-il épuisé ? C'est en le relisant que nous avons eu l'idée de le mentionner ici, parce qu'il n'est pas très connu des théosophes français et qu'il mérite de l'être. Dans une courte

(1) Prix : 3 fr. 50.

mais exacte description de quelques scènes de la vie, aux Indes, à la fin de la dernière guerre de l'Afghanistan, une intervention occulte se produit que les théosophes sont particulièrement à même de comprendre. Il y a en outre, et surtout, de beaux sentiments exprimés... La nouvelle est précédée d'une préface suggestive, par Henri Houssaye, de l'Académie française.

D. A. Courmes.



SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE D'AOUT 1901

M. Caulaincourt, 3 fr.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

AVIS

Paradis hotel est une station de montagne située à Dingy-St-Clair, près Annecy, Haute-Savoie, à 600 mètres d'altitude. L'établissement est très bien tenu par Mme Gâcon, M. S. T., ses prix sont modérés, et il est fréquenté par de nos amis.

Le Directeur administrateur:

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE

27 SEPTEMBRE 1901

DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 7

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

PROBLÈMES DE RELIGION

Pour le vrai Théosophe, la religion de chaque homme est une chose sacrée et il ne voudrait pas choquer consciemment les croyances de quelqu'un. En effet, que l'exposé d'une vérité religieuse soit suffisant ou insuffisant, grossier ou bien étudié, il n'en est pas moins sacré aux yeux de ceux qui l'acceptent comme représentant leur idéal particulier. Nous pourrions à bon droit employer toutes les ressources de notre intelligence et de nos pensées les plus patientes à chercher l'exposé le plus sage et le plus clair des choses spirituelles, mais, d'un autre côté, nous ne devrions pas oublier que les vérités spirituelles sont si complexes que le maximum de ce que l'intellect peut faire, à un moment, c'est de mettre en lumière un seul aspect de cette vérité. Même lorsque cet aspect est décrit d'une façon grossière, il ne fait que partager la nature informe de tous les exposés intellectuels des vérités spirituelles, attendu que la différence entre un exposé grossier et un exposé bien étudié n'est qu'une question de degré et non pas de genre. Nous pourrions, par exemple, mettre en regard l'une de l'autre la plus grossière idée de Dieu qui puisse nous être fournie par le plus ignorant des marchands des quatre saisons et la conception la plus sublime imaginée par le plus grand des philosophes et être frappés par la grande divergence de vue ; pourtant, si cette même conception sublime pouvait être comparée aux pensées pleines d'adoration d'une haute Intelligence spirituelle, capable de vivre constamment dans la splendeur du LOGOS, nous pourrions nous rendre compte que toutes les conceptions de Dieu qui peuvent s'exprimer au moyen du cerveau physique ne peuvent que représenter divers degrés d'inexactitude qui sont grotesques dans leur insuffisance. Le plus grand des Voyants spirituels doit lui-même échouer lorsqu'il cherche à balbutier en termes mortels la gloire de la Vision qui éblouit ses regards ravis ; à plus forte raison, lorsque nous traitons des idées de Dieu qui sont exprimées par des hommes et

des femmes à moitié développés, comme nous le sommes, devons-nous apprendre à mettre de l'humilité et de la charité dans la critique — si nous sommes obligés de critiquer — des croyances de notre prochain. Il est plus sage de chercher, même dans la plus étrange des conceptions, un faible aperçu d'un aspect qui aurait pu nous échapper, plutôt que d'user les griffes de notre critique à lacérer une conception qui aide une âme humaine à grandir et qui fait évoluer dans une intelligence peu développée les germes de l'aspiration et de l'adoration.

Par conséquent, en traitant de quelques-uns des Problèmes de Religion je chercherai à le faire avec respect, en évitant soigneusement de choquer les sentiments humains et en me souvenant de la maxime : *Rien de ce qui est humain ne m'est étranger*. En indiquant les directions suivant lesquelles une solution semble possible à l'aide de la lumière que répand la Théosophie, je n'ai pas l'intention d'imposer au lecteur des idées que sa raison et son intuition se refusent à accepter, car les pensées religieuses que crée un homme lui sont d'un plus grand secours que les paroles qu'il répéterait comme un perroquet et qui ne représenteraient pas sa conception individuelle de la vérité.

Il y a cinq problèmes de religion qui sont d'un intérêt perpétuel et universel, et, bien que chacun d'eux exigerait un volume pour être traité convenablement, il ne sera peut-être pas inutile de les exposer brièvement et de prouver combien la méthode théosophique est à la fois suggestive et de nature à répandre la lumière sur les sujets qu'elle traite. Bien souvent, en effet, pour la religion comme pour la morale et la sociologie, elle réconcilie les adhérents des écoles opposées en harmonisant des conceptions qui ne sont que superficiellement distinctes, et en établissant qu'elles constituent les différentes faces de la même vérité lorsque l'on se rend compte de leurs relations mutuelles. Ces cinq problèmes sont les suivants : la *nature de Dieu dans la manifestation;* l'*existence et le développement de l'âme humaine ;* le *libre arbitre et la nécessité ;* la *place qu'occupe la prière dans la vie religieuse ;* la *rédemption.*

I. — L'existence de Dieu.

Prenons d'abord le problème des problèmes, celui de l'*existence de Dieu* et des *conceptions de la divinité formulées par l'homme.* Il y a un principe fondamental qui doit être reconnu lorsque l'on aborde ce problème, — c'est l'unité de l'existence. Si l'on considère Dieu et l'homme comme ayant une base différente, comme étant séparés par un immense gouffre qui n'a pas été franchi, le problème de la divine existence et des rapports que l'homme a avec elle semble alors s'assombrir et défier toute solution. Au contraire, si Dieu et l'homme sont considérés comme étant de même essence et l'humanité comme un rejeton de l'unique Arbre de Vie et comme

étant l'un des milliers de rejetons sub-humains et super-humains, — une arche radieuse d'êtres, animés chacun par la vie divine, — alors la question, en tant qu'elle se rapporte à l'homme, n'apparaît plus du tout comme insoluble. L'Occident, tendant vers la première conception, — celle d'une fondamentale différence de nature entre « le Créateur et le créé », — a flotté entre les extrêmes inacceptables du Monothéisme grossier et anthropomorphe et de l'Agnostisme philosophique ; l'Orient, fondant ses religions sur la seconde conception, — celle de l'unité, — a volontiers accepté un Panthéisme religieux comme étant intellectuellement nécessaire et satisfaisant au point de vue émotionnel. Le Panthéisme, en Occident, a été jusqu'à présent une chose exotique et n'a fortement attiré que les gens dont l'intellect était hautement développé ; son Dieu est resté une froide abstraction, intellectuellement sublime, mais glaciale au point de vue émotionnel. En Orient, le Panthéisme, tout en affirmant aussi clairement que possible l'Existence Unique, en résolvant toutes les difficultés intellectuelles par l'affirmation de l'universalité de cette Existence, — Dieu est tout et tout est Dieu, — passait pourtant d'une manière naturelle à la reconnaissance d'une hiérarchie infinie d'Etres exprimant de très différentes portions de la Vie Divine, quelques-uns de ces Etres ayant une nature si élevée, de si vastes pouvoirs, un champ de conscience s'étendant si loin, qu'ils comprennent tous les éléments que le Monothéisme Chrétien a jugés nécessaires pour satisfaire à la fois l'intellect et le cœur.

Il devient évident, lorsque l'on étudie le Monothéisme Chrétien, que celui qui aborde l'étude de l'Existence Divine en se plaçant au point de vue de l'intelligence ne peut manquer d'arriver lui-même au Panthéisme ; s'il ne l'atteint pas ouvertement c'est qu'il craint de formuler la conclusion logique de ses prémisses. On ne peut trouver un meilleur exemple de l'inévitabilité de cette conclusion, que celui des Conférences de Bampton de feu le Doyen Mansel : en suivant des voies purement métaphysiques, il se vit transporté une fois de plus dans la « terrible désolation d'une solitude panthéiste » et son cœur se révolta si passionnément contre une manière de voir qui le privait — suivant sa conception erronée du Panthéisme — de son Père dans les cieux, qu'il repoussa l'irrésistible conclusion de sa logique et chercha dans les données de la révélation un abri contre l'aspect aride d'un ciel vide et d'une terre dénudée. Le Panthéisme oriental, — qui pose, en principe, ainsi que je l'ai dit, une existence universelle dans laquelle tous les êtres ont leur source, et qui accepte de la façon la plus complète la doctrine suivant laquelle « nous vivons, nous agissons et avons notre existence en Dieu », reconnaît également que la Vie Divine se manifeste dans des modes d'existence qui permettent de franchir le gouffre qui sépare l'homme et Dieu se manifestant comme tel. Il reconnaît l'existence de hautes Intelligences qui gouvernent les mondes visibles et invisibles, qui

sont les Dieux, qui président et gouvernent l'ordre de la nature et veillent sur les destinées des hommes, qui sont les agents de la Volonté suprême dans tous les départements de la vie, les véritables objets de la vénération et de l'adoration humaines. La religion est forte contre les attaques de l'Agnosticisme et de l'incrédulité juste en proportion de sa croyance à l'existence de ces grands Etres et à leur immixtion réelle dans la vie humaine, —quel que soit le nom qui leur est donné. En effet, ces catégories d'Etus spirituels, dont les hiérarchies ascendantes ont leur point culminant dans le Dieu suprême du système auquel ils appartiennent, donnent aux hommes des idéals intelligibles de la divinité, idéals qui s'élèvent en même temps qu'eux, dont l'expansion correspond à celle de leur conscience et qui répondent à tous les degrés de l'évolution, aux aspirations du cœur humain vers un Etre supérieur bien au-dessus de lui, qu'il puisse aimer, en qui il puisse avoir foi, qu'il puisse révérer, adorer et qu'il puisse appeler à son secours lorsque l'assistance humaine lui fait défaut. Cela rend possible et réel le « Père qui est aux cieux » pour l'enfant et le paysan aussi bien que pour le philosophe, en offrant à leur adoration l'Etre concret, aux facultés et pouvoirs supérieurs duquel le cœur aspire toujours. Les justes arguments des métaphysiciens et des logiciens contre l'existence d'un Dieu à la fois infini et personnel se sont brisés à maintes reprises contre l'immuable conviction de l'esprit de l'homme qu'il est le parent, le descendant d'un puissant Etre Divin, et l'homme s'est énergiquement refusé à abandonner la conception qu'il s'est faite d'un tel Etre, — si illogique que cela puisse être, — jusqu'à ce qu'on lui offre une conception supérieure comprenant tout ce qu'il cherchait dans la conception inférieure.

Cette théorie de l'aspect du Kosmos qui se rapporte à la vie n'outrage en aucune façon la raison et ne dépasse pas les limites du possible ; sur ce point, la déclaration d'un Agnostique déclaré peut nous aider : « Lorsque l'on étudie la matière, au point de vue le plus rigoureusement scientifique, la supposition que, parmi les myriades de monde semés à travers l'espace sans limites, il ne peut y avoir des intelligences aussi supérieures à celles de l'homme que cette dernière est supérieure à celle d'une blatte, ni des êtres possédant, pour influencer le cours de la nature, des pouvoirs aussi supérieurs aux siens que ceux-ci sont supérieurs aux pouvoirs d'un colimaçon, me semble être aussi impertinente que sans fondement. Sans dépasser les limites de l'analogie de ce qui est connu, il est facile de peupler le cosmos d'entités de plus en plus élevées jusqu'à ce que nous arrivions à un degré qui se confonde pratiquement avec l'omnipotence, l'omniprésence et l'omniscience. Si notre intelligence est, dans certains cas, capable de reproduire avec certitude le passé de millions d'années et de prévoir le futur de milliers d'années à venir, il est évidemment dans les limites du possible qu'une intelligence supérieure, fût-elle de même nature, soit capa-

ble de se représenter le passé et le futur dans leur entier ; si l'univers est imprégné par un milieu tel qu'une aiguille aimantée située sur la terre puisse répondre à une commotion qui se produit dans le soleil, on peut également concevoir l'existence d'un agent omniprésent ; si nos insignifiantes connaissances nous confèrent une certaine influence sur les événements, l'omniscience réelle peut conférer des pouvoirs infiniment plus grands » (1). Cette possibilité admise par le savant Agnostique est une vérité reconnue par le Voyant, et, d'ailleurs, elle représente le côté *vie* comme correspondant au côté *forme* décrit par la science, car les mondes qui nous entourent traversent différentes phases d'évolution et sont groupés dans un ordre ascensionnel. Notre propre planète fait partie d'un groupe de planètes qui ont leur centre commun dans le soleil ; notre système solaire fait partie d'un groupe de systèmes, qui ont leur centre commun dans une étoile éloignée ; ce groupe de systèmes a probablement aussi un centre qui leur est commun avec d'autres groupes de systèmes similaires, et ainsi de suite. On voit donc que l'univers est formé de parties dont chaque unité successive forme une section d'une partie plus grande, — des hiérarchies graduées de formes. L'analogie qui règne dans la nature nous conduit donc à rechercher des hiérarchies d'Intelligences vivantes, graduées de la même façon, qui dirigent les formes et nous sommes alors placés face à face avec les Dieux.

L'occultisme nous enseigne que chaque département de la nature est gouverné par une Intelligence spirituelle. Pour donner à la question une forme plus concrète, notre système solaire est gouverné par un Etre puissant, le LOGOS, le Dieu manifesté de ce système. Les Chrétiens l'appelleraient le Père, les Hindous Ishvara, les Musulmans Allah. Sa conscience est active sur chaque point de Son Cosmos ; Sa vie le soutient; Son pouvoir le dirige ; dans toutes les parties Il est présent, fort pour aider, puissant pour sauver.

Nous savons vaguement qu'au delà de Lui il y a des Etres plus grands encore, mais, pour nous, il est plus facile de concevoir le Pouvoir qui soutient notre système, auquel nous sommes clairement reliés, que de nous faire une idée de la Conscience plus vaste qui englobe des myriades de systèmes dans Son royaume. Chaque LOGOS est, pour Son propre univers, l'objet central d'adoration, et Ses radieux ministres sont adorés à juste titre par ceux qui ne peuvent atteindre la conception de cette Divinité centrale. A mesure que les Etres intelligents qui peuplent Son royaume s'élèvent sur l'échelle de l'évolution, leur idéal de Dieu s'élargit, devient plus profond et s'étend ; à chaque point de leur croissance, leur idéal brille d'une matière attrayante au-dessus d'eux, assez étroit, au point le plus bas, pour répondre aux besoins de l'intelligence la plus limitées, assez vaste, à un point plus élevé, pour mettre à

(1) *Essays uponsome controverted questions*, par Huxley, 1892.

l'épreuve l'intellect du penseur le plus profond. Ainsi l'on peut trouver une conception de la Divinité qui soit intelligible pour l'enfant, pour l'ignorant, pour celui qui n'est pas développé, conception qui est, pour eux, inspiratrice, consolante et sublime. Si une conception trop élevée leur était offerte, ils seraient simplement éblouis par elle et ils seraient laissés dépourvus de quoi que ce soit auquel leurs cœurs puissent se cramponner. L'idée qui satisfait le philosophe n'aurait aucune signification pour l'ignorant : les mots qui l'expriment n'auraient pas de sens pour lui, on lui parlerait d'un Etre dans des termes qui lui donneraient l'impression du vide glacial d'un espace incommensurable et il serait pratiquement poussé vers l'Athéisme ; on ne lui donnerait rien sous prétexte de lui donner tout, attendu qu'une pensée qu'il ne pourrait comprendre n'en serait pas une pour lui.

Qu'est-ce qui est nécessaire à l'homme dans sa conception de Dieu ? Un Etre qui satisfasse son cœur et entraîne l'homme de son intelligence ; qui lui donne un idéal qu'il puisse aimer et adorer et vers lequel ses aspirations puissent s'élever. Il est important qu'un homme puisse concevoir un Etre vers lequel son cœur puisse s'élever dans une adoration pleine d'amour plutôt que de se faire une conception satisfaisante au point de vue philosophique et métaphysiquement correcte. La nature spirituelle doit être poussée à l'activité ; l'âme doit être aidée dans sa croissance ; l'étincelle, qui constitue l'essence du Feu divin qui brûle sur l'autel du cœur, doit se transformer en une Flamme qui s'élève vers celle qui lui a donné naissance et vers laquelle elle aspire sans cesse. L'attitude d'amour, de culte et d'aspiration est nécessaire à la croissance de l'âme et si les lèvres hésitent, si les paroles s'arrêtent, si l'âme enfantine ne peut que balbutier les paroles entrecoupées de son enfance, l'Amour Suprême dédaigne son rejeton parce que l'expression de son amour filial est grossière et sa pensée inarticulée ! « Comme un enfant que sa mère réconforte », la jeune âme ressent l'étreinte des Bras éternels, et tandis que la forme dans laquelle est enveloppée la Divinité peut être celle d'un Dieu inférieur, la vie qui vibre dans cette forme est une manifestation de la Vie unique, de l'Amour unique.

L'Eglise Catholique Romaine a répondu aux besoins variés des humains en offrant, à l'adoration de ses enfants, non seulement la « Trinité bénie et glorieuse » mais encore les puissants Archanges et les Anges, — les « Dieux » de la Sagesse Antique et des religions orientales, — et la douce image humaine et si familière de Marie, la Mère, et de son Fils nouveau-né. C'est à cela qu'est dû le grand pouvoir que l'Eglise exerce sur les ignorants qui sont réconfortés dans leurs luttes journalières et dans leur vie domestique par la vision de ces célestes visiteurs ; l'humble paysanne peut balbutier ses tourments à l'oreille de la douce Mère nourricière et se sentir assurée d'une sympathie féminine ; l'enfant peut sourire à son Ange Gardien et s'endormir paisiblement à l'ombre de ses ailes. Un fait

digne d'attention c'est que l'Eglise Catholique Romaine retient les savants tout en attirant les ignorants et satisfait le philosophe tout en consolant le paysan et cela tient à ce qu'elle approprie son enseignement à son élève et n'offre pas le roc d'une idée abstraite à ceux qui ont besoin du pain de la présence concrète. De plus, en fournissant ainsi un but compréhensible à l'adoration de celui qui n'est pas développé, elle met à l'abri de la dégradation les sublimes conceptions de la Divinité que réclament les âmes qui progressent. La puissante présence, partout répandue, d'un Dieu omnipotent, omniprésent, omniscient, et la gracieuse Maternité divine de la Vierge immaculée, subsistent comme de profondes vérités spirituelles *de la nature* que le matérialisme compliqué des esprits peu développés n'a pu vulgariser. Le Saint des Saints est tenu à l'abri de toute profanation en même temps que la multitude trouve tout ce qu'il lui faut dans les enceintes extérieures. Ceux-là seuls qui ont été oints avec le Saint-Chrême de la spiritualité peuvent passer derrière le voile et contempler la gloire éblouissante de la Shekinah qui illumine cet endroit sacré entre tous.

II. — L'existence de l'âme.

Etudions maintenant le problème de l'existence de l'âme et abordons une région où les ailes de la pensée faiblissent moins que lorsqu'elles essayaient de s'élever jusqu'à l'existence de Dieu. Les hommes demandent : « Y a-t-il une âme ? »

— « Je suis une âme, » réplique le philosophe spirituellement éclairé. Comment pourrons-nous rendre cette réponse efficace pour les milliers d'hommes et de femmes instruits, qui, de nos jours, doutent de l'existence même de l'âme ?

Qu'il soit bien entendu, dès le début, que leur doute n'est pas le résultat d'un désir de douter, encore moins celui d'un désir de vivre d'une manière licencieuse, comme se le figurent certains bigots ; ce doute naît de l'action du cerveau sur les faits ambiants et des exigences d'un intellect auquel ils ne peuvent honnêtement échapper ; ils ne peuvent accepter, au sujet de l'âme, des idées qui leur paraissent illogiques et bêtes ; ils préfèrent tâtonner dans le crépuscule de l'Agnosticisme plutôt que de mentir à leur conception de la vérité. Vraiment un tel scepticisme est plus voisin du royaume de Dieu que la facile répétition d'une formule qui n'est pas l'expression de la pensée de celui qui parle. Il est d'usage parmi beaucoup de gens religieux de parler avec rudesse de l'incrédulité ; ils ne se sont, sans doute, jamais trouvés face à face avec les problèmes que l'incrédule a tenté de résoudre. Ils n'ont jamais éprouvé l'amertume du désespoir qui envahit l'esprit et le cœur, avant que l'homme, qui a cru, puisse dire qu'il ne croit plus, et, dans un esprit de profonde loyauté envers la vérité, se voit obligé de renoncer à ses croyances.

Aucun de ceux qui ont subi cet orage, qui ont été plongés dans cette obscurité, ne peuvent jamais plus ressentir qu'une profonde sympathie pour ceux qui y sont encore plongés et qui préfèrent la nudité de l'incrédulité aux vêtements souillés de la malhonnêteté. Pour chaque âme ainsi loyale envers la vérité, dans cette vie ou dans une autre, le soleil se lèvera au sein des ténèbres; pour chaque âme qui refuse une lumière qu'elle sait être fausse, et préfèrerait vivre dans l'obscurité plutôt que de l'accepter, la lumière combinée du savoir et de la foi surgira; peu importe que cela se produise durant cette courte vie ou non, pourvu que sous le fardeau de l'incrédulité l'âme reste loyale envers la vérité et la justice et conserve pure de toute souillure sa foi dans la vertu et son amour pour l'homme.

Lorsque l'on cherche à aider de telles gens à résoudre le problème de l'existence de l'âme, il est inutile de mettre en avant les arguments métaphysiques, attendu qu'ils ont déjà été essayés et repoussés; il est inutile de faire appel à une intuition momentanément enveloppée de brumes dont on n'a pas écouté la voix sous prétexte qu'elle devait être dans l'erreur. Nous ne devons lutter contre le sceptique que sur l'unique terrain qu'il considère comme sûr, pour le moment, et ne lui soumettre que certains arguments élémentaires basés sur l'expérience; ces arguments, tout en n'établissant pas l'existence de l'âme, — cela viendra durant une phase ultérieure, — amèneront l'étudiant à reconnaître l'existence d'une conscience superphysique, d'une conscience dont l'activité ne dépend pas des conditions normales physiques mais se trouve en lutte directe avec elles. La première difficulté que nous ayons à vaincre c'est l'idée que la conscience qui fonctionne normalement dans le cerveau dépend de ce même cerveau, au point de vue de son existence, que la pensée est le résultat de l'activité nerveuse et ne peut fonctionner en dehors d'elle. Pour surmonter cette difficulté, il n'est pas nécessaire que nous prouvions l'existence de l'âme, avec toutes les grandes conséquences qui découlent de ce mot; en amenant l'étudiant à se prouver à lui-même que la conscience peut fonctionner, malgré la paralysie de son organe physique et en dehors de toutes limites physiques de temps et d'espace, nous le mettons à même d'atteindre une position où d'autres séries de preuves se développeront sous ses yeux et il pourra les utiliser les unes après les autres jusqu'au moment où il se trouvera face à face avec la connaissance de l'âme.

Le premier pas consiste à se rendre compte que la conscience d'un homme comprend beaucoup de choses qui ne sont pas normalement présentes à l'état de veille, et qu'il y a plusieurs « couches de consciences » qui émergent de l'obscurité lorsque les canaux des sens sont fermés et que le monde extérieur est exclu. En outre, que plus l'exclusion est complète et plus le contenu de la conscience semble s'élargir. L'action de la conscience, lorsque

le corps est endormi, peut constituer le premier but de l'étude.

On peut se faire une première idée du champ qu'embrasse cette étude à l'aide d'ouvrages tels que la *Philosophiy of mysticism* de Du Prel et les *Illusions, delusions and hallucinations* de Sully. On devrait classifier les rêves (voir les Rêves de Leadbeater), et noter d'une façon spéciale ceux dans lesquels celui qui rêve reçoit des suggestions et les plans d'une intrigue, comme R. L. Stevenson dans *L'Etrange cas du Dr Jekyll et de M. Hyde.* Beaucoup de personnes peuvent résoudre, lorsqu'elles sont endormies, des problèmes qui les déroutent à l'état de veille, et l'étudiant pourrait sur ce point faire des expériences sur lui-même. L'extrême rapidité de la conscience durant le rêve devrait être étudiée, car la succession des états de conscience dépasse énormément en rapidité la vitesse des vibrations que la matière nerveuse physique est susceptible d'éprouver. On peut aussi étudier les curieux résultats de la suggestion, durant le sommeil, résultats qui prouvent que la conduite peut être dirigée par une partie de la conscience qui ne se manifeste pas durant les heures de veille.

Du sommeil, l'étudiant peut passer à l'examen des conditions anormales qui lui ressemblent en ce qu'elles excluent le monde extérieur, comme le sommeil léthargique, le délire et les surexcitations de la conscience qui précèdent parfois la mort. Mozart et Tennyson prouvent l'existence d'un état qui leur était familier à tous deux et qui dépassait l'état normal en réduisant à zéro les limites que lui impose le temps; Mozart rapporta de cet état quelques-unes de ses plus nobles inspirations. Des hommes qui se noyaient et qui furent rappelés à la vie consciente ont certifié qu'ils avaient vu comme dans un tableau leur vie passée tout entière. On cite le cas de mourants qui ont parlé des langues oubliées depuis l'enfance et ont conté des incidents futiles du passé, depuis longtemps effacés de la mémoire à l'état de veille. Au fur et à mesure que nous nous trouvons face à face avec ces faits, la conscience change insensiblement d'aspect et nous constatons que nous sommes entourés par un vaste océan dont une faible partie s'infiltre seule dans nos cerveaux. Il semble que rien ne soit perdu; une chose est chassée hors du cerveau par un courant d'impressions nouvelles, mais il ne lui est pas permis d'aller à la dérive au point d'être hors d'atteinte.

C'est dans une certaine partie de cet océan de conscience, qui est à nous et qui pourtant n'est pas à nous, que nous devons pousser nos explorations.

On peut étudier de très près l'état extatique au moyen du mesmérisme et de l'hypnotisme et il est inutile d'entreprendre ici un examen détaillé des expériences que l'on peut étudier dans des ouvrages classiques et vérifier ensuite par des observations personnelles. Les *Etudes sur la Grande Hystérie*, de Richet, *Le Magnétisme animal* de Binet et Féré, la *Théorie du Mesmérisme* de Sinnett

peuvent servir au début et le dernier de ces livres vous renvoie à de nombreux ouvrages qu'il cite. Il nous suffira de résumer ici les faits : la suggestion peut produire et empêcher des lésions physiques, telles que des brûlures et des cloches ; elle peut amener les sens à répondre à des choses qui n'existent que dans la pensée et les rendre insensibles à celles qui les stimulent normalement, — par exemple faire voir un objet là où physiquement il n'y en a pas et ne laisser voir qu'un espace vide à l'endroit où se trouve un corps physique ; elle peut transférer une maladie d'un côté du corps à l'autre et d'une personne à une autre et peut la guérir tout à fait ; elle peut imposer à volonté les sensations de plaisir, de douleur, d'horreur, de colère, d'amour, de haine ; elle peut amener une honnête personne à commettre un vol, et rendre cruelle une personne qui est bonne et peut supprimer la mémoire et accomplir encore mille et mille autres choses. C'est-à-dire qu'une conscience extérieure peut prendre possession d'un cerveau et le faire agir pour son propre compte, tandis que le réel propriétaire est momentanément expulsé. En outre, le réel propriétaire peut, durant l'état extatique, se manifester plus complètement qu'il ne le peut lorsqu'il fonctionne normalement au moyen du cerveau; la mémoire devient plus grande aussi bien pour les événements passés qu'en ce qui concerne sa faculté de s'assimiler les événements présents ; la raison devient plus profonde et plus subtile; l'imagination devient capable d'envolées qu'elle ne peut atteindre lorsqu'elle est enveloppée dans la matière nerveuse ; de nouvelles facultés de s'exprimer se manifestent et celui dont la langue hésite devient éloquent; des facultés latentes s'éveillent et une ouvrière de fabrique rivalise avec Jenny Lind. Oui, les limites physiques sont franchies et la personne en extase donne le diagnostic de maladies internes, diagnostic qui est plus tard confirmé par les investigations *post-mortem;* elle voit encore ce qui se passe à des centaines de milles de là, et répète une conversation tenue à une grande distance. L'espace me manque pour résumer les faits, mais ceci importe peu, car l'étudiant doit lire, doit chercher par lui-même, afin que la force de l'évidence puisse, en s'accumulant ainsi, peser sur son cerveau et l'amener à cette conclusion qu'il n'y a qu'une faible partie de la conscience qui s'exprime au moyen du cerveau.

Très importants — mais aussi très rares — sont les résultats obtenus *en hypnotisant des aliénés*. On a noté des cas où, durant l'état hypnotique, le fou revenait à la raison pour retourner à sa folie habituelle lorsqu'il sortait de l'état hypnotique, — ou, devrais-je dire, lorsqu'il essayait de nouveau de fonctionner au moyen de l'instrument imparfait que constituait son cerveau. Il est difficile d'imaginer une preuve plus claire que celle que l'on obtient ainsi pour démontrer que le cerveau n'est que l'instrument de la conscience à l'état de veille, et il serait à souhaiter que les médecins qui soignent les fous puissent recueillir des faits de cette

nature lorsque leurs malades sont sous l'influence du mesmérisme et de l'hypnotisme.

L'étudiant devrait ensuite étudier les preuves de l'apparition « du double » séparé du corps physique, des « fantômes des vivants » comme on les a appelés. Les ouvrages de MM. Gurnez, Myers et Marillier qui traitent de cette question serviront de point de départ et chacun pourra recueillir pour son compte des preuves de ce genre dans le cercle de ses propres connaissances. Quelques rares personnes constateront qu'elles peuvent de cette façon se transporter elles-mêmes auprès d'amis éloignés au moyen d'un effet de la volonté, mais ce cas sera rare. Toutefois, si l'on accorde quelque créance au témoignage des hommes, le fait de l'apparition de fantômes des vivants doit être considéré comme hors de doute et cela prouve que la conscience peut fonctionner très loin du corps physique qu'elle emploie normalement comme instrument.

Il reste ensuite à prouver que la conscience individuelle, ainsi capable de fonctionner hors du corps durant la « vie », survit, « à la mort ». Ici, les phénomènes appelés « spiritiques » font partie des preuves auxquelles on peut avoir recours et on ne saurait, en commençant, étudier un meilleur ouvrage que celui dans lequel le grand homme de science, Sir William Crookes, devenu, depuis, membre de la Société théosophique, donne le résultat de ses propres investigations. Tout chercheur sincère et patient peut se convaincre par des expériences personnelles du fait que l'individu survit. En dehors de toutes les *séances* et de toutes les recherches scientifiques, il y a plus de preuves qu'il n'en faut de communications consenties par ceux qui étaient passés « de l'autre côté du voile » et qui devenaient visibles ou se faisaient entendre, s'efforçant, pour une raison quelconque, à reprendre contact avec leurs amis incarnés.

Lorsque de cette façon une solide preuve de première main aura été établie, pour démontrer la séparabilité de la conscience d'avec son organe physique, et sa persistance après la mort de cet organe, l'étudiant consentira sans doute à se soumettre *aux exercices et à la discipline nécessaires* à l'obtention de la vraie connaissance de l'existence de l'âme. La voie de la méditation, qui conduit à la conscience la plus élevée, est le sentier qu'il doit alors commencer à suivre et il ne doit pas s'attendre à y entrer avant d'être convaincu de la possibilité d'acquérir le savoir qu'il cherche. Le processus est fatigant et laborieux, il exige une grande persévérance avant que l'on puisse faire des progrès apparents, mais des vingtaines, voire même des centaines d'hommes et de femmes ont passé jadis par là et y passent *actuellement* encore, et ils constituent la preuve vivante des résultats que l'on obtient ainsi. Lorsque l'on a conquis un contrôle complet du mental, de façon à pouvoir le maintenir rigidement dans une seule et même direction, puis, abandonnant le but atteint, le maintenir posé et calme, le cerveau

tranquille, les sens endormis, un nouveau genre de conscience s'élève alors au-dessus de l'horizon du mental, conscience que le penseur reconnaît comme étant *lui-même*, mais lui-même dans une condition d'être plus élevée. A mesure qu'il s'élève jusqu'à cette condition, ses pouvoirs s'étendent subitement, les limites qui lui étaient imposées s'évanouissent, une vie nouvelle plus profonde et plus subtile palpite en lui et il semble être devenu la pensée plutôt que le penseur. Des problèmes qui l'embarrassaient naguère donnent soudainement leurs solutions ; il répond avec simplicité et clarté à des questions auxquelles il était incapable de répondre ; les difficultés disparaissent ; tout devient lumineux.

Quelqu'un prétendrait-il que cet état n'est qu'un rêve en plein jour, dans lequel le rêveur est à la merci de son imagination ? Le témoignage de ceux qui l'ont éprouvé a certes plus de valeur que les affirmations de ceux qui n'ont jamais pu l'atteindre, et ce témoignage est invariable et porte sur des milliers d'années. C'est là une des méthodes qui ont été suivies en Orient au cours d'innombrables générations et cette pratique a amené le développement, non pas de simples rêveurs, de simples poètes — si toutefois les poètes sont à dédaigner par les savants, — mais de quelques-uns des métaphysiciens les plus subtils, des philosophes les plus profonds que l'humanité ait encore produits. La puissante littérature des Indes, — sans parler des livres sacrés des autres pays, — témoigne de son efficacité, car les auteurs des plus nobles ouvrages Hindous étaient des hommes adonnés à la méditation. Ce ne sont pas seulement les enthousiastes, mais aussi les esprits les plus fins de l'Europe qui estiment que les penseurs Hindous présentent les solutions des problèmes psychologiques et des théories sur l'homme et sur la pensée qui méritent la considération la plus respectueuse et l'étude la plus approfondie. La méditation est recommandée comme étant le moyen de s'élever au-dessus de la simple conscience cérébrale, non seulement par le mystique, mais aussi par le métaphysicien, par des intelligences qui plongent dans l'Océan de l'Existence et surnagent là où la majorité se noie. Grâce à elle, on peut arriver à savoir que l'homme est une conscience qui s'élève au-dessus des conditions physiques et ce n'est que lorsque cet état de conscience a été atteint que l'existence de l'âme peut être prouvée au moyen de l'intellect.

Il y a une autre voie, celle de la dévotion, qui atteint le but auquel mène la voie de l'intellect, et pour beaucoup d'entre nous cette voie est plus attrayante, ce sentier est parcouru plus volontiers. Dans cette voie, notre méditation est dirigée vers un Objet aimé et adoré, et la passion de l'âme pour cet Etre hautement spirituel brûle toutes les enveloppes qui la séparent de l'objet de son adoration jusqu'au moment où, dans son union avec Lui, elle trouve la certitude de sa propre immortalité et se reconnaît comme soi existante puisqu'elle ne fait qu'un avec l'Etre Unique qui est la vie. Le

savoir remplace alors la foi et l'homme de dévotion, comme le philosophe, se reconnaît éternel.

(*A suivre.*) **Annie Besant.**

LA LOI DE RÉINCARNATION

(*Fin.*)

Le matérialisme n'admet pas l'intervention de corps invisibles, ni leur conservation, ni leur rôle d'emmagasinateurs des germes. Il croit pouvoir tout expliquer par un seul état de matière, — l'état physique et ses sous-états, — et par un seul corps, — le corps visible. J'ai essayé, il y a trois semaines, dans ma première conférence, de prouver la pluralité des corps, je n'y reviendrai pas aujourd'hui ; je passe donc.

Le matérialisme ajoute : l'homme naît par l'action seule des germes du père et de la mère ; il tire de là toutes ses facultés ; quand son corps meurt, ses facultés disparaissent avec lui ; son individu disparaît comme personnalité et ne subsiste que potentiellement dans les germes paternel et maternel ; le progrès se fait par l'hérédité actuelle ou ancestrale, individuelle ou collective.

J'espère vous montrer que cette théorie est erronée ; et si je réussis à me faire comprendre sur deux points très abstraits, elle vous paraîtra plus qu'erronée, elle vous paraîtra impossible.

En effet, si elle était vraie, l'individualité n'existerait pas ; il n'y aurait plus de responsabilité individuelle, la justice n'existerait plus ; si elle était vraie, nous verrions les enfants hériter de la somme des qualités des parents, ou tout au moins de leur moyenne et il ne devrait y avoir dans une même famille que des similitudes frappantes. Que voyons-nous, au contraire?

Une inégalité marquée entre parents et enfants, et entre enfants entre eux. C'est la règle ; les exceptions n'existent pas. Quand il n'y a pas une simple inégalité, c'est une inégalité très forte, souvent une inégalité criante, parfois un renversement complet des qualités : voyez les grands hommes, les génies ; ils sortent de familles médiocres, de familles où nul ascendant n'a marché hors de l'ornière commune, et ces génies n'ont, pour rejetons, que des médiocres ; voyez ces criminels nés de parents immaculés, ces vertueux éclos dans une atmosphère de vice, ces saints sortis de la lie sociale !

Où voit-on de pareils écarts, de semblables renversements dans la nature ? Le germe de l'humble roseau a-t-il jamais produit le chêne altier? Non ! nulle part l'évolution ne fait de sauts. Le germe

physique a son rôle, mais un rôle limité : c'est un agrégat de cellules-types représentant les tissus divers de l'organisme à reproduire, et c'est par la prolifération de ces types que les matériaux nécessaires au corps en construction sont obtenus. Le germe transmet donc les tissus, leurs attributs physiologiques, leurs particularités constitutionnelles, et leurs tendances morbides ; il produit une hérédité physique, mais il n'a rien à faire avec le « moi », c'est-à-dire avec les qualités humaines proprement dites.

Il est encore d'autres raisons qui prouvent l'impossibilité de l'hérédité totale par les germes physiques.

L'observation des clairvoyants initiés, observation répétée au cours des siècles, et d'accord avec les enseignements traditionnels des grandes philosophies et des grandes religions, confirme la persistance plus ou moins longue des divers corps revêtus par l'âme humaine au cours de ses incarnations ; elle confirme la durée considérable du corps causal, ce corps qui recueille les germes des corps éphémères et passe avec eux de vie en vie jusqu'à l'achèvement de l'évolution. C'est à cette observation et à ces enseignements que nous devons nous fier, et non aux affirmations et aux négations sans preuves du matérialisme. Mais il n'est, parmi nous, qu'un nombre extrêmement limité d'individus qui aient obtenu la preuve de la réalité des pouvoirs de ces rares élus que l'on nomme des Initiés ; ceux, par conséquent, qui n'ont pas cette preuve, doivent examiner à fond, par leur raison et leur intuition, les deux théories, et voir quelle est la plus plausible, la plus morale, la plus lumineuse.

Nous avons vu déjà que, tandis que la doctrine théosophique éclaire merveilleusement l'évolution et la justice immanente qui la dirige, la théorie matérialiste nous laisse dans une épaisse obscurité, dans une froide désespérance et se trouve en contradiction avec les faits de l'hérédité ; je vais essayer maintenant d'aborder quelques points nouveaux qui réfutent plus encore peut-être cette théorie.

Il est deux éléments capitaux dans le progrès : l'évolution des *âmes*, autrement dit l'éveil progressif de leurs pouvoirs divins latents, leur centration en « mois », en centres individuels, et l'évolution des *formes*, c'est-à-dire le développement des corps qui effectuent le développement animique. Nous avons vu que les deux termes de ce double processus étaient liés, que l'un nécessitait l'autre, et que le développement du centre de conscience était entièrement dépendant de la matière, de sorte que Dieu pourrait créer des corps parfaits, mais ces corps ne seraient que des instruments inintelligents, leur *centre* de conscience serait Dieu, ils n'auraient pas de « moi » personnel. L'acquisition d'un « moi » nécessite l'évolution personnelle du fragment divin dans des formes matérielles ; il ne peut naître sans le pèlerinage évolutif ; l'éveil des pouvoirs, comme pouvoirs individuels, dans ce fragment qui est

l'âme, ne peut se faire sans cette longue suite d'incorporations ; c'est pour cela que Dieu inflige ce voyage douloureux à ses enfants, et s'incarne, pour ainsi dire, dans la matière, — pour les racheter, dit la formule chrétienne, pour les *diviniser*, dit l'enseignement théosophique.

Si ce point a été bien compris, l'hypothèse matérialiste devient une impossibilité complète.

En effet, avec elle, le « moi », c'est-à-dire l'Etre qui est essentiellement une unité incausée, qui n'a ni commencement ni fin, n'est autre qu'un résultat de la conscience générale du corps, c'est-à-dire un effet impermanent. Or, s'il est juste de dire que le « moi » naît ou plutôt s'éveille, dans le fragment divin, par son martellement entre les vibrations diverses de l'univers, il est faux de ne pas lui donner une existence séparée de celle de la matière, car la matière n'est que l'effet de l'activité de l'Etre, un mouvement produit par l'Etre infini, mouvement éphémère qui commence et finit, tandis que l'Etre est tout, c'est l'unité éternelle. D'ailleurs, comment l'Etre, le « moi », ainsi conçu, — et il ne peut être conçu autrement, — pourrait-il être le résultat de la matière dont les attributs sont d'être composée, multiple, changeante sans cesse ? L'on comprend que l'unité puisse produire la multiplicité, que la durée éternelle puisse engendrer le temps limité, mais l'on ne peut concevoir que le multiple soit le père de l'Un, que le temps fini soit la racine de l'Infini, que le changeant soit la cause de l'Immuable.

Il n'y a qu'une difficulté réelle à cette explication : c'est de concevoir la multiplication des « mois » dans le moi. Si ce point est compris, tout se tient ; s'il n'est pas compris, le penseur se dit néanmoins : « S'il en était ainsi tout le mystère de l'évolution serait clair et logique ; s'il n'en est pas ainsi, il n'y a plus d'explication au mystère de la vie, des êtres dans l'Etre, de la multiplicité dans l'unité. » Il faut, du moins, se rappeler cette explication, et le jour vient où la lumière se fait sur ce profond problème. L'étude des Oupanishads devrait nous être familière, car ces écritures ne sont qu'une longue explication du mystère du *moi* et de son identité avec le *moi infini*.

D'autre part, si les germes du père et de la mère contenaient le « moi », les parents perdraient la raison, le mental, en procréant, s'ils le transmettaient. Et s'ils ne le transmettent point, comment la combinaison de leurs germes, — ceux-ci eussent-ils le pouvoir de reconstituer tous les corps dont l'homme est composé, — pourrait-elle douer ces corps d'un centre personnel, d'un « moi » ? Ils ne contiendraient qu'un fragment divin sans évolution derrière lui, aussi inconscient de ses possibilités divines que les cristaux le sont de l'intelligence constructive qui les forme.

*
* *

Mais la théosophie n'a pas créé la doctrine des renaissances : cette dernière a existé de toute antiquité. Elle est dans toutes les grandes religions, et si elle ne paraît point nettement dans le christianisme, c'est que les écritures chrétiennes ont été profondément mutilées ; elle se trouve nettement exprimée dans des traités apocryphes, tels que la *Pistis Sophia* et dans tous les manuscrits gnostiques.

Elle a été enseignée dans toutes les écoles philosophiques, — celles surtout dirigées par des Initiés, — et dans les enseignements des anciens mystères : égyptiens, grecs, mithraiques, bacchiques et autres. Citer des témoignages empruntés à ces écritures ou aux enseignements de ces philosophes, serait facile ; je n'aurais que l'embarras du choix, et le temps seul me manquerait. Ces témoignages en faveur des réincarnations se rencontrent de siècle en siècle, sans interruption, jusqu'à nos jours, et pour ne citer que deux noms actuels, je dirai que les deux plus ardents champions de cette doctrine ont été, en France, le regretté professeur Rivail, mieux connu sous le nom d'Allan Kardec, qui la répandit considérablement, et le célèbre astronome Camille Flammarion qui l'a gracieusement introduite dans la plupart de ses ouvrages.

Mais n'eût-elle été appuyée par l'autorité d'aucun homme célèbre, d'aucune philosophie, d'aucune religion, cette doctrine n'en reposerait pas moins solidement sur les colonnes puissantes de la raison et du cœur. Sans elle, l'évolution et son corollaire le progrès sont impossibles ; sans elle, l'univers, au lieu de manifester la sagesse et la justice divines, devient un chaos incompréhensible, sans justice ni amour, un amas de forces brutales en conflit, où le faible est écrasé par le fort, où l'innocent est frappé de punitions souvent méritées par d'autres, une monstruosité sans nom !

Partout, en effet, se dresse l'injustice ; partout se présente le sphinx de l'inégalité des conditions : inégalité dans les règnes divers de la nature ; inégalité dans les races humaines ; ici les sauvages cruels et inintelligents, à côté des races civilisées ; ici des hommes bien constitués, beaux et forts ; là des infirmes, des estropiés, des malades hideux ; ici l'intelligence qui brille et prospère ; là, l'idiotie croupissante ; ici la beauté de la vertu associée à la noblesse du cœur, la pureté qui resplendit, l'amour qui se sacrifie, la compassion qui enveloppe l'infortune ; là, l'égoïsme qui attire tout à soi, qui vampirise le faible, qui trompe le moins avisé ; plus loin, la laideur morale, l'ignominie du vice ; ici, le méchant qui prospère ; là, le juste qui souffre sans répit ; ici, des êtres à peine entrés dans le monde, d'inoffensifs nouveau-nés qui n'ont pu encore penser, ni agir, et qui sont frappés déjà, — les morts-nés, les estropiés, les aveugles, les sourds, les idiots de naissance.

Comment expliquer ces inégalités criantes, si l'évolution, telle que la théosophie l'enseigne, n'existe pas. Si Dieu a créé tout cela d'un coup de baguette, et s'il continue à créer de la même façon, jusqu'à ce que son caprice décrète la fin du monde, — où est sa justice? Qui peut concevoir un Dieu injuste, un Dieu que l'homme dépasserait en bonté, en justice et en compassion !

Les grands attributs de la vie en évolution sont l'intelligence, l'amour et la puissance : tout être marche vers ces attributs, et, quand il les atteint, les développe sans cesse ; si, dans l'homme primitif, on ne constate encore que des traces de divinité, cette divinité brille chez des hommes évolués, elle a resplendi dans le Bouddha et dans le Christ. Rien ne peut être dans l'arbre si ce n'est déjà dans le germe : l'homme ne monterait pas vers la divinité si la divinité n'était pas dans son germe. Le mal est partout le fruit de l'ignorance ; quiconque en examine le problème en trouve l'explication, là, dans l'ignorance, — un être divinisé, le Bouddha, l'a dit il y a des siècles, il l'a dit après d'autres grands êtres, et sa parole a toujours été confirmée. Le mal existe parce que le germe divin, pour se développer, a besoin d'être semé, et ne peut l'être que dans un monde imparfait, — imparfait parce qu'il est la multiplicité, le relatif, le fini. Ce qui se développe subit l'imperfection, c'est-à-dire l'ignorance et, par conséquent, le mal. Le mal est donc une nécessité momentanée de l'évolution ; sa répartition est décrétée par les êtres en évolution eux-mêmes ; ils vont souvent, par ignorance, contre la « loi », et la loi les ramène avec souffrance, et la souffrance montre à l'âme son erreur ; et l'âme connaît alors cette erreur, et c'est ainsi que les facultés divines, latentes dans le germe divin, se réveillent, se manifestent.

A ce processus, nous l'avons vu, s'ajoute la conservation des qualités acquises ; les âmes reviennent sans cesse à l'incorporation, avec les résultats de leur passé, avec des germes de bien et de mal, de bonheur et de malheur ; elles viennent dans le milieu qu'elles ont créé, c'est-à-dire qui leur convient ; classe, caste, intelligence, énergie, fortune ou infortune, tout est résultat du passé ; les inégalités sont dues aux stages divers d'évolution des âmes.

Quand on l'a compris, tout s'éclaire et la solution de plus d'un troublant problème se montre. L'énigme de Dieu et des êtres, — de l'un et du multiple, de l'infini et du fini ; le problème obscur du mal ; celui de l'inégalité de la répartition du mal ; celui de l'inégalité des conditions ; celui de l'évolution intégrale, — évolution de la matière et évolution de l'esprit ; celui de la conservation des qualités acquises, sont définitivement révélés. La fraternité humaine, la solidarité universelle et la justice de Dieu conduite par l'amour ressortent clairement. Une paix profonde envahit l'âme, alors, car l'on sait que, sur la mer agitée de la vie, tout va

bien à bord du navire, qu'un pilote veille et conduit, un pilote sûr, infaillible, — l'Etre suprême.

Dr Th. Pascal.



MYSTICISME ET MYSTIQUES

(*Suite.*)

Qu'est-ce donc que le mysticisme?

Le mysticisme, au point de vue philosophique, consiste, pour les uns, à introduire bénévolement le mystère dans la science, et, pour d'autres, à franchir par un élan d'amour ou un effort de volonté les bornes où la raison spéculative est contrainte de s'enfermer.

Victor Cousin (1) dit que le propre de tout mysticisme est de se séparer de la science, de se détourner de toute étude régulière et d'attirer à la pure contemplation; il déduit cette définition de la lecture de la *Bagavad-Gita*, en texte latin traduit par Schelegel.

Dans son histoire de la philosophie, cet auteur qualifie la doctrine mystique d'extravagante, et repousse toute conception de l'Unité absolue et abstraite. La Trinité chrétienne seule répond à sa conception. « Proposer, dit-il, l'unification de l'homme à Dieu, c'est tomber dans l'égarement. » L'opinion de ce philosophe est d'ailleurs celle qui est le plus communément admise dans le milieu catholique élevé.

Le mysticisme catholique est parfaitement décrit dans les *Confessions de sainte Thérèse;* en voici la substance :

L'exaltation de l'âme est provoquée par quatre sortes d'extase : la première est l'oraison mentale qui donne la concentration de l'esprit; la seconde, la quiétude ou le recueillement en soi de toutes les puissances de l'âme; la troisième est l'union où l'âme est inondée de plaisir pendant que les autres puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté sont dans le sommeil; la quatrième est l'extase ou le ravissement où l'âme connait la joie pure et parfaite.

A la doctrine de sainte Thérèse on peut ajouter celle du Quiétisme que l'on trouve décrite dans les livres de Mme Guyon, notamment dans son livre intitulé : *Les Torrents spirituels.* D'après ce livre, la première période de l'extase est la vision d'une image con-

(1) *Histoire de la philosophie*, par V. Cousin.

crète de la divinité ; dans le second degré, toutes les images se fondent, les formes concrètes disparaissent ; ce sont des illuminations pleines de beauté comme un soleil radieux et éblouissant. Enfin, dans la troisième phase, les visions ont disparu, c'est l'identification complète de l'âme avec Dieu, sans intermédiaire. L'âme, étant immergée dans l'Océan d'amour, de paix, de dévouement sublime, répand ces vertus comme un vase rempli de parfums.

Tous ces états sont connus des théosophes sous des noms divers : *Shrada*, *Bhakti*, *Dyan*, *Yoga*, c'est-à-dire foi, dévotion, science et union mystique. Réfléchir, méditer, concentrer l'esprit, chasser les pensées mauvaises et stériles, unifier son soi inférieur avec son soi supérieur, tuer tout sentiment de séparavité pour être *un* avec Dieu, telles sont les étapes du sentier pour le disciple théosophe.

Pour l'occultiste, la gnose ou la mystique rationnelle est la connaissance par excellence de l'Etre divin ; c'est aussi l'art de trouver Dieu en soi en développant les qualités internes qui sont latentes chez tous les êtres humains.

En Théosophie, Mme Annie Besant donne la définition suivante (1) :

« Par mysticisme, je veux dire une connaissance directe des vérités spirituelles fondées sur une perception de l'âme, non pas sur la raison, c'est-à-dire le raisonnement ; ce n'est pas une qualité de l'intelligence qu'on trouve dans le mystique, mais plutôt une capacité de l'âme, un pouvoir de l'esprit humain. On voit aussi bien avec les yeux de l'esprit qu'avec les yeux du corps, et on peut voir les réalités aussi bien que les formes. Le mystique sait, là où les autres ont la foi ; il se trouve face à face avec les êtres spirituels, il les connaît comme l'homme connaît son ami. »

D'autres écrits théosophiques disent que le mysticisme est la polarisation de l'être humain vers les plans supérieurs de l'Etre divin, ou qu'il est l'éclosion naturelle de l'âme vers l'Eternel, comme une fleur sainte qui s'ouvre dans les lagunes silencieuses (2).

Il est une question délicate à traiter, c'est celle qui a trait à un mysticisme morbide que l'on désigne aussi sous le nom de folie religieuse. Les aliénistes constatent deux phases dans cette maladie : l'une de dépression, l'autre d'exaltation. A la première correspondent les crises de doute et de démonomanie ; à la seconde correspondraient la théomanie, le prophétisme, le fanatisme.

La maladie la plus commune des mystiques serait un état permanent de dépression dû à une nutrition insuffisante et à une insomnie continue et volontaire. Tout concourt dans les couvents à provoquer un état hypersensitif dans l'organisme et à abolir systématiquement la volonté : prières, jeûnes, mortifications et des idées

(1) *Conférences de* 1899 *à Paris*, par A. Besant.
(2) *Lumière sur le sentier.*

revenant toujours les mêmes avec une régularité mécanique, abolition du moi et destruction de toute velléité de tendances personnelles ; toutes ces pratiques régulières prédisposent l'organisme à un état morbide.

Si l'on ajoute à cela que tous les esprits sont façonnés dans le même moule, que toutes les impressions accumulées par la Communauté viennent s'incruster dans leur cerveau comme dans une cire molle, que tout contribue à un automatisme religieux, on comprendra qu'un cas morbide se transmettra avec une grande rapidité et se transformera rapidement en épidémie.

Les philosophes signalent Ignace de Loyola comme l'initiateur par excellence de l'extase de degré inférieur. Pour fixer en soi l'image divine, le fondateur de l'ordre des Jésuites recommande de se l'assimiler par tous les sens à la fois : il faut toucher les plaies du Christ, voir et sentir le sang qui en découle ; pour se représenter l'enfer, il faut voir les flammes, entendre les cris des damnés, sentir l'odeur de la fumée et du soufre ; la fixation de l'image ne s'obtient que par la répétition de l'exercice.

Les savants n'ont pas été sans remarquér que les visions décrites par les extatiques sont en rapport avec les images imprimées dans leur cerveau par la vue des tableaux religieux, et que ces visions varient suivant les peintures et la sculpture de l'époque et du pays où ces impreseions ont été reçues. Le paysage du Calvaire, la figure du Christ, le tableau de la Nativité et les costumes des personnages, tout cela varie dans les descriptions faites par les visionnaires, Aussi les aliénistes traitent-ils toutes ces visions d'hallucinations, de manies des cloîtres, et attribuent ces troubles physiologiques et psychiques à la vie claustrale, à une débilité mentale, résultat d'une dégénérescence ou d'une tare héréditaire.

Cette thèse n'explique pas le bonheur, la béatitude éprouvée par tous les extatiques pendant leur crise, l'oubli des souffrances physiques, le mépris de la mort.

L'enseignement théosophique éclaire le problème d'une manière plus complète.

Il est évident que certaines pratiques religieuses provoquent chez quelques mystiques, prématurément entraînés, un sensitivisme anormal qui les prédispose aux influences des entités astrales ; au lieu de fortifier leur volonté pour les aider à repousser les visions de ce monde bizarre et fantastique qu'est l'Astral, l'abolition de cette énergie intérieure les laisse au contraire sans défense. Aussi, les couvents, dit-on quelquefois, sont des pépinières de voyantes en astral dont elles prennent les diverses régions perçues, tantôt pour le paradis, tantôt pour le purgatoire, tantôt pour l'enfer.

En outre, les extatiques de degré inférieur créent des formes pensées, des images de la divinité que leur esprit conçoit suivant l'éducation religieuse qu'ils ont reçue : une mystique catholique

verra un Christ sur la croix ; un hindou verra un Bouddha ; un musulman le prophète Mahomet, etc.

Chez les mystiques, vraiment dignes de ce nom, qui ont des âmes pures et pieuses, les formes-pensées reçoivent un rayon divin qui les illumine, et c'est cette illumination qui provoque en eux les sentiments de béatitude et d'amour.

Telle est l'explication théosophique du bonheur éprouvé par les mystiques au moment de l'extase.

Dans les périodes de lutte entre le soi inférieur et le soi supérieur, dans ces conflits terribles, dans ces chocs de la passion, il faut bien se garder d'affaiblir l'organisme. La conscience qui oscille entre le mental inférieur et le mental supérieur, et qui n'est pas encore définitivement centrée, a surtout besoin de l'équilibre des véhicules inférieurs.

Certains enseignements en théosophie disent qu'il y a trois espèces d'équilibre, aussi bien sur le plan mental que sur le plan physique. D'abord, l'équilibre instable qui change par suite du moindre trouble de l'esprit ; c'est le cas de bons sentiments qui, de temps à autre, naissent dans le cœur de l'homme du monde, mais qui sont à peu près inutiles pour l'occultiste. En second lieu, l'équilibre d'indifférence dans lequel il n'y a tendance ni pour une direction ni pour une autre, et qui permet à l'esprit de s'occuper aussi bien de pensées sublimes que des objets des sens. C'est là un pas en avant, sans doute, mais il faut chercher à atteindre le troisième état : l'équilibre stable. A ce degré, quelque occupé qu'un homme puisse être dans l'accomplissement de ses devoirs matériels, son cœur s'en délivre et s'envole aux régions de calme et de paix.

Il y a aussi une limite terrible à franchir : c'est le vide spirituel où l'âme désemparée se croit livrée à ses seules forces et éprouve un vide qui pousse au désespoir si l'énergie intérieure n'est pas suffisante.

Comme le dit très bien notre vénérée Mme Annie Besant, « le mysticisme n'est pas pour tous ; il demande une morale élevée, une intelligence rare ; il ne s'agit pas d'une intelligence cultivée, mais d'une aptitude spéciale. Les vrais mystiques, hommes ou femmes, ne sont pas toujours instruits, mais ils possèdent cette intelligence subtile, affinée, qui permet d'atteindre à une perfection morale sans laquelle le mysticisme est dangereux... *Le mysticisme*, dit-elle, *n'est pas pour la foule* ».

Cette profonde pensée se trouvera tout à l'heure exprimée d'une autre façon par un mystique d'une autre époque.

Trop de hâte, de précipitation à développer en soi un sensitivisme anormal, surtout par des pratiques ascétiques qui affaiblissent l'organisme, peut déterminer des phénomènes morbides chez le mystique imprudent. L'évolution naturelle d'une piété normale, combinée avec la purification intérieure et la volonté ferme de son union avec le divin, engendrera un mysticisme sain et fécond,

Telle est la ligne de démarcation qui sépare les phénomènes morbides de l'émotion religieuse avec le mysticisme vrai.

La science moderne constate que les mystiques des diverses religions élevées professent la même chose sous des vocables différents, et cela, dans des pays très éloignés et à des intervalles de temps reculés. M[me] Annie Besant s'exprime ainsi à ce sujet : « Les mystiques d'un siècle voient comme ceux d'un autre siècle et parlent de la même façon ; cette identité est une des preuves du mysticisme, puisque les vérités que celui-ci enseigne sont des faits spirituels, inchangeables, et non soumis à la versatilité humaine... Les expériences des mystiques sont les mêmes,.. on les retrouve sous des noms divers, mais avec un enseignement identique. »

L'histoire confirme ces paroles. La mystique chrétienne est pleine de faits d'extase, de lévitation, de diminution de poids du corps : Simon le Mage s'élevant dans les airs, et plus récemment des enchanteurs caraïbes faisant la même chose, suivant les récits de voyageurs dignes de foi (1).

Il existe d'ailleurs un rituel spécial *Rituali exorcitarum* où toutes les facultés mystiques sont décrites : la vue à distance, la lecture de la pensée, la compréhension et l'usage des langues étrangères, l'exaltation intellectuelle, les manifestations des forces psychiques en contradiction avec le sexe, les forces et l'âge du sujet, la suspension en l'air durant un temps considérable (2).

(*A suivre.*) **L. Revel.**

VARIÉTÉ OCCULTE

LE PÉROU ANTIQUE (*suite*)

En dehors de la classe gouvernante et du sacerdoce, il y avait encore diverses vocations parmi lesquelles un garçon pouvait faire son choix. Il y avait un grand nombre d'industries, — quelques-unes offrant de grandes facilités pour le développement des facultés artistiques dans tous les genres. Il y avait les divers travaux de métallurgie, la fabrication et l'amélioration des machines, et les diverses sortes d'architecture. Mais la carrière la plus recherchée dans le pays était peut-être l'agriculture scientifique.

De celle-ci dépendait principalement la prospérité de la nation et, à cause de cela, une grande attention lui était toujours accordée.

(1) Ouvrage cité de Marisier.
(2) Ouvrage cité de Marisier.

Par une longue série d'expériences patiemment conduites, s'étendant à un grand nombre de générations, on s'était rendu compte très complètement des propriétés des divers sols du pays, et, au temps qui nous occupe, il y avait déjà une masse imposante de traditions sur la matière. Des compte rendus détaillés de toutes les expériences étaient tenus dans ce que nous appellerions les archives du département de l'agriculture, mais les résultats généraux étaient synthétisés, — pour l'usage populaire, en une série de courte maximes arrangées de manière à en faciliter la mémoire aux étudiants.

Ceux qui adoptaient la profession agricole n'étaient, en aucune façon, forcés d'adopter exclusivement les opinions de leurs prédécesseurs. Au contraire, toute expérience nouvelle était encouragée, et quiconque arrivait à découvrir un engrais nouveau et utile, ou une machine économisant le travail, était hautement honoré et récompensé par le gouvernement. Sur toute l'étendue du territoire étaient réparties un grand nombre de fermes de l'Etat où les jeunes gens étaient préparés avec beaucoup de soin, et, ici encore, comme dans les écoles précédentes, l'instruction était moins théorique que pratique, chaque élève apprenant complètement à exécuter par lui-même, dans tous ses détails, le travail qu'il devait avoir plus tard à surveiller.

C'est dans ces *fermes-écoles* que se faisaient tous les nouveaux essais, aux frais du gouvernement. L'inventeur n'avait pas la peine de s'assurer un patron muni de capitaux pour essayer sa découverte, ce qui est si souvent, à notre époque, un obstacle fatal au succès. Il soumettait simplement son idée au chef de son district, assisté au besoin d'un conseil d'experts, — et, à moins d'une faute évidente de raisonnement découverte par ceux-ci, son système était mis à l'essai ou sa machine construite sous sa propre surveillance, sans dépenses ou ennuis d'aucun genre pour lui. L'expérience venait-elle à montrer qu'il y avait quelque chose de bon dans son invention, elle était de suite adoptée par le gouvernement et employée partout où elle semblait pouvoir être utile.

Les fermiers avaient étudié très soigneusement l'adaptation des diverses sortes d'engrais aux différents terrains. Ils n'utilisaient pas seulement les matériaux qu'aujourd'hui, pour le même dessein, nous importons de ces mêmes contrées ; mais ils essayaient aussi toutes sortes de combinaisons chimiques, dont quelques-unes semblent avoir donné de très beaux résultats. Ils avaient un ingénieux quoique très encombrant sytème pour l'utilisation des égoûts, qui était cependant aussi efficace qu'aucun de ceux que nous avons à l'heure présente.

Ils avaient réalisé des progrès considérables dans la construction et l'usage des machines, bien que la plupart paraissent beaucoup moins compliquées et plus grossières que les nôtres. Je ne pense pas qu'ils eussent rien de comparable à l'extrême précision dans l'as-

semblage, si éminemment caractéristique, du travail moderne. D'autre part, bien que leurs appareils mécaniques fussent souvent volumineux et encombrants, ils étaient efficaces et ne paraissent pas avoir été faciles à déranger. Un exemple que nos observateurs ont noté est une curieuse machine à semer les graines, dont la partie principale semble avoir eu pour modèle l'appareil pondeur de quelques insectes. C'était quelque chose ayant la forme d'un char très large et bas qui, pendant qu'il était traîné à travers champ, creusait automatiquement dix rangées de trous, régulièrement espacés, laissait tomber une graine dans chaque trou, l'arrosait et ramenait la terre à niveau.

Ils avaient évidemment aussi quelque connaissance de l'hydraulique, car beaucoup de leurs machines étaient mues par pression hydraulique, — particulièrement celles employées dans leur système très étudié d'irrigation, qui était très perfectionné et très efficace. Une grande partie du sol était accidentée et n'aurait pu être cultivée avec quelque avantage dans son état naturel, mais ces anciens Péruviens travaillèrent très soigneusement ce terrain, le disposant en terrasses, dans le genre de ce qui se fait toujours dans les pays montagneux. Dans l'ancien Pérou, chaque coin de terre près des grands centres de population était utilisé avec le soin le plus scrupulenx.

Il y avait parmi eux beaucoup de connaissances scientifiques, mais toute leur science était essentiellement pratique. Ils n'avaient aucune idée d'une étude abstraite de la science telle qu'elle existe aujourd'hui parmi nous. Ils ont fait, par exemple, une étude très attentive de la botanique, mais pas à notre point de vue. Ils ne connaissaient rien et ne se souciaient pas de la classification en eudogènes et exogènes, ni du nombre des étamines dans une fleur, ni de l'arrangement des feuilles sur la tige. Ce qu'ils cherchaient à savoir d'une plante était ses propriétés et de quel usage elle pouvait être en médecine, pour l'alimentation ou pour l'art du teinturier. Cela, ils le savaient et très complètement.

De même, leur chimie n'avait pas connaissance du nombre et de l'arrangement des atomes dans un composé du carbone ; et même ils n'avaient aucune idée des atomes et des molécules, autant que nous pouvons en juger. Ce qui les intéressait était tels produits chimiques qu'ils pouvaient utiliser, — ceux qui pouvaient être combinés pour former des engrais utilisables, — ceux qu'on pouvait employer dans leurs diverses industries, — qui pouvaient leur céder une belle teinture ou un acide utile. Toutes les études scientifiques avaient en vue quelque but pratique spécial ; toujours elles visaient à trouver quelque chose, mais toujours avec un objet défini en rapport avec la vie humaine, — jamais dans un but de connaissance purement abstraite.

Peut-être la branche d'étude qui s'approchait le plus de la science abstraite était celle de l'astronomie ; mais elle était regardée comme une science plutôt religieuse que séculière.

Elle différait du reste des autres en ce qu'elle était purement traditionnelle et que nul effort n'était fait pour ajouter à la somme de leurs connaissances dans cette direction. Cette somme n'était pas très grande bien qu'assez exacte. Ils comprenaient la différence entre les étoiles et les planètes, et ils appelaient celles-ci les sœurs de la terre (car ils reconnaissaient que la terre était une planète), ou encore « les fils aînés du Soleil ». Ils savaient que la terre était de forme globale, que la journée et la nuit étaient dûes à sa rotation sur son axe et les saisons à sa révolution annuelle autour du Soleil. Ils savaient également que les étoiles fixes étaient en dehors du système solaire, et ils regardaient les comètes comme des messagers envoyés par ces autres grands êtres vers leur Seigneur, le Soleil ; mais il est très douteux qu'ils aient eu quelque conception adéquate des dimensions réelles d'aucun des corps de ce système.

Ils pouvaient prédire les éclipses, aussi bien du Soleil que de la lune, avec une parfaite exactitude, mais c'était moins le résultat d'observations propres que d'une formule conservée par tradition. Ils comprenaient la nature des éclipses et ne paraissent pas leur avoir attaché une grande importance. Il y a des preuves nombreuses que ceux de qui ils tenaient ces traditions devaient avoir été capables d'observation scientifique directe, ou, ce qui eut rendu de telles observations inutiles, avoir possédé les pouvoirs que donne la clairvoyance; mais aucun de ces avantages n'appartenait aux Péruviens de l'époque où nous les examinons. La seule tentative qu'ils paraissent avoir faite ressemblant à une observation personnelle, c'est que l'heure exacte de midi se trouvait en mesurant avec soin l'ombre d'une haute colonne au moyen d'une série de chevilles qu'on déplaçait le long de rainures creusées dans le sol du temple. Le même appareil primitif était employé à trouver la date des solstices d'hiver et d'été, ces époques correspondant à des services religieux spéciaux dans l'ancien Pérou.

(*A suivre.*) **C. W. Leadbeater.**

APAISEMENT

L'Ego

Toi, qu'ici-bas on nomme Eternelle Justice,
Oh, réponds-moi : Pourquoi cette inégalité ?
Pourquoi voir le méchant prospérer dans le vice
Tandis que l'homme bon souffre dans sa bonté ?
Pourquoi te dérober sous d'innombrables voiles
Et pourquoi faire un crime à qui veut te chercher ?
Oh, toi, qui fis la Nuit ! pourquoi semer d'étoiles
Cette immensité sombre où tu viens te cacher ?

L'Instructeur

L'Infini est en toi, car tu tisses sans cesse,
Avec les fils d'hier, la trame de demain ;
Et ton bonheur futur dépend de ta sagesse,
Ouvrier conscient de ton propre destin.
Et ce destin n'est pas un démon implacable,
Au sourire cruel, au décevant regard !
Ce destin, c'est toi-même, Esprit impérissable,
Tu forges, de tes mains, ce qu'on nomme hasard,
Nul Dieu ne te maudit, nul Dieu ne te rejette,
L'Enfer est un vain mot créé par nos terreurs !
Va, souris, fais le bien ; que rien ne t'inquiète ;
Et que la Certitude efface tes erreurs.
Toi-même tu seras ton propre Dieu, ton Maître,
Cet Infini troublant que tu cherchais en vain.
Car, souviens-toi, tu fus bien avant que de naître,
Et c'est de ton Passé qu'est fait ton Lendemain.

Lucy Dietsch.

DEMANDE ET RÉPONSE

Me serait-il permis de demander quelle est l'attitude qu'adopte la Théosophie à l'égard des formes de vie qui sont considérées par nous comme désagréables ou dangereuses, — comme, par exemple, la vermine et les animaux venimeux ou sauvages ? L'enseignement théosophique exige-t-il de nous l'acceptation, en guise de karma, des désagréments ou des dangers qu'ils causent, — ou nous indique-t-il un moyen de remédier à ces manifestations ? Comment pouvons-nous aussi répondre à l'objection que soulèvent les anti-végétariens en disant que si on n'utilisait pas les animaux, etc., en se nourrissant de leur chair, ils envahiraient le monde au point de le rendre inhabitable pour l'homme ?

Personne ne se harsaderait à décider quelle est l'attitude adoptée sur ce point par la *Théosophie*, et, même un Théosophe qui ose exprimer son opinion formelle ne le fait qu'à ses risques et périls. Une seule chose peut être affirmée sans danger ; c'est que l'enseignement donné n'exige de nous l'acceptation d'aucun désagrément ou danger en guise de karma, pourvu que nous puissions y échapper sans violer la loi. Notre karma ne peut jamais nous astreindre à supporter ce à quoi nous pouvons remédier nous-mêmes. La doc-

trine constitue une consolation pour des maux inévitables, mais n'est pas faite pour excuser l'inaction pure et simple. Quant à savoir quels sont les moyens d'y échapper qui sont *légitimes*, c'est là une question épineuse que les « enseignements » nous laissent (autant que je sache) le soin de trancher nous-mêmes. Quelques personnes, comme les Jaius aux Indes, pensent qu'il n'y a aucun moyen légitime d'y échapper. Au cours de ma vie religieuse, j'ai été appelé à fréquenter de saints frères qui pratiquaient cette doctrine. Je ne saurais dire si, par cela même, ils se trouvaient plus sanctifiés dans cette vie ou plus avancés durant la vie suivante, mais ce que je puis certifier c'est que leur voisinage était excessivement désagréable et poussait les autres personnes, moi tout le premier, à commettre le « péché de médisance ».

Je pense que ceux qui ne vont pas si loin, trouveront difficile d'expliquer que l'on n'aille pas jusqu'à admettre que les vies de nos inférieurs, — de ceux qui sont au-dessous de nous dans l'évolution, — nous soient livrées pour en disposer, non pas suivant nos caprices, mais en connaissance de cause, au mieux des intérêts de la race qui progresse. A ceux qui craignent qu'en admettant cela on ne paraisse encourager la cruauté sans frein et l'esprit de destruction, je ferai remarquer que les « enseignements » ne se lassent jamais de nous assurer que de pareilles choses entraînent leur propre châtiment et que nous n'avons pas à craindre qu'elles ne restent impunies, même si la justice humaine est impuissante. Comme exemple, on pourrait choisir le cas du tigre mangeur d'hommes ou des serpents venimeux de l'Inde. Ils ne pèchent pas, — ils suivent l'impulsion de leur propre nature, — mais cette nature, dans l'état actuel des choses, les amène à jouer le rôle d'une force agissant dans *la mauvaise direction*, — d'une force qui intervient dans le développement d'êtres qui leur sont supérieurs, et non seulement l'on *peut*, mais l'on *doit* les empêcher de nuire, — même au prix de leurs vies, si rien d'autre ne suffit. Le fait de tuer des animaux pour s'en nourrir ou de les utiliser pour les études de médecine, etc., tombe sous le coup de la même loi. Je refuse absolument de concéder aux végétariens que je n'ai pas le *droit* de faire usage de nourriture animale, *pourvu* qu'il soit nécessaire ou utile de le faire ; mais je suis tout prêt à admettre que ce n'est *pas* nécessaire ou utile, s'ils me fournissent des arguments de nature à s'imposer à ma raison. Ce n'est pas une question de sentiment, mais une question de fait.

Je puis ajouter que c'est indubitablement de cette façon que les Puissances supérieures agissent à *notre* égard. Sans doute, dans le développement de *notre* évolution, les êtres animés sont partout massacrés et « vivisectés » sans scrupule et par milliers à la fois. En tous cas, qu'il s'agisse d'hommes ou d'animaux, ce n'est qu'une destruction et une reconstitution des *formes*. Ceux d'entre nous qui recherchent les conséquences de certains détails de notre fa-

çon d'agir envers la création inférieure, n'ont heureusement aucune raison de redouter les conséquences de tout ce que font les Pouvoirs qui sont au-dessus de nous et qui voient le but.

A. A. W.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite.*)

Bhadrasena (sk.). — Roi bouddhiste de Magadha.

Bhagats (sk.). — Appelés aussi par les Indous Sukha et Sivnath. Ce sont des exorcistes.

Bhagavad-Gita (sk.). — *Le Chant du Seigneur*. C'est une portion du *Mahabharata*, la grande épopée de l'Inde. Il contient un dialogue dans lequel Khrishna, le conducteur du char, et Arjuna, son disciple, discutent les questions philosophiques les plus élevées. Cet ouvrage est particulièrement occulte ou ésotérique.

Bhagavat (sk.). — Titre donné à Bouddha et à Khrishna. Il signifie, littéralement, le Seigneur.

Bhav. (sk.). — Cérémonie divinatoire chez les tribus kolariennes de l'Asie centrale.

Bharata Varsha (sk.). — La terre de Bharata, l'un des anciens noms de l'Inde.

Bhargavas (sk.). — Ancienne race de l'Inde, dont le nom est dérivé de celui du Sage Bhrigu.

Bhâshya (sk.). — Un commentaire.

Bhâskara (sk.). — Un des titres donnés à Sûrya, le Soleil, signifiant : Source de vie et de lumière.

Bhava (sk.). — L'Etre ou l'existence ; le monde, une naissance. C'est aussi l'un des noms de Siva.

(*A suivre.*) **H. P. B.**

ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

France.

Peu de faits théosophique, dans notre pays, en cette partie de l'année. L'enquête du *Matin* sur les forces inconnues et l'au delà, se poursuit dans les colonnes de ce journal qui a bien voulu demander une notice théosophique à notre rédacteur en chef (1). Cela mettra du moins une note

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le *Matin* a terminé cette série d'articles. La théosophie y a été assez mal traitée et même *maltraitée*. Nous pourrons en reparler le mois prochain.

vraie dans la dite enquête, si la notice susdite est littéralement publiée. Un autre périodique. moins répandu que le *Matin*, mais des plus estimables, certes, la *Vie Moderne*, (Boulevard, Soult, 83) a pris l'initiative de publier, dans son numéro du 30 juin, la conférence du Dr Pascal sur la Loi de Réincarnation qui paraît également daus notre Revue. C'est d'un bon exemple pour la presse du jour, non pas à notre seul point de vue, puisque les théosophes ne tirent volontairement aucun avantage personnel de leurs travaux, mais pour le plus grand bien de la Société française, si profondément divisée, alors que la théosophie lui offre les moyens d'accéder si aisément à la lumière et, partant, à l'union !

Angleterre.

La *Doctrine secrète*, par H. P. B., donne, on le sait, les premières esquisses précises qui aient jamais paru dans les temps modernes des grandes civilisations préhistoriques de notre monde, et ajoute que les vestiges nous en réapparaîtraient successivement. Les recherches occultes des théosophes avancés dans les enregistrements akashiques de la nature ont confirmé ces prévisions. Voici que les explorations persévérantes des archéologues de divers pays commencent à les corroborer à leur tour, d'autant plus que ces explorations mêmes sont plus aidées que l'on ne croit par Ceux qui savent et qui veillent, et que plus d'une découverte dans cet ordre n'est rien moins que le fait du hasard, — lequel n'existe du reste pas. Dans l'un de nos derniers numéros nous avons déjà parlé de cette question, au point de vue pratique : en voici la suite intervenue. En Crète, à Knossos, l'on a continué de dégager ce que l'on croit d'autant plus avoir été le palais de Minos qu'on y a trouvé le moulage étrange d'une créature ayant les jambes d'un homme et la tête d'un veau, sorte de sculptural « Minotaure », à l'âge près ; par ailleurs, des merveilles d'art architectural et picturesque paraissant remonter à 4000 ans. En Egypte, à Abydos, les vestiges de quinze rois des premières dynasties ont été mis au jour. On croit que cela remonte à 6500 ans: c'est peut-être plus antérieur encore. En Asie centrale enfin, dans le désert de Takla Makan, en Turkestan, les sables du désert viennent de laisser voir des inscriptions remontant à 2000 ans. C'est encore loin de compte avec ce que la *Doctrine secrète* rapporte de ces régions, mais le reste viendra ultérieurement, sans doute. Disons, pour terminer, en rendant hommage à la vérité, que les trois groupes de découvertes ci-dessus sont exclusivement dûs à des explorateurs anglais ; en Crète, au Dr Evans, en Egypte à MM. Petrie, Randell et Garstang et en Asie au Dr Stein.

Inde.

La presse de ce pays parle aussi naturellement d'un fait occulte que celle du nôtre d'une nouvelle diverse avérée. C'est que les hindous savent vérifier là où nos journalistes ne peuvent voir que mystification,

s'ils sont agnostiques, ou interprétations erronées, dans les cas où ils admettent la réalité des choses, tel l'estimable *Echo du Merveilleux* qui se trompe absolument quant à l'explication des manifestations de Tilly sur Seules. Il ne peut du reste pas en être autrement, du moment que l'on ne se donne pas la peine d'étudier la véritable et licite science occulte dans la théosophie où elle se trouve. Quoiqu'il en soit, voici un simple *fait divers* relaté dans le *Central Hindu College Magazine* d'avril dernier par l'un de ses respectables correspondants. Ce périodique est l'organe de l'établissement fondé à Benarès par M[me] Besant pour l'éducation complète de la jeunesse du pays.

A Swaranthakam, près de Pondichéry, Inde française, un riche mariage avait eu lieu où s'étaient trouvés de nombreux invités. L'un de ceux-ci, un M. Svamiredi, était venu de Nelikuppam avec son jeune fils âgé de 8 ans. La nuit du jour de la noce, l'enfant dormait sous la vérandah, en dehors de la maison, en compagnie d'autre petits camarades, lorsqu'un voleur survint, et, remarquant sans doute les bijoux que portait le gamin, le prit dans ses bras sans l'éveiller et l'emmena à une certaine distance pour le dépouiller à son aise. C'est alors que l'enfant se réveilla. Son premier cri fut d'appeler son père. — Il est par là, répondit le voleur, en montrant un endroit quelconque et en s'enfuyant aussitôt. L'endroit était désert, sombre et des moins rassurants. Soudain apparaissent deux autres enfants, l'air gai et radieux, qui, tout souriants, vont au jeune abandonné, le rassurent et le prennent par les bras pour le reconduire à son père. Le pauvre petit se laisse faire: bientôt ils vont, les bras entrelacés, riant et chantant, jusqu'aux abords du village d'où on l'avait enlevé. Au premier bruit extérieur qui frappe l'oreille de l'enfant, une sorte de choc (1) se produit en lui, ses bras retombent vides à ses côtés, ses compagnons ont disparu et il se trouve au milieu même des gens qui le cherchaient depuis le moment où l'on s'était aperçu de son absence. Bientôt son père, ému, le presse dans ses bras et il est pleinement sauvé. Mais il se prend alors à pleurer les petits amis qui l'ont reconduit et si brusquement quitté. C'avait été des «*Aides invisibles* ».

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*. — Pas de numéro paru depuis juillet.

Theosophist, *organe présidentiel*, août 1901. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Renaissance, par Kofel. — Socialisme et

(1) Sans doute le tressaillement habituel au passage d'un état de conscience à un autre; car l'enfant n'avait dû qu'être imparfaitement réveillé et demeurer en conscience seconde, quand le voleur l'avait lâché.

théosophie, par Paterson. — Avertissements astrologiques, par le Capitaine Banon.

Vahan, *Section britannique*, août 1901. — Sur certaines données chrétiennes. — Sur l'exaucement des prières.

Theosophical Review, *Angleterre*, août 1901. — Relation de la théosophie aux lois fondamentales et aux doctrines chrétiennes, par George Currie. — Une religion du mystère, par Uari. — Le prince et les portes de l'eau, par M. Wood.

Séophia, *Espagne*, 1901. — Nos possibilités. — Le problème social. — Conférences de Genève.

Teosofia, *Italie*, août 1901. — La vie des cristaux, par Rizzatti. — Un hermétiste italien du XVII[e] siècle, par Decis Calvari.

Theosophia, *Hollande*. — Pas reçu.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, août 1901. — A la recherche de la lumière.

Theosophic Gleaner, *Inde*, juillet 1901. — Un disciple peut-il porter le Karma du monde ?

Theosophical-New Zéland Magazine. — Pas reçu.

Revue spirite, *France*, août 1901. — Origines du Spiritualisme, en Amérique, par G. Bera. — Psychographie, par Oxon. — Douleur, par Spero.

Réforme Alimentaire *France*, août 1901. — Les fondements scientifiques du végétarisme, par le prof. Lefèvre.

Reçus *sans mention de notre sommaire*. — Paix universelle. — Vie moderne. — Lotus. — Journal du Magnétisme, etc.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Féminisme et Spiritualisme : Les Femmes et la Vie, 1. vol., Poèmes mystiques, 2. vol., par O. de Bezobrazow.

Le féminisme est, en principe, la recherche légitime de l'amélioration de la situation de la femme. Il est certain que l'abus de la force, chez l'homme, autant que l'ignorance générale, ont presque constamment maltraité la femme, au point de vue social, surtout. Sans considérer, ici, parce que tel n'est pas notre but, les divers modes de féminisme en cours, lesquels dérivent du tempérament autant que des idées possédés par les multiples écoles féministes, nous pouvons dire qu'aucun n'avait encore songé à y associer la question même du spiritualisme, bien qu'à notre humble avis ce soit précisément le nœud de la question tout entière. Nous croyons, en effet, avec tous les théosophes,

que l'ignorance de l'âme est la mère de toutes nos erreurs, de toutes nos misères, par suite, et que la théosophie, ou la connaissance intégrale, qui y remédie, peut être considérée, si elle est comprise et vécue, une véritable panacée universelle.

Sans aller jusque-là, dans un ordre aussi déterminé, au moins, une noble russe, Mme de Bezobrazow, dont notre revue a déjà eu l'occasion de citer le nom, pense que la meilleure voie du féminisme est dans la spiritualisation de la question et c'est ce qu'elle s'efforce de dire en une série d'ouvrages suivis de quelques poésies. Malgré l'infériorité que doit donner à Mme de Bezobrazow, auprès du public français, le fait d'écrire dans une langue différente de la sienne propre, ses livres sont clairs, et, à défaut d'une forme parfaite, ont du moins cet avantage *plus rare* d'être pleins d'idées élevées et même géniales. Ces livres peuvent donc être lus avec intérêt par tous les penseurs qu'intéresse la question si complexe et si urgente, à notre époque, de réorganisation sociale, d'harmonie intellectuelle et de pacification des esprits.

D. A. Courmes.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE SEPTEMBRE 1901

O. A. . . . . 5 fr.

AVIS

Le siège de S. T. à Paris, avenue Bosquet, 52, rouvrira ses portes le 15 octobre. Première conférence publique, le Dimanche, 20, à 3 heures.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

Le Directeur administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 OCTOBRE 1901

DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 8

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

PROBLÈMES DE RELIGION (1)

III. — Le libre arbitre et la nécessité

Lorsqu'un problème a été discuté pendant des centaines d'années et lorsqu'il a été débattu par des intelligences les plus subtiles, avec des résultats variés, il semble présomptueux de dire qu'il peut être résolu si l'on comprend bien les trois principaux facteurs de l'évolution humaine. Le Théosophe ne peut cependant s'empêcher de faire cette déclaration lorsqu'il envisage le problème du libre arbitre et de la nécessité, car, avec l'éclat que répand l'identité des natures divine et humaine, la réincarnation et Karma, les difficultés s'évanouissent et la solution apparaît évidente. Sans le secours de ces trois vérités, le problème né pourra jamais être résolu. Il existe une nécessité qui nous contraint et nous guide ; il existe un libre arbitre qui décide et choisit. Si le problème est posé en ces termes, il ressemble à un paradoxe. Comment une âme peut-elle être à la fois libre et cependant contrainte par une inexorable destinée ?

« *L'homme est fait à l'image de Dieu* ». Sous une forme ou une autre, cette allégation se retrouve dans toutes les religions de ce monde. Elle a été admise partout, de tout temps, et par tous. Elle porte le cachet de l'universalité. Dans cette vérité se trouve cachée la conciliation de la nécessité et du libre arbitre.

Lorsque nous cherchons à étudier quelques-uns des attributs du Dieu manifesté, nous reconnaissons parmi eux celui de la Volonté. En effet, la Volonté semble être l'attribut suprême du LOGOS et elle représente à nos yeux le dernier mot de la force qui pénètre tout, dirige irrésistiblement tout. Majestueusement libre, se déterminant par elle-même, nous constatons qu'elle ramène toutes choses à l'harmonie et à l'ordre, sans être affectée par aucune. Nous nous reposons sur elle avec une parfaite confiance comme sur un roc qui ne peut être ébranlé, et, pour nous, l'ordre exquis et l'invariabilité de la nature ont leur source dans cette Volonté persévérante devant laquelle tout plie.

(1) le début au précédent numéro.

Lorsque nous nous figurons l'homme comme renfermant en lui les germes de tous les pouvoirs divins, de même que le gland renferme le pouvoir de devenir le chêne parfait, nous cherchons naturellement, en lui, le germe de cette volonté impériale, puisqu'il doit être fait à l'image de Dieu, en ce qui concerne la faculté de vouloir, comme pour toute autre chose. Nous trouvons en lui l'attribut de la volonté, et nous le voyons exercer la faculté de choisir, mais, lorsque nous analysons cette faculté et que nous perçons la surface de cette faculté de choisir qui est libre en apparence, nous constatons que la volonté est continuellement limitée et entravée et que le choix est imposé de toutes parts par les forces, déterminées à l'avance, qui le poussent, dans une direction donnée. Nous reconnaissons que la liberté n'est qu'apparente, que le choix est déterminé. Cependant il reste une conviction obstinée que nul argument, si logique et si irrésistible qu'il puisse être, n'est capable de dissiper complètement, que l'activité de la volonté renferme un facteur dont on n'a pas tenu compte dans l'analyse rigoureuse du déterminisme, un élément subtil qui a échappé à l'examen méticuleux du chimiste métaphysicien.

Cette conviction est renforcée par la constatation que ce que nous appelons volonté chez l'homme est une faculté en voie d'évolution, qui n'est encore qu'à l'état rudimentaire chez la plupart des hommes. Nous ne pouvons trouver aucune trace d'une telle faculté dans le règne minéral; là, les affinités et les répulsions sont fixes et stables, les préférences peuvent être mesurées et l'on peut compter sur leur retour. Même parmi les représentants les plus élevés du règne végétal, l'action sélective est extrêmement faible et l'on peut difficilement dire qu'elle montre quelque spontanéité. Dans des conditions similaires, les mêmes plantes agissent d'une même manière. De même, dans le règne animal, il y a une absence marquée de spontanéité; la plupart des actions d'un animal peuvent être calculées d'avance par toute personne qui a étudié l'espèce à laquelle il appartient et les chasseurs expérimentés se servent de cette régularité d'action pour poursuivre et traquer leur proie. Cependant nous observons des changements occasionnels, spécialement chez les animaux supérieurs, et, surtout, chez ceux qui ont été longtemps soumis à l'influence stimulante de l'homme. Lorsque nous en venons à étudier les membres les moins développés de la famille humaine, nous constatons qu'eux aussi s'écartent comparativement peu de la ligne de conduite qui pourrait être prévue à l'avance. Ils sont le jeu de forces dont ils ne reconnaissent pas l'existence et auxquelles ils cèdent inconsciemment. Ils sont surtout poussés à l'activité par les attractions et les répulsions qu'exercent sur leurs désirs les objets extérieurs; l'espoir et la crainte les tirent et les poussent, et, comme ils sont mus principalement par ces attractions et ces répulsions qui viennent de l'extérieur, leur façon d'agir peut-être prédite avec une certaine dose de certitude. Cependant, nous observons,

qu'à mesure que nous nous élevons sur l'échelle de l'humanité, la spontanéité de l'action devient un facteur de moins en moins négligeable et que tout en restant à même, dans le cas d'un homme très développé, de prédire avec certitude qu'il ne fera *pas* certaines choses, il est réellement impossible de prédire ce qu'il fera. Plus l'homme est évolué et plus cela devient évident. La volonté du saint, du héros, laisse voir quelque chose de la nature souveraine, du mouvement spontané que nous considérons comme une caractéristique divine.

En effet, par « volonté » nous entendons la force qui prend sa source *dans le centre* le plus profond de la vie, tandis qu'en parlant du désir, — qui est pour la foule comme la réflexion illusoire de la volonté, — nous faisons allusion à la force qui est déterminée par ce qui est en *dehors* de ce centre intime, en dehors de l'Homme intérieur immortel. Chez les types les plus bas de l'humanité, l'énergie motrice a son siège dans les désirs de la nature animale qui réclament impérieusement leur satisfaction et poussent l'homme sur la voie qui conduit à la réalisation de ces désirs. C'est pour cette raison que les actions de la majorité des hommes peuvent être prédites avec certitude, attendu que l'on connait les choses qui leur procurent des satisfactions et que les désirs qui cherchent leur réalisation sont similaires. Le résultat de notre étude sur l'évolution, en général, nous amène donc à conclure que cette portion de l'image divine qui est en nous est un des derniers résultats de notre croissance et que le caractère de spontanéité que l'on y découvre est proportionné à son degré de développement.

Si nous fixons spécialement notre attention sur le type suivant où évoluent les qualités mentales, nous arrivons à une conclusion similaire. La Volonté ne se manifeste qu'après que la mémoire, la faculté de comparer, la raison, le jugement et l'imagination ont atteint un degré considérable de développement. Pendant longtemps ces facultés mentales croissantes subissent le joug des désirs. Elles sont les servantes de l'âme et volent au-devant des ordres des désirs, mais, à la fin, une nouvelle figure se dessine lentement sur l'arrière-plan obscur du mental, et, lorsque les facultés mentales ont complété leur travail sur un sujet donné, une voix autoritaire s'élève du fond des brouillards qui constituent les limites de la conscience à l'état de veille et ordonne d'agir d'une manière donnée. Le concert qui dirige les facultés mentales trouve son maître et l'autorité impose silence aux discussions. La raison peut quelquefois discuter les ordres de la volonté, mais elle se trouve forcée de céder, parce qu'il y a dans la volonté une énergie étrange, jaillissant de la source même de l'être, qui la place sur un trône et fait d'elle le monarque du royaume de l'esprit. Née la dernière, elle affirme sa prédominance, et tout se courbe sous son sceptre ; mais, comme elle est encore dans son enfance, elle ne laisse voir qu'une faible partie de sa véritable majesté ; nous ne pouvons, à vrai dire,

reconnaître cette majesté que dans la spontanéité de la Volonté-Mère, de la Volonté qui gouverne les mondes.

Si nous entreprenons une étude approfondie de la question, la volonté est la faculté qui résiste le plus à notre analyse. Nous ne pouvons atteindre sa source qui semble sourdre au plus profond de notre centre vital. Elle paraît naître dans une région qui est cachée à notre conscience, à l'état de veille ; elle semble demander des comptes à tout, mais n'en rendre à personne. Nous voyons qu'elle se meut enchaînée, et, pourtant, nous sentons que sous ces chaînes se cache une énergie vivante ; les chaînes ne sont pas générées par cette force vivante, les causes déterminantes de la volonté ne sont pas ce qui la génère.

Jusqu'à présent nous voyons donc dans la volonté l'énergie directrice qui se manifeste au-dessus ou au delà du cerveau plutôt que dans lui, qui apparaît durant une phase plus tardive de l'évolution humaine, et qui est, dans son essence, identique à cette Volonté divine, majestueuse et mue par elle-même, qui guide l'univers.

Jusqu'à présent nous nous trouvons amenés à conclure que la volonté, dans sa nature essentielle, est libre, comme représentant, dans chaque homme, un rejeton de la Volonté universelle. Comment donc s'est-elle trouvée enchaînée et comment ses chaînes ont-elles été forgées? La réincarnation et karma fournissent une réponse à ces questions.

Il n'est pas nécessaire de traiter ici à nouveau ou en détail de la réincarnation. Il nous suffira de considérer ici l'homme comme étant une individualité qui évolue et dans la carrière vitale de laquelle les naissances et les décès sont des incidents qui se renouvellent. La naissance n'est pas le commencement d'une vie, ni la mort sa fin ; la naissance et la mort ne marquent que le commencement et la fin d'un simple chapitre dans l'histoire de la vie, histoire qui contient un grand nombre de chapitres et dont le plan se poursuit sans interruption. De même qu'un homme vit durant une journée, s'endort pendant une nuit et se réveille le lendemain, pour recommencer une nouvelle journée, de même l'individu qui évolue passe à maintes reprises par le matin de la vie et par le soir de la mort, restant le même au cours de la vie ininterrompue et passant d'une manière continue par des naissances et des décès.

Si je contracte aujourd'hui une dette et que je m'endorme sans en avoir conscience, je me retrouve face à face avec ma dette lorsque je me réveille le lendemain matin. Bien des jours peuvent s'écouler et le souvenir de ma dette peut s'effacer de ma mémoire, mais le jour du règlement arrive et le créancier se présente pour être payé, sans que mon manque de mémoire ait pu diminuer la validité de ses droits. Chaque individu qui évolue contracte des dettes de ce genre et elles sont rigoureusement exigées lorsque sonne l'heure de l'échéance. La Destinée inexorable est à notre porte

et nous ne pouvons échapper à ses réclamations. Lorsque nous en venons à étudier ces dettes du passé, nous constatons que nous venons en ce monde avec la plus grande partie de notre destinée fixée d'avance. Nous naissons avec un mental et des désirs qui ont été construits par nous dans le passé et qui ont été formés par l'activité du même individu, lequel doit habiter actuellement son propre édifice du passé. Notre caractère, nos pouvoirs et nos limitations, nos facultés et nos imperfections, nos vertus et nos vices, constituent les plus puissants acteurs de notre destinée et déterminent la nature de notre vie actuelle. Le même genre de vie ne peut être mené par un homme dont l'intelligence est étroite et les propensions vicieuses, né dans un milieu misérable, et par un homme d'une haute intelligence, dont les penchants sont vertueux et né dans le meilleur des milieux. Chacun est poussé par la nécessité ; on ne peut raisonnablement exiger autant de chacun et l'on ne peut blâmer quelqu'un parce qu'il est complètement inférieur à un autre. La nécessité dirige dans un certain sens les pensées et les actions, et cela gêne à chaque instant le développement de la volonté. Nous sommes dominés par notre passé, par les pensées, les aspirations et les désirs des existences que nous avons menées dans le passé, et il n'y a qu'une très faible portion de notre présent qui soit formée par notre volonté actuelle. De même que nous pouvons contracter une habitude qui devient une force qui nous pousse, à laquelle nous obéissons inconsciemment et que nous ne pouvons modifier qu'en déployant beaucoup d'énergie, de même nous sommes poussés à des pensées et des actions par les habitudes que nous avons contractées dans le passé et que nous avons rapportées avec nous dans notre vie actuelle. Nous donnons le nom de Karma à cet héritage de notre passé et ce Karma est la force déterminante de nos existences. Je pense d'une certaine façon parce que j'ai contracté l'habitude de penser ainsi ; j'agis d'une certaine façon parce que mes pensées ont creusé le chenal que suit l'énergie que je déploie. De toutes parts la nécessité me pousse et ma volonté se meut sous l'entrave de chaînes qu'elle a forgées elle-même.

Où se trouve alors la liberté ? Dans les limites de ces obligations que l'homme s'est imposées à lui-même, la volonté captive se meut péniblement, mais ce n'en est pas moins la force vive avec ses dons de spontanéité et d'initiative. Celui qui a préparé le présent, durant son passé, est toujours là au milieu de ses œuvres, non pas comme une marionnette, mais comme une âme vivante ; il peut changer et modifier ce qu'il a formé jadis, il peut limer les chaînes qu'il a jadis rivées sur lui-même. Le résultat de ses pensées passées est là, mais *il* est toujours le Penseur, et, même au milieu des limites les plus étroites, il peut toujours travailler, élargir, modifier et briser. Le Dieu qui évolue est là, bien qu'enveloppé dans la toile tissée par l'ignorance ; il est toujours au centre, et, là, il est libre, tout en

étant contraint au dehors par les résultats des folies et des fautes passées. Sa liberté s'étendra exactement en proportion de sa croissance et des efforts qu'il fera pour briser ses chaînes, jusqu'à ce qu'à la fin son passé soit usé et qu'il atteigne la liberté divine.

En nous-mêmes, comme dans la nature extérieure, la connaissance de la loi est synonyme du pouvoir d'accomplir.

L'homme ignorant est entraîné de ci de là par les lois de la nature, comme une épave qui flotte sur le torrent de la vie; mais l'homme instruit, soumis aux mêmes lois, exerce son pouvoir de sélection, oppose une loi à l'autre et arrive au but qu'il se propose; il travaille sous l'empire de lois fixes, mais il mêle sa force vitale aux forces de la loi qui l'aident dans ses projets et il neutralise celles qui lui sont contraires par l'action d'autres énergies. Dans toutes les parties de la nature, nous vivons et nous nous mouvons au milieu de lois fixes, seulement entravés par notre passé et aveuglés par notre ignorance; en proportion de ce que nous usons notre passé et transformons l'ignorance en savoir, nous devenons libres. Le pouvoir grandit à mesure que la vue s'éclaircit; à mesure que nous nous élevons, la liberté augmente, jusqu'à ce que nous arrivions enfin au centre où l'auto-motion a son siège. Nous sommes contraints par la nécessité, mais nous en franchissons les limites; nous ne sommes pas encore libres, mais nous évoluons vers la liberté. Plus nous approchons de la compréhension de notre divinité, plus nous devenons libres, et lorsque nos volontés individuelles, évoluées et mues par elles-mêmes, se fondront harmonieusement dans la Volonté-Mère, nous ferons l'expérience de cette liberté réelle dont la vague intuition nous aura aidés à nous élever jusqu'à la croyance au libre arbitre. Ici, encore, les enseignements de la Théosophie sont réellement le phare qui nous guide, notre Lucifer, c'est-à-dire notre étoile du Matin.

IV. — La Prière

Dans l'une des précédentes années de cette revue, (1) il y a un article que j'ai écrit sur la prière. Tout lecteur que cette question intéresse peut facilement s'y reporter, de sorte que nous ne traitons ici le problème que très sommairement.

Nous avons déjà vu, dans la première partie du présent travail, qu'il existe « des hiérarchies graduées d'Intelligences vivantes,.. les Dieux ». On peut communiquer avec ces Etres par la concentration de la pensée et la force de la volonté. Lorsqu'une personne prie pour l'obtention de choses physiques, comme le succès, le gain, et autres choses de ce genre, cette prière, lorsqu'elle est exaucée, n'a pas pour conséquence l'action immédiate de l'intelligence Suprême, de l'Ame du Monde — qui ne se mêle pas directement des choses

(1) IXe année, p. 158.

mesquines d'ici-bas, — mais celle d'un agent intermédiaire, chargé de diriger les activités inférieures de l'empire du monde, d'une intelligence d'un rang inférieur, susceptible d'être impressionnée par les vibrations des pensées et des sensations concrètes. Beaucoup de ces prières impliquent réellement un ordre ; un homme donne un ordre, bien que ce soit sous la forme d'une demande. L'efficacité de la prière lui est conférée par la concentration de pensée qui est nécessaire pour la rendre ardente et sincère ; le cerveau agit avec vigueur dans un but déterminé et ses pensées deviennent des ordres. L'intelligence inférieure qui répond à l'ordre et l'exécute, — c'est souvent un sub-humain ou un élémental artificiel, — agit comme délégué de la Volonté divine exprimée par la loi. Si nous employons la méthode voulue, la loi provoque le résultat. Si nous connaissons les lois de la pensée, nous pouvons diriger ces êtres, ou bien, sans les connaître, nous pouvons les utiliser en obéissant aux préceptes des instructeurs religieux qui ont trait à la prière. Un enfant qui ne connait rien de la manœuvre compliquée d'une machine peut cependant la mettre en mouvement et obtenir les résultats qu'elle produit en tournant une clef qui met en action le mécanisme, sur les indications d'un maître ouvrier. De même, un homme peut, en suivant les instructions d'un sage, d'un véritable maître ouvrier, mettre en mouvement le mécanisme de la prière et obtenir ce qu'il désire.

Lorsque les aspirations spirituelles d'un homme deviennent puissantes, qu'il n'aspire plus au gain et ne se tourne plus vers Dieu pour en obtenir des dons ; lorsque son seul désir est de ressembler à Celui qu'il adore et que sa prière devient un acte de contemplation et d'adoration, la prière, alors, a pour résultat d'attirer une réponse provenant des hautes régions spirituelles vers lesquelles s'élève la pensée du suppliant. Les vibrations subtiles du royaume spirituel agissent sur l'âme qui s'élève jusqu'à elles, éveillent les éléments divins correspondants qui sont latents en elle, et ceux-ci répondant à cette vibration, inondent l'homme d'un sentiment nouveau de pouvoir et lui font comprendre quelque chose de la nature de la divinité. Puisque la Divinité est partout et que nous vivons et nous mouvons en Elle, cet appel à la divinité extérieure provoque une activité qui réagit sur nous en éveillant la divinité qui est en nous, et ce « Dieu qui est avec nous » communique au cerveau et au cœur l'énergie de la nature spirituelle et nous rend conscients de notre propre pouvoir divin.

Tout cela est traité en détail dans l'article déjà cité, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de s'étendre davantage sur cette question.

V. —La Rédemption.

Il y a une profonde vérité spirituelle au fond des diverses doctrines de rédemption qui ont été successivement mises en avant par les églises chrétiennes. Dans toutes, Jésus-Christ a joué le principal rôle et la rédemption a été effectuée par lui

Dans les premiers jours de l'Eglise Chrétienne, la mort de Jésus était considérée comme un payement fait à Satan pour la rançon de l'humanité arrachée à son pouvoir. L'humanité, disait-on, était soumise au pouvoir du démon à cause du Péché Originel et l'homme était « l'esclave du démon ». Pour racheter ce malheureux esclave, Dieu donna Son propre Fils dont l'agonie et la mort constituèrent la rançon payée. La dette de l'homme étant acquittée, il se trouva délivré du royaume des ténèbres et devint l'homme libre de celui qui avait payé sa dette.

Dans une phase ultérieure de la pensée Chrétienne sur ce sujet, une doctrine bien plus obscure se fit jour. On déclara que le sacrifice de souffrance et de mort offert par Dieu, le Fils, incarné comme homme, avait été offert par lui à Dieu, le Père, pour apaiser son courroux et pour expier, par substitution, les péchés des hommes. L'ingéniosité humaine imagina l'idée d'un contrat passé dans les régions célestes entre deux des Personnes de la Divinité pour la rédemption des hommes qui avaient succombé, puis vint ensuite la pénible description du courroux divin d'un côté et de l'agonie divine de l'autre, description contre laquelle la conscience des Chrétiens dont l'esprit était plus développé au point de vue spirituel s'est révoltée de nos jours. Beaucoup de membres les plus nobles du clergé chrétien se sont mis à la tête d'une école toujours grandissante de penseurs qui répudient avec indignation cette grossière forme de la doctrine du Moyen Age, comme étant blasphématoire envers Dieu, déshonorante pour la justice et profondément erronée en ce qui concerne les relations qui existent entre Dieu et l'homme. Des hommes comme M. Mac Leod Campbell, de l'Eglise Ecossaise, F. D. Maurice et F. Robertson, de l'Eglise Anglaise, sont les dispensateurs d'un enseignement plus pur et plus vrai ; ils considèrent que le devoir d'un Homme Divin n'est pas de créer de nouveaux rapports entre Dieu et l'homme, mais de rendre évidents et de soutenir ceux qui existent déjà. Un grand nombre de personnes adonnées à la dévotion ont été tellement dégoûtées par ces radotages légaux dans lesquels une Personne divine est irritée et Une autre victime propitiatoire, l'une exigeant et l'autre payant, — ont senti que tout cela était si peu réel, si peu spirituel, qu'ils ont vivement repoussé toute la doctrine de la rédemption, oubliant que *sous le voile* d'erreurs répugnantes peut être cachée une vérité que nous ne devons pas risquer de perdre. Il existe une de ces vérités dans la doctrine de la rédemption, et c'est cette vérité qui a conféré à la doctrine même son pouvoir sur le cœur des hommes. N'est-il pas étrange, lorsque nous y pensons, qu'une doctrine aussi étroite, aussi injuste et aussi erronée, ait inspiré cependant une noble manière de vivre à quelques-uns des plus purs et des moins égoïstes parmi les enfants des hommes ? C'est, en effet, dans cette même doctrine qui nous semble si répugnante, que beaucoup d'âmes chrétiennes, aimantes et bonnes, ont trouvé le stimulant le plus puissant pour arriver au

sacrifice d'elle-même et le point d'appui le plus sûr pour jeter les bases d'existences toutes de sainteté et de bienfaisance partout réalisées. Là où nous constatons un tel désaccord entre l'enseignement verbal et les effets qu'il produit sur des âmes d'un type élevé, nous pouvons être certains que ces âmes, grâce à l'intuition spirituelle, ont entrevu, comme dans un éclair, une vérité que dissimule l'interprétation grossière et erronée. Quelle est donc cette Vérité?

Au fur et à mesure que l'âme humaine évolue, elle étend continuellement ses limites, car les bornes de la conscience individualisée englobent un champ de plus en plus vaste dans leurs limites. L'âme étroite et non développée manque de sympathie enveloppante, et cette absence de sympathie prouve que l'évolution spirituelle n'a pas encore commencé. A mesure que nous étudions l'évolution humaine, nous voyons la conscience s'épandre et embrasser un champ plus vaste; limitée d'abord au monde physique, cette conscience s'élargit pour englober l'astral; s'élargissant encore, elle embrasse le mental. Au cours des temps, l'homme passe par la première grande initiation, et, suivant l'expression Chrétienne, « le Christ naît en lui »; en termes théosophiques, la conscience commence à fonctionner sur le plan boudhique, le plan de l'amour, de la béatitude et de l'unité, le plan spirituel inférieur. Lentement, « le Christ » grandit, la conscience fonctionne de plus en plus dans le monde spirituel et une nouvelle attitude devient habituelle. L'homme sent qu'il ne fait qu'un avec tout ce qui l'entoure, avec tout ce qui vit. Il ne se sent plus séparé, mais il a conscience de ne faire qu'un avec toutes les vies au milieu desquelles il se meut. Il ne perd pas la notion de son propre centre de conscience, mais, d'une manière étrange et subtile, il interpénètre toutes les autres consciences et les sent comme il sent la sienne. Il s'étend pour contenir toutes les autres et ne fait aucune différence entre « lui-même » et « elles ». Dans ce royaume spirituel, il sent comme sentent les autres, pense comme ils pensent, souffre comme ils souffrent, jouit comme ils jouissent; en vérité, il n'existe pas « d'autres » pour lui, mais tout est lui-même. Tous les enfants des hommes constituent une partie de la vie de cet homme; ils n'existent pas en dehors de lui pour être pris en sympathie; ce sont des formes de lui-même, il vit, pèche, craint, espère, lutte, dans chacun d'eux. Lorsque cet état de conscience est définitivement établi, le Christ a atteint l'âge viril en cet homme, et la consécration du vrai baptême le désigne comme la manifestation d'un Fils de Dieu. Il arrive alors à connaître sa place dans le monde, la fonction qu'il a à remplir dans la nature, — celle d'être un Sauveur et d'expier les péchés des hommes. Il se tient, au fond du cœur du monde, dans le sanctuaire de Budhi, comme un Grand-Prêtre de l'humanité. Il ne fait qu'un avec tous ses frères, non pas en vertu d'une substitution, mais en vertu de l'unité d'une vie commune. Y a-t-il des pécheurs? — il

pêche en eux, afin que sa pureté puisse les délivrer. Y a-t-il des affligés? — il est en eux l'homme de l'affliction. Tout cœur brisé est brisé dans son propre cœur, tout cœur percé est percé dans son propre cœur. Y a-t-il des gens gais? — il est joyeux en eux et répand sa béatitude à l'extérieur. Y a-t-il des gens éprouvant un ardent désir? — il ressent en eux le désir de leur donner toute satisfaction. Il possède toutes choses, et, parce qu'il les possède, elles sont à eux. Il est parfait, aussi sont-ils parfaits avec lui. Il est fort; qui donc pourrait alors être faible, puisqu'il est en eux? Il est monté jusqu'à la place élevée qu'il occupe afin de pouvoir se déverser sur tous ceux qui sont au-dessous de lui, et il vit afin que tous puissent participer à sa vie. En s'élevant, il soulève le monde entier avec lui; la voie est plus aisée à suivre pour tous les hommes, parce qu'il l'a parcourue lui-même.

Tout fils de l'homme peut devenir une telle manifestation d'un Fils de Dieu, un tel Sauveur du monde. Dans chacun de ces Fils se trouve « Dieu manifesté dans la chair », la rédemption qui aide toute l'humanité, le pouvoir vivant qui renouvelle toutes choses. Il suffit d'une chose pour provoquer la manifestation active de ce pouvoir dans chaque âme individuelle: l'âme doit ouvrir la porte et le laisser entrer. Même lui, qui pénètre tout, ne peut se frayer un chemin contre la volonté de son frère; la volonté humaine peut tenir bon contre Dieu aussi bien que contre l'homme, et, en vertu de la loi de l'évolution, elle doit s'associer volontairement à l'action divine et non pas être contrainte à une triste soumission. Que la volonté ouvre la porte et la vie inondera l'âme. Tant que la porte est fermée, elle se bornera à faire pénétrer au travers d'inexprimables parfums, afin que le plus doux de ces parfums puisse obtenir la victoire, là où l'obstacle ne peut être brisé violemment.

C'est en partie ainsi que l'on est un Christ; mais comment une plume mortelle pourrait-elle décrire ce qui est immortel, ou comment des mots mortels pourraient-ils exprimer ce qui est au-dessus du pouvoir de la parole? La langue ne peut exprimer, l'esprit non éclairé ne peut comprendre ce mystère du Fils qui ne fait plus qu'*un* avec le Père et qui porte dans son sein les fils des hommes.

Ceci est une partie de la glorieuse vérité qui est travestie sous la doctrine de la rédemption, telle qu'elle a été enseignée depuis bien des siècles; c'est là le secret de l'influence qui, même sous sa forme erronée, a si puissamment contribué à inspirer plus d'un noble cœur. Même lorsque l'erreur aveugle l'intelligence, le pouvoir vivifiant de cet amour céleste se fait sentir et les âmes qui sont sensibles aux influences spirituelles répondent à sa douce impulsion, et, dans la mesure de leurs forces, elles commencent à partager aussi la joie de donner, de vivre la vie d'amour. Une religion spirituelle n'offre aucune récompense distincte, ne menace d'aucun châtiment spécial. Elle ne peut que dire: « *C'est dans la mesure de l'amour que vous éprouvez et des services que vous rendez, que la Vie Divine se fraye une voie*

pour trouver en vous son expression, et lorsque vous atteindrez le monde supérieur, que vous embrasserez les limites de la conscience supérieure, vous saurez alors, vous aussi, ce qu'ont souhaité tous les saints, ce que tous les Maîtres ont accompli : vous sentirez la Vie Divine vibrer en vous comme vôtre propre vie et vous entrerez ainsi dans la joie de Notre-Seigneur ».

Annie Besant.

L'AU DELA ET LES FORCES INCONNUES (1)

La Société théosophique est une association ayant pour but de former le noyau d'une fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de race, de credo et d'opinions. Elle cherche à réaliser ce but en encourageant l'étude des religions comparées, des philosophies et de la science, et en donnant un enseignement spécial concernant ces trois grands aspects de la Vérité. Cet enseignement a existé de toute antiquité ; mais, dans les temps passés, on le donnait en secret, dans les temples ou dans les écoles philosophiques, tandis qu'aujourd'hui il est rendu en partie public parce que le développement de la mentalité humaine générale le permet.

La Société théosophique a été fondée, en 1875, à New-York, par H. P. Blavatsky et le Colonel H. S. Olcott. Elle s'est peu à peu répandue sur tout le globe, et de la Finlande à l'Australie elle a sa route jalonnée, sur toutes les longitudes, par des branches établies un peu partout : il en existe actuellement plus de 500. Quand une nation comprend un minimum de sept branches, ces branches peuvent s'organiser en section autonome. La France possède une de ces sections avec une douzaine de branches, et le mouvement, longtemps arrêté, a pris un essor vigoureux depuis quelques années. Le siège de la section française est à Paris, 52, avenue Bosquet où, du 15 octobre au 15 juillet de chaque année, sont donnés des conférences et des cours gratuits.

La Société théosophique cherche surtout à répandre les idées qui peuvent réaliser le but de sa formation ; elle se préoccupe médiocrement d'augmenter le nombre de ses membres. Ces idées, ou doctrines, ont été publiées, dans leurs grandes lignes par H. P. Blavatsky, dans sa *Doctrine Secrète* plus spécialement, et par les successeurs d'H.-P. Blavatsky : Mme Annie Besant, M. C. W. Leadbeater, etc... Pour ces théosophes, qui ont atteint un haut degré de développement, l'enseignement théosophique est un *fait*, une

(1) Note, *in extenso*, qui a servi à l'auteur de l'enquête, ouverte dans les colonnes du journal le *Matin*, sur *l'Au delà et les forces inconnues* (section « les Théosophes ».)

chose contrôlable à volonté, mais cet enseignement ne pouvant être prouvé à tous, de la même façon, pour le moment n'est point imposé ; il est donné comme une chose que chaque individu doit étudier, examiner, et n'admettre qu'autant que la raison et l'intuition sont satisfaites.

A tous pourtant l'on dit : Si vous voulez avoir la preuve directe et personnelle de la vérité des enseignements théosophiques, suivez l'entraînement nécessaire, et vous arriverez à *savoir* par vous-même.

La littérature théosophique est déjà considérable, et les plus anciens de ses étudiants disent que rien au monde n'a pu jeter autant de lumière sur les problèmes obscurs de la vie ; que, par elle, les énigmes les plus douloureuses pour le cœur et l'esprit se sont révélées dans une logique et une clarté parfaites, et que la paix s'est enfin établie en eux.

*
* *

Ce que la théosophie enseigne sur l'*Au-delà* et les *forces inconnues* ne peut être dit dans une esquisse ; nous en traiterons, par conséquent, très sommairement ; le lecteur désireux d'en savoir davantage devra s'adresser aux sources. Tous renseignements et facilités à ce sujet lui seront donnés au siège de la société à Paris.

*
* *

Tout le monde sait — même s'il n'y croit pas — qu'après la vie de la terre, vient la vie d'outre-tombe ; il est inutile que nous le répétions, même en y ajoutant les détails curieux et intéressants que l'observation des personnes qualifiées pour cette science nous a fournis. — Ce que nous allons en dire sera présenté au point de vue philosophique et scientifique. C'est abstrait, mais cela prouve, rationnellement tout au moins, la logique de la survie humaine dans *l'Au-delà* et ses mondes divers.

AU-DELA

Un monde est un ensemble de vibrations (d'états de matière) susceptibles d'êtres perçues par la conscience des êtres munis de sens pouvant répondre à ces vibrations. Si ces êtres possédaient des sens capables de percevoir toutes les vibrations (états de matière) de l'Univers, l'Univers ne formerait pour eux qu'un seul monde ; mais, au contraire, ils ne possèdent qu'une gamme très limitée de réception vibratoire (leurs sens sont très limités), ce qui fait qu'ils ont, pour monde, une somme insignifiante d'états de matière de l'Univers (ils ne perçoivent qu'une toute petite partie de l'Univers).

Notre monde (le monde physique) est, pour nous, tout ce que nos sens physiques actuels peuvent nous révéler de l'Univers ; ce

monde est peu de chose ; ainsi, de l'échelle des couleurs nous ne voyons qu'un fragment infinitésimal, et il en est de même pour l'échelle des sons, du toucher, des odeurs et du goût. Notre monde, l'*ici-bas*, le voilà.

De l'autre monde nous ne saurons rien par nous-mêmes tant que nous n'aurons pas de sens pour le percevoir. Il existe un entraînement qui permet, chez des hommes arrivés à un degré élevé d'évolution, de développer notre échelle actuelle de réception des sens. Pour ces individus privilégiés notre monde s'agrandit alors et se complique d'autant plus que s'étend davantage l'échelle sensorielle. Ce développement des sens est plein de dangers, quand il est prématuré et non assisté par un guide compétent.

*
* *

Mais le corps visible n'est pas le seul à exister pour l'homme ; toute la question de l'Au-delà, chez les humains, repose sur cette pluralité des corps.

L'évolution générale se fait par la formation successive de corps divers. Voici comment : chez le minéral, la matière physique (qui comprend aussi l'invisible éther) s'organise en formes microscopiques (les éléments chimiques), et ces petits organismes produisent les forces appelées physico-chimiques (chaleur, électricité, etc.) : c'est le premier (l'un des premiers au moins) stage de l'organisation atomique.

Chez les végétaux les plus développés (sensitive, drosère, etc.) et surtout chez les animaux, se manifeste une nouvelle qualité : la sensation. La sensation est le résultat de l'organisation, en un corps spécial, d'un état de matière plus subtil que l'éther : la matière hyperphysique (*astrale*, a-t-on dit, souvent).

Chez les animaux supérieurs, et spécialement chez l'homme, une autre qualité se montre : l'intelligence et tous ses dérivés. L'intelligence est le résultat de l'organisation, en corps, d'un état de matière supérieur à la matière hyperphysique : la matière mentale.

D'autres facultés (dévouement, amour, pitié), commencent à se montrer dans l'homme, et indiquent l'organisation d'un état de matière plus élevé encore ; mais nous ne faisons que signaler le fait, en ajoutant que l'évolution nous réserve des développements insoupçonnés dans l'avenir.

*
* *

Les forces physico-chimiques sont donc la caractéristique du corps minéral.

La sensation et tous ses dérivés sont la caractéristique du corps animal (corps hyperphysique).

La mentalité et tous ses modes sont la caractéristique du corps humain (corps mental).



L'homme est donc, à proprement parler, un *être mental* : il possède, par surcroît, un « corps des sensations » (matière hyperphysique) et un corps physique. Cette complication est absolument nécessaire, car les forces physico-chimiques du corps physique, en frappant le corps de matière hyperphysique, produisent la sensation, et la sensation, en frappant le corps mental, réveille l'*intelligence* (l'homme).

L'être arrivé au stage de l'intelligence (l'homme) se développe donc, tout d'abord, au moyen des vibrations qui lui viennent du monde physique, et c'est pour cela que la vie terrestre (au moyen d'un corps de chair) est nécessaire au début de l'évolution humaine et que l'humanité y retourne, par les incarnations, jusqu'à ce que toutes les leçons du monde physique soient apprises.

*
* *

Pour le moment, le corps mental (l'homme) n'est bien *conscient* que des vibrations qui lui viennent du monde physique ; ces vibrations sont d'autant plus nombreuses que les *sens* physiques sont plus développés, mais, pour le moment, nous le répétons, ces sens ne peuvent répondre qu'à une petite partie des vibrations du monde physique. Ainsi, les vibrations qui permettent de voir à travers les corps opaques (ce qu'on a nommé les rayons (?) Rœntgen) ne sont pas encore perçues par notre rétine et n'existent donc pas pour nous. Certains hommes peuvent pourtant les percevoir et ceux là *voient à travers les corps :* témoin ce petit américain dont parlaient les journaux il y a quelques années à peine, et les nombreux somnambules ou sujets hypnotiques cités dans les ouvrages spéciaux.

Les sens physiques, en se développant, nous permettront, par conséquent, de connaître une partie de plus en plus grande de l'Univers : ce sera l'ouvrage du futur.

*
* *

Nous avons dit que, pour le moment, le corps mental (l'homme) n'est conscient que des vibrations de l'Univers qui lui viennent par l'intermédiaire du corps physique. Pourquoi ? Parce que, dans l'évolution, le corps physique est le premier formé, et se trouve, par conséquent, le plus développé ; ses sens transmettent donc au corps mental les vibrations les plus nombreuses et les plus fortes.

Mais le corps des sensations (fait de matière hyperphysique) et le corps mental, quoique organisés plus tard que le corps visible, n'en ont pas moins atteint déjà un degré de développement sensoriel assez notable.

Et ce sont ces sens encore imparfaitement organisés *qui permettent*, après la mort du corps physique, *la vie de l'Au-delà*.

A ce moment, en effet, (l'homme) délivré du corps grossier, n'est plus muni que du corps des sensations; il devient conscient des vibrations qui lui sont transmises par la matière hyperphysique qui se trouve autour de lui. Et c'est ainsi qu'il s'éveille peu à peu dans ce que nous appelons *l'autre monde*. Il y aurait beaucoup à dire sur ce monde. Ceux, rares parmi les théosophes, qui peuvent voir et sentir pleinement, dans leur cerveau longuement entraîné, les vibrations de la matière hyperphysique, ont décrit leurs expériences en détails, et nous recommandons de consulter à ce sujet, parmi les ouvrages théosophiques, *le Plan astral*, par C. W. Leadbeater.

Tout ce que l'on peut dire ici du Purgatoire (*Kama-loca* des Indous, *Hades* grec, etc.) c'est qu'il est, dans la majorité des cas, plus agréable que le monde physique. Il ne s'y trouve à souffrir que les assoiffés de sensation; ceux-là subissent ce que l'antiquité a exprimé par le mythe de Tantale : un homme consumé par la soif et qui ne peut boire. Le désir est dans le corps des sensations, mais la sensation recherchée est due à un contact physique, et, comme le corps physique est absent, il est impossible de satisfaire cette sensation.

Il est, dans les régions les plus denses du Purgatoire, une espèce de recoin habité par les suicidés, les criminels et les désincarnés les plus passionnés ; là on souffre parfois terriblement et pendant des années : c'est ce dont la tradition catholique a fait l'enfer.

⁂

Mais l'organisation des corps est d'une durée limitée. La matière du corps physique peut rester agrégée en forme humaine pendant la moyenne que l'on connaît à la vie du corps ; la matière hyperphysique ne reste agrégée, en moyenne, que durant une trentaine d'années : la vie purgatoriale est donc relativement courte.

Quand le corps hyperphysique s'est désagrégé à son tour (la seconde mort), le corps mental seul persiste : l'homme est réduit à son expression propre. Il a perdu le corps physique et, avec lui, a disparu de sa conscience le monde qui correspondait à ce corps ; il a perdu ensuite le corps qui lui donnait connaissance du monde purgatorial ; il prend alors connaissance des vibrations du monde qui l'entoure, — monde constitué par la matière mentale : c'est ce que le catholicisme a nommé le ciel.

Les états de conscience qui caractérisent ce monde sont extrêmement intéressants ; ils sont en rapport avec le développement sensoriel du corps mental (l'homme proprement dit). La compréhension *exacte* de la vie de ciel n'est possible qu'à ceux qui ont fait de ces hauts problèmes une étude profonde ; ce qu'on peut en dire de plus simple c'est que, si les passions, et par conséquent la souffrance, ont place (jusqu'à un certain point) dans la vie de purgatoire, elles ne peuvent exister dans le ciel, car elles sont l'effet du

corps hyperphysique et l'on sait que ce corps est perdu à la fin de la période purgatoriale. Un bonheur intense, variable avec les individus, et une activité mentale et spirituelle extraordinaires parfois (quoique toujours limitée au développement du corps mental), s'y donnent libre carrière. Ici encore nous renvoyons, pour les détails, à l'étude de C. W. Leadbeater, intitulée *Devachan* (nom que certains orientaux donnent au Ciel) parue dans l'année 1896-97 de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu.*

⁂

Pour les êtres plus développés que l'homme ordinaire, d'autres corps existent, des corps toujours plus subtils, capables de manifester des facultés de plus en plus élevées, et à ces corps correspondent des mondes (des *nirvanas*, disent les Indous), des ciels de plus en plus sublimes, des états où la conscience grandissante communie de plus en plus avec la Nature, c'est-à-dire avec Dieu qui est la vie cachée dans le monde. De ces états, de ces corps, de ces êtres, de ces mondes, nous ne pouvons rien dire ; nous limitons l'*Au-delà* aux deux mondes par lesquels l'homme passe consciemment après la mort.

FORCES INCONNUES

Il n'y a qu'une *force*, qui se manifeste différemment selon la constitution des véhicules qui la reçoivent. Cette force unique, c'est la Vie, le grand Protée, la Divinité, l'Inconnu, le Mystère.

Cette vie crée, par son activité, des vibrations variées qui sont en réalité la force-matière. Ou, pour être plus clair, parmi les vibrations dont nous sommes conscients, nous nommons celles que nous sentons par le *toucher*, la *matière* ; celles que nous percevons par l'*odorat* sont les *odeurs* ; celles que nous *voyons* (sans les toucher) nous les appelons *lumière* ; celles que nous percevons par l'*ouïe* sont le *son* ; celles qui nous arrivent par le *goût* sont la *saveur* ; celles que nous ne percevons directement par aucun sens mais qui se révèlent *indirectement* à nous (l'électricité, par exemple, qui ne se manifeste que dans certaines conditions), nous les considérons comme des *forces* proprement dites.

En réalité, il n'y a pas de force pure, ni de matière pure. Les deux sont partout deux pôles d'une force unique créée par la *Vie*, par Dieu en manifestation.

La *force* est, *pratiquement*, la vie d'une forme matérielle ; elle est représentée *par un état de force-matière d'un ordre supérieur* à celui qui compose la forme. Quand la vie abandonne une forme, la force de cohésion de cette forme disparaît, elle se dissocie, et la vie propre aux formes secondaires qui la composent est seule à persister et à faire vivre ces composés jusqu'au jour où, eux aussi, perdentla force qui les agrège et les fait vivre comme individus ; alors ils cesesnt

d'être des composés, ils sont résolus en leurs éléments composants, et ainsi de suite.

La théosophie distingue donc les multiples aspects de la *Force abstraite* qui manifeste l'Univers.

*
**

L'Univers apparaît ainsi comme un composé agrégé par la *Vie* générale ; chaque forme particulière de ce composé complexe manifeste un aspect particulier de la force ; autant de composés, — si microscopiques ou macroscopiques soient-ils, — autant de forces.

Dieu seul est conscient de toutes ces forces qui sont sa création. Mais les composés de force-matière (les êtres), par l'évolution, acquièrent peu à peu, un « moi », c'est-à-dire l'intelligence et tous ses dérivés ; autrement dit, dans cet immense composé de l'Univers, naissent des *êtres* (des centres de conscience) qui, en grandissant, deviennent conscients des forces qu'ils représentent. Quand une force est connue, on peut l'employer ; quand les êtres deviennent conscients des forces qu'ils représentent, ils peuvent les utiliser.

*
**

Des milliards de formes qui s'agitent dans le Cosmos, l'homme ne connaît — et bien imparfaitement encore — que celles qu'il a pu comprendre et sentir. Sa science est limitée parce que ses sens et son intelligence sont limités ; quand il pourra voir et manier ce que la science nomme l'éther, il se mettra en contact avec des formes (des êtres) actuellement ignorées, et il verra (ce qu'il qualifierait maintenant de conception folle), il verra que les forces possèdent un corps subtil et un degré plus ou moins net de conscience, — en d'autres termes, SONT DES ÊTRES, des êtres *collectifs et hiérarchisés.*

L'homme est un être : une force mentale ; les animaux sont des êtres : forces passionnelles ; les forces qui font le son, l'électricité, sont des collectivités d'*êtres*, et ces êtres ont reçu des noms de ceux qui peuvent les voir et les diriger.

De même que l'homme dirige les animaux, les êtres invisibles qui représentent les forces de la nature peuvent être dirigés par ceux qui *savent.* Il n'y a, parmi les savants ignorés des forces inconnues, que des hommes hautement évolués ; pour eux, la direction des forces de tous ordres est facile et sûre. Pour les hommes ordinaires — le plus souvent des assoiffés d'occulte, rêveurs de magie, de pouvoir, de « Sésame ouvre-toi », — le contrôle des forces inconnues est impossible : ils peuvent être esclaves, jamais maîtres. Il est facile d'attirer certaines catégories particulièrement intelligentes de ces êtres qui représentent les forces inconnues, — les catégories souvent les plus redoutables, — mais l'imprévoyant joueur à collin-maillard leur sert alors d'instrument : il est pris, il

est *possédé*, et les forces se servent à leur gré de son corps. C'est dans ces cas où l'on peut voir des phénomènes aussi anormaux que ceux des convulsionnaires de Saint-Médard, des Aissaouas, et de tant d'autres de ce genre. Les médiums à effets physiques les plus fameux ont été les instruments d'êtres invisibles divers ; ils lévitaient Home et empêchaient des charbons ardents de le brûler ; avec Slade ils dématérialisaient et rematérialisaient des objets ; et ils étaient les agents des épreuves du feu et de l'eau dans les procès de sorcellerie, au moyen âge.

Les « sensitifs » sont très exposés à la possession ; les non-sensitifs y offrent peu de prise — et heureux sont-ils ! bien que, pour eux, les preuves par le phénomène soient impossibles.

Mais pourquoi jeter en pâtée, à la curiosité mondaine, de la nourriture toxique ?

*
* *

Les seules forces inconnues que l'homme doive développer et désirer connaître sont les forces du cœur et de l'esprit, les forces qui peuvent servir à la solidarité générale, à l'évolution. L'homme doit apprendre à connaître comment l'on peut remplir l'atmosphère mentale de forces d'amour et de lumière, comment on peut aider par les forces de l'âme des frères en détresse, comment on peut porter sa pierre à l'édifice d'union que les philanthropes s'efforcent de bâtir au milieu des conflits des hommes, comment on peut diminuer la misère physique et morale, comment on peut concourir à la paix internationale politique et religieuse, en un mot, comment on peut devenir un ouvrier de Dieu dans l'évolution. Alors, et pas avant, la nature ouvrira les portes de ses forces cachées, alors Isis soulèvera son voile ; mais alors les hommes auront cessé d'être des fauves dangereux, ils ne seront plus des « mortels », ils auront placé le pied sur le chemin de la divinité.

*
* *

Tel est le but que la Société Téosophique se propose.

C'est pourquoi son enseignement traite surtout des profondes questions de la morale, des grands problèmes de l'évolution, des mystères de la conscience, des énigmes de l'être.

Eclairer pour mieux conduire, c'est-à-dire donner les raisons de la morale, projeter de la lumière dans les obscurités de la vie, unir les hommes en prouvant leur fraternité, revivifier les religions désertées en montrant l'esprit perdu caché sous leur lettre morte, offrir un idéal toujours plus haut à ceux qui ont dépassé les premiers contreforts de la montagne de la Vérité : tels sont les biens que la théosophie poursuit, a réalisés pour un certain nombre, et espère pour tous.

Dr Pascal

MYSTICISME ET MYSTIQUES

(*Fin.*)

Nous venons de voir ce qu'on entend par mysticisme et facultés mystiques ; il est peut-être intéressant de connaître les plus célèbres mystiques au point de vue historique.

Victor cousin, un adversaire dans cette question, reconnaît toutefois que le mysticisme tient dans l'histoire un rang élevé et original.

Il est vrai que, dans les vingt derniers siècles, le génie des mystiques n'a pas cessé un seul instant de briller et qu'il a fallu un aveuglement systématique de toutes les classes sociales pour ne pas en être ébloui.

M. G. R. Mead, de la société théosophique, nous a fait connaître le rôle, plus important que ne le suppose la science, qui a été joué par le Gnosticisme avec Simon le Mage et par l'école de Philon qui a rattaché le Gnosticisme à l'école d'Alexandrie ou néo-platonicisme avec les célèbres mystiques Ammonius Saccas, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, etc.

L'histoire reconnaît le génie de Plotin dont l'éloquence et la fécondité d'esprit lui donnèrent un crédit énorme sur l'empereur Gallien. Très versé dans la philosophie et les sciences exactes, il inspira toute l'école néo-platonicienne. Ce mystique n'admet la compréhension de l'Etre divin que par l'extase, et on n'y arrive, dit-il, que par la science ou plus sûrement par la volonté et l'amour.

Porphyre et Jamblique, esprits d'une extrême finesse, inspirent à leurs disciples un enthousiasme indescriptible et une profonde vénération ; eux et Proclus léguèrent des documents de la plus haute importance à toutes les parties de la philosophie. Telle est l'opinion des historiens, hostiles au mysticisme, sur quelques mystiques qui brillèrent pendant les cinq premiers siècles de notre ère.

Au Moyen Age, Jean Taulu, le célèbre prédicateur de Cologne et de Strasbourg, saint Bernard, dont les ouvrages offrent un parfum de sobre mysticité, Huges et Richard de Saint-Victor, François d'Assise, Bonavanture et Catherine de Sienne sont les plus célèbres mystiques du XIe et du XIIe siècle.

Du côté des philosophes et alchimistes mystiques, nous trouvons : Geber qui laissa la plus ancienne chimie (IXe siècle), Albert le Grand qui laissa ses fonctions d'évêque pour s'occuper de magie ; Raymond Lulle, franciscain, qui donna la méthode chimique pour la décomposition des corps et qui fabriqua six millions d'or par des procédés occultes pour le roi d'Angleterre (les pièces d'or du nom de Raymondines sont très recherchées par les numismates). Arnaud

de Villeneuve, théologien mystique et alchimiste, qui découvrit l'essence de térébenthine et la distillation de l'alcool.

Au commencement du XIII[e] siècle, on trouve le célèbre Gerson, à qui l'on a attribué l'*Imitation de Jésus-Christ*, et dont la théologie mystique, qui est sienne du moins, est un modèle de bon sens et de raison, de l'aveu même de Victor Cousin.

La théologie mystique, dit Gerson, n'est pas une science abstraite, c'est une science expérimentale ; l'expérience qu'elle invoque n'est pas celle des sens, mais l'expérience des faits qui se passent dans le plus intime de l'âme religieuse. Cette expérience-là est très réelle et conduit à un système réel aussi, mais qui ne peut être compris par ceux qui n'ont pas éprouvé les faits de cet ordre. Pour l'acquérir on n'a pas besoin d'être savant, il suffit d'être homme de bien... La théologie mystique mène directement à Dieu, peut se passer de la science de l'école, tandis que celle-ci ne peut se passer du mysticisme si elle veut arriver à Dieu. Elle seule met dans l'âme la paix et le bonheur. » Rapprochez cet extrait des paroles que je vous citais tout à l'heure de M[me] Annie Besant, et vous entendrez, sinon les mêmes paroles, du moins le même enseignement à cinq cents ans d'intervalle (1).

Cette ère du Moyen Age se termine par l'apparition saisissante d'une mystique à visions merveilleuses, par le prodige le plus célèbre de l'histoire : celui d'une jeune fille, d'une pauvre paysanne qui sut prendre un ascendant miraculeux sur les plus illustres et les plus rudes guerriers du Moyen Age : j'ai nommé Jeanne d'Arc.

Sa grandeur héroïque a laissé dans la stupeur les générations qui lui ont succédé et n'a été bien comprise que de nos jours ; c'est d'ailleurs un culte fervent qui éclot dans l'âme des spiritualistes modernes pour cette héroïne dont le sang-froid, l'intelligence, la hauteur des sentiments, l'éloquence naïve, ironique et forte, sont les plus éclatants témoignages de la force surnaturelle que peut inspirer le mysticisme.

Si l'on parcourt la philosophie de la Renaissance (1453-1590), on trouve un véritable épanouissement du mysticisme.

C'est l'école italienne avec Marcile Ficin et ses élèves, les deux frères Pic de la Mirandole, ces prodiges d'érudition devenus légendaires ; puis ce sont les alchimistes mystiques : Basile Valentin, bénédictin, qui découvrit l'antimoine ; Reuchlin et son ami Agrippa de Netteschéim, Paracelse, le célèbre médecin de qui Leibnitz a dit qu'il avait trop d'esprit ; c'est Van Helmont. En Allemagne, c'est le ministre luthérien Weigel ; en Espagne, sainte Thérèse d'Avila.

Enfin, nous arrivons au célèbre mystique Jacob Boehme, le pauvre cordonnier de Gorlitz, qui, sans aucune instruction littéraire, écrivit une foule d'ouvrages qui forment l'Evangile du mysticisme

(1) *Histoire de la philosophie de V. Cousin.*

allemand. Victor Cousin dit que Boehme ne paraît avoir eu d'autre livre que la bible avec quelques traités de mauvaise chimie et qu'il doit tout à un sentiment extraordinaire de la nature. Quel plus éclatant témoignage de l'intuition mystique peut-on donner que cette constatation faite par un adversaire ?

Les points essentiels de la doctrine de Boehme consistent en ceci : impossibilité d'arriver à la vérité par un autre procédé que l'illumination, identité essentielle de l'âme et de Dieu, origine du mal et réintégration de l'âme. Victor Cousin dit : qu'à partir du XVIIe siècle, les doctrines de cette école, tant allégoriques que théurgiques, passent dans une société secrète, la société des Rose-Croix, la célèbre fraternité mystérieuse des illuminés. Le chimiste Libarius qui découvrit le bichlorure d'étain était un Rose-Croix de cette époque.

Un mystique célèbre de la Renaissance fut le pythagoricien Giordano-Bruno qui abandonna l'Ordre des Dominicains et fut brûlé vif pour cause d'hérésie par l'Inquisition de Venise. L'histoire dit de ce mystique qu'il fut un philosophe d'une immense érudition et qu'il montra une énergie admirable. C'est lui qui répondit avec sérénité à ses juges : « La sentence de mort que vous portez vous trouble peut-être en ce moment plus que moi. » C'est un génie qui laissa dans l'histoire une trace lumineuse et sanglante (1).

En Suède, le célèbre voyant Swedenborg ; en France, la Ramée ou Ramus et Nicolas de Coss qui écrit la thèse « de l'impossibilité pour un être fini d'embrasser et de comprendre l'Infini ».

Telle est la grande famille mystique de l'époque de la Renaissance et dont le génie est sorti de l'école d'Alexandrie, époque qui fut si féconde pour les sciences et la philosophie.

Au XVIIe siècle, le célèbre Bacon parle ainsi du mysticisme : « L'inspiration prophétique, la faculté divinatoire a pour fondement la vertu cachée de l'âme qui, lorsqu'elle est retirée et recueillie en elle-même, peut voir l'avenir dans le songe, dans l'extase ». Bacon recommandait aussi l'étude de l'alchimie. Il est curieux de voir l'auteur de la *méthode rationnelle et expérimentale* faire l'éloge du mysticisme.

Au XVIIe siècle, encore, le Quiétisme, dont la doctrine mystique recommande l'union divine par l'anéantissement de soi-même et par la contemplation, réapparaît avec Michel Molinos et Mme Guyon dont l'extrême piété et les vertus entraînèrent Fénelon dans la voie mystique.

Dans *la philosophie mystique en France à la fin du* XVIIIe *siècle*, M. Franck, de l'Institut, dit : « Le mysticisme n'est pas une effervescence passagère qu'on remarque seulement de loin en loin dans quelques natures privilégiées. Il a ses racines dans les profondeurs de l'âme humaine, on le voit éclore dans toutes es races, sous

(1) *Histoire de la Philosophie V. Cousin.*

l'empire des croyances et des civilisations les plus opposées. » Suivant le même écrivain, de tous les chefs de secte du siècle précité, Martinez Pasqualis est l'un de ceux qui ont jeté le plus d'éclat et c'est lui principalement qui a créé Claude de Saint-Martin dit le Philosophe inconnu.

Aux mystiques du XVIIIe siècle il faut surtout ajouter le comte de Saint-Germain, le porte-lumière mystique, l'envoyé du cycle qui lança la première parole théosophique moderne aux rois et aux nobles, mais dont la semence fut étouffée par le souffle des passions. C'est celui que Voltaire considérait « comme un homme prodigieux possédant un savoir universel, connaissant toutes les langues, musicien comme Paganini, l'homme le plus étonnant de l'histoire », — tel était effectivement ce disciple brillant de la Fraternité occulte.

Toutes les écoles spiritualistes des XIXe et XXe siècles continuent la tradition mystique, et l'école théosophique en a des membres éminents que nous vénérons.

Telle est la pléïade des illustres mystiques reconnus par l'histoire et qui furent envoyés par les Fraternités occultes dans les pays et les milieux sociaux les plus divers pour éclairer les esprits et les tirer de l'ignorance superstitieuse. Telle est aussi la merveilleuse persistance que manifestent les grandes âmes qui protègent et dirigent la pauvre humanité en lui jetant à profusion la semence de la divine Sagesse.

C'est à ces initiateurs, à ces prodiges d'érudition et d'énergie morale, à ces martyrs de la science et de la Vérité que les éducateurs de la jeunesse moderne jettent l'épithète d'*aboulique et de déséquilibré !...* Si, dans ce monde, les aveugles formaient la majorité humaine, les voyants seraient traités de fous; il en est de même entre ceux qui voient avec les yeux du corps et ceux qui voient avec les yeux de l'esprit.

Il résulte bien de ce qui précède que l'humanité peut être répartie en trois groupes :

Le premier, qui comprend le plus grand nombre, se confine dans la vision bornée du monde physique et possède un équilibre mental comparable à celui de l'inertie ; le second, dont la vision intuitive d'un monde supérieur est encore imparfaite, n'a qu'un équilibre mental instable; le troisième, et c'est malheureusement le plus petit nombre, voit par l'esprit un monde idéalement beau où tout respire la force, le calme et la paix, où l'équilibre mental est dans une stabilité parfaite, et où, enfin, l'âme sent les effluves de l'Amour divin comme les poumons aspirent l'air pur sur les cimes neigeuses et altières.

Suivons donc la bannière mystique ; elle abrite dans ses plis les plus glorieux noms de la phalange d'élite qui brilla par sa haute intelligence et ses sublimes vertus.

L. Revel.

MIRA BAÏ

LÉGENDE HINDOUE

A Mademoiselle Aimée Blech.

« Ce n'est pas le trône qui fait le Roi. »
Ernest ROSMER.

Le soleil de l'Inde roulait sur les cieux ses vagues d'opale. Tout cherchait l'ombre ; seuls, deux jeunes tigres luttaient pour un bâton qu'on leur avait jeté en guise de jouet, et leurs corps sveltes, encore minces, roulaient sans relâche sur les dalles de marbre, sous le portique du Palais. Invisible était le roi de Mewar dont les noces récentes avaient illuminé ce Palais et ces jardins de toutes les splendeurs d'un rêve oriental. Invisible, la garde royale, sur les dalles de marbre blanc ; seules, deux taches doréesles corps des tigres en liesse, et, sous les grands massifs où l'ombre noirâtre tranchait sur le blanc aveuglant du sol, les plumes éclatantes aux ailes largement ouvertes d'un oiseau exotique apprivoisé qui cherchait à se baigner dans un sable imaginaire.....

La délicieuse dentelure des toits commençait à se profiler moins nettement sur le ciel plus tendre. La chaleur tombait. Bientôt allait venir l'heure sainte du soir où le cœur humain, dans les derniers feux rapides du jour, entrevoit le retour au grand Tout. Toute seule, au milieu du silence, la jeune reine, la nouvelle mariée, Mira Baï, vient ; cette solitude et ce silence, elle les cherche. Elle paraît très jeune et d'une sveltesse d'enfant ; mais son front droit, d'une beauté originale, sous les grands cheveux bouclés, et ses yeux tout grands, aussi, et profonds comme l'abîme de la Mort, tout en elle est grave et sérieux. Ses vêtements légers de gaze de soie, aux teintes pâles d'émeraude, l'enveloppent d'un rayon printanier. Les anneaux d'or serrent sa mince cheville, un seul immense diamant orne son doigt, et, à l'annulaire de la même main, une lourde bague à l'unique pierre noire gravée de signes inconnus... Elle n'a pas d'autres ornements. La fleur de la méditation, le Lotus sacré, elle le porte dans son cœur. Car on murmure tout bas qu'elle suit le Sentier secret, la Voie douloureuse dont le sommet touche les marches du Trône universel, la Voie qui conduit le disciple jusqu'aux Frères divins de l'humanité, aux Rishis, aux Adeptes, Fils de l'unique Seigneur du monde. — L'antique Loi de l'Inde a dit que la femme doit prendre un époux, et seule est libre de se consacrer à Dieu celle qui est marquée par une vocation invincible, manifeste, aux yeux des siens... Mais Mira Baï sait que l'obéissance est le signe du vrai disciple et le vœu du Radjah de Mavita, son père, a été un ordre pour elle. — Elle est devenue la femme du roi et, dans les jardins d'Udaïpur, sa seule extase est l'heure de méditation solitaire dans les bosquets secrets.

Pourtant ce Palais est beau, et les yeux noirs de la jeune reine s'y plaisent ; elle aime le bruit de ces hautes cimes et le parfum des massifs fleuris. — Les danses qui voguent dans le chatoiement de la soie et le scintillement des pierres précieuses ne lui déplaisent pas, non plus... Le monde sorti de la main divine lui paraît semblable « à un rayon de lune sur un voile d'argent », car ce genre de beauté est une illusion et ne se voit plus à la clarté du soleil, c'est-à-dire à la connaissance intérieure des choses...

Dans le palais, au loin, s'éveillent des sons suaves, prolongés. La reine mère va venir, au bruit de chants sacrés, pour visiter le temple de Dévi, la déesse de sa race, et Mira Baï l'accueillera avec plaisir. Que lui importe l'aspect terrestre de la vie Une, le symbole particulier qu'adore tel homme ou telle race ? Ceux qui *voient* et qui *savent* sont tolérants, car, eux, qui gardent le diamant de la Vérité, voient les rayons de toute nuance se fondre en une seule gloire blanche, et ils savent que le diamant a mille facettes aussi pures, aussi frag mentaires les unes que les autres.

Qu'elle aille donc au temple de Dévi, la mère vénérée de son seigneur terrestre, Mira Baï respecte son culte, mais ne le suit pas. Elle a même refusé de suivre celui du roi. — Le grand Seigneur, lui a-t-elle dit, nous a unis par la volonté à nous exprimée de nos parents. Adore ce Seigneur sous la forme qui t'est sacrée, Mira n'a qu'un culte : le service du Dieu incarné !

*
* *

Dans le bosquet secret elle s'est couverte de son voile. — Le Soleil, image du Dieu, âme du monde, descend derrière les massifs. Mira ferme les yeux et, plongée comme un rayon d'Ame dans la paix de cette heure, elle récite, au rythme scandé des chants sacrés, l'hymne que trouve son génie (1).

Giridhar Gopâl est mon seul maître ; d'autre je n'en ai pas. Lui seul est mon Seigneur ; Lui dont le cœur a l'empreinte divine.... De Lui seul j'ai fait mon trésor et mes joyaux. J'ai progressé, ô Maître, parce que mon âme a goûté la douceur du dévouement et maintenant mes yeux éclairés de joie voient la justice de mon action..... J'ai planté les germes des affections et j'ai répandu sur eux les perles de mes yeux. J'ai été admise, oui, moi, à l'assemblée des Sages, et j'ai passé ainsi au delà des pensées humaines. — Et voilà que cela est devenu connu... Qui a bu le lait de l'amour divin n'a plus goût aux boissons troublées de l'impureté.... Je suis née dans une maison de Roi, — mais qu'importe cela, — tout est passé... Mira ne tient qu'au Seigneur, au Maître adoré et divin ; que le reste soit ce qu'il voudra !...

. . . .

Shri Krishna, seul, l'Homme divin, le Maître suprême, à Lui seul sont vouées l'âme et la vie du disciple...

(1) Hymne authentique de Mira Baï. Traduit du sanscrit par le Bramacharin J. Chateriji.

Qu'importent les formes de l'adoration? Le culte n'est pas la Religion ni le lien d'or de Dieu à l'âme...

*
* *

La nuit est tombée sur le Palais et le ciel d'Orient est scintillant d'étoiles. Les massifs sont dans l'ombre et la bleuâtre lumière de la lune transfigure en beauté surnaturelle les formes des graciles coupoles, les fontaines argentines, les grandes feuilles presque noires...

Tout est de nouveau silencieux, mais tout à l'heure un tumulte de guerre a résonné sous les voûtes et sur le haut balcon sculpté, ouvert au ciel d'azur. La mère du roi s'était retirée en maudissant l'insoumise et le seigneur du pays était resté seul avec sa femme; les yeux dans les yeux, il lui parle lentement, pendant que, dans les ténèbres, les vassaux immobiles, muets, et les prêtres en vêtements sacerdotaux, attendent.

— « Reine, dit-il, demain tu ne le seras plus.... La route des pèlerins sans foyer s'ouvrira pour tes faibles pieds.

— « Ils seront forts, Seigneur, guidés par la dévotion du cœur.

— « L'époux est le seul seigneur, la femme n'est disciple que de son époux, et les commandements d'un père, d'une mère, êtres augustes entre tous, voilà le sentier du devoir....

— « Seigneur, pour le disciple des grands Maîtres, le monde est tout rempli d'êtres augustes et chers, frères à servir, cœurs jumeaux de son cœur. — Une mère est un être auguste entre tous, mais elle n'est que plus saintement servie en servant Celui qui est Un avec elle comme avec l'Univers. Pour le disciple, le monde est tout amour et tout service, mais l'Unique, qui est *tout* dans le grand Tout, c'est le Maître divin, Ranachho (1). Krishna qui s'éveille rayonnant sur le monde est mon Maître. La voix du grand Silence m'appelle et j'obéis. Toi, qui Le conçois sous une forme limitée au symbole terrestre, tu ne veux pas, à ton foyer, de la compagne fidèle, parce qu'elle est étrangère à ses cérémonies... Adieu, donc, Seigneur.

— « Non, dit le roi, la voix serrée... Et ses beaux yeux brillèrent, le regard fixe... Non, Reine, Reine encore! tu ne descendras pas du trône sur la grande route où le pélerin mendiant traîne ses pieds nus dans la poussière. Seul, le disciple que la Voix appelle a le droit divin de ce renoncement. Tu te dis disciple, Reine; or le corps pur voué à la vie secrète des saints ne peut être détruit par le fer, ni par le poison. — Donne-nous donc la preuve des cœurs courageux. Vois cette coupe qu'ornent mes insignes royales : sous mes yeux le prêtre y a versé le liquide qui tue. Bois-le. »

Mira Baï tint un instant la coupe dans sa petite main pâle où la bague noire ressortait. Elle regarda le ciel lointain où, invisibles,

(1) Vocable de Krishna enfant.

montaient les cimes de l'Himalâya, et son regard s'abaissa sur sa bague. — Légèrement, avec vénération, ses yeux l'effleurèrent. Puis elle ramassa autour d'elle les plis brodés de ses voiles, et, levant la coupe à ses lèvres, — elle bût.

Ils attendaient tous, en bas, dans l'ombre et dans la pitié, le roi, en face d'elle, — les yeux éteints de crainte, puis illuminés de respect...

Mira Baï se tenait dans l'attitude des adorateurs de l'Unique, la coupe à ses pieds, vide de son fiel et ses yeux ne voyant pas ceux qui tremblaient pour elle. —

Là, au milieu d'eux, invisible, sauf pour elle, dans la triple et septuple auréole, l'image du Seigneur rayonnait pour le cœur du disciple qui renonçait à tout ce que la Terre peut jeter aux pieds des heureux.

Quand les premières lueurs de l'aurore glissèrent sur les eaux, à l'heure du premier sacrifice, la Reine, vêtue du simple vêtement des ascètes, quitta le Palais pour toujours et sur son passage tout se jetait à terre....

*
* *

Longue est la Route qui conduit au Sentier de Délivrance; dures sont la fatigue, la pauvreté et la solitude ; écrasante la douleur qui, peu à peu, coule à flots inépuisables des cœurs humains ulcérés au cœur grand ouvert du Disciple en labeur de divinité.

*
* *

« *Pada* » *de Mira Baï* (1).

O mon Souverain ! conduis-moi à l'asile de Dvaraka. — De ton Lotus divin dissipe la crainte de la mort... La paix éternelle est l'hôte de Tes temples sacrés. La joie suprême est Ton harmonie... J'ai abandonné mon amour, mes biens, mon royaume, mon époux... Mira, ta servante, cherche refuge auprès de Toi. Prends-la, à jamais, recueille-la en Toi !

*
* *

Les humains craignent la solitude et l'abandon. Et cependant l'isolement est sacré, car c'est la main bénie du Seigneur qui cueille, une à une, les roses de la vie sur notre route, roses aux épines invisibles tournées vers notre Soi éternel, liens qui semblent de soie et qui sont de fer à l'heure où le ciel appelle. Nous sommes, en vérité, des enfants aveugles à qui le père aimant enlève les jouets, images grossières des grandes affections qui attendent l'homme mûr, Maître de l'éternité. Tout amour, tout bonheur qui passe n'est qu'un faible rayon de l'unique amour qui lie le disciple et le Seigneur : l'Ame-soleil et l'Ame-rayon. Béni soit donc le Silence qui ne se fait plus profond que pour nous faire mieux sentir l'approche du Maître !

(1) Pada veut dire prière, le texte ici traduit en est authentique.

*
* *

A Mewar a éclaté l'orage de la persécution. La Forme fait rage contre la Vie, le fanatisme aveugle s'attache avec désespoir à la lettre dont le sens demeure fermé au profane et à l'indolent. Les pieds délicats de la Reine avaient connu les longs pèlerinages ; de Jumna au Guzerate, elle avait porté son tribut d'amour aux lieux où est adoré des hommes Celui qui révéla le Chant du Seigneur (1).

A Dvaraka, au temple sombre, elle attendait, prosternée devant Son image, les persécuteurs en fureur de sang. La tête sur le socle de la statue, figuration de son Maître, elle attendait maintenant, sûre que la fin, la Victoire du novice, était proche. Ses vêtements semblaient de lumière et un chant *passait* tout bas sur ses lèvres souriantes :

— « Si Tu me sais pure de toute tache, accepte ton disciple : Sauf Toi, nul n'est compassion. — Maître ! aie pitié de moi ! — Seigneur de Mira Baï, Unique Amour, accepte-la, et que jamais rien ne la sépare plus de Toi !....

Et la Statue divine s'ouvrit et Mira-Baï disparut dans l'Etre divin.

Les prêtres, ennemis aveuglés, se ruant sous les voûtes silencieuses du Temple, de loin virent que tout était désert, et leur rage tomba.

Le moi éphémère de la Reine ascète avait trouvé un lieu de repos sacré ; le moi éternel de Mira Baï, être de lumière, avait franchi le seuil des Mystères, et, au cercle des grands Initiés, une étoile nouvelle avait brillé (2).

Uari

ECHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

L'enquête naguères entreprise par le journal le *Matin*, de Paris, sur l'*Au delà et les forces inconnues* a donc traité, à son tour, de la théosophie. M. Jules Bois, promoteur de la dite enquête, avait demandé au Dr Pascal un exposé écrit de la donnée théosophique sur la question, exposé qui lui fut remis. En se bornant à le reproduire littéralement, M. Jules Bois aurait eu une belle occasion de publier quelque chose de vrai et d'utile :

(1) La Bhagavad Gita.

(2) *Sources historiques de la légende :*

Hindu castes and Sects. Jogendra Nath Bhattachary, M. A. D. L. Calcutta, 1896. Bhakta Mula (Vie des Saints Vishnuvites) ; Cyclopædia of India, t. II, p. 956.

il a préféré n'en prendre que quelques bribes, sous forme d'interview imaginé, et il a commencé par y commettre quelques erreurs, telle que de faire dire au Dr Pascal que *l'âme est le résultat de la matière*, puis, il a terminé ses articles par des appréciations personnelles pour le moins fantaisistes. En voici quelques-unes.

« *Les théosophes forment bel et bien une Eglise avec dogmes, concile et clergé* ». Il est vrai que l'article reconnaît plus loin que « *les théories théosophiques ne sont imposées à personne, qu'elles ne sont présentées que comme des idées que chacun doit étudier, examiner et n'admettre qu'autant que la raison et l'intuition en sont satisfaites* ». La contradiction est donc manifeste entre les deux dires.

« *La Société théosophique est devenue une agence religieuse essentiellement Britannique, dont le bureau central est à Londres* ». M. Jules Bois, qui a commencé par dire qu'il *connaît bien les théosophes*, ignore donc, d'abord, que les théosophes français s'administrent absolument eux mêmes, et, ensuite, que, si les plus éminents théosophes actuels sont de nationalité anglaise, cela peut changer, ainsi qu'il arrive dans toutes les branches du savoir humain où la palme se distribue tour à tour parmi les peuples, telle l'astronomie, par exemple, dont les principales têtes ont successivement émergé d'Allemagne, avec Képler, d'Angleterre avec Newton, de France avec Laplace, etc.

« *La Nirvana est un néant lointain* ». Ce n'est là, il est vrai, que la répétition de l'erreur que M. Jules Bois a déjà commise dans son Essai théosophique, à la salle Rudy, en 1896, alors que la lecture des Sages de tous les temps et de leurs disciples actuels montre que le Nirvana est, au contraire, l'état le plus réel qui soit, parce qu'il est la demeure ou l'état de conscience des individualités libérées des entraves de la personnalité inférieure et du temps.

« *La théosophie a détraqué un grand nombre de cerveaux faibles et spécialement maintes pauvres femmes* ». Accusation gratuite, absolument mal fondée, sans la moindre preuve à l'appui, — et pour cause (1).

Enfin M. Jules Bois semble acquiescer, lui aussi, aux vieilles imputations calomnieuses contre H. P. B. issues du rapport Hodgson, imputations réduites à néant pas l'incompétence de l'auteur anglais et le vice manifeste des éléments de son rapport.

Sous le bénéfice de ces quelques observations, nous reproduisons, dans le texte du présent numéro de notre revue, la note même *in extenso* que le Dr Pascal a fournie à M. Jules Bois pour répondre à l'enquête en jeu. Il sera ainsi possible de comparer les deux versions.

* * *

Nous voudrions cependant dire un mot encore au sujet des imputations calomnieuses émises, en 1885, contre H. P. B. et plus ou moins

(1) Nous allions omettre la plus singulière des assertions, celle-ci : « *Il n'y a pas d'illusion à se faire. Aucun savant authentique, même spiritualiste, n'est spirite, théosophe ou occultiste.* » M. Jules Bois ignore donc que l'un des plus grands savants de notre époque, l'illustre William Crookes, est *membre* depuis quelques années, *de la Société Théosophique*...

reprises, depuis, toutes les fois que l'obscurantisme est battu en brèche par la lumière. C'est que, dans notre pensée, les mauvais traitements dont notre vénéré Instructeur a personnellement tant souffert ont eu du moins l'effet d'écarter le mouvement théosophique de l'ornière des phénomènes psychiques où le Spiritisme a versé et de maintenir notre mouvement dans la voie droite qui, seule, permet d'arriver sûrement au port (1). « La manière dont progresse l'âme humaine, a écrit un Initié, n'est pas le banal et détestable article que connaissent les amateurs de *pseudo* Occultisme. Les expériences du Soi supérieur sont les seules pierres de touche du véritable progrès. » Et la théosophie a pour mission d'aider au progrès de l'humanité. Les épreuves subies par H. P. B. y auraient donc contribué, en même temps que les hauts enseignements issus de sa plume. Tel est en effet le lot des grandes âmes de servir l'humanité au prix de leur labeur et de leurs souffrances.

***

L'injustifiable levée de boucliers contre H. P. B. récemment suscitée par certains amis de la *Semaine littéraire*, de Genève, inquiets du succès des conférences du Dr Pascal en cette ville, a provoqué aussi des protestations. On nous signale notamment une vaillante feuille Belge, *le Petit messager*, qui, sous la signature de l'un de ses principaux rédacteurs, Jean Delville, et en une série de vigoureux articles, a dit leur fait aux artisans de ténèbres et de discordes. Aussi bien, ce dernier écrivain n'est pas inconnu de nos lecteurs, ayant été le fondateur, naguère, d'une autre périodique Belge, *la Lumière*, laquelle, semblable à un brillant météore, n'a malheureusement laissé à l'horizon de la pensée contemporaine qu'une trace éclatante, mais fugitive.

***

Avec le présent mois, l'activité théosophique reprend partout, autour de nous. Avant de rentrer à Paris, le Dr Th. Pascal a visité les centres du Sud Est où il a fait des conférences en divers points, notamment, à Nice, à Toulon et à Marseille. A Paris, le siège central de la Société théosophique dans notre pays a rouvert ses portes le 15 octobre. Une personne s'y trouve tous les jours, de 3 à 6 heures, pour le service de la Bibliothèque et recevoir les visiteurs. Nous rappelons qu'il y a conférence publique les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois, à 3 heures, avenue Bosquet, 52 et que tous nos lecteurs y sont conviés, ainsi que leurs connaissances. A partir de décembre, et pendant cinq mois, la conférence publique du troisième dimanche aura lieu, à 5 heures, à la salle de la société de Géographie qui est beaucoup plus vaste que celle de l'avenue Bosquet. Le Dr Pascal recevra, en outre, pour entretiens théosophiques, au dit siège de la section, les 2es et 4es di-

(1) Non sans traverses, assurément, puisque, lorsque nous gardons cette réserve, le monde dit, et M. Jules Bois répète : « *Il faudrait que les théosophes prouvent ce qu'ils avancent* », alors qu'au début, quand H. P. B, cédant aux clameurs, manifesta quelques pouvoirs occultes, le même monde, *ignorant*, prétendit que ses prétendus pouvoirs n'étaient que supercheries et que M. Jules Bois dit encore, aujourd'hui, qu' « *on a divulgué ses fraudes* » !



manches, matin, à 10 h. 1/2 et le commandant Courmes, à celui de la Revue, tous les vendredis, à 4 heures.

Nous donnerons la prochaine fois la liste des cours de théosophie pour l'année 1901-1902.

Nous savons enfin que M. Leadbeater, le haut théosophe dont les instructions ont tant de valeur, est attendu à Paris au début de novembre et en février prochain. A cette dernière date, il compte même rendre visite à un certain nombre de branches, en province.

Autres pays.

Le président H. S. Olcott a quitté les Etats-Unis d'Amérique en fin juillet dernier et visité ensuite l'Amérique du Sud, Buenos-Ayres, en particulier. Il est actuellement en route pour effectuer son retour dans l'Inde. Dans ce dernier trajet, il est passé ce mois-ci par l'Europe, en ne s'arrêtant que quelques jours à Londres d'où il a continué sans désemparer. Sa santé est très bonne. On a reçu aussi de bonnes nouvelles de Madame Besant qui se trouvait dans le Nord de l'Inde.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française.* — Pas de nouveau numéro depuis juillet.

Theosophist, *organe présidentiel*, septembre 1901. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Sur le christianisme théosophique, par Lilian Edger. — La fraternité telle qu'elle fut enseignée par Bouddha. — Prévisions astrologiques, par le capitaine Banou.

Vahan, *Section britannique*, septembre 1901. — La vie journalière, d'après la théosophie. — Ce qu'est un enfant, avant l'âge de sept ans. — Peut-on mettre un terme, par la mort, à une situation intolérable ou sans issue terrestre?

Theosophical Review, *Angleterre*, septembre 1901. — Il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité, par Alexandre Fullerton. — Méditation dans les bois, par Axel Watchmeister. — Une nation martyre, par Uari.

Sophia, *Espagne*, septembre 1901. — Conférences de Genève, par le Dr Pascal. — Un songe sur la justice divine, par Pol. — Phénomènes de vie dans les cristaux, par Ch. Blech, fils.

Teosofia. *Italie*, septembre 1901. — Réincarnation, par le Dr Pascal. — Feuilles éparses.

Theosophia, *Hollande*, août 1901. — Sur le Tao te King, par J. von Manem. — Qu'est-ce qu'une étoile, par X. — Maximes.

Theosofisch Maandblad, *Indes néerlandaises*, juillet 1901. — C'est

une revue théosophiques récemment fondée à Semarang, île Java, témoignant ainsi de l'accession du mouvement dans les îles de la Sonde. Le premier numéro rend compte des travaux de la branche de Semarang, déjà composée de quarante membres.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, août et septembre 1901. Lettre du Comité National. — Sur une phrase de la *Lumière sur le Sentier* qui peut se référer à la question sociale. — Adieux du président Olcott à la section américaine.

Teosophic Gleaner, *Inde*, août 1901. — Jainisme et Bouddhisme. — La loi spirale dans la nature. — Victor Hugo sur l'immortalité.

Theosophy in Australasia, août 1901. — Sur l'indifférence. — Comment dormir.

Theosophical-New Zeland Magazine. — Pas reçu.

Theosophie *Belgique*, septembre 1901. — Spiritualité, par Annie Besant.

Revue spirite, *France*, septembre 1901. — Les origines et les grands faits du spiritisme. — Réincarnation, par le prof. Montonnier, où l'on voit le passage suivant : « Les théosophes ne s'entendent pas sur l'époque à laquelle l'âme, en sa qualité d'étincelle divine, participe au développement de l'homme ». Toutes les données théosophiques, érudit professeur, s'accordent, au contraire, à dire que le phénomène, ce noumène, plutôt, a eu lieu à la troisième race mère. L'article reproche aussi aux théosophes de ne pas s'en rapporter, pour l'étude de l'âme humaine, « *aux recherches définies par la science de l'anatomie* et analysées par la *physiologie.* » On ne peut mieux dire que le docte collaborateur de la *Revue spirite* pense *trouver l'âme sous un scalpel.*

Petit messager, *Bruxelles,* septembre 1901. — H. P. B. la grande calomniée, par Jean Delville. — Le guérisseur Antoine.

Artistique revue, *Nice*, septembre 1901. — La théosophie, par Ch. Pahon, excellent résumé.

Intermédiaire, *Paris*, août 1901. — Ce numéro contient une intéressante étude sur le *mois de Marie*, ou sur les rapports qui existent entre nombre de fêtes cultuelles chrétiennes et leurs correspondantes payennes, par G. de F. Nous pourrons y revenir ultérieurement.

Réforme Alimentaire *France*, septembre 1901. — La boule de son, par le Dr Jules Grand. — Le végétarisme et le public éclairé, par Vital. — Conseils pratiques.

Reçus, *également, sans mention de notre sommaire.* — *Lotus*, d'Egypte. *Concordia*, de Paris. — *Paix universelle*, de Lyon.
Wiener Rundschau. — *Theosophischer Wegweises.* etc., etc.

D. A. Courmes.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE D'OCTOBRE 1901

A. M. . . . . 3 fr. »»
Tristaô-Sobral . . . . 6 fr. »»

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement porttées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

AVIS

L'abondance des matières urgentes nous conduit à reporter aux prochains numéros la suite de *Clairvoyance* et du *Péron antique;* d'ailleurs sur leur fin.

Le Directeur administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 NOVEMBRE 1901
DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 9

REVUE THÉOSOPHIQUE
FRANÇAISE

LA CROIX

La plupart d'entre nous ont été élevés dans la croyance que la croix était un symbole exclusivement chrétien, et il peut se faire qu'il se trouve encore des personnes ayant conservé cette opinion. S'il en est ainsi, c'est qu'assurément elles n'ont jamais pensé à étudier cette question ; car, en le faisant, elles auraient été certainement frappées par le fait remarquable de l'universel emploi de ce signe.

La nomenclature détaillée des endroits où se montre la croix, avant l'ère chrétienne, formerait à elle seule un respectable volume, mais, en jetant un coup d'œil sur les ouvrages modernes qui traitent de ce sujet, on y trouve la preuve que la croix était employée, sous l'une ou l'autre de ses formes, dans l'Egypte ancienne, à Ninive, chez les Phéniciens, à Gozzo, chez les Etrusques et par la race préhistorique qui habitait l'Italie avant l'arrivée des Etrusques. On la trouve sur les poteries des races lacustres primitives, ainsi que dans les ruines de Palenque, parmi les restes les plus anciens que l'on ait découverts jusqu'ici, au Pérou, dans l'Inde, en Chine, au Japon, dans la Corée, au Thibet, en Babylonie, en Assyrie, dans la Chaldée, la Perse, la Phénicie, l'Arménie, l'Algérie, les Ashantis, Chypre, Rhodes et chez les habitants préhistoriques de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne et de l'Amérique ; cette liste, si partielle et si incomplète qu'elle soit, est bien faite pour étonner les défenseurs de l'opinion, prédominante à l'époque de notre jeunesse, que la croix était un symbole exclusivement chrétien.

La seule forme de ce symbole qui soit généralement associée à l'Egypte est la *croix ansée*, mais c'est une erreur complète de supposer que les anciens habitants de Khem ne connaissaient pas les autres espèces de croix, car, aussi bien les *croix Grecque* et *Latine* que la *croix de Malte* et que les représentations de la *Svastika*, peuvent être retrouvées parmi les reliques qu'ils nous ont laissées.

J'eus le plaisir, en 1884, de visiter le musée des antiquités Egyptiennes, à Boulak, en compagnie de Mme Blavatsky, et nous avions

pour guide son savant conservateur, M. Maspero. Je me rappelle avec quel intérêt je remarquai, parmi les objets renfermés dans une boîte à bijoux, provenant, croit-on, des plus anciennes dynasties, plusieurs représentations de la croix, admirablement sculptées, en saillie sur la cornaline et ressemblant exactement aux petites breloques de même forme que l'on pouvait acheter au XIXe siècle, dans quelque boutique catholique à Londres.

La plus généralement répandue des formes dérivées de la croix ordinaire, est, peut-être, la Svastika, que l'on peut trouver, je crois, dans chacune des contrées mentionnées ci-dessus. On la suppose généralement identique au marteau de Thor, mais il semble qu'il y ait de bonnes raisons de supposer que ce dernier emblème avait, à l'origine, simplement la forme de la lettre T. Quoi qu'il en soit, il est certain que, lorsque le roi Olaf fêtait la veillée de Noël, à Drontheim :

Sur sa coupe de corne, il faisait le signe
De la croix divine,
Tout en buvant et en murmurant sa prière,
Mais les Berserks toujours
Faisaient le signe du marteau de Thor
Sur les leurs.

Ils employaient, en réalité, des symboles pratiquement identiques. La Svastika apparaît aussi parfois dans le symbolisme chrétien de notre ère ; on peut la voir, par exemple, ornant le bord de la chasuble d'un évêque du Moyen Age, dont la statue, finement sculptée et de grandeur naturelle, se trouve sur une des tombes de la cathédrale de Winchester.

L'Etudiant en Théosophie évitera naturellement l'erreur si souvent commise par des observateurs superficiels et qui leur fait confondre les significations de toutes ces différentes formes du symbole de la croix. Chacune d'elles — la *croix Grecque*, la *croix Latine*, la *croix de Malte*, le *Tau*, la *Svastika*, — possède sa signification propre et ne peut, en aucune façon, comme nous allons le voir, du reste, être confondue avec aucune autre.

Une erreur, particulièrement grave, malheureusement très répandue sur ce sujet, et dont il faudrait définitivement libérer notre esprit, avant de pouvoir espérer retirer quelque profit de cette étude, c'est l'erreur du phallicisme. Bien des écrivains semblent être complètement obsédés par cette idée indécente et ne voir qu'emblèmes phalliques dans les symboles les plus saints de l'antiquité ; que ce soit, la croix, le triangle, le cercle, la pyramide, l'obélisque, le dagoba (1) ou le lotus; pour leur imagination lascive, ils ne peuvent avoir qu'un sens obscène.

(1) Tertre sacré destiné à contenir des reliques saintes dans l'Inde et les pays bouddhistes. Le Dagoba primitif était une tour à coupole surmontée de plusieurs *tchatras* en forme d'ombrelles ; il y en a en Chin

Heureusement que des investigations occultes nous donnent la certitude (comme l'indique d'ailleurs le simple bon sens) que cette théorie choquante sur l'origine de toute religion est totalement dénuée de fondement. Pour tous les cas examinés jusqu'ici, on a trouvé que, dans la pureté du stage primitif de toute religion, jamais un autre qu'un sens spirituel n'avait été attaché à ces divers symboles, et que, lorsqu'il s'agissait de création, on avait toujours en vue la création d'idées par l'intelligence divine. D'un autre côté, partout où l'on trouve des emblèmes phalliques et des cérémonies de nature indécente, associés à une religion, ils peuvent être considérés comme un signe certain de la décadence de cette religion et, dans tous les cas, comme un indice que le pays, où peuvent se voir de tels emblèmes et de pareilles pratiques, a perdu la pureté de sa foi primitive et que son pouvoir spirituel est en voie de disparaître complètement.

Jamais, en aucune circonstance, le phallicisme et l'indécence ne firent partie des conceptions originelles d'une grande religion et la théorie moderne, d'après laquelle tous les symboles auraient eu primitivement une signification obscène, dans la pensée des sauvages qui les inventèrent, et qu'une nation, à mesure qu'elle atteint, avec le cours des âges, un niveau d'évolution plus élevé, devient honteuse de la grossièreté de pareilles idées et imagine alors des interprétations spirituelles destinées à déguiser leur immodestie, est exactement le contraire de la vérité. Les grandes vérités spirituelles sont toujours révelées les premières et c'est seulement après de longues années, quand elles ont perdu leur sens spirituel, qu'une race dégénérée s'applique à attacher une signification plus grossière à leurs symboles.

Négligeant toutes les fausses interprétations ultérieures, quelle idée exprimait donc, à l'origine, le symbole universellement répandu de la croix ? Une partie tout au moins de la réponse nous est donnée par Mme Blavatsky elle-même, dans la préface de la *Doctrine Secrète*, quand elle décrit les signes tracés sur les feuilles successives d'un manuscrit archaïque. On se rappellera que le premier est un cercle tout blanc, qui est censé représenter l'Absolu ; dans ce cercle apparaît un point central : c'est le signe que le premier Logos est entré dans une période d'activité ; le point s'étend en une ligne partageant le cercle en deux parties, symbolisant l'aspect duel du second Logos comme mâle-femelle, Dieu-homme, esprit-matière ; ensuite, pour indiquer le stage suivant, cette ligne de partage est coupée par une autre, ce qui nous donne l'hiéroglyphe du troisième Logos appelé, dans le langage chrétien, Dieu, le Saint-Esprit, le Seigneur, le dispensateur de la Vie.

qui ont de 7 à 14 tchatras sur eux. Le Dagoba moderne a la forme d'une pyramide ; on y met des reliques de Bouddha ou d'Arhats. Il y a à Ceylan un Dagoba qui a été élevé 160 ans avant J.-C.

(N. D. L. D.)

Il est à noter que tous ces symboles sont encore inscrits dans le cercle et, par suite, sont des emblèmes de stages différents dans le développement du triple Logos, mais non encore de sa manifestation. Lorsque le temps est accompli et qu'il se prépare à cette prochaine descente, le symbole change habituellement en l'une ou l'autre de deux manières. Quelquefois le cercle disparaît tout à fait, et nous avons la croix Grecque aux bras égaux comme le signe du troisième Logos au commencement d'un Mahakalpa ou grand cycle, avec son pouvoir créateur, tout prêt à agir, mais n'ayant pas encore agi.

En suivant cette ligne de symbolisme nous arrivons à la *Svastika* qui implique toujours le mouvement — le pouvoir créateur en activité ; car les lignes ajoutées à angle droit aux bras de la croix sont supposées représenter des flammes qui se dirigent en arrière, à mesure que la croix tourne sur elle-même. Elles indiquent ainsi doublement l'éternelle activité de la Vie Universelle, d'abord par le jaillissement incessant du feu qui s'élance du centre à travers les bras, ensuite par la rotation de la croix elle-même. Une autre façon d'exprimer la même idée se trouve dans la *croix de Malte,* dont les bras s'élargissent à mesure qu'ils s'éloignent du centre, représentent une fois de plus l'énergie divine se répandant dans toutes les directions de l'espace.

Quelquefois ce n'est pas le cercle entourant la croix qui disparaît, c'est celle-ci qui s'étend au dehors du cercle. Telle est la croix aux bras égaux, avec un petit cercle au milieu, et, au stage suivant, ce cercle s'épanouit en une rose (autre emblème bien connu de la vie) ; c'est le symbole familier d'où les Rose-Croix prirent leur nom. Enfin, non seulement la croix porte la rose mystique à son centre, mais elle devient elle-même colorée en rose, pour montrer que ce qui s'écoule d'elle, et à travers elle, est toujours le feu de l'amour divin.

Naturellement la grande formule occulte « *En bas, comme en haut* », trouve à s'appliquer en cette occasion, et, avec très peu de variation, ces symboles pourraient être et sont quelquefois employés pour indiquer des stages bien plus bas d'évolution. De là, dans l'explication qu'en donne M[me] Blavatsky, le rapport qu'elle leur trouve avec les différentes races d'hommes. On peut voir clairement comment une fausse interprétation du symbolisme de cette évolution inférieure et son association, dans un certain stage, avec la séparation des sexes, ont pu donner naissance à cette idée répugnante du phallicisme. En vérité, la connaissance du sens véritable de la croix Grecque semble avoir été perdue de vue par la masse, tout à fait dans les premiers temps ; ses rapports avec le troisième Logos sont restés connus, pendant des âges, des seuls occultistes et les chercheurs superficiels l'ont presque invariablement confondue avec la croix Latine du second Logos, dont le sens est en réalité entièrement différent.

Dans une étude précédemment publiée sur le *Credo Chrétien*, j'expliquais qu'en remontant jusqu'à l'origine du symbole bien connu du crucifix nous nous attendions à voir le crucifié disparaître, laissant seule la croix, que nous supposions être un symbole encore plus primitif. En fait, c'est exactement le contraire qui eut lieu ; la croix disparut et le crucifié, avec ses bras élevés, demeura, personnifiant l'Homme-Dieu se tenant dans l'espace, les bras étendus pour bénir, et s'épandant lui-même, pleinement, dans toutes les directions. Que l'Eglise chrétienne primitive ait eu de ceci quelque tradition, cela semble ressortir de ce fait que, dans les peintures des catacombes de Rome, se trouve fréquemment cette même figure avec les bras relevés de la manière indiquée, debout au milieu des douze apôtres, exactement à la place où devait naturellement se trouver la figure du Christ. Celui-ci est généralement désigné sous le nom d' « *orante* », ou figure en prière ; on a supposé quelquefois que c'était une figure féminine, et elle a donné lieu, je crois, à bien des controverses, entre les archéologues de l'Eglise, mais son interprétation la plus naturelle me paraît être celle que j'ai suggérée plus haut.

Même lorsque la croix fut ajoutée à cette figure, pour représenter la descente ultérieure du Logos dans la matière, il n'y avait encore pas l'ombre d'une suggestion de douleur ou de souffrance en rapport avec elle, à part un certain affaissement, une certaine limitation ; cette portion de la vérité, tout au moins, commence maintenant à être comprise même des investigateurs chrétiens, car dans un article que H. Marucchi, l'archéologue catholique bien connu, a publié dans le dictionnaire de l'abbé Vigoroux, l'auteur cite la porte de Santa Sabina, du ve siècle, à Rome, et une pièce d'ivoire de la même date, dans le Muséum Britannique, comme étant les plus anciens spécimens de crucifix connus ; « il faut remarquer, dit-il, que le Christ, qui est ici représenté, est encore vivant, avec les yeux ouverts et sans la moindre marque de souffrance physique ».

Il continue en disant qu'au vi^e siècle, le crucifix est plus fréquent, la figure, néanmoins, étant toujours vivante, et vêtu d'une longue tunique, et que c'est au xiie siècle que « l'on a cessé de représenter le Christ en vie et triomphant sur la croix ». Il paraît croire que la nouvelle école de peinture de Cimabue et Giotto est en grande partie responsable de ce changement.

La *croix Latine*, par suite, doit toujours être regardée comme le symbole du second Logos ; on doit la distinguer avec soin de la *croix Grecque*, dont les formes variées signifient les différents stages de l'œuvre du troisième. Il a été dit précédemment quelque chose des fonctions de chacun de ces Pouvoirs divins, dans la formation du système solaire, de sorte qu'il suffira d'en faire une brève récapitulation. C'est la première grande effusion du troisième Logos — le Saint-Esprit, le dispensateur de Vie — qui donne de la vitalité et

de l'énergie à la matière vierge du Cosmos, et tire de l'éther atomique original, pour l'amener à l'existence, ce que les chimistes appellent les éléments.

Dans cette matière ainsi vivifiée et qui, dès lors, a cessé d'être vierge et improductive, descend la seconde grande effusion provenant du second Logos, Dieu le Fils qui devient ainsi σαρκωθέντα ἐκ πνεύματος ἁγίου καὶ Μαρίας τῆς παρθένου incarné du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. Quand cette seconde effusion atteint le plan physique, sous la forme de ce que nous avons quelquefois nommé la monade minérale, elle donne aux différents éléments chimiques le pouvoir de combinaison, et, ainsi, se trouve préparée la voie pour d'autres manifestations de vie plus élevées, qui suivront dans les règnes suivants.

Maintenant, il est évident qu'avec la connaissance si extrêmement limitée que nous possédons actuellement de toutes ces merveilleuses opérations : avec le désavantage en plus de les voir d'un plan aussi inférieur et de suivre leur action comme venant d'en bas et non d'en haut, quelque conception que même les plus sages d'entre nous puissent se faire du travail réel mis en œuvre dans ce grand drame ; elle doit nécessairement être si imparfaite, si désespérément entachée d'erreur, qu'à moins d'être exposée avec une grande réserve et en toute modestie, elle risquerait fort de paraître tout simplement blasphématoire. Il me semble toutefois que dans l'examen qu'il nous est possible de faire de ce merveilleux complexus évolutif, nous entrevoyons, de ci, de là, quelques lueurs sur une partie de son plan — aperçus que nous pouvons vérifier en les appliquant à différents niveaux de ce processus de développement.

Ici, par exemple, nous semblons voir clairement en action le principe général qui consiste à engendrer un certain assemblage d'éléments, et à les doter de tant de stabilité, d'individualité en quelque sorte, que, dans toutes les conditions ordinaires de température et de pression, ils conservent leur position comme entités séparées ; tandis qu'en un stage ultérieur et distinctement plus élevé de leur évolution, il s'est développé en eux la faculté et le désir de l'union. Il est impossible que cette sommaire esquisse d'évolution dans le règne minéral ne rappelle pas à l'esprit cette déclaration que le Logos Lui-même n'est devenu manifeste qu'afin qu'il pût émaner de Lui une immense multitude d'unités qui, lorsqu'elles sont devenues suffisamment séparées pour que chacune d'elles soit un centre vivant et puissant, doivent tendre de nouveau vers l'union parfaite et réaliser leur unité en Lui.

Si nous venons à examiner le développement individuel de l'homme, nous pouvons voir le même principe en action. Après que l'homme, en tant qu'individu en possession d'un corps causal, est définitivement arrivé à l'existence, toute la force du milieu qui l'environne semble dirigée vers l'évolution de *manas*, la faculté de discernement et de séparativité qui, en lui, comme microcosme,

correspond distinctement à *Mahat*, le Menta universel ou le Saint-Esprit, dans le macrocosme. C'est bien plus tard que s'opère le développement de *buddhi*, la faculté de combiner et d'unifier qui peut être prise comme correspondant, sous bien des rapports, avec le second Logos dans les sphères plus étendues. En vérité, si incompréhensible que puisse être cette déclaration, quelque vains que soient nos efforts pour l'expliquer, c'est un fait bien réel que les principes que nous appelons dans l'homme, *atman*, *bouddhi*, *manas*, ne sont pas simplement des correspondances, ni même de simples réflexions ou des rayons des Trois Grands Logoï, mais sont, en quelque sorte et très véritablement, eux-mêmes, ces glorieuses entités incréées, incompréhensibles, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Ainsi nous voyons que les deux croix, la croix Latine et la croix Grecque, peuvent fort bien être employées (et elles *le sont* souvent) comme symboles de certains stages du développement de l'homme individuel, ou même comme la signification de certains de ses principes. Parfois aussi, on s'en sert pour désigner les stages de l'évolution mondiale, car, là encore, nous voyons que la même loi générale trouve son application. Au point où est arrivée l'évolution, l'action a été jusqu'ici principalement créatrice et séparative, se rapportant surtout au développement de *Manas*, et c'est à peine si nous voyons commencer à se dégager *bouddhi*, le grand pouvoir unificateur qui est vraiment le Christ en l'homme.

Çà et là, nous trouvons un homme manifestant un peu de son influence — çà et là, de légers indices de ce qui est à venir peuvent être discernés par ceux qui savent lire les signes des temps. Il se pourrait même, si fâcheux que soient leurs résultats, que certains des traits les plus effrayants de notre état social, si défectueux en raison de l'égoïsme et de l'ignorance que montrent toujours ses organisateurs (et aussi en raison de la haine aveugle que chacun éprouve à l'égard de quiconque est meilleur et plus sage), contiennent, malgré tout, par devers eux, comme une vague lueur d'espérance, et constituent peut-être les premiers tâtonnements mal dirigés d'aveugles et d'ignorants vers la véritable union qui doit venir un jour, mais par des voies entièrement opposées à celles qui sont aujourd'hui suivies.

Rappelons-nous, après tout, que nous avons à peine dépassé le point tournant de tout le système d'évolution, et que nous venons seulement d'entrer sur le parcours ascensionnel dont le terme nous mènera à la divinité. Nous ne sommes encore qu'à la quatrième ronde — celle, à proprement parler, du développement de *Kama* et du corps astral — et le fait de nous trouver, partiellement, en possession de *manas* en ce stage de notre développement, est presque entièrement dû à l'aide et à l'impulsion fournies à notre humanité par la venue des Seigneurs de la Flamme, à une période qui, en somme, est relativement récente. Le complet développement de

manas ne devra même se produire que pendant la prochaine ronde de sorte que, sûrement, pour bien longtemps encore, un simple avant-goût de ce prodigieux pouvoir qu'est *Bouddi*, est tout ce que nous devons espérer.

Toutefois la nature s'avance lentement vers ce stage et l'avenir appartient à ceux qui, dès maintenant, voudront reconnaître ce fait et y travailler — ceux qui s'appliqueront, par tous les moyens possibles, à seconder le principe unificateur, pour briser les barrières du doute et de la haine qui, malheureusement, existent si souvent entre classe et classe, entre nation et nation. Voilà, en réalité, le véritable travail Théosophique, l'œuvre de nos Maîtres. Etre admis à y collaborer constitue le plus grand des privilèges !.

Et vraiment ce symbole de la croix peut nous servir de pierre de touche, pour distinguer le bon du mauvais, dans bien des difficultés de la vie. « Seules ces actions, au travers desquelles brille la lumière de la croix, sont dignes de la vie du disciple », dit un verset d'un livre de maximes occultes ; et il faut l'interpréter dans le sens que l'aspirant, dans tout ce qu'il fait, doit être mû par le fervent désir du sacrifice de soi. La même idée se trouve dans un autre verset : « Celui qui entre sur le sentier, dépose son cœur sur la croix ; lorsque le cœur et la croix ne font plus qu'un, alors il a atteint le but. » De même, sans doute, pouvons-nous mesurer notre progrès en vérifiant si c'est l'égoïsme ou le sacrifice qui prédomine dans notre conduite.

Tout en ne pouvant nous empêcher de repousser avec horreur toutes les idées affreuses, et véritablement blasphématoires, que les orthodoxes associent à celle de crucifixion, nous devons être toutefois heureux de reconnaître, dans *le signe de la croix*, un signe qui nous rappelle constamment l'ineffable sacrifice du Lógos — la patience infinie avec laquelle son pouvoir tout-puissant se soumet à toutes les limitations, afin que, dans le cours progressif de leur lent développement, les formes multipliées qu'Il prend puissent s'épandre graduellement et sans qu'elles soient trop vite détruites, chacune d'elles arrivant, de la sorte, à être aussi profitable que possible.

Il doit nous servir également à nous rappeler que l'homme lui-même est ainsi crucifié, bien que sans le soupçonner ; et, s'il l'ignore, c'est que l'âme vivante, le vrai Christ en lui, est encore assez aveugle pour s'identifier avec la croix de matière où elle est attachée. Nous avons avantage à nous rendre compte que nos corps, aussi bien le corps physique que le corps astral ou le corps mental, ne sont pas nous-mêmes, et que toutes les fois que nous trouvons, pour ainsi dire, deux êtres combattant en nous, il faut nous souvenir que nous sommes, en réalité, le plus haut, et non le plus bas — le Christ et non la croix. La croix devrait nous dire encore que tout sacrifice vrai doit être, comme celui du Logos, — un sacrifice volontaire ; tant qu'une pensée de souffrance y de-

meure attachée, le sacrifice n'est pas entier ; aussi longtemps qu'un homme doit se contraindre pour faire ce qu'il préférerait ne point faire, il ne fait que s'acheminer vers l'accomplissement de l'éternelle grande loi de Yagña. Mais, quand il se donne tout entier, librement, sans songer à la peine ou à la fatigue, s'oubliant complètement lui-même dans l'œuvre qu'il accomplit ; quand il se donne lui-même, parce qu'ayant vu, une fois, sa gloire et sa beauté, il ne peut faire moins que se donner lui-même ; – alors, mais alors seulement, son sacrifice est un avec celui du Logos ; alors, mais alors seulement, il s'est véritablement marqué du signe de la croix du Christ éternel !

C. W. Leadbeater.

LA CHUTE DE L'HOMME ET SON ASCENSION

La question suivante a été posée :

*D'après l'*Essai sur l'évolution humaine (1), *l'homme serait une parcelle de ce grand tout appelé Dieu, omniscient et omnipotent. La partie étant semblable au tout et par conséquent omnisciente et omnipotente : d'où vient que cette partie, sous l'effet d'une rétrogradation apparente, soit condamnée à plonger dans la matière pour retourner, après une série incalculable de réincarnations, à son point de départ qui est le grand Tout, Dieu ?*

« Des âmes vieilles et des âmes jeunes, » — est-ce que ces deux termes ne sont pas contradictoires, — Dieu, de qui elles émanent, étant éternel...

Sans l'admettre, on comprend la Chute, comme l'indique la Genèse, pour cause d'infraction à une défense formelle : c'est humain et logique ; mais la Chute, dans l'acception théosophique, comment l'expliquer ?

La réponse à ces questions se trouve dans l'exposé de l'Evolution, tel que nous l'avons présenté dans le livre en question. Nous allons le préciser davantage.

Le But de l'Evolution c'est la multiplication des êtres dans l'Etre. Pourquoi cette multiplication ? Pour qu'un nombre infini de « mois » participent à la Divinité : c'est, du moins, ce que l'on nous dit et ce que nous pouvons comprendre à notre stage actuel de développement.

La compréhension totale du problème demande l'évolution entière, mais nous pouvons en apercevoir quelques lueurs déjà. Ce sont elles que nous allons essayer d'exposer.

(1) Ouvrage récemment publié par le Dr Pascal. Voir les annonces de livres, 3e page de la couverture (N. D. L. D).

*
* *

Le premier point paradoxal, c'est la production de la multiplicité dans l'Unité, sans anéantissement de l'Unité.

L'*Etre en soi* est partout dans l'Univers (dans l'espace), puisque l'espace n'existe que là où un univers existe, et l'univers n'est que l'ensemble des vibrations produites par la volonté de l'*Etre en soi*. Cet ensemble indéfini de vibrations est dans son producteur, dans l'Etre infini. Chacun des corps de cet univers a, en lui, un point (1) de l'Etre immuable.

Ce « point » c'est l'Etre infini (au point de vue absolu) et c'est une *partie* de l'Infini (au point de vue relatif). Il est « partie » en ce sens qu'il n'a pas encore de « moi » ; il n'est pas encore un centre conscient de la forme qu'il imbibe pour ainsi dire ; Dieu est son centre conscient comme il est le centre de l'Univers ; c'est Dieu qui le dirige, qui le développe. Les exemples ne manquent pas : tous les êtres appartenant aux règnes inférieurs en sont là, ils sont d'autant plus inconscients de leurs facultés qu'ils sont plus bas dans l'échelle évolutive. Voyez la formation des cristaux (2) ; ils sont absolument inconscients de l'intelligence qui les construit. Voyez les germes ; ils sont inconscients ; ils construisent sans le savoir les formes les plus variées, les organes les plus délicats, — Dieu les guide.

Mais ces « points » d'Infini doivent devenir conscients d'eux-mêmes, et des pouvoirs que, comme parties du Tout (3), ils possèdent. Cet éveil à la conscience personnelle, et, par là, à l'intelligence et la puissance, se fait par l'évolution, par le passage des « points » dans des formes variées. Ces formes transmettent au « point » divin des vibrations ; ces vibrations, par leur répétition, finissent par s'imprimer sur le « point » divin, et y éveiller la conscience. Chaque forme est une vibration (ou mieux un système de forces) ; cette vibration, qui est la forme, s'imprime sur le point d'essence divine, — y éveille le pouvoir de sentir cette vibration (de *connaître* cette forme). Cet éveil est progressif, car une forme comprend un ensemble de vibration très subtiles, allant des vibrations les plus grossières aux vibrations les plus complexes, et la faculté de répondre aux vibrations dépend de certaines modifications qui se produisent, par l'évolution, dans la constitution de la forme.

Toute forme est, en effet, un assemblage de sens. Un sens est une série de « cordes » capables de répondre à une série de vibrations

(1) On ne peut supposer de parties à l'Infini, mais *quand un univers est produit*, ces parties paraissent exister ; chaque atome possède en lui un point d'Infini.

(2) Voir *Revue Théosophique française* de juin 1901, page 127.

(3) Comme *Tout*, en réalité, si l'on se place au point de vue absolu.

dont l'ensemble est l'Univers. Les sens physiques répondent aux vibrations physiques ; tant qu'une forme ne possède que des sens physiques, les vibrations physiques l'agitent sans qu'elle en soit consciente.

Quand des sens hyperphysiques (astrals) ont été organisés, les vibrations physiques frappent ces derniers et provoquent la *sensation* (caractéristique de la matière hyperphysique). L'organisation de la matière hyperphysique commence dès que l'organisation de la matière physique le permet ; l'organisation des deux états de matière marche *pari passu*, jusqu'à un certain point ; la *préparation des matériaux* hyperphysiques est faite par les vibrations des sens physiques ; le *modèle* d'un sens quelconque vient de l'Intelligence cosmique ; les *constructeurs* font le reste automatiquement : ils sont impressionnés par les Intelligences radieuses qui servent volontairement la Nature dans ses constructions.

Ce processus d'élaboration et de construction se répète partout. De sorte que l'activité des sens hyperphysiques prépare aussi le développement de la matière mentale et par conséquent de la caractéristique de cette matière : la pensée, le « moi », etc. Les vibrations physiques (forces physico-chimiques) ont donc provoqué les vibrations hyperphysiques (sensation) ; la sensation en frappant la matière mentale a provoqué la pensée : le centre (le « point » d'infini) a reconnu la sensation comme quelque chose différent de lui ; il a conçu le « moi » (le centre frappé) et le « non-moi » (la sensation qui frappe). Quand le « moi » et ses attributs intellectuels a suffisamment grandi, l'*homme est né*. Et l'homme, en grandissant toujours, devient le surhumain, puis le divin, car de nouveaux sens apportent au « centre » de nouvelles connaissances, de nouveaux sentiments, de nouveaux pouvoirs, jusqu'à ce que *toutes* les vibrations de l'Univers aient été reçues par le « point » divin. Celui-ci possède alors tous les pouvoirs qui ont créé cet Univers, et il continuera à grandir sur d'autres univers plus compliqués, plus divins ; il sera éternellement un « dieu » grandissant, dans l'Etre infini ; un dieu vivant, à travers des évolutions sans fin et des nirvanas sans fin, dans une succession de périodes d'activité et de repos qui n'a ni commencement ni fin.

Telle est la multiplication divine : des milliards sans nombre d'êtres devenus des dieux qui savent qu'ils sont des dieux, *tout en étant Dieu* : des dieux pendant les périodes d'activité de Dieu, Dieu (l'Etre en soi) pendant les périodes de repos universel. Etat sublime que nos faibles intelligences ne peuvent concevoir, mais peuvent *commencer* à sentir.

***

De ce bref exposé, découlent les considérations suivantes :

La multiplicité naît et finit avec les Univers.

La *partie* possède tous les pouvoirs du Tout, mais elle n'en devient consciente et ne peut les utiliser que par l'évolution.

Elle ne rétrograde pas ; elle ne plonge dans la matière que pour acquérir le « moi » qui, seul, permet la divinisation consciente.

Quand elle est au point d'arrivée, elle est devenue consciente, et à jamais possesseur des pouvoirs du Tout.

Les âmes *par essence*, ne sont donc ni vieilles, ni jeunes : elles sont éternelles. Mais, comme « points » divins, elles ont un commencement, — elles naissent avec l'Uuivers qui permet leur entrée dans la matière. Avant d'être *incorporées* dans une forme, elles n'existent pas comme âmes, elles sont le Tout ; quand le « moi » est né et s'est développé elles sont devenues des dieux dans Dieu.

Dr Th. Pascal.

CLAIRVOYANCE

CHAPITRE IX

MÉTHODE DE DÉVELOPPEMENT

Sitôt qu'un homme s'est convaincu de la réalité de cette précieuse faculté de clairvoyance, sa première question est généralement celle-ci : « Comment puis-je développer, en ce qui me concerne, cette faculté que l'on dit latente chez tous ? »

Or, il y a de nombreuses méthodes qui permettent de la développer, mais il n'y en a qu'une dont l'emploi général puisse être recommandé en toute sécurité et c'est celle dont nous parlerons en dernier lieu. Parmi les nations peu avancées de ce monde, l'état de clairvoyance a été obtenu par divers procédés peu recommandables ; parmi quelques-unes des tribus non-aryennes des Indes, au moyen de philtres enivrants ou par l'inhalation de vapeurs stupéfiantes ; parmi les derviches, en se lançant dans le tourbillonnement d'une folle danse religieuse jusqu'au moment où l'on en arrive au vertige et à l'insensibilité ; parmi ceux qui s'adonnent aux abominables pratiques du culte Voodoo, au moyen d'effrayants sacrifices et d'odieux rites de magie noire. Les méthodes de ce genre ne sont heureusement pas en vogue dans notre propre race ; pourtant, même parmi nous, un grand nombre de ceux qui s'occupent de cet art antique adoptent des modes d'auto-hypnotisation, comme ceux qui consistent à fixer un point brillant ou à répéter une formule assez longtemps pour provoquer un état de demi-stupéfaction, tandis qu'une autre école s'efforce d'obtenir les mêmes résultats en employant l'un des systèmes indiens de régularisation de la respiration.

Toutes ces méthodes sont incontestablement condamnables comme étant d'une pratique dangereuse pour l'homme ordinaire qui n'a aucune idée de ce qu'il fait et se livre simplement à de vagues expériences dans un monde inconnu. La méthode qui consiste à obtenir la clairvoyance en se laissant mesmériser par une autre personne, en serait elle-même une devant laquelle je reculerais avec la plus vive répugnance, et il est certain que l'on ne devrait jamais la tenter, sauf dans des conditions d'absolue confiance et d'affection entre le magnétiseur et le magnétisé et avec une pureté de cœur et d'âme, d'esprit et d'intentions d'une perfection que l'on rencontre rarement chez d'autres que les plus grands saints.

Les expériences faites en se servant de l'extase mesmérique présentent le plus profond intérêt, en ce qu'elles nous donnent (entre autres choses) la possibilité de prouver au sceptique que la clairvoyance est un fait; néanmoins, sauf dans les conditions que je viens de mentionner, conditions que je reconnais être presque impossibles à réaliser, je ne conseillerais jamais à qui que ce soit de se soumettre à ces expériences en qualité de sujet.

Le mesmérisme curatif (dans lequel, sans plonger le moins du monde le malade dans l'extase, on fait un effort pour soulager ses souffrances, pour le débarrasser de sa maladie ou pour lui infuser de la vitalité au moyen de passes magnétiques) est tout à fait autre chose et si le mesmérisateur, même complètement inexpérimenté, est lui-même en bonne santé et animé d'intentions pures, aucun mal ne peut vraisemblablement être fait au sujet. Dans un cas grave, comme lorsqu'il s'agit d'une opération chirurgicale, un homme pourrait raisonnablement accepter même d'être plongé dans l'extase mesmérique, mais ce n'est certainement pas un état avec lequel il faudrait se livrer à des expériences faites à la légère. Assurément, je conseillerais énergiquement, à tous ceux qui me feraient l'honneur de me demander mon avis à ce sujet, de ne tenter aucune investigation expérimentale dans ce qui constitue encore pour eux le domaine des forces anormales de la nature, avant d'avoir préalablement lu avec attention tout ce qui a été écrit sur cette question ou, ce qui est de beaucoup le mieux, avant d'être placés sous la direction d'un instructeur compétent.

Mais, nous dira-t-on, où donc peut-on découvrir cet instructeur compétent? Certainement pas dans les rangs de ceux qui ont recours à la réclame pour s'annoncer comme instructeurs qui offrent, moyennant un certain nombre de guinées ou de dollars, de vous initier aux mystères sacrés de l'antiquité, ou qui organisent des « cercles de développement » dans lesquels les postulants occasionnels sont admis à raison de tant par tête.

Nous avons insisté à maintes reprises dans ce traité sur la nécessité d'être soigneusement exercé, sur les immenses avantages que possède le clairvoyant exercé sur celui qui ne l'est pas, mais cela

nous ramène encore à la question ; où peut-on être régulièrement exercé ?

A cela je répondrai que l'on peut se procurer cet enseignement précisément là où il a toujours été possible de le recevoir depuis le commencement de l'histoire du monde, c'est-à-dire dans le sein de la *Grande Fraternité Blanche des Adeptes* qui, aujourd'hui comme toujours, surveillent l'évolution humaine, la dirigent et l'aident sous l'empire des grandes lois cosmiques qui représentent pour nous la Volonté de l'Eternel.

Mais, demandera-t-on, comment est-il possible d'arriver jusqu'à Eux ? De quelle façon le postulant assoiffé de savoir pourra-t-il Leur faire connaître son désir de s'instruire ?

Encore une fois, en employant uniquement les méthodes antiques. Il n'existe aucun procédé breveté nouveau qui permette à un homme de s'assimiler, sans se donner de mal, les qualités qui sont nécessaires pour dévenir un élève de cette Ecole ; aucune route royale qui vous conduise au savoir que l'on y acquiert. Aujourd'hui, comme aux époques les plus reculées de l'antiquité, l'homme qui désire attirer leur attention doit s'engager sur la voie lente et pénible du développement de soi-même ; il doit, avant tout, prendre possession de lui-même et se transformer pour devenir absolument tel qu'il doit être. Les phases que traverse cette voie ne sont pas secrètes ; je les ai décrites en détail dans *les Aides invisibles* (1), de sorte qu'il est inutile que je recommence ici. Cette voie n'est pas facile à suivre et pourtant *tous doivent la suivre*, tôt ou tard, car la loi de l'évolution entraîne, lentement mais irrésistiblement, l'humanité vers son but.

C'est parmi ceux qui s'avancent sur cette voie que les grands Maîtres choisissent leurs élèves et ce n'est qu'en se rendant digne d'être instruit qu'un homme peut se mettre dans le cas de recevoir l'enseignement. Sans cette préparation, le fait d'appartenir en qualité de membre à une Loge ou à une Société, secrète ou non, ne le rapprocherait pas le moins du monde de son but. Il est vrai, ainsi que nous le savons tous, que c'est sur la demande de quelques-uns de ces Maîtres que notre Société Théosophique fut fondée et qu'un certain nombre de ses membres ont été choisis pour entrer en relations plus directes avec Eux, mais ce choix est le résultat des efforts sérieux du candidat et non de sa qualité de membre de la Société ou de tout autre groupe constitué dans son sein.

Telle est donc la seule méthode à laquelle on puisse absolument se fier pour développer la clairvoyance : s'engager avec toute l'énergie dont on est capable sur la voie de l'évolution morale et mentale, à un certain point de laquelle cette faculté, jointe à d'autres plus élevées encore, commencera à se manifester spontanément. Il y a pourtant une autre pratique recommandée par toutes les re-

(1) Voir la VIIIe année de cette Revue.

ligions, sans distinction, qui lorsqu'on s'y livre attentivement et respectueusement, ne peut faire aucun mal à l'être humain et grâce à laquelle un genre de clairvoyance très pur a été parfois développé ; c'est la *pratique de la méditation.*

Qu'un homme se réserve chaque jour une certaine heure — une heure, durant laquelle il peut compter qu'il sera tranquille et qu'on ne le dérangera pas, mais plutôt durant la journée que dans la nuit — pendant laquelle il s'étudiera à maintenir durant quelques minutes son mental libre de toutes pensées terrestres, de quelque nature qu'elles soient, et, après cela, à diriger toutes les forces de son être vers l'idéal spirituel le plus élevé qu'il connaisse. Il constatera qu'un pareil pouvoir de contrôle est infiniment plus difficile à obtenir qu'il ne le suppose, mais, lorsqu'il l'aura obtenu, cela ne pourra que lui être très profitable et à mesure qu'il deviendra de plus en plus capable d'élever et de concentrer ses pensées, il pourra constater graduellement que des mondes nouveaux se montrent à ses yeux.

Après tout, cependant, si ceux qui aspirent si ardemment à la clairvoyance pouvaient la posséder temporairement, pendant un jour ou même une heure, il est loin d'être certain qu'ils souhaiteraient de conserver ce don. Il est vrai que cela met à leur disposition de nouveaux champs d'étude, de nouveaux moyens de se rendre utiles, et, pour cette dernière raison, nombre d'entre nous seraient d'avis que la chose en vaut la peine, mais il ne faut pas oublier que, pour celui que son devoir astreint à vivre dans le monde, cette faculté est loin de constituer une benédiction sans mélange d'amertume. Les chagrins et les misères, les mauvais penchants et l'avidité de ce monde pèsent sans trève de tout leur poids sur celui qui a acquis cette faculté de vision, au point qu'au début il est souvent tenté de se faire l'écho de l'adjuration passionnée que renferment ces quelques lignes de Shiller :

Dein Orakel zu verkünden, warum warfest du mich hin
In die Stadt der ewig Blinden, mit dem aufgeschloss'nen Sinn ?
Frommt's den Schleier aufzuheben, wo das nahe Schrecknis droht ?
Nur der Irrthum ist das Leben ; dieses Wissen ist der Tod.
Nimm, O nimm die traur'ge Klarheit mir vom Aug' den blut'gen Schein !
Schrecklich ist es deiner Wahrheit sterbliches Gefäss zu sein !

ce que l'on peut traduire par :

« Pourquoi m'as-tu jeté ainsi au milieu de la ville des toujours aveugles, afin que j'y réclame ton oracle au moyen du sens appelé à l'activité ? Quel profit y a-t-il à soulever le voile, là où les proches ténèbres menacent ? L'ignorance seule est la vie ; ce savoir c'est la mort. Reprends cette triste clairvoyance ; délivre mes yeux de sa cruelle lumière ! C'est horrible d'être le chenal mortel par où s'écoule la vérité. » Plus loin encore il s'écrie : « Rends-moi ma cécité, les heureuses ténèbres de mes sens ; reprends ce terrible don ! »

Cela n'est évidemment qu'une sensation passagère, car la vue supérieure ne tarde pas à mettre sous les yeux de l'élève quelque chose qui se trouve au delà du chagrin ; son âme est bientôt envahie par la certitude absolue qu'en dépit de ce que les apparences peuvent laisser supposer, ici-bas, tout travaille indubitablement en vue du bien éventuel de tous. Il se fait cette réflexion que le péché et la souffrance existent aussi bien quand il ne les voit pas que quand il les voit, et qu'après tout, dans ce dernier cas, il est mieux à même de fournir une assistance utile que s'il devait agir sans y voir clair ; aussi apprend-il peu à peu à porter sa part du lourd Karma du monde.

Il y a des mortels assez aveugles qui, jouissant du bonheur de posséder une légère teinte de cette faculté supérieure, sont cependant si incapables d'en apprécier la valeur, qu'ils en usent pour atteindre les buts les plus vifs et vont même jusqu'à faire de la réclame en s'annonçant comme des « clairvoyants pratiques et éprouvés » ! Inutile de dire que c'est prostituer et dégrader cette faculté que de l'employer de cette façon et que cela démontre que son infortuné possesseur l'a, en quelque sorte, acquise avant que le côté moral de sa nature ne fût assez développé pour pouvoir résister à l'épreuve qu'elle impose. Lorsque l'on se rend compte de la quantité de mauvais Karma auquel une pareille façon d'agir peut donner naissance en très peu de temps, le dégoût se transforme en pitié pour le malheureux auteur de cette folie sacrilège.

On nous objecte souvent que la possession de la clairvoyance détruit toute intimité et confère un pouvoir illimité pour explorer les secrets des autres. Sans aucun doute elle confère cette *faculté*, mais il n'en est pas moins vrai que cette objection paraît plaisante à tous ceux qui ont la moindre idée réelle de la chose. Cette objection pourait être bien fondée en ce qui concerne les facultés très limitées des « clairvoyants pratiques et éprouvés », mais celui qui la soulève à propos de ceux qui ont conquis cette faculté au cours de leur instruction et qui la possèdent, par suite, d'une façon complète, néglige les faits fondamentaux suivants : d'abord qu'il serait inconcevable qu'une personne sous les yeux de laquelle s'étendraient les splendides champs de recherches que la vraie clairvoyance lui ouvre, pût éprouver jamais le moindre désir de se mêler des piètres petits secrets d'un homme quelconque ; ensuite, que lors même que notre clairvoyant *éprouverait*, par impossible, un sentiment de curiosité aussi indécent pour des questions d'un ordre inférieur, il n'en existerait pas moins, après tout, quelque chose que l'on appelle l'honneur et qui, sur ce plan-là comme sur celui-ci, l'empêcherait naturellement de songer un seul instant à satisfaire ce sentiment ; enfin, pour le cas plus qu'invraisemblable où l'on se trouverait en présence d'un pitri d'une catégorie inférieure, aux yeux duquel les considérations ci-dessus n'auraient aucune valeur, des instructions détaillées sont toujours données à chaque élève, aus-

sitôt que se manifesteut chez lui les moindres symptômes de cette faculté, sur les limites auxquelles son usage est restreint.

En peu de mots, les restrictions imposées défendent de s'immiscer dans les affaires d'autrui, d'employer ses pouvoirs dans un but égoïste et de faire étalage de phénomènes. C'est dire que les mêmes considérations qui règlent les actions d'un homme bien pensant, sur le plan physique, sont supposées devoir conserver toutes leurs forces, tant sur le plan astral que sur le plan mental; le disciple ne doit jamais, dans quelque circonstance que ce soit, employer le pouvoir que lui confèrent ses nouvelles connaissances dans le but de favoriser ses succès personnels en ce monde ou même dans le but de s'assurer un gain quelconque et il lui est *interdit* de fournir ce que dans les réunions de spirites on appelle « *une preuve* », c'est-à-dire de faire quoi que ce soit qui puisse prouver, d'une manière incontestable, aux sceptiques qui vivent sur le plan physique, qu'i possède ce qui passerait à leurs yeux pour être une faculté anormale.

En ce qui concerne cette dernière clause conditionnelle, il y a des gens qui disent souvent : « Pourquoi donc ne le ferait-il pas ? Il lui serait si facile de convaincre votre sceptique, à qui cela ferait du bien ! » Ceux qui se livrent à cette critique oublient, en premier lieu, qu'aucun de ceux qui savent quelque chose ne *désire* confondre ou convaincre les sceptiques, ni ne s'inquiète le moins du monde de l'attitude, pour ou contre, qu'ils peuvent adopter et, en outre, ils ne se rendent pas compte de l'avantage qu'il y a pour le sceptique à développer graduellement une appréciation intellectuelle des faits de la nature, au lieu d'être jeté tout à coup en leur présence comme une sorte de coup de massue. Ce sujet a, du reste, été traité tout au long, il y a bien des années, par Mr Sinnett, dans *Le monde occulte*, et il est inutile de revenir sur les arguments qu'il a mis en avant.

Quelques-uns de nos amis ont beaucoup de peine à comprendre que le niais bavardage et la vaine curiosité qui, sur cette terre, occupent si complètement l'existence de la majorité sans cervelle, ne puissent trouver place dans la vie plus réelle du disciple ; aussi demandent-ils parfois si, même sans qu'il le veuille, il ne pourrait pas arriver à un clairvoyant de surprendre un secret qu'une autre personne chercherait à cacher, tout comme le regard de quelqu'un pourrait tomber fortuitement sur une phrase d'une lettre qu'une autre personne aurait laissée ouverte sur une table. Bien entendu cela pourrait arriver, mais qu'en résulterait-il ? Dans un cas comme dans l'autre, l'homme d'honneur détournerait immédiatement les yeux et il en serait comme s'il n'avait rien vu. Si ceux qui font des objections pouvaient comprendre qu'aucun disciple *ne s'inquiète* des affaires des autres, sauf dans le cas où il lui incomberait de chercher à les aider, et qu'il a toujours un monde d'affaires personnelles à surveiller, ils ne seraient pas si désespérément éloignés de comprendre les conditions de la vie plus large du clairvoyant exercé.

Le peu que j'ai dit au sujet des restrictions qui sont imposées au disciple suffit à démontrer jusqu'à l'évidence que dans bien des cas il en saura beaucoup plus qu'il ne lui sera permis de le dire. Il va de soi que ceci est vrai dans une bien plus large mesure lorsqu'il s'agit des Grands Maîtres de Sagesse eux-mêmes et c'est pour cette raison que ceux qui jouissent du privilège de se trouver parfois en Leur présence écoutent avec une si respectueuse attention la moindre parole qui tombe de Leurs lèvres, même au sujet de questions tout à fait étrangères à l'enseignement direct. En effet, l'opinion d'un Maître, ou même celle d'un de ses disciples avancés, sur n'importe quel sujet, est celle d'un homme dont les facilités pour juger sainement sont hors de toutes proportions, lorsqu'on les compare aux nôtres.

La situation du Maître et ses facultés étendues contituent en réalité l'héritage de toute l'humanité et, si loin que nous puissions être maintenant de ces hautes facultés, il n'en est pas moins certain qu'elles seront un jour notre propriété. Combien différent ce vieux monde ne sera-t-il pas le jour où l'humanité tout entière possédera la clairvoyance supérieure ! Imaginez-vous quelle transformation s'opérera dans l'histoire lorsque tout le monde pourra déchiffrer les archives ; dans la science, lorsque tous les processus, au sujet desquels les hommes émettent des théories, pourront être étudiés dans toutes leurs phases ; dans la médecine, lorsque le médecin aussi bien que le malade pourront voir clairement et exactement tout ce qui se passe ; dans la philosophie, lorsqu'il ne sera plus possible d'en discuter la base, parce que tout le monde sera à même de contempler un aspect plus large de la vérité ; dans les occupations, lorsque tout travail sera une joie, parce que chaque homme sera affecté à celui qu'il peut faire le mieux ; dans l'éducation, lorsque le mental et le cœur des enfants seront comme un livre ouvert sous les yeux du maître qui cherchera à former leurs caractères ; dans la religion, lorqu'il ne sera plus possible d'en discuter les principaux dogmes, puisque la vérité au sujet de l'état *post mortem* et la Grande Loi qui gouverne le monde seront visibles aux yeux de tous.

Combien, surtout, ne sera-t-il pas plus facile aux hommes évolués de s'entr'aider dans ces conditions de liberté plus grande ! Les possibilités qui se déroulent devant nous sont comme des glorieux tableaux s'étendant dans toutes les directions, de sorte que notre septième ronde sera certes un véritable âge d'or. Il est heureux pour nous que l'humanité tout entière ne soit pas mise en possession de ces nobles facultés tant qu'elle n'aura pas atteint un niveau moral plus élevé et une sagesse supérieure, sans quoi nous ne ferions que donner une fois de plus, et dans des conditions encore pires, le spectacle du terrible écroulement de la civilisation atlantéenne, dont les membres se montrèrent incapables de comprendre qu'un accroissement de puissance impliquait un acroissement de respon-

sabilité. Toutefois, nous fûmes nous-mêmes, pour la pluspart, les hommes de cette civilisation ; espérons que cet échec nous aura enseigné la sagesse et que lorsque les possibilités de la vie supérieure se dérouleront une fois de plus sous nos yeux, nous supporterons mieux l'épreuve.

C. W. Leadbeater.

FIN

DEMANDE ET RÉPONSE

Par mes lectures j'avais acquis l'idée que la Théosophie enseignait que chaque ego luttait pouv arriver à l'extinction finale de sa soi-conscience, mais cette expression que j'ai rencontrée dernièrement : « le Logos rassemble les expériences de tous les egos dans Sa conscience », fait naître en moi une toute autre idée. Quelle est celle des deux qui est correcte?

Rien ne pouvait être plus éloigné des véritables enseignements théosophiques que l'idée que se faisait en premier lieu l'auteur de la question. L'extinction finale de la soi-conscience est, je crois, un but illusoire conçu par quelques ascètes orientaux qui interprètent la science spirituelle d'une manière tout à fait erronée, et leur fausse interprétation a probablement pour cause une acceptation trop littérale de quelques phrases en usage dans les écritures Bouddhistes. Ce n'est que peu à peu que les étudiants en Théosophie ont compris que l'idée orientale de « Moksha » représente cette aspiration faussée. Nous comprenons certes qu'une extinction de conscience, terriblement différée, sinon finale, est un résultat déplorable à atteindre, en réalité, comme résultat d'une constante fausse direction imprimée à l'énergie, et ce sujet n'est pas sans intérêt; mais, tout d'abord, il faut que l'on se rende clairement compte que le but de l'évolution humaine est de maintenir, de fortifier et d'exalter la soi-conscience jusqu'au moment où elle s'étend à des hauteurs quasi-divines, mais jamais de la restreindre ou de la supprimer un seul instant. La sublimité des périodes ultérieures de ce processus rendent vraiment embarrassant l'emploi de certaines formes du langage humain lorsque nous essayons de dépeindre l'ascension de la soi-conscience vers les plans supérieurs de l'Etre. Tous ceux qui comprennent l'A. B. C. de l'enseignement théosophique verront tout d'abord que nos personnalités primitives ne valent guère la peine que l'on s'en souvienne. La personnalité actuelle semble toujours être très importante, mais elle devient plus tard insignifiante à mesure que l'individualité, le véritable Ego spirituel, grandit en dignité. Tant qu'un être humain est simplement humain — et son humanité s'étend sur des plans vraiment très

élevés, y compris celui sur lequel se tiennent les Maîtres de Sagesse, — l'individualité persiste indubitablement. Mais notre « œil mental » est un instrument qui a un champ très étendu et, puisque nous nous risquons à émettre parfois des théories sur l'absorption finale de l'individualité humaine par le Logos, nous traitons, *dans ce cas*, d'états dans lesquels l'individualité elle-même est dépassée. Il n'y a guère de profits à tirer de théories qui cherchent à aller aussi loin ; mais elles pourraient mettre à l'abri de certaines conceptions fausses les gens qui s'occupent des problèmes qui traitent de l'éternité et de l'infini, s'ils se souviennent que, lorsque des écrivains occultes parlent de « l'Homme » comme devant finalement atteindre des niveaux divins, la phrase n'a *pas* pour sens que chaque homme individuel doit devenir un Dieu individuel. On peut arriver à une conception plus vraie en réfléchissant à la signification évidente du terme employé parfois pour parler des Etres prodigieux dont l'état se rapproche de celui du Logos. Chacun d'eux est parfois désigné non pas comme un Etre mais comme « une légion », et c'est une légion d'individualités humaines dont le mélange ou la fusion donnera naissance aux nouveaux Logoi qui seront les fruits de l'activité de notre système en général. Néanmoins toute tentative de formuler de pareilles pensées dans un langage compréhensible doit nécessairement donner de mauvais résultats.

En ce qui concerne l'idée orientale de Moksha, il sera maintenant plus facile de voir en quoi elle est erronée. L'homme qui réussit, en se séparant d'une façon anti-naturelle de toutes les attractions de la vie, à neutraliser la force qui devait l'amener à se réincarner, ne réussit qu'à paralyser son propre développement spirituel. Autant que l'on puisse en juger, il lui serait peut-être possible de le paralyser durant la période tout entière d'un monde, ou même durant un mauvantara, mais cela aurait pour résultat de l'obliger à accomplir les progrès qu'il aurait négligés, en présence de ceux qui furent jadis ses contemporains, et qui l'auraient alors énormément devancé dans le développement de la race.

A. P. S.

VARIÉTÉ

A PROPOS DE CHENILLES

Il est certain que si, vers le milieu du XIXe siècle, on avait parlé, même devant des savants, de forces psychiques et de leur influence sur les hommes, les animaux et sur la matière, en général, on aurait vu se hausser les épaules et se dessiner sur les lèvres de chacun un petit sourire d'incrédulité railleuse.

Il y avait des faits, pourtant, qui étaient acceptés traditionnellement, comme article de foi, par les gens du peuple, et surtout par ceux des campagnes, malgré qu'ils fussent repoussés absolument par les personnes instruites, pour cette raison que ne pouvant être expliqués scientifiquement et rationnellement, ils devaient donc être catalogués parmi les superstitions léguées par l'époque médiévale.

Et malgré les progrès scientifiques indéniables qui ont caractérisé la fin du siècle, ces même faits ne sont regardés comme possibles que par un petit nombre d'esprits indépendants, dédaigneux des formules toutes faites, et ayant pour principe de recherche et d'expérimentation : qu'à tout effet il faut rechercher la cause là où elle opère réellement.

J'étais dans mon adolescence, lorsqu'un jour, ma vieille et bonne grand'mère raconta, devant moi, un fait dont elle avait été témoin nombre d'années auparavant, fait que j'aurais regardé comme absolument apocryphe, si je n'avais su combien elle était sérieuse et réservée dans ses discours, et que sa piété sincère et éclairée lui aurait interdit d'altérer la vérité. Et pourtant, ce qu'elle raconta me parut alors bien extraordinaire.

Elle allait se promener à sa campagne à Ollioules, près Toulon, et avait, pour abréger son chemin, pris un raccourci, en traversant les jardins qui séparent la rivière de la route d'Ollioules à la Seyne.

Lorsqu'elle arriva près du chemin, elle vit, auprès d'un grand carré planté en choux-fleurs qui le cotoyait, le curé d'Ollioules en surplis et en étole, accompagné de l'enfant de chœur, portant la croix, et du sacristain, portant l'eau bénite et le missel, qui faisait le tour du carré de choux, et d'autres carrés plantés en divers légumes, suivi des jardiniers, tête nue, paraissant s'intéresser énormément à la cérémonie, et qui (le curé), tout en aspergeant la terre d'eau bénite, prononçait les prières latines du rituel sur un ton impératif et avec des gestes mystérieux qui impressionnaient fort tous les assistants.

Il exorcisait les chenilles qui avaient envahi le jardin et surtout le carré de choux ; il y en avait des millions et des millions, et les jardiniers, à qui ces bestioles dévorantes étaient en train de faire subir une grande perte, avaient eu recours à l'exorcisme du curé comme au seul moyen possible de parer à ce désastre.

Lorsque le prêtre eut terminé ses objurgations, un fait incroyable se passa, auquel, nous disait ma grand'mère, je n'aurais pas cru, si je ne l'avais vu *de mes propres yeux*. Toutes les chenilles quittèrent le jardin et se dirigèrent, en toute hâte, vers le grand chemin qu'elles couvrirent l'espace d'environ deux cents mètres, tant elles étaient nombreuses, s'entassant dans la poussière où elles ne tardèrent pas à périr.

Cette histoire me revenait de temps à autre à la mémoire, et je cherchais inutilement la solution de ce problème, d'autant plus,

qu'en ayant parlé devant différentes personnes, les unes avaient paru les confirmer par des signes approbatifs, tandis que d'autres en avaient ri comme d'un conte à dormir debout.

Environ trente ans après, j'exerçais la médecine dans une autre localité du département, lorsqu'il se produisit un fait analogue qui me remit en mémoire le récit de ma grand'mère et me donna fort à réfléchir... Une dame qui possédait un jardin clos de murs très élevés au bout du village le trouva, un matin, envahi par un nombre incalculable de chenilles qui étaient entrain de le ravager et de le transformer en désert.

Elle pria le curé de venir exorciser ces animaux destructeurs; celui-ci ne parut nullement étonné de la demande, la chose étant admise depuis un temps immémorial, tant par les agriculteurs que par les membres du clergé qui ont, précisément, un rituel particulier pour cet objet.

Cet excellent prêtre vint donc avec ses acolytes, procéda à l'exorcisme des chenilles dans les formes prescrites, et celles-ci, obéissantes à l'injonction qui leur en avait été faite, s'empressèrent de grimper le long de la muraille que longeait le chemin du cimetière, et d'aller mourir dans la poussière.

Le bon curé était tout triomphant, et recevait d'un air modestement satisfait les remerciements et les compliments de la propriétaire du jardin... Mais, hélas ! on a bien raison de dire que la roche tarpéienne est proche du Capitole !

Une vieille femme avait assisté, de sa fenêtre qui donnait sur le jardin, à toute la cérémonie, et en avait constaté les résultats... Or, dans toute la région, on élève beaucoup de vers à soie, et les bénéfices que l'on retire de cet élevage apportent une certaine aisance dans les pauvres ménages de paysans.

Il arriva que cette année-là, soit sous l'influence de temps fréquemment orageux, soit par l'invasion de quelqu'une des nombreuses maladies qui parfois les déciment, les vers à soie mouraient par centaines.

Cette vieille femme voyant la dépopulation de sa magnanerie, et sachant que le ver à soie est une chenille, ne manqua pas d'attribuer ce désastre à l'exorcisme prononcé par le curé. Elle l'attendit à la porte du jardin lorsqu'il se retirait, accompagné par les bénédictions de la dame; mais ce fût une autre antienne qu'il entendit, lorsque, s'avançant vers lui d'un air courroucé, la vieille femme lui reprocha amèrement d'avoir consommé sa ruine; que c'était impardonnable de sa part ; qu'un homme instruit comme lui devait bien savoir que les *magnans* (vers à soie) étaient des chenilles; qu'il avait commis une mauvaise action en les exorcisant, puisqu'en même temps que les chenilles du jardin il avait fait mourir les vers à soie de tout le quartier, et ruiné plusieurs familles, etc... Devant ces objurgations faites avec une volubilité et une violence inouïe, le pauvre curé, abasourdi, ne put placer une parole, et com-

prit qu'il serait parfaitement inutile de chercher à persuader à cette femme que c'était la maladie et non l'exorcisme qui avait fait mourir les vers à soie; et, le pouvait-il lui-même sans se contredire, sans affaiblir la croyance dont il venait de donner une confirmation éclatante? Il se déroba promptement à cette scène pénible; c'est ce qu'il avait de mieux à faire. — Mais ceci prouve, une fois de plus, que tous les acteurs de ce petit drame étaient pénétrés de cette croyance traditionnelle en la puissance de l'exorcisme sur les animaux.

Je racontai un jour ces choses à l'un de mes amis, charmant écrivain bien connu dans le département sous son nom de plume.

Il n'en parut aucunement surpris, et même me raconta, à son tour, qu'étant jeune, il servait la messe, comme enfant de chœur, à son oncle qui était curé, et qu'en cette qualité, il l'avait assisté dans un exorcisme que celui-ci opéra, à la prière d'un cultivateur, contre les poux qui avaient envahi ses fèves.

D'autre part, une jeune dame, amie d'enfance de ma fille, m'a affirmé que son oncle, curé près de Toulon, fut prié par les habitants de sa localité d'exorciser un énorme vol de sauterelles qui exerçait ses ravages dans les champs et dans les jardins; et qu'à la suite de cette cérémonie, pratiquée selon les rites, le vol de sauterelles s'éleva en masse dans les airs, abandonnant le pays, et alla se précipiter dans la mer où il périt tout entier.

Quelle est donc la nature de ce pouvoir occulte? Voilà ce que se demande le penseur en cherchant les causes de cet effet si singulier. Personne n'a pu, jusqu'à ce jour, le définir, pas même ceux qui exercent ce pouvoir, qui n'est autre chose qu'un article de foi en la puissance de Dieu. Mais il est reconnu théosophiquement, de nos jours, que l'homme est doué de pouvoirs prenant leur source dans l'aura-vitale particulière à chacun de nous et plus ou moins puissante selon les sujets. C'est, sans doute, de cette aura que partent les vibrations des forces électro-magnétiques qui influencent plus ou moins les hommes, les animaux, la matière même, en général.

Ces vibrations sont encore plus intenses lorsqu'elles prennent leur source dans la foi qui n'est, en définitive, qu'une forme très intense et très concentrée de la volonté, et si nous les avons vues suivies d'effets indéniables sous l'action de certains prêtres, c'est sans doute aussi parce que ceux-ci croyaient tenir ce pouvoir de Dieu dont ils étaient fermement persuadés d'être les interprètes ici-bas.

C'est donc au nom de Celui qui synthétise les forces qui agissent dans la nature que le prêtre a pu commander et diriger les vibrations de ces forces; c'est, en un mot, à mon avis, une suggestion à forme religieuse, analogue à celle qu'exercent certains hindous sur les animaux féroces, et que l'on désigne sous le nom de charmeurs. Et nul doute que les laïques ne puissent exercer le même pouvoir et ne l'aient réalisé.

Telle est, du moins, la seule explication que je puisse donner de ces phénomènes, dans l'état actuel de mes connaissances.

D^r Ch. de Lespinois.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite.*)

Bhikshu (sk.). — En Pali, Bikkhu. Nom donné aux premiers disciples de Câkyamouni, le Bouddha. Littéralement, un mendiant étudiant. Le dictionnaire sanscrit chinois explique ce mot correcte ment en divisant les Bhikshus en deux classes de Sramanas (moines et prêtres bouddhistes), les uns, mendiants ésotériques qui contrôlent leur nature par la Loi (loi religieuse), et les autres, mendiants exotériques qui régissent la leur par le jeune ; et il ajoute, moins correctement : tout vrai Bhikshu peut faire des miracles.

Bhons ou *bonzes* (Tib.). — Prêtres qui ont gardé l'ancienne religion des Aborigènes du Thibet, le rituel des temples pré-bouddhistes. Ils sont aussi nommés Dugpas, quoique ce nom s'applique généralement aux sorciers.

Bhrantidarsanatah (sk.). — Littéralement fausse compréhension ou interprétation. C'est une conception basée sur de fausses apparences, sur une forme illusoire ou mayavique.

Bhrigu (sk.). — Un des grands sages védiques. Manou l'appelle *mon fils* et il lui confie ses « Lois ». C'est un des sept prajapatis ou progéniteurs de l'humanité, ce qui l'identifie à l'un des dieux créateurs placés par les Puranas dans le Krita Yuga, le premier âge, l'âge de la pureté.

Le Docteur Wynn Westcott nous rappelle que le savant D^r. Kenealy (qui écrivait ce nom Brighoo), a fait de ce Mouni (saint), le quatrième des douze messagers divins envoyés dans le monde ; il ajoute qu'il apparut dans le Thibet en 4800 avant J.-C. et que sa religion s'étendit jusqu'en Grande-Bretagne où ses disciples élevèrent le temple mégalithique de Stonehenge ce ; n'est cependant qu'une hypothèse fondée sur les théories personnelles du D^r. Kenealy.

Bhûmi (sk.). — La terre, appelée aussi *prithivi*.

Bhur-Bhuva (sk.). — Une incantation mystique comme : Om, Bhur, Bhuva, Swar, signifiant Om, terre, firmament, ciel. Ce n'est que l'explication exotérique.

Bhuranyu (sk.). — Le rapide, se dit d'un projectile ; c'est l'équivalent du grec *Phoroneus*.

Bhur-loka (sk.). — Un des 14 lokas ou mondes du panthéisme hindou, notre terre.

Bhutadi (sk.). — Substances élémentaires, l'origine et le germe des éléments.

Bhoutan. — Contrée située près de Sikkhim, habitée par des bouddhistes et des lamas hérétiques et où règne le Dharma Raja, vassal nominal du Dalaï-Lama.

Bhûhta vidyâ (sk.). — L'art d'exorciser, de soigner et de guérir la possession démoniaque. Littéralement : science des démons ou des fantômes.

Bhûta-sarga (sk.). — Création première ou élémentaire quand la matière était de plusieurs degrés moins grossière qu'elle ne l'est maintenant.

Bhûtesa (sk.), ou *Bhûteswara.* — Littéralement, le Dieu des êtres ou des êtres vivants. Nom donné à Vishnou, à Brahma et à Khrishna.

Bhûts (sk.) *Bhouta.* — Esprits, fantômes ; il est incorrect de les appeler démons, comme le font les Orientalistes. Car, si, d'un côté, un *bhouta* est un esprit malfaisant qui hante les cimetières, se cache dans les arbres, réanime les cadavres, séduit et dévore les êtres humains, dans l'imagination populaire, dans l'Inde, le Thibet et la Chine ; on entend aussi par *Bhoutas* les hérétiques qui s'enduisent le corps de cendres, les ascètes shaivites (Siva étant considéré, dans l'Inde, comme le roi des *Bhoutas*).

Bhuva-loka (sk.). — L'un des 14 mondes.

Bhuvana, (sk.). — L'un des noms de Rudra ou Siva, l'une des personnes de la Trinité indoue (Trimurti.)

Bifrost (Scand.). — Le pont construit par les dieux pour protéger Asgard. Le 3e Dien guerrier scandinave, Heimdal ou Riger, s'y tient nuit et jour ceint de son épée, car il est le gardien chargé de protéger Asgard, la demeure des Dieux. Heimdal est le Chérubin Scandinave à l'épée flamboyante pointant de tous les côtés pour garder les approches de l'arbre de vie.

Bihar Gyalpo (Thib.). — Un roi déifié par les Dugpas ; c'est le patron de tous leurs monuments religieux.

Binah (Heb.). — La Sagesse. La 3e des 10 Sephirots, la 3e personne de la Triade surnaturelle, une puissance féminine correspondant à la lettre H du Tetragramme THVH. Binah est appelée aussi AIMA, la mère surnaturelle et « la Grande Mer ».

Birs Nimrud (chald.). — Les orientalistes pensent que c'est le site de la Tour de Babel. La grande ruine de Birs Nimrud est près de Babylone. Sir H. Rawlinson et plusieurt Assyriologues ont examiné les excavations faites dans ces ruines et ils ont trouvé que la tour avait 7 étages construits en briques ; chaque étage était d'une couleur différente, ce qui montre que le temple était dédié aux 7 planètes. Même avec ses trois étages supérieurs tombés en ruines, elle s'élève encore à 154 pieds au-dessus du niveau de la plaine (voir Borsippa).

(*A suivre.*)

ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

France.

La première réunion théosophique publique de la saison a eu lieu le Dimanche, 20 octobre, au siège de notre Société. Devant une assistance assez nombreuse, le Dr Pascal a parlé sur *la Nécessité du mal*. Le mal est ce qui est contraire à l'évolution. La souffrance qui en résulte est l'agent qui remet en route le pèlerin dévoyé. Le mal est d'ailleurs le résultat de l'erreur ou de l'ignorance et c'est la souffrance qui la répare ou la fait disparaître. Tous deux finiront donc par faire apprendre la leçon nécessaire au progrès. Ajoutons à cette partie fondamentale du sujet : la considération de l'impermanence relative des éléments qui subissent la souffrance ; de leur distinction, surtout, du moi réel ; de la justice parfaite qui régit le tout, dans la continuité de l'existence, naturellement ; de l'aide, enfin, constamment apportée, et nous aurons une faible idée des points qui ont été traités par notre ami. Ce dernier a repris aussi son cours de théosophie du jeudi, soir, 8 heures et demie, à l'avenue Bosquet. Dans l'une des premières séances il a donné les preuves inductives de l'existence des Maîtres, des Aînés de l'humanité, qui se manifestaient ostensiblement, jadis, au début des races, pour aider à leurs premiers pas, ce dont témoignent encore les vestiges conservés de la mythologie, de l'histoire, des sciences, des arts, des législations, des religions et des autres départements archaïques de l'activité humaine, mais qui (ces Maîtres), pour se trouver aujourd'hui dans l'ombre, ne continuent pas moins à veiller l'humanité actuelle, dépourvue qu'elle est des lisières qui enrayaient ses progrès, et sont toujours prêts à accueillir ceux d'entre nous qui savent aller à Eux.

Nous engageons de nouveau nos lecteurs à répandre l'annonce de ces conférences et cours publics de théosophie. Il nous a été montré ces jours-ci une petite feuille de renseignements psychiques, dont, en vérité, nous ne nous rappelons plus le titre, où il est dit : « *La théosophie est une chose pitoyable et voilà* ! » Le public qui viendrait à nos conférences pourrait ainsi se rendre compte par lui-même de la valeur d'une telle appréciation.

Le Cours du jeudi, tout en pouvant être suivi par tout le monde, est assez élevé. Des Cours plus élémentaires, en Français et en quelques autres langues, aussi, pourront avoir lieu, s'ils sont demandés par un nombre suffisant d'inscriptions. S'adresser à ce sujet au Dr Pascal ou au commandant Courmes.

Une erreur se trouve dans nos Echos d'octobre que nous rectifions comme suit. Les Conférences théosophiques, à Paris, pour l'année d'exercice 1901-1902 auront toujours lieu les premier et troisième dimanches de chaque mois, au Siège de notre Société, Avenue Bosquet, 52, et à trois heures de l'après-midi. Toutefois, les conférences des premiers dimanches de *janvier, février, mars, avril*, et du *troisième dimanche*

d'avril, seront exceptionnellement faites dans la grande Salle de la Société de géographie, boulevard Saint-Germain, 184, près de la rue du Bac, et à *cinq* heures du soir. Toutes ces conférences sont *publiques*.

AUTRES PAYS

Angleterre.

Lr Dr. A Wells, secrétaire général de la Section Européenne, à Londres, vient, en raison de son grand âge et de son état de santé, de résigner ses fonctions, au grand et unanime regret de tous ses administrés. M. Bertrand Keigthley le remplace provisoirement. Ce dernier est déjà chargé de la section indienne, mais son présent séjour en Europe doit être assez long pour lui permettre de rendre ce nouveau service à la Cause.

Un important journal de Londres, le *Sun*, publie en ce moment une série d'articles sur la théosophie dus à la plume autorisée de M. Sinnett, vice-président de notre société et thésosophe avancé. M. Sinnett a dirigé jadis un important journal dans l'Inde. Ce simple fait suscite vraiment une comparaison entre les errements des deux pays voisins. La presse anglaise confie le soin d'écrire sur la théosophie à un spécialiste qui en connaît exclusivement et dès lors à fond ; chez nous, le même rôle est confié à un simple homme de lettres qui ne se refuse d'aborder aucune question, ce qui augmente d'autant la superficialité de ses aperçus. C'est bien ce que l'on a vu.

Amérique.

Les nouvelles archéologiques précédemment données ayant intéressé beaucoup de nos lecteurs, nous continuerons à résumer de temps en temps, dans ces colonnes, d'après la *Theosophical Review* qui en tient bonne note, les étapes successives de la redécouverte annoncée des *vestiges du passé*.

Dans l'Amérique centrale, au Honduras sur les confins du Mexique et du Guatémala, on vient de mettre au jour une partie des ruines de deux grandes cités Aztèques, Copan et Kital. Ces ruines se composent principalement d'édifices grandioses et d'aqueducs splendides qui vont de pair, comme étrangeté, avec des découvertes similaires de Le Plongeon, au Yucatan. A Mexico même, sous la cathédrale actuelle, on a également trouvé les restes d'un temple aztèque. L'architecture de ces vestiges porte le cachet de celle de l'Egypte antique, ce qui s'explique par ce fait que la Khémi des bords du Nil a été colonisée, dans les temps préhistoriques, par des immigrations d'Atlantes. Ce sont autant de corroborations aux données de l'intéressant livre de Scott Elliot sur l'*Atlantide*.

***

Le mouvement théosophique a pris naissance, on le sait, dans l'Amérique du Nord où il s'est répandu avec la rapidité que met toute vague de vie à envahir les organismes jeunes et pleins d'avenir, mais il n'avait

encore que relativement peu atteint l'autre partie du nouveau continent. Seuls, quelques membres épars, en divers points de l'Amérique du Sud, et un foyer brillant, mais restreint, en Argentine, témoignaient d'une lente et progressive préparation qui n'attendait sans doute qu'une étincelle pour se transformer en une intense clarté. Ce phénomène vient de se produire par le fait de la visite en Argentine du président fondateur de la Société théosophique, visite que nous avons simplement signalée dans notre dernier numéro et que les correspondances et les journaux de ce pays nous permettent de pleinement apprécier aujourd'hui.

Arrivé, à Buenos-Aires, le 15 septembre dernier, le colonel Olcott y était reçu par MM. Sorondo, Bonicel et Lob Nor, ce dernier étant le *nom de plume* d'un officier distingué de la Marine Argentine qui aura rempli un rôle important dans l'avènement de la théosophie en Amérique du Sud. Après les premiers jours consacrés aux théosophes Argentins, le colonel entrait directement en rapport avec le pays lui-même par une série dé Conférences publiques dont voici les principales. Le 18, sur la Théosophie et la Société théosophique ; le 19, sur la Théosophie et le sens commun ; le 21, sur la Théosophie, base de toutes les religions ; le 23, sur la donnée générale de la thésosophie. A cette dernière conférence, présidée par un membre du Parlement, l'assistance comptait tout ce qu'il y avait de plus élevé dans le Monde des Sciences, des Lettres et de la Politique, notamment de nombreux députés, des sénateurs et des ministres. Bref le pays était pacifiquement conquis, comme si la voix de l'Ancien Chef Atlante, nous voulons dire du Colonel Américain, résonnant sous les cieux témoins, jadis, d'une civilisation disparue, avait évoqué, dans leurs corps nouveaux, ses compagnons d'antan, pour les initier à la lumière du jour prochain... Pendant son séjour à Buenos-Aires, le colonel reçut des invitations du Chili auxquelles, faute de temps, il ne put se rendre. Nous savons, d'autre part, que le Pérou, le Brésil et la Colombie sont également disposés. La théosophie est donc en plein rayonnement sur l'Amérique du Sud.

D. A. Courmes.



REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*. Octobre 1901. Protestation de la branche de Genève contre les attaques dont Mme Blavatsky a été l'objet de la part de la *Semaine littéraire* de cette ville.

Theosophist, *organe présidentiel*, octobre 1901. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — L'Astralité des choses, par Stuart, — Esquisse de donnée théosophique par H. S. O. — Sur la rémission des péchés, par la Loge d'Adyar.

Vahan, *Section britannique*, octobre 1901. — Démission du secrétaire

général. — Sentiment dû à chacun des Sauveurs. — Y a-t-il de la faveur dans la réalisation du progrès chez les divers peuples ?

Theosophical Review, *Angleterre*, octobre 1901. — Le Dante et l'âge noir, par E. Kislingbury. — Théosophie et Matérialisme, par Alex. Fullerton. — La religion du xxe siècle, par le D^r. A. A. Wells.

Sophia, *Espagne*, octobre 1901. — Conférences du Dr Pascal à Genève. —La Vie universelle, par Pol. — Une opinion sur la race touranienne, par S. Calvo.

Teosofia, *Italie*, octobre 1901. — Problèmes de religion, par Annie Besant. — Feuilles éparses.

Theosophia, *Hollande*, septembre 1901. — Sur les rêves, par H. P. B. — Visite du président fondateur.

Théosophie *Belgique*, octobre 1901. — Sur H. P. B. — Spiritualité, par Annie Besant.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, octobre 1901. — L'élémental du désir, par C. W. Leadbeater.

Philadelphia, *Amérique du Sud*, août 1901. — La tolérance, par C. Collet. — La vie dans les cristaux, par Ch. Blech, fils. — Les Aissaoüas, par Ch. de Lespinois. — Le bouddhisme du Sud par H. Sumangala. —Le colonel Olcoot à Buenos-Aires.

Theosophy in Australasia, septembre 1901. — L'attitude théosophique. — Théosophie pratique.

The New Zeland Théosophical Magazine, sept. 1901. — La colline difficile. — Section des enfants.

Theosophic Gleaner, *Inde du Sud*, septembre 1901. — Spinosa et le Bouddhisme. — Mystiques modernes.

Prasnottara, *Indes du Nord*, septembre 1901. — Le Sankhya. — La section Indienne.

Revue spirite, *France*, octobre 1901. — La chasse aux médiums, par Bera. — Psychisme et Apôtres, par Mme Noeggerath. — Eusapia Paladino.

Annales des Sciences Psychiques, *Paris*, août 1901. — Méthode d'expérimentation. — Conscience subliminale.

Paix universelle, *Lyon*, octobre 1901. Magnétisme et spiritualisme. — Antagonisme, par Spero.

Journal du Magnétisme, *Paris*, octobre 1901. — Ouverture des Cours pratique de Magnétisme.

Réforme Alimentaire, *France*, octobre 1901. — Régime et progrès, par le Dr Jules Grand. — Conseils pratiques.

Aube nouvelle, *Paris*, octobre 1901. — Organe des intérêts humanitaires : un certain nombre de belles idées et beaucoup de bonne volonté.

Revue mensuelle *Le Mans*, octobre 1901. — Organe des officiers en retraite : Solidarité. — La revue théosophique française, son but et son sommaire.

Reçu, *sans mention de notre sommaire.* — *Lotus*, d'Egypte. *Concordia*, de Paris. — *Revue Cosmique*, idem. — *Revue Ampère*. — *Argues des Revues*.
Wiener Rundschau.

D. A. Courmes.



BIBLIOGRAPHIE

La philosophie de l'alimentation (1), par le Dr Jules Grand.

Opuscule très facile à lire, où se trouvent parfaitement exposés les vrais principes qui régissent l'alimentation de l'homme. La question y est surtout traitée au double point de vue hygiénique et physiologique, et la compétence de l'auteur donne une autorité particulière à ces pages qui ont d'abord paru dans l'une des *Revues* françaises les plus répandues. Mais les autres côtés du végétarisme y sont aussi visés et l'ensemble s'adapte bien à la réalisation de la première partie de la maxime antique qui préconisait *une alimentation pure, des pensées contrôlées et un idéal élevé*. Nous recommandons cette brochure à l'attention de nos lecteurs.

D. A. Courmes.

Le mystère posthume, par Litai ; **La philosophie de la longévité**, par Jean Finot.

Avec le sous titre de *Causeries médicales sur la mort et la survie*, le premier livre est tout simplement une fantaisie humoristique, écrite avec esprit, sur les divers phénomènes qui interviennent dans l'existence humaine exclusivement considérée au moyen de la conscience cérébro-physique. Rien d'occulte, dans cette thèse et aucun enseignement à en tirer.

Cet essai en rappelle un autre paru précédemment sous le titre de *Philosophie de la longévité*, par Jean Finot. Même ébauche partielle que dessus de la question de la survivance envisagée au seul point de vue physiologique et matérialiste.

En somme, ces deux travaux ne résolvent nullement le problème commun auquel ils auraient pu s'appliquer.

H. C.

Théorie des Déterminations astrologiques, par Morin de Villefranche. — Prix 6 francs (2).

(1) Prix 1 fr. 25.

(2) Inutile de redire que la Librairie, où s'édite notre Revue, fournit tous les ouvrages annoncés.

On sait (voir la *Sagesse antique*, 2e volume, page 112 et suivantes) qu'il y a trois sortes de Karma : Celui en voie de formation, généralement pas encore réalisable ; celui qui se manifeste par le caractère et peut dès lors se modifier ; celui, enfin, qui est sur le point d'être récolté et pour ainsi dire *inévitable*. Ce dernier s'appelle aussi le *Karma mûr* et peut être formulé dans l'horoscope dressé par un astrologue compétent. C'est à ce titre que le théosophe peut s'intéresser dans une certaine mesure à l'Astrologie. Nous disons dans une certaine mesure parce que la science astrologique *intégrale* a été perdue, comme bien d'autres données, et qu'il n'en reste plus actuellement que des bribes plus ou moins considérables, suivant les auteurs. L'un des plus célèbres, parmi ces derniers, a certainement été Jean-Baptiste Morin, né en 1583, à Villefranche, près de Lyon, docteur en médecine, professeur de mathématiques et auteur de l'*Astrologia Gallica*. La partie principale de ce traité, contenant la clef de l'interprétation du thème astrologique, vient d'être spécialement publiée par un chercheur consciencieux, H. Selva, sous le titre du présent article. C'est un exposé méthodique et clair de la question. L'ouvrage est en outre élégamment édité et orné d'un portrait de Morin de Villefranche reproduit d'après une gravure authentique datant de 1657.

D. A. Courmes

L'Evolution de la Vie et de la Forme, par ANNIE BESANT, traduction française. — Prix 2 fr. 50

Si c'était dans la presse ordinaire, dans ses annonces, dans ses analyses bibliographiques, surtout, que nous fussions admis à parler, nous dirions en toute sincérité que ce livre de Mme Besant présenté, ici, au public français, est certainement l'un des plus susceptibles d'éclairer la mentalité et la conscience de ses lecteurs. Mais l'accès des grands journaux, ces propagateurs de l'opinion, n'est généralement obtenu qu'à l'aide d'espèces trébuchantes et ce n'est dès lors pas le lot des théosophes. Aussi bien, la presse du jour n'a parlé ni de la *Doctrine Secrète* par H. P. B. ni de la *Sagesse antique*, par Annie Besant, ces œuvres magistrales, s'il en fut jamais, bien que le service en ait été fait. Il faut donc compter sur de tout autres agents pour faire connaître le livre d'aujourd'hui. Comme le dit, en *Avant-Propos*, le sympathique et distingué artisan de l'excellente traduction française qui vient de paraître, l'exposé manifeste « la parfaite harmonie d'une pensée puissante et d'un cœur généreux », ceux de l'auteur de l'ouvrage. L'ensemble du travail de Mme Besant est la synthèse même de la Constitution de l'univers. Après une remarquable comparaison entre la science antique et la science moderne, il est parlé des fonctions des Dieux, en définissant ceux-ci, naturellement, après quoi viennent l'évolution de la vie et celle de la forme, avec la distinction essentielle et capitale de ces deux éléments de l'être. Tout cela est de la haute théosophie, bien que les moindres intelligences puissent y recueillir beaucoup. Nous émettons le vœu que les plus hauts penseurs de notre pays de France,

qu'ils soient ou non théosophes, veuillent bien jeter un coup d'œil sur ce livre : ils ne perdraient par leur temps.

D. A. Courmes.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE NOVEMBRE 1901

Y. Marseille . . . . 5 fr.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

AVIS DIVERS

On demande à acheter un numéro du *Lotus Bleu* de Mars 1892, et un autre de mai 1892. Adresser les offres à la direction.

∴

Nos abonnés sont priés de vouloir bien prendre note permanente que les avis de changements d'adresse qui nous parviennent *après le 20* ne peuvent être réalisés à la poste que sur le numéro du *mois suivant*.

Le Directeur administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 DÉCEMBRE 1901

DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 10

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

QUELQUES DIFFICULTÉS DE LA VIE INTÉRIEURE

Tout homme qui entreprend sérieusement de vivre de la vie intérieure rencontre certains obstacles au début même de la voie qui doit l'y conduire, obstacles qui se renouvellent dans l'expérience de chacun, parce qu'ils ont leurs sources dans la nature commune des hommes. A chaque voyageur ils semblent nouveaux et particuliers à lui-même; ils provoquent ainsi un sentiment de découragement personnel qui entrave la force nécessaire pour les surmonter. Si l'on comprenait que ces obstacles font partie de l'expérience commune des aspirants, qu'on les rencontre toujours et qu'ils sont constamment vaincus, peut-être la connaissance de ce fait apporterait-elle un peu de consolation au néophyte abattu. Un serrement de main dans les ténèbres, le son d'une voix amie disant : « Compagnon, j'ai marché où tu marches, et par ce chemin l'on peut arriver ». — Voilà ce qui peut conduire dans la nuit, et ce pourquoi, c'est-à-dire pour servir le monde, nous écrivons cet article.

Une de ces difficultés me fut présentée, il y a un certain temps, par un ami et « compagnon de voyage », relativement à des conseils qui lui avaient été donnés pour la purification du corps. Il ne développait pas entièrement la question, mais il affirmait avec beaucoup d'évidence et d'intuition que, pour la plupart d'entre nous, la difficulté se trouve dans l'homme intérieur plutôt que dans ses moyens d'action; que, pour la plupart d'entre nous, les corps étaient suffisamment bons, tout au plus manquait-il un peu d'accord, mais que c'est l'homme lui-même qui avait extrêmement besoin de progresser. Lorsque l'harmonie n'était point obtenue, le musicien était plus à blâmer que son instrument, mais, si le premier se perfectionnait, l'instrument pouvait devenir acceptable et devenir capable de vibrer plus harmonieusement puisque cette harmonie découle des doigts qui en touchent les cordes. Mon ami ajoutait avec énergie et même avec un peu d'emphase : « Je peux faire de mon corps ce que je veux; la difficulté c'est que, moi, je ne veux pas! »

Voilà bien une difficulté que ressent tout aspirant sérieux. L'amélioration de l'homme lui-même est ce qu'il y a de plus nécessaire, et sa faiblesse, son manque de volonté et de résolution tenace, sont des obstacles plus redoutables que tous ceux que le corps peut mettre sur notre chemin. Il y a bien des méthodes connues par lesquelles nous pouvons réaliser des corps d'un type supérieur, si nous le voulons, mais c'est justement notre « vouloir » qui est insuffisant. Nous possédons la connaissance, nous admettons l'avantage qu'il y a à la mettre en pratique, mais nous manquons de l'impulsion nécessaire pour le faire. La difficulté fondamentale se trouve dans notre nature intérieure; elle est inerte, la volonté d'agir est absente ; ce n'est pas que les obstacles extérieurs soient infranchissables, mais l'homme lui-même demeure inerte et n'a pas le désir de les surmonter. Cette expérience est sans cesse renouvelée par nous ; il semble que notre idéal manque de charmes ; il ne réussit pas à nous attirer ; nous n'avons pas à cœur de le réaliser, même lorsque nous avons décidé logiquement que sa réalisation est désirable. Il demeure devant nous comme de la nourriture devant un homme qui n'a pas faim ; c'est assurément une excellente nourriture, et peut-être en sera-t-il content demain, mais, en ce moment, il ne la demande pas et préfère se chauffer, étendu au soleil, plutôt que de se lever et de la prendre.

Le problème se réduit donc à deux questions : Etant un être rationnel, pourquoi est-ce que je ne veux pas ce que je sais être désirable pour mon bonheur? Que puis-je faire pour m'obliger à vouloir ce que je sais être profitable à moi-même et à autrui? L'instructeur spirituel qui pourrait répondre effectivement à ces questions rendrait un bien plus grand service à beaucoup de gens que celui qui ne fait que réitérer sans cesse l'abstraite nécessité de l'idéal que nous reconnaissons tous, et la nature impérative des obligations que nous admettons — tout en les négligeant. La machine est assez bien construite; qui mettra son doigt sur le levier pour la mettre en marche?

A la première question, on doit répondre par une analyse de la soi-conscience vraiment capable d'expliquer cette dualité problématique : le fait que nous ne désirons pas ce que nous voyons être désirable. Nous avons l'habitude de considérer la conscience de soi-même comme étant une unité, et pourtant, lorsque nous tournons nos regards au dedans, nous voyons une inexplicable quantité de « moi » et nous sommes étourdis par la clameur des voix contraires sortant toutes apparemment de nous-mêmes. Maintenant, la conscience, — et la conscience de soi-même n'est que la conscience attirée vers un centre défini qui reçoit et renvoie — *est* une unité, et, si elle paraît extérieurement multiple, ce n'est pas parce qu'elle a perdu son unité, mais parce qu'elle s'y présente par de différents indices. Nous parlons couramment des véhicules de la conscience, mais peut-être ne savons-nous pas toujours ce

que signifie cette expression. Si le courant d'une pile galvanique passe à travers plusieurs séries de substances différentes, son apparition dans le monde extérieur changera avec chaque fil. Dans un fil de platine, il peut apparaître comme de la lumière ; dans un fil de fer comme de la chaleur ; autour d'une barre de fer un peu malléable comme de l'énergie magnétique, et, s'il passe dans une solution particulière, comme une force qui décompose et reconstitue à nouveau. Une seule énergie est présente, mais elle apparaît de beaucoup de façons, car *la manifestation de la vie est toujours conditionnée par ses formes*, et, selon que la conscience fonctionne dans le corps causal, mental, astral ou physique, le « moi » qui en résulte présente des caractéristiques très différentes. Le « moi » conscient sera comme le véhicule qu'il vivifie *pour le moment*. S'il fonctionne dans le corps astral, il sera le « moi » des sens ; si c'est dans le corps mental, il sera le « moi » de l'intelligence. Dans l'illusion, aveuglé par la matière qui l'enveloppe, il s'identifie avec le besoin impérieux des sens ou par le raisonnement de l'intellect, et s'écrie : « Je désire », « je pense ». La nature qui développe les germes du bonheur et de la sagesse est l'Homme éternel, elle est la racine des sensations et des pensées ; mais ces sensations et pensées elles-mêmes ne sont que les activités transitoires, dans ses corps extérieurs, mises en action par le contact de sa vie avec la vie extérieure, du Soi avec le « non-soi ». Il fait des centres temporaires, pour sa vie, dans l'un ou l'autre de ces corps, attiré par les attouchements de l'extérieur qui réveillent ses activités, et, travaillant en ceux-ci, il s'identifie avec eux. Comme son évolution avance, comme il se développe lui-même, il découvre peu à peu que ces centres physiques, astrals, mentals, sont ses instruments, et non pas lui-même ; il les voit comme parties du « non-soi » qu'il a temporairement uni avec lui-même, — de même qu'il pourrait prendre une plume ou un ciseau ; — il s'en éloigne, les reconnaissant pour des instruments et les employant tels quels ; il sait qu'il est la vie, non la forme ; la félicité, non le désir ; la sagesse, non la pensée ; et, alors, pour la première fois, il est conscient de l'unité, et il trouve la paix. Pendant que la conscience s'identifie avec les formes, elle paraît multiple ; quand elle s'identifie avec la vie, elle devient une.

Le premier fait important pour nous c'est que, comme l'a démontré H. P. B., la conscience, au point où nous sommes dans l'évolution, a son centre normalement dans le corps astral. La conscience apprend à savoir par sa capacité de sentir, et la sensation appartient au corps astral. Nous sentons, c'est-à-dire, nous reconnaissons le contact avec quelque chose qui n'est pas nous-mêmes, quelque chose qui réveille en nous le plaisir, la douleur, ou le point neutre entre les deux. La vie de sensation constitue la plus grande partie de la vie de la majorité d'entre nous. Pour ceux qui sont au-dessous de la moyenne, la vie de sensation com-

pose la vie entière. Pour un petit nombre d'êtres avancés, la vie de sensation est surpassée. La grande majorité occupe les stages divers qui s'étendent entre les termes extrêmes, à savoir : la vie de sensation, celle de sensations d'émotion et de pensée,en proportions différentes. Dans la vie qui est exclusivement sensation, il n'y a pas de multiplicité de « moi », donc il n'y a pas de conflit; dans la vie qui a dépassé la sensation, il y a un gouverneur intérieur, immortel, et il n'y a pas de conflit; mais dans tous les stages intermédiaires, il y a des « moi » sans nombre, et, entre eux, le conflit.

Considérons la vie de sensation du sauvage peu évolué. Il y a un « moi » passionné, impérieux, féroce, avide, quand il est excité à l'activité; mais il n'y a point de conflit, sauf avec le monde hors de son corps physique. Avec celui-là, il peut lutter; mais la lutte intérieure, il ne la connaît pas. Il fait ce qu'il veut, sans hésitation avant, et sans remords après; les actions du corps suivent les suggestions du désir, et le mental ne provoque, ni ne critique, ni ne condamne. Il enregistre tout simplement, amassant des matériaux pour élaboration future. Son évolution est avancée par les demandes qui lui sont faites, par le « moi » des sensations, de faire des efforts pour gratifier ce « moi » impérieux. Il est poussé à l'activité par ces suggestions du désir, il commence à travailler sur son fonds d'observations et de souvenirs, développant ainsi un peu de faculté de raisonnement et traçant un plan d'avance pour l'avantage de son maître. De cette manière il développe l'intelligence, mais l'intelligence est totalement subordonnée au désir, agit seulement par ses ordres, et reste complètement l'esclave de la passion. Il ne manifeste aucune individualité, mais est tout simplement l'instrument volontaire du « moi » tyrannique des désirs.

La lutte commence seulement lorsque, après une longue série d'expériences, l'Homme Eternel a développé suffisamment de mental pour repasser et comparer, en le séjour dans la partie inférieure du plan mental (Devachan), entre la mort et la naissance, les résultats de son activité terrestre. Alors il observe certaines expériences, desquelles il est résulté plus de peine que de plaisir, et il arrive finalement à la conclusion qu'il ferait bien d'éviter leur renouvellement. Il les considère avec répulsion et note cette répulsion sur les tablettes de son mental, en même temps qu'il note l'attraction d'autres expériences, desquelles il est résulté plus de plaisir que de peine. Lorsqu'il revient sur la terre, il apporte cet enregistrement avec lui, comme une tendance intérieure du mental, et quand le « moi » du désir se lance vers un objet attrayant, tendant ainsi à recommencer une suite d'expériences qui ont conduit à la souffrance, il émet une faible protestation, et un autre « moi », — la conscience fonctionnant comme mental, — fait entendre et sentir qu'elle envisage ces expériences

avec répulsion et qu'elle s'oppose à y être entraînée. La protestation est si faible et le désir si fort que nous ne pouvons guère parler de lutte; le « moi » du désir, longtemps comprimé, écrase à l'instant le rebelle qui proteste faiblement, mais lorsque le plaisir a pris fin et que des résultats pénibles viennent à sa suite, le rebelle élève de nouveau la voix dans un plaintif « Je te l'avais bien dit », et c'est là le premier aiguillon du remords. Comme la vie succède à la vie, le mental s'affirme de plus en plus, la lutte entre le « moi » du désir et le « moi » de la pensée devient toujours plus ardent, et le cri poignant de la mystique chrétienne : « Je ressens dans mon corps une loi qui lutte contre la loi de mon esprit, » est répété dans l'expérience de chaque homme qui évolue. La guerre devient de plus en plus violente lorsque, pendant la vie dévachanique, les décisions de l'homme sont imprimées toujours plus fermement sur le mental, se manifestent comme des idées innées après la naissance suivante, et prêtent de la force au « moi » de la pensée. Celui-ci, se retirant des passions et des émotions, les considère comme au dehors de lui, et répudie leur prétention à le contrôler. Mais le long héritage du passé est en faveur du monarque personnel, et la guerre est longue et de fortune variable. La conscience, dans ses activités débordantes, glisse facilement dans les errements vécus d'une multiplicité de vies ; d'autre part, elle cède aux efforts de l'homme pour la contrôler, et elle est obligée de suivre la voie tracée par ses décisions. C'est sa volonté qui détermine la direction des forces de la conscience qui fonctionnent dans les véhicules supérieurs, tandis que l'habitude détermine en grande partie la direction de celles qui fonctionnent dans le corps des désirs. La volonté, guidée par l'intelligence claire et précise, indique le sublime idéal, seul digne d'être poursuivi; la nature inférieure ne veut point l'atteindre, reste somnolente devant lui ; n'y voyant point de beauté désirable, elle est même souvent froissée par l'apparence austère de sa grave et chaste dignité.

« La difficulté est que je ne *veux* pas ». Nous ne voulons pas faire ce que, dans nos heures d'enthousiasme, nous avons résolu de faire. Le « moi » inférieur est influencé par les attractions du moment plutôt que par les résultats enregistrés du passé qui influent sur le « moi » supérieur, et la véritable difficulté c'est de nous faire sentir que le « moi » inerte, ou despotique, de la nature inférieure, n'est pas le vrai « moi ».

Comment surmonter cette difficulté? Comment pouvons-nous faire, de ce que nous reconnaissons comme supérieur, le « moi » soi-conscient et habituel ?

Que personne ne se décourage si nous disons que ce changement est une question de croissance, et ne peut être accompli dans un moment. Le Soi humain ne peut pas plus s'élever, par un effort unique, du bas âge à la virilité, qu'un corps ne peut changer de

l'enfance à la maturité dans une seule nuit. Si l'exposé de la loi de croissance nous apporte un sentiment d'abattement, parce que nous la considérons comme obstacle dans notre désir de la perfection immédiate, rappelons-nous l'autre côté de la question : le progrès est assuré, ne peut être finalement empêché, et si la loi nous refuse un miracle, elle nous donne au moins de la sécurité.

D'ailleurs, nous pouvons hâter le progrès, et il est en notre pouvoir de lui présenter les meilleures conditions, puis de nous fier à la loi pour le résultat. Considérons alors quels moyens nous pouvons employer pour hâter le progrès dont nous sentons la nécessité, pour transférer l'activité de la conscience de l'inférieur au supérieur.

Il est deux choses dont nous avons à nous rendre compte : la nature des désirs n'est pas notre Soi, mais un instrument formé par le Soi pour son propre usage ; ensuite, c'est un instrument très précieux qui n'est que mal employé. Le désir ou l'émotion, est en nous la force motrice et se tient toujours entre la pensée et l'action. L'intellect voit, mais ne se meut pas, et un homme sans désirs et sans émotions ne serait qu'un spectateur dans la vie. Le Soi doit avoir développé quelques-unes de ses plus hautes facultés avant qu'il puisse se passer de l'emploi des désirs et des émotions ; pour les aspirants, la question est de savoir comment employer ces désirs pour ne pas être employé par eux ; comment les discipliner, et non pas comment les détruire. Il faut bien « vouloir » atteindre ce qu'il y a de plus élevé, car sans ce vouloir nous ne ferons aucun progrès. Nous sommes retenus par le désir de nous unir avec les objets transitoires, mesquins et bornés ; ne pouvons-nous pas nous avancer avec le désir de nous unir avec ce qui est éternel, noble et grand ? Réflexion faite, nous voyons qu'il faut cultiver nos émotions, et les diriger de manière à ce qu'elles purifient et ennoblissent le caractère. La base de toutes émotions du côté du progrès est l'amour, et telle est la faculté que nous devons cultiver. George Eliot a dit avec justesse : « La première condition de la bonté humaine est d'aimer ; la seconde de révérer ». Maintenant la révérence ou le respect n'est que l'amour dirigé vers un supérieur, et l'aspirant doit chercher quelqu'un de plus avancé que lui auquel il puisse adresser son amour et sa révérence. Heureux l'homme qui le trouve quand il le cherche : c'est la condition la plus importante pour faire de l'émotion une force progressive au lieu d'une force retardatrice et pour obtenir l'énergie nécessaire pour « vouloir » ce qu'il sait être le meilleur. Nous ne pouvons pas aimer sans chercher à faire plaisir, et nous ne pouvons pas révérer sans trouver de la joie dans l'approbation de celui que nous révérons. De là un stimulant continuel pour nous améliorer, pour former le caractère, pour purifier la nature, pour vaincre tout ce qui est vil en nous, pour poursuivre tout ce qui est noble. Nous nous trouvons spontanément « voulant » atteindre un haut idéal, et la grande force motrice est envoyée le long de la voie que le mental lui a

tracée. Il n'y a pas de moyen plus efficace d'utiliser la nature des désirs qu'en nouant un tel lien, qui est la simple réflexion, ici-bas du lien parfait qui unit le disciple à son maître.

Un autre excellent moyen de stimuler la nature du désir, comme force progressive, est de chercher la compagnie des personnes plus avancées que nous dans la vie spirituelle. Il n'est pas nécessaire que ces personnes nous instruisent oralement, ni même qu'elles nous adressent la parole. Leur présence seule est une bénédiction qui harmonise, qui élève, qui inspire. Respirer leur atmosphère, être entouré de leur magnétisme, être influencé par leurs pensées, — voilà ce qui nous ennoblit, inconsciemment, nous-mêmes. Nous attachons trop de prix aux paroles et déprécions à tort ces forces subtiles du Soi, qui, « ordonnant toutes choses avec douceur et puissance », créent dans le chaos turbulent de notre personnalité les bases certaines de la paix et de vérité.

Moins puissant, mais moins sûr, est le secours qu'on peut retirer d'un livre qui présente l'exemple d'une noble vie, ou bien nous offre un bel idéal, ou l'étude d'un grand caractère. Des livres tels que *la Bhagavad Gîtâ*, *la Voix du Silence*, *la Lumière sur le Sentier*, *l'Imitation de Jésus-Christ*, sont parmi les plus puissants de ces auxiliaires. Nous sommes portés à lire trop exclusivement pour apprendre, et nous perdons la force créatrice que la pensée élevée sur de grands idéals peut exercer sur nos émotions. C'est une habitude fort utile de lire chaque matin quelques phrases des livres ci-dessus, et de porter ces phrases avec nous pendant toute la journée, créant ainsi autour de nous une atmosphère protectrice pour nous-mêmes et bienfaisante pour tous ceux qui sont en contact avec nous.

Une autre chose absolument essentielle, c'est la méditation journalière, — une paisible demi-heure le matin, avant que le tracas de la journée commence, pendant laquelle nous nous éloignons délibérément de la nature inférieure, nous la reconnaissons comme instrument hors de nous-même, et nous nous concentrons dans la conscience la plus élevée où nous puissions atteindre et qui est notre véritable « moi ». « Ce qui est Existence, Félicité et Sagesse, cela je le suis. Vie, Amour et Lumière, cela je le suis ». Car notre nature essentielle est divine, et l'effort pour la réaliser aide sa croissance et sa manifestation. Pure, calme, paisible, c'est « l'Astre qui brille au dedans », et cet astre, c'est notre Soi. Nous ne pouvons pas habiter constamment cet astre, mais comme nous essayons journellement de nous y élever, quelque rayon de son éclat éclaire le « moi » illusoire composé des ombres parmi lesquelles nous vivons. Nous pouvons convenablement nous élever vers cette contemplation de notre divine destinée, qui nous procure la perfection et la paix, en adorant de la dévotion la plus fervente dont nous soyons capables, — si nous avons le bonheur de pouvoir en ressentir une semblable, — le Père des mondes et l'Homme Divin

que nous vénérons comme notre maître. Nous reposant sur cet Homme Divin comme le Soutien et l'Ami de tous ceux qui veulent s'élever, — qu'on l'appelle comme on voudra, Shri Krishna, le Bouddha, Christ ou le Maître, — osons lever les yeux vers l'Etre Unique, duquel nous venons, auquel nous allons, et, dans la confiance que nous sommes réellement son fils, proférons : « Moi et le Père nous sommes Un », « Je suis Cela » !

*
* *

Une des plus désolantes difficultés à laquelle l'aspirant doit faire face provient du flux et reflux des sentiments : les variations de l'atmosphère émotionnelle à travers laquelle il aperçoit le monde extérieur aussi bien que son propre caractère avec ses puissances et ses faiblesses. Il voit que sa vie consiste dans une série d'états de conscience toujours changeants, de conditions alternantes de pensée et de sentiment. A un moment, il sera rempli d'animation, à un autre, il sera comme mort ; il est gai ou morbide, expansif ou renfermé, sérieux ou indifférent, dévoué ou froid, rempli de zèle ou comme endormi. Il est constant seulement dans son inconstance, persistant uniquement dans sa variabilité. Et ce qui est surtout désagréable, c'est qu'il lui est impossible de remonter à la cause bien définie de cet effet ; ils « vont et viennent, sans permanence », et sont aussi peu faciles à prédire que les vents d'été. Pourquoi, hier, la méditation fut-elle facile, douce, féconde ? pourquoi est-elle difficile, irrégulière, stérile, aujourd'hui ? Pourquoi cette noble idée l'aurait-elle enflammé d'enthousiasme, il y a une semaine, et le laisserait-elle froid, maintenant ? Pourquoi, il y a quelques jours seulement, était-il plein d'amour et de dévotion, et se trouve-t-il maintenant vide, contemplant son idéal d'un œil froid et sans éclat ? Le fait est évident, mais l'explication lui échappe ; il semble être à la merci du hasard, être sorti du domaine de la loi.

C'est cette incertitude même qui donne l'amertume à son affliction. On est toujours maître de ce que l'on comprend, et quand nous avons remonté d'un effet à sa cause, nous ne sommes pas loin de le contrôler. Toutes nos plus vives souffrances ont-elles cette partie constituante d'incertitude ; nous sommes sans ressource parce que nous sommes ignorants. C'est l'incertitude de nos émotions qui nous épouvante, car nous ne pouvons guère nous tenir en garde contre ce que nous ne pouvons pas prévoir. Comment donc atteindrons-nous un endroit où ces humeurs ne nous tourmenteront plus, un rocher sur lequel nous puissions nous tenir, tandis que les flots s'agitent autour de nous ?

Le premier pas vers ce point d'équilibre est accompli lorsque nous reconnaissons le fait, — quoique l'expression puisse en paraître un peu brutale, — que nos humeurs n'ont point d'impor-

tance. Il n'y a pas de relation constante entre notre progrès et nos sentiments ; nous n'avançons pas nécessairement lorsque le flux de l'émotion nous réjouit, et nous ne rétrogradons pas non plus lorsque le reflux nous chagrine. Ces dispositions changeantes se classent, parmi les leçons que la vie nous apporte, pour que nous apprenions à distinguer entre le Soi et le non-Soi et à nous réaliser comme le Soi. Le Soi ne change pas, et ce qui change n'est pas le Soi mais fait partie des entourages transitoires dans lesquels le Soi est revêtu et parmi lesquels il se meut. Cette vague qui nous traverse n'est pas le Soi, mais n'est qu'une manifestation temporaire du non-Soi. « Que toutes ces choses s'agitent, écument et se débattent, elles ne sont pas de Moi ». Que la conscience réalise ceci un seul instant, et la violence de la vague est morte, et le rocher solide se fait sentir sous le pied. Nous retirant de l'émotion, nous sentons qu'elle ne fait plus partie de nous-même, et nous cessons ainsi de verser notre vie en elle comme une expression du Soi ; nous rompons la liaison qui lui permettait de devenir une voie pour la douleur. Cette retraite de conscience peut être bien facilitée si, dans nos heures tranquilles, nous nous efforçons de comprendre et d'assigner à leurs vraies causes ces alternatives désolantes des émotions. Ainsi, au moins, nous nous débarrasserons d'une partie de l'impuissance et de la perplexité qui, comme nous l'avons vu, sont dues à l'ignorance.

Ces alternatives de bonheur et d'abattement sont primitivement des manifestations de cette loi de périodicité, ou loi du rythme, qui régit l'univers. La nuit et le jour alternent dans la vie physique de l'homme de même que le font le bonheur et l'abattement dans sa vie émotionnelle. Tels que sont le flux et le reflux dans l'océan, ainsi sont le flux et le reflux dans les sentiments humains. Il y a des marées dans le cœur humain de même que dans les affaires des hommes et de même que dans la mer. La joie suit le chagrin et le chagrin suit la joie, aussi sûrement que la mort suit la naissance et la naissance la mort. Cette réalité n'est pas seulement une théorie de la loi, mais un fait de l'exactitude duquel témoignent tous ceux qui ont acquis de l'expérience dans la vie spirituelle. Dans cette fameuse *Imitation de Jésus-Christ*, on dit que la paix et le chagrin alternent ainsi, et « cela n'est ni nouveau ni étrange pour ceux qui ont l'expérience des voies de Dieu : les grands Saints et les anciens Prophètes ont souvent éprouvé ces vicissitudes... Or, puisque Dieu en use ainsi avec les plus grands, nous ne devons pas perdre courage, pauvres infirmes que nous sommes, si quelquefois nous éprouvons de la ferveur et quelquefois du refroidissement... Je n'ai jamais rencontré d'homme si pieux et si parfait qui n'ait éprouvé quelquefois cette privation de la grâce et une diminution de ferveur ». (Livre II, IX, 4, 5, 7.) Cette alternative d'états étant reconnue comme le résultat d'une loi générale, la manifestation spéciale d'un principe universel, il nous devient

possible d'utiliser cette connaissance comme avertissement et encouragement. Il peut se faire que nous passions par une période de grande illumination spirituelle, quand tout nous semble facile à accomplir, quand le feu de la dévotion répand son éclat sur la vie, et quand la paix de la véritable lumière est en nous. Une telle condition renferme souvent un danger considérable : sa félicité même nous endort dans une sécurité nonchalante, et laisse croître tous les germes de la nature inférieure qui sont restés. Dans de tels moments, il est très utile de se souvenir des périodes de tristesse antérieures, pour que la félicité ne devienne pas une enflure du cœur, et que la jouissance ne mène pas à s'attacher au plaisir; balançant ainsi le plaisir présent par le souvenir du malheur passé et la calme prévision du malheur à venir, nous atteignons l'équilibre et nous trouvons au milieu un point de repos; nous pouvons alors obtenir tous les avantages qui surviennent lorsqu'on saisit l'occasion favorable au progrès sans risquer un recul provoqué par un triomphe prématuré. Lorsque la nuit arrive et que toute la vie s'est retirée, lorsque nous nous trouvons froids et indifférents, ne donnant aucune attention aux objets qui nous attiraient jadis, alors, connaissant la loi, nous pouvons dire tranquillement : « Ceci passera à son tour; la lumière et la vie doivent revenir, et l'ancien amour luira de nouveau de tout son éclat ». Nous refusons d'être injustement abattus dans l'obscurité, de même que nous refusions d'être indûment exaltés dans la lumière; nous balançons deux expériences l'une par l'autre, éloignant l'épine de la douleur présente par le souvenir des jouissances passées et l'avant-goût des jouissances qui vont venir; dans la joie, nous apprenons à nous souvenir du chagrin, et dans le chagrin à nous souvenir de la joie, jusqu'à ce que ni l'un ni l'autre ne puissent émouvoir l'inébranlable fermeté de notre âme. Ainsi nous commençons à nous élever au-dessus des stages inférieurs de la conscience, dans lesquels nous sommes jetés d'un extrême à l'autre, et à gagner l'équilibre que l'on appelle *yoga*. Ainsi l'existence de la loi devient, pour nous, non une théorie, mais une conviction, et, graduellement, nous apprenons quelque chose de la paix du Soi.

Ce nous serait un grand bien de comprendre que la manière dont nous envisageons et surmontons l'obscurité et l'engourdissement intérieurs est une des plus sûres épreuves de l'évolution spirituelle. « Quel est l'homme du siècle qui ne reçût volontiers les joies et les consolations spirituelles, s'il pouvait en jouir toujours? Car les consolations spirituelles surpassent toutes les délices du monde et toutes les voluptés de la chair... Mais nul ne peut jouir toujours, à son gré, des consolations divines, parce que la tentation ne cesse jamais longtemps... Ne sont-ce pas des mercenaires ceux qui cherchent toujours des consolations?... Où trouvera-t-on quelqu'un qui veuille servir Dieu pour Dieu seul? Rarement on rencontre un homme assez avancé dans les voies spirituelles pour être

dépouillé de tout. » (Livre II, x, 1 ; xi, 3, 4.) Ces germes subtils de l'égoïsme persistent longtemps dans la vie de disciple, quoiqu'ils imitent alors, dans leur croissance, l'apparence de vertus, et cachent le serpent du désir sous la belle fleur de la bienfaisance ou de la dévotion. Rares, en effet, sont ceux qui servent pour rien, qui ont déraciné le germe du désir, et n'ont pas tout simplement coupé les branches qui s'étendent au-dessus du sol. Plus d'un qui a goûté les joies subtiles de l'expérience spirituelle trouve là sa récompense pour les plaisirs grossiers auxquels il a renoncé, et lorsque l'épreuve amère de l'obscurité spirituelle lui barre le chemin et qu'il entre dans l'obscurité, sans ami et seul, en apparence, alors il apprend par l'amère et humiliante leçon de la désillusion qu'il a servi son idéal tout le temps pour un salaire et non par amour. Tant mieux pour nous si nous pouvons être aussi heureux dans l'obscurité que dans la lumière, par la foi inébranlable en — non encore la vision de — cette Flamme qui brûle éternellement en dedans, CELA, de la lumière duquel nous ne pouvons jamais être séparés, car en vérité c'est le Soi réel. Il faut que nous ayons fait banqueroute dans le Temps pour que les richesses de l'Eternel puissent être à nous, et ce n'est que lorsque la vitalité nous abandonne que la Vision de la Vie se présente à nous.

Une autre difficulté qui embarrasse et désespère l'aspirant est la présence non sollicitée de pensées et de désirs incompatibles avec sa vie et ses aspirations. Lorsqu'il voudrait bien contempler ce qui est saint, les idées profanes l'envahissent ; lorsqu'il voudrait voir la figure radieuse de l'Homme Divin, le masque du satyre l'observe du coin de l'œil. D'où vient cette foule de formes horribles qui l'entoure ? D'où ces murmures et ces chuchotements comme de démons à son oreille ? Ces choses-là le remplissent de répulsion et d'horreur, et pourtant ils semblent bien à lui ; est-il vraiment possible qu'il soit le père de ce vil troupeau ? Encore une fois, la connaissance de la cause efficiente peut écarter du résultat les conséquences empoisonnées et nous délivrer de l'impuissance due à l'ignorance. C'est un lieu commun de l'enseignement théosophique que la vie s'incorpore en les formes, et que l'énergie vitale qui émane de cet aspect du Soi, qui est la sagesse, moule la matière du plan mental en formes-pensées. Les vibrations qui affectent le corps mental déterminent les matériaux qui sont insérés dans sa composition, et ces matériaux sont changés graduellement en conformité des modifications de vibrations émises. Si la conscience cesse de travailler d'une certaine façon, les matériaux qui répondaient à ce travail antérieur perdent peu à peu leur activité, deviennent finalement de la matière émoussée et le corps mental s'en défait. Pourtant, un certain nombre de stages se trouvent entre la pleine activité de la matière qui répond incessamment aux impulsions mentales et son engourdissement final, lorsqu'elle est prête à être expulsée. Jusqu'à ce que le dernier stage soit atteint, elle est

capable d'être jetée dans une activité renouvelée par des impulsions mentales de l'intérieur ou de l'extérieur, et, longtemps après que l'homme a cessé de lui donner de l'énergie, ayant dépassé le stage qu'elle représente, elle peut être jetée dans une vibration active, peut être forcée, par une influence toute extérieure, de surgir comme une pensée vivante. Par exemple, un homme a réussi à purifier ses pensées de toute sensualité et son esprit n'engendre plus d'idées impures ni ne prend plaisir à contempler des images impures. La matière grossière, qui dans les corps mentals et astrals vibre sous de telles impulsions, n'est plus vivifiée par lui, et les formes-pensées jadis créées par lui sont en train de mourir, si même elles ne sont déjà mortes. Mais il rencontre quelqu'un en qui ces choses sont actives, et les vibrations envoyées par cette personne revivifient ses formes-pensées mourantes, lui prêtent une vie temporaire et artificielle, les font surgir à nouveau comme si c'était ses propres pensées, les enfants de son esprit, à lui, aspirant, qui ignore que ce ne sont que des cadavres de son passé, réanimés par la magie mauvaise de la proximité impure. Le contraste même qu'elles présentent à son esprit purifié ajoute au tourment de leur présence, comme si un cadavre était lié à un homme vivant. Mais quand il apprend leur véritable nature, elles perdent leur pouvoir de le tourmenter. Il peut alors les envisager calmement comme les restes de son passé, et c'est ainsi qu'elles cessent d'être les empoisonneuses de son présent. Il sait que la vie en elles est étrangère, qu'elle ne vient pas de lui, et il peut « attendre, avec la patience de la confiance, l'heure où elles ne l'affecteront plus ».

Quelquefois, dans le cas où le progrès d'une personne est très rapide, cette revivification temporaire est causée délibérément par ceux qui cherchent à retarder l'évolution, par ceux qui se rangent contre la Bonne Loi. Ces êtres-là peuvent envoyer une forme-pensée calculée de manière à donner une activité fantastique aux ombres mourantes, dans le but déterminé d'entraver l'aspirant, même lorsque celui-ci est hors de la portée de la tentation de ce côté. De nouveau, la difficulté cesse quand on sait que ces pensées tirent leur énergie du dehors et non du dedans, quand l'homme peut dire avec calme à cette foule d'éléments de tourment : « Vous n'êtes pas à moi, vous ne formez aucune partie de moi, votre vie n'est pas tirée de ma pensée. Avant longtemps vous serez morts, hors toute possibilité de résurrection, et, en attendant, vous n'êtes que des fantômes, des ombres qui furent jadis mes ennemis. »

Une autre source très féconde d'ennuis est le grand magicien du Temps, ce grand-maître de l'illusion. Il nous impose un sentiment de hâte et d'inquiétude en déguisant l'unité de notre vie avec les voiles des naissances et des morts. L'aspirant crie impatiemment : « Quel point puis-je atteindre, quel progrès réaliser dans ma vie présente ? » La réponse est que « la vie présente » n'existe pas : il n'y a qu'une seule vie — passée et future, avec le moment toujours

changeant qui est leur point de rencontre ; d'un côté, nous voyons le passé, de l'autre, l'avenir, et il est lui-même aussi invisible que la parcelle de terre sur laquelle nous sommes. Il n'y a qu'une seule vie, sans commencement et sans fin, sans âge, sans temps, et les divisions arbitraires que nous lui donnons, selon les incidents toujours revenants des naissances et des morts, nous trompent et nous apportent une déception.

Voilà quelques-uns des pièges que dresse au Soi la nature inférieure, car elle voudrait bien retenir par force l'Immortel ailé qui cherche à s'éloigner de ses voies bourbeuses. Cet oiseau de paradis est une chose si belle, lorsque ses plumes commencent à pousser, que toutes les puissances de la nature se mettent à l'adorer et à tendre des pièges pour l'emprisonner ; or, de tous les pièges, l'illusion du Temps est le plus subtil.

C'est quand une vision de vérité est tard venue dans la vie physique que l'on est porté à ressentir avec le plus d'intensité ce découragement à propos du temps. « Je suis trop vieux pour commencer ; si j'avais seulement connu cela dans ma jeunesse ? » est le cri proféré. Pourtant, la voie est *une*, de même que la vie est *unique*, et ce n'est que la même voie qu'il y a à suivre dans la vie ; et l'on doit marcher sur la voie ; qu'importe alors qu'une des étapes de cette voie soit faite ou non dans une partie particulière de la vie ? Si A et B doivent jeter dans deux ans leur premier coup d'œil sur la réalité des choses, qu'importe que A soit alors âgé de soixante-dix ans, tandis que B n'est qu'un garçon de vingt ans ? A reviendra et recommencera son travail lorsque B sera en train de vieillir, et chacun d'eux passera bien des fois encore par l'enfance, la jeunesse et la vieillesse du corps, pendant qu'ils voyageront sur les stages supérieurs de la voie de la vie. Le vieillard qui commence « tard dans la vie », comme nous disons, à apprendre les vérités de la *Sagesse Antique*, au lieu de se lamenter sur son âge et de répéter : « Combien peu puis-je faire dans le court espace de temps qui me reste ! » devrait dire : « Quelle solide base puis-je poser pour ma prochaine incarnation, grâce à cette connaissance de la vérité ? » Nous ne sommes pas les esclaves du Temps, sauf quand nous nous inclinons devant sa tyrannie impérieuse et quand nous lui permettons de boucher nos yeux avec les bandeaux de la naissance et de la mort. Nous sommes toujours nous-mêmes, et nous pouvons marcher droit devant nous, à travers les lueurs et les ombres jetées par sa lanterne magique sur la vie qu'il ne peut pas faire vieillir. Pourquoi les Dieux sont-ils figurés toujours jeunes, sinon pour nous rappeler que la véritable vie n'est jamais affectée par le Temps ? Nous empruntons un peu de la vigueur et du calme de l'Eternité lorsque nous cherchons à vivre en elle, en échappant aux filets du grand enchanteur.

Plus d'une autre difficulté surviendra sur la voie ascensionnelle lorsque l'aspirant essaiera de la gravir, mais une volonté déter-

minée et un cœur dévoué, éclairés par la sagesse, vaincra tout, finalement, et fera atteindre le But Suprême. Avoir confiance dans la Loi est l'un des secrets de la paix ; il faut se fier à elle dans tous les temps, surtout lorsque l'obscurité se fait. Une âme qui aspire ne peut jamais manquer de s'élever ; un cœur qui aime ne peut jamais être abandonné. Les difficultés n'existent que pour être surmontées et accroître ainsi notre force : ceux-là seuls peuvent sauver le monde qui ont souffert et qui aiment.

Annie Besant.

NOTES SUR LA LÉMURIE (1)

L'origine des marsupiaux et la diversité des éléments de la flore australienne font de ce pays un département des plus intéressants pour les recherches zoologiques et botaniques. Pendant que j'étudiais la flore des plus grandes hauteurs des Alpes Australiennes, — qui traversent la partie sud-est du continent et s'élèvent à l'altitude de 7,256 pieds au-dessus du niveau de la mer, — je fus surpris, en relevant la distribution géographique de quelques formes génériques, de trouver qu'il y avait en même temps des éléments antarctiques et sud-africains dans la flore de cette région montagneuse.

Le mélange apparent d'une portion de la flore de terrains séparés par d'aussi grandes distances, me parut tout à fait inexplicable par la théorie de la persistance d'espaces océaniques, et je me trouvai amené, par suite, à considérer jusqu'à quel point il était possible d'expliquer les anomalies de la flore et la faune australiennes sur la base des surfaces existantes de terrains et de leurs contours actuels. Ce fut dans ce moment, pendant lequel mon esprit hésitait entre rester attaché aux dires de certains instructeurs scientifiques ou admettre les problèmes posés par les faits récemment acquis, que ce sujet vint à s'éclairer en réfléchissant aux déclarations faites dans la *Doctrine Secrète*, relativement à un Continent submergé, sur lequel les progéniteurs primitifs de l'homme auraient pris naissance.

Le fait qu'une pareille terre aurait existé anciennement, s'il pouvait être établi, résoudrait bien des difficultés relatives à l'origine et à la distribution de la faune et de la flore de l'Australie. A une lecture plus attentive, les opinions énoncées dans la *Doctrine Secrète*, particulièrement à propos de l'anthropogénèse, me parurent éclai-

(1) L'auteur de cet article est un naturaliste distingué, chef du service géologique, en Australie, amené à la théosophie par la corroboration qu'y ont apportée les travaux de sa carrière (N. D. L. D.).

rer certains problèmes biogénétiques assez complexes, et, malgré les apparentes anomalies entre les opinions généralement admises sur l'évolution et le développement humains et l'anthropologie ésotérique, je fus conduit graduellement à adopter ce dernier enseignement qui fournit une explication plus complète et plus satisfaisante des phénomènes de la vie et de la matière.

Pendant que je faisais l'étude géologique des gisements de charbon de Gippland, en Victoria, je remarquai avec beaucoup d'intérêt que la flore fossile des couches jurassiques, dans lesquelles le charbon apparaissait, était presque identique avec celle de l'Inde et de certaines couches sud-africaines ; — la ressemblance entre les formes spécifiques de genres variés de plantes analogues aux palmiers, les fougères et certaines formes conifènes, était vraiment surprenante. Ces découvertes ajoutaient à l'intérêt de mon enquête par les indices qu'elles fournissaient de l'existence d'un Continent Mésozoïque primitif, qui occupait de vastes étendues dans l'hémisphère méridional. J'avais dans ma jeunesse vécu quelque temps dans un district habité par différentes tribus d'aborigènes australiens, et, me joignant fréquemment à leurs expéditions de chasse, je m'intéressai très vivement aux recherches classiques qu'avait entreprises M. A. W. Howitt sur les tribus connues comme les Kurnai et les Kamilroi du S. E. de l'Australie.

Les travaux de cet explorateur et distingué ethnologiste paraissent avoir non seulement une portée directe sur la question des migrations des ancêtres des Kurnais, de l'emploi du langage par gestes, des parentés de groupes, croyances, etc., mais, en général, sur toute la question de l'anthropogénèse ; aussi, je me propose de rapporter les opinions de cet auteur, en les comparant avec le schéma de distribution de l'homme tel que l'a tracé l'illustre zoologiste, le professeur Haeckel.

Si l'on considère d'abord la question de l'anthopogénèse, du point de vue de la Philosophie Esotérique, on trouvera quelques observations remarquables que l'on pourra sans doute mettre en regard avec l'exposé de certains faits mis en lumière par les recherches anthropologiques les plus récentes, tandis que d'autres, non vérifiables par les méthodes en usage dans cette branche de la science, sont néanmoins susceptibles d'investigation par d'autres moyens.

Il est possible d'admettre l'assertion « que l'homme est une œuvre graduellement perfectionnée de la nature, en ce qui concerne son organisme physique » et se rendre compte, en même temps, « que l'être vivant et pensant est le résultat auquel ont collaboré nombre de mondes dans différentes conditions de développement matériel et spirituel ; ou une différenciation protéenne dans l'espace et le temps de l'Un absolu inconnaissable ».

En apportant ma collaboration à ce sujet sur les bases de quelques-uns des enseignements de la *Doctrine Secrète*, je le fais avec

une certaine appréhension, car il se pourrait que l'interprétation que j'ai faite de ces enseignements ne soit pas celle qui est admise par des étudiants plus avancés.

Il n'est pas toujours facile d'interpréter correctement des expressions employées pour véhiculer une idée, souvent voilée en symbole ou déguisée sous une allégorie. L'objet spécial de ce travail est de montrer qu'il existe des bases par lesquelles se justifient les allégations formulées dans la *Doctrine Secrète*, au sujet de l'existence, dans les temps préhistoriques, de surfaces terrestres sur lesquelles l'homme primitif — ou ce qui est décrit comme la troisième race racine — aurait pu exister. C'est sur l'existence de cette troisième race racine que la torche de la science moderne devra indubitablement être dirigée dans ses recherches.

De mon étude de la Philosophie Esotérique, je déduis que l'humanité sur ce globe passe, dans le cours de son développement, à travers une série de sept races, chacune desquelles est subdivisée en sept sous-races et celles-ci, à leur tour, en sept ramifications ou familles — cette division septenaire étant basée sur certaine loi occulte.

Il est déclaré que l'humanité est présentement dans sa cinquième race racine. La vie moyenne d'une famille raciale est fixée à environ 30,000 ans, celle d'une sous-race à 210,000 ans et celle de notre race racine à 1,470,000 ans ; mais les races, sous-races et familles empiètent sur l'existence les unes des autres. Il est déclaré également que l'aspect physique de la terre a varié durant les époques géologiques, et qu'ainsi les différentes races ont été évoluées successivement.

La première race humaine (celle qui allait se développer dans le futur) était formée d'êtres éthérés, qui, dans chacune des races et sous-races subséquentes, furent de plus en plus enfermés en un corps de chair. Ces êtres éthérés étaient des formes incorporelles, lumineuses, dans lesquelles se construisaient (pour ainsi dire) les atomes physiques du corps substantiel futur (1).

On nous dit que la première *terra firma* sur notre globe était dans la région du Pôle et que cette terre n'a point partagé le sort d'autres Continents. C'est certainement dans cette région que pourraient être trouvées les premières roches formées.

Dans la seconde race, la forme primitive était encore éthérée et gigantesque, devenant plus ferme et plus condensée ; les méthodes de reproduction étaient les mêmes que pour les autres formes vivantes — par bourgeonnement, par gemmation suivie d'expansion. Il est remarquable que ce procédé de gemmation, si universel chez les formes gélatineuses primitives des choses vivantes, se soit en-

(1) Une description du développement de cette forme est donnée par M. Sinnett et par M. Scott Elliot dans les *Transactions* de la London Lodge.

core conservé dans les premiers stages embryonnaires de formes plus hautement développées et plus complexes; l'œuf lui-même, d'où le fœtus humain se développe, a son stage à forme de mûre. Il nous est difficile de nous rendre compte exactement comment une forme glutineuse, de substance homogène, sans os, avec un corps albumineux sans structure, a pu être la progénitrice de la forme physique future, dans laquelle commençait à poindre faiblement une conscience.

Cette seconde race racine humaine éthérée était moins intelligente que spirituelle. Il est certain que ce que nous appelons l'âme a une évolution plus lente et plus difficile que la charpente physique.

A mesure que la seconde race évoluait, en harmonie avec son milieu, la première race allait disparaissant. Comme la forme physique se condensait et durcissait, il n'était plus possible que le procédé de gemmation continuât, de sorte que la reproduction consistait en l'extrusion d'une cellule gélatineuse, qui, par le processus connu de division cellulaire, sans séparation, devint une boule oviforme, développant, hors du corps, la forme de maturité. Cette cellule, à apparence de spore, acquit graduellement les propriétés caractéristiques de l'œuf animal, tel que celui des animaux ovipares.

Le second Continent, désigné comme le Continent hyperboréen, s'est étendu, est-il dit, au sud et à l'ouest du pôle nord ; il comprenait la partie septentrionale de l'Asie et de l'Europe, embrassant le Groenland, le Spitzberg, la Suède, la Norvège et les îles avoisinantes.

Commençant sur la ligne au-dessus de la portion la plus au nord du Spitzberg, il devait inclure, du côté de l'Amérique, la baie de Baffin et les îles et promontoires voisins. Il arrivait à peine, vers le sud, au 70e de latitude. Là, il formait un Continent en fer à cheval; une branche englobait le Groenland, avec un prolongement qui croisait le 50e de latitude un peu au sud-ouest, et une autre comprenait le Kamtchatcka, les deux branches se réunissant en ce qui forme maintenant le bord septentrional de l'est et de l'ouest de la Sibérie. Cette surface de terre, qui avait un climat presque tropical, se rompit et disparut vraisemblablement à mesure que le troisième Continent ou « Lémurie » s'élevait au-dessus des flots.

Où était donc ce troisième continent — la « Lémurie », sur lequel devait plus tard se faire le merveilleux développement du genre *homo*? D'après la description donnée dans la *Doctrine Secrète*, il s'étendait, non seulement à travers l'Océan Indien jusqu'en Australie, mais aussi vers le Nord, comprenant la portion qui restait du second Continent ou Continent Hyperboréen, la Suède et la Norvège, la Sibérie occidentale et orientale et le Kamtchatcka.

Depuis le pied des Hymalayas — qui le séparaient de ce qui était alors une mer intérieure couvrant la Mongolie et le Thibet, ainsi que

le grand désert de Gobi (Shamo) — il formait une surface s'étendant de Chittagoug à Hardwar vers l'Ouest et à Assam vers l'Est. Les terres s'étendaient à travers le sud de l'Inde, Ceylan et Sumatra, Madagascar à droite, l'Australie et la Tasmanie à gauche; puis, courant en bas jusqu'à quelques degrés du cercle antarctique, il se continuait, depuis l'Australie, qui était alors une région intérieure, loin dans le Pacifique, au delà de Rupa (Teapy ou Ile de Pâques); du côté de l'Atlantique, il s'étendait en forme de fer à cheval au delà de Madagascar, autour de l'Afrique du Sud et dans l'Atlantique, jusqu'en Norvège. On nous dit que la formation Wealden, qui est un réservoir d'eau douce, est le lit d'un fleuve important qui arrosait le nord de la Lémurie à l'époque Mésozoïque; et que ce Continent gigantesque s'engloutit sous les flots, laissant émerger, çà et là, quelques sommets qui forment aujourd'hui des îles.

On prétend que la tradition universelle du « déluge » tire son origine la plus éloignée de la submersion de l'antique civilisation des Lémures.

Maintenant, au sujet du développement de l'homme, on nous dit qu'à mesure que la troisième race racine évoluait, l'humanité devint graduellement bisexuelle ou hermaphrodite, son organisme se développant, ses tissus s'affermissant, ses os prenant naissance (passant, en fait, par les stages que l'on peut appeler reptilien et aviaire). Le développement d'un squelette intérieur et le passage à la reproduction ovipare, qui distinguèrent les deux premières divisions de la troisième race, furent suivis de la complète séparation des sexes, qui eut lieu dans la troisième division; il se produisit d'abord des êtres en lesquels un sexe prédominait sur l'autre et finalement des hommes et des femmes distinctes. Avec la séparation du sexe arriva le point critique de l'évolution. L'humanité se transforma en forces de polarisation opposée, positives et négatives, mâles et femelles.

Nous apprenons ainsi que la race a passé des millions d'années le long du sentier si rapidement parcouru aujourd'hui par l'homme dans les premiers mois de la vie intra-utérine, c'est-à-dire, cellule par gemmation, cellule par multiplication, forme fœtale non sexuelle, développement des os, période d'hermaphrodisme, séparation des sexes.

Dans les premières sous-races de la troisième race racine, le langage n'était qu'une légère amélioration des bruits variés de la nature, du cri des insectes gigantesques et des animaux des bois, mais, dans le dernier tiers, un langage articulé monosyllabique se développa entre les premières races humaines de couleur jaune.

Le véritable point où divergent l'anthropologie ésotérique et l'hypothèse de Lamark ou celle de Darwin sur l'origine de l'homme est que la première (l'anthropologie ésotérique) avance que l'homme est le progéniteur commun de ses formes alliées d'apparence

simiesque ayant en vue le principal produit évolué de lui ; tandis que celles-ci proposent une forme simiesque comme progénitrice du genre homo. Dans l'enseignement Esotérique, ce progéniteur commun est représenté comme ayant la forme d'un singe géant, plutôt intelligent ou rusé que spirituel ; à mesure que son corps gigantesque diminue graduellement de grandeur, sa texture s'améliore, pendant qu'il devient un être plus doué de raison.

L'anthropologie ésotérique attribue le développement du singe mammifère à un système de croisements artificiels, analogues à l'hybridation. Une longue série de tranformations dues à un croisement antinaturel, engendra les spécimens les plus bas de l'humanité, lesquels, par leur bestialité, développèrent plus tard les anthropoïdes, c'est-à-dire, par un arrêt soudain dans l'évolution de certaines sous-races et leur division forcée et violente en des types de pure animalité.

Il est certainement quelque peu remarquable que le singe tende, avec chaque génération, avec chaque variété, à se rapprocher de plus en plus du type de son ancêtre mâle — le noir Lémuroïde. En outre, l'accouplement des spécimens inférieurs de la troisième race racine avec les brutes autour d'eux devait enfanter des monstres, et ceux-ci, renforcés par les croisements ultérieurs de tribus semi-humaines, ont pu donner lieu à quelques-uns des ancêtres des types les plus bas, parmi les Négritos Océaniens, des habitants des îles Andaman, des Ainus, des Sauvages de Bornéo, des Veddas de Ceylan, des Bochimans, et peut-être de quelques Australiens.

(à suivre) **James Stirling.**

SUR LES AIDES INVISIBLES

Le monde actuel ne croit, en somme, que bien peu à l'intervention d'Aides invisibles, ici-bas. Pour les matérialistes déterminés et les agnostiques, en général, qui sont si nombreux, la négation ne fait pas l'ombre d'un doute. Les religionistes sincères, disons, pour nous autres Occidentaux, les Chrétiens de diverses confessions, croient bien, en principe, à l'immortalité de l'âme, au monde spirituel et à la providence divine, mais combien peu positivement ! Le spiritisme a commencé, lui, à préciser les idées de ses partisans en ce qui concerne nos relations possibles avec d'autres mondes, tout en les limitant presque à un seul, celui des défunts, lesquelles relations, pour être réelles, en effet, sont loin d'avoir la sûreté et la constance que croient les Spirites. Les défunts interviennent bien quelquefois, en vérité, dans nos affaires et nous apportent plus rarement encore de l'aide, mais ce n'est qu'un petit nombre d'entre eux qui sont en mesure de le faire, la plupart du temps sans grande

efficacité et plus généralement à leur propre détriment. Tout cela a été dit, dans les ouvrages théosophiques, avec raisons à l'appui, en même temps que le meilleur procédé a été indiqué, pour les communications, à savoir d'aller vers les défunts plutôt que de les faire venir à nous. Mais tel n'est pas le côté de la question que nous ayons à traiter spécialement en ce moment.

Il était réservé à, la Théosophie, cette connaissance intégrale, d'éclairer le monde, au sujet des *Aides invisibles*, en montrant que, sans doute, la providence, c'est-à-dire la Loi, s'exerce constamment et sur tous les plans, non seulement pour assurer le fonctionnement de cette Loi, ce qui implique l'action de grands Etres spirituels dont quelques-uns, les *Maharajahs* et les *Lipikas*, ont été définis dans nos livres, mais aussi pour aider l'humanité dans son éternel devenir, que cette assistance émane d'êtres moins extra humains que les précédents, quoique très élevés encore, des Sauveurs et Messies ou Maîtres, quelquefois, mais, en application de la formule connue « *la nature ne procède point par sauts* » que l'Aide plus ordinaire ou de tous les jours, presque, aux vivants, est apportée par des vivants eux-mêmes en état d'y procéder.

Il existe, en effet, et la théosophie en connait, tout un ensemble de conditions physiques, morales et mentales, qui, une fois remplies, rendent les hommes capables de faire usage d'une plus grande partie des pouvoirs divins qui sont en chacun de nous, à l'état latent, pouvoirs permettant d'asservir davantage les forces physiques et de commencer à user de celles de l'un ou l'autre des plans voisins, de n'être ainsi arrêté par aucun obstacle matériel, de se transporter, par exemple, sur un navire, en pleine mer, dans une maison en flamme, au milieu d'une caravane perdue dans les sables d'un désert, auprès d'un prisonnier retenu dans un cachot, partout, enfin, visiblement ou non, selon le cas, pour aider le chercheur, assister le malheureux, alléger la souffrance, adoucir les affres de la mort, avant et après le dernier soupir, et mille autres objets, sans que les gens qui reçoivent de pareilles faveurs, les assistés, aient besoin d'être le moindrement initiés à leur endroit. Telles sont bien les principales caractéristiques des *Aides invisibles* le plus généralement en œuvre, de nos jours encore, dans l'humanité.

Ces *Aides* sont des hommes ou des femmes de n'importe quelle religion ou nation de la cinquième race dont les âmes sont assez *âgées* pour placer leurs détenteurs dans les derniers rangs, au moins, des *aînés* de l'humanité actuelle. C'est ce qu'un théosophe a, depuis longtemps, écrit, sous le présent titre, et ce qu'a reproduit la VIII[e] année (1897) du *Lotus Bleu*. M. Leadbeater vient de faire une nouvelle édition revue et augmentée de son travail dont la traduction française ne va pas tarder à paraître. En attendant cette prochaine publication et en raison de l'intérêt général que présente la question pour les personnes même qui la connaissent déjà, nous avons cru

bien faire d'attirer spécialement l'attention à son sujet et nous donnons, dans ce numéro de la Revue, la primeur d'un chapitre du nouveau livre, celui qui a trait à l'Assistance portée dans les catastrophes et dans les naufrages.

Nous nous permettons, en outre, d'ajouter, ici, s'entend, un épisode à ceux esquissés par M. Leadbeater, parce que celui qui va suivre présente l'intérêt particulier d'avoir été réalisé avant l'avènement du mouvement théosophique, que son authenticité a été constatée par de nombreux témoins qualifiés et que le fait était de notoriété courante dans le monde maritime, parce que récent, aux premières années de notre carrière.

Un bâtiment de guerre se rendait d'Amérique en Europe et poursuivait tranquillement sa route, quand, un certain jour, le Commandant du bord, rentrant du pont dans son appartement où il n'avait laissé personne et où nul n'avait droit de venir sans autorisation, vit un individu qui lui était inconnu assis devant sa table de travail et occupé à écrire. Etonné, il s'approche ; l'individu disparaît, mais sur la table se trouve une feuille de papier portant ces mots écrits :

— *Gouvernez au nord-ouest !*

Le Commandant était spiritualiste et peu éloigné de croire à la possibilité de certaines interventions occultes. Après s'être assuré qu'aucune autre explication n'était admissible, il ordonne de changer provisoirement la ronde de huit quarts, c'est-à-dire de venir de 90 degrés sur la gauche et de bien veiller l'horizon. Au bout de quelques heures la Vigie signale une banquise. On se trouvait précisément sur le méridien de Terre-Neuve et la chose n'était pas rare à cette époque de l'année. On s'en approche avec précaution et l'on voit bientôt se détacher des gens sur la partie émergeante de l'iceberg, des naufragés, sans doute. On finit par les recueillir et l'on apprend que c'est l'équipage d'un petit bâtiment de pêche qui, par la brume, s'était jeté sur la banquise et s'y était brisé. Les hommes avaient heureusement pu sauter sur la glace qui, si précaire qu'en fût l'abri, avait ainsi servi à leur salut, après avoir produit leur ruine. Quelle ne fut pas la surprise de l'officier de marine en voyant, parmi les pauvres naufragés, l'homme même qu'il avait aperçu naguère dans son salon ; il s'informe et il apprend que, dans les heures précédentes, cet homme — simple passager pour la traversée — s'était endormi sur le glaçon, au milieu de ses compagnons désespérés, et qu'à son réveil il avait assuré qu'on allait être sauvé. Il avait sans doute fait acte d'*Aide invisible*.

La conclusion qu'on peut tirer de ce fait, ainsi que de ceux relatés dans le travail de M. Leadbeater, c'est que c'est l'homme même, l'homme vivant, qui, en application des Lois qui le régissent, se trouve être, actuellement aussi, l'agent le plus ordinaire de la Providence, ici-bas. **D. A. Courmes.**

VARIÉTÉ OCCULTE

NAUFRAGES ET CATASTROPHES

(Un chapitre des Aides invisibles.)

Il est quelquefois possible aux membres de la troupe des *Aides* de prévenir des catastrophes imminentes et d'une certaine importance. Plus d'une fois, quand le capitaine d'un navire s'était, sans s'en douter, considérablement écarté de sa route et courait, par là, de grands dangers, il a été possible d'empêcher son naufrage, en lui suggérant mentalement et avec insistance que quelque chose allait mal. Cet avis se présente généralement à la conscience cérébrale du capitaine comme une simple intuition vaguement prémonitoire — mais, s'il l'éprouve avec persistance, il est à peu près certain d'en tenir compte et de prendre les mesures de précaution qui lui viennent à l'esprit.

Il est arrivé, par exemple, que le capitaine d'un petit bâtiment marchand, se trouvant beaucoup plus près de terre qu'il ne supposait et sollicité à plusieurs reprises de jeter la sonde, commença par résister à cette idée qui lui semblait inutile et absurde, mais finit, en hésitant, par en donner l'ordre. Stupéfait du résultat de ce sondage, il changea immédiatement de route et s'éloigna de la côte. Au matin seulement, il comprit combien il avait été près d'un effroyable désastre.

Mais, souvent aussi, une catastrophe présente un caractère Karmique et par conséquent ne peut être empêchée. Il ne faudrait pas supposer, pour cela, que, dans des cas semblables, l'assistance ne puisse pas s'exercer. En admettant que les personnes soient destinées à mourir et ne puissent, pour cette raison, être sauvées, elles peuvent du moins, dans bien des cas, être préparées à leur sort et — certainement — aidées, ensuite, au delà de la mort. Nous irons même jusqu'à dire que, dans toutes les grandes catastrophes, des *Aides* sont toujours et spécialement envoyés sur les lieux.

C'est ce qui s'est produit, il y a quelques années, dans deux circonstances : le naufrage du *Drummond Castle*, à hauteur de l'île d'Ouessant, et le terrible cyclone qui a dévasté la ville de Saint-Louis, en Amérique. Dans l'un et l'autre cas, les victimes furent prévenues, quelques minutes avant le sinistre, et les aides firent de leur mieux pour calmer et relever les esprits, afin que le malheur, en fondant sur elles, les jetât dans un trouble moins grand. Mais naturellement le travail accompli parmi les victimes de ces deux catastrophes l'a été principalement sur le plan astral, quand elles eurent quitté leurs corps physiques ; nous en parlerons plus loin.

Il est triste de constater combien souvent, dans les moments qui précèdent un sinistre, les aides voient leur tâche de charité entravée par la panique folle qui règne parmi les personnes en danger, — quelquefois par pis encore, l'ivresse sauvage des hommes qu'ils s'efforcent de secourir. Bien des navires ont sombré, presque tous à bord étant plongés dans une ivresse furieuse et parconséquent incapables de profiter — aussi bien avant la mort que très longtemps après — de l'Aide qui leur était offerte.

S'il arrivait jamais à l'un de nous de se trouver menacé par un danger imminent et impossible à éviter, il devrait essayer de se rappeler que le secours est certainement proche et qu'il dépend entièrement de lui-même de rendre la tâche des aides facile ou difficile. Si nous envisageons le danger calmement et bravement, reconnaissant qu'il ne peut affecter en rien le véritable ego, nous serons mentalement à même de profiter de la direction que les aides essayent de nous donner ; nous ne saurions guère en recevoir de plus sûre — que son objet soit de nous sauver de la mort ou, en cas d'impossibilité, de nous la faire traverser sous leur garde.

Ce dernier genre d'assistance a été assez souvent donné, dans des cas d'accidents, à des personnes isolées comme dans des catastrophes plus générales. Un exemple suffira pour nous expliquer.

Pendant l'une des grandes tempêtes qui ont causé tant de désastres sur nos côtes, il y a quelques années, aussi, il arriva qu'un bateau de pêche chavira en pleine mer. L'équipage ne comptait qu'un vieux pêcheur plus un mousse, et le premier parvint à se cramponner pendant quelques minutes au bateau renversé. Il n'y avait aucun secours matériel à espérer et, s'il y en avait eu, rien n'aurait pu être tenté, par une tempête aussi furieuse. Le pêcheur savait donc qu'il n'y avait pas d'espoir et que la mort ne pouvait être pour lui qu'une question de minutes. Il éprouvait à cette pensée une grande terreur, étant particulièrement impressionné par la solitude saisissante de cette immense étendue d'eau déserte. Et puis il pensait, avec angoisse, à sa femme, à ses enfants et à la situation difficile où les mettrait sa disparition subite.Une *Aide* qui passait — voyant sa situation — essaya de lui donner courage, mais, constatant qu'il avait l'esprit trop agité pour se prêter à aucune suggestion, elle jugea bon de se montrer pour rendre son assistance plus effective. En racontant ensuite l'incident, elle dit que la manière dont se transforma le visage du pêcheur, en l'apercevant, fut merveilleuse. Voyant au-dessus de lui cet être lumineux, debout sur la barque, il crut naturellement qu'un ange lui avait été envoyé pour lui donner courage dans sa détresse et sentit que non seulement il serait porté et gardé, en passant les portes de la mort, — mais encore que les siens seraient certainement secourus. Aussi, quand survint la fin, quelques instants plus tard, il se trouvait dans un état d'esprit très différent de la terreur et des perplexités qui l'accablaient auparavan — et tout naturellement

quand, reprenant ses sens sur le plan astral, il y retrouva « l'ange » il se sentit en confiance et prêt à accepter ses conseils, dans l'existence nouvelle qui s'ouvrait pour lui.

Un peu plus tard cette même *Aide* eut à s'acquitter d'une tâche analogue. Voici le récit qu'elle en a fait depuis.

« Vous vous souvenez de ce paquebot qui a péri dans le cyclone de la fin de novembre dernier. Je me rendis dans la cabine où avaient été enfermées une douzaine de femmes et les trouvai se lamentant de la façon la plus déchirante, sanglotant et gémissant de terreur. Le navire devait sombrer, — aucun secours n'était possible, — et, quitter ce monde dans cet état frénétique était la pire manière de faire son entrée dans l'autre. Pour les calmer, je me matérialisai donc et, naturellement, les pauvres créatures me prirent pour un ange. Toutes tombèrent à genoux et me supplièrent de les sauver. Une pauvre mère mit son bébé dans mes bras, m'implorant de sauver au moins celui-là. Nous nous mîmes à causer. Bientôt elles furent calmes et tranquilles; le tout petit s'endormit en souriant; les femmes ne tardèrent pas à s'assoupir, elles aussi, et je remplis leur esprit de pensées du monde céleste; elles ne se réveillèrent donc pas, au dernier moment, quand le navire s'enfonça. Je descendis avec elles pour m'assurer qu'elles traverseraient en dormant l'instant suprême. Elles passèrent, en effet, sans faire un mouvement, du sommeil à la mort. »

Voilà de nouveau un cas où les personnes assistées avaient évidemment eu — et l'immense avantage de pouvoir recevoir la mort d'une manière calme et raisonnable — et celui, plus important encore, d'être reçues sur l'autre rive par une amie qu'elles étaient déjà disposées à aimer avec confiance, une amie connaissant parfaitement le monde nouveau où elles se trouvaient maintenant, et à même, non seulement de les rassurer sur leur sort, mais encore de leur donner des conseils sur la manière de régler leur existence dans cette nouvelle situation si différente de la précédente.

C. W. Leadbeater.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite.*)

Nains noirs. — Nom donné à des gnômes qui rampent dans les sombres cavernes de la terre et fabriquent des armes et des outils pour leurs pères divins les Aesirs ou Ases. On les appelle aussi lutins noirs.

Feu noir (Zohar). — Terme cabalistique pour la lumière ou la sagesse absolue, noir ou sombre, parce qu'il est incompréhensible pour nos intelligences bornées.

Magie noire (occult.). — Sorcellerie, nécromancie ou évocation des morts et autres abus de pouvoirs magiques. Cet abus peut avoir lieu sans intention mauvaise, mais c'est cependant de la magie noire quand on produit un phénomène seulement pour son propre intérêt.

B'ne Alhim, ou *Beni Elohim* (Heb). — Fils de Dieu ou plus correctement fils des Dieux, car Elohim est le pluriel d'Eloah.

C'est un groupe de puissances angéliques analogue à l'Hod, le 8e Sephira.

La nef du Soleil. — Ce vaisseau sacré du soleil était nommé Sckti et il était dirigé par les morts.

Chez les Egyptiens, la plus grande élévation du Soleil était en Aries (le Bélier) et sa dépression en Libra (la Balance). — Voyez Pharaon, fils du Soleil — une lumière bleue, qui est le fils du Soleil, sort de l'Arche. Les anciens Egyptiens enseignaient que la vraie couleur du soleil est bleue et Macrobe dit aussi que sa couleur est d'un bleu pur avant qu'il arrive à l'horizon et après qu'il a disparu au-dessous. Il est curieux de remarquer que ce n'est que depuis 1881 que les savants et les astronomes ont découvert que notre soleil est réellement bleu. Le professeur Langley a passé beaucoup d'années à s'assurer du fait. Aidé par les magnifiques appareils de la science physique moderne, il a enfin réussi à prouver que la couleur jaune orangé du soleil est due seulement à l'absorption exercée par son atmosphère de vapeurs, principalement métalliques; mais qu'en réalité ce n'est pas « un soleil blanc, mais un soleil bleu », c'est-à-dire ce que les prêtres égyptiens avaient découvert sans instruments scientifiques connus, il y a plusieurs milliers d'années.

Boaz (heb). — L'arrière-grand-père de David. Le mot est formé de *B*, signifiant *dans*, et de *oz*, force; c'est le nom symbolique de l'un des piliers du porche du temple de Salomon.

Bodha Bodhi (sk.). — Science de la sagesse.

Bodhi ou *Sam-bodhi* (Sk.). — La réceptivité de l'intelligence en opposition à *Buddhi* qui est l'activité de l'intelligence.

Bodhi-druma (sk.). — L'arbre Bô ou Bodhi, l'arbre de la Sagesse, le Pippala ou *ficus religiosa* de la botanique. C'est l'arbre sous lequel Cakyamouni médita pendant sept ans avant d'arriver à la Sagesse et de devenir le Bouddha. Cet arbre avait alors 400 pieds de haut, dit-on, mais quand Hiouen-Tsang le vit, vers l'an 640 de notre ère, il n'avait plus que 50 pieds de haut.

Des boutures de cet arbre ont été portées dans tout le monde Bouddhiste et ont été plantées devant chaque Vihara ou temple renommé en Chine, à Siam, à Ceylan et au Thibet.

Bodhi-dharma (sk.). — Religion de la Sagesse; ou la sagesse contenue dans *Dharma* (la morale). C'est aussi le nom d'un grand Arhat kshatriya, un prince guerrier. C'est Panyatara, son guru, qui lui donna le nom de Bodhi dharma, pour sa connaissance de la Loi de Bouddha.

Bodhidharma, qui vivait au VIe siècle de l'ère chrétienne, alla en Chine d'où il rapporta une relique précieuse, l'écuelle à aumônes de Bouddha.

Bodhisattva (sk.). — L'être dont l'essence (Sattva) est devenue pure intelligence (Bodhi); ceux qui n'ont plus besoin que d'une incarnation pour devenir de parfaits Bouddhas et jouir du Nirvana. Cette interprétation s'applique aux Bouddhas terrestres (Manushi). Dans un sens métaphysique, c'est un des noms donnés aux fils des Bouddhas célestes, (Dhyanis).

Badhyanga (sk.). — Lit. les 7 branches de la Science, une des 37 catégories du *Bodhi pakchika Dharma*, comprenant 7 degrés d'intelligence; ésotériquement, 7 états intellectuels qui sont: 1° *Smriti*, la mémoire; 2° *Dharma pravitchaya*, l'intelligence ou la compréhension de la Loi; 3° *Virya*, l'énergie; 4° *Priti*, la joie spirituelle; 5° *Prasrabdhi*, la tranquillité ou la quiétude; 6° *Samadhi*, l'extase contemplative; 7° *Upeksha*, l'indifférence absolue.

Bœhme (*Jacob*). — Un grand philosophe mystique, l'un des théosophes les plus importants du Moyen-Age. Il naquit en 1575 à Seidenburg, à environ deux milles de Görlitz (Silésia), et mourut, en 1624, âgé de près de 50 ans.

Dans son enfance, il n'était qu'un simple berger et après avoir appris à lire et à écrire dans une école de village il devint l'apprenti d'un pauvre cordonnier de Görlitz. Il était doué par la nature de merveilleux pouvoirs de clairvoyance. Sans aucune éducation ou connaissance des sciences, il écrivit des œuvres qui sont maintenant reconnues pleines de vérités scientifiques; mais, comme il le dit lui-même, « il voyait ce qu'il écrivait dans le grand Abîme de l'Eternel ». — Il voyait l'Univers comme dans le chaos qui cependant s'ouvrait en lui, de temps en temps, comme dans une jeune plante. C'était un vrai mystique naturel et d'une constitution des plus rarès; une de ces fines natures dont l'enveloppe matérielle n'empêche nullement la communication directe bien qu'interrompue entre l'Ego intellectuel et l'Ego spirituel. C'est cet Ego que Jacob Boehme a pris pour Dieu, comme l'ont fait tant d'autres mystiques qui n'ont pas eu de préparation spéciale. « L'homme doit reconnaître, dit-il, que sa science ne lui est pas personnelle mais vient de Dieu qui manifeste les « Idées » de Sagesse à l'âme de l'homme dans la mesure qu'il lui convient. » — Si ce grand théosophe avait étudié l'occultisme oriental, il aurait exprimé cette idée d'une manière différente, il aurait su alors que le Dieu qui parlait par son esprit ignorant était son propre Ego divin, la Déité omnisciente résidant en lui, cette divinité dévoilant non pas ce qui lui convenait mais seulement ce que pouvait en recevoir et en exprimer la demeure mortelle et temporaire qu'*Elle* occupait.

Bonati (Guido).— Moine franciscain, né à Florence, au XIIIe siècle et mort en 1306. Il devint astrologue et alchimiste, mais il ne put

réussir à être un adepte Rose-croix ; il retourna après dans son monastère.

Bona-oma ou *Bona Dea*. — Une déesse romaine, la patronne des femmes initiées et occultistes. On l'appelait aussi *Fauna*, du nom de son père Faunus. On l'adorait comme une divinité chaste et prophétique et son culte était réservé aux femmes ; les hommes ne devaient même pas prononcer son nom. Elle ne révélait ses oracles qu'aux femmes, et les cérémonies de son sanctuaire (une grotte de l'Aventin) étaient dirigées par les Vestales, chaque 1er jour de mai. Son aversion des hommes était si grande que nul d'entre eux ne devait approcher de la maison des consuls où ses fêtes se célébraient quelquefois et d'où les portraits et les bustes d'hommes devaient même être emportés pour cette circonstance. Clodius, qui profana un jour une de ces fêtes sacrées en entrant, sous un déguisement féminin, dans la maison de César pendant qu'on la célébrait, s'attira ainsi de grands malheurs. Des fleurs et des feuillages décoraient le temple de cette déesse et les femmes offraient des libations dans un vase (rempli de lait (mellarium). Il n'est pas vrai que le mellarium contient du vin, comme l'ont dit quelques écrivains qui, étant des hommes, essayèrent ainsi de se venger.

Bono (*Pierre*). — Un Lombard, grand adepte de la science hermétique, alla en Perse pour étudier l'Alchimie. En revenant de ses voyages, il s'établit en Istrie, en 1330, et devint un fameux Rose-Croix. Un moine de Calabre, nommé Lacinius, publia, en 1702, une version condensée des écrits de Bono sur la transmutation des métaux. Il y a cependant dans cet ouvrage plus de Lacinius que de Bono. Bono était un adepte et un initié, et les vrais initiés ne laissent pas leurs secrets dans des manuscrits.

H. P. B.



ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

France.

Les sujets des conférences théosophiques de novembre, à Paris, ont été, pour l'une, la comparaison des données scientifiques et théosophiques sur la genèse de la pensée, pour l'autre, la fraternité humaine. Dans la première, M. Revel a très lucidement et dans ses moindres détails décrit l'appareil physiologique qui sert à la réalisation de la pensée, à sa manifestation, du moins, pourvu qu'il soit mis en relation avec l'ego par l'appareil complémentaire dont connaît précisément la théosophie. Dans la seconde conférence, donnée le 17, jour de la conjonction de trois planètes (Vénus, Jupiter et Saturne), le Dr Pascal a démontré que tout, ici-bas, enseignait la fraternité, et qu'aucune disso-

nance apparente n'allait à l'encontre de l'accord universel dont l'unité finale doit résulter.

En dehors des réunions ordinaires, nous avons eu aussi, à Paris, en novembre, la présence déjà annoncée de M. Leadbeater. En quelques entretiens ouverts; notre frère respecté a traité diverses questions intéressantes dont les principales seront publiées dans cette revue sous les titres de *Quelques fausses idées sur la mort* et l'*Elémental du désir*. M. Leadbeater a parlé aussi sur *la foi et l'intuition*, définissant les différentes manières dont on peut accepter la donnée théosophique, selon le degré propre d'avancement, à savoir, la certitude vécue, parce que vérifiée, l'adhésion intellectuelle qui ne doit jamais être irrationnelle, et l'intuition vraie qui est le moyen terme.

Nous rappelons que, pendant toute l'année d'exercice, c'est-à-dire d'octobre à juillet, il y a ordinairement des conférences théosophiques, à Paris, les premiers et les troisièmes dimanches de chaque mois, à trois heures, avenue Borquet, 52. Toutefois, et par exception, *cinq* conférences auront lieu à la salle de la société de la Géographie, Boulevard Saint Germain, 184, à *cinq* heures du soir, les premiers dimanches de janvier, février, mars, avril et le troisième dimanche d'avril 1902. C'est ce que, en raison du plus grand nombre de places de la dite salle, nous appellerons *les grandes conférences* pour les distinguer des autres. Nous convions tous nos lecteurs à répandre le plus possible l'annonce de ces occasions d'entendre parler sur la théosophie.

∴

Une âme d'élite que son état de santé physique tenait, depuis un certains temps, éloignée de nos réunions, Mme la comtesse de Rochas d'Aiglun, a définitivement quitté le plan terrestre, le premier novembre de cette année. Les sympathies sincères de tous les théosophes ont entouré le colonel de Rochas et ses enfants dans cette toujours douloureuse épreuve.

Angleterre.

La *Theosophical Review* rapporte le cas intéressant d'une jeune fille aveugle, sourde et muette, sinon de naissance, du moins dès l'âge le plus tendre, qui a pu recevoir une instruction complète et obtenir de réels succès scolaires. Le sujet possède en outre des idées générales et particulières sur les choses qui ne lui ont certainement pas été inculquées pendant sa vie actuelle, ce qui implique le fait d'une éducation antérieure. Le cas est du reste soumis à l'examen d'un comité d'hommes de science.

La revue précitée dit que l'un des premiers naturalistes de l'époque, le professeur Allemand Hœckel, qu'il ne faut pas confondre avec son compatriote Hæckel, tient, à l'encontre de Darwin, que l'homme ne descend nullement du singe, mais que c'est plutôt le singe qui doit provenir d'une dégénérescence du corps humain. C'est, en somme, ce qu'a déjà dit la *Doctrine secrète*, par H. P. B.

Espagne.

Les théosophes de ce pays viennent de terminer la traduction en langue espagnole d'*Isis Unveiled*, de H. P. B. C'est un beau et utile travail que nous sommes encore loin d'avoir réalisé en notre langue.

Hollande.

Aux derniers examens universitaires d'Amsterdam, pour le doctorat ès lettres, un candidat, M. Ch. Haye, a traité et soutenu publiquement la thèse suivante : *De la haute importance, encore insoupçonnée par le monde scientifique, du mouvement théosophique qu'a fondé H. P. B. et pour lequel elle a travaillé et souffert.* La presse du pays mentionne que le jury d'examen, composé de onze professeurs éminents, n'a ménagé ni ses objections ni ses questions à ce sujet, mais que le candidat y a victorieusement répondu et qu'il a terminé son exposé par une magnifique et vibrante apologie de la théosophie et de son immortel héraut au XIX[e] siècle.

Inde.

M[me] Besant est toujours dans ce pays dont elle doit rentrer en Europe au printemps prochain. Elle vient d'achever son plus récent livre, *Esoteric christianity* (Christianisme ésotérique), qui ne va pas tarder à paraître, en Anglais, d'abord, en Français, ensuite. Ce doit-être, croyons-nous, l'un des monuments les plus saillants de l'époque, un véritable phare destiné à éclairer plus profondément qu'il n'a encore été fait la religion que notre Occident vit depuis tant de siècles. Peut-être, même, que la façon dont les divers peuples de l'Europe, en particulier, accueilleront ce livre pourra servir de pierre de touche de leur état d'âme ou plutôt de l'âge de leurs âmes. Voici les différents chapitres de l'ouvrage : le côté caché de la religion, le côté caché du christianisme, le Jésus historique, le Christ mythique, le Christ mystique, la rédemption, résurrection et ascension, la trinité, la prière, la rémission des péchés, les sacrements, la révélation.

En attendant l'apparition de l'édition française de l'ouvrage, nous donnerons prochainement, dans cette revue, ce qui a trait à Jésus et au Christ. Nous ne pensons pas trop nous avancer en ajoutant que rien de ce qui a jamais paru dans les temps modernes sur ces hauts sujets ne s'approche, pour plus d'une raison, de ce que vont déceler les pages prochaines. Puisse-t-il en résulter, pour nous tous, la lumière, l'union et la paix !

∴

Avec le présent numéro, la direction de la Revue théosophique française adresse ses meilleurs vœux de nouvel an à tous ses lecteurs, connus et inconnus.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, décembre 1901. — Chronique des branches et échos. — M. Leadbeater à Paris et à Genève, sur le féminisme.

Theosophist, *organe présidentiel*, novembre 1901. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Sur la fraternité, par Annie Mac Queen. — Le rôle futur probable de l'Inde dans le monde, par Vasudeva Rao. — Photographie de l'invisible, par A. P. Suinett.

Vahan, *Section britannique*, novembre 1901. — Y a-t-il des cas où le suicide ne soit pas une infraction à la loi ?

Theosophical Review, *Angleterre*, novembre 1901. — La Yoga et la destruction de la souffrance, par A. Ward. — Comment nous est arrivé le Nouveau Testament, par G. R. Mead. — La fontaine sacrée, par Michel Wood. — La fonction supérieure de la beauté physique, par Stevens. — Magie noire à Ceylan.

Sophia, *Espagne*, novembre 1901. — Le président Olcott à Buenos-Ayres. — Le Christ était-il bouddhiste ? — Les grands théosophes espagnols, par Edmond Blanco : intéressante étude dans laquelle, le titre de théosophe étant pris dans son acception la plus large, l'auteur énumère et spécifie les grands penseurs qui, depuis Porphyre et passant par Avicènes, Avempace, Averroës et autres, ont illustré de leur existence la terre d'Espagne qui les a portés.

Theosophia et Theosofish Maandblad, *Hollande et ses colonies* novembre et octobre 1901. — Réincarnation au Tibet, par H. P. B.— Sur le Tao te King. — Le mouvement théosophique dans le monde néerlandais.

Teosofia, *Italie*, novembre 1901. — La religion et l'avenir, par B. K.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, novembre 1901. — Lettre du Comité national.

Philadelphia, *Amérique du Sud*. Pas reçu.

Theosophy in Australasia, octobre 1901. — Influence des taches solaires sur la terre.

Théosophical New Zeland Magazine, octobre 1901. Les Ecoles occultes et les Maîtres.

Theosophic Gleaner, *Inde du Sud*, octobre 1901. — Le monde invisible. — Les mystères de la nature.

Prasnottara, *Inde du Nord*. Pas reçu.

Revue spirite, *France*, novembre 1901. — Les origines du spiritisme en Amérique, par Béra. — Psychographie, par Oxon. — Réponse au Dr Bérillon, par Olivier. — La famille Hernadec, par Ed. Grimard,

récit dans lequel se trouvent développés les traits d'une belle et grandiose philosophie qui a toute notre approbation.

Annales des Sciences Psychiques, *Paris*, octobre 1901. — Les nœvi ou marques de naissance par Karl du Prel.

Journal du Magnétisme, *Paris*, octobre 1901. — L'être collectif dans les séances de spiritisme.

Réforme Alimentaire, *France*, novembre 1901. — Nervosisme moderne. — Les aliments naturels.

Reçu, *sans mention de notre sommaire.* — Lotus, d'Egypte, Concordia, de Paris. — Revue cosmique, id. — Aube nouvelle, id. — Les quatre langues, id.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Influence astrale, par Paul Flambart. — Après avoir rendu compte de la reproduction d'un ancien traité d'Astrologie, celui de Morin, de Villefranche, nous sommes conduits à parler, aujourd'hui, d'un travail original sur la matière dû à un ancien élève de l'école polytechnique, M. Flambart, qui essaie d'expliquer scientifiquement l'influence des astres sur la destinée de l'homme. Ses aperçus sont ingénieux, mais ils s'appuient sur une base incertaine, en tenant que ce qui agit dans la circonstance ce sont les rayons lumineux des astres ou leurs ondes lumineuses ou vibratoires. D'après la théosophie, les planètes ne sont que de *simples points de repère servant à indiquer les positions de sphères d'influence susceptibles de produire de l'effet sur le monde terrestre et ses habitants*. On peut toutefois admettre que ces sphères sont en conjonction avec les planètes qu'elles représentent, ce qui permet d'appliquer le calcul à leur détermination. C'est à ce titre que nous pouvons signaler le présent livre.

D. A. Courmes.

Le Magnétisme et la justice.

Un procès a eu lieu dernièrement dont les suites retentissent encore. Un brave homme guérissait gratuitement des malades, à Angers, par la simple imposition des mains secondée, sans doute, d'une volonté exercée. C'est là une application du magnétisme humain qui, limité à la seule pratique susdite, est un influx de la vitalité de quelqu'un dans le corps d'un autre. Un tel influx ne fait pas de mal, peut même faire du bien, pourvu toutefois que le magnétiseur soit sain de corps et d'esprit. C'est dans ces conditions que nous ne désapprouvons pas l'usage du magnétisme curatif; faisant, au contraire, toutes nos réserves pour l'emploi de l'hypnotisme, qu'il soit pratiqué ou non par des docteurs en médecine. Dans l'hypnotisme, en effet, interviennent positivement une immixtion de force-pensée, l'infirmation relative du sujet, et aussi sa subordination à l'opérateur, toutes choses mauvaises,

en général. Revenant toutefois à la question du magnétisme curatif, et au cas du magnétiste d'Angers, ce dernier fut, paraît-il, déféré aux tribunaux, pour exercice illégal de la médecine, par le syndicat des médecins de la ville, acquitté en première instance et condamné en seconde. L'appel de la dernière décision est actuellement fait, auprès de l'opinion, par les principaux partisans du magnétisme, par la presse spéciale, le *Journal du magnétisme*, la *Paix universelle*, et par divers opuscules tels que : *Mon procès*, par T. Mouroux, — *Arguments des savants et des médecins en faveur du magnétisme*, etc. etc.

Notre avis, dans la question, est que le simple traitement par l'imposition des mains peut être assimilé à la réfection, au pain que l'on donne à une personne qui a faim. Une réfection quelconque ne fait évidemment du mal que si les aliments dont elle se compose sont altérés, d'où il suit qu'il n'est pas plus justifiable de réprimer — où que ce soit — l'usage du magnétisme curatif que d'apporter des entraves à l'exercice de la bienfaisance ou de la charité.

D. A. Courmes.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

Néant

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

AVIS

Nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement est terminé avec le présent numéro de vouloir bien nous adresser leur renouvellement.

Le Directeur administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 JANVIER 1902

TREIZIÈME ANNÉE NUMÉRO 11

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LE CHRIST HISTORIQUE

MYTHIQUE ET MYSTIQUE (1)

AVANT-PROPOS

Parmi les nombreux changements apportés dans le monde moderne par la facilité sans cesse croissante des communications, il faut mentionner, comme l'un des plus importants, celui relatif aux positions que les Religions occupent les unes par rapport aux autres.

L'ancien exclusivisme qui réclamait, pour le Christianisme, un rang unique, le regardant comme la seule révélation divine, et classant toutes les autres religions en bloc sous le titre de « paganisme », ne se rencontre plus chez les laïques instruits et tend même à disparaître du clergé, car cet exclusivisme était basé sur ce fait qu'une partie du monde connaissait très peu la manière dont vivait le reste des hommes et connaissait encore moins, s'il est possible, la façon dont on avait vécu dans un passé reculé. A l'époque où les communications étaient rares et difficiles et où les nations étaient séparées par des barrières qu'on franchissait rarement, elles ne pouvaient comprendre qu'elles possédaient un héritage religieux commun, ni savoir que la diversité extérieure des aspects n'était qu'un léger voile recouvrant l'identité de pensée et de tradition. Mais aujourd'hui qu'on a brisé ces barrières, surmonté les obstacles qu'opposait le langage et réduit au minimum ceux provenant de la distance, les nations se sont rapprochées de plus en plus et leur histoire ancienne entre dans le programme de l'étude des religions. Un fait que cette facilité de communications entre les peuples a fait ressortir distinctement, c'est que toutes les religions ont beaucoup de points communs, que leur symbolisme, leurs rites et leurs cérémonies se ressemblent beaucoup ; que les

(1) Le présent article n'est pas extrait du récent livre d'Annie Besant sur le Christianisme, mais d'un travail qui l'a précédé. (N. D. L. D.)

histoires de leurs Fondateurs ont des points d'identité des plus remarquables, et que les fêtes qui sont des fêtes religieuses importantes dans une religion sont aussi des fêtes religieuses importantes dans les autres.

De l'étude de ces identités dans les croyances, les symbolismes, les rites, les cérémonies, les histoires et les fêtes commémoratives, est née une école moderne qui les rapporte toutes à une source commune : l'ignorance humaine et à une explication primitive des phénomènes naturels. Ces identités ont fourni des arguments pour critiquer chaque religion à son tour, et l'une des attaques les plus sérieuses dirigées contre le Christianisme, durant ces cent dernières années, s'est fait jour sous le nom significatif de *Mythologie comparée* qui lui a servi de base.

On peut dire que la Mythologie comparée date d'un siècle, environ. Son apparition est bien marquée par la publication de l'*histoire abrégée des différents cultes*, de Dulaure, de l'*Origine de tous les cultes*, de Dupuis, du *Panthéon Indien*, de Moor, et de l'*Anacalypsis*, de Godtrey Higgins. Ces ouvrages furent suivis d'un grand nombre d'autres plus scientifiques et plus difficiles, pour le choix et la comparaison des faits, jusqu'à ce qu'il devint impossible à toute personne instruite de récuser les identités et les similitudes qui existaient de tous côtés. Il n'y a plus maintenant de Chrétiens qui osent soutenir que les symboles, les rites et les cérémonies chrétiennes sont uniques, excepté cependant parmi les ignorants. Il nous faut encore remarquer que la simplicité de croyance marche de pair avec l'ignorance des faits ; mais, en dehors de cette classe d'illettrés, les chrétiens, même les plus dévots, reconnaissaient que le Chistianisme a des points communs très nombreux avec des croyances plus anciennes que lui.

On sait parfaitement que, dans les premiers siècles après le Christ, ces ressemblances étaient partout admises. Par exemple, Justin Martyr remplit les pages de ses écrits d'allusions aux religions de son temps, et si un critique moderne du Christianisme voulait citer un grand nombre de cas dans lesquels les enseignements Chrétiens sont identiques à ceux des religions plus anciennes, il ne pourrait trouver de meilleur guide que les apologistes du second siècle. Ces derniers, en effet, citent les enseignements païens, leurs histoires, leurs symboles, et affirment que la parfaite identité des enseignements chrétiens avec ceux-là devrait empêcher de les rejeter sans examen comme incroyables en eux-mêmes. Une curieuse raison est donnée de cette identité, raison qui trouverait difficilement de nombreux adhérents de nos jours. Justin Martyr dit : « Ceux qui transmettent les mythes que les poètes ont créés, ne fournissent aucune preuve aux jeunes gens qui les apprennent ; et nous, nous démontrons qu'ils ont été émis par l'influence des mauvais démons pour tromper et égarer la race humaine. Car, ayant entendu proclamer par les prophètes que le Christ allait

venir et que les athées d'entre les hommes seraient punis par le feu, ces Démons ont mis en avant de nombreux dieux, appelés les « fils de Jupiter », avec l'impression qu'ils seraient capables de faire croire aux hommes que tout ce qui a été dit du Christ n'était que contes merveilleux, comme ce qui a été dit par les poètes. Les démons, en effet, ayant entendu parler de ces ablutions publiées par les prophètes, engagèrent ceux qui entraient dans leurs temples et qui s'en approchaient avec des libations et des offrandes pour être brûlées, de s'asperger aussi, et ils les firent aussi se laver entièrement avant de partir. Les mauvais démons ont aussi imité la Cène, dans les mystères de Mithras, et ordonné que les mêmes choses fussent faites (1). Et moi j'ai ri quand j'ai découvert le méchant déguisement dont les esprits du mal ont entouré les divines doctrines des Chrétiens, pour empêcher les autres de se joindre à eux. »

Ces identités étaient donc regardées aux premiers siècles de l'ère actuelle, en Occident, comme l'œuvre des démons, comme des copies des originaux Chrétiens qui circulaient en grand nombre dans le monde, avant le Christianisme, dans le but d'empêcher la vérité de se manifester, quand elle se présenterait. Il y a cependant une certaine difficulté à accepter les enseignements primitifs comme des copies, et les derniers comme les originaux; mais, sans nous disputer avec Justin Martyr, pour savoir si les copies précédaient l'original, ou l'original les copies, nous sommes heureux d'accepter son témoignage de l'existence de ces identités entre les croyances qui florissaient de son temps dans l'empire romain et la nouvelle religion qu'il était occupé à défendre.

Il n'y a qu'un moyen par lequel nous pouvons éviter les conclusions de la Mythologie comparée, à savoir que toutes les religions sont les produits du sol fertile de l'ignorance humaine et sont toutes également fausses, c'est de les suivre pas à pas, elles-mêmes, et de remonter ainsi à leur origine commune, dans les enseignements d'hommes hautement évolués, et de prouver qu'elles sont toutes vraies. Quelques chrétiens orthodoxes sont sur le point d'admettre qu'il y eût une « révélation primitive » de laquelle des rayons brisés illuminèrent les religions de l'antiquité, et ils diraient avec le défunt Primat d'Angleterre, le Dr Benson, que toutes les religions contiennent une certaine quantité de la révélation de Dieu, non un rayon illusoire de feu follet, mais un rayon de l'Unique soleil spirituel. C'est un pas vers le vrai chemin, bien qu'il n'aille pas fort loin et prouve une appréciation informe et inexacte de la grandeur et de la sublimité des croyances si légèrement mises à l'écart. Il est toutefois important de comprendre que l'ignorance humaine a agi dans toutes les religions et y a introduit beaucoup de confusion en mêlant et en fondant des éléments primitivement

(1) Première apologie de Justin Martyr.

distincts ; c'est pourquoi il est souvent nécessaire de démêler les fils embrouillés et de reconnaître quand les symboles représentent des événements ou quand ils ne sont que les allégories des histoires. Et peut-être, n'est-ce nulle part plus nécessaire que dans l'histoire de Jésus, surnommé le Christ.

Il y a actuellement deux écoles de pensée, très opposées l'une à l'autre, qui se disputent sur l'histoire du grand Instructeur Hébreu. D'après l'une de ces écoles, il n'y a dans les récits de sa vie que des mythes et des légendes donnés comme explication de certains phénomènes naturels, vestiges d'un enseignement pittoresque de certains faits de la nature destinés à inculquer aux esprits simples certaines grandes classifications des événements naturels, importants en eux-mêmes et se prêtant à l'instruction morale. Ceux qui admettent cette manière de voir forment une école bien déterminée, à laquelle appartiennent beaucoup d'hommes d'une éducation très élevée et d'une grande intelligence. Autour d'eux s'assemble une foule de gens moins instruits qui renchérissent avec une âpre ardeur sur les éléments les plus destructifs de leurs affirmations.

Cette école est combattue par celle des croyants du Christianisme orthodoxe qui déclarent que toute l'histoire de Jésus est de l'histoire laissée intacte par la légende ou par les mythes. Ils affirment que cette histoire est l'histoire de la vie d'un homme né en Palestine, il y a quelque dix-neuf siècles, qui passa par tous les événements mentionnés dans les Evangiles ; ils nient, en outre, que l'histoire ait quelque signification en dehors de celle d'une vie divine ou humaine. Ces deux écoles sont en complet antagonisme, l'une affirmant que tout est légende, l'autre déclarant que tout est historique. Entre les deux se trouvent de nombreux degrés de l'opinion généralement connue sous le nom « de libre pensée » qui regarde l'histoire de cette vie comme étant en partie légendaire, en partie historique, mais n'offre aucune méthode certaine et rationnelle d'interprétation ni aucune explication convenable adéquate de ce tout complexe.

Nous trouvons aussi, parmi les partisans sérieux de l'Eglise Chrétienne, un nombre toujours croissant de chrétiens fidèles et dévots, d'intelligence raffinée, hommes et femmes sincères dans leurs croyances et religieux dans leurs aspirations, mais qui voient dans le récit des Evangiles beaucoup plus que l'histoire d'un Homme-Divin. Ils allèguent, s'appuyant sur les Ecritures reçues, que l'histoire du Christ a un sens plus profond et plus significatif que celui qui paraît à la surface. Tout en maintenant le caractère historique de Jésus, ils déclarent en même temps que le Christ est plus que l'homme Jésus et qu'il a une signification mystique. Pour soutenir cette assertion, ils citent cette phrase dont se servait saint Paul : « mes petits enfants, pour qui je ressens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous ».

(Gal. iv, 19.) Evidemment que, là, Saint Paul ne se réfère pas à un Jésus historique, mais à quelque évolution de l'âme humaine qui consiste à former le Christ en elle. De plus, le même instructeur déclare que, bien qu'il ait connu Christ d'après la chair, dorénavant, il ne le connaîtra plus ainsi (II, Cor. v, 16), voulant dire évidemment que, tout en reconnaissant le Christ de la chair, — Jésus — il existait une façon de voir plus haute, à laquelle il avait atteint et qui rejetait dans l'ombre le Christ historique.

Cette façon de voir est celle recherchée par bien des gens aujourd'hui. En présence des faits de la « religion comparée », embarrassés par les contradictions des Evangiles, confondus par les problèmes qu'ils ne peuvent résoudre tant qu'ils s'attachent à la signification superficielle des Ecritures, ces hommes s'écrient avec désespoir que la lettre tue, tandis que l'esprit vivifie. Et ils cherchent à trouver une grande et profonde signification dans une histoire qui est aussi vieille que les religions du monde et qui a toujours servi de véritable centre de vie à toutes les religions dans lesquelles elle reparaît. Ces vaillants penseurs, trop isolés et trop vagues pour qu'on parle d'eux comme formant une école, paraissent tendre la main, d'un côté, à ceux qui pensent que tout est légende, ils les prient d'accepter une base historique ; d'un autre côté, ils disent à leurs amis chrétiens qu'il y a un danger de plus en plus grand de s'attacher à une signification unique et littérale qui ne peut se défendre devant la science du jour, le danger de perdre entièrement le sens spirituel. Il y a, en effet, le danger de perdre « l'histoire du Christ », de perdre cette pensée du Christ qui, sous ce nom ou sous un autre, a soutenu et inspiré des millions de nobles existences, en Orient et en Occident ; le danger que la perle inestimable s'échappe de nos mains et que l'homme soit laissé à lui-même plus pauvre que jamais.

Il est nécessaire, pour éviter ce danger, de démêler les différents fils de l'histoire du Christ et de les ranger côte à côte : le fil de l'histoire, le fil de la légende et le fil du mysticisme. Ces fils ont été commis en une seule corde, pour le grand malheur des penseurs, et, c'est en les démêlant que nous trouverons que l'histoire devient plus précise à mesure qu'on y ajoute la connaissance, et qu'ici, comme en tout ce qui est basé sur la vérité, plus la lumière qu'on répand sur elle est brillante et plus grande est la beauté qu'elle révèle.

Nous étudierons donc d'abord le Christ historique, ensuite, le Christ mythique, et, enfin, en troisième lieu, le Christ mystique. Nous trouverons que les éléments fournis par l'étude de ces trois aspects du Christ constituent le J.-C. des Eglises. Ils entrent tous dans la composition de cette grandiose figure, si pathétique, qui domine les pensées et les sentiments de la Chrétienté, l'Homme de douleur, le Sauveur, le Père et le Seigneur des hommes.



Le Christ historique, ou Jésus le thérapeute et l'Instructeur.

Le fil de l'Histoire de la vie de Jésus est celui qui peut être le plus facilement démêlé des autres. Nous pouvons, dans cette étude, nous aider de ces *enregistrements occultes du passé*, tels que ceux experts en ces choses peuvent les vérifier par eux-mêmes, et dont certains détails, concernant l'Instructeur Hébreu, ont été révélés au monde par H. P. Blavatsky et par d'autres personnes exercées dans les recherches de ce genre. Bien des gens sont disposés à récuser ce mot « exercé » quand il s'agit d'occultisme. Mais cela signifie seulement une personne ayant, par une étude spéciale et par un entraînement particulier, développé en elle une espèce particulière de connaissance et des pouvoirs qui la rendent capable de donner une opinion, *basée sur sa propre connaissance individuelle*, du sujet dont on s'occupe. De même que nous appelons Huxley, par exemple, un expert en biologie, Wrangler jeune, un expert en mathématiques, Lyell, un expert en géologie, etc., nous pouvons tout aussi bien appeler expert en occultisme un homme qui s'est intellectuellement rendu maître des théories fondamentales, de la construction de l'homme et de l'Univers, et qui, de plus, a développé en lui les pouvoirs latents en chacun de nous, pouvoirs qui peuvent être développés par des études appropriées. Ces capacités permettent d'examiner, par soi-même, les plus obscurs processus de la nature. De même qu'un homme peut naître avec de grandes dispositions mathématiques, et peut les accroître énormement par un entraînement suivi durant des années, ainsi un homme peut naître avec certaines facultés qui appartiennent à l'âme et peut les développer par l'entraînement et la discipline. Quand un tel homme, après avoir développé ces facultés de l'âme, les applique à l'étude du monde invisible, il devient un expert en science occulte et peut à volonté vérifier à nouveau les *Archives* dont il a déjà été parlé. Une telle vérification est aussi en dehors de la portée d'une personne ordinaire qu'un livre de mathématiques transcendantes est au-dessus d'une personne qui ignore les mathématiques. Il n'y a rien d'exclusif dans la connaissance, si ce n'est que chaque science est exclusive, et que les hommes nés avec une faculté déterminée et qui la développent peuvent se rendre maîtres de la science correspondant à cette faculté ; tandis que ceux qui sont jetés dans la vie sans aucune faculté, ou qui ne développent point celles qu'ils ont, doivent se contenter de rester dans l'ornière. Telles sont les règles qui régissent l'acquisition de toute connaissance en occultisme, comme en toute autre science.

Les clichés akashiques occultes confirment, d'une part, l'histoire racontée par les Evangiles, et, d'une autre, ne la confirment pas. Ils nous montrent la vie de l'homme et nous permettent ainsi de la débarrasser des mythes dans lesquels elle est enchevêtrée.

L'enfant, dont le nom juif a été transformé en celui de Jésus, naquit en Palestine, en l'année 105, *avant* l'ère dite chrétienne, sous le Consulat de Publius Rutilius Rufus et de Cornélius Mallius Maximus. A partir de l'âge de douze ans, environ, il fut élevé dans une communauté Essénienne, située dans un désert, au sud de la Judée. A l'âge de 19 ans, il fut envoyé dans un autre monastère Essénien, près du mont Serbal, d'où il alla en Egypte. Il fut instruit dans les enseignements secrets qui étaient, chez les Esséniens, la réelle source de vie ; *il fut initié en Egypte, et devint disciple de cette Loge unique et sublime à laquelle ont appartenu tous les fondateurs des Grandes Religions.*

Il était d'une pureté si surhumaine, si plein de dévotion et si vertueux, que, dans sa gracieuse humanité, il se distingua éminemment des ascètes sévères et quelque peu fanatiques au milieu desquels il avait été élevé. Il déversait sur les Juifs rigides qui l'entouraient le rayonnement d'une aimable et douce sagesse, tel qu'un rosier, poussé par hasard au milieu du désert, répand son doux parfum sur la plaine stérile qui l'entoure. La grâce majestueuse et douce de sa blanche pureté l'entourait comme d'une auréole radieuse et ses paroles, quoique rares, étaient toujours douces et aimantes, séduisant les personnes les plus rudes, les gagnant à une douceur passagère et forçant les plus durs à une tendresse momentanée. Il vécut ainsi durant 29 ans de sa vie mortelle, croissant toujours de vertu en vertu.

Cette pureté surhumaine et cette dévotion préparaient l'homme Jésus, le disciple, *à devenir le Temple d'une puissance plus sublime, d'une puissante Présence intérieure.*

Cette époque fut marquée, dans les traditions conservées par les Evangiles, comme étant celle du Baptême de Jésus, quand l'Esprit parut « descendre du ciel sous la forme d'une colombe, et se reposer sur lui » (Saint Jean, I, 32), et qu'une voix céleste fut entendue, le proclamant comme le Fils bien-aimé que les hommes devaient écouter. On peut avec justice donner le nom de « *Christ* » à *cette Présence au-dessus de toute puissance, et c'est Elle qui vécut ensuite et agit dans la forme de l'homme Jésus*, parcourant les collines et les plaines de la Palestine, enseignant, guérissant les malades et réunissant autour de Lui, comme disciples, quelques âmes parmi les plus avancées. Le charme exquis de son royal amour s'épandant de Lui, comme les rayons émanent du soleil, rassemblait les souffrants, les opprimés et les fatigués de la vie. La magie tendre et subtile de Son aimable sagesse purifiait, ennoblissait et adoucissait les existences de ceux qui entraient en contact avec la Sienne. Par la parabole et par de lumineuses images, Il enseignait les foules ignorantes qui se pressaient autour de Lui. Employant les pouvoirs de l'Esprit *libéré*, Il guérissait, par la parole ou l'attouchement, nombre de malades, renforçant les énergies magnétiques de Son corps pur par la force puissante de Sa vie intérieure.

Repoussé de Ses frères Esséniens, parce qu'Il apportait au peuple la sagesse spirituelle qu'ils considéraient comme leur exclusif trésor, et parce que Son amour, embrassant tout, attirait dans Son cercle les hors castes et les dégradés ; aimant toujours, dans le plus infime comme dans le plus élevé, le Soi divin, Il vit se rassembler trop rapidement autour de Lui les sombres nuages de l'envie et de la haine.

Les maitres et les gouverneurs de Sa nation le regardèrent bientôt avec jalousie et colère. Sa spiritualité était un reproche constant à leur matérialisme, Sa puissance, la preuve constante, bien que silencieuse, de leur faiblesse.

Trois années s'étaient à peine écoulées depuis Son baptême, lorsque l'orage grossissant éclata, et le corps humain de Jésus expia la faute d'avoir servi de revêtement à la Présence glorieuse d'un *Instructeur plus qu'humain*...

Les quelques disciples, choisis par Lui pour être les dépositaires de Ses enseignements, furent ainsi privés de la présence physique de leur Maître, avant qu'ils aient eu le temps d'assimiler Ses instructions. Mais Il continua Ses enseignements pendant un peu plus de cinquante ans, les visitant dans Son corps astral et les préparant à la connaissance des vérités occultes. Ces instructions intérieures, commencées pendant Sa vie physique au milieu d'eux, et continuées après qu'Il eut quitté le corps, formèrent la base des *Mystères de Jésus* dont parle l'histoire de l'Eglise primitive, et donnèrent cette vie intérieure qui fut le noyau autour duquel se groupèrent les matériaux hétérogènes qui ont formé le Christianisme ecclésiastique.

Ces mêmes disciples et leurs premiers collègues écrivirent de mémoire toutes les paroles publiques du Maître et les paraboles qu'ils avaient entendues ; ils rassemblèrent avec grand soin tous les récits qu'ils trouvaient, les écrivant ainsi et les répandant parmi tous ceux qui se joignaient à leur petite communauté. Il en fut fait différentes collections, chaque membre écrivant ce dont il se rappelait et faisant un choix dans les récits des autres. Ses enseignements intérieurs ne furent pas écrits, mais enseignés oralement à ceux qui étaient jugés dignes de les recevoir, aux étudiants qui formaient de petites communautés pour mener une vie retirée.

Le Christ historique est donc ainsi un Etre glorieux, appartenant à la *grande hiérarchie* qui guide l'évolution spirituelle de l'humanité. C'est Lui qui, pendant trois ans, environ, se servit du corps humain du disciple Jésus, et qui employa ces trois dernières années à enseigner publiquement à travers la Judée et la Samarie. C'est Lui qui guérit les malades et accomplit d'autres œuvres occultes remarquables ; qui rassembla autour de Lui une petite troupe de disciples qu'Il instruisit des vérités profondes de la vie spirituelle ; qui attira les hommes à Lui par Son amour, par sa tendresse immense et par la sagesse infinie qui s'exhalaient de Sa

Personne. Et c'est Lui qui fut, enfin, *lapidé*, comme blasphémateur, pour avoir enseigné cette vérité que *la Divinité était inhérente à Lui-même et à tous les hommes.*

Le Christ est venu pour donner au monde une nouvelle impulsion de vie spirituelle, pour indiquer de nouveau l'ancienne « *voie étroite* », pour proclamer l'existence du « *royaume des Cieux* », qui est l'état de conscience céleste, celle de l'initiation qui conduit à cette connaissance de Dieu, la vraie vie éternelle, et pour introduire dans ce royaume ceux des hommes qui étaient capables d'enseigner les autres.

Autour de cette figure glorieuse se sont groupés les mythes qui l'unirent à la grande série de Ses prédécesseurs, et, par des allégories, rappelèrent l'histiore de toutes les vies semblables qui symbolisent l'œuvre du Logos dans le Kosmos et l'évolution supérieure de l'âme humaine individuelle.

(*A suivre*). **Annie Besant.**

LE MÉCANISME DE LA PENSÉE,

AU TRIPLE POINT DE VUE SCIENTIFIQUE, PHILOSOPHIQUE ET THÉOSOPHIQUE (1)

La pensée est un phénomène psychique très complexe qui exige une dépense d'énergie interne pour mettre en jeu un mécanisme très délicat; elle a ses organes, ses modes de conduction et de transmission, et tire son énergie d'une source particulière sur laquelle les opinions sont partagées.

Comme l'étude de ce problème captivant est l'objet de thèses, tant scientifiques que philosophiques, il m'a paru intéressant de rapprocher celles-ci des thèses orientales qui traitent du même sujet. Il ne s'agit pas évidemment d'une prétendue révélation faite par une Religion nouvelle ou par des thaumaturges modernes, mais d'une synthèse de théories contenues dans les livres anciens de l'Inde, théories souvent voilées par des symboles, et que la Théosophie a mises en lumière sous l'inspiration de certains Maîtres de l'Ecole orientale.

Je diviserai cette étude en quatre parties :

Dans la première, je donnerai une esquisse des théories nouvelles que la science médicale a introduites en psychologie, et je les rapprocherai de la thèse théosophique.

Dans la seconde, j'exposerai comment la psychologie classique interprète ce sujet en faisant ressortir l'impuissance de la philo-

(1) Ce sujet a fait l'objet de deux conférences, au siège de la Société théosophique, à Paris, en fin 1901.

sophie spiritualiste à trouver la solution du problème, et je mettrai en relief les contradictions que présentent les théories matérialistes.

Dans la troisième, je traiterai le sujet de la transmission de la pensée, à un double point de vue physique et théosophique.

Enfin, dans la quatrième, je traiterai de la source de la pensée.

I

La science moderne admet comme des dogmes inébranlables que toute activité psychique dépend du système nerveux, et que l'élément actif et fondamental de ce système est la cellule nerveuse (1).

La caractéristique propre de la cellule est d'émettre des prolongements, ou fibres nerveuses, qui sont chargés de recueillir les impressions ou de les transmettre aux organes.

C'est dans la cellule même que se trouve le centre de la vitalité et les fibres nerveuses ne jouent qu'un rôle de conduction ; la cellule et ses fibres constituent un ensemble auquel on donne souvent le nom de *neurones.*

Les nerfs servent de conducteurs, soit pour porter aux divers organes les ordres du cerveau par les fibres motrices appelées aussi fibres centrifuges ou neurones moteurs, soit pour rapporter au cerveau les impressions recueillies dans les diverses parties du corps par les fibres sensitives appelées aussi centripètes ou neurones sensitifs.

Avant de penser, il faut sentir ; et, pour sentir, il faut vibrer sous le choc de certaines ondulations vibratoires que le monde extérieur exerce sur nos sens. On peut encore sentir en recevant des chocs internes dûs au mauvais fonctionnement de ses propres organes. Ce sont les nerfs sensitifs qui reçoivent ces courants, lesquels, lorsqu'ils sont perçus, constituent les sensations externes ou internes ; et c'est le cerveau qui perçoit et emmagasine les sensations. C'est en lui qu'est le siège de l'intelligence et de la volonté, et c'est lui qui triture les sensations en les transformant en idées et en jugement ; la moelle épinière et les ganglions rachidiens, qui reçoivent les courants sensitifs, ont la propriété caractéristique de les transformer en mouvements réflexes ; le grand sympathique, le pneumo-gastrique qui réagissent tant sur le cœur que sur les organes de la respiration, et les nerfs rachidiens, sont reliés au cerveau par l'intermédiaire de la moelle ou de son prolongement, le bulbe.

L'importance du bulbe, que l'on appelle quelquefois nœud vital, est due précisément à la présence des noyaux où naissent les fibres des nerfs pneumo-gastrique et grand sympathique ; ce dernier forme des combinaisons très importantes avec les divers plexus,

(1) Essai de psychologie générale, de M. Richet, (1901).

notamment le plexus solaire qui constitue le système nerveux de la vie organique.

L'appareil qui est chargé de renseigner le cerveau sur l'équilibre, la direction du corps et les coordinations des mouvements, est le *cervelet*, appelé autrefois l'arbre de vie.

On attribue à la protubérance annulaire, ou pont de Varole, le siège des sensations brutes, des émotions, en tant qu'expressions involontaires : rêves, pleurs, cris de douleur, etc. (1).

Quant aux ganglions de la base du cerveau, ils paraissent être des centres de relais, d'association et de renforcement des neurones, mais leurs fonctions physiologiques sont imparfaitement déterminées.

Parmi ces ganglions, l'un d'eux, la glande pinéale, me paraît fournir un curieux rapprochement entre une thèse émise par M. Rabaud, dans son *Traité d'anatomie élémentaire*, et l'enseignement théosophique. Cet organe, d'après la Théosophie, aurait rempli autrefois un rôle spécial dans l'organisme humain en servant d'organe complémentaire à la vie ; mais, dans le cours de l'Evolution, la fonction de cet organe ayant disparu, l'œil pinéal se serait atrophié. « Le rôle de ce petit organe, dit M. Rabaud, a longtemps intrigué les anatomistes ; ils lui auraient attribué les fonctions les plus étranges, et Descartes, en particulier, en faisait le siège de l'âme, sous prétexte que ce corps était impair et occupait à peu près le centre du système nerveux. En réalité, le corps pinéal représente un œil atrophié. A vrai dire, chez l'homme et les vertébrés supérieurs, il est impossible de reconnaître le moindre élément qui rappelle cette ancienne fonction ; mais, en étudiant le développement, on arrive à se convaincre de la façon la plus absolue que ce corps occupe la place d'un œil que possèdent encore, bien développé, certains reptiles semblables au lézard chez lesquels cet œil vient à fleur de peau entre les os pariétaux (d'où le nom d'œil pariétal). Sa disparition chez l'homme est due à l'accroissement des hémisphères cérébraux qui se sont développés en arrière. Arrivant ainsi à recouvrir l'œil pinéal, ils l'ont empêché de s'allonger et d'occuper sa situation superficielle. »

Phénomènes psychiques. — Parmi les neurones sensitifs, les uns sont périphériques, c'est-à-dire qu'ils vont recueillir les impressions à la surface du corps par l'intermédiaire, soit de la peau, soit des organes auditif, visuel, gustatif et olfactif ; d'autres sont centraux, c'est-à-dire que le courant sensitif traverse les cellules des ganglions rachidiens, et se dirige à travers le cordon postérieur de la moelle et du bulbe pour aboutir aux ganglions de la base du cerveau et enfin aux hémisphères cérébraux. « Par suite d'une disposition naturelle, l'excitabilité du nerf sensitif à sa périphérie est extrêmement délicate ». (2) Qu'une force extérieure vienne exciter

(1) Physiologie, de M. Duval.
(2) M. Richet.



un neurone périphérique, comme une piqûre faite à l'improviste, aussitôt l'ondulation vibratoire est transmise du neurone sensitif au neurone moteur au point où ils s'articulent sous forme de dentrites ou de *panache* (1) ; le neurone moteur réagit ensuite sur un muscle qui se contracte en produisant un mouvement ; le jeu de ces deux neurones dans la moelle épinière produit un acte réflexe. Si, au contraire, on veut résister à ce mouvement réflexe ou de défense, dans le cas d'une piqûre faite par un médecin, un second courant, envoyé par une cellule de l'écorce grise du cerveau, passera par un neurone central et viendra inhiber (paralyser) le neurone moteur pour l'empêcher d'agir sur le muscle. « On voit donc qu'un acte conscient ou volontaire, réduit à sa plus simple expression, se fait par une chaîne de quatre neurones ». (2)

Comme toute cellule nerveuse émet en tous sens des fibres appelées collatérales, celles-ci peuvent s'articuler avec plusieurs neurones et donner naissance à plusieurs mouvements réflexes par des neurones de relais, d'association, comme ceux de la protubérance qui donnent naissance aux cris de douleur, pleurs, etc. Dans ce dernier cas, l'ébranlement du système nerveux provoque une réaction motrice de l'organisme et donne, en plus, de la sensation, de l'émotion ; si l'excitation a été exagérée, il peut y avoir douleur, mais cela dépend du degré de sensitivité de l'organisme.

Energie vitale. — Les éléments nutritifs des cellules sont apportés par le sang dans le réseau capillaire qui les enveloppe, mais la science ne peut fournir que des hypothèses vagues sur le phénomène intime du courant nerveux. Les savants comparent les cellules à de petites piles électriques, à des accumulateurs qui se chargent d'eux-mêmes pendant le repos, le sommeil, et qui se déchargent plus ou moins lentement à l'état de veille par le travail incessant des organes.

M. Richet, l'éminent physiologiste, attribue l'origine de la force pour les cellules vivantes à une origine chimique par une sorte de dédoublements moléculaires. En Angleterre, le Dr Japp n'admet pas cette origine. Bref, la Science émet des thèses contradictoires sur l'origine de l'influence nerveuse et se refuse, en général, à la considérer comme une force transmissible.

On oppose souvent à ces thèses les expériences bien connues du magnétisme, celles de M. de Rochas, du Dr Reichembach, du Dr Baraduc, et de bien d'autres ; mais je crois qu'on pourrait leur opposer un fait banal, vulgaire, que toute personne peut observer, si sa nature sensible le lui permet.

Un entrepreneur, qui a été attaché pendant plus de vingt ans aux Abattoirs de Paris, me disait un jour que la transmission de la force nerveuse d'un animal à l'homme ne pouvait faire aucun

(1) Expression tirée de l'*Anatomie* du Dr Fort.
(2) Anatomie élémentaire, de Rabaud.

doute, à son avis, pour la raison suivante : C'est un fait connu, dans le monde des Abattoirs, que les écorcheurs d'animaux peuvent faire une dépense musculaire extraordinaire et cela sans prendre aucun repos. Il faut, pour enlever la peau d'un animal, une grande force musculaire et faire l'opération sans arrêt. Quand les écorcheurs se sentent fatigués, ils plongent leurs bras (le plus souvent inconsciemment) dans le sang ou dans l'intérieur du corps de l'animal, et l'effort musculaire, qui avait été impuissant à vaincre la résistance, reçoit aussitôt une nouvelle vigueur qui leur permet de continuer le travail. Ce n'est pas en buvant le sang des animaux, comme certains le prétendent, que ces hommes récupèrent leur vigueur, mais bien par le contact de leur peau avec l'intérieur du corps de l'animal. A une certaine époque, un établissement de bains de sang avait même été fondé en face des abattoirs, mais il disparut bientôt, soit que les clients n'aient pu surmonter leur répugnance, soit que le sang eût perdu dans le transport la faculté de transmettre l'énergie nerveuse de l'animal.

Avant de donner l'enseignement théosophique sur la cellule nerveuse, il convient de citer une restriction très judicieuse, faite par M. Richet dans son « Essai de psychologie nouvelle ». En émettant la proposition fondamentale que du système nerveux dépend l'activité psychique, ce savant s'exprime ainsi : « Cet axiome universellement admis, que nous nous garderons bien de contredire, aurait besoin d'être mieux démontré qu'il ne l'a été jusqu'ici. On ne peut alléguer à cet effet que des vraisemblances, des analogies, des présomptions. La preuve directe n'est pas faite et, en fait de science, il n'y a que les preuves directes qui puissent entraîner la certitude. »

En Théosophie, où la preuve absolue et directe ne peut être obtenue que par soi-même en développant des facultés latentes dans l'homme, on ne peut aussi alléguer, dans l'enseignement *exotérique*, que des vraisemblances, des analogies, des présomptions ; mais celles-ci approchent de plus près encore la Vérité que celles qui sont émises par la science moderne. La thèse scientifique, qui se trouve dans les mêmes conditions, est déjà érigée en dogmes inébranlables, alors que la Théosophie se refuse à s'enserrer dans des dogmes et enseigne modestement que la Vérité est entrevue sous divers aspects, suivant les stages d'évolution atteints par l'humanité. Ce n'est pas à une foi aveugle et basée sur une autorité quelconque qu'elle fait appel, mais à une foi qui satisfait en même temps la raison et le cœur ; car elle est, en même temps qu'une science immense, l'ancienne source à laquelle ont puisé toutes les Religions dignes de ce nom.

Suivant les enseignements théosophiques, le système nerveux est l'*instrument* de la pensée *sur le plan physique*, et les nombreux filaments nerveux, qui partent de tous les points du corps pour rejoindre la moelle épinière, remontent, pour se déployer et se ra-

mifier dans le cerveau, centre de toute sensation et de tout mouvement intentionnel soumis au contrôle de la volonté. Il est certain que l'Homme ne peut rien faire sans l'intermédiaire du cerveau et du système nerveux et que, si l'appareil est dérangé, il devient incapable de s'exprimer méthodiquement; mais la Théosophie ne considère pas la cellule nerveuse comme étant la dernière expression de l'unité, et elle affirme que la cellule, à son tour, se compose de petites cellules de plus en plus petites, jusqu'à ce qu'elle arrive à se confondre avec un agrégat moléculaire formé de quelques atomes. C'est l'atome du chimiste, mais pour le Théosophe c'est un être vivant capable de mener une vie indépendante, et chaque combinaison de ces atomes, en un groupement plus complexe, constitue encore un être vivant. La réunion de toutes les cellules constitue un tout organique, un corps qui sert de véhicule à un mode de conscience plus élevé que celui que pouvait posséder chaque être rudimentaire formé par l'atome (1).

Rapprochons cet enseignement théosophique d'une observation faite par M. Luys (2). Ce savant dit que, dans un millimètre carré de substance nerveuse, on découvre au microscope de 100 à 120 cellules nerveuses, mais que, si l'on augmente le grossissement, on voit que le nucléole, considéré jusqu'ici comme la dernière expression de la cellule nerveuse, est, à son tour, divisible en d'autres cellules plus petites. « L'imagination, dit-il, reste confondue quand on pénètre dans le monde de ces infiniment petits où l'on retrouve ces mêmes divisions infinies de la matière. »

Suivant la Théosophie, le principe vital (3), ou l'Ether nerveux n'est que la vitalité diffusée dans toute la nature; absorbée par les tissus animaux, dès l'instant de la naissance de l'entité, cette vitalité se transforme en une force particulière (4) qui rend la matière physique *vivante*. C'est la cinquième force des sept qui émanent du soleil. « Ce principe vital est actif par lui-même: ce n'est pas un produit de l'animal vivant; la fleur et la plante sont ses produits.

« Un des principes fondamentaux de la Théosophie, c'est que le soleil est le réservoir de la force vitale et le noumène de l'électricité, que de ses profondeurs mystérieuses et à jamais insondables jaillissent ces courants vitaux qui vibrent à travers l'espace comme ils vibrent à travers l'organisme de tout ce qui vit sur la terre » (5).

L'Ether vital et le sang constituent deux mécanismes tellement dépendants l'un de l'autre que toute action produite sur l'un réagit immédiatement sur l'autre, et toute modification, survenue à l'un

(1) A. Besant. — L'homme et ses corps.
(2) Le cerveau et ses fonctions.
(3) En sanscrit Jiva.
(4) En sanscrit, Prana.
(5) Doctrine secrète, de Mme Blavatsky.

ou à l'autre, a une répercussion sur le corps physique. Ce courant vital peut tuer lorsqu'il est trop abondant, de même sa trop grande consommation est marquée par l'affaissement du système nerveux ou de l'épuisement ; bien plus, il est sensible à certains poisons que la science qualifie de psychiques, et peut être extériorisé par un magnétiseur si le sujet est un sensitif, c'est-à-dire s'il offre une *aura* vitale (1) composée d'éléments mal agrégés, pénétrables par les vibrations extérieures et vibrant facilement à l'unisson d'un organisme quelconque.

Magnétisme. — Le fluide nerveux ou pranique qui donne par lui-même la vie au corps est transmissible d'une personne à un autre ; l'addition d'un fluide sain tend à rendre la vitalité à celui d'un malade en rétablissant d'une façon normale le courant vibratoire, si toutefois la maladie ne dérive pas de troubles ou de lésions dans les organes. C'est une action physique, mais il y a d'autres actions morales, mentales et même spirituelles.

Dans les phénomènes du magnétisme, la volonté est le grand facteur, comme l'ont avancé avec raison les grands magnétiseurs Dupotet, Puységur, etc., et les différences de polarité qui forment l'objet des nombreuses théories modernes n'ont qu'une action suggestive et non réelle. L'action de la volonté modifie les vibrations du fluide de l'opérateur dans le sens qu'il désire ; il peut donner, en magnétisant de l'eau, par exemple, une vertu particulière (purgative, dormitive etc.). Mais ceci nous entraînerait hors du sujet ; la partie qui nous intéresse est que le fluide vital constitue l'agent indispensable de la transmission des impressions le long des cordons nerveux. Si donc un magnétiseur agit par son fluide sur un sujet, il peut, par une sorte d'induction et par un acte volontaire, repousser le fluide de ce sujet et empêcher la transmission d'arriver au cerveau. Dans ce cas, le système nerveux subit une action inhibitoire qui suspend sa fonction ; si la magnétisation est poussée plus loin, la conscience du sujet quitte le cerveau et le sujet s'endort. L'aimant possède la propriété d'attirer et de condenser le fluide vital ; et c'est ainsi que l'on obtient le transfert du sommeil d'un sujet à un autre, le transfert des maladies, etc. (2).

Centre vital. — C'est au creux de l'estomac (épigastre) que se trouve un centre vital d'une grande importance, le plexus solaire. C'est là que se concentrent les courants de vie pour diriger les fonctions de digestion, d'assimilation, d'excrétion, de sécrétion. Les magnétiseurs peuvent, en portant leur action sur ce centre, arrêter ou accélérer les fonctions organiques. Un coup violent à cet endroit détermine une syncope, et toutes les émotions, la peur, la joie, retentissent sur lui. Toutes les fois qu'un emprunt vital se fait à un corps physique, celui-ci se refroidit (exemple les médiums).

(1) Voir plus loin la description de l'Aura.
(2) Voir plus loin les phénomènes de transmission, l'hypnotisme.

Localisations cérébrales. — Autrefois, la phrénologie de Gall eut un succès plus populaire que scientifique avec l'hypothèse que certaines dispositions psychiques correspondaient à certaines bosses du crâne ; aujourd'hui la science, après des recherches expérimentales très longues et très minutieuses, a réussi à localiser les impressions en des points déterminés des circonvolutions du cerveau ; c'est ce qu'on appelle les localisations cérébrales.

Les groupements de cellules sont nettement différenciés pour chaque ordre d'impressions : ainsi une impression auditive n'ira pas exciter un groupement des cellules affecté au goût, par exemple ; il peut y avoir des associations, comme dans le cas où le nom d'un mets préféré prononcé peut faire venir l'eau à la bouche, mais il n'y a jamais mélange et confusion. « Si une lésion quelconque, un épanchement sanguin, un corps étranger vient détruire ou troubler l'un des centres, l'individu atteint présentera des troubles variés. C'est, en partie, l'étude de ces troubles qui a permis de circonscrire, à peu près, sur l'écorce grise du cerveau, la distribution des centres (1).

Le Dr Grasset, dans son *Anatomie des centres nerveux*, a schématisé toutes les théories émises à ce sujet en figurant un polygone dont chaque sommet correspondrait à un groupement de cellules nerveuses ayant une spécialité nettement déterminée. Il divise ces groupements en sept centres qui sont : les centres auditifs visuel et tactile, les centres de la parole, de l'écriture et des mouvements, et enfin le centre psychique supérieur de la personnalité consciente, de la volonté libre. C'est au moyen de ces sept centres que ce savant explique le mécanisme de tous les actes psychiques ; ce sont les sept pivots qui actionnent tous les rouages de l'instrument de la pensée.

Or — singulier rapprochement — la Théosophie enseigne qu'il existe dans le corps physique sept centres nerveux ; mais elle les distribue d'une autre façon, et les met en relation avec d'autres centres de nature différente.

Après avoir traité, à un double point de vue scientifique et théosophique, de la source de l'énergie vitale qui donne naissance aux mouvements psychiques, avoir localisé les rouages de ce mécanisme, suivant les données scientifiques, il me reste à donner les enseignements théosophiques sur les organes de la pensée. Il s'agit d'un mécanisme encore beaucoup plus compliqué.

J'arrive ici à un point délicat de la question : celui des corps internes qui enveloppent et interpénètrent le corps physique. Avant de résumer très brièvement l'Enseignement théosophique sur ce sujet, je ferai ressortir que M. Ribot, le maître éminent de l'école de la psychologie expérimentale et de la philosophie positiviste, fait dans les manifestations psychiques une distinction qui peut

(1) Anatomie, de Rabaud.

rendre plus compréhensible l'Enseignement théosophique: « Le terme sentir, dit ce philosophe, s'applique à deux groupes distincts de manifestations psychiques confondues à l'origine : les états affectifs, les états représentatifs... Les états affectifs (l'auteur entend par ces mots tout ce qui constitue le domaine sentimental) forment *la couche profonde de première apparition* ; les dispositions intellectuelles forment une *seconde couche superposée.* »

En Théosophie, ces expressions ne sont pas employées au figuré ; la couche profonde qui forme le domaine des sensations et des émotions (états affectifs) est une réalité : Saint Paul l'appelle le corps animal, la Théosophie l'appelle le corps astral ; la couche superposée, formant les dispositions intellectuelles, suivant l'expression de M. Ribot, est le corps mental de l'homme. La Théosophie, qui enseigne que le nombre des corps chez l'homme dépend du stage de son évolution, divise le corps mental en mental inférieur et supérieur ; ce dernier, appelé aussi corps causal, est le siège des pensées abstraites et recueille sous forme de germes le fruit du travail accompli durant le cours de ses pérégrinations mondiales.

Examinons maintenant les véritables organes de la pensée, d'après la Théosophie.

Le corps physipue contient un certain nombre de centres — des centres nerveux — qui correspondent à ce que les Hindous appellent des Chakrams, lesquels sont des centres analogues situés dans les corps astral et mental. *Sept* centres de vie du corps astral sont situés sur l'emplacement des principaux centres du système nerveux physique ; il y en a quatre le long de l'axe spinal et trois dans l'encéphale (cerveau et cervelet) — je ne parle que des principaux centres — et c'est par l'intermédiaire du grand sympathique que le système nerveux est relié aux Chakrams du corps astral ; les relations s'établissent au moyen de conducteurs spéciaux (nadis) qui sont la contre-partie des nerfs du corps physique.

Ces Chakrams sont nettement marqués et visibles — pour les voyants — dans le corps astral, et ils sont très actifs quand ils sont affectés du dehors (1).

« Bien que l'on ne puisse assimiler ces centres à des organes, dans le sens ordinaire que l'on donne à ce mot, puisque ce n'est pas par eux que l'homme voit et entend, comme il le fait, dans la vie physique, au moyen de ses yeux et de ses oreilles, il semble pourtant que ce soit en grande partie de leur vivification que dépend la faculté de se servir de ses centres astraux, attendu qu'en se développant chacun de ces centres confère au corps astral, tout entier, la faculté de répondre à une nouvelle série de vibrations. Ces centres ne sont pas pourtant en rapports permanents avec une même portion de matière astrale. Ce sont de simples

(1) A. Besant.

tourbillons au milieu de la matière du corps ; des tourbillons que toutes les particules traversent tour à tour ; peut-être les points où la force plus subtile des plans supérieurs frappe contre le corps astral... Comme toutes les particules passent à tour de rôle par chacun d'eux, il en résulte clairement qu'il est ainsi possible à chacun d'eux d'évoquer dans toutes les parties du corps la faculté de répondre à un certain ordre de vibrations, de manière que tous les sens astraux sont également actifs dans toutes les parties du corps... Il suit aussi que, bien que l'œil ou l'oreille physiques aient toujours indubitablement leur contre-partie de matière astrale, cette portion spéciale de matière astrale n'est pas plus (et pas moins) capable de répondre aux vibrations qui produisent la vue ou l'ouïe astrales que ne l'est toute autre partie du véhicule (1) ».

Ceci explique l'extrême sensibilité de ce corps et comment l'homme, après la mort, ou s'il peut voyager de son vivant dans son corps astral, « voit, sans se déplacer, et avec une extrême facilité les objets placés derrière lui, au-dessous et au-dessus de lui. Comme sur le plan physique, les impressions, sur le plan astral, continuent à être produites au moyen de vibrations qui se transmettent de l'objet qui est vu à celui qui le voit (2) ».

« Les organes extérieurs, œil, oreille, langue, épiderme, sont seulement les organes nécessaires au corps physique pour l'expression de la conscience au travers des Chakrams. Il y a dans le système sympathique certaines cellules nerveuses d'une espèce toute particulière dont la science donne la forme et le contenu sans guère aller au delà ; ce sont précisément les chaînons qui transmettent la conscience du corps physique au corps sensoriel ; ensuite viennent les Chakrams comme centres d'activité dans le corps astral » (3).

Le système circulatoire de l'énergie vitale ou pranique dans ce corps se fait par les conducteurs spéciaux (nadis) qui viennent aboutir aux Chakrams ; ceux-ci sont donc en même temps des réservoirs de vitalité. Chez les yoguis, la volonté conduit Prana d'un Chakram à l'autre, tandis que, pour les hommes ordinaires, ce soin est laissé à « l'Inconscient » qui représente les instincts acquis pendant le cours des incarnations. « L'Inconscient », appelé aussi par certains philosophes « Conscience subliminale », est, pour les théosophes, un être très complexe de nature astrale (4), en qui s'identifie l'instinct de la conservation, qui défend la vie du corps contre les innombrables dangers qui l'environnent, qui synthétise la conscience de la vie physique, fait respirer, battre le cœur, etc.

C'est dans « l'Inconscient » qu'est le siège de l'automatisme et des

(1) Clairvoyance, de LEADBEATER.
(2) Clairvoyance, de M. LEADBEATER.
(3) A. BESANT. Evolution de la vie.
(4) Voir plus loin son rôle dans l'hypnotisme.

mouvements réflexes, c'est sur lui que la volonté humaine agit pour rendre les mouvements automatiques, comme pour apprendre à jouer d'un instrument de musique.

A ce sujet. je ferai un nouveau rapprochement en citant une observation faite par M. Richel (1) : « Il y a, dit-il, comme une sorte d'être unique, agrégat de cellules vivantes, reliées entre elles par un système nerveux unique, qui n'est pas conscient, mais qui se fait connaître au Moi psychique par la synthèse de toutes ces sensations perpétuellement ascendantes... Tout se passe comme si la nature, dans sa prévoyance, avait voulu veiller sur nous, nous forcer à ménager notre existence. » Ce savant a une véritable intuition de l'Elémental décrit par la Théosophie ; mais il exprime une idée incompréhensible si l'on accepte les théories matérialistes. Comment un être qui n'est pas conscient peut-il se faire connaître au Moi psychique, alors que le fait de se faire connaître implique une vague notion du Moi, une semi-conscience? Comment, parmi les innombrables cellules du corps humain, toutes issues de la même origine et alimentées par la même substance (le sang), une différenciation peut-elle s'établir pour former des agrégats semi-conscients et des agrégats conscients et pourquoi la nature irait-elle faire une disposition aussi illogique en forçant l'agrégat le moins conscient à avertir le plus conscient ?

Je reviens à la description des organes de la pensée. Un processus analogue à celui du corps astral s'accomplit dans le corps mental sous l'action des impulsions intellectuelles, et nous nous trouvons encore ici en présence d'un corps organisé, apte à répondre à divers genres de pensées et, par suite, à servir d'organe à la conscience pour s'exprimer dans le monde mental. D'après Mme Besant, les centres des facultés supérieures sont à peine visibles, les hommes étant encore plongés dans la vie sensorielle et trop occupés à édifier leurs centres astraux. Au fur et à mesure de notre croissance mentale, nous édifions nos organes de conscience.

M. Leadbeater (2) dit « qu'il faut plutôt admettre sur le plan mental l'existence d'un unique sens général qui répond si complètement aux vibrations qui l'atteignent qu'il a immédiatement une connaissance complète de tout objet qui se trouve dans le champ de son action, de sorte que l'on pourrait dire qu'il le voit, l'entend, le sent et sait tout ce que l'on peut en savoir, au moyen d'un acte unique et instantané. Pourtant, cette merveilleuse faculté elle-même ne diffère de celles dont nous jouissons pour le moment que par le degré de développement et non par sa nature. Sur le plan mental, tout comme sur le plan physique (et astral), les impressions continuent à être produites au moyen de vibrations qui se transmettent de l'objet qui est vu à celui qui le voit ».

(1) Essai de psychologie.
(2) Clairvoyance.

La sensation n'est pas une propriété de la cellule nerveuse, comme l'indiquent certains savants, mais la propriété caractéristique de la substance astrale ; de même la pensée est un phénomène du plan mental.

Une des distinctions que l'on peut établir entre ces deux plans c'est que, sur le plan mental, les entités peuvent communiquer entre elles directement par le transfert de la pensée, quelle que soit la langue qui leur est propre, tandis que, sur le plan astral, toute pensée, pour être compréhensible, doit être exprimée par des mots.

En résumé, les impressions envoyées par le système nerveux sont reçues dans le corps astral et canalisées jusqu'aux Chakrams ; ces centres émettent à leur tour des vibrations qui se transmettent dans les centres supérieurs du corps mental. C'est par gradations successives, par vibrations d'état de matière de plus en plus subtile, que les vibrations du corps physique peuvent être transmises à l'Etre conscient, puis, en retour, les vibrations déterminées par les centres du corps mental peuvent passer sur le même pont jusqu'au cerveau physique (1).

Avant d'entrer plus avant dans le sujet, je dois indiquer les distinctions qu'établit la Théosophie dans les plans de l'univers qui fournissent la matière de la pensée. La Théosophie enseigne que sur chaque plan, qu'il soit physique, astral ou mental, chacun d'eux possède 7 états de matière de densité différente. Leibnitz et Descartes ont émis l'hypothèse de trois sortes de substance éthérique, et c'est à l'éther qu'aboutissent, en définitive, toutes les routes scientifiques pour expliquer les phénomènes calorifiques, lumineux, électriques et magnétiques. Suivant l'enseignement théosophique, le plan physique possède 4 états de matière éthérique aussi différents entre eux que les états solide, liquide et gazeux. Ce ne sont pas des hypothèses, ce sont des affirmations basées sur l'autorité d'instructeurs qui, eux, possèdent des preuves personnelles. Il faut, quand on parle d'un plan, se représenter en même temps tous les sous-plans, car ceux-ci correspondent à des genres de pensées déterminés. Ainsi, les hauts sous-plans du plan mental fournissent les matières au corps mental supérieur, appelé aussi l'Ego pensant ou corps causal ; c'est le siège des pensées abstraites, des idées générales et d'universalité, de métaphysique ; c'est aussi le siège de l'intelligence supérieure, de la Soi-conscience. Les vibrations des filets nerveux ne présentent au cerveau que des impressions, celles du corps astral ne présentent que des sensations, des sentiments et des émotions ; c'est l'Ego qui classe, combine et transforme le tout en pensées.

Il ne faut pas croire cependant que, si l'Ego cesse de diriger le

(1) Voir la sagesse antique, de Mme A. Besant, et l'Evolution de la vie et de la forme —, du même auteur.

cerveau, celui-ci devienne inconscient ; le corps physique possède, comme nous l'avons vu plus haut, une certaine conscience de lui-même, obscure, il est vrai, mais distincte cependant du Soi réel. Cette conscience est celle de l'Elémental pranique qui produit, dans le cerveau physique et dans le cerveau éthérique, des images concrètes, des tableaux incohérents qui forment les rêves ; elle agit d'une façon tout à fait automatique en produisant les combinaisons les plus grotesques. Si le mental supérieur n'agit plus pour régler cette conscience, elle se traduit en phénomènes incohérents et en folie, si l'individu à qui appartient ce mental est éveillé.

Le mental inférieur ou l'intellect, formé des 4 sous-plans inférieurs du plan dévachanique ou mental (1), fait les distinctions et les différences, en vertu de l'expérience acquise antérieurement ; ses fonctions sont uniquement la comparaison et le raisonnement.

Sur le plan mental, la vibration mentale s'imprime sur le registre universel des formes, ou mémoire divine, et s'y conserve éternellement, du moins pendant toute la durée de notre univers.

Sur les couches supérieures de l'astral, que l'on appelle plan psychique supérieur, et dont les qualités correspondent, dans le corps astral, aux émotions élevées, à l'enthousiasme, à la noble indignation, toute pensée détermine une forme, l'image mentale. Sur les couches inférieures de l'Astral, plan kamique ou psychique inférieur, où le corps astral puise la matière susceptible de vibrer sous les excitations dues aux besoins grossiers du corps et aux passions telles que la colère, l'envie, la haine, la jalousie, la luxure, la pensée crée une forme plus dense, et cette forme est aussitôt pénétrée par un être du plan astral (Elémental) en affinité avec elle.

En psychologie courante, on remplace souvent le mot idée par le mot image : on dira, par exemple, que le percept, c'est-à-dire l'acte de percevoir, se forme par la fusion d'une sensation réelle avec des représentations intellectuelles ou *images* de sensation. Cette *image*, qui est prise au sens figuré, était au contraire considérée par les anciens (2) comme une réalité : l'action à distance des objets sur les organes des sens leur avait suggéré l'hypothèse que des éléments matériels extrêmement tenus se détachaient des corps et étaient projetés par eux dans toutes les directions en formant des *idées-images* qui venaient impressionner les organes des sens. Ces idées-images n'ont aucune analogie avec les formes-pensées dont il est question en Théosophie.

Une pensée énergique, générée par un effort puissant de la volonté, met en vibration tous les plans de la matière, et la *forme-*

(1) Expression employée indifféremment (levchaan correspond au mot ciel).

(2) Démocrite (494 ans avant J.-C.).

pensée qui la constitue peut successivement s'envelopper de la substance de tous les plans, y compris la substance éthérique ; elle peut aussi, en éveillant d'autres centres, donner naissance à d'autres pensées par des correspondances qui s'établissent entre certains centres. En philosophie, on appelle cela : « l'association des idées ». En théosophie, on donne à ces phénomènes psychiques la dénomination de « loi des correspondances ». Une pensée qui fait vibrer la matière du premier sous-plan mental fera vibrer celle du premier sous-plan astral, et il en est de même pour tous les autres sous-plans. Sur le même plan, une correspondance s'établit entre les divers agrégats moléculaires qui offrent entre eux une certaine similarité ou plutôt qui sont en vibrations harmoniques (1) ; mais la pensée suit toujours la ligne de moindre résistance et, si des groupements ne sont pas en harmonie ou présentent de l'inertie, elle suivra une ligne brisée ; si les vibrations se transmettent directement d'un centre à un autre, elles ont le maximum d'énergie et la pensée arrive clairement à la conscience ; si, au conraire, elle suit une ligne brisée, son énergie est moindre et la pensée parvient d'une façon plus ou moins obscure à la conscience cérébrale.

Enfin, toute pensée venant du corps mental traverse forcément le corps astral, et celle-ci, en arrivant au cerveau physique, se trouve plus ou moins teintée de la matière de ce plan. Comme le plan astral est le plan des émotions et de la sensibilité, une pensée qui traverse ce plan reçoit une force plus grande par suite de l'émotion et du sentiment qu'elle suscite : c'est ce qu'on appelle en philosophie les relations de fait qui relient l'intelligence et le sentiment.

La pensée ne détermine pas seulement des agrégations moléculaires dans la substance mentale, elle y produit du son, de la lumière et des couleurs ; mais quand elle est générée par le corps astral, elle attire la matière de ce plan et a pour âme le désir qui lui a donné naissance. La durée de cette pensée est fonction de la force du désir, et, suivant la nature de celui-ci, est attirée la matière du sous-plan qui vibre sympathiquement avec lui. Des désirs grossiers fréquemment renouvelés formeront une atmosphère de formes-pensées de même nature qui peuvent à un moment donné dominer celui qui les a générées.

L'expérience ne le démontre-t-elle pas ? Quand on nourrit de mauvaises pensées, les passions augmentent et vous dominent. C'est en nourrissant son esprit de l'idée d'un vol, d'un assassinat ou d'un suicide que l'acte finit par s'accomplir comme si l'individu était devenu un automate dirigé par une force ambiante ; il est alors victime de ses propres pensées. Quand il s'agit d'un crime,

(1) Nous verrons plus loin ce qu'on entend par vibrations harmoniques

celui qui l'a commis paraît sortir d'un long cauchemar ; il s'étonne qu'il ait pu commettre un pareil acte et, si le ressort moral existe en lui, il pleure, il se repent, il se maudit lui-même. C'est qu'une fois l'acte accompli, la force qui avait généré la forme-pensée est épuisée, et le mental supérieur, dont l'action avait été paralysée par les désirs du corps astral, peut de nouveau accéder à la conscience cérébrale. Rare est le juge d'instruction qui n'a pas assisté à cet effarement de la conscience chez les criminels qui ne se sont pas endurcis dans le crime.

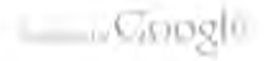
La répétition de la même pensée par une foule, ou pensée collective, acquiert une très grande énergie : c'est ainsi que la haine de tout un peuple éveille fatalement le même sentiment chez celui qui en est l'objet, et que, dans certains pèlerinages, une pensée collective produit des effets prodigieux.

Ainsi donc, en Théosophie, « la pensée concrète — celle qui se rapporte aux êtres ou aux choses du plan physique — a une forme : celle qui représente les choses auxquelles on pense. Elle a pour matériaux la substance des sous-plans du corps mental uni ou non à des molécules du plan astral ».

« La pensée abstraite — celle générée par le Mental supérieur — détermine des groupements atomiques si particuliers que, pour le mental inférieur, elle est dite n'avoir pas de forme. Cette pensée est générée sur les sous-plans du corps causal (1). »

Il m'a paru intéressant de rapprocher la théorie très ancienne des formes-pensées mise en lumière par la Théosophie de la thèse thomiste. Voici l'analyse du « Traité de l'Âme » où saint Thomas d'Aquin traite cette importante question (2) : « Toute sensation, avant d'être transmise, passe par l'officine de l'imagination, et y prend une forme représentative de l'objet senti. Si donc la sensation n'a pas lieu par le moyen de quelques images qui se meuvent dans l'espace entre les choses et nos organes, elle a, du moins, pour effet, la génération de certaines formes qui sont localisées dans le trésor de la mémoire. La mémoire veillera sur elles et son devoir est de les conserver intactes, pour qu'en temps opportun elles puissent servir aux opérations de l'intelligence. Ainsi, quand l'intelligence voudra former quelque conception générale, elle évoquera ses idées particulières qui, dans l'école thomiste, s'appellent les *fantômes*, les substituts immatériels des choses absentes, et, les ayant contemplées, elle pensera. Qu'est-ce que la pensée ? Pour la philosophie moderne, c'est tout simplement un acte de l'esprit... Mais, dans la psychologie thomiste, *tout acte engendre une forme*, une forme permanente, distincte, en ordre de génération et en essence, du sujet actif qui l'a produite. Ainsi, les *formes*, idées ou espèces propres à l'in-

(1) Les formes de la pensée, par le Dr Pascal (*Lotus bleu*, 1897).
(2) *Dictionnaire des sciences philosophiques*, d'Ad. Franck.



telligence (1), seront supposées après les espèces venues de la sensibilité (2) et la mémoire sera considérée comme le dépôt commun des unes et des autres. »

Malgré les différences qui existent entre les deux thèses, on ne peut être que satisfait de se rencontrer en communauté d'idées avec un tel penseur.

En terminant cette partie du sujet, je ferai remarquer que, si j'ai séparé les corps internes de l'homme pour les besoins de l'analyse, ils sont, en réalité, mélangés, confondus, et constituent ce qu'on appelle l'*Aura*. Cette aura, qui peut s'étendre bien au delà du corps physique, a l'apparence d'une nuée lumineuse ovoïde, tantôt impure et terne, tantôt rayonnante, admirable de grandeur, de lumiere et de couleur, suivant le degré d'évolution de l'homme et suivant son caractère moral et mental.

(*A suivre*). **Louis Revel.**

NOTES SUR LA LÉMURIE (FIN)

L'opinion autorisée du Professeur Cope est que le genre homo, au point de vue de la classification, appartient à l'ordre des Primates ; il y a trois groupes dans la section quadrumane des Primates, savoir :

Platyrrhins — singes de l'ancien monde.

Catarrhins — singes de l'ancien monde.

Lémuroïdes — demi-singes d'Asie et d'Afrique.

Et, plus loin, on nous apprend que les Hominides, indépendamment des autres anthropoïdes, tirèrent leur origine probablement d'une souche lémuroïde. Il a été indiqué qu'il est possible que les restes lémuroïdes les plus primitifs sont ceux découverts par Rutimayer, dans les dépôts éocènes d'Eikerbengin, dans les montagnes du Jura ; on suppose qu'ils représentent un animal intermédiaire entre les vrais lémures et les singes américains. Or, quelles que soient les anomalies qui puissent se présenter, en étudiant la question de l'anthropogénèse, il est certain que l'on découvre une coïncidence fort surprenante et significative, si l'on compare l'explication fournie par le Professeur Hæckel, sur la distribution des Hominides et les résultats obtenus par les récentes recherches d'ethnologistes aussi capables que A. W. Howitt et le Rév. L. Fison, parmi les aborigènes de l'Australie ; c'est-à-dire, en ce qui touche le problème de la « Lémurie » et de l'existence et du développement d'une troisième race racine, telle que l'enseigne la *Doctrine Secrète*.

(1) Ceci correspond aux formes-pensées du plan mental.
(2) Ceci correspond aux formes-pensées du plan astral.

En premier lieu, le professeur Hæckel indique distinctement une localité dans l'océan Indien, de laquelle la postérité de l'homme primitif a divergé vers l'Afrique, l'Australie, l'Archipel Indien et l'Asie. Ce point est situé entre l'Inde et Madagascar ; les Hottentots, les Cafres et les noirs sont désignés comme étant les premiers descendants de ceux qui vinrent en Afrique, tandis que les Papous, les Australiens et les Malais sont, au même titre, la postérité de trois grands troncs primitifs.

Certaines races Draves et Mongoliennes dérivent du tronc Malais. On croit que les Draves qui peuplent l'Inde ont passé vers l'Arabie et se sont divisées en rameaux qui ont formé les races du nord de l'Afrique et les races européennes ; tandis que les Mongols, traversant la Chine et se répandant au nord et à l'est de l'Asie, passèrent finalement le détroit de Behring, peuplèrent l'Amérique, etc., etc.

On considère comme possible, d'après cette théorie, que différents singes aient pu devenir les ancêtres de diverses races. Certainement il est assez remarquable que l'Orang, trouvé dans l'archipel Malais, soit de couleur jaunâtre et que la forme de son crâne soit brachycéphale, comme pour les Malais ; tandis que le chimpanzé trouvé en Afrique est noir et dolichocéphale comme les nègres.

Les recherches de M. Howitt, parmi les Australiens, désignent les aborigènes actuels du Continent australien comme le résultat d'un croisement entre une forme inférieure de Mélanochroïques Caucasiques, comme ceux qui représentent aujourd'hui les Veddas et les Ainus et les Négritos de l'Océanie, comme les Tasmaniens, dont les caractères ethnographiques se sont conservés, grâce à leur isolement.

Les rapports entre les aborigènes du Continent de l'Australie et les Tasmaniens peuvent s'expliquer de la manière suivante. Considérons d'abord deux grandes divisions, la Caucasique et l'Ethiopienne. A la suite de la première, plaçons la Xanthochroïque et deux subdivisions *a* et *b* de Mélanochroïques ; les Slaves et les Teutons appartiennent à la première ; les Hamites, les Sémites et les Hellènes à la subdivision *a* des Mélanochroïques, et dans la subdivision *b* se trouvent les Polynésiens et les Ainus avec les Indonerviens comme un rameau de la première.

Dans la division Ethiopienne sont groupés les Négritos Océaniens et les nègres Africains. Parmi les premiers, sont les Andamans, les Tasmaniens et les Mélanésiens et, parmi les derniers, les Bochimans et les Hottentots ; les Australiens étant, ainsi qu'il a été dit, un croisement entre la section Tasmanienne des négritos de l'Océanie et les Ainus, comme forme inférieure du Mélanochroïque Caucasique. Ceci peut être figuré par le diagramme suivant :

Caucasiques			Ethiopiens	
Zanthochroiques	(a) Mélanochroiques (b) Mélanochroiques		Négritos Océaniens	Africains
Slaves Teutons	Hamites, Sémites Hellènes	Polynésiens, Aïnus Indonerviens	Andamans, Tasmaniens, Mélanésiens Australiens	Bochimans Hottentots

J'ai été informé par M. Howitt que ses recherches concordaient avec celles de M. Keane, sauf cette exception que ce dernier ethnologiste considère l'Australien comme un rejeton du Tasmanien.

D'autre part, d'après ce que j'ai lu de l'éthnologie ésotérique, le type le plus bas des Tasmaniens, quelques Australiens, les Andamans, une race couverte de poils en Chine, les sauvages de Bornéo, les Veddas de Ceylan, les Bochimans, les Négritos et quelques autres, tireraient leur origine d'un croisement de groupes semi-humains qui furent renforcés par les croisements ultérieurs de Lémures et dAtlantes avec certaines tribus semi-humaines. Il reste certainement beaucoup d'éclaircissements à obtenir, avant que les véritables relations des sauvages existant avec ces ancêtres Lémures puissent être établies d'une manière satisfaisante, et il est parfaitement clair qu'aucune théorie basée sur la configuration présente de la surface de la terre (c'est-à-dire des surfaces actuelles de la terre et de l'eau) ne rendra compte de l'origine de la diversité et de la distribution du genre homo, tandis que l'admission d'une grande étendue terrestre, là où s'étalent les mers de l'Inde, du Sud et du Pacifique sud, terre sur laquelle les ancêtres des types primitifs actuels auraient pris naissance et auraient passé lentement par des stages variés d'évolutions, permettrait de réconcilier les différentes interprétations des faits révélés par les patientes et savantes recherches des ethnologistes.

J'appelerai maintenant l'attention sur quelques-unes des preuves fournies par les recherches contemporaines qui semblent viser l'existence géographique, dans l'hémisphère sud, de terres disparues, telles que celles indiquées (par Mme Blavatsky) dans la *Doctrine Secrète*.

Entre 1850 et 1860, Sclater avançait, sur des données zoologiques, l'existence d'un Continent s'étendant depuis Madagascar à Ceylan et Sumatra, comprenant une partie de l'Afrique et se continuant dans l'océan Indien jusqu'à l'Australie. Ce gigantesque Continent est aujourd'hui seulement représenté par quelques îles dans le Pacifique.

Le distingué naturaliste, Professeur A. R. Wallace, infère, des restes de types de marsupiaux de la période Tertiaire trouvés dans divers points de ces régions, que des terres s'étendaient de l'Australie à la Nouvelle-Guinée et aux Iles Salomon et que dans les temps pré-Tertiaires, il existait une connexion plus complète entre l'Australie et l'Inde.

En 1853, Sir J. D. Hooker montra que la distribution de la flore des Iles du Sud témoignait de l'existence d'un vaste Continent antarctique primitif.

En 1870, le Professeur Huxley disait que la manière la plus simple et la plus rationnelle d'expliquer les différences qui existent entre les faunes mammifères d'Australie, de l'Amérique méridionale et d'Artogœa et l'apparition de l'enthérie dans Artogœa et l'Amérique du Sud, c'est de supposer qu'un Continent Pacifique existait dans l'ère Mésozoïque et s'est affaissé graduellement, l'Australie restant isolée à la fin de la période Triasique, avant que les grands mammifères ne vinssent à exister.

En 1873, le Professeur Hutton, de la Nouvelle-Zélande, essaya d'expliquer le problème assez compliqué de l'origine de la faune de la Nouvelle-Zélande, par l'hypothèse d'un Continent Antarctique Mésozoïque qui se serait affaissé dans la période post-Crétacée. Il supposait aussi une deuxième extension de terres vers le Nord pendant l'Eocène inférieur, de façon à inclure la Nouvelle-Calédonie et une partie de la Polynésie. Ces terres se seraient affaissées dans les périodes Oligocène et Miocène et furent remplacées par un troisième soulèvement, lequel réunit la Nouvelle-Zélande avec les Iles Chatham, pendant le Pliocène primitif.

En 1874, le professeur Milne-Edwards montra que les couches fossiles des Iles Mascareignes se rapportaient à celles de la Nouvelle-Zélande, indiquant ainsi une connexion terrestre primitive entre ces terres, de même qu'entre les autres Iles de la Polynésie.

En 1874, M. Emile Blanchard présenta à l'Académie des Sciences de Paris un mémoire intitulé : « Preuves de l'affaissement d'un Continent méridional pendant les époques géologiques récentes ».

En 1884, le professeur Hutton substitua, à sa première idée d'un Continent Antarctique Mésozoïque, celle d'un Continent Pacifique Mésozoïque s'étendant de la Mélanésie au Chili.

En 1886, le professeur Hutton revint de nouveau sur ce sujet dans les *Transactions* de la Société Linnéenne de la Nouvelle-Galle du Sud, s'appuyant particulièrement sur ce fait que, dans les couches Eocènes de la Patagonie, on a trouvé un grand nombre de Polyprodentia qui se rapprochaient beaucoup de ceux d'Australie. La théorie d'un Continent Sud Pacifique Mésozoïque, non seulement explique l'origine des Marsupiaux Sud-Américains et Australiens, mais l'apparition presque simultanée de différents mammifères enthéridiens dans l'Amérique du Nord et du Sud, ce Continent, se séparant d'abord de la Nouvelle-Zélande, puis de l'Australie, puis du Chili et finalement disparaissant dans les flots.

En 1888, le professeur A. R. Vallace publia son attrayant ouvrage, intitulé *Vie insulaire*, et expliqua la distribution de la flore et la forme autochtone comme il suit. Pendant l'ère Crétacée et probablement pendant l'ère Tertiaire, le Sud-Ouest et la portion méridionale du sud de l'Australie étaient séparés de l'est de l'Aus-

tralie par une large mer, l'Ile occidentale ayant reçu des mammifères de l'Asie pendant une période précédente. La Nouvelle-Zélande était réunie avec la partie Nord de l'est de l'Australie, la terre formant un fer à cheval vers la mer Tasmanienne. La séparation de la Nouvelle-Zélande de l'Australie eut lieu à la fin de la période Crétacée — tandis qu'à une époque un peu postérieure un prolongement méridional de la Nouvelle-Zélande vers le Continent Antarctique fournissait un passage facile aux nombreuses espèces de plantes Antarctiques et Sud-Américaines, ainsi qu'aux poissons d'eaux douces exactement semblables de ces contrées.

En 1888, William T. Gill publia, à l'Académie des Sciences de Philadelphie, un travail intitulé « Une comparaison des Faunes des Antipodes », dans lequel il opine en faveur d'un passage terrestre entre la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande et l'Amérique du Sud, la séparation des terres se produisant au début des temps Tertiaires.

En 1893, le Dr O. Forbes, discutant les relations des Iles Chatham avec un Continent méridional primitif, reproduit l'ancienne théorie d'un Continent Antarctique.

Ce Continent, supposait-on, n'avait été réuni ni avec l'Afrique du Sud ni avec l'ouest de l'Australie (qui formait une île étendue) mais envoyait des prolongements vers le Nord.

Premièrement à Madagascar et aux îles Mascareignes.

Deuxièmement, à la Tasmanie et à l'est de l'Autriche, de là, à travers la Nouvelle-Guinée et les Iles Salomon, à Bornéo et Sumatra.

Troisièmement, à la Nouvelle-Zélande, à la Nouvelle-Calédonie et aux Fidji.

Quatrièmement, à l'Amérique du Sud qu'il abordait derrière l'Amazone.

En 1893, le Dr Hedley lut une courte note, à la société Linnéenne de la Nouvelle-Galle du Sud, plaidant en faveur de l'existence, pendant la période Mésozoïque et le commencement de la période Tertiaire, d'une bande de terre s'étendant du sud de l'Amérique à la Tasmanie à travers le pôle, et publia, dans les *Sciences Naturelles*, un travail sur les rapports de la flore et de la faune d'Australie avec celles de la Nouvelle-Zélande, défendant l'idée d'un ancient Continent ou d'un plateau Mélanésien, qui aurait inclus les Iles Salomon, Fidji, Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Calédonie et Hower. En 1895, de nouveau, il écrivit en faveur d'un Continent Antarctique, qui aurait été un archipel à une certaine époque et un Continent à une époque différente. Il pense que les serpents, les grenouilles, les monotrèmes et les marsupiaux passaient, à travers ce Continent, du sud de l'Amérique à la Tasmanie, pendant une période Tertiaire chaude.

En 1894, le Dr H. von Jhering, dans un travail intitulé « Les anciens rapports entre la Nouvelle-Zelande et l'Amérique du Sud », défend l'existence, dans l'ère Mésozoïque, d'un Continent qu'il ap-

pelle Archiplata. Ce Continent incluait le Chili, la Patagonie, et s'étendait dans le sud du Pacifique. Il s'affaissa graduellement, en donnant naissance d'abord aux îles Polynésiennes, puis à la Nouvelle-Zélande et finalement à la Nouvelle-Guinée et à l'Australie pendant la période Eocène. Après celle-ci il se réunit à une autre surface (Archégonie) qui formait les hautes terres du Brésil et du Venezuela. Le Dr T. Amighens écrivit en faveur d'un Continent Pacifique Mésozoïque pour expliquer la relation des Marsupiaux de l'Eocène en Patagonie avec ceux d'Australie. Ce travail a été favorablement commenté par le Dr Zittal.

En 1896, le Dr Deane, dans son allocution présidentielle à la Société Linnéenne de la Nouvelle-Galle du Sud, nota qu'il semblait qu'à la fin du Mésozoïque, avant que l'évolution d'un ordre plus élevé de mammifères ait eu lieu, il doit avoir existé un territoire, déjà habité par des Marsupiaux, qui vint alors à se séparer du reste des terres au Nord — une partie de la terre déjà existante de Gondwana de Suess (ou l'Antarctique de Forbes), dans laquelle se produisit la différentiation des Marsupiaux. Et, de plus, que cette terre dont les caractères avaient pu se modifier, était, à la fin du Miocène ou au commencement du Pliocène, réunie avec la Tasmanie. Il en conclut en faveur de l'existence de surfaces territoriales étendues, dans les régions Antarctiques, à la fin de l'époque Mésozoïque et dans les temps primitifs Tertiaires. A propos de la flore de l'est de l'Australie, il remarque que, mêlée à cette flore, spécialement dans le Sud, est un groupe de plantes appartenant aux régions tempérées du Nord qui semblaient s'être fait un chemin dans les terres antarctiques, en descendant le long de la chaîne des Andes jusqu'à la pointe extrême de l'Amérique du Sud, laissant sur sa route des traces et, de là, franchissant, grâce à des jonctions terrestres qui existaient alors mais qui ont aujourd'hui disparu, l'espace séparant ce Continent de la Nouvelle-Zélande, de la Tasmanie et des montagnes de la Nouvelle-Guinée et de Bornéo. Au sujet des Protéacées (un ordre auquel appartiennent les banksies, les grevillies, les hœkées, les personies et les tœlopeas d'Australie), il est noté que l'origine des Protéacées remonte à une époque où il existait quelque sorte de connexion entre l'est de l'Australie et le sud de l'Afrique.

Je dois remarquer ici que je me trouve en accord complet avec les observations du Dr Deane au sujet de la distribution des Protéacées, notamment de celles des Alpes australiennes et de leur relation avec les formes sud-africaines.

Dans la *Nature*, le Dr Thomas Gill constate que l'existence du genre Galaxis, une truite de Nouvelle-Zélande, de Tasmanie et d'Australie, qui a été trouvée dans l'Amérique méridionale, ne peut s'expliquer que par l'hypothèse d'une connexion antérieure.

Le Professeur Leydekker, se rapportant à la découverte d'un mammifère d'apparence Australienne, dans l'Amérique du Sud, se rattachant de près au thylacénus Tasmanien et à son allié le sarco-

philus, remarque qu'il est impossible de comprendre l'origine de ce type, sans admettre que ses ancêtres vivaient sur un territoire existant primitivement entre l'ouest de l'Australie et l'est de l'Amérique méridionale.

A Philadelphie, dans une réunion des Sociétés scientifiques affiliées de l'Amérique, qui eut lieu il y a quelques années, une discussion s'éleva sur la flore et la faune des régions Antarctiques et des régions adjacentes. Le Dr Angelo Heilprin y fit remarquer que, d'après les formations géologiques, ce Continent était à une époque réuni à l'Australie, à l'Amérique du Sud et peut-être à l'Afrique. W. B. Scott opina également que l'étude des fossiles d'animaux démontre que des formes Australiennes se trouvent dans l'Amérique du Sud ; indiquant ainsi une connexion entre l'Australie et le Continent du Sud et, plus tard, entre l'Amérique du Sud et ce territoire.

A la dernière réunion de l'Association Britannique tenue à Bradford, le Professeur Scott, décrivant la géologie et la paléontologie de la Patagonie et les résultats de l'exposition de l'Université de Princeton dirigée en 1897-99 par M. Hatcher, montra que la faune fossile de Patagonie ressemble, d'une manière frappante, à celle d'Australie et de la Nouvelle-Zélande et fournit une preuve convaincante et presque conclusive d'une communication terrestre ancienne entre l'Amérique du Sud, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et probablement l'Afrique du Sud.

Dans un article paru dans la *Fortnightly*, sur la « Vie de l'Atlantide disparue », Saint-George-Mivart se réfère à la signification de la découverte d'une nouvelle famille de Marsupiaux (*conolestes obscurus*, un animal ressemblant à une souris) et les donne comme une survivance actuelle des Epothoridées et comme fournissant une excellente preuve que le sud de l'Amérique et l'Australie ont dû être réunis et l'Atlantique traversé par des terres sèches, si même un Continent Antarctique n'a pas existé, dont l'Amérique du Sud et l'Australie fournissent des rejetons différents et divergents.

Le Professeur Tate, du sud de l'Australie, nous informe que l'Australie, jusqu'au moment du dépôt des couches marines crétacées étendues qui occupent les bas niveaux des régions intérieures, présentait l'aspect d'un vaste archipel et qu'à la fin de cette époque ces diverses masses insulaires arrivèrent à se souder ensemble, et que l'ancienneté de l'étendue actuelle de l'Australie, d'une manière générale, est post-crétacée — bien que certains types de la faune Jurassique de l'hémisphère nord s'attardent encore dans les régions australiennes, tels que les trigonias, les caratodes, les marsupiaux, parmi les animaux, les cycades et les conifères, parmi les plantes. Il a fallu s'en référer à l'Amérique du Sud comme étant le territoire d'où les polyprodontoïdes dérivent, ce pays possédant, en sa faune Eocène de marsupiaux, des alliances très prochaines avec les formes australiennes de l'âge Pliocène. Dans les formes australiennes de la fin de l'époque crétacée ou du commencement de l'Eocène, se trouvent

des types cosmopolites consistant en un mélange des formes génériques dont quelques-unes sont propres aux parties tempérées et sous-tempérées de l'hémisphère Nord, telles que l'alders, le birch, etc., mélangées avec d'autres exclusivement australiennes, telles que les eucalyptus, les banksias, les araucarias ; laissant ainsi supposer que la différentiation de la flore australienne a eu lieu vers les temps post-Eocènes.

Les récentes investigations faites par le Dr W. T. Blandford sur l'ancienne géographie de la terre de Gondwana — un grand Continent méridional duquel l'Australie, la péninsule Indienne, l'Afrique du Sud et l'Amérique du Sud forment aujourd'hui les restes isolés, montrent que chacune de ces masses terrestres contient des restes de la flore spéciale Gondwanienne ; et que, dans chaque cas, un lit de galet spécial, d'origine glaciaire, leur est associé. Il ne s'ensuit pas nécessairement qu'une surface continentale s'étendait sans discontinuité, à une même époque, de l'Amérique du Sud à travers l'Afrique et l'Inde, jusqu'en Australie, mais toute cette région a dû être, en majeure partie, terrestre, à un moment où l'Océan Pacifique avait déjà un développement terrestre aussi important qu'aujourd'hui.

Mes travaux géologiques personnels sur les couches carbonifères Jurassiques de Victoria sont en concordance avec les observations du Dr Blandford.

Des explorations géologiques récentes faites, dans la région des Himalayas, par des officiers chargés des études géologiques de l'Inde, ont révélé l'élévation de couches tertiaires, dans cette région, correspondant à une dépression de la région du Sud et du Sud-Ouest, c'est-à-dire vers l'Inde péninsulaire, et la transformation en surface terrestre des mers existant antérieurement au Nord.

Il ne serait pas difficile de multiptier encore les exemples pouvant corroborer, au point de vue de l'histoire naturelle et de la géologie, les faits qui indiquent, sans erreur possible, qu'un grand Continent méridional a existé pendant le milieu et la fin de la période Mésozoïque, et que ces terres ont été rompues et partiellement submergées pendant l'époque Tertiaire.

Et il me semble parfaitement clair que, soit que l'on opine pour le « grand Continent Antarctique » de Forbes et Scott, la terre de Gondwana, de Suess et Blandford, ou le Continent Pacifique Mésozoïque de Huxley, Hutton, Hedley et d'autres, il existe des preuves abondantes des faits principaux consignés dans la *Doctrine Secrète*, c'est-à-dire qu'il existait une vaste surface continentale dans l'hémisphère sud, à laquelle on a appliqué justement le nom de Lémurie, et que l'admission de cette terre rendra compte, d'une façon rationnelle, de bien des anomalies existantes et aidera à lever quelques-unes des difficultés, jusqu'ici inexplicables, dans l'évolution et la distribution des formes organiques.

Il est admis que le « véritable objectif de la Science » est de

découvrir l'unité au milieu de la diversité, et, par la combinaison de la pensée et de l'observation, de décéler la constance des phénomènes parmi les apparences changeantes.

Je crois que plus nous étudions la nature, plus nous arrivons à saisir l'unité qui est à la base de tous les phénomènes, même pour ceux qui, en raison de la complexité de leurs rapports, semblent être le résultat du hasard ou d'un accident.

Tous ne sont que les portions d'un tout étonnant dont le corps est la nature et Dieu l'âme, que le soleil réchauffe, que la brise rafraîchit, qui brille dans les étoiles et fleurit dans les arbres.

James Sterling.

VARIÉTÉ OCCULTE

LE PÉROU ANTIQUE (*suite*) (1).

L'architecture de cette ancienne race différait en bien des façons de toutes celles qui nous sont généralement connues et je suis sûr que son étude serait d'un extrême intérêt pour tout clairvoyant qui aurait la connaissance de cet art. Mon incompétence en la matière m'en rend la description détaillée et précise assez difficile ; mais je puis dire quelque chose de l'impression générale qu'elle donne, à première vue, à un observateur de notre siècle.

Elle était colossale et pourtant sans prétentions, dénotant manifestement le travail patient de nombreuses années, mais visiblement conçue en vue de l'usage plutôt que de l'effet extérieur. Beaucoup de ces constructions étaient d'une vaste étendue, mais beaucoup sembleraient à un œil moderne quelque peu manquer de proportions : les toits, par exemple, étant presque toujours beaucoup trop bas pour l'étendue des salles. Ainsi, il n'était pas rare de trouver, dans le palais d'un gouverneur, quelques pièces ayant à peu près la dimension de la salle de séance d'un grand parlement européen, bien qu'aucune d'elles ne mesurât plus de douze pieds du plancher au plafond. Les piliers n'étaient pas inconnus, mais semblent avoir été très rarement employés. Ce dont nous aurions fait une gracieuse colonnade était, dans l'ancien Pérou, plus habituellement un simple mur avec de nombreuses ouvertures, et les piliers, là où il s'en trouvait, étaient massifs et souvent monolithes.

L'arche proprement dite, avec sa clef centrale, paraît leur être restée inconnue, bien que les portes et fenêtres avec le haut en demi-cercle ne fussent pas rares. Les plus larges présentaient alors quelquefois un cintre métallique reposant sur les montants de l'ouverture ; mais on semble généralement s'être fié entièrement au

(1) Voir le numéro de Juillet dernier.

très puissant adhésif employé en guise de mortier. L'exacte nature de cette composition ne nous est pas encore connue, mais il est certain qu'elle était très efficace. Ils taillaient et ajustaient leurs énormes blocs de pierre avec le plus grand soin, de sorte que les joints étaient à peine perceptibles. Ils appliquaient ensuite de l'argile à l'extérieur des joints et versaient dans ceux-ci leur « mortier », à l'état fluide et chaud. Quelque petit que fût l'intervalle des pierres, le liquide y pénétrait et le remplissait, et, par le refroidissement, il se figeait sous un aspect rappelant de très près le silex. L'argile extérieure était ensuite grattée et le mur se trouvait achevé. Si, après des siècles, une lézarde venait à se déclarer dans la maçonnerie, ce n'était assurément pas dans les joints, car ils étaient plus solides que la pierre elle-même.

La majorité des maisons des paysans était bâtie avec une matière que je crois devoir désigner sous le nom de briques, car elle était fabriquée avec de l'argile. Toutefois, ces *briques* étaient d'énormes cubes mesurant près d'un mètre dans tous les sens, et l'argile n'était pas cuite, mais mélangée à quelque préparation chimique, puis, pendant quelques mois, laissée durcir en plein air. On obtenait de la sorte des matériaux qui, par la consistance et l'apparence, ressemblaient plutôt à des blocs de ciment qu'à des briques. Une maison ainsi construite était à peine inférieuree, à tous égards, à une maison de pierre.

Toutes les maisons, même les plus petites, étaient bâties d'après le plan Oriental, classique, d'une cour centrale, et toutes avaient des murs d'une épaisseur que l'on considérerait de nos jours comme énorme. La plus pauvre et la plus simple demeure avait seulement quatre pièces, une sur chaque côté de la minuscule cour à laquelle toutes faisaient face, et, comme ces chambres n'avaient pas habituellement des fenêtres extérieures, l'apparence de ces maisons, vues de l'extérieur, était triste et nue. On ne visait guère dans les plus pauvres parties de la cité ou du village, à l'ornementation. Une sorte de frise d'un profil très simple était généralement tout ce qui rompait la monotonie des murs pleins des habitations.

L'entrée était toujours à un coin du carré, et, dans les premiers temps, la porte semble avoir été simplement une énorme plaque de pierre qui glissait verticalement comme une herse du Moyen Age ou comme une fenêtre moderne à guillotine, dans des rainures et par le moyen de contrepoids. Quand la porte était fermée, ceux-ci pouvaient être soutenus par des supports et détachés. De la sorte, la porte devenait une masse à peu près impossible à remuer, et, par suite, un obstacle tout à fait décourageant pour un voleur, au cas où de pareilles gens auraient pu se trouver dans un état si bien ordonné. Dans les maisons d'une classe supérieure, cette porte était sculptée avec recherche ; mais, à une période plus récente, elle était souvent remplacée par une épaisse plaque métallique. Le mécanisme était toutefois peu varié, bien que quelques cas aient

été observés de lourdes portes de métal tournant sur pivot.

Les maisons plus grandes étaient à l'origine bâties sur le même plan, mais avec beaucoup plus d'ornementation, non seulement sous forme de dessins sculptés dans la pierre, mais encore par la variété introduite dans la surface au moyen de larges bandes métalliques. Sous un semblable climat, des demeures si massives étaient d'une durée presque sans fin, de sorte que la majorité des maisons existantes et habitées, au temps de mon récit, étaient de ce type. Quelques-unes cependant plus récentes, évidemment bâties des siècles après, — alors que la population était bien persuadée de la stabilité de son système de gouvernement et de son aptitude à faire respecter la loi, — avaient une double rangée de chambres, tout comme dans une maison moderne, une rangée donnant sur la cour, convertie en un splendide jardin, et une autre faisant face à l'extérieur, avec vue sur les environs. Cette dernière rangée avait de grandes fenêtres ou plutôt de grandes ouvertures, car, bien qu'on fabriquât déjà plusieurs espèces de verre, on ne s'en servait pas encore pour les fenêtres. Ces ouvertures pouvaient se fermer par le même système que les portes.

On peut voir que le type général d'architecture domestique, aussi bien pour les grandes que pour les petites maisons, avait quelque chose de sévère et de monotone, bien qu'admirablement adapté au climat. Les toits étaient, pour la plupart, lourds, quasi plats, et presque invariablement faits de pierre ou de feuilles métalliques. Un des traits les plus remarquables des constructions était l'absence presque totale du bois dont ils évitaient l'emploi à cause de sa combustibilité. En conséquence de cette précaution, les incendies étaient inconnus dans le Pérou antique.

Le mode de construction des maisons était tout particulier. On n'employait pas d'échafaudage ; mais, à mesure que la maison s'élevait, on la remplissait de terre, de sorte que, quand les murs avaient atteint leur hauteur maximum, ils se trouvaient renfermer dans leur enceinte un terre-plein à niveau. Sur celui-ci, étaient placées les pierres du toit entre lesquelles on coulait le mortier liquide en usage. Une fois que c'était pris on retirait la terre. Le toit, abandonné alors à lui-même, supportait son poids prodigieux, et, grâce à la force de ce merveilleux ciment, le résultat paraît avoir été atteint avec une sécurité parfaite. L'œuvre bien achevée, toute la construction, toit et murs compris, était en réalité devenue, à tous égards, comme un bloc solide qu'on eût dit creusé dans le roc vif, dernière méthode, qui, soit dit en passant, était réellement pratiquée en quelques endroits, sur le versant des montagnes.

Un premier étage avait été ajouté à quelques maisons de la capitale, mais en général l'idée n'obtint pas la faveur et des innovations aussi hardies restèrent extrêmement rares.

Toutefois, un système très curieux, rappelant l'effet d'une série d'étages superposés, se trouvait réalisé comme suit, dans quelques-

unes des constructions qui servaient de demeures aux prêtres ou Moines du Soleil; mais c'était une disposition qui ne pouvait être adoptée couramment dans une cité populeuse. Une immense plate-forme de terre, soit de trois cents mètres de côté sur cinq à six de haut, était d'abord établie. Puis sur celle-ci, mais de quinze mètres en retrait, sur tout le pourtour, une autre vaste plate-forme était construite. Sur celle-ci, encore, s'en élevait une autre mesurant 240 mètres sur chaque côté; au-dessus de cette dernière, une quatrième mesurant 210 mètres, et ainsi de suite jusqu'à un dixième étage de 30 mètres, au carré, seulement, et alors, au centre de cette plate-forme terminale, on bâtissait un petit temple au Soleil.

Cet ensemble faisait l'effet d'une grande pyramide aplatie s'élevant par gradins beaucoup plus larges que hauts, quelque chose comme le Primrose Hill, de Londres, taillé en terrasses. Sur la quadruple façade verticale de chacune de ces plates-formes, on creusait des chambres, — des cellules, pour mieux dire, dans lesquelles résidaient les moines et leurs hôtes. Chaque cellule avait une pièce extérieure et une intérieure, la dernière recevant seulement le jour de la première qui était entièrement ouverte à l'air libre par le côté faisant face à l'extérieur. Les deux pièces avaient leurs parois et le sol revêtus de dalles en pierre soudées ensemble suivant l'usage. Les terrasses du pourtour étaient transformées en allées et jardins faisant des cellules une résidence tout à fait agréable. Dans quelques cas, une élévation naturelle taillée en terrasse de la façon indiquée avait servi à établir ces pyramides, mais le plus grand nombre avaient été édifiées artificiellement. Fréquemment, on creusait des tunnels allant jusqu'au centre du gradin inférieur de la pyramide, et, en ce point, on construisait des chambres souterraines qui servaient de magasins pour les grains et autres choses nécessaires à la vie.

Outre ces remarquables pyramides plates, il y avait encore les temples ordinaires du Soleil dont quelques-uns étaient de grandes dimensions et couvraient un très large espace de terrain. Mais tous, pour un œil européen, avaient le défaut général d'être trop bas pour leur étendue. Ils étaient toujours entourés de jardins agréables, sous les arbres desquels était donnée la plus grande partie des enseignements pour lesquels ces temples étaient à juste titre renommés.

Si l'extérieur de ces temples était quelquefois moins imposant qu'on l'aurait pu désirer, en tout cas l'intérieur compensait, et au délà, tous les défauts possibles. La très large extension que prirent les métaux précieux dans les arts décoratifs était un trait dominant de la vie Péruvienne, même des milliers d'années après, quand une poignée d'Espagnols réussirent à subjuguer la race comparativement dégénérée qui avait remplacé celle dont j'essaie de décrire les coutumes. Au temps qui fait l'objet de mon récit, les

Péruviens ne connaissaient pas notre art de la dorure, mais ils étaient très habiles à marteler les métaux en larges feuilles minces, et il n'était pas rare de voir les temples les plus grands littéralement tapissés d'or et d'argent. Les feuilles couvrant les murs n'avaient souvent pas moins d'un quart de pouce d'épaisseur et cependant étaient moulées sur les reliefs délicats de la pierre, comme onpourrait le faire avec du papier, de sorte que, jugé d'après notre point de vue moderne, un temple était souvent le dépôt de richesses incalculables.

La race qui bâtit ces temples ne semble pas avoir considéré cette profusion au point de vue de la richesse, en notre sens, à nous, mais plutôt comme une décoration convenable et appropriée. Il faut se rappeler que des ornements de cette nature n'étaient nullement limités aux temples. Toutes les maisons de quelque importance avaient leurs murs revêtus d'un métal quelconque, exactement comme nous tapissons les nôtres avec du papier, et, pour eux, la pierre nue à l'intérieur des maisons équivalait à des murs blanchis à la chaux pour nous, pratique à peu près limitée aux dépendances et aux demeures des paysans. Mais il n'y avait que les palais du Roi et des gouverneurs principaux à être tapissés d'or pur, comme les temples. Pour les autres, on employait toutes sortes de splendides alliages, et on obtenait ainsi des effets fort riches, avec une dépense relativement minime.

A propos de leur architecture, nous ne devons pas oublier la chaîne de forteresses élevée par le roi aux limites de son empire, dans le but de tenir en respect les tribus barbares au delà des frontières. Ici encore, pour faire une description fidèle autant que pour émettre une appréciation de quelque valeur, nous aurions besoin d'un homme compétent; mais même le plus profane peut voir, qu'en beaucoup de cas, la situation de ces forts était admirablement choisie et que, sans artillerie, ils devaient être réellement imprenables. La hauteur et l'épaisseur de leurs murailles étaient, dans quelques-uns, énormes; elles avaient cette particularité, commune, du reste, à tous les hauts murs du pays, qu'elles allaient en s'amincissant depuis une épaisseur considérable à la base jusqu'à une dimension plus ordinaire qu'on rencontrait à une hauteur de vingt à trente mètres. Des postes d'observation et des passages secrets étaient ménagés dans la masse de ces murs extraordinaires, et l'intérieur du fort était disposé de telle façon et approvisionné si abondamment que la garnison était en état de pouvoir soutenir un siège prolongé sans embarras. Les observateurs furent particulièrement frappés de l'ingénieuse disposition d'une série de portes successives, réunies par d'étroits et tortueux passages, qui auraient mis toute troupe, essayant de prendre d'assaut la forteresse, complètement à la merci des défenseurs.

Mais les ouvrages les plus étonnants de ce peuple étrange étaient leurs routes, ponts et aqueducs. Les routes s'élançaient à

travers des centaines de milles, dans tout le pays, quelquefois plus d'un millier de milles, avec un dédain superbe des difficultés naturelles qui ferait l'admiration des plus hardis ingénieurs modernes. Chaque chose se faisait sur une échelle colossale, et, bien que la somme de travail dépensée ait dû être dans quelques cas presque incalculable, elle trouvait sa compensation dans la splendeur et la durée du résultat. La route tout entière était pavée de dalles plates, à peu près dans le genre des trottoirs des rues de nos grandes cités, mais, sur ses deux côtés, tout le chemin était planté d'arbres destinés à l'ombrager et d'arbustes odoriférants remplissant l'air de leurs parfums. De la sorte, tout le pays était sillonné d'un réseau de splendides avenues pavées que parcouraient, dans tous les sens, et, tous les jours, les messagers du Roi. Ceux-ci remplissaient aussi l'office de courriers postaux et ils avaient l'obligation de transporter sans frais les lettres de toute personne qui réclamait leurs services.

Lorsque les ingénieurs arrivaient à un ravin ou à une rivière, c'est alors que le génie patient et l'indomptable persévérance de la race se montraient à leur plus haut degré. Comme nous l'avons dit, ils ignoraient le principe de l'arche, et la plus grande approximation qu'ils en pussent faire consistait à donner à chaque assise de pierre une légère saillie sur l'assise inférieure, jusqu'à ce que les deux piles voisines vinssent à se rencontrer, et alors leur merveilleux ciment donnait à la construction entière la dureté et la solidité du roc. Ils ne connaissaient ni bâtardeaux ni caissons, de sorte qu'il leur coûtait souvent un travail incroyable pour détourner temporairement une rivière et y jeter un pont. Ou, dans d'autres cas, ils poussaient une digue dans le courant de la rivière, jusqu'au point où la pile devait s'élever, et, quand celle-ci était achevée, ils détruisaient la digue. En raison de ces difficultés, ils préféraient le remblai au pont toutes les fois que cela était possible; et souvent il leur arrivait de faire passer une route ou un aqueduc au travers même d'un ravin profond, avec une rivière importante au fond, par un immense remblai percé de nombreux conduits.

Leur système d'irrigation était d'une perfection merveilleuse; il reçut encore des développements étendus des races suivantes, et la plus grande partie du pays, aujourd'hui redevenue déserte, était verte et demeura fertile jusqu'au jour où le service des eaux tomba aux mains encore plus incompétentes des conquérants espagnols. Il est probable que, nulle part au monde, l'œuvre de l'ingénieur n'a dépassé la construction des routes et aqueducs de l'ancien Pérou. Et tout y a été fait, non par le travail forcé d'esclaves ou de captifs, mais par le labeur régulièrement payé des paysans, assistés pour une grande dart par l'armée.

Le Roi entretenait un grand nombre de soldats, afin d'être toujours en mesure de lutter avec les tributs des régions limitrophes. Leurs armes étant fort simples, leurs exercices se réduisaient à

fort peu de chose, relativement, et la plus grande partie de leur temps était disponible pour tout service public. L'entretien des ouvrages publics était entièrement fait par leurs bras et ils avaient en outre à assurer la circulation constante des courriers appelés à transporter les rapports et dépêches, aussi bien que les correspondances privées à travers tout l'empire. On pensait que l'entretien des travaux publics était bien dans le rôle de l'armée; mais dès qu'il s'agissait d'un ouvrage neuf, route ou fort, on avait généralement recours à une aide additionnelle dûment payée.

Bien entendu, il arrivait parfois que la guerre éclatât avec les tribus moins civilisées des frontières, mais, au temps de notre récit, celles-ci donnaient bien rarement lieu à des embarras sérieux. Elles étaient promptement repoussées et des réparations exigées, ou, si parfois elles paraissaient susceptibles d'une plus haute civilisation, leur territoire était annexé à l'empire, et eux-mêmes soumis à ses lois. Dans les commencements, on conçoit que l'introduction de ces nouveaux citoyens n'était pas sans entraîner quelques difficultés. Ne comprenant pas les coutumes nouvelles, ils ne voyaient pas pourquoi ils devaient s'y soumettre; mais la plupart, après un temps assez court, en prenaient assez aisément l'habitude. Quant aux incorrigibles, réfractaires à toute discipline, ils étaient exilés dans d'autres contrées non encore absorbées dans l'empire.

Ces Péruviens étaient humains dans leurs guerres. Etant presque toujours victorieux des tribus sauvages, cela leur était comparativement facile. Ils avaient coutume de dire : *Ne soyez jamais cruel envers votre ennemi, et demain il sera votre ami.* Dans la conquête des tribus environnantes, ils essayaient toujours d'arriver à leur but au prix du minimum de sang possible, afin que le peuple vaincu acceptât volontiers de faire partie de l'empire, et que, devenus de bons citoyens, ils pussent entretenir des sentiments fraternels à l'égard des vainqueurs.

Leurs armes principales étaient la lance, l'épée et l'arc. Ils faisaient aussi un usage considérable des *bolas* (boules), appareil encore employé par les Indiens actuels de l'Amérique du Sud, les Gauchos. Il consiste en deux balles de pierre ou de métal, réunies par une corde, qu'on jette dans les jambes d'un homme ou d'un cheval pour le renverser à terre. Pour défendre un fort, ils roulaient d'énormes roches sur les assaillants, ce qui était facilité par la disposition à cet effet de leurs constructions.

Leur épée était une arme courte, ressemblant à un grand couteau, dont on se servait seulement quand la lance du combattant était brisée, ou quand on était désarmé. Leur tactique habituelle consistait à démoraliser l'ennemi par une pluie de flèches, et à charger ensuite avec la lance sans lui donner le temps de se reconnaître.

Leurs armes étaient fort bien exécutées, car ce peuple excellait au travail des métaux. Ils employaient le fer, mais ils ne parais-

sent pas avoir su le convertir en acier. Il leur rendait du reste moins de services que le cuivre et plusieurs variétés d'airain et de bronze auxquels ils savent communiquer une dureté excessive en les alliant à une variété de leur remarquable ciment qui ne se combinait pas aussi parfaitement avec le fer. Le résultat obtenu par ce procédé était fort remarquable ; car le cuivre par lui-même devenait ainsi, semble-t-il, susceptible de donner un tranchant aussi fin que notre meilleur acier, et il n'y a pas de doute que quelques-uns de leurs alliages étaient plus durs que n'importe quel métal obtenu de nos jours.

Le trait peut-être le plus remarquable de leur travail des métaux était leur excessive finesse et délicatesse. Quelques-unes de leurs gravures étaient vraiment merveilleuses, presque trop fines pour être vues à l'œil nu, tout au moins par nos yeux modernes. Leur meilleur travail, je pense, était leur admirable filigrane, des fils de la vierge, pour la finesse ! et d'une fabrication inconcevable sans verres grossissants.

Beaucoup étaient d'un travail si délicat qu'il était absolument impossible de les nettoyer de la façon ordinaire en les frottant ou époussetant, sans les détruire du premier coup, quelque soin qu'on y apportât. Quand il devenait nécessaire, le nettoyage était effectué au moyen d'une sorte de soufflet.

Une autre fabrication semble avoir été une spécialité, c'est leur poterie. Ils arrivaient, par le mélange de quelque ingrédient chimique à leur argile, à lui donner une riche et ravissante couleur pourpre, et ils l'incrustaient ensuite d'or et d'argent, de façon à produire des effets que je n'ai jamais vus nulle part. Ici encore, l'excessive délicatesse des lignes fut pour nous l'objet d'un grand étonnement. Ils obtenaient aussi d'autres couleurs très fines, et, par une nouvelle modification de leur ciment vitreux, vraiment universel, ils donnaient à l'argile une transparence presque égale à celle de notre verre le plus fin, avec cet autre grand avantage d'être beaucoup moins fragile que le verre moderne. En réalité, sous bien des rapports, cette poterie rappelait le « verre malléable » dont parfois nous avons entendu parler comme d'un conte du Moyen Age. Ils connaissaient l'art de fabriquer une certaine sorte de porcelaine très fine qui pouvait se plier sans se rompre, comme nous le verrons quand nous arriverons à nous occuper de leurs œuvres littéraires.

Ce peuple se servant fort peu du bois, les ouvrages métalliques et la poterie devaient en tenir la place en grande partie, et c'est en effet ce qui avait lieu et avec bien plus de succès que nous ne pourrions le croire possible à notre époque. Il n'y a pas de doute que les anciens Péruviens, par leurs recherches persévérantes en chimie, n'aient découvert quelques procédés qui sont encore un secret pour nos fabricants. Mais par la suite des temps ils seront aussi redécouverts par notre cinquième race, et quand une fois cela sera

arrivé, les exigences et les compétitions de notre temps les feront appliquer à toutes sortes d'objets dont l'ancien Pérou n'a jamais rêvé.

(*A suivre*). **C. W. Leadbeater.**

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*)

Boodhasp (Chald.). — Prétendu sage chaldéen ; suivant la doctrine ésotérique, c'est un Bouddhiste (Bodhisattva) de l'Orient qui fut le fondateur de l'école ésotérique du Néo-Sabéisme et dont le rite secret du baptême passa entièrement dans le rite chrétien du même nom. Environ trois siècles avant notre ère, des moines bouddhistes se répandirent dans toute la Syrie, passèrent dans la plaine de Mésopotamie et visitèrent même l'Irlande. Le nom *Ferho* et *Faho* du Codex Nazareus n'est que la corruption de Fho, Fo et Pho, nom que les Chinois, les Tibétains et même les habitants du Népaul donnent souvent au Bouddha.

Borj (Pers.). — La montagne du monde, volcan ou montagne de feu. C'est la même que le mont Mérou Hindou.

Borri, Joseph Francis. — Grand philosophe Hermétique, né à Milan, au XVIIIe siècle. C'était un adepte, un alchimiste et un occultiste convaincu. Il avait trop de savoir et pour cela il fut condamné à mort, comme hérétique, en janvier 1661, après la mort du pape Innocent X. Il s'échappa et vécut encore longtemps, mais il fut reconnu par un moine dans un village turc, dénoncé et réclamé par le nonce du Pape, ramené et emprisonné, le 10 août 1675.

Il s'échappa encore de sa prison d'une manière incompréhensible. **H. P. B.**

ÉCHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

France.

Dans l'une des conférences bi-mensuelles de décembre, M. Revel a terminé son exposition théosophique du Mécanisme de la pensée. Nous comptons en reproduire le compte-rendu *in-extenso*, ce qui nous dispense de l'analyser davantage ici. Cela servira aussi de préparation à la publication prochaine dans notre Revue du très important travail de Mme Besant sur *le Pouvoir de la pensée*, sa nature, son fonctionnement et son mode d'éducation.

Nous rappelons qu'indépendamment des endroits où l'on peut entendre parler de théosophie, à Paris, à savoir, le siège de notre

Société et celui de notre Revue, il y a, ces mois-ci, des conférences publiques sur la matière à la salle de la Société de géographie, boulevard Saint-Germain, 184, les premiers dimanches de janvier, février, mars, avril et le troisième du dernier mois, à cinq heures du soir. Voici le programme de cette série spéciale de conférences :

PREMIÈRE CONFÉRENCE. — *Le dimanche, 5 janvier.*

Les Grands Instructeurs de l'Humanité (Instructeurs préhistoriques).

Races préhistoriques (Préadamites, Lémuriens, Atlantes). — Leurs Instructeurs (Divines dynasties de l'Atlantide, l'Egypte, la Perse, la Chine). — Inventions primitives, arts, sciences, monuments cyclopéens, etc.

DEUXIÈME CONFÉRENCE. — *Le dimanche, 2 février.*

Les Grands Instructeurs de l'Humanité (Instructeurs historiques).

Esquisse historique de la 5e Race (Aryens) : sous-races sémite, iranienne, celte, teutone, etc. — Ses grands Instructeurs : Manou (*Védas*), Zoroastre (*Avesta*), Bouddha (*Pitakas*), Hiérophantes (*Mystères*) (Egypte, Perse, Grèce, Rome, etc.), le Christ (*Evangile*). — Du Christ à nos jours. — La Société Théosophique.

TROISIÈME CONFÉRENCE. — *Le dimanche, 2 mars.*

L'Instruction de l'Humanité.

Le grand Enseignement (*Théosophie*) *:* Science de la matière, de l'âme, de Dieu. — *Partie théorique :* Théodicée, Cosmogonie, Ontologie, Anthropogonie, Evolution, Causalité, Morale, Culte, Science. — *Partie pratique :* Développement des Sens (physiques, psychiques, mental, divin). Communion. — La Dispensation de l'Enseignement : méthodes, exotérisme, ésotérisme, petits et grands Mystères, écoles initiatiques. — La grande Fraternité.

QUATRIÈME CONFÉRENCE. — *Le dimanche, 6 avril.*

La Théosophie à travers les Siècles.

Toute civilisation est précédée par un grand Instructeur qui lui apporte la portion d'Enseignement (*Théosophie*) dont elle a besoin, c'est-à-dire une Religion, une Philosophie et une Science. — La Théosophie chez les Races préhistoriques (Lémuriens, Atlantes, Egyptiens). — La Théosophie chez les Races historiques (Indous, Sémites, Iraniens, Bouddhistes, Grecs, Romains). — Le Christ. — Du Christ à nos jours. — La Théosophie actuelle.

CINQUIÈME CONFÉRENCE. — *Le dimanche, 20 avril.*

La Fraternité (But principal de la Société Théosophique).

Unité universelle (force, matière, conscience). — Les Stages d'évolution (règnes divers de la nature). — Unité humaine : physique, morale,

mentale, spirituelle. — Hiérarchie humaine : âge des âmes. — Sexes. — Races. — Solidarité humaine : étroite, inéluctable. — Responsabilité. — Milieu. — Autorité. — Devoir. — Amour.

Angleterre.

Nous relevons dans les publications spéciales de ce pays deux faits bien établis, d'ordre occulte, que nous résumons ci-après, parce qu'ils corroborent les données théosophiques sur la première phase de l'état *post mortem*.

Voici le premier. Il y a un an, on constatait, à Londres, la disparition d'un agent de change assez connu, M. Foxwell. Ce dernier avait quitté son domicile, un certain soir, pour aller voir sa mère qui habitait la banlieue et il n'avait plus reparu. On l'avait inutilement cherché depuis quelques jours, à l'aide de la police, lorsque la femme du banquier rencontra une personne respectable, M. Von Bourg, qui avait la réputation de « voir dans le cristal ». C'est en effet l'un des modes connus de *Clairvoyance*, qui agrandit, à la façon d'un microscope, le moindre embryon naissant de vue astrale. M. Von Bourg, ayant bien voulu appliquer sa faculté au cas de M. Foxwell, aperçut, dans le cristal, l'image de ce dernier gisant au fond d'une petite rivière dont les abords lui étaient, ainsi qu'à Mme Foxwell, absolument inconnus. Cette indication, toutefois, d'un accident mortel survenu, porta les intéressés à s'adjoindre le concours de voyants plus développés. Dès leur première réunion au domicile de Mme Foxwell, ces voyants perçurent, à côté d'eux, la forme astrale de son mari avec l'air d'un noyé, la marque d'une blessure à la tempe et, à la main, une montre sur laquelle paraissaient ses initiales. En même temps, l'image du ruisseau et des points de reconnaissance assez saillants étaient projetés dans leurs cerveaux, moyennant quoi on se mit en campagne et l'on arriva sur les bords d'un petit affluent de la Tamise, le Moro, où l'on finit par trouver le corps d'un noyé. Ses traits étaient défigurés comme ceux d'un homme qui est resté longtemps immergé ; on ne put donc reconnaître ceux de M. Foxwell, mais les vêtements étaient bien les siens et de même ses bagues, son argent, son carnet de chèque et enfin sa montre avec ses *initiales gravées*. Il y avait d'ailleurs six semaines que l'agent de change avait disparu. C'est donc la *Clairvoyance* qui fit retrouver son cadavre.

Voici le second fait. En août 1889, une dame anglaise de distinction, miss A., qui était naturellement *voyante*, se trouvait, en compagnie d'autres personnes amies, à la cathédrale de Salisbury, pour une audition exceptionnelle du célèbre organiste de la chapelle d'Eton, M. Barnby. L'auditoire assez nombreux était naturellement recueilli lorsque, ainsi que cela lui arrivait parfois, la voyance de miss A. s'éveilla spontanément, son entourage disparut à ses yeux et, en son lieu et place, surgit, sous la haute nef, une grande procession d'ecclésiastiques catholiques somptueusement vêtus, portant des croix ornées de pierreries, de luxueux dais et baldaquins, pendant que des nuages

d'encens les environnaient. Parmi les dignitaires, il y en avait un qui regardait les prélats de la suite avec une expression et une contenance singulièrement tristes et leur disait : « J'ai été un grand pécheur. Je suis grandement responsable de la décapitation d'Anne Boleyn. Ce qui ajoute à ma douleur, c'est que son père et moi nous étions camarades d'enfance ». Il ajouta encore que son nom était John Longland et que c'était la musique de M. Barnby qui l'avait amené ici, qu'il l'entendait souvent, à Eton Chapel, où il avait été inhumé, et qu'il aimait beaucoup cette musique. Tout cela en astral, naturellement. Aucune personne des connaissances de miss A. auxquelles elle raconta ce qu'elle avait perçu ne savait rien au sujet de ce soi-disant Longland, elle non plus.

Des recherches furent toutefois faites à ce sujet et elles furent longues. Au bout de plusieurs mois on finit par trouver un vieux livre, l'*Histoire du collège d'Eton*, rapportant qu'un John Longland avait été doyen de Salisbury, sous le règne d'Henri VIII, qu'il avait ensuite été nommé évêque de Lincoln et confesseur du roi, ce qui impliquait en même temps l'emploi de « Visiteur à Eton Collège » où il avait été inhumé à sa mort. On chercha alors sa tombe dans la chapelle d'Eton et on ne la trouva pas. Mais un autre document, l'*Histoire du Lincolnshire*, fut relevé, disant, page 623 : « John Longland, doyen de Salisbury, fut sacré évêque de Lincoln, en 1521. Homme de valeur, mais généralement blâmé pour avoir profité de sa situation comme confesseur de Henri VIII pour pousser au divorce entre ce monarque et la reine Catherine d'Aragon. Mort à Woburn, en 1529, il fut enterré secrètement à Eton ». On apprit enfin que sa tombe, à Eton, avait eu un magnifique couvercle en bronze qui, par un acte de vandalisme, fut détruit il y a environ 200 ans, ce qui explique qu'on ne retrouve plus les restes actuellement. Ajoutons ici, pour mémoire, que la pièce de Shakespeare, intitulée *Henri VIII*, met précisément en scène, acte III, l'évêque de Lincoln, sans donner toutefois son nom patronymique.

Ainsi, en admettant, ce qui n'a rien d'excessif, la réalité occulte de la vision précitée, le défunt John Longland se serait encore trouvé, en *Kama Loka*, trois siècles et demi passés après son décès, *éveillé* à l'ambiance astrale des alentours du lieu de son inhumation et prenant part, en compagnie de collègues du temps, à des cérémonies cultuelles fantomatiques, au son des accords mélodieux dûs à des musiciens du temps présent. C'est en somme ce que dit la donnée théosophique sur l'habitat et la manière d'être des cinquième et sixième subdivisions du *Kama Loka*. Voir *Sagesse antique*, chapitre III.

Italie.

Le mouvement théosophique est en grande activité dans ce pays, aidé qu'il y est par Mme Cooper Oaklen, Mlle de Gernet et M. Leadbeater. Ce dernier vient de faire des conférences dans les principales villes du royaume, à Milan, Padoue, Venise, Florence, Naples et Bologne. En cette dernière ville, il a été reçu au palais de l'Université. Il doit donner une série d'autres conférences à Rome.



Amérique du Sud.

Les correspondances de l'Argentine montrent que la tension politique qui existe encore, au moment où nous écrivons, entre ce pays et son voisin de par dessus les Andes, n'empêche pas les théosophes de Buenos-Ayres de prodiguer leurs efforts pour aider à l'implantation de la théosophie au Chili. C'est d'un bon augure pour le maintien de la paix entre les deux peuples. La diffusion des idées de fraternité, telles surtout que les établit la théosophie, et la réalisation graduelle qui s'en suit, font plus que tout autre chose, en effet, pour servir la cause de la paix intérieure et extérieure des nations. Lorsque la conviction en sera établie chez les peuples, la théosophie y sera naturellement mieux accueillie qu'elle ne l'est en ce moment, mais l'humanité y gagnera plus encore.

Inde.

Le collège central Hindou fondé par la Société théosophique, à Benarès, vient de célébrer son troisième anniversaire annuel et son avenir se présente sous de brillantes couleurs. C'est le premier établissement d'éducation où la culture intellectuelle, c'est-à-dire l'étude des lettres, des sciences et des arts, soit alliée à celle des facultés d'ordre supérieur, la formation du mental, du caractère et de la volonté d'où dérivent le développement complet de l'ego. Nous ne doutons pas que l'Occident n'imite un jour ou l'autre l'exemple ainsi donné. Et le plus tôt sera le meilleur.

Le colonel H. S. Olcott est arrivé, fin novembre dernier, à Adyar, retour de son récent tour du monde, et se préparait, d'après le dernier courrier, à célébrer le 26e anniversaire de notre Société. Sa santé était très bonne.

D. A. Courmes.

REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, janvier 1902. — Sur l'élémental du désir et sur la phénoménalité psychique.

Theosophist, *Organe présidentiel*, décembre 1901. — Sur le monde invisible, par S. Stuart. — Caste spirituelle, par W. John. — La gravitation, son énergie et ses effets, par Tepper. — Un fait intéressant. Nous le résumons ici. En 1881, le grand volcan des îles Hawaï était en éruption ; la lave incandescente, renouvelant ses exploits tristement fameux du passé, détruisait tout, villages et plantations, sur son passage. Une vieille tradition locale rapportait que la prière adressée aux Dévas du feu par l'une des personnes royales du pays pouvait seule amoindrir les dommages. La reine des îles Sandwich, S. M. Lilinokalani, s'y employa aussitôt et, dès qu'elle fut sur les lieux, car sa résidence ordinaire s'en trouvait à une journée au moins, l'éruption s'arrêta effectivement.

Cette princesse est, comme on le sait, actuellement dépossédée de son trône. Elle est devenue membre de la Société théosophique.

Vahan, *Section britannique*, décembre 1901. — Sur l'activité propre ou secondaire des véhicules de l'Ego. Question peu clairement posée dans le texte du journal, d'où a résulté une grande diversité dans les réponses faites.

Theosophical Review, *Angleterre*, décembre 1901. — L'Est et l'Ouest, par Annie Besant. C'est un dernier mot au sujet de son livre : *Idéal ancien et idéal moderne*. L'auteur rappelle que les formes changent constamment et que la due considération du passé ne doit pas le faire servilement imiter, mais qu'il faut encore l'*adapter* au présent. — Ce que dit le Talmud sur Jésus et sur le Christianisme, par Moses Levene. En somme, peu de chose, dans la lettre même, quoique se rapprochant davantage à ce sujet de la donnée théosophique occulte que de celle des Eglises chrétiennes. — Ce qu'était réellement le grand Francis Bacon, par A. P. Sinnett.

Sophia, *Espagne*, décembre 1901. — Les conférences de 1900, à Genève, par le Dr Pascal. — Les grands théosophes espagnols, suite.

Teosofia. *Italie*, décembre 1901. — Le travail des branches, par Annie Besant. — Le mouvement en Italie.

Theosophia, *Hollande*, décembre 1901. — Les manifestations Eddy, par H. P. B. — Un don précieux.

Theosophic Messenger, *Amérique du Nord*, décembre 1901. — A la recherche de la lumière. — Le mouvement aux Etats-Unis.

Philadelphia, *Amérique du Sud*, octobre 1901. — Les rayons Becquerel. — Le génie de l'Islam, par E. Shuré.

Theosophy in Australasia, novembre 1901. — Sur le patriotisme. — Corroborations scientifiques.

Théosophical N. Z. Magazine, décembre 1901. — Les Ecoles occultes et les maîtres.

Prasnottara, *Inde du Nord*, novembre 1901. — Comment concilier la justice et la miséricorde. — Devoirs d'un M. S. T.

Theosophic Gleaner, *Inde du Sud*, novembre 1901. — Psychologie récente. — Sur Socrates. — Castes et milieux.

Revue spirite, *France*, décembre 1901. — Les origines américaines du spiritisme, par Bera. — L'âme et les rêves, par Algol, étude incomplète. — Matérialisation. — La famille Hernadec, fin, par E. Grimard.

Paix universelle, *Lyon*, décembre 1901. — Pétitionnement pour obtenir des pouvoirs publics la liberté d'exercice du magnétisme par imposition des mains. Les adhésions sont accueillies à la Revue précitée, cours Gambetta, 5, à Lyon. La même feuille, d'accord avec toutes les publications spirites françaises, établit que les articles publiés dans le journal le *Matin*, par M. Jules Bois, sur le Spiritisme, n'étaient ni

exacts, ni courtois. On pourrait donc se demander ce qu'ils ont été au vrai.

Journal du Magnétisme, *Paris,* janvier 1902. — Les grands magnétiseurs.

Réforme Alimentaire, *Société végétarienne de France,* décembre 1901. — Nervosisme moderne, par Deswarte. — Le végétarisme donne plus de force que le régime carné, par Lefèvre, agrégé ès-sciences.

Bulletin des sommaires, *Paris,* octobre 1901. — Mentionne, quand il paraît, une partie de ce qui se publie. Le numéro dit d'octobre — bien que reçu en décembre seulement — contient une critique courtoise du dernier ouvrage du Dr Pascal, l'*Essai sur l'Evolution humaine,* qui dénote chez l'auteur de l'article une singulière méconnaissance de la méthode théosophique. Ce dernier attribue, en effet, exclusivement à la tradition ce qui, pour la plupart des points de la donnée, peut être vérifié et, par suite, corroboré par l'observation spéciale appropriée.

Reçu, aussi, *sans mention de notre sommaire.* — Lotus, d'Egypte. — Concordia, de Paris. — Revue cosmique, idem. — Argus des Revues, idem, etc.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Two indiscovered planets, par G. Sutcliffe. — C'est un opuscule publié par un théosophe anglo-indien. Son intérêt réside en ce qu'il fait état des données de la *Doctrine Secrète* pour établir que les deux planètes secrètes de notre système, non encore reconnues par les Observatoires, sont probablement les astéroïdes inter-mercuriels, *Adonis* et *Vulcain,* qui auraient été primitivement des satellites de *Vénus* et de *Mercure,* mais dont les orbites se seraient agrandis. Les deux petites planètes précitées ont été observées au xviiie siècle, mais elles ne le sont plus aujourd'hui et sont en quelque sorte à redécouvrir. L'auteur a développé son sujet dans une série de conférences dont l'opuscule reproduit le texte. Il essaie notamment de démontrer que les conditions extérieures de ces planètes sont liées au phénomène des taches solaires que H. P. B. a appelé la respiration du soleil. Malgré que ce petit livre ne soit pas traduit en français, nous le signalons aux théosophes qu'intéressent particulièrement les choses de l'astronomie.

Ch. Bl. fils.

Les preuves du Transformisme (*Sept conférences,* par le Dr Gustave Geley, Félix Alcan, éditeur). — Tel est le livre que nous aurions dû analyser plus tôt et que nous désirions accompagner d'un article spécial exposant quelques points importants de l'évolution où le Trans-

formisme scientifique fait manifestement fausse route en attribuant uniquement à des variétés de milieu, à des croisements et à de simples fonctions naturelles chez les individus, les modifications si importantes et si radicales parfois qui transforment les espèces. Il y a, à la base de l'Evolution, — qu'il s'agisse de son plan général ou de ses détails, — l'intervention indiscutable d'une Intelligence, d'une Puissance, d'un Amour souverains qui, par l'intermédiaire d'un grand nombre d'Intelligences secondaires hiérarchisées, président à tous les détails de forme et de structure qui produisent ces merveilleuses adaptations que le Transformisme a placées si bien en lumière. Si le Transformisme n'avait pas mutilé l'Evolution en la considérant comme ayant un commencement et une fin, il aurait été obligé, philosophiquement, d'admettre que, de toute Eternité, la chaîne des Etres est complète et que les occupants de ses maillons ne font que marcher sans jamais s'arrêter, montant pour faire place aux arrivants et pour remplacer les partants, et que, par suite, dans les règnes divers, il est des Aînés qui assistent le progrès de leurs frères cadets, et que la hiérarchie des êtres n'est donc pas limitée aux règnes connus. Le Transformisme aurait dû, aussi, préciser, mieux qu'il ne l'a fait, le point de départ, — l'Etre vrai, indestructible et immuable, qui manifeste les Univers. L'on nous objectera que c'est là de la métaphysique, c'est-à-dire de la spéculation, et que la science se limite volontairement et rigoureusement aux choses connues ou connaissables par les cinq sens ; mais pourquoi, dans ce cas, existe-t-il une philosophie transformiste, comme il existe une philosophie matérialiste ? C'est sur ce point que le transformisme est en défaut : sa philosophie est incomplète, elle n'explique point ses postulats nombreux, pas plus que celles de ses hypothèses qui sont une énigme pour la raison et qui ont été cause que sa théorie de l'évolution si belle, si grande, si éclairante, a des points faibles par où la lance de ses adversaires a pu pénétrer.

Mais ceci s'adresse au Transformisme et non au livre vraiment excellent de M. le Dr Gustave Geley qui, ici,comme dans sa précédente étude l'*Etre sub-conscient*, s'est montré d'une clarté d'exposition admirable, d'une profondeur de vue étonnante, et a terminé son ouvrage par une dernière conférence (la 7e) dans laquelle les problèmes les plus élevés, la morale la plus pure et la plus altruiste, et les horizons d'évolution les plus grands ont été traités et présentés d'une façontout à fait magistrale. C'est pourquoi ce livre est à lire et à étudier.

Dr Th. Pascal.

Les Aides invisibles, par C. W. Leadbeater. Prix 2 francs. La traduction française de ce très curieux ouvrage, dont nous avons longuement parlé dans notre dernier numéro, est actuellement en vente à la librairie Bailly, rue Saint-Lazare. Ce livre est de nature à intéresser certainement tout le monde, théosophes, spiritualistes des diverses écoles, matérialistes, même, et autres.

D. A. C.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THEOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE JANVIER 1902

Madame Autun . . . . 85 fr.
Roberfort . . . . 10 fr.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons déjà conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

AVIS

L'urgence de terminer dans ce volume de la *Revue* tous les articles qui y sont contenus nous fait ajourner au prochain numéro la suite de la *Doctrine Secrète*.

Nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement est terminé depuis fin Décembre de vouloir bien nous adresser leur renouvellement.

Le Directeur administrateur,

D. A. Courmes.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

27 FÉVRIER 1902

DOUZIÈME ANNÉE NUMÉRO 12

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LE CHRIST HISTORIQUE

MYTHIQUE ET MYSTIQUE (1)

(*Fin*)

Le Christ Mythique.

Nous avons vu l'emploi que l'on a fait de la Mythologie comparée contre la religion, et que quelques-unes de ses plus terribles attaques se sont portées sur le Christ. La naissance d'une Vierge, le jour de Noël, le massacre des Innocents, Son œuvre merveilleuse et Ses enseignements, Son crucifiement, Sa résurrection et Son ascension ; tous ces événements, dans l'histoire de Sa vie, se retrouvent dans l'histoire d'autres vies, et, sur la force de ces identités, Son existence historique a été récusée. Pour ce qui se rapporte aux miracles et aux enseignements, nous pouvons les mettre de suite de côté, en nous rappelant que la plupart des grands Instructeurs ont accompli des actes qui, sur le plan physique, paraissaient des miracles à leurs contemporains, mais que les occultistes savent pouvoir être faits par l'exercice de pouvoirs que possèdent tous les initiés d'un certain grade. On peut aussi reconnaître que les enseignements qu'Il donna ne sont pas originaux. Mais, quand l'étudiant de la Mythologie comparée croit prouver que personne n'est divinement inspiré, parce qu'il démontre que de semblables enseignements moraux sont également tombés des lèvres de Manou, des lèvres de Bouddha, et de celles de Jésus, l'occultiste dit que Jésus doit avoir certainement répété les enseignements de Ses prédécesseurs, *puisqu'Il était un messager de la même Loge*. Les

(1) Voir le numéro précédent. *Erratum*, page 342, ligne 14, au lieu de Wrangler jeune, lire : un haut gradué ès-sciences.

grands principes se rapportant à l'Esprit divin et humain étaient des vérités vingt mille ans avant la naissance de Jésus en Palestine, tout aussi bien qu'après. Et dire que le monde a été laissé sans un tel enseignement, que l'homme a été maintenu dans l'obscurité morale, depuis son origine jusqu'à il y a vingt siècles environ, n'est-ce pas dire qu'il y aurait eu une humanité sans Instructeur, des enfants sans Père, des âmes humaines demandant à grands cris la lumière dans une obscurité qui ne leur donnait aucune réponse, conception aussi blasphématoire pour Dieu que désespérée pour l'homme ; conception contredite par la présence de tous les sages, par une littérature puissante et par les nobles existences qui ont été vécues dans les milliers d'années qui précédèrent la venue du Christ.

Reconnaissant alors, dans Jésus, le grand Maître de l'Occident, le principal Messager de la Loge qui a été envoyé vers le monde Occidental, il nous faut envisager la difficulté qui a détruit cette croyance dans l'esprit de bien des gens. Pourquoi les fêtes qui rappellent les événements de la vie de Jésus sont-elles trouvées dans les religions pré-Chrétiennes, et pourquoi rappellent-elles des événements identiques dans la vie d'autres Instructeurs ?

Pour résoudre cette difficulté, il nous faut étudier le Christ mythique, le Christ des mythes solaires et des légendes ; ces mythes étant les formes pittoresques sous lesquelles certaines vérités profondes furent données au monde. Le héros des mythes est le Soleil, représenté comme un Dieu ou un demi-Dieu, et l'histoire de sa vie décrit sa course du solstice d'hiver jusqu'à ce qu'il atteigne son zénith, en été.

Les grandes lignes de l'histoire du Dieu-Soleil sont très claires : c'est la vie même du Soleil s'écoulant dans les six premiers mois de l'année solaire. Il naît toujours au solstice d'hiver, après le jour le plus court de l'année, à minuit, dans la nuit du 24 au 25 décembre, quand le signe de la Vierge s'élève au-dessus de l'horizon. Né dans le signe de la Vierge, il est toujours né d'une Vierge, laquelle reste vierge, après qu'elle a donné naissance à son Enfant-Soleil, comme la Vierge céleste reste inchangée et sans tache, après que le Soleil a émergé d'elle dans les cieux. Il — le Soleil — est faible et délicat, comme l'est un enfant, né dans son Signe, alors que les jours sont les plus courts et les nuits les plus longues, (pour nous, de l'hémisphère nord), entouré de périls dans son enfance parce que le règne de l'obscurité est beaucoup plus long que le sien propre pendant ses premiers jours. Mais, tout en vivant au milieu des dangers qui le menacent, les jours s'allongent vers l'équinoxe du printemps, jusqu'à ce que le temps arrive pour le passage, la traversée de la ligne (1) par le Soleil, figurant le crucifiement, dont la date varie chaque année.

(1) La ligne équatoriale.

On trouve quelquefois le Dieu-Soleil sculpté dans le cercle de l'horizon, sa tête et ses pieds touchant le cercle, au nord et au sud, et ses bras s'étendant à l'est et à l'ouest, marquant ainsi comment : « Il fut crucifié ». Après cela, il s'élève triomphalement — le soleil — et monte dans les cieux, fait mûrir le blé et la vigne, leur donnant sa propre vie pour former leur substance, et, par eux, à ses adorateurs. Le Dieu, qui naquit à l'aurore du 25 décembre, est donc toujours crucifié à l'équinoxe du printemps, et donne toujours sa vie en nourriture à ses adorateurs ; tels sont les signes les plus remarquables du Dieu-Soleil. L'invariabilité de son jour de naissance et la variabilité de la date de sa mort sont très significatives, surtout si nous nous rappelons que l'une est une position solaire fixe et l'autre une position solaire variable. « Pâques » est un événement qui change de date, et qui est calculé par les positions relatives du soleil et de la lune, ce qui serait une façon absurde de fixer l'anniversaire annuel d'un événement historique, tandis que c'est au contraire le moyen naturel et inévitable de calculer une fête solaire. Ces changements de dates ne peuvent donc indiquer l'histoire d'un homme, mais plutôt celle du héros du mythe Solaire.

On retrouve d'ailleurs tous ces événements dans les vies des différents Dieux-Soleils et l'antiquité est remplie des exemples typiques de ces événements. Comme Marie de Bethléem est prise pour la dame Immaculée des Chrétiens, ainsi en était-il d'Isis, en Egypte. La Vierge du zodiaque est aussi représentée dans les anciennes peintures comme une femme allaitant un enfant. On ne distingue pas davantage Devaki avec son Krishna, ni Isis avec son enfant Horus de la Madone Marie avec son enfant. Mercure et Esculape, Bacchus et Hercule, Persée et le Dioscure, étaient également tous de naissance divine et humaine. Le rapport qui existe entre le solstice d'hiver et la naissance de Jésus est remarquable et significatif. Dans les écrits primitifs, on assigne différentes dates à cette naissance, l'une en mai, une autre en juillet, une troisième en décembre, et ce ne fut qu'à la fin du VII[e] siècle que le 25 décembre fut adopté pour l'anniversaire de la naissance de Mithras, d'Osiris, et d'autres Dieux-Soleils. Quand le Maître Christ devint le Christ des Mystères, les légendes des anciens Héros de ces Mystères se rassemblèrent autour de Lui, et les histoires antiques furent reprises pour le dernier Instructeur Divin qui fut de nouveau considéré comme le représentant du Logos dans le Soleil. La fête de sa nativité devint alors la date mémorable où le Soleil naît dans le Signe de la Vierge, où le ciel de minuit est rempli d'armées pleines d'allégresse des habitants du ciel, où, ainsi que l'a dit le poète :

De bonne heure, de bonne heure, naquit le Christ.

A mesure, en outre, que la grande légende du Soleil s'attacha au Christ, le Signe de l'Agneau devint celui de Son crucifiement et le

Signe de la Vierge celui de Sa naissance. De même que le Taureau avait été consacré à Mithras et le Poisson à Osiris, ainsi l'Agneau fut consacré à Christ; or, c'était le Signe de l'équinoxe du printemps dans lequel le soleil franchissait le grand cercle de l'horizon, c'est pourquoi il fut dit : « crucifié dans l'espace ».

Ces mythes solaires revenant toujours, à travers les âges, avec un nom différent pour leur héros, à chaque nouvelle réapparition, ne peuvent passer inaperçus du philosophe, bien que naturellement et avec raison ils puissent être ignorés des simples dévots. Et quand on les emploie comme une arme, pour mutiler ou détruire la majestueuse figure du Christ, on ne doit pas s'en servir pour nier les faits, mais pour comprendre la signification plus profonde des récits et les vérités spirituelles que les légendes expriment sous un voile.

Pourquoi donc ces légendes ont-elles été mêlées à celle de Jésus, et se sont-elles cristallisées autour de Lui, comme pour se représenter la vie d'un personnage historique? C'est qu'elles sont réellement les histoires, non de Jésus, mais du Christ, c'est-à-dire d'un Homme qui symbolisait une Personne Divine et qui représentait une vérité fondamentale dans la nature, d'un Homme qui remplissait une certaine fonction et occupait, vis-à-vis de l'humanité, une certaine position caractéristique conservant, à l'égard de l'humanité, une relation spéciale, renouvelée d'âge en âge, à mesure qu'une génération succédait à une génération, ou qu'une race faisait place à une race. Le Christ du Mythe Solaire est le Christ des Mystères, et nous trouvons le secret du mythe dans ce qui va suivre.

Le Christ Mystique.

Nous approchons maintenant du côté le plus profond de l'histoire du Christ, celui qui lui donne sa réelle souveraineté sur le cœur des hommes. Nous approchons de cette vie éternelle qui jaillit d'une source invisible et qui baptise son représentant de ses flots étincelants dont les cœurs humains aspirent à s'abreuver. Ils sentent, ces cœurs, qu'ils seraient plutôt disposés à rejeter les faits apparents de l'histoire que de nier ce qu'ils sentent intuitivement être une vérité essentielle et vitale. Approchons-nous donc du portail sacré des Mystères et soulevons un coin du voile qui cache le sanctuaire.

Aussi loin que nous puissions remonter dans l'Antiquité, aux commencements de la race Aryenne, et, avant celle-ci, dans la quatrième race, l'Atlantéenne, partout nous trouvons reconnue l'existence d'un enseignement caché, d'une doctrine secrète révélée, sous des conditions strictes et précises, aux candidats acceptés par les Maîtres de la Sagesse. Ces candidats étaient initiés aux

« Mystères », nom qui, dans l'antiquité, s'appliquait à tout ce qu était le plus spirituel dans la religion, le plus profond dans la philosophie, le plus précieux dans la science. Tous les grands Instructeurs de l'antiquité passèrent par ces enseignements et les plus grands d'entre eux étaient dits les Hiérophantes des Mystères. Tous ceux qui vinrent au monde pour parler des mondes invisibles ont passé par le portail de l'Initiation et ont appris le secret des Grandes Ames de Leurs propres lèvres. Tous les Messagers qui vinrent ainsi le firent dans les mêmes conditions, et les mythes solaires ne sont que des versions de cette histoire, versions identiques dans leurs traits essentiels, ne variant seulement que par leur couleur locale. *Cette histoire est celle de la descente du Logos dans la matière,* dont le Dieu-Soleil est le juste symbole puisque le Soleil est Son Corps, et qu'Il (1) est souvent décrit comme « Celui qui habite dans le Soleil ». Sous un aspect, le Christ des Mystères est le Logos descendant dans la matière, et le grand Mythe Solaire est l'enseignement populaire de cette vérité sublime. Comme dans les cas précédents, le Divin Instructeur qui, vers le début de notre ère, apporta la sagesse antique et la répandit de nouveau dans le monde, fut regardé comme une manifestation spéciale du Second Logos, et, peu à peu, on attribua au Christ des Eglises les histoires qui appartenaient à ce Grand Etre. Il devint ainsi identique, dans la terminologie chrétienne, à la Seconde Personne de la Trinité, et les principaux événements racontés dans le mythe du Dieu-Soleil devinrent les événements principaux de l'histoire de la Déité incarnée.

De même que, dans le macrocosme, le Christ des Mystères représente le Second Logos, ainsi, dans le microcosme, Il représente le second aspect de l'Esprit Divin en l'homme, le principe *Buddhi* de la terminologie théosophique. La vie du Christ est ainsi considérée comme la vie de l'Initié, la vie dans laquelle on entre à la première Grande Initiation. Pour mieux le comprendre, il nous faut considérer les conditions imposées au candidat à l'Initiation et la nature de l'Esprit dans l'homme.

On ne pouvait être candidat à l'Initiation que si, tout d'abord, l'on était déjà bon, à la façon ordinaire, c'est-à-dire suivant la mesure stricte de la loi. D'autres qualités devaient ensuite se développer : pur, saint, sans souillure, exempt du péché, vivant sans transgresser la loi, tels étaient quelques-uns des qualificatifs reconnus chez les candidats. Ils devaient aussi être intelligents, d'un esprit cultivé et bien développé. Le développement et la maîtrise de la mentalité, des émotions et du sens moral, la connaissance des religions exotériques, la pratique de l'accomplissement du devoir, celle de l'aide et du soulagement des autres, tout cela devait avoir été vécu, continué pendant des vies successives et appartenir en

(1) Il, le Logos.

propre à la vie ordinaire du candidat. C'est quand tout cela était bien acquis, quand l'homme était ce que les Grecs appelaient *Chrestos*, qu'il était véritablement reconnu apte ou « bon » et qu'il pouvait devenir le *Christos* ou l'Oint. Ayant accompli ces obligations extérieures, il devenait un candidat pour les intérieures, et il entrait dans le *sentier probatoire* de l'Initiation, par l'accomplissement des quatre conditions (Viveka, Vairâgya, etc.) (1).

D'autre part, l'Esprit dans l'homme est le don du Premier Logos, le Dieu Suprême, et il contient en lui-même les trois aspects de la Vie Divine. A mesure que l'esprit évolue, il développe d'abord l'aspect de l'intelligence, c'est-à-dire l'intellect, et cette évolution est effectuée dans la vie ordinaire du monde. La haute réalisation de ces conditions, accompagnée du développement moral, amène l'homme qui évolue à la condition de *candidat accepté*. Le second aspect de l'Esprit est celui de l'Amour et son évolution est celle du Christ.

Dans les vrais Mystères, la dite évolution devait être vécue et la vie du disciple était le drame mystérieux dont les Grandes Initiations marquaient les stages, tandis que, dans leur figuration qui s'accomplissait, naturellement, sur le plan physique, ces initiations étaient représentées et les cérémonies suivaient, en beaucoup de points, « le modèle » toujours visé de « la Montagne », parce que ces figurations n'étaient que les ombres, à une époque dégénérée, des puissantes Réalités du monde spirituel.

Le Christ Mystique est donc d'aspect duel et correspond au second Logos descendant dans la matière ou au second aspect de l'Esprit Divin se développant dans l'homme. L'un des aspects représente le processus Kosmique produit dans le passé, et il est la racine du Mythe Solaire. L'autre marque le processus qui se poursuit dans l'individu, le stage final de son évolution humaine. Tous deux ont concouru au récit des Evangiles, et ils forment ensemble la trame du « Christ Mystique ».

Considérons d'abord le Christ Kosmique, la Déité s'enveloppant dans la matière, l'incarnation du Second Logos, le revêtement de Dieu « dans la chair » (2). Quand la matière qui doit former notre système solaire se trouve séparée de l'océan infini de matière qui remplit l'espace, le Troisième Logos, le Saint-Esprit, déverse sa vie dans cette matière pour la vivifier afin qu'elle puisse prendre forme. La forme lui est donnée par la vie du Second Logos qui se sacrifie Lui-même en se donnant les limitations de la matière, en devenant « l'Homme Céleste » dans le Corps duquel toutes les formes existent et sont des parties constituantes. Telle est l'histoire Kosmique, dramatiquement représentée dans les vrais Mystères

(1) M. C. W. Leadbeater a complètement et magnifiquement décrit cela dans le *Credo chrétien* (*Rev. théos.*, dixième année).

(2) Voir le *Sentier du Disciple*. Publication théosophique.

où elle était vue telle qu'elle se passait dans l'espace, tandis que, dans les Mystères du plan physique, elle était simplement figurée par des moyens appropriés. Dans l'élaboration des choses, le Second Logos, le Christ Mystique Kosmique, Se revêt du vêtement de matière, entre véritablement dans le sein de la Vierge, le sein de la Matière encore vierge, improductive. Cette Matière, on l'a dit, a été vivifiée par le Troisième Logos, le Saint-Esprit, qui, adombrant la Vierge, a projeté Sa vie en elle, et l'a ainsi préparée à recevoir la vie du Second Logos et à devenir le véhicule de Ses énergies. C'est là l'Incarnation du Christ, la prise de la « chair », ce que spécifie la phrase : « Tu ne dois pas mépriser le sein de la Vierge ». La période de l'enfance représente bien effectivement les premières œuvres du Logos dans la matière. Ses majestueux pouvoirs fléchissent aussi sous la faiblesse de l'enfance, parce qu'ils n'ont qu'une faible action sur les tendres formes qu'Ils animent. La Matière emprisonne et semble menacer la vie de son royal enfant, dont la gloire est voilée par les limitations qu'Il a assumées. Lentement Il la façonne pour des fins élevées et l'élève à l'humanité, et, alors, Il s'étend Lui-même sur la croix de la matière, afin que, du haut de cette croix, Il puisse répandre tous les pouvoirs de Sa vie offerte en sacrifice.

Tel est bien le Logos dont Platon disait qu'il était figuré par une croix sur l'univers ; l'Homme céleste qui se tient dans l'espace, les bras étendus pour bénir ; le Christ crucifié dont la mort sur la croix de la matière remplit toute la matière de Sa vie. Il semble mort et enterré, hors de la vue, mais il se lève de nouveau, revêtu de la même matière dans laquelle Il semblait devoir périr, et Il transporte Son corps, fait maintenant de matière radieuse, dans le ciel, où il reçoit l'effluve de vie du Père, le Premier Logos, et devient le véhicule de la vie immortelle de l'homme. Car c'est la vie du Second Legos qui forme le corps causal des hommes, et Il le leur donne afin qu'ils puissent vivre à travers les âges et grandir dans la mesure de Sa propre stature. Il Se sacrifie afin d'amener des fils nombreux dans Sa gloire, et Il est, avec nous mêmes, jusqu'à la consommation des siècles.

Le crucifiement du Christ fait ainsi partie du grand sacrifice Kosmique. Et sa représentation allégorique, dans les Mystères physiques, ainsi que le symbole sacré de l'Homme crucifié dans l'espace, se matérialisèrent en une mort réelle par le crucifiement et en un crucifix portant une forme humaine expirante. C'est cette histoire, transformée, qui fut attribuée au Divin Instructeur, Jésus, et qui devint l'histoire de sa mort physique en même temps que Sa naissance d'une Vierge ; les dangers qui avaient environné Son enfance, Sa résurrection et Son ascension, devinrent également des incidents de Sa vie humaine. Les Mystères disparurent alors, mais leur représentation grandiose et pittoresque de l'œuvre Kosmique du Second Logos entoura et idéalisa la figure bien-aimée de l'Ins-



tructeur de Judée, et le Christ Kosmique des Mystères devint, sous les traits du Jésus de l'histoire, la figure centrale de l'Eglise Chrétienne.

Ce n'est pas tout, encore. Une dernière fascination est ajoutée à l'histoire du Christ par le fait qu'il y a un autre Christ des Mystères, intimement uni et cher au cœur humain, à savoir le Christ même dans l'homme, le Christ qui est en chacun de nous, qui est né, qui vit, qui se lève de la mort et monte au ciel en chaque « Fils de l'Homme » souffrant et triomphant. A la première Grande Initiation, en effet, le Christ naît dans *le disciple;* c'est alors que ce dernier touche, pour la première fois, le plan buddhique et qu'il éprouve ce merveilleux changement qui lui fait sentir qu'il est *un* avec tout ce qui vit. A cette naissance, les êtres célestes se réjouissent, car il est né dans le « royaume des cieux », comme un petit enfant.

Quelques-uns des premiers écrivains Chrétiens disent que Jésus était né dans une grotte, l'étable du récit évangélique; or, « la grotte » de l'Initiation est une expression ancienne bien connue, et l'Initié y est toujours né. Au-dessus de la grotte « où est le jeune enfant », brûle l'étoile de l'Initiation, l'étoile qui brille toujours en Orient quand un Enfant-Christ est né. Chacun de ces enfants est entouré de périls et menacé d'étranges dangers, qui n'arrivent pas à d'autres enfants, car l'initié est oint du saint-chrême de la seconde naissance et les Sombres Pouvoirs du monde invisible cherchent toujours à le perdre. Cependant, malgré toutes les épreuves, il croît et atteint la virilité, parce qu'une fois que le Christ est né il ne peut pas périr; quand le Christ commence à se développer, son évolution ne peut jamais faillir. Sa belle vie se déploie et croît, augmentant toujours en sagesse et en grandeur spirituelle, jusqu'à ce qu'arrive le moment de la seconde Initiation, le Baptême du Christ par l'eau et par l'Esprit. A ce moment, descend sur lui en grande abondance l'Esprit Divin, et la gloire du Père invisible répand sur lui son pur rayonnement. Mais, après ce moment de bénédiction, l'Esprit le conduit dans le désert, où il est de nouveau exposé à l'épreuve de terribles tentations. C'est que les pouvoirs de l'Esprit se développent en lui et que les Ames sombres s'efforcent de le séduire par ces mêmes pouvoirs pour le détourner du sentier, l'engageant à s'en servir pour s'aider lui-même au lieu de se reposer sur son Père avec une douce confiance. Dans les soudaines et rapides transitions qui éprouvent sa force et sa foi, le chuchotement du tentateur revêtu d'un corps accompagne la voix du Père et les sables ardents du désert brûlent les pieds qui viennent d'être lavés dans les eaux fraiches de la rivière sainte. Vainqueur de ces tentations, il passe dans le monde des hommes pour employer, à les secourir, les pouvoirs qu'il n'emploierait pas pour lui-même, et celui qui ne leva pas le doigt pour apaiser sa faim, nourrit « cinq mille hommes », sans compter les femmes et les enfants, avec quelques pains.

Dans sa vie de service incessant, se présente une autre courte période de gloire, c'est quand il monte sur « une haute montagne écartée », le Mont sacré de l'Initiation. Là il est transfiguré et il rencontre quelques-uns de ses grands Précurseurs, les Grandes Ames des temps passés, qui marchèrent là où il passe actuellement. Il traverse ainsi la troisième Grande Initiation ; l'ombre de sa Passion future tombe alors sur lui, et résolument il se dirige vers Jérusalem (Luc IX, 57) où l'attend le Baptême du Saint-Esprit et du Feu. Après la naissance, l'attaque par Hérode ; après le baptême, la tentation dans le désert ; après la transfiguration, l'entrée sur le Chemin de la Croix. C'est ainsi que le triomphe est toujours suivi par les épreuves jusqu'à ce que le but soit atteint.

La vie d'amour croît encore en lui, toujours plus abondante et plus parfaite ; le Fils de l'homme resplendit de plus en plus clairement jusqu'à ce que le moment de la bataille finale soit arrivé ; et la quatrième Grande Initiation le conduit en triomphe dans Jérusalem, en vue de Gethsémani et du Calvaire. Il est maintenant le Christ prêt à être offert, prêt pour le sacrifice de la Croix. Le voilà en présence de l'amère agonie du Jardin, où même ceux qu'il a choisis dorment pendant qu'il frissonne dans sa mortelle angoisse. Pendant un instant il prie, afin que la coupe puisse passer loin de ses lèvres, mais sa force triomphe et il étend la main pour prendre la coupe et boire. Dans sa solitude, un ange vient vers lui et le réconforte, comme les anges ont coutume de le faire quand ils voient un Fils de l'homme ployant sous le faix de l'agonie. A mesure qu'il avance, il rencontre cette coupe amère qu'il doit boire de la trahison, de la désertion, de l'ingratitude, et, seul, au milieu de ses ennemis railleurs, il marche vers sa cruelle et dernière épreuve. Flagellé par la douleur physique, traversé par les dures épines de l'envie, dépouillé en public de ses beaux vêtements de pureté, abandonné aux mains de ses ennemis, *apparemment* délaissé par Dieu et par les hommes, il endure patiemment tout ce qui l'accable, cherchant avidement du secours dans cette dernière extrémité. Abandonné encore, crucifié moralement, perdant la vie de la forme qui appartient au monde inférieur, environné d'ennemis triomphants qui se moquent de lui, la dernière horreur des grandes ténèbres l'enveloppe, et dans ces ténèbres il rencontre toutes les forces du mal. Sa vision intérieure est aveuglée, il se trouve seul, absolument seul, jusqu'à ce que son cœur invincible, serré de désespoir, crie vers son Père qui semble l'avoir abandonné et que l'âme humaine expérimente, en cet état d'immense abandon, la cruelle agonie d'une apparente défaite. Rassemblant cependant toutes les forces de « l'esprit invincible », il offre sa vie inférieure, il embrasse volontairement la mort, il rejette le corps de désir, et l'Initié « descend dans les enfers », afin qu'il n'y ait pas de région de l'univers qui ne soit foulée par lui, pour aider et pour aimer. S'élevant alors au-dessus des ténèbres, il revoit la lumière,

Se reconnaît de nouveau pour le Fils inséparable du Père dont il procède, gravite vers la vie éternelle, vainqueur de la mort, fort pour aider infiniment tout enfant de l'homme et prêt à déverser sa vie dans toute âme qui lutte. Il demeure encore un peu de temps parmi ses disciples pour les instruire, leur dévoile les mystères des mondes spirituels, les prépare aussi à fouler le sentier qu'il a parcouru lui même, jusqu'à ce que, le temps de sa vie terrestre étant écoulé, il monte vers son Père et devient le Maître triomphant, *le lien entre Dieu et l'homme.*

Telle est l'histoire (1) qui était enseignée dans les Mystères et, dramatiquement représentée, sous plus ou moins de voiles, en symboles, dans les Mystères du plan physique. Tel est le Christ des Mystères, dans son aspect double, Logos et homme, Kosmique et individuel. Le Christ du cœur humain n'est, en effet, pour la plupart, que le Jésus considéré comme un homme, le Christ humain mystique, luttant, souffrant, mourant, et finalement triomphant. C'est bien l'homme en qui l'on peut voir l'humanité crucifiée et élevée, l'homme dont la victoire est la promesse de victoire pour tous ceux qui, comme Lui, sont fidèles jusqu'à la mort et au delà. Mais il est aussi le Christ qui ne peut pas disparaître parce qu'il naît et renaît sans cesse dans les hommes mêmes. Le monde, aussi bien, a constamment besoin de Sauveurs et les Sauveurs se sacrifient toujours pour l'humanité !

Annie Besant.

LE MÉCANISME DE LA PENSÉE,

AU TRIPLE POINT DE VUE SCIENTIFIQUE, PHILOSOPHIQUE ET THÉOSOPHIQUE

(*Fin*)

Théories philosophiques. — Dans l'ancienne psychologie, les maîtres de l'Ecole spiritualiste, considérant l'âme humaine comme une quantité indécomposable, classaient les actes psychiques en diverses facultés inhérentes à l'âme : sensibilité, imagination, intelligence et volonté.

Le mécanisme de la pensée, tel qu'il est étudié de nos jours par la psychologie nouvelle, était considéré comme une thèse inad.

(1) Histoire, aussi symbolique que réelle, de ce qu'a réalisé le Christ, *au spirituel*, et de ce qui doit arriver à tout homme, au cours de son évolution ; en un mot « *le pèlerinage de l'âme humaine* », telle est la simplification de ce qu'on a appelé « *l'histoire de la passion.* » (N. D. L. D.).

missible, l'étude de l'âme relevant de la philosophie et non de la physiologie. Mais, en présence des relations très étroites qui lient les actes psychiques aux conditions matérielles du cerveau, il a bien fallu porter la question sur le terrain même où le matérialisme l'avait mise. Dans son livre : *Le cerveau et la pensée*, M. Paul Janet résume l'opinion des spiritualistes à ce sujet : « Il faut, dit ce savant, que le monde extérieur agisse sur l'âme pour qu'elle devienne capable de penser : il faut, par conséquent, un intermédiaire entre le monde extérieur et l'âme. Cet intermédiaire est le système nerveux ; et, comme toutes les sensations, venant par des voies différentes, ont besoin de se lier et de s'unir pour rendre possible la pensée, il faut un centre qui est le cerveau. Le cerveau est donc le centre où les actions des choses externes viennent aboutir, et il est en même temps le centre d'où partent les actions de l'âme sur les choses externes. Mais une grave question reste à résoudre pour la philosophie spiritualiste, à savoir : comment expliquer le passage du matériel à l'immatériel, comment le corps agit-il sur l'esprit et l'esprit par le corps ? »

Ici, l'auteur se déclare impuissant à résoudre ce mystérieux problème et en appelle à la foi aveugle.

La Philosophie spiritualiste enseigne aussi que l'Entendement, c'est-à-dire la faculté de comprendre ou de raisonner, n'est lié à aucun organe, à la différence des sens, et que la preuve de l'existence de l'âme consiste précisément dans l'unité de conscience et l'intégralité du Moi pensant. « Comment expliquez-vous, disent les matérialistes, cette intégralité du Moi qui se subdivise en des organes, en des centres matériels dans le cerveau et dont les troubles se répercutent immédiatement sur les parties de l'âme correspondant à ces centres ? Votre personnalité, votre moi est tellement lié à la vie des appareils qui la soutiennent que, si des perturbations surviennent en ceux-ci, vous pouvez perdre la mémoire ou l'intelligence, ou même la volonté, ou enfin votre personnalité tout entière. »

C'est une réédition du vieil argument que les partisans de l'école matérialiste ont mis en avant, à travers les âges, et qui se trouve de nos jours tellement fortifié par les découvertes de la science médicale que les positivistes le considèrent comme invincible.

Aux partisans de cette école, on peut objecter qu'il est tout aussi difficile pour eux d'expliquer comment un corps peut transformer de la matière grossière en une chose aussi subtile que la pensée et comment des forces physico-chimiques, d'essence encore bien matérielle, peuvent donner de l'intelligence à tels genres de cellules, de l'imagination à d'autres, ou de la volonté aux cellules dites supérieures de l'écorce cérébrale. Elles donnent, dit-on, du mouvement, mais le mouvement ne peut ni sentir, ni comprendre, ni vouloir ; le jeu des molécules inconscientes ne peut que donner des mouvements inconscients. La matière pensante est incompréhen-

sible si l'on n'admet pas que quelqu'un pense et travaille cette matière.

Une méthode que la science médicale recommande dans le cas de certaines maladies m'a paru fournir une sorte de preuve indirecte de l'existence du Moi pensant, en tant qu'entité distincte du corps physique ; cette méthode met aussi en relief les contradictions qui existent dans les théories matérialistes.

Dans l'ataxie — maladie dont l'incoordination des mouvements de locomotion est un des symptômes caractéristiques — on recommande une rééducation de la moelle par le cerveau, c'est-à-dire qu'il faut apprendre au malade à concréter sa volonté et son attention pour s'asseoir, se lever et se tourner. C'est demander aux facultés psychiques de mettre en jeu l'exercice musculaire ; c'est aussi remplacer et corriger l'automatisme défaillant par la direction supérieure de l'écorce cérébrale. On a appliqué ce traitement aux paralysies : « les hémiplégiques, les paraplégiques, dit M. Lagrange, pourront toujours gagner quelque chose à exercer leurs cellules motrices cérébrales ou médullaires (c'est-à-dire de la moelle) en exécutant chaque jour tous les mouvements actifs que leur permet la maladie. »

Cette méthode qui, en réalité, est très judicieuse, ne s'accorde guère avec les théories matérialistes. Qui donc peut forcer les cellules nerveuses à faire ce petit exercice si ce n'est celui qui pense? Comment peut-on admettre que des cellules matérielles aient le pouvoir magique de forcer à vibrer des cellules avariées qui sont devenues paresseuses ? Si ces cellules sont paralysées, comment concevoir que de la matière, mise en mouvement par des forces issues de la même origine, transforme cette même matière en une énergie intelligente qui fera dériver par d'autres voies les phénomènes psychiques? Demander à un ataxique de rétablir l'orientation des mouvements par sa volonté, c'est, en réalité, lui demander de réédifier dans son cerveau de nouveaux centres vibratoires, de spécialiser des groupements de cellules, travail analogue à celui qu'il a accompli si péniblement dans sa première enfance, alors qu'il apprenait à marcher. Qui peut établir ces phénomènes psychiques si ce n'est le penseur, alors que le succès de la méthode dépend précisément du degré de son énergie volontaire? Ce Moi pensant n'est donc pas tout entier dans les centres spécialisés du cerveau et de la moelle puisqu'il arrive à suppléer à leur inertie en créant de nouveaux centres.

On dit que « la volonté dépend de l'état des cellules nerveuses, que c'est une fonction psychique qui, comme toutes les fonctions psychiques, a une origine physiologique, qu'elle dépend de l'état du cerveau, et, comme le cerveau lui-même, qu'elle a ses variétés, ses degrés, ses maladies, ses anomalies (1) ». On peut objecter à cette

(1) M. Richet. — *Op. cit.*

thèse que, pour exercer et habituer les cellules cérébrales à se spécialiser en créant la fonction dite volonté, il a fallu une notable répétition d'actes volontaires et passer à cet exercice un temps considérable, comme dans le cas général de toute habitude imposée au corps. Or, suivant la loi admise par la science, toute fonction ne tarde pas à se perdre si l'organe est atrophié, ou se trouve affaiblie si l'organe est paralysé pendant un certain temps ; comment expliquer alors que, si l'organe de la volonté recouvre subitement sa fonction, cette faculté qui, d'après la thèse scientifique, devrait être longue à revenir, puisse de nouveau s'exprimer aussi librement et avec autant de rapidité et de vigueur qu'avant la maladie de l'organe ? comment expliquer enfin qu'après de longues années de folie l'intelligence reprenne toute sa lucidité ? Comme le dit Mme Besant (1) :

« On ne voit jamais un organe apparaître avant le développement de sa fonction... Au moyen de ce cerveau même qui fut façonné par les vibrations de l'intelligence, l'homme intervertit le processus entier en déclarant la pensée un produit du cerveau ; en réalité, tout organe est formé pour exercer une fonction, il est produit par la vie et n'en *est pas le Créateur.* »

Il faut remarquer toutefois que le savant scrupuleux concilie son positivisme avec ses idées morales en faisant une distinction absolue entre son esprit et le domaine des sentiments ; il considère comme qualités irréductibles les sentiments du beau, du vrai et de la divinité, mais il les relègue dans le domaine sentimental en s'opposant de toutes ses forces à toute incursion de cet ordre d'idées dans la région des faits positifs.

Cette manière de penser est le résultat des méthodes d'investigation introduites par les savants dans l'étude des faits psychologiques ; ce n'est plus l'âme en elle-même, en tant que partie distincte du corps, qu'ils ont soumise à l'observation directe, mais bien les faits qui la synthétisent.

L'analyse de l'âme est faite maintenant dans les laboratoires psychiques des hôpitaux où le médecin s'allie avec le philosophe pour étudier les rapports existant entre les phénomènes psychologiques et les phénomènes biologiques. Mais la psycho-physiologie se heurte souvent à des barrières infranchissables. Ainsi, de l'aveu même de M. Ribot, elle ne peut expliquer les conditions de la genèse et de la transmission du plaisir : « C'est, dit-il, une terre inconnue (2). »

Il suffit pour expliquer ce phénomène psychique de mettre en application une loi générale formulée en théosophie : « Tout n'est que vibrations dans l'univers. »

Mme A. Besant, l'éminente théosophe, en appliquant cette loi, dit

(1) Evolution de la vie.
(2) Psychologie des sentiments.

que « le plaisir est la réponse d'un être doué de sensations à des vibrations harmoniques et rythmiques, et la souffrance signifie une réponse aux vibrations dissonantes et non rythmiques. L'essence du plaisir est donc l'harmonie, la douleur une dissonance ». On pourrait dire, d'après cela, que l'Idéal du Beau, du Bien, du Vrai, enfin, est la synthèse de toutes les harmonies, et que le Mal, fruit des œuvres humaines, est la synthèse de toutes les dissonances. Pourquoi la vue du sang procure-t-elle un plaisir à l'être grossier et cruel, et fait-elle éprouver une souffrance à celui qui ressent la pitié et la compassion? Pourquoi une manifestation grandiose de l'art transporte-t-elle d'admiration l'homme cultivé et laisse-t-elle le rustre indifférent? C'est que les impressions ressenties par les individus sous le choc des mêmes sensations dépendent du degré d'évolution de chacun. Les diverses couches qui constituent les corps subtils de l'homme vibrent comme des lyres accordées, quand elles sont en rapport harmonique avec la vibration excitatrice, mais, si les vibrations sont inharmoniques, elles produisent des dissonances désagréables, et, par conséquent, de la souffrance. Que l'homme appartienne à une peuplade sauvage ou à un peuple civilisé, du moment qu'il est encore sur les degrés inférieurs de l'évolution, il ne possède qu'une bien pauvre capacité vibratoire; symboliquement, il n'a que deux lyres monocordes, l'une dans son corps physique, l'autre dans son corps astral, et toutes deux vibrent à l'unisson sous les excitations grossières des besoins du corps, la faim, la soif, l'instinct sexuel. Les autres excitations de l'Univers n'existent pas pour lui. Quand il s'élève sur l'échelle de l'Evolution, il ajoute à ses lyres de nouvelles cordes qui répondent aux nouvelles vibrations que la nature ne lui ménage pas, et quand il arrive à faire des différences, des comparaisons, il crée une troisième lyre qui est son corps mental ; en continuant son ascension, il augmente de plus en plus sa capacité vibratoire, et construit un nouvel instrument plus harmonieux où chaque vibration crée une pensée plus élevée. Plus haut encore, il devient un Maître (1), une Intelligence immortelle, parfait en Sagesse, en Amour, et en Puissance, vibrant à l'unisson avec la Lyre divine, et ayant achevé le cycle de l'Evolution humaine.

III

Avant d'exposer les *enseignements théosophiques* sur la transmission de la pensée, je citerai quelques passages d'un discours prononcé, il y a quelques années, à l'Institut Franklin, par le célèbre électricien, M. Houston (2).

(1) En sanscrit, *Mahatma*.
(2) Voir les notes de M. de Rochas (*Extériorisation de la sensibilité*).

M. Houston demande qu'on lui accorde comme postulat l'existence de l'Ether universel qui est généralement acceptée par les savants.

« En songeant, dit l'orateur, que cet éther traverse la matière même la plus dense, aussi facilement que l'eau passe dans un tamis, il s'ensuit que les atomes ou molécules du cerveau, qui sont la cause de l'opération cérébrale, baignent complètement dans l'Ether. Or, puisque l'éther est un milieu de haute élasticité et très mobile, la pensée, ou opération cérébrale, si elle est accompagnée de vibrations, doit donner nécessairement naissance, au sein de l'éther, à des mouvements ondulatoires ayant pour centres les atomes ou molécules du cerveau. En d'autres termes, l'acte de la pensée, ou opération cérébrale, exige une dépense d'énergie, parce qu'il suppose nécessaire la mise en mouvement de ces particules atomiques ou moléculaires du cerveau dont nous avons admis l'existence...

« Les radiations cérébrales ne sont pas aussi matériellement saisissables que celles du son. Leurs longueurs d'onde sont certainement beaucoup moindres. Elles sont communiquées à l'éther universel.

« Si ces ondes, que j'appellerai ondes cérébrales, se trouvent dans l'éther qui remplit tout l'espace, il sera intéressant de rechercher quels phénomènes on peut compter les voir produire...

« En admettant que les radiations cérébrales tiennent de la nature des radiations thermales, lumineuses, électriques ou magnétiques, l'explication suivante de la télépathie ou transmission de la pensée n'est pas du tout improbable, pour ne rien dire de plus.

« Je crois pouvoir expliquer, continue l'orateur, la possibilité de la transmission de vibrations cérébrales spécifiques d'un cerveau actif à un cerveau passif ou récepteur, par la simple action de ce qui est scientifiquement connu sous le nom de vibrations sympathiques.

« Examinons, par exemple, le cas d'un diapason vibrant qui émet ses ondes sonores à travers l'espace et est éloigné d'un second diapason, tout d'abord au repos, mais accordé de manière à vibrer exactement à l'unisson du premier. Comme on le sait, le diapason récepteur entre peu à peu en vibration. L'énergie du diapason transmetteur se communique à travers l'espace par l'intermédiaire des pulsations ou ondes produites dans l'atmosphère ambiante, et le phénomène peut se produire malgré une distance relativement considérable des appareils.

« En raison de ces faits, il ne me paraît pas improbable qu'un cerveau, absorbé par une pensée intense, puisse agir comme un centre de radiations cérébrales, ni que les radiations projetées en tous sens de ce cerveau puissent en influencer d'autres sur lesquels elles tombent, pourvu, bien entendu, que ces derniers soient accordés de manière à vibrer à l'unisson.

« Si les radiations, ou ondes de la pensée, tiennent de la nature

de la lumière, on peut entrevoir dans les horizons éloignés de la science la possibilité d'obtenir, par exemple, au moyen d'une lentille, leur image photographique sur une plaque convenablement sensibilisée à peu près suivant la méthode de la reproduction de la photographie ordinaire. »

Je terminerai cette citation par une phrase remarquable (toujours de M. Houston) en ce sens qu'elle fournit un exemple souvent employé en théosophie pour expliquer la transformation des pensées abstraites en pensées concrètes :

« Il est intéressant d'imaginer, dit M. Houston, la décomposition d'une onde complète de la pensee en ses ondes élémentaires d'une manière correspondante à la décomposition d'un faisceau de lumière dans un prisme. »

L'enseignement théosophique est plus précis dans ses affirmations que M. Houston au sujet de l'enregistrement de la pensée par la photographie.

On sait que des pensées composées de substance éthérique (4e sous-plan du plan physique) affectent invariablement la forme des choses pensées, et comme cette substance produit des vibrations lumineuses de l'ultra-violet du spectre, celles-ci, quoique invisibles pour l'œil humain, peuvent impressionner des plaques photographiques.

M. Leadbeater disait, dans une conférence, que des tentatives de ce genre avaient été faites en Angleterre.

On peut citer, en France, les belles expériences du Dr Baraduc et une autre du même genre décrite par M. de Rochas. Celle-ci aurait été faite par le Dr Pinel au moyen de l'ophtalmoscope électrique muni d'une plaque sensible : on suggère à un sujet hypnotisé un objet simple : cheval, poisson, oiseau, etc. Or, les cellules cérébrales frappées par le mot prononcé renvoient l'image ou le dessin de l'objet ou de l'animal sur la rétine. Cette image se réfléchit sur la partie postérieure du cristallin, dans la chambre de l'œil, et, par action virtuelle, s'agrandit en s'extériorisant comme dans une loupe vulgaire ; on la recueille dans la chambre photographique et on obtient ainsi la photographie de l'image suggestionnée à un sujet hypnotisé.

Quant à la transmission de pensée proprement dite, elle se fait par deux méthodes : au moyen de l'Ether physique de cerveau à cerveau, en vertu du principe connu en physique « des situations harmoniques » comme dans l'exemple cité plus haut sur les diapasons, première méthode, et, en second lieu, au moyen du corps mental. Dans le cerveau physique, un petit organe que les enseignements théosophiques ne nomment pas dans la crainte de pousser les imprudents à faire de l'occultisme pratique, ce petit organe, dis-je, reçoit les vibrations d'une pensée émise par un tiers et qui se propage par la matière éthérique de l'Univers, absolument comme le récepteur de la télégraphie sans fil, composé d'un petit

tube en ivoire ou en cristal, chargé de limaille d'argent et de nickel, reçoit les ondulations électriques qui se propagent en petites vagues sur l'océan éthérique. De même que ce tube transforme le courant en sonneries ou en transmissions au moyen de l'appareil télégraphique, de même le petit organe cérébral, où se fait une sensation de fourmillement quand il reçoit la transmission, propage par ses molécules physiques les vibrations au cerveau éthérique, vibrations qui se transmettent ensuite aux corps internes. Il faut que l'appareil transmetteur soit suffisamment énergique et l'appareil récepteur assez sensitif ; il faut, de plus, qu'il y ait l'accord, la concordance, la vibration sympathique entre les deux appareils. Ce sont moins les efforts de la volonté qui agissent que la netteté de la transmission.

Ce petit organe serait l'instrument du sixième sens qui est la vue à travers les corps, sens qui n'est pas encore développé au cours de l'évolution actuelle.

La seconde méthode c'est la transmission de corps mental à corps mental. C'est par le même procédé que la transmission s'établit ; mais comme la matière vibrante est encore plus subtile — c'est la matière mentale de la planète — il est indispensable que toutes les conditions déjà énumérées soient portées à un degré bien plus élevé. Les ondulations de matière mentale peuvent être transmises d'un mental à un autre, mais il est très rare, à moins d'être déjà développé occultement, que cette vibration se communique au cerveau physique. Si l'individu est endormi, il peut recevoir la vibration de son corps astral, mais il l'oublie quand il est éveillé.

La lecture de la pensée est une faculté mystique reconnue par les catholiques puisqu'elle est cataloguée dans le rituel spécial. Dans le Moyen Age on croyait à l'émission de particules invisibles s'échappant des organes sensoriels de l'homme ; on avait même établi une procédure particulière à ce sujet ; ainsi, on interdisait aux lépreux de se mirer dans les puits, sources ou lacs, parce que les eaux stagnantes étaient plus propres à être sensibilisées et contaminées par les atomes impalpables qui s'échappent des corps (1).

On peut transférer d'un sensitif à un autre les vibrations éthériques qui constituent ce que nous nommons les maladies et les états divers de la mentalité au moyen du somnambulisme et d'un fort aimant ; ce transfert s'opère comme s'il s'agissait d'un changement de cerveau : un sujet triste deviendra gai et réciproquement.

Hypnotisme. — Quant à l'hypnotisme, il est caractérisé par un état de conscience particulier dans lequel le corps pensant (l'Ego) est paralysé et comme séparé des principes qui se trouvent au-dessous et au-dessus de lui. L'homme devient alors un automate, un être passif et crédule, et se trouve dans le cas d'un bateau qui a perdu son gouvernail ; il erre comme une épave au gré des forces

(1) M. de Rochas.

26

extérieures. C'est la volonté de l'Inconscient, de la Conscience subliminale (en théosophie, élémentals kamique et pranique), qui permet aux hypnotisés de faire des mouvements, de marcher, etc., et comme cette impulsion automatique est faible, elle subit fatalement l'influence de toute volonté étrangère tant soit peu énergique. La forme-pensée, déposée par l'opérateur dans le corps astral de l'hypnotisé, peut vivre pendant un certain temps et lui tenir lieu de volonté factice, pour l'empêcher, par exemple, de s'enivrer, ou même pour lui inspirer l'idée de subir une opération ; mais cette forme-pensée, n'ayant qu'une durée éphémère, le sujet devra recevoir pendant un certain temps une nouvelle charge vibratoire de l'opérateur jusqu'à destruction de l'automatisme qui poussait le sujet à boire. L'hypnotisme est considéré comme un crime par d'éminents théosophes ; même lorsque le but poursuivi est moral, la pratique n'en est pas recommandable, car la séparation du mental supérieur d'avec le mental inférieur produit chez le sujet les plus pernicieux effets, et on se demande même s'il n'eût pas mieux valu pour lui, *au point de vue de son évolution*, couserver sa triste passion plutôt que de la lui enlever par l'hypnose.

IV

Source de la pensée. — Pour la philosophie spiritualiste l'essence supérieure de la pensée vient de la faculté qui permet à l'homme de passer du fini à l'Infini, de l'imparfait au Parfait, du contingent ou, en d'autres termes, de ce qui n'a pas en soi la raison de son existence, à ce qui existe par soi, c'est-à-dire au nécessaire et à l'absolu ; cette faculté supérieure, appelée Entendement pur, est le pont qui relie la pensée humaine à la pensée divine.

Le Positivisme supprime ce problème avec une indifférence affectée, et ramène les facultés à des fonctions cérébrales ; on ne nie pas Dieu, on l'ignore. La substance nerveuse étant l'organe de toute intelligence et ne tirant son énergie que de forces physico-chimiques, il en résulte que tout travail intellectuel a pour équivalent un travail chimique, lequel équivaut à une certaine quantité de chaleur, laquelle équivaut à son tour à une certaine quantité de mouvement. Le positivisme s'appuie sur une loi de l'évolution de la pensée, et vérifie cette loi de développement par l'histoire.

En résumé, la thèse philosophique ne peut expliquer le passage du matériel au spirituel, la thèse scientifique s'appuie sur des phénomènes physiologiques en donnant à des forces matérielles un pouvoir incompréhensible et hors de leur nature.

La Théosophie traite à son tour cette question importante, et la solution qu'elle présente est pleine de logique et de lumière capable, non seulement de donner une foi éclairée, mais d'ouvrir à l'esprit des horizons d'une grandeur infinie.

Comme tout phénomène qui se produit sur le plan mental est

une pensée, toute force qui agit sur ce plan et agrège la substance mentale forme des idées, des combinaisons d'idées et des groupements tels que notions, conceptions, opinions, convictions, suppositions, hypothèses, théories scientifiques, croyance, certitude, connaissance.

La pensée est un phénomène purement mental, tant qu'elle est limitée dans son objet ; mais ce n'est elle-même qu'un véhicule d'une force plus élevée ; la pensée est dans le corps causal, et celui-ci n'est encore que le véhicule de l'Intelligence universelle.

La source véritable de la pensée est dans l'*Etre en soi*, Celui en qui est le mouvement absolu, Celui qui a la capacité et le pouvoir de créer tous les genres de vibrations qui constituent les phénomènes innombrables de l'Univers. La pensée est donc d'essence divine.

La véritable solution du problème consiste à expliquer comment la pensée divine est présente dans tous les atomes du monde, et par quels moyens elle se communique aux plans divers et nombreux qui constituent l'Univers.

La pensée divine, en opérant sur la matière, qui est la résistance de sa force, crée un double courant vibratoire, l'un d'essence spirituelle l'autre d'essence matérielle. Le premier courant donne naissance aux forces spirituelles dont les deux plus hautes dépassent notre compréhension ; les autres sont : la Volonté, l'Amour, l'Intelligence, la Sensation et la Vie, forces correspondant chacune à l'un des plans de l'Univers.

Pour se faire une idée de ce que la Théosophie entend par la Volonté et l'Amour sur ces plans supérieurs, on peut se représenter l'agonie du Christ au jardin de Gethsémanie. Alors que son âme était triste jusqu'à la mort, que tout le poids de sa mission pesait cruellement sur lui, et que la nature humaine se révoltait, son âme fut soudain illuminée de l'Amour sublime qui provoqua sa résignation à la volonté divine. L'union était accomplie et le Christ conserva le calme et la sérénité jusqu'à la mort. Il faut de telles forces pour amener de tels sacrifices.

Le deuxième courant vibratoire engendre les formes atomiques de la matière avec une forme spéciale pour chaque plan. Chaque modification de la conscience divine s'exprime par une force appelée par les Hindous *Tanmantra*, force qui pénètre dans la matière en formant des agrégats moléculaires appelés *Tatwas* (rudiments) ; à une seconde modification de la conscience divine, *Tanmantras* et *Tatwas* déjà formés s'enrobent à nouveau dans la matière en produisant une nouvelle forme, et ainsi de suite pour tous les plans de l'Univers. Comme l'atome physique contient tous les atomes des autres plans, il renferme en lui toutes les potentialités de l'Univers.

Le son, la couleur, la lumière, le feu, les saveurs, les odeurs, sont des manifestations de ce genre et des aspects des *Tatwas* des différents plans.

C'est la vie divine qui, palpitant en vibrations innombrables, imprime à la matière ses formes et ses qualités particulières : une force unique sous toutes les forces, une matière unique sous toutes les formes (1).

La première grande vibration qui se propage est la vibration qui donne naissance au son ou *akasha* dont l'élément physique que nous connaissons n'est qu'une manifestation grossière. Si l'airain est plus sonore que le fer, c'est que ses molécules constitutives renferment un plus grand nombre de molécules akashiques. Qu'un Beethoven (2) devienne sourd, il percevra en lui-même d'autres vibrations moins grossières que celles du plan physique qui lui permettront de s'exprimer en des œuvres dignes de son génie.

Le son, comme tous les autres *Tatwas*, a des manifestations sur tous les plans de l'Univers. Cela explique que toute pensée lancée dans le plan mental crée une vibration sonore qui agite tous les plans ; c'est ainsi que les pensées des Dévas, ces grands êtres supérieurs, engendrent dans la substance de ce plan des vagues lumineuses aux couleurs vives et chatoyantes, véritables symphonies vivantes dans un décor féerique. Comme chaque Déva a une couleur propre qui dépend de sa puissance de vibration, on voit quel somptueux développement de couleurs et quels chatoiements splendides peuvent se produire quand les sphères qui représentent ces grands êtres s'interpénètrent les unes les autres.

En résumé, le monde visible des objets, comme l'ont déclaré tous les grands penseurs de l'antiquité, n'eût jamais pu prendre naissance si le monde invisible des Idées ne l'eût précédé, en sorte que les objets répètent dans leur multitude ce qu'une Idée présente en unité. Cette Idée émane de Dieu et attire à soi la matière subtile (3).

Avant de terminer, je citerai la pensée d'un de nos aînés, un vieux théosophe du XVI[e] siècle, Wegel, pasteur protestant mystique : « Nous semons des germes qui se développent comme les astres se meuvent par leur énergie interne ; par notre propre pensée et notre science de la nature, nous rencontrerons la pensée divine en un centre commun, notre propre conscience. Nous ne sommes rien, nous ne savons rien que par Dieu, mais, pour cela, nous sommes obligés de consulter notre intelligence et d'examiner l'empreinte que Dieu y a laissée, comme on cherche à reconnaître le voyageur à la trace de ses pas (4). »

C'est aussi la grande Pensée exprimée, sous une autre forme, par tous les grands Initiateurs de l'humanité, et en particulier par le Christ : « Tout homme porte en soi le royaume de Dieu. » Cela

(1) M[me] A. Besant.
(2) Beethoven devenu sourd composa des œuvres admirables.
(3) M[me] A. Besant.
(4) Ad. Franck.

signifie, pour nous théosophes, qu'à chaque échelon gravi par l'homme, dans son ascension vers Dieu, l'âme reçoit des vibrations de plus en plus subtiles qui lui découvrent de plus en plus l'essence de la Beauté souveraine et, d'extase en extase, de ravissement en ravissement, la font entrer dans la Béatitude éternelle, quand sa pensée s'unit enfin à la Pensée divine.

L. Revel.

VARIÉTÉ OCCULTE

LE PÉROU ANTIQUE (*fin*).

L'art de la peinture paraît avoir été pratiqué sur une très large échelle, et tout enfant montrant une aptitude spéciale à cet art était au plus haut point encouragé à le cultiver. Leurs méthodes différaient cependant complètement des nôtres, et leur nature spéciale accroissait considérablement les difficultés du travail. On n'employait ni toile, ni papier, ni panneau, mais, en leur lieu et place, de minces feuilles faites d'une espèce de verre dont l'exacte composition est difficile à retrouver. Ce verre avait une surface d'un grain délicat pour l'aspect, ressemblant à une très fine porcelaine sans couverte. Elle n'était pas cassante mais pouvait se plier comme une feuille de fer blanc, et son épaisseur variait selon ses dimensions, depuis celle d'un fort papier à écrire jusqu'à celle du gros carton.

Sur cette surface, on appliquait des couleurs d'un vif éclat et d'une grande pureté, avec un pinceau fourni par la nature elle-même. C'était tout simplement un morceau de la tige triangulaire d'une plante fibreuse très commune. A son extrémité, un pouce environ de cette tige était battu jusqu'à ne laisser rien que la fibre fine comme un cheveu et presque aussi ferme qu'un fil de fer. Le pinceau ainsi fait était utilisable, sans plus ; la partie non battue servait de poignée. Un tel instrument pouvait naturellement se renouveler sans cesse, quand il était usé, par un procédé analogue à la taille d'un crayon à la mine de plomb. L'artiste n'avait qu'à couper la partie usée et à battre un autre pouce du manche. La forme nettement triangulaire de cet instrument permettait à un peintre habile de s'en servir pour tirer une ligne très fine ou pour appliquer une large couche de couleur, employant dans le premier cas un sommet et dans le second un côté du triangle.

Les couleurs étaient habituellement en poudre, et on les mêlait au fur et à mesure des besoins, non avec de l'eau ou de l'huile mais avec un liquide qui séchait instantanément, de manière qu'une couche une fois appliquée ne pouvait être modifiée. Aucune esquisse

préalable n'était faite. L'artiste devait s'étudier à produire ses effets par coups sûrs et rapides, obtenant le ton exact de la couleur aussi bien que la forme en un seul mais puissant effort, quelque chose comme ce qui se fait dans la peinture à la fresque, ou dans quelques-unes des œuvres Japonaises. Les couleurs étaient extrêmement riches et lumineuses, et quelques-unes d'entre elles surpassaient en pureté et en délicatesse tout ce qui est employé à présent. Il y avait un bleu merveilleux, plus éclatant que le plus fin bleu ultramarin, et aussi un violet et un rose différents de toutes les couleurs modernes, au moyen desquels ils arrivaient à reproduire la splendeur indescriptible d'un coucher de soleil, et d'une façon bien plus rapprochée de la réalité qu'il ne semble possible à l'heure actuelle. Les ornements d'or, d'argent, de bronze, et d'un métal de couleur cramoisi foncé, qui n'est pas, à l'heure présente, connu de la science, étaient reproduits dans une peinture au moyen de la poussière de ces métaux eux-mêmes, à peu près comme dans les enluminures du Moyen Age, et, quelque bizarre qu'une pareille méthode puisse paraître à nos yeux modernes, on ne peut nier qu'elle ne produisît un effet d'une richesse brutale, mais excessivement frappant dans son genre.

La perspective était bonne et le dessin exact, et absolument exempt de la grossièreté et des maladresses qui ont caractérisé une période ultérieure de l'art du centre et du sud Amérique. Bien que leur paysage fût remarquablement bon au temps qui fait l'objet de notre étude, ils ne semblent pas l'avoir cultivé séparément, mais l'avoir seulement employé comme un arrière-plan pour les personnages. Les processions religieuses étaient fréquemment choisies pour sujets, ou quelquefois une scène où le Roi ou un Gouverneur local jouait un rôle prédominant.

Quand un tableau était achevé, — et les peintres expérimentés terminaient leur travail avec une rapidité remarquable — on passait dessus un vernis qui, comme la peinture, possédait la propriété de sécher presque instantanément. Un tableau ainsi préparé semble avoir été à peu près indélébile et pu subir longtemps l'exposition à la pluie et au soleil, sans en subir aucun effet appréciable.

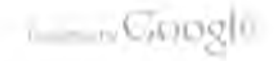
Associée de près à la peinture était la littérature de ce pays ; car les livres étaient écrits ou plutôt enluminés avec les mêmes couleurs que les tableaux. Un livre consistait en un certain nombre de feuilles minces ayant habituellement environ quarante-cinq centimètres sur quinze, lesquelles étaient, en certains cas, reliées avec un fil de fer, mais bien plus fréquemment simplement conservées dans une boîte de 8 à 12 centimètres de profondeur. Ces boîtes étaient de divers matériaux et plus ou moins décorées ; mais les plus communes étaient faites d'un métal ressemblant au platine et ornées avec de la corne sculptée appliquée à la surface du métal par quelque procédé qui, après l'avoir ramollie, la faisait adhérer solidement, sans qu'il fut besoin de rivets ou de colle.

Autant que nous avons pu voir, il n'y avait rien ressemblant à l'imprimerie. Ce qui pouvait le plus s'en approcher, était l'usage qu'on faisait d'une sorte de pierre plate pour produire de nombreuses copies des documents officiels nécessitant une rapide distribution aux Gouverneurs, par tout l'empire. Aucun exemple cependant n'a été observé d'une tentative de reproduire un livre de la sorte, et il semble assez évident qu'une telle entreprise eût été considérée comme une profanation; car la nation, dans son ensemble, avait un profond respect pour ses livres et les maniait avec autant d'amour qu'un moine du Moyen Age. Faire une copie d'un livre était considéré positivement comme une œuvre de mérite, et nombre d'entre eux étaient écrits avec beaucoup d'art et de beauté.

La portée de leur littérature paraît avoir été quelque peu limitée. Il y avait quelques traités que l'on pourrait qualifier de religieux, ou tout au moins d'éthiques, et qui traitaient des sujets ayant beaucoup de ressemblance avec le sermon du vieux prêtre, dont j'ai donné un résumé. Deux ou trois présentaient nettement une tendance mystique, mais ils étaient moins lus et moins répandus que ceux considérés comme plus directement pratiques. Le plus intéressant de ces livres mystiques ressemble de si près au *Livre de pureté* des Chinois, qu'il paraît peu douteux qu'il n'en fût une version, avec de légères variantes.

L'ensemble de cette littérature pourrait être divisé en deux classes : l'une donnant des renseignements scientifiques, l'autre se composant de récits ayant un but déterminé. Les Péruviens semblent avoir possédé des traités ou manuels concernant chaque genre de commerce ou de métier pratiqué dans le pays, et ceux-ci étaient plutôt des manuels officiels, non habituellement l'œuvre d'une personne particulière, mais plutôt un memento anonyme des connaissances sur la matière existant au moment où ils étaient écrits. On ajoutait constamment des suppléments à ces livres, à mesure que se faisaient de nouvelles découvertes ou que d'anciennes idées étaient rectifiées, et quiconque en possédait une copie la tenait à jour avec un soin religieux. Les gouverneurs ayant la charge de répandre de telles informations s'assuraient qu'elles parvenaient à toute personne intéressée à les obtenir. De sorte qu'une monographie péruvienne sur n'importe quel sujet que ce fût était un véritable compendium des connaissances sur la matière, qui donnait à l'élève, sous une forme condensée, les résultats de l'expérience entière du passé, sur le sujet en question.

Les récits, presque toujours d'un type général, étaient nettement, comme je l'ai dit, des histoires ayant un but déterminé. Dans tous, le héros était invariablement un Roi, un Gouverneur ou un personnage officiel subordonné, et la narration disait comment il avait agi avec ou sans succès, dans les diverses circonstances qui se présentaient au cours de ses travaux. Beaucoup de ces histoires étaient



en réalité des récits classiques, familiers au peuple, aussi connus que le sont les récits Bibliques parmi nous, auxquels on se référait constamment ou qu'on citait comme exemples de ce qui se devait faire ou non. De la sorte, dans presque toute occasion imaginable, celui qui avait à prendre une détermination avait présent à l'esprit quelque précédent pour se diriger. Quant à savoir si toutes ces histoires étaient historiques, — si c'étaient les comptes rendus d'événements réellement arrivés, ou si quelques-unes étaient de la pure fiction, — nous ne pouvons le dire avec certitude; mais il n'est pas douteux qu'on les acceptait en général comme véridiques.

Quand la scène se passait dans une province aux frontières de l'empire, il n'était pas rare de rencontrer un grand nombre d'aventures violentes; mais, heureusement pour nos amis les Péruviens, l'histoire d'amour, cet incessant sujet, véritable hantise du roman moderne, n'avait pas encore fait son apparition parmi eux. Une lacune plus regrettable était la complète absence de poésie, à proprement parler.

Certaines sentences et maximes exprimées en un langage harmonieux et sonore étaient, il est vrai, bien connues et citées couramment comme le sont certains vers célèbres parmi nous, mais quelque poétiques que fussent certaines de ces compositions, elles n'avaient rien de réellement rythmique dans la forme. On avait bien recours à l'allitération, pour faciliter aux enfants la mémoire de quelques sentences courtes de même que, dans les offices religieux, certaines phrases étaient mises en musique chantée. Mais, même ces dernières étaient jointes à la musique de la même façon que les paroles d'un psaume à l'air grégorien que l'on chante.

Ceci nous conduit à considérer la musique de ces anciens Péruviens. Ils avaient plusieurs sortes d'instruments parmi lesquels nous avons remarqué un chalumeau et une espèce de harpe de laquelle ils tiraient une sorte de mélodie éolienne, assez douce quoique imprécise. Mais leur principal et plus populaire instrument participait de la nature de l'harmonium. Le son y était produit par la vibration d'une anche de métal, et l'air poussé dans l'instrument, non par le mouvement des pieds, mais par l'effet d'un ingénieux mécanisme. Au lieu de clavier, comme dans les nôtres, se voyait une foule de petites colonnes sur la tête desquels l'organiste appuyait les doigts. L'exécution sur cet instrument rappelle irrésistiblement à l'esprit le jeu d'une machine à écrire moderne.

Une puissance considérable et une grande beauté d'expression pouvaient être obtenues avec cet instrument, mais la gamme musicale des anciens Péruviens était la même que celle de l'Atlantide, et elle différait si radicalement de la nôtre qu'il nous est presque impossible d'apprécier exactement les effets qu'on en pouvait tirer. Autant que nous pouvons en juger, ce peuple n'avait rien de comparable à un morceau de musique pouvant être écrit et reproduit

à volonté par tout exécutant. Chacun improvisait, et l'habileté musicale ne consistait pas à interpréter l'œuvre d'un maître, mais dans la fertilité et les ressources de l'improvisation.

La sculpture était aussi un art assez développé chez nos anciens Péruviens, bien qu'elle se caractérisât plutôt par une recherche d'effet, de hardiesse et d'étonnement que par la grâce. Presque toutes les statues paraissent avoir été colossales, et quelques-unes étaient indubitablement de prodigieux morceaux ; mais, pour les yeux habitués à la contemplation de l'art grec, il y a dans la puissance massive de l'antique sculpture Péruvienne une certaine rudesse. De très belles œuvres ont été faites en bas-relief. Celles-ci étaient presque toujours couvertes de métal, car le génie de ce peuple semble s'être porté spécialement sur le travail des métaux dans lequel il était passé maître.

Relativement à la vie journalière de la nation, à ses usages et coutumes, il y a quelques points qui, d'emblée, attirent notre attention, comme étant inusités et intéressants. Leurs coutumes matrimoniales, par exemple, étaient réellement très particulières, car les mariages avaient lieu un seul jour par an. L'opinion publique paraît avoir été qu'en principe chacun devait se marier, à moins de bonnes raisons pour agir autrement, mais, en cette matière, il n'y avait rien qui pût ressembler à une obligation formelle. Le mariage des mineurs était prohibé ; mais aussitôt que les jeunes gens avaient atteint l'âge voulu, ils étaient libres de choisir leur conjoint, comme ils le sont parmi nous. La célébration ne pouvait cependant avoir lieu avant le jour désigné. Alors le gouverneur du district ou de la ville faisait une visite officielle, et tous les jeunes gens ayant atteint l'âge de se marier pendant l'année écoulée étaient appelés devant lui, et il les avertissait formellement qu'ils étaient maintenant libres d'entrer dans l'état de mariage. Quelques-uns parmi eux avaient d'habitude déjà décidé de profiter de l'occasion.

Ils s'avançaient donc vers lui et lui présentaient leur requête, et lui, après quelques questions, sous une forme très simple, les déclarait mariés. Alors aussi, il publiait un ordre rectifiant la distribution des terres en conséquence, car les nouveaux époux ne comptaient plus désormais dans les familles respectives de leurs pères, mais, dès leur entrée en ménage, ils étaient appelés à voler de leurs propres ailes et pour leur propre compte. L'homme marié possédait dès lors deux fois autant de terre que le célibataire, mais, même dans ce cas, il paraît avoir rarement trouvé au-dessus de ses forces le travail qui lui incombait.

Une autre particularité qui nous a paru digne d'intérêt a trait à l'important objet de l'alimentation de la nation. Naturellement il y avait diverses sortes de nourriture, comme nous les avons nous-mêmes aujourd'hui. Quant à la chair animale, je ne sais si elle était prohibée ; mais assurément elle ne paraît pas avoir été en

usage à l'époque qui nous occupe. La pomme de terre et l'igname étaient cultivées ; le maïs, le riz et le lait, en des combinaisons diverses, entraient pour une large part dans l'alimentation. Les anciens Péruviens avaient cependant un aliment curieux, en grande partie artificiel, qu'on peut appeler le principal soutien de leur existence, puisqu'il prenait en quelque sorte parmi eux la place que le pain occupe chez nous. La base de cet aliment était la farine de maïs, mais il nous a paru qu'on y mêlait divers ingrédients chimiques. Le produit était soumis à une énorme pression, de manière à former à la fin de l'opération un gâteau très dur et fortement concentré. La composition en était évidemment très soigneusement réglée, de manière à pouvoir contenir, sous le plus petit volume possible, tout le nécessaire pour une nutrition parfaite, et l'expérience avait si bien réussi qu'une mince tranche constituait une provision suffisante pour tout un jour et qu'un homme pouvait, sans se gêner, emporter avec lui les vivres pour un long voyage. Le plus simple moyen de s'en servir était d'en sucer lentement, gros comme un morceau de sucre ; mais si le temps le permettait, on pouvait le faire bouillir ou cuire de plusieurs manières qui toutes augmentaient grandement son volume. Par lui-même, il n'avait pour ainsi dire pas de goût, mais on avait coutume de lui donner des saveurs variées pendant sa confection, et ces différents goûts étaient indiqués par une différence dans les couleurs. Un pain de couleur rose, par exemple, avait le goût de la grenade ; un bleu, celui de la vanille ; un jaune, celui de l'orange ; un autre rayé de rose et blanc, celui de la goyave, et ainsi de suite, de sorte qu'il y en avait pour tous les goûts.

Cette espèce de bonbon comprimé était la base de l'alimentation du pays. En fait, un très grand nombre de personnes ne prenaient presque rien autre chose, bien qu'on eût le choix entre un grand nombre de plats. Il était confectionné en telle quantité qu'il était excessivement bon marché et à la portée de chacun, et pour les gens affairés il avait des avantages nombreux et évidents. Beaucoup de fruits étaient cultivés également et ceux qui les aimaient les mangeaient avec ce qui leur tenait lieu de pain ; mais toutes ces additions étaient matière de goût et non de nécessité.

La race tout entière était éprise d'animaux familiers de tout genre, et dans le cours des âges on avait spécialisé et développé ces êtres à un degré extraordinaire. Les petits singes et les chats semblent avoir été les préférés, et il en existait de nombreuses variétés de fantaisie que la sélection avait presque autant différenciées du type original que le sont de nos jours les difformités appelées bassets et carlins. Quant aux chats, ils paraissent s'être fait une grande spécialité de couleurs inusitées, et ils avaient même réussi à se procurer cette couleur si notoirement absente parmi les quadrupèdes de nos jours, une sorte de bleu franc d'un grand éclat.

Beaucoup aussi étaient très amateurs d'oiseaux, comme on pouvait bien s'y attendre en un continent où l'on en rencontre encore de nombreux spécimens aux plus riches couleurs. Il n'est pas impossible que nous devions à leur soigneux élevage quelques-unes des splendides variétés d'oiseaux qui habitent aujourd'hui les forêts de l'Amazone. Quelques-unes parmi les dames les plus riches avaient, dans l'intérieur de leurs demeures, de vastes volières aux fils dorés, et consacraient leurs loisirs à cultiver l'intelligence et l'affection de leurs favoris.

Le costume national était simple et léger, à savoir une sorte de vêtement lâche et flottant ne différant guère de celui de nos orientaux, avec la différence que le Péruvien de l'ancien temps portait moins le blanc, et aimait les couleurs voyantes, plus que l'Hindou de notre époque. Une foule Péruvienne, en un jour de fête, était quelque chose d'un aspect excessivement brillant dont on ne rencontrerait peut-être l'analogue que dans une foule Birmane. Les dames, d'une manière générale, montraient une préférence marquée pour les robes bleues. Un vêtement ressemblant de très près à celui que souvent les peintres du Moyen Age donnaient à la Vierge Marie était l'un des plus communs au temps dont je donne la description. La matière employée était le coton, bien que la laine fine et soigneuse du lama et de la vigogne fût aussi usitée quelquefois. On fabriquait aussi une sorte de toile très forte avec les filaments du Maguey, traités par un procédé chimique qui les rendait propres à cet usage.

La nation Péruvienne avait acquis une grande facilité dans l'emploi des méthodes mécaniques de calcul rapide, si caractéristiques de la race Athlantéenne. Ils employaient une sorte de règle à calcul ressemblant à celle que les Japonais manient avec une telle dextérité. Ils se servaient aussi d'un outil à meilleur marché, fait d'une sorte de frange de corde à nœuds, qui pourrait bien être l'original du *Quipus* que les Espagnols trouvèrent en usage dans le même pays, des milliers d'années après.

∴

Épilogue. — En étudiant une civilisation ancienne comme celle-ci, on rencontre tant de points intéressants, — par la ressemblance ou le contraste avec la vie de notre propre temps, — que la difficulté, quand on essaie d'en donner un aperçu, est plutôt de décider ce qu'il faut exclure que ce qu'il faut admettre.

Je ne sais jusqu'à quel point il est possible de faire partager à nos lecteurs l'impression de vive réalité qu'en ont gardée ceux d'entre nous qui l'avons vue. Mais j'ai l'espoir que, pour quelques-uns, du moins, je puis n'avoir pas entièrement échoué à rappeler à la vie, pour quelques courts moments, ce lointain passé, mort depuis si longtemps. Et s'il en est ainsi, l'effort n'aura certaine-

ment pas été sans quelque utilité, car il y a beaucoup à apprendre en examinant de la sorte l'histoire du temps passé des races humaines. Parmi nous-mêmes, — beaucoup, qui vivons aujourd'hui, et particulièrement ceux qui travaillent dans la Société théosophique, — nous vivions, à cette même époque que j'ai essayé de décrire, parmi ces mêmes habitants du Pérou antique. Beaucoup d'amis chers que nous connaissons aujourd'hui et que nous aimons étaient aussi des amis ou des parents à cette époque reculée, d'où il est aussi curieux qu'intéressant de jeter un regard en arrière, dans ces vies depuis longtemps oubliées, et de voir ce que nous avons gagné ou ce que nous avons manqué de gagner depuis.

A première vue, il semble bien que, sur des points importants, il y a eu moins avance que rétrogression.

La vie matérielle, avec tous ses tenants et aboutissants, était assurément mieux organisée qu'elle ne l'a jamais été depuis. Les occasions de travail désintéressé et de dévouement au devoir, qui étaient offertes à la classe gouvernante, n'ont jamais peut-être été dépassées. On doit admettre cependant que, pour les classes moins intelligentes, rien n'était exigé en fait de lutte et d'effort mental, bien que de tels actes fussent hautement appréciés quand ils se manifestaient spontanément.

Sans aucun doute, de nos jours, l'esprit public n'a pas atteint la hauteur, ni le sentiment du devoir, ni la force qu'ils possédaient alors. Mais la comparaison n'est véritablement pas juste. Nous sommes encore comparativement une race jeune, tandis que celle que nous venons d'examiner était l'un des plus brillants rejetons d'une race qui, depuis longtemps, avait dépassé *son* point culminant. Nous traversons en ce moment une période d'épreuve, d'orage et de violence, — mais, nous aussi, nous en sortirons, au moment voulu, pour entrer dans une période de repos et de succès, et, quand ce temps viendra pour nous, nous serons appelés, par la loi de l'évolution, à atteindre un plus haut niveau que *le leur*.

Nous devons nous rappeler que, pour si belle que fût leur religion, ils n'avaient rien, autant que nous sachions, qui pût réellement s'appeler occultisme. Ils n'avaient pas du plan de l'Univers une compréhension aussi haute que celle que nous avons eu le privilège d'atteindre par l'étude de la théosophie. Quand notre cinquième race aura atteint le même stage de sa vie, nous pouvons assurément espérer de réunir des conditions physiques aussi heureuses que les leurs, avec, en outre, un véritable enseignement théosophique et un plus haut développement mental et spirituel qu'il ne nous était alors possible de vivre quand nous faisions partie de ce vestige splendide de la civilisation Atlantéenne, il y a quatorze mille ans.

C. W. Leadbeater.

FIN

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*)

Borsippa (Chal.). — La tour des planètes où Bel était adoré à l'époque où les astrologues (ou astrolatres) étaient les plus grands astronomes. Elle était dédiée à Nébo, le dieu de la Sagesse (Voir *Birs Nimrud*).

Both-al (Irland). — La Both-al des Irlandais est la copie du Batylos grec et de la Beth-El de Canaan (la Maison de Dieu).

Bœuf (l'adoration du). — Voir Apis et taureau.

Bragadini, Marco-Antonio. — Un Rose-Croix Vénitien de grande science, occultiste et cabaliste, qui fut décapité en 1595, en Bavière, pour avoir fait de l'or.

Bragi (Scand.). — Dieu de la vie nouvelle, de la réincarnation, de la nature et de l'homme. On l'appelle le « chanteur divin » sans tache et sans souillure. On le représente voguant dans le bateau des nains du trépas, pendant la mort de la Nature (Pralaya), endormi sur le pont, une harpe à cordes d'or près de lui et rêvant le Rêve de la Vie. Quand le vaisseau passe le seuil du Nain, le gnôme de la mort, Bragi, se réveille et, faisant résonner les cordes de sa harpe, chante un hymne qui retentit dans tous les mondes, décrivant les joies de l'existence et tirant la Nature muette et endormie de son long sommeil de mort.

H. P. B.

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

France.

Les Conférences théosophiques spéciales de la saison ont été inaugurées, le 5 janvier dernier, dans les conditions annoncées. C'est devant une salle comble que le Dr Pascal a commencé l'exposition du sujet : *Les grands Instructeurs de l'humanité, dans tous les temps.* Le conférencier a montré que les grandes annales conservées par les Aînés de la race que mentionne la *Doctrine secrète* sont d'accord avec la mythologie dûment éclairée, avec les vestiges restés des religions, des philosophies, des sciences et des arts du plus lointain passé pour établir que, dans son long labeur évolutif, l'humanité n'a jamais été laissée sans assistance. Cette conférence et les trois suivantes seront publiées dans notre Revue.

Autres pays.

Rien de particulier par ailleurs, sauf dans le pays ci-après.

Inde.

Les 27 et 28 décembre dernier, le *vingt-sixième* anniversaire de la fondation de la Société Théosophique a été célébré en son siège central, à Adyar, dans l'Inde, en même temps qu'avaient lieu l'Assemblée annuelle et la proclamation officielle de la situation générale de la Société.

Le colonel H. S. Olcott présidait, comme d'ordinaire, Mme Besant était présente et de nombreux délégués de toutes les parties du globe se pressaient dans l'enceinte.

Le président témoigna du développement continu du mouvement théosophique dans le monde. Il existe actuellement *656* branches réparties en *dix* sections ou groupements de nations ; la dernière est la *section Italienne* dont le centre vient d'être constitué à Rome où le rayonnement théosophique ne peut qu'avoir un effet salutaire, à divers égards.

Les rapports des sections signalent partout une situation satisfaisante. Les publications théosophiques n'ont pas cessé d'augmenter. Le prix *Subba Row* destiné au meilleur travail théosophique paru dans l'année a été décerné à l'Hindou Bagavan Das pour son livre sur *la Science des Emotions*. En terminant, le président a rappelé qu'il n'y avait *pas de dogmatisme théosophique*, que l'indépendance de pensée devait rester absolue, l'évolution mentale ne s'effectuant qu'à cette condition, qu'il y avait seulement des données et de l'aide offertes par ceux qui possédaient, avec toute liberté pour ceux qui voulaient bien accueillir.

Comme de coutume, aussi, la fête fut clôturée par une splendide conférence de Mme Annie Besant. L'état de santé de cette dernière était particulièrement précaire ; elle sortait d'une longue période de fièvre où ses forces physiques avaient été mises à rude épreuve. Il semble vraiment qu'elle en ait été relevée, dans la circonstance, car la noble femme tint la parole pendant un long temps, devant une multitude compacte, sans faiblesse apparente et avec autant d'éloquence, d'éclat et de profondeur que jamais. Elle traita de l'une des grandes religions actuelles, *l'Islamisme*, dont de nombreux adhérents étaient présents et dont elle mit en lumière les divers éléments de valeur qui s'y trouvent.

D. A. Courmes.



REVUE DES REVUES

Bulletin théosophique, *Section française*, février 1902. — Les conférences publiques du Dr Pascal. — Echos. — Questions et Réponses.

Theosophist, *Organe présidentiel*, janvier 1902. — Feuilles d'un vieux journal, par H. S. Olcott. — Le monde invisible, par A. P. Sinnett. — Science mentale et thérapeutique suggestive, par Dr Taylor.

Vahan, *Section britannique*, janvier 1902. — Constitution d'une Section en Italie. — Questions sur la conscience et sur le christianisme.



Theosophical Review, *Angleterre*, janvier 1902. — Une loge de la Société théosophique, par Annie Besant. — Le secret de Pan, par J. Stevens. — Le mysticisme de l'intellect, par Bertram Keightley. — Asiatiques et Européens, par G. R. Mead. — L'éternel conflit, par Arthur A. Wells.

Sophia, *Espagne*, janvier 1902. — Hommage à M P. Blavatsky, par José Xifré. — L'occultisme et la science.

Teosofia, *Italie*. — Pas reçue.

Theosophia, *Hollande*, janvier 1902. — Le côté éthique de la théosophie, par A. A. Wells.

Theosofisch Maandblad, *Indes néerlandaises*, décembre 1901. — Possibilités d'extension de la conscience humaine, par C. W. Leadbeater.

Theosophic Messenger, et **Golden Chain**, *Amérique du Nord*, anvier 1902. — Le mouvement aux Etats-Unis. — La théosophie chez les enfants.

Philadelphia, *Amérique du Sud*. — Pas reçue.

Theosophy in Australasia, et **N. Z. Theosophical Magazine**.

Prasnottara et **Theosophic Gleaner**, *Inde*, décembre 1901. — Justice et miséricorde. — Les grands instructeurs de religion.

Revue spirite, *France*, janvier 1902. — Les origines du spiritisme, en Amérique, par G. Bera. — Réalisation de prédictions.

Réforme alimentaire, *société végétarienne de France*, janvier 1902. — Les faux avantages de la viande.

Reçu également, *sans mention de notre sommaire*. — Paix Universelle, de Lyon. — Journal du magnétisme, de Paris. — Revue Cosmique, idem. — Annales des sciences psychiques, idem. — Bulletin de l'institut psychologique international, de Paris. — Bulletin de l'institut psychique, de Nancy. — Concordia, de Paris. — Lotus, d'Egypte. — Revue Ampère, de Paris. — Aube nouvelle, idem. — Argus des Revues, idem. — etc., etc. **D. A. C.**

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LE SOUTIEN

De la REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Le LOTUS BLEU

LISTE DE FÉVRIER 1902

Mademoiselle Van Prehn Wiese	18 fr.
M. Renard	5 fr.
Madame Scott Elliot	12 fr.
X. (Asnières)	5 fr.

Nota-bene. — Les comptes de la *Souscription ci-dessus, pour 1901*, ont été présentés au contrôle du Comité de la Section qui dans sa séance du 19 janvier, les a reconnus exacts et conformes aux pièces.

ASSISTANCE MUTUELLE

Du *Lotus Bleu*

Nous rappelons à nos lecteurs l'œuvre d'*Assistance mutuelle* à laquelle nous les avons conviés. Les personnes qui, directement ou indirectement, disposeraient d'emplois quelconques, passibles d'être remplis par des théosophes, hommes ou femmes, sont instamment priées d'en informer le Directeur de la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, 21, rue Tronchet, à Paris. Ces informations seront immédiatement portées à la connaissance de ceux qui en ont besoin.

AVIS IMPORTANT

Le XII[e] volume de la Revue, sous son double titre actuel, de *Lotus Bleu* et de *Revue théosophique française*, est terminé avec le présent numéro. On sait que trois volumes ont précédé cette série, dans la même ligne, mais sous les noms légèrement différents de *Lotus*, tout court, (1887-88), et *Revue théosophique*, idem, (1889).

Nous prions instamment nos abonnés de vouloir bien nous adresser *au plus tôt* leur avis de continuation d'abonnement, et, aussi, nos lecteurs ordinaires, *au numéro*, de prendre abonnement.

Une revue théosophique n'est assurément pas une œuvre de spéculation et la preuve en est que directeurs, administrateur et rédacteurs y donnent en toute gratuité le temps et le travail nécessaires à son élaboration. Les lecteurs assidus d'un organe dont l'action est exclusivement intellectuelle, morale et spirituelle sont liés aussi à l'idéal commun et c'est ce qui autorise les premiers à demander aux seconds de vouloir bien leur faciliter la tâche qu'ils ont assumée.

Le Directeur administrateur,

D. A. Courmes.

FIN DE LA DOUZIÈME ANNÉE

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.